REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

PUBLIÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

CINQUIÈME ANNÉE

1898

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes
82, Rue Bonaparte, 82

1898

Reprinted with permission of the original publishers
by
KRAUS REPRINT CORPORATION
New York, 1961

Printed in Germany

GUILLAUME DE HUMBOLDT
ET L'ESPAGNE

..... Wer die meisten Gestalten der vielfach umwohnten Erde,
Die er vergleichend ersah, trägt im bewegenden Sinn,
Wenn sie die glühende Brust mit der fruchtbarsten Fülle durchwirken,
Der hat des Lebens Quell tiefer und voller geschöpft.
W. v. Humboldt, *Sierra Morena.*

Personne n'ignore que Guillaume de Humboldt a visité deux fois l'Espagne, qu'il y fit, au commencement de notre siècle, des études fort sérieuses sur l'origine et sur la langue des Basques, qu'il imprima quelque part des fragments de ses impressions de voyage et de ses recherches linguistiques ; mais bien peu, sans doute, sont en état d'apprécier, n'importe comment, tout ce que ce puissant génie a pensé et écrit sur l'Espagne. S'il n'existe pas encore d'édition raisonnable et complète de ses nombreux ouvrages, on a pourtant, grâce à l'activité de plusieurs savants et à la condescendance inépuisable des particuliers, fouillé dans les archives de famille ; il ne se passe pas d'année sans que l'on publie des extraits de correspondance, des confessions intimes, des essais inconnus, des souvenirs de voyage. On ne regrettera nullement cette chasse fiévreuse à l'inédit aussi longtemps qu'elle n'aboutira pas aux relations futiles ou aux frivolités et puérilités posthumes qui ont terni la mémoire de Gœthe et d'autres grands hommes. Le moment paraît venu d'esquisser, en rassemblant les débris épars çà et là dans le trésor épistolaire dévoilé, ce que l'on pourrait appeler l'histoire des relations de Humboldt avec l'Espagne. Un aperçu d'ensemble de tout ce que l'Espagne, sa civilisation, sa nature, ses mœurs, ses lettres, ses arts, sa langue ont été dans

l'imagination de l'ami et du confident de Gœthe et de Schiller n'ouvrira pas sans doute des horizons nouveaux à l'étude de Humboldt comme homme et comme savant, mais il fournira quelques détails curieux à la connaissance de la physionomie morale de celui qui a été le plus olympien et le plus harmonieusement équilibré et, peut-être aussi, le plus universel des explorateurs allemands de la nature humaine; d'autre part, elle remettra en mémoire aux Espagnols, trop habitués à juger d'eux-mêmes par les tableaux trompeurs et fantastiques que les étrangers leur présentent à tout moment, les appréciations d'un observateur véritable et profond, qui conservent toute leur valeur après un siècle écoulé et qui tranchent nettement sur les jugements aussi superficiels que prolixes de tant d'amateurs modernes des choses d'Espagne [1].

LE CARACTÈRE ET L'ESPRIT DE GUILLAUME DE HUMBOLDT

Guillaume de Humboldt était dans la maturité de son âge, il venait d'atteindre sa trente-deuxième année, lorsqu'il mit pour la première fois le pied sur la terre d'Espagne. Tous les dons qu'il avait reçus de la nature étaient alors en pleine floraison, développés encore par tout ce qu'il avait appris, par une éducation des plus soignées et par le commerce avec les hommes les plus célèbres de son temps.

Toutes les pensées qui avaient occupé les esprits les plus notables de l'époque avaient passé par son cerveau. Il était à 30 ans un savant accompli, un penseur consommé, pourvu en surabondance des moyens nécessaires pour remplir sa mission

1. Si cette étude offre quelque mérite dans la langue et dans le style, les lecteurs doivent en savoir gré à la bienveillance de mon cher ami le Dr Jules Jeanjaquet, qui a corrigé mon manuscrit avec une patience infinie et un désintéressement que je n'aurais sans doute rencontré nulle part.

dans la vie. De même que ces grands fleuves qui s'avancent majestueusement et dont les affluents nouveaux viennent sans cesse accroître le volume, Humboldt avait étendu constamment sa sphère d'action; il s'était assimilé le savoir et l'expérience de l'élite des hommes qui l'entouraient. Il agira désormais comme individualité puissante; ses voyages ne signifieront plus, comme pour d'autres, un changement, souvent même un bouleversement des idées antérieures, ils ne feront qu'élargir l'étendue de ses connaissances et perfectionner sa méthode, qu'il saura appliquer mieux que personne à la caractéristique des différentes nations et à l'étude des hommes et des choses.

En fait, il était heureux, foncièrement, presque excessivement heureux. Ce bonheur, cet éclat de la destinée, le surcroît de bien-être matériel, dont il jouissait dès sa naissance, l'harmonie souveraine et presque surhumaine, le calme prodigieux, aujourd'hui inconcevable, de ses forces pensantes, n'ont pas été une des moindres causes du refroidissement qui s'est produit autour de son nom. Nous ne vivons plus dans le même cercle d'idées; nous ne savons plus jouir esthétiquement comme lui; nous poursuivons d'autres buts dans un âge bien plus troublé, violemment agité par des problèmes d'une nature tout autre que ceux que l'on discutait en Allemagne de son temps. A mesure que nous nous éloignons de sa manière de vivre, ses œuvres comme ses idées nous étonnent bien plus qu'elles ne nous guident et ne nous inspirent, et nous devenons d'autant plus injustes envers lui que nous nous soucions moins de le comprendre. C'est que nous sommes bien plus disposés à admirer des natures tragiques et souffrantes que des caractères tout d'une pièce, parfaitement équilibrés, impassibles dans leur perpétuel bien-être. Il n'y avait point en Humboldt l'étoffe d'un titan, et moins encore celle d'un martyr. Les orages de la vie ne se déchaînèrent pas avec véhémence sur sa tête; ils l'épargnèrent. Son cœur n'éprouva jamais le choc des passions acharnées et tumultueuses, le conflit poignant entre l'idéal poursuivi et la misérable

réalité de l'existence, qui mine le bonheur et la santé de la plupart des artistes et des poètes. Point d'amertumes véritables, point de luttes, point d'efforts, point de désirs réprimés, pas même d'hésitation et de doute dans les décisions à prendre. Il n'a jamais subi les vicissitudes de la fortune, qui terrassent les âmes délicates et agissent sur elles comme les vents impétueux sur la surface de la mer. Il a toujours plané avec un calme olympien au-dessus des misères de la terre. Il a vécu en sage toute sa vie. Maître incomparable dans l'art de jouir, il a su tirer parti des événements quels qu'ils fussent, profitant de chaque vent qui soufflait, non pas pour changer d'idées, mais pour se perfectionner soi-même sans relâche. Les circonstances de la vie, les vrais malheurs domestiques eux-mêmes, n'eurent pas de prise sur lui ; il dominait les circonstances, mieux encore, il savait les exploiter. Tout lui venait à propos pour épanouir son âme. Chaque étude, chaque observation, chaque nouvelle connaissance était pour lui une nouvelle source de plaisir. Il était d'une étonnante souplesse d'esprit et néanmoins ferme, inébranlable dans ses principes et dans ses convictions. Tel il se montra au commencement de sa carrière, tel il est resté jusqu'à sa fin ; il a été jeune toute sa vie. Tout ce qu'il a pensé et senti forme un ensemble merveilleux, sorti du même moule, dominé, dirigé par les mêmes principes. Esthéticien, métaphysicien, linguiste, homme d'État, Humboldt a été en tout le même penseur.

Ayant conservé toujours le repos, le calme suprême de son âme, il a évité les écarts subits de la pensée, les envolées hardies dans le monde transcendental ; sa fantaisie n'éprouva jamais les éblouissements et les extases des vrais poètes ; il avait l'âme d'un philosophe plutôt que celle d'un poète et d'un artiste. Ami de Schiller, épris de la liberté individuelle comme lui, idéaliste comme lui et parfois même son conseiller et son confident, il est à mille lieues de l'enthousiasme poétique du chantre de Guillaume Tell. La vue des spectacles grandioses, des montagnes aux masses écrasantes, de l'Océan sans bornes, de ses vagues en perpétuel mou-

vement, les ruines de Rome, les voyages de son frère, la mort de sa femme, les souvenirs au déclin de la vie l'ont inspiré : il a écrit des vers, mais ces vers sont lourds et traînants, les idées se pressent, s'entassent, s'étouffent sous la forme embarrassée qui les étreint. Son vrai domaine est la prose philosophique ; là il est à l'aise, il sait donner une expression claire et lumineuse à toutes les sinuosités de sa pensée, aux idées débordantes dans toutes les branches du savoir. Il s'attachait aux hommes, aux individualités marquantes surtout, mais il aimait encore plus la solitude qui lui permettait de se concentrer, de se recueillir, de revenir sur lui-même, de méditer à loisir. A un âge où la plupart des jeunes gens se lancent dans le monde pleins d'ardeur et d'effervescence, il se retire tantôt à Burgörner, tantôt à Auleben, surtout à Tegel, pour se vouer à l'étude et à la contemplation. Les affaires surviendront et l'entraîneront malgré lui. Tour à tour diplomate, ambassadeur, ministre, forcé de rivaliser d'intrigues avec un Talleyrand et un Metternich, il saura toujours réserver une place à ses occupations favorites, s'enfoncer dans ses idées et faire abstraction du monde qui l'entoure. Au plus fort du combat diplomatique il persiste dans son quiétisme bienheureux.

Sans doute il a eu ses heures mélancoliques : ses sonnets et quelques lettres sont là pour le prouver; le penchant à la solitude devait exclure souvent la gaieté. Mais la mélancolie de Humboldt ne le rongeait point à l'intérieur, elle n'était pas même un obstacle à ses jouissances intellectuelles. C'était une mélancolie douce qui le caressait mollement, pareille à cette gaze vaporeuse qui s'élève sur la plaine, enveloppe les formes,, bleuit les contours, mais que le soleil perce bientôt et fait disparaître. Lorsque le malheur frappe à sa porte, il se résigne en philosophe; il verra mourir dans la fleur de l'âge deux de ses enfants, son asile de Tegel se couvrir de tombeaux et le vide se faire autour de lui, il enterrera sa femme, il restera prèsque seul dans sa famille et il courbera la tête sans pousser un cri de douleur, préparé, résigné à tous les coups du sort.

Ce stoïcien de vieille roche, qui, à quelques-uns, a pu paraître trop froid [1], trop raisonneur [2], trop épicurien, incapable d'une passion véritable [3], constamment et uniquement préoccupé du

1. « Der edelste aller stoischen Epikuräer » l'appelle V. Weigand dans un de ses *Essays*, München, 1892 : *Zur Psychologie des 19. Jahrhunderts*, p. 232. « Il était froid et clair comme un soleil de décembre », a dit de Humboldt Challemel-Lacour, dans son livre *La philosophie individualiste*, Paris, 1864, p. 46, que les Allemands ne lisent guère aujourd'hui, mais qui a été largement mis à profit par Gregorovius pour son admirable étude sur les deux frères Humboldt : *Kleinere Schriften zur Geschichte und Cultur*, Leipzig, 1888, II, 125 ss.

2. Thérèse Huber, la mère de Victor Aimé Huber, bien connu en Espagne par ses *Esquisses*, femme très spirituelle, qui vécut nombre d'années dans l'intimité de Guillaume de Humboldt, appelle une fois assez durement son ami : « Ein Mensch, der stets theoretisirt und das Leben, den Genuss, die Moral, jeden Gedanken und jede Regung, Faser für Faser abgesplittert hat, so dass ihm die Menschheit wie eine Apothekerbude vorkommen mag, aus deren Büchse er Gesetze, Staatenwohl, Verträge u. s. w. zusammensetzt. Palingenesie hat nur mit decomponirten Körpern zu thun » (*Briefe von und an W. von Humboldt. Neue Freie Presse* N° 11777. Lettre du 14 juillet 1817). Grillparzer a été plus dur encore envers Humboldt. Il l'appelle (*Œuvres*, 5, XVIII, 105) : « Der greulichste Pedant ». Il n'épargne ni l'ironie, ni l'injure : « Dieser Pedanterie widerspricht scheinbar sein Briefwechsel mit einer Frau, der allerdings vortrefflich ist. Ich glaube aber, er hat damals, über seine eigene Dürre erschrocken, sich ein sentimentales Zugpflaster auflegen wollen und daher auf gut Glück ein Frauenzimmer gewählt mit dem er im Feuer exerzieren konnte. Endlich blieb er in der spekulativen Grammatik hängen, und in diesem Sandboden gediehen seine Kartoffel. » — Dans l'excellente caractéristique de G. de Humboldt donnée récemment par F. Jonas (*Schiller Briefe*, VII, 394 ss.), je trouve un reproche qui ne me semble pas tout à fait fondé : « Es mangelten ihm die kräftigen Affekte, die zum Bilde des rechten deutschen Mannes gehören, und die eben nur die gespannte Thätigkeit auf klare, feste Ziele geben kann. »

3. Il suffit de lire les lettres de Humboldt à Motherby pour se convaincre qu'il a senti comme tout homme passionné les chagrins de l'amour. Lorsqu'il fallait prendre congé de Mme Motherby il était (Lettre du 17 déc. 1809) : « wie dumpf und betäubt an allen Sinnen », il avoue cependant : « Es liegt sonst gar nicht in meiner Natur, von welcher Empfindung es sey, so physisch überwältigt zu werden ». *Briefe an Johanna Motherby von Wilhelm von Humboldt und Ernst Moritz Arndt*, hrg. v. A. Meissner, Leipzig, 1893.

développement complet et parfait de son être, était en réalité un des plus nobles représentants de l'idéal humanitaire. Humboldt a plaidé toute sa vie avec obstination en faveur de l'affranchissement de l'énergie personnelle ; il rêvait l'homme libre et indépendant, maître absolu de ses forces et de ses capacités naturelles, point entravé par les liens de la société et de l'État ; il a toujours cru au pouvoir exclusif de l'individualité dans la destinée des nations. C'était au fond un adepte de Rousseau qui allait rehausser la dignité personnelle avec plus de constance et de ténacité dans les principes que son maître lui-même[1].

Ce qu'il voit dans le monde, ce qu'il a appris par l'étude incessante de l'antiquité, c'est la force productive de quelques hommes supérieurs, le travail de l'individu, point celui du genre humain pris en masse. La civilisation quelle qu'elle soit, les caprices du hasard ne peuvent rien contre la puissance individuelle qui crée, transforme et enchaîne tout après elle. Elle seule règle la destinée des nations et produit les différentes époques de l'histoire. Le génie de l'homme est le facteur principal de l'histoire. Humboldt prêche encore dans sa vieillesse son évangile de l'individualité. Il avoue dans une de ses lettres à Charlotte Diede que l'homme est au centre de toutes choses dans ce monde. Les événements sont subordonnés à l'esprit, à l'activité, au sentiment de l'individu. Toute évolution est soumise à l'énergie individuelle. Si les institutions s'améliorent, si notre savoir augmente et s'élargit, si les états et le monde entier se perfectionnent, c'est à l'énergie individuelle de l'homme que nous le devons[2].

---

1. Voir sur les relations des idées de G. de Humboldt avec le système pédagogique de Rousseau : R. Fester, *Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, 1890, p. 292 s.

2. « ...Darum nehme ich in allen, auch den grössten Weltbegebenheiten immer den Einzelnen, seine Kraft zu denken, zu empfinden oder zu handeln heraus », *Briefe von W. von Humboldt an eine Freundin*, Leipzig, 1853, I, 239

Il faut donc que l'homme agisse en parfaite liberté. Le but le plus noble qu'il puisse poursuivre c'est de déployer aisément et complètement sa propre individualité. Il se perfectionnera d'autant plus qu'il agira par lui-même et pour lui-même. Y a-t-il quelque chose de plus important ici-bas que la force suprême, le développement multiforme des individus ? La loi première de la morale est : « Cultive-toi toi-même ; » cette autre ne vient qu'après : « Agis sur les autres par ce que tu es toi-même. » Malheur aux États qui étouffent dans ses germes l'esprit indépendant de l'homme, cette force vitale de laquelle dépendent en premier lieu l'aisance et la puissance d'un peuple.

Mille fois Humboldt a donné libre carrière à son exaltation pour l'individu, qu'aucune espèce de gouvernement n'aurait dû entamer, en particulier et mieux qu'ailleurs dans son livre *Sur l'étendue et les limites de l'action de l'État*, qu'il écrivit en 1792, et dans l'*Esquisse sur les Grecs*, de l'année suivante. De bonne heure il fait de l'homme le sujet principal de ses études ; il adopte la devise de Charron, de Pope et de bien d'autres philosophes et poètes : « La vraie science et la vraie étude de l'homme, c'est l'homme. » Il recherche les personnalités les plus accusées, et son plus grand plaisir c'est de démêler leur organisation complexe, de suivre leur développement graduel. Nous ne jouissons et nous ne profitons vraiment de la vie, avoue-t-il, qu'en nous efforçant d'observer l'homme dans ses plus grandes variétés. Le hasard, car tout dès l'enfance lui a souri et il a toujours été heureusement bercé dans les bras de la fortune, le hasard l'avait fait naître à l'époque la plus lumineuse pour le déploiement de l'esprit de sa nation, et l'avait placé au milieu de grands hommes et d'individualités puissantes.

(9 mai 1826). L'idée chère à Humboldt est celle du jaillissement instantané du génie. Voir son essai (1795) : *Ueber den Geschlechtsunterschied und dessen Einfluss auf die organische Natur*.

Humboldt ne perdra aucune occasion d'approfondir l'étude de ses semblables. Lorsqu'il quitte sa solitude, il s'entoure d'un véritable olympe intellectuel; il est l'ami de Gœthe, de Schiller, de Förster, de Körner, de Jacobi, de Wolf et d'une foule d'autres grands hommes; il fait même des voyages pour les approcher, pour vivre quelque temps dans leur intimité : c'est ainsi qu'au printemps de 1794 il va exprès à Jena pour trouver Schiller; il entretient une correspondance assidue avec l'élite de sa nation, et ses lettres sont un système complet d'éducation, le miroir le plus fidèle du progrès continu qu'il s'imposait; elles contiennent la moelle substantielle de ses pensées et de ses sentiments.

Jamais on ne l'a vu perdre son étonnante sérénité. Il a gardé jusqu'à son lit de mort la lucidité d'un esprit élevé qui comprend, distingue tout et étudie son état[1]. S'il avait pu souhaiter un bonheur plus grand pour lui, ç'eût été d'être venu au monde vingt siècles plus tôt, dans sa Grèce chérie, et de vivre avec Homère et Pindare, qu'il adorait. Mais après tout, avec ses beaux rêves de l'antique, il avait dans son siècle, dans sa patrie, un sort enviable dont il jouissait, dont il savait jouir : « La comparaison des individualités des grands hommes, écrit-il une fois à Jacobi, dont le hasard m'a heureusement fait le contemporain et que je connais personnellement, est l'occupation qui m'intéresse le plus et que je préfère dans mes heures de paisible recueillement[2]. » C'est encore ce qu'il répète à l'amie à laquelle il confiait tous les secrets de son âme. Ce ne sont que les relations avec

1. Al. de Humboldt à Varnhagen (5 avril 1835), *Lettres de Al. de Humboldt à Varnhagen*, traduites par C.-P. Girard, Paris, 1860. « Der Reichthum einer Seele von der alle Felder des Wissens und Lebens klar und sonnig daliegen, ist immer befruchtend und immer Blüthen spendend ». Karoline v. Wolzogen à G. de Humboldt (Lettre de Weimar, 8 avril 1822). O. Harnack, *Briefe von und an W. von Humboldt*, dans les *Biogr. Blätter* de Bettelheim, II, 61.

2. Berlin, 15 octobre 1796. *Briefe von W. von Humboldt, an Friedrich Heinrich Jacobi*, hrg. von A. Leitzmann, Halle, 1892, p. 51.

les hommes qui donnent quelque prix à la vie ; plus elles vont au fond, plus on reconnaît en quoi consiste la véritable jouissance, l'individualité[1]. Dans cet art d'étudier les hommes, de classer leurs physionomies particulières, avec un esprit et une sagacité bien différentes de celle de Lavater, pour saisir d'emblée leur trait saillant, Humboldt acquit une rare virtuosité. De l'observation pénétrante et minutieuse de l'homme comme produit isolé de la nature, il s'élève à des observations générales sur l'humanité entière ; de l'étude des particularités individuelles de l'homme il passe à l'étude de l'individualité de la nation. C'est la nature qui produit spontanément les différents caractères. C'est la nature qui forge l'homme, et non le raisonnement[2]. Dans ses lettres à Schiller, à Jacobi, dans son fragment *Observations sur l'histoire universelle*, qu'on vient de publier[3], ailleurs encore, Humboldt revient à son idée favorite de l'apparition soudaine de l'individualité, qui se développe de l'intérieur à l'extérieur. Les circonstances de la vie, le climat, la religion, le gouvernement et les mœurs modifient cette apparition sans doute, mais sans toucher à son essence véritable ; c'est une sorte d'étincelle que la nature

1. Tegel, 21 septembre 1827. *Briefe an eine Freundin*, I, 323. Voir aussi la lettre du 1er mars 1825.

2. La même idée revient chez Gœthe. Voir W. Dilthey, *Beiträge zum Studium der Individualität*, dans les *Sitzungsber. der k. preuss. Akad. der Wissensch.*, zu Berlin, mars 1896, XI-XIII, p. 259 s. L'essai de R.-M. Meyer, *Ueber den Begriff der Individualität*, dans les *Deutsche Charaktere*, Berlin, 1897, p. 43, n'a rien à faire avec les idées développées par Humboldt.

3. *Sechs ungedruckte Aufsätze über das classische Alterthum von W. von Humboldt*, hrg. v. A. Leitzmann (*Deutsche Litteraturdenkm. des 18. und 19. Jahrh.* N. F. 8-12). Leipzig, 1896, p. 64. Ce fragment, qui développe quelques-unes des idées fondamentales de Humboldt, a été rédigé peut-être plus tard que Leitzmann ne le pense. Les considérations sagaces sur les révolutions des peuples n'ont-elles pas en vue particulièrement la Révolution française ? Restent les singularités de la graphie dans le manuscrit, qu'on ne peut pas bien facilement attribuer au hasard.

allume tout d'un coup, où elle veut et par caprice. L'élément substantiel dans le caractère d'une nation, comme d'un individu, c'est sa forme primitive particulière. Une nation avancée doit ses privilèges à son individualité d'origine, et celle-ci se manifeste chez l'homme isolé, comme dans l'ensemble d'un peuple, spontanément et comme par miracle[1].

Cette manifestation miraculeuse et toute-puissante de l'individualité, l'élixir de la vie de l'homme et des peuples, Guillaume de Humboldt la voyait plus frappante et lumineuse qu'ailleurs dans la Grèce aux plus beaux temps de sa civilisation. C'est vers la Grèce que son âme, comme celle de Winckelmann, se vit toujours magiquement et irrésistiblement attirée. Ses plus beaux rêves le transportaient en Grèce ; son imagination était remplie de souvenirs helléniques, ses études le ramenaient sans cesse à l'antique. En Allemagne, en France, en Espagne, en Italie, partout où il erra, il vivait, dans ses heures de loisir, dans l'intimité des auteurs classiques qu'il lisait et qu'il goûtait souvent avec sa femme. La Grèce, c'était son ciel, vers lequel il levait les yeux aussitôt que les troubles de la vie menaçaient de l'opprimer, et la Grèce l'avait animé d'un souffle de son génie, lui avait légué, comme à un fils égaré en terre étrangère qui s'éveille après un sommeil de siècles et de siècles, l'idéal esthétique de ses grands poètes et de ses grands artistes. S'il travaille dans ses meilleures années, avant de s'occuper sérieusement de linguistique, c'est pour la Grèce ; s'il propose des modèles à imiter à sa nation, ce sont les Grecs ; s'il a eu des élans, une sorte de transport, d'enthousiasme, de flamme dans son existence si calme, si inaltérable, c'est pour la Grèce. S'il a eu des regrets, c'était de n'avoir pas vécu dans un âge infiniment plus serein que le sien ; mais ces regrets étaient ceux d'un philosophe résigné et ne rappellent guère les lamentations d'autres grands hellénistes qui luttaient pour leur idéal inassouvi :

1. *Latium und Hellas*, p. 146 du même recueil.

les plaintes amères et poignantes, les cris de douleur de Leopardi, les soupirs, les rêves fiévreux de Hölderlin.

Tout jeune encore, sur les bancs de l'école, à l'Université, il entend prêcher par ses maîtres l'évangile hellénique ; Engel et Mendelssohn avaient mis les Grecs à la mode, les leçons de Heyne à Göttingen jettent des germes féconds dans son âme et lui inspirent l'amour de Pindare et d'Eschyle; l'amitié avec F. A. Wolf, le grand philologue de Halle, fit le reste. Déjà en 1787, Humboldt publia des traductions de Xénophon et de Platon, qui trahissent l'inexpérience de la jeunesse; ce n'est que plus tard qu'il fut maître inimitable dans l'art de traduire. Depuis 1790, les projets de travaux sur la littérature des Grecs se succèdent avec une fréquence et une rapidité étonnantes; les lettres à Wolf en sont pleines ; il veut rédiger (en 1792) une sorte de journal ou de revue avec le titre *Hellas*, consacré exclusivement à l'étude des Grecs, il veut écrire une caractéristique de l'esprit grec et il commence par l'étude de Pindare, qu'il n'achève pas et qu'il ne publie pas ; il promet à Wolf de traduire le Ménexène de Platon, il commence des études fort étendues sur l'antiquité, sur la nécessité de l'étude des Grecs, sur la décadence et la ruine des états libres de la Grèce ; il a ses héros favoris : Homère, Sophocle, Aristophane, Pindare, qu'il place au centre de ses études et qu'il voudrait faire aimer par tout le monde. Malheureusement il n'a laissé que des projets d'études et des fragments ; le peu que l'on connaissait par ses œuvres, les Essais que l'on vient de nous faire connaître dans un charmant recueil, sont une partie bien mince du grand travail que Humboldt avait consacré à l'étude de la Grèce.

Dans ses voyages il ne cachait nullement ses goûts pour l'antiquité ; il voyageait un peu en humaniste, tout en cherchant à se conformer aux mœurs contemporaines du pays. L'Espagne ne manqua pas d'évoquer ses souvenirs classiques. Valence, les côtes de la Méditerranée où viennent aboutir les plaines de la Manche et de la Castille lui rappelaient les légendes des

Samothraces; les ruines de Sagonte lui offraient mille images de l'histoire ancienne, et le combat acharné et tragique qui décida la chute de Carthage et la grandeur de Rome lui faisait déplorer la fin des colonies grecques englouties par les Latins voraces, race dégénérée, indigne de la civilisation des Grecs qui leur tombait en partage. Si ces colonies avaient pu prospérer, les langues méridionales auraient pris leur origine de la langue grecque qui est bien autrement féconde que la langue pauvre et rude des Latins [1].

L'Italie, mieux que toute autre nation, lui rappelait la Grèce, et que fit-il autre chose dans son long séjour à Rome que vivre à l'antique, se bercer dans les souvenirs du monde classique disparu, jouir, au milieu des ruines, des sourires de la nature qui avait souri à ses Hellènes, évoquer le tableau complet de la vie hellénique des siècles écoulés ?

On sait les effets de l'hellénisme de Humboldt sur ses contemporains en Allemagne. L'ami de Schiller et de Gœthe est pour une bonne part dans cette régénération qui se produisit dans l'esprit germanique à la fin du siècle, retrempé aux sources pures et vivifiantes de l'art grec [2]. De même que l'essai philosophique *Sur la poésie naïve et sentimentale* de Schiller avait éveillé dans l'âme de Humboldt un monde de pensées nouvelles, l'écrit de Humboldt *Sur l'étude de l'antiquité et du grec en particulier*, quoique trop rapidement esquissé, amena le grand poète à un jugement plus approfondi de l'antique, à une connaissance plus sûre et plus exacte de l'esprit grec. D'autres poètes, d'autres savants avaient arboré en même temps que Humboldt le drapeau hellénique. Fré-

1. *Ueber das antike Theater in Sagunt*, p. 66 du recueil de Leitzmann.

2. Humboldt ne figure point, à mon grand étonnement, dans l'étude de F. Arnold, *Der deutsche Philhellenismus. Kultur und literarhistorische Untersuchungen*, dans l'*Euphorion* (*Ergänzungsheft*), II, 71 s. Voir aussi A. Stern, *Zur Geschichte des Philhellenismus*, dans le journal *Die Nation*, 1896-97, nº 14.

déric Schlegel, nourri des idées de Herder et de Winckelmann, avait écrit des essais qui rappellent par leur titre les essais de Humboldt : *Sur l'étude de la poésie grecque*; *Les Grecs et les Romains*; *Sur la poésie homérique* [1] ; il projetait comme Humboldt une caractéristique des différentes races de l'antiquité, tâche qui ne fut accomplie que plus tard par Otfried Müller ; mais tandis qu'en exaltant démesurément la Grèce, Schlegel et ses adeptes se perdirent bientôt en déclamations vagues et emphatiques, en rodomontades grecques, comme les appelait Schiller [2], Humboldt, en creusant toujours plus à fond les mystères de l'art antique, ouvrait vraiment des horizons nouveaux.

On n'insistera jamais assez sur le culte que Humboldt vouait aux Grecs, sur la préférence immense qu'il accorde aux peuples anciens sur les modernes, lorsqu'on veut mesurer la portée de ses appréciations sur les pays qu'il a voulu étudier. C'est en Grèce, écrit Humboldt, que l'humanité a produit ses meilleurs fruits ; en Grèce, l'homme s'est toujours développé librement, il a pu atteindre son plus haut degré de perfection ; chacun était né roi en philosophie, dans les lettres et les arts ; chacun possédait ce que l'homme moderne ne possède guère : le sentiment inné de la manifestation la plus riche, la plus claire et la plus décidée de la vie humaine dans son caractère individuel et national [3]. Rien de moderne n'est comparable à l'antique. Un abîme incom-

1. *Fried. Schlegel. Seine prosaischen Jugendschriften*, hrg. von J. Minor, Wien, 1882, p. 87 s., 167 s., 215 s.

2. *Schillers Briefe*, hrg. von Jonas, II, 181. Qu'on se souvienne de l'épigramme mordante *Die Zwey Fieber* :

Kaum hat das kalte Fieber der Gallomanie uns verlassen,
Bricht in der Gräcomanie gar noch ein hitzriges aus.

Xenien, 1796.

Nach der Handschrift des Goethe und Schiller-Archivs, hrg. v. E. Schmidt und B. Suphan, Weimar, 1893, nº 833.

3. *Geschichte des Verfalls der griech. Freistaaten*, p. 186 du recueil de Leitzmann.

mensurable nous sépare de nos ancêtres. Que l'on compare notre vie si tourmentée, si bouleversée, si décousue avec la vie des anciens, si douce, si paisible et si ensoleillée; notre désharmonie perpétuelle avec leur équilibre constant et leur suprême harmonie; notre condition misérable, opprimée par les mille chaînes du hasard, des habitudes et de nos affaires; nos travaux éparpillés, qui ne sondent jamais le fond de la vie, avec leur activité libre et complète qui vise au plus haut développement de l'homme; nos ouvrages lentement et péniblement mûris, après bien des épreuves, avec les ouvrages de l'esprit grec, prodigués avec une facilité et une fécondité étonnantes; nos réflexions douloureuses dans notre solitude de cloître avec leur gaieté heureuse et sereine, s'épanouissant au dehors dans un état libre, dans une vie communicative. Revenons à l'antique, autant que nos forces limitées nous le permettent. La pierre de touche des nations modernes est leur sentiment pour l'antiquité. Elles sont d'autant moins parfaites qu'elles s'éloignent plus de ce sentiment. La Grèce est notre patrie idéale. Nous n'y parviendrons plus sans doute, comme nous n'atteindrons jamais les modèles que la Grèce nous offre; mais en cherchant à nous en approcher, nous soulagerons notre cœur et notre esprit, nous puiserons à une source intarissable de bonheur et d'enthousiasme, et, tout en restant dans l'imperfection inévitable de notre être, égarés dans un monde qui n'est pas le nôtre, quelque souffle de la divinité viendra de temps en temps nous consoler.

Malgré ce culte pour la Grèce qui n'a d'exemple ni en Allemagne ni ailleurs, on ferait grand tort à Humboldt si on le croyait exclusivement attaché à l'antique; il a montré, sinon le même amour, au moins presque autant de profondeur dans l'étude des nations modernes. Son génie aspirait à l'universalité du savoir. Il savait tout comprendre et il voulait comprendre tout. Sa curiosité de savoir était sans bornes. Il écrivit un jour à Schiller qu'il voudrait à sa mort laisser le moins possible derrière lui qu'il n'eût point observé et étudié d'une manière quel-

conque [1]. Notre vie est tellement courte, que ne l'employons-nous à la connaissance de ce qui regarde l'homme et sa destinée ? Observer, juger, discuter, comparer, classifier, disséquer, tel a été le travail constant de ce philosophe infatigable. Si chez lui l'observation a tué souvent la production, elle a, d'autre part, merveilleusement élargi son entendement. Schiller ne manqua pas de lui assurer qu'on n'atteint point la perfection individuelle au moyen de la production, mais par le jugement et la jouissance [2]. Tout imbu qu'il était de la science et de l'art des anciens, il avouait déjà, dans son essai *Sur l'étude de l'antiquité*, que l'étude de l'homme aurait gagné surtout par l'étude et la comparaison de toutes les nations, de tous les pays et de tous les temps. Il aurait savamment employé cent vies pour tout embrasser dans le cercle de ses recherches. Il faut lire dans ses lettres à Körner ses vastes projets. En 1793, il se propose d'étudier l'idéal de l'humanité en comparant les hommes dans les différents âges et dans les différentes nations [3]. Quelques années plus tard il conçoit le projet d'une caractéristique comparée de tous les peuples. Il a dû borner ses travaux. La concentration, l'intensité des études, ne lui importait pas moins que leur étendue. Dans l'histoire anthropologique des différents peuples qu'il avait imaginée, l'essentiel était de saisir le trait saillant, qui revient dans toutes les manifestations de la vie et leur imprime son cachet particulier. Humboldt observe et juge en psychologue et en naturaliste ; il ne décrit pas, il caractérise. Ses lettres fourmillent de petits aperçus qui sont, en eux-mêmes, des caractéristiques complètes. Il faut lire ce qu'il a écrit à Paris, dans son

1. 28 sept. 1795. *Briefwechsel zwischen Schiller und W. von Humboldt in den Jahren 1792 bis 1805*, hrg. v. Fr. Muncker, Stuttgart, 1893.

2. Lettre du 22 juillet 1796. *Schillers Briefe*, hrg. von F. Jonas, V, 35.

3. *Ansichten über Aesthetik und Litteratur von W. von Humboldt. Seine Briefe an C. G. Körner*, hrg. von F. Jonas. Berlin, 1880, p. 9. Voir aussi W. Scherer, *Kleine Schriften*, Berlin, 1893, I, 202.

essai sur le théâtre français, dans ses lettres à Gœthe, à Schiller, à Körner, dans son admirable épître à Jacobi (octobre 1798), pour se convaincre de la finesse, de la clarté, de la précision, de la profondeur de ses remarques. Jamais les Français n'ont été mieux caractérisés que par la plume de ce savant anthropologue et esthéticien.

Tout en se bornant à ce qui lui paraissait essentiellement national dans l'esprit et dans les mœurs des Français, tout en fixant ses regards plutôt sur le passé que sur le présent (en France, disait-il, on s'attache forcément aux siècles écoulés, tandis qu'en Allemagne on aime à voir et à vivre dans l'avenir), il donne un tableau de la vie intérieure de ce peuple qui étonne encore aujourd'hui par sa vérité frappante et par la précision surprenante des détails.

Ce qui distingue la méthode d'observation de Humboldt de celle de la plupart des psychologues modernes, c'est son goût pour la beauté pure. C'est par l'esthétique que Humboldt arrive à la connaissance des hommes ; c'est l'esthétique qui l'amène à la caractéristique des nations [1]. En effet il étudie la France comme il étudiera plus tard l'Espagne et l'Italie, au point de vue purement esthétique. Il donne à plusieurs reprises des preuves philosophiques de l'essence de la beauté ; il applique son principe dans l'étude de la tragédie française et de toutes les formes de l'art en Grèce, en Allemagne et ailleurs ; une fois il avoue même que le but principal de ses observations dans ses différents voyages était d'expérimenter pratiquement la théorie de l'esthétique.

Cette théorie faisait peu de place à la politique. On est surpris que l'homme à qui l'on confiera un jour les affaires les plus importantes de l'État, le ministre en Prusse, le plénipotentiaire à Vienne, ait négligé presque à dessein et obstinément la politique

1. Voir R. Haym, *Wilhelm von Humboldt. Lebensbild und Charakteristik*, Berlin, 1856, p. 185.

dans la première époque esthétique contemplative de sa vie. Au milieu d'un pays en flammes, tel que l'était encore la France immédiatement après la Révolution, Humboldt n'est ni distrait ni touché par les questions brûlantes qui se débattaient autour de lui. Il médite tranquillement et sereinement sur le passé et reste étranger aux luttes du présent, vit dans la société, dans le siècle de Louis XIV. « La politique, je ne m'en mêle guère », écrit-il de Paris à Gœthe en 1798. Ses considérations sur l'action de l'État, très sensées et très profondes, peuvent fort bien se passer du mouvement politique contemporain. Dans l'étude de l'homme, l'étude de ses systèmes politiques est secondaire. Humboldt saura plus tard rivaliser en perspicacité politique avec les hommes d'État les plus éminents ; sa carrière diplomatique est pleine de beaux et brillants succès ; mais le penchant à la méditation, à la contemplation solitaire l'a dérouté parfois dans les manèges et les intrigues des affaires. L'énergie politique lui a presque toujours fait défaut.

Ce que l'homme, de même qu'une nation, possède de plus individuel, c'est la langue. C'est la langue, dit Humboldt, qui enchaîne tout dans la vie, c'est la langue qui est l'esprit, l'âme véritable d'une nation, l'organe de l'être intérieur, l'exhalation spirituelle d'une vie nationale, c'est la langue qui conduit aux couches les plus profondes de l'humanité. Toute recherche du caractère national, toute recherche historique doit donc partir de l'étude de la langue. Tout le cercle des questions qui se rattachent à l'essence du langage sert à l'étude du développement graduel d'une nation. Une langue a plus ou moins de valeur à mesure qu'elle éveille plus ou moins d'idées claires, déterminées et vivantes dans l'esprit d'un peuple. C'est une étincelle divine qui a donné la vie à la langue. Des profondeurs insondables l'ont engendrée [1]. Vers 1812, Humboldt écrit à Jacobi que l'on pour-

1. Voir surtout : *Ueber das Entstehen der grammatischen Formen und ihren Einfluss auf die Ideenentwickelung* ; — *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues.*

rait donner des principes à l'aide desquels on pourrait faire dériver de la langue l'esprit d'une nation, son origine, son caractère et même une partie de son histoire. Si Humboldt a poussé trop loin peut-être la croyance à l'omnipotence du langage, s'il a adoré le langage de l'homme comme une sorte de divinité, il a bien indiqué par là, en revanche, le moyen le plus sûr pour arriver à la connaissance intime d'un peuple. En donnant libre carrière à ses goûts pour la linguistique, qui envahit bientôt tout le domaine de sa pensée, il a frayé la route aux recherches scientifiques postérieures, il a été un précurseur génial de la science philologique moderne.

I. — LES VOYAGES. ALEXANDRE DE HUMBOLDT EN ESPAGNE

Pourvu d'un capital de connaissances immense, à un âge auquel même les mieux doués tâtonnent encore dans leurs études, ami et confident des meilleurs esprits de son siècle, observateur et scrutateur incomparable de la vie intérieure des hommes, épris comme son frère et comme J.-J. Rousseau des beautés de la nature, cherchant dans la nature les lois qui régissent notre destinée, poussé par le désir d'accroître son expérience, d'élargir, d'approfondir ses idées, de confirmer par d'autres faits et d'autres exemples les principes inébranlables qu'il appliquait habituellement à l'étude des hommes et de leur histoire, il est aisé de comprendre quels fruits Humboldt tirera de ses voyages, en Suisse, dans le Nord de l'Allemagne, en France, en Espagne, en Italie. Peu d'hommes ont sû voyager comme Guillaume de Humboldt. Plus il reste à l'étranger, plus il perfectionne son art d'observation, plus sa psychologie acquiert des bases sûres et inébranlables. Gœthe, dans ses notes de voyages, surpasse sans doute son ami dans les qualités essentiellement d'artiste ; ses esquisses ont les contours nets et déterminés ; même en s'occupant des détails, Gœthe ne donne que le côté vif et saillant

de ce qu'il observe ; on n'a qu'à gratter légèrement la surface de ses descriptions et de ses réflexions pour y retrouver le poète et l'artiste. Chez Humboldt, la faculté pensante prédomine ; les idées le maîtrisent et il maîtrise les idées. Il met tout ce qu'il voit au service des idées ; il est toujours à l'affût des causes qui ont produit tel ou tel phénomène dans la vie et dans la destinée d'une nation ; il amasse les détails, il charge son pinceau de couleurs ; partant, les tableaux qu'il achève sont plus riches en effets, même plus complets que ceux qui sortent de l'imagination bien plus poétique de Gœthe. Les mêmes soins que Humboldt prodigue à l'intérieur des choses, il les prodigue à l'extérieur. L'étude de la nature est pour lui le complément de l'étude de l'homme. S'il n'est pas poète au fond, il en a le sentiment et souvent même l'inspiration. Il lui faut bien un surcroît d'émotion pour qu'il crée des vers ; mais que de fois ne s'élève-t-il pas dans sa prose à des considérations d'une hauteur inconcevable, que de fois l'image, le symbole ne se pressent-ils pas dans les contemplations et dans les rêves de ce penseur solitaire !

Autre chose est connaître scientifiquement une nation étrangère, autre chose en connaître et en comprendre le caractère intime ; des livres, des mémoires, des relations authentiques, d'autres moyens indirects d'information suffisent au premier but : on n'atteindra jamais le second sans être allé soi-même à l'étranger, sans voir sur place les hommes et les choses. On n'aura jamais la clef du génie d'une nation, on ne saura trouver l'explication de quelques particularités étranges, qui suffisent pour fourvoyer notre jugement, pour nous faire supposer ridicule ou grotesque ce qui est parfaitement sérieux, inhérent au caractère national ; on n'entrera jamais dans l'intimité des mœurs d'un peuple sans avoir communiqué et vécu avec lui [1]. C'est dans ce sens que Gœthe approuvait la résolution de Humboldt de passer

1. Lettre de Jena, 26 mai 1799. *Gœthe's Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt*, hrg. von Th. Bratranek. Leipzig, 1876, p. 70.

quelque temps en Espagne. Veut-on vraiment jouir des trésors d'une littérature étrangère, on fera fort bien de voyager dans la patrie des auteurs. Des lectures assidues ne dédommagent pas de l'absence de contemplation directe. Gœthe, qui avait vu l'Italie et qui n'était jamais allé en Angleterre, assurait qu'il goûtait bien différemment les écrivains des deux pays. Les premiers parlaient, pour ainsi dire, à tous ses sens et lui donnaient une image plus ou moins complète ; les seconds étaient toujours livrés au pouvoir de son imagination, il ne savait pas si ce qu'il éprouvait en les lisant était vrai ou faux. De même Humboldt, en répondant à Gœthe, trouve que la jouissance complète d'un chef-d'œuvre ne peut être acquise que dans le pays qui l'a produit [1]. « Qui n'a jamais connu un ânier espagnol avec son outre sur sa jument, aura toujours une image assez imparfaite de Sancho Panza. Don Quichotte ne peut être compris entièrement que par celui qui a visité lui-même l'Espagne et s'est trouvé en contact avec les classes des personnes dépeintes par Cervantes. Toute chose échappe à un jugement complet si elle n'a pas été vue dans son propre pays. »

On ne voyageait pas si vite et si commodément au temps de Humboldt qu'au nôtre, c'est certain ; mais en revanche on goûtait plus les voyages alors qu'aujourd'hui. Dans nos cages, rapidement traînées de province en province, que voyons-nous, sinon une partie bien minime du paysage qui fuit devant nos yeux, disparaissant aussitôt qu'on commence à le contempler ? Nos ancêtres voyaient en entier ce dont nous ne voyons que des fragments. Nous embrassons, dans nos voyages à toute vapeur, un espace bien plus considérable qu'eux ; mais eux, en avançant à petites étapes, pouvant aisément se concentrer, embrassaient plus d'idées, éprouvaient plus d'émotions. Nous simplifions ce qu'ils compli-

1. Voir le commencement de son admirable description du *Montserrat*, dans le *Gœthe's Briefw.*, p. 163 s., et dans les *Œuvres*, III, 173.

quaient. Ils jouissaient spontanément, tandis que nous nous imposons une jouissance qui est bien loin de nous satisfaire et qui, en fin de compte, nous laisse froids, malgré notre confort réel ou imaginaire. Nous voyageons pour nos affaires ou pour nous distraire; les voyages au temps de Humboldt avaient un but éducatif qu'ils n'ont plus aujourd'hui; ils constituaient un élément fort considérable dans la vie de nos ancêtres, d'autant plus considérable qu'ils étaient malaisés et difficiles à effectuer. Pour les Allemands qui vivaient dans la fourmilière d'idées soulevée par les classiques et les romantiques à la fin du siècle, un voyage était une source nouvelle et intarissable de plaisirs. On dévorait alors les récits de voyage comme on dévore aujourd'hui les nouvelles et les romans. Ces récits ne pullulaient pas comme de nos jours, où chaque commis écrit ses impressions, chaque jeune fille ses souvenirs, mais ils étaient moins superficiels sans doute, ils formaient une pâture intellectuelle fort recherchée. Les mots bien connus de Caroline Schlegel au moment où allaient paraître les voyages d'Archenholz en Angleterre et en Italie : « Je meurs si je ne les lis pas », et d'autres expressions analogues que j'ai rappelées dans une étude sur les relations littéraires entre l'Allemagne et l'Espagne [1] donnent bien la mesure de l'exaltation qu'excitaient ces friandises littéraires, exaltation qu'on a peine à comprendre de nos jours. Dans le cercle des femmes surtout, la curiosité était extrême et sans bornes. Heureuse la femme de Humboldt qui pouvait accompagner son mari dans ses pèlerinages, jouir comme lui, voir comme lui tant de monde en raccourci. On sait ce que les récits de voyage fournissaient d'agrément à Schiller et comme le grand poète savait en profiter pour ses drames. Les voyages de Förster et des deux Humboldt étaient une sorte de révélation pour la nation allemande. On suivait les grands hommes de pays en pays, pas à pas, avec un intérêt aussi

1. *Deutschlands und Spaniens litterarische Beziehungen*, III, dans la *Zeitsch. f. vergl. Litter.*, N. F., VII, 302 s.

vif et soutenu que s'il s'était agi d'une affaire particulière. On ne cessait d'importuner les amis de mille questions. Gœthe était à la tête de ces curieux insatiables. Du premier séjour de Guillaume de Humboldt en France il se promet, pour l'accroissement de ses connaissances, de grands avantages, qui ne lui firent pas non plus défaut. Il revient à la charge à l'époque du premier voyage de Humboldt en Espagne. Pour mieux s'instruire il affiche une carte du royaume des Espagnes à la porte de son cabinet d'étude et c'est ainsi qu'il refait en imagination, à l'aide de la carte, les différentes étapes de son ami. D'autres grands travailleurs de cabinet, F. A. Wolf et F. H. Jacobi, n'attendent pas avec moins d'impatience les impressions de Humboldt sur l'Espagne, et Humboldt satisfait les désirs de tous; il écrit de longues épîtres à tout le monde, surtout à Gœthe, ce centre lumineux vers lequel se dirigeait tout ce qui était grand et humain; il rédige son *Tagebuch*; il exerce sur tout et partout son talent d'observation, dont il est seul à posséder le secret. Sa femme l'aide à la besogne. C'est de ces récits intimes aux amis et aux confidents, de ces notes écrites à la hâte, au fur et à mesure, souvent au milieu des cahots d'un chariot primitif, traîné par des bêtes de somme espagnoles, que se compose le *Voyage en Espagne* de Guillaume de Humboldt, auquel, pour comble de malheur, la partie principale, le *Tagebuch*, les notes de Caroline sur l'art espagnol, égarées ou détruites au cours des années, font défaut. Du vaste tableau projeté il n'est resté qu'un tronçon informe, cruellement mutilé, qui étonne cependant encore, comme les débris d'une statue antique, par l'ampleur des lignes et l'harmonie des proportions.

Avant de mettre le pied en Espagne, que savait Humboldt de ce pays qui, pour la plupart des Allemands, et même pour la plupart des Français et des Italiens, restait encore une énigme? Nous ignorons quels livres concernant l'Espagne Humboldt aura pu lire avant son départ. Le *Don Quichotte*, dans l'original, ou dans une des faibles traductions qui précédèrent celle de Tieck,

l'aura charmé, comme il charmait toute la génération de penseurs et d'écrivains allemands contemporains. Son frère Alexandre qui, dans ses lettres de jeunesse, faisait grand étalage d'expressions italiennes, de vers de Pétrarque et surtout de Métastase qui était alors à la mode, rappelle une fois, en juin 1788, en écrivant à son ami Wegener [1], un dicton de Sancho assez connu. Quelques-unes des chansons populaires recueillies et traduites par Herder (*Stimmen der Völker in Liedern*), qui venaient de jeter de nouveaux germes de poésie dans le cœur des Allemands, donnaient à Guillaume de Humboldt une idée bien mince de la poésie lyrique espagnole. Il écrit là-dessus ses impressions à Schiller. Il trouve charmante la traduction : *Die Entfernte*. (Die silbernen Wellen des heil'gen Ibero | Sie sahen Auroren und strahlten ihr Bild, etc.); il en loue la mesure, qui rehausse, par sa beauté et sa souplesse, le contenu de la pièce. *Madera*, au contraire, fatigante par sa longueur, n'était pas de son goût [2].

L'Espagne n'est presque jamais nommée dans les écrits de Humboldt antérieurs à son voyage. S'agissait-il de comparer un peuple avec un autre, la civilisation ancienne avec la civilisation moderne (et les comparaisons, comme l'on sait, coulaient abondantes de la plume du grand penseur), l'Espagne était négligée, oubliée, comme une grande île encore à découvrir au milieu de l'Océan. Plusieurs des projets d'études qui s'entassaient dans cette vaste cervelle auraient dû maintes fois diriger la pensée vers l'Espagne. Ces projets, tout féconds qu'ils étaient, avortèrent. Au mois de septembre 1795, Humboldt écrit à Schiller qu'il veut étudier la poésie idyllique chez les différentes nations pour en tirer des conclusions sur la ressemblance entre les Grecs et les

1. *Jugendbriefe A. von Humboldt an G. Gabr. Wegener*, hrg. von A. Leitzmann, Leipzig, 1896, p 6, 101.

2. *Briefwechsel zwischen Schiller und W. v. Humboldt* (18 août 1795), 2 p. 84. Voir aussi la lettre du 25 août 1795 qui rappelle deux variantes proposées par Humboldt à Herder.

Allemands. Cette étude, qui resta parmi les beaux rêves de Humboldt, aurait dû prendre en considération la poésie pastorale espagnole à son origine et dans son développement successif. La France, l'Angleterre, l'Italie avaient intéressé Humboldt tour à tour. On connaît ses études caractéristiques sur les Français. Il compare une fois la fantaisie des Italiens avec celle des Anglais et des Allemands ; les Italiens ne peuvent guère trahir leur sensualité et leur exubérance ; les Anglais ont plus de profondeur et d'exaltation ; les Allemands plus de sentiment ; des Espagnols, il n'aurait rien su dire [1]. Une fois cependant, c'était au cours de son voyage dans l'Allemagne du Nord, dans une visite qu'il fit à Eutin à J. H. Voss, il avait entendu se prononcer sur les poètes espagnols le célèbre traducteur de l'*Iliade*, qui approuvait dans la poésie moderne tout ce qui rappelait en quelque sorte Homère, et condamnait tout ce qui n'était pas homérique : « C'est à ce point de vue, écrit Humboldt dans les souvenirs de ce voyage [2], que Voss juge les poètes de tous les temps et de toutes les nations. Il en connaît beaucoup et très exactement, même les Espagnols et les Portugais [3] ».

C'est par hasard que Guillaume de Humboldt se trouva un beau jour sur la terre d'Espagne. La fièvre des voyages poussait par centaines les enthousiastes allemands, poètes, artistes et rêveurs vers le pays où fleurissent les citronniers. Humboldt, lui aussi, se vit bientôt entraîné dans le tourbillon des grands amateurs de l'Italie. Il a beau avouer à Schiller qu'il sentait trop peu développé en lui-même le sentiment de l'art pour jouir pleinement des

---

1. Lettre à Schiller, 6 novembre 1795.

2. *Tagebuch W. von Humboldts von seiner Reise nach Norddeutschland im Jahre* 1796, hrg. v. A. Leitzmann, Weimar, 1896, p. 67.

3. Par l'étude biographique très consciencieuse de W. Herbst, *Johann Heinrich Voss*, vol. I, Leipz., 1873, p. 80, nous savons seulement que Voss avait appris l'espagnol avec son ami Hahn, pendant l'hiver de 1773-74, et qu'il lisait passionnément Cervantes, I, 227 ; II, 104.

trésors de l'Italie ; il a beau sourire de ceux qui mouraient d'envie et d'impatience de se promener sous le doux ciel du Midi ; il a beau déclarer que l'Angleterre et la France, et tout autre pays vraiment industriel, en plein développement de ses forces, offrait aux voyageurs un champ d'observation bien plus vaste que l'Italie, il n'échappa point à la contagion générale. Il avait au surplus la soif inassouvissable de l'antique ; le désir de voir l'Italie, qui offrait, à son avis, l'ombre de la civilisation ancienne détruite et ensevelie, l'éperonnait de plus en plus. En 1797, il veut sérieusement entreprendre son pèlerinage dans le Midi. Les troubles que les expéditions de Bonaparte venaient d'y causer l'arrêtent et lui ferment la route. De même que Gœthe, qui voyait à la même époque échouer ses beaux projets de voyage en Italie, Humboldt diffère son voyage de mois en mois ; il y renonce enfin après deux mois d'attente. Il se décide alors à aller en Espagne, pour voir au moins une nation méridionale, comme il écrit à Gœthe [1]. Le 24 décembre 1798, Caroline de Humboldt écrit à Charlotte Schiller qu'elle ira avec son mari et ses enfants jusqu'aux Pyrénées ; Guillaume passerait ensuite en Espagne, où il comptait rester quelques mois [2]. Ce plan conçu, il restait à le modifier et à l'exécuter. On voulait déjà quitter Paris au mois de mars 1799. En février, Caroline annonce à Rahel Lewin son prochain départ [3]. Humboldt aurait voulu traverser l'Espagne et le Portugal, et arriver jusqu'à Lisbonne [4]. On rêvait même de passer un hiver à Valence. Les descriptions de cette contrée privilégiée qui sortaient de la plume enthousiaste

1. *Gœthe's Briefw. mit den Geb. v. Humboldt*. Lettre du 20 décembre 1799, p. 211.

2. E. Gleichen-Russwiam, *Charlotte von Schiller und ihre Freunde*, Stuttgart, 1862, I, 178.

3. *Briefwechsel zwischen Karoline von Humboldt, Rahel und Varnhagen*, hrg. von A. Leitzmann, Weimar, 1896 (Lettre du 2 février 1797), p. 23.

4. Lettre de G. de Humboldt à Gœthe, 18 mars 1799.

de C. A. Fischer et qui ne devaient pas manquer leur effet en Allemagne, les lettres qu'Alexandre de Humboldt écrivait de Valence étaient sans doute pour quelque chose dans ce projet qui avorta comme tant d'autres. Il fallait songer aux enfants. Le graveur G. Christian Gropius, le même qui aida Caroline dans ses recherches artistiques et qui eut plus tard une place assez considérable dans le cœur de cette femme [1], accompagna la caravane. Le pauvre Geoffroi Schweighaeuser, l'ami de Humboldt, qui figura plus tard parmi les plus célèbres philologues et archéologues de l'Alsace, et qui avait longtemps caressé le beau rêve d'un voyage en Espagne avec la famille Humboldt, fut rappelé à l'improviste sous les drapeaux. Toutes les démarches qu'il fit pour échapper au service échouèrent.

Le 8 août 1799, Guillaume de Humboldt annonce à Schweighaeuser son départ, qui aura lieu dans huit ou dix jours : « Cette perspective me réjouit; la seule chose qui me préoccupe est la crainte que ma femme n'ait pas autant de plaisir que moi et ne trouve pas de compensations suffisantes aux ennuis que je prévois pour elle [2]. » Cette crainte n'était pas fondée. Malgré les désagréments continuels du voyage, Caroline trouva en Espagne non moins de plaisir et de distraction que son mari. Dans la seconde moitié d'août 1799, deux mois après qu'Alexandre de Humboldt se fut embarqué à la Corogne pour l'Amérique, Guillaume de Humboldt, sa femme Caroline, ses deux enfants et

1. C'est sans doute avec ce Gropius, qui fut plus tard consul général d'Autriche en Grèce, et non point avec le décorateur célèbre Karl Wilhelm Gropius, que Byron eut maille à partir en Grèce. Voir ses notes au 1er chant de *Childe Harold*.

2. Voir : *Guillaume de Humboldt et Caroline de Humboldt. Lettres à Geoffroi Schweighaeuser, traduites et annotées sur les originaux inédits*, par A. Laquiante, Paris, Nancy, 1893, p. 194 s. — Sur un curieux projet de fonder à Paris un journal allemand dont on voulait confier la rédaction à Schweighaeuser, voir une note de L. Geiger, *Eine deutsche Zeitschrift in Frankreich*, dans la *Zeitsch. f. vergl. Litter*. N. F., X, 350 s.

Gropius quittaient Paris, et se dirigeaient vers les Pyrénées et l'Espagne [1].

Le voyage d'Alexandre de Humboldt en Espagne (fin de décembre 1798-commencement de juin 1799) a eu évidemment quelque influence sur le voyage en Espagne de son frère. Guillaume suivra plus tard en partie les étapes d'Alexandre. Si le naturaliste visite le Montserrat, son frère fera aussi, dans un autre but, la même excursion. Si Alexandre admire la Catalogne et compare son industrie avec celle de la Hollande, Guillaume sera de même épris de l'activité laborieuse des Catalans et fera la même comparaison que son frère. Si Alexandre s'arrête aux ruines de Sagonte pour déterminer la position des ruines du temple de Diane, Guillaume y passera aussi quelque temps et étudiera le théâtre et le cirque. Si Alexandre reçoit à Madrid et ailleurs des preuves touchantes de bienveillance de la part du ministre éclairé Don Mariano Luis de Urquijo, du baron Forell, ambassadeur de Saxe à la cour d'Espagne, du marquis Iranda et d'autres encore; s'il a été honoré, fêté par tout le monde comme jamais peut-être étranger en Espagne; si on lui aplanit en Espagne tous les obstacles pour l'accomplissement de son grand voyage équinoxial, Guillaume recevra plus tard les mêmes témoignages de respect et de dévouement; il sera charmé lui aussi de l'hospitalité entière et cordiale des Espagnols.

Les naturalistes allemands, bien plus que les littérateurs et les historiens, parcouraient l'Espagne à la fin du siècle passé. Depuis les exploitations des Fugger [2], les mines de la péninsule étaient aveuglément confiées à des Allemands qui les travaillaient à

1. Encore le 21 août Metzger écrivait à Schweighaeuser: « La famille de Humboldt n'est pas encore partie : je la retiens aussi longtemps que je puis, car je crains pour la sûreté des routes entre Bordeaux et Bayonne, et je serais inconsolable si elle était exposée à un accident quelconque. »

2. Voir les études de K. Haebler, *Die Geschichte der Fugger'schen Handlung in Spanien*, Weimar, 1896, et de R. Ehrenberg, *Das Zeitalter der Fugger*, Jena, 1896.

leur grand avantage et en empochaient l'argent. Les richesses naturelles inconnues attirèrent en Espagne et en Portugal quelques savants de mérite du Nord [1]. Quelques-uns, comme Herrgen, vinrent s'établir à Madrid et y firent école. Il faut lire dans leur correspondance, fort rare d'ailleurs, à leurs amis d'Allemagne, à Moll, à Willdenow, à Karsten, à d'autres, l'histoire de leurs efforts, de leurs études et de leurs pénibles succès. On réussit cependant à établir à Madrid une chaire passable de minéralogie, occupée par un professeur allemand; on fit venir des livres d'Allemagne; on noua des relations durables avec Cavanilles, Ortega et les meilleures têtes du pays; on enrichit, on créa même des collections et des musées. Mais les communications avec l'étranger étaient extrêmement difficiles : « On vit ici en Espagne, écrit le baron de Forell à Moll, pendant l'été de 1801, complètement isolé de la société humaine; les livres mettent un demi-siècle à arriver jusqu'à nous. » L'isolement engendre l'ennui. « Ce pays ne me plaît guère », écrivait Herrgen à Moll, après dix-sept années de séjour en Espagne [2]. Alexandre de Humboldt n'eut pas à se plaindre, il n'eut point de regret ni de mélancolie pendant les dix mois qu'il passa en Espagne. N'eût été l'impatience de s'embarquer pour l'Amérique, il y aurait prolongé sans doute son séjour, tellement il se trouvait à son aise.

1. Tel le médecin G. H. von Langsdorff, l'auteur des *Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807*, Frankfurt a. M., 1812, qui visita l'Espagne et le Portugal en 1797 avec le prince Christian von Waldeck. Il n'a pas imprimé, paraît-il, son voyage en Portugal, qu'il rappelle dans la Préface de son grand ouvrage (*Bemerkungen*, *Vorerinnerung*, etc.) : « Unterdessen hatte ich meine damals schon ansehnliche naturhistorische Sammlung von Lissabon nach Hamburg und Göttingen schicken lassen, wohin ich mich selbst begab, um dort meine Reisebemerkungen über Portugal auszuarbeiten ».

2. Lettre du 9 juillet 1801. Voir *Moll's Mittheilungen aus seinem Briefwechsel*, II Abth., 1836, p. 321.

Il y trouva de véritables amis et des admirateurs [1] tels que l'abbé Cavanilles, « aussi remarquable par la variété de ses connaissances que par la finesse de son esprit [2] ». Don Casimiro Ortega, l'abbé Pourret, les savants auteurs de la *Flore du Pérou*, MM. Ruiz et Pavan, Clavijo, le traducteur de Buffon et le rédacteur du *Pensador* : « un bon vieillard, disait Herrgen, mais faible et mal dirigé », le chimiste Proust, Herrgen et d'autres encore. Il voyage en savant, les yeux tournés bien plus vers la nature que vers les hommes, absorbé dans ses études, déterminant à l'aide du baromètre la hauteur des différents plateaux de l'Espagne, fixant par des moyens astronomiques la position de plusieurs points importants pour la géographie physique de l'Espagne, faisant des conjectures fort ingénieuses sur le soulèvement du grand plateau central, recueillant partout

1. *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, rédigé par A. de Humboldt et A. Bonpland. Première partie. Relation historique*, Paris, 1814, vol. I. Ch. 1, p. 48. Je ne connais guère la traduction espagnole, extrêmement rare, de ce voyage : *Viage á las Regiones Equinocciales del Nuevo Continente, 1799 hasta 1804*. Paris, 1826. C'est dans son étude : *Ueber die Gestalt und das Klima des Hochlandes in der iberischen Halbinsel. Auszug eines Schreibens an Herrn Prof. Berghaus*, insérée dans *Herthas, Zeitsch. f. Erd-Völker u. Staatenkunde*, I Jahrg. 4. B. I Heft. Stuttgart, Tübingen, 1825, p. 5 s., qu'Alexandre de Humboldt a donné une partie du *Tagebuch* de son voyage scientifique en Espagne, en 1799, que pendant bien des années il supposait perdu. C'est là que l'on peut exactement suivre sa route, durant sa traversée rapide de l'Espagne. Il a vu entre autres el Toboso, le village immortalisé par Cervantes ; il est resté quelque temps à Aranjuez (« In der heissen Jahreszeit ein staubiger und ungesunder Aufenthalt », p. 12) ; il a passé quelques jours à La Granja, à San Ildefonso et à l'Escorial avant de partir le 14 avril pour le Nord de l'Espagne. D'après ce *Tagebuch*, on sait qu'Alexandre de Humboldt avait entamé une correspondance scientifique avec quelques savants espagnols.

2. Cavanilles était connu en Allemagne par sa réponse à l'article « Espagne » de la *Nouvelle Encyclopédie*, traduite par Biester. Voir : *Don A. J. Cavanilles über den gegenwärtigen Zustand von Spanien, aus der französischen Urschrift des spanischen Verfassers*, Berlin, 1785.

des plantes et des minéraux [1], forcé souvent de continuer ses expériences dans de mauvaises « ventas » et dans de pitoyables chaumières. A Valence, l'insolence de la populace l'inquiète ; il doit attendre la nuit pour achever ses observations [2]; à Martorell, aux pieds du Montserrat, il regarde la lune, et trente personnes qui l'environnent croient qu'il l'adore.

Quoique l'hiver fût rude et long, il n'eut à souffrir de l'inclémence du temps qu'en Castille. Dans ses lettres à Willdenow, à Zach, que son biographe Bruhns a imprimées, il exprime son étonnement au sujet de la végétation luxuriante de la Catalogne et de Valence : « Vous malheureux, dit-il en s'adressant à ses amis de l'Allemagne, c'est à peine si vous trouvez de quoi vous chauffer, et moi j'erre ici parmi des orangers en fleur, le front baigné de sueur, mes pieds foulent des champs arrosés par mille canaux et qui donnent cinq moissons par an. Au milieu de cette exubérance de plantes et de fleurs, entouré de ces types humains d'une beauté indescriptible, on a vite oublié les désagréments du voyage, le manque de confort dans les auberges, où l'on ne trouve souvent pas même du pain à manger. En Catalogne et à Valence, le pays est un jardin éternel, encadré de cactus et d'agaves ; au-dessus des cloîtres, les dattiers chargés de fruits s'élèvent à quarante et cinquante pieds de hauteur. La campagne n'est qu'une forêt d'oliviers, de citronniers. Près de Balaguer, à l'embouchure de l'Ebre, une plaine de dix milles de longueur est toute parsemée de palmiers, de pistachiers, de roses de toute espèce. Les bruyères sont en fleur; même au milieu de haies d'épines, les narcisses fleurissent. Aucune

1. Déjà en 1797 A. de Humboldt avait vu à Dresde la riche collection de minéraux espagnols et américains du baron Rachwitz. Voir K. Bruhns, *Alexander von Humboldt*, Leipzig, 1872, I, 241.

2. Ce fut Cavanilles qui publia le premier dans les *Anales de historia natural*, I, 86 s., les résultats des nivellements barométriques et des observations hypsométriques de A. de Humboldt, mêlées à des notes inexactes de Thalacker.

ville de l'Europe ne peut être comparée à Valence pour l'épanouissement de la vie végétale. On croit n'avoir jamais vu ni arbres, ni feuilles, lorsqu'on aperçoit ces palmiers, ces dattiers, ces manoques. De beaux édifices ornent les côtes de la mer. En Catalogne, l'industrie n'est guère inférieure à celle des Pays-Bas. On fabrique des tissus dans tous les villages; on construit des vaisseaux; tout le monde travaille. Nulle part, l'agriculture et l'horticulture ne sont si avancées en Europe qu'entre Castellon de la Plana et Valence. »

En voilà assez pour exciter l'imagination des fils du Nord, plongés, en hiver, dans la brume, la neige et la glace. On comprend que Guillaume de Humboldt ait songé une fois à passer un hiver à Valence. On comprend aussi comment le poète Frédéric Schulz, l'auteur de *Léopoldine* et des *Lettres sur Paris et les Parisiens*, a pu penser sérieusement à passer à Valence les dernières années de sa vie [1].

Les plateaux de la Castille, dénuées de toute végétation, ne pouvaient que refroidir l'enthousiasme d'Alexandre de Humboldt. A Madrid, les affaires, les préparatifs du grand voyage équinoxial l'attendaient. Au mois de mars, il est présenté à la cour d'Aranjuez; le roi l'accueille avec bienveillance et lui prodigue ses faveurs. Sa demande d'autorisation à visiter l'intérieur de l'Amérique espagnole est appuyée par le ministre Urquijo; on lui accorde tout ce qu'il veut avec une facilité et une amabilité étonnantes. Il quitte la capitale au mois de mai pour se rendre à

1. Alfieri n'était pas moins enchanté de Valence que les Allemands. Voir les souvenirs de son voyage en Espagne en 1771 et 1772 dans sa *Vita*, chap. XII : « La posizione locale della cità di Valenza e il bellissimo azzurro del di lei cielo, e un non so che di elastico ed amoroso nell' atmosfera; e donne i di cui occhi protervi mi faceano bestemmiare le Gaditane; e un tutto insomma sì fatto mi si appresentò in quel favoloso paese, che nessun' altra terra mi ha lasciato un tale desiderio di sè, nè mi si riaffaccia sì spesso alla fantasia quanto codesta. »

la Corogne. La neige couvrait encore les cimes et les pentes granitiques du Guadarrama ; mais dans les vallées profondes de la Galice, qui rappellent les sites les plus pittoresques de la Suisse et du Tyrol, des schistes chargés de fleurs et des bruyères arborescentes tapissaient tous les rochers. D'Astorga à la Corogne, surtout depuis Lugo, les montagnes s'élèvent graduellement, la nature devient de plus en plus imposante. Il fallut attendre dix jours à la Corogne avant de s'embarquer. Ce retard parut bien long à Humboldt. Les beautés du paysage le dédommagent du retard forcé ; il visite ces vallées, qu'on négligeait alors, comme on les néglige aujourd'hui [1] ; il prépare ses plantes, et continue ses observations et ses expériences. L'heure du départ arrive enfin ; au moment de quitter l'Europe, son agitation arrive à son comble. Il va entrer dans une vie nouvelle, il sera bientôt séparé de tout ce qu'il aime le plus au monde ; il éprouve un isolement pénible qu'il n'avait jamais éprouvé jusqu'alors. La nuit survient, le « Pizarro » hisse ses voiles et quitte le port avec une lenteur extrême. Les yeux du savant restent fixés sur le château de Saint-Antoine où le malheureux Malaspina gémissait alors dans une prison d'État. On dépasse la tour d'Hercule et on gagne peu à peu le large ; le dernier objet que l'on aperçoive sur les côtes d'Espagne c'est la lumière d'une cabane de pêcheurs ; au milieu de la nuit obscure, elle apparaissait par intervalles au-dessus des flots agités, se confondant parfois avec la lumière des étoiles qui se levaient à l'horizon. Que de souvenirs s'éveillaient alors dans l'imagination de Humboldt, que d'émotions il éprouvait en quittant l'Espagne, lancé désormais dans un monde inconnu ! Il avait un but à poursuivre et il le poursuivait malgré tout, avec une constance et une ténacité à toute épreuve, avec un enthousiasme qu'on pourrait appeler poétique. Sa devise : « L'homme doit vouloir

1. Robert Southey est un des premiers étrangers qui aient visité la Galice avec amour et intérêt. Voir ses *Letters written during a journey in Spain and a short residence in Portugal*. London, 1808, I, 19 s. (1re édition : London, 1797).

le grand et le bon », il l'a souvent répétée dans ses lettres écrites d'Espagne. La destinée, qui aurait pu lui être défavorable, le seconda au contraire dans toutes ses aspirations et dans toutes ses entreprises.

II. — PREMIER VOYAGE DE GUILLAUME DE HUMBOLDT EN ESPAGNE. — LE SÉJOUR A MADRID.

C'est avec bien moins d'émotion, sans préoccupation sérieuse pour l'avenir, en simple dilettante qui aime à observer et à profiter de ses observations, que Guillaume de Humboldt a traversé l'Espagne : « Comme nous avons l'intention de ne nous arrêter nulle part plus qu'il ne sera nécessaire pour voir le pays, écrivait Caroline de Humboldt à son père, notre voyage ne sera qu'un vol rapide. » Ce voyage, il faut le recomposer au moyen de fragments de lettres, écrites soit par Humboldt lui-même, soit par sa femme, aux parents et aux amis d'Allemagne, à Gœthe et à Schiller, à Lotte Schiller, à Wolf, à Jacobi, à Schlabrendorf, à Schweighaeuser [1].

Guillaume de Humboldt et sa femme regardent et étudient la nature avec le même intérêt; mais, en général, ils se partagent leur champ d'observation; Guillaume étudie la littérature et les mœurs, Caroline se voue tout particulièrement à l'étude des trésors artistiques; Guillaume s'occupe des hommes et des livres, Caroline des dessins et des tableaux.

1. Voir : *Gabriele von Bülow. Ein Lebensbild. Aus den Familienpapieren Wilhelm von Humboldts und seiner Kinder*, Berlin, 1895, p. 3 s.; les lettres déjà indiquées à Gœthe et à Schiller; le livre *Charlotte von Schiller und ihre Freunde*, Stuttgart, 1862 ; les lettres à Jacobi, Halle, 1892 ; les lettres à Schweighaeuser, traduites par Laquiante, celles à F. A. Wolf, dans les *Œuvres*, V, 210 s.; celles à Schlabrendorf, dans les *Ansichten über Aesthetik und Litteratur*, Berlin, 1880.

Une fois qu'elle eut quitté Paris, la petite caravane se dirigea vers Orléans, puis passa par Limoges, Bordeaux, Tarbes et Bagnères. Vers la fin de septembre, elle fait halte à Barèges, dans les Pyrénées. Par un temps splendide, Guillaume de Humboldt et sa femme, lui à pied, elle en chaise à porteurs, pénètrent jusqu'à Cauterets et au lac de Gaube; ils visitent Gavarnie et font la promenade aujourd'hui de rigueur pour tout touriste qui arrive aux Pyrénées; ils traversent la vallée de Barèges qui vient déboucher à Gave, et qui dépasse en pittoresque la Suisse elle-même. Les rochers gigantesques surplombant la vallée, qui s'élargit et se rétrécit tour à tour, le torrent rapide qui serpente en bouillonnant dans le fond, l'aspect sauvage des montagnes inaccessibles, élevant de chaque côté leur masse énorme et menaçante, les troupeaux qui paissent paisiblement auprès d'affreux précipices, tout cela ravit et subjugue nos voyageurs. Au cœur d'une nature semblable, on ne peut concevoir que des idées simples et sublimes en même temps. C'est là que viennent se nouer les derniers fils de notre pensée et de notre sentiment. Humboldt portait partout sa curiosité philosophique, qui s'attachait à la nature aussi bien qu'aux hommes; il éprouvait dans les Pyrénées les mêmes émotions que dix ans auparavant en Suisse, au pied du Saint-Gothard [1].

Après Bagnères, la route conduit par Pau à Bayonne. Les enfants sont atteints de la petite vérole, mais ils guérissent bientôt [2], et le voyage se poursuit au-delà des frontières de l'Espagne. Tout près de Bayonne, les Humboldt aperçoivent la mer. Ce mouvement perpétuel, cette étendue sans bornes, ces vagues qui succèdent incessamment à d'autres vagues suggèrent dans l'âme quelque chose d'inexprimable, d'indéfinissable, les enfants

1. Lettres à Wolf, Bern, 28 octobre 1789.

2. La fille aînée, âgée de huit ans, suivait partout ses parents en habits de garçon. Voir Friederike Brun, *Römisches Leben*, I, 173.

eux-mêmes en restent frappés. Guillaume de Humboldt avait vu une première fois la mer à Rügen, dans son voyage à Stralsund; il éprouva, avoua-t-il alors, une émotion semblable à celle que la vue des glaciers de la Suisse inspire [1]; mais la nappe immense et majestueuse de l'Océan frappait maintenant encore davantage son imagination.

On change de voiture à Bayonne et on loue un de ces « coches de colleras » traînés par six mulets, qu'un voyageur allemand, en 1802, appelait caissons gothiques [2], et au moyen desquels on avançait patriarcalement dans le vaste royaume d'Espagne. Les souvenirs de ce voiturage, depuis les Pays Basques jusqu'à Madrid, n'abondent guère. L'attention des voyageurs est souvent distraite. Les arrêts dans les différentes villes sont très courts, souvent forcés. Il suffit d'une demi-journée pour visiter Burgos, d'une autre demi-journée pour voir Valladolid, et d'une troisième pour Ségovie. Les jugements ne peuvent, en conséquence, être ni réfléchis ni profonds; les descriptions sont rapides, mutilées : « A Burgos, à Valladolid et à Ségovie, écrit Guillaume de Humboldt à Gœthe, il y a bien quelques édifices gothiques qui frappent l'attention du voyageur, mais la plupart sont dans le goût mauresque, qui n'est guère remarquable dans les formes, mais gracieux et riche dans les détails. Il n'y a que la cathédrale de Ségovie qui ressemble aux grands édifices gothiques de l'Allemagne et de la Lombardie. » Et voilà tout pour l'architecture. Le reste n'est souvent pas plus riche en détails.

La maudite cuisine espagnole et les misérables auberges n'inquiètent pas beaucoup nos voyageurs. A leur avis, les

1. *Tagebuch W. von Humboldts von seiner Reise nach Norddeutschland*, Weimar, 1896.

2. *Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien und Portugal* (de Carl von Jariges), Leipzig, 1810. « *Das unförmliche Fuhrwerk des spanischen Kutschers* », p. 42 s.

« ventas » ne sont pas aussi mauvaises qu'on le croit ordinairement à l'étranger. Partout, même dans les petits villages où l'on passe la nuit, on trouve des lits suffisants et du linge propre. Quant à la nourriture, c'est une autre affaire; faute de viande, le dîner se trouve parfois supprimé; mais, si vous n'êtes pas exigeant, on vous donnera partout des œufs frais et des melons autant que vous en désirerez.

La Biscaye et la Catalogne sont les seules provinces de l'Espagne qui offrent un confort véritable : Humboldt est frappé par le bien-être et par l'industrie des Biscayens. Il a pris en Biscaye des notes abondantes, qui formeront plus tard la matière de ses *Esquisses sur le Pays basque*. Il communique à Gœthe, dans une longue lettre, ses impressions. Le paysage, la culture, la race, tout est également intéressant ici. Aucun peuple n'a un caractère si foncièrement national, nul autre n'a conservé une physionomie si originale. Les hommes sont habituellement petits, mais presque tous, sans exception, ont des traits fins et expressifs, sans être ni énergiques ni saillants. Les Basques sont plus hardis que courageux, plus agiles que forts, plus irritables que passionnés. On ne trouve rien de semblable dans aucune autre physionomie nationale; chez aucun peuple, l'expression des forces intellectuelles n'est plus générale. Rien cependant n'annonce chez eux ni la ruse ni l'adresse; vous apercevez au contraire le plus heureux accord d'un esprit fin et d'un sentiment droit. Les femmes sont moins avantageusement développées. Leurs traits sont moins fins et moins expressifs. Elles ont toutes une physionomie nettement accusée : sévère, rigide même, que leurs sourcils grands et noirs rendent encore plus frappante. On reconnaît tout de suite le Basque à la légèreté et à la souplesse de son allure. Parmi les Basques et les Béarnais on retrouve en France et en Allemagne plus qu'ailleurs des formes de visage du XVe et du XVIe siècle. On remarque souvent des têtes sur lesquelles on n'a qu'à mettre un casque pour avoir un Henri IV, un connétable de Bourbon, ou n'importe quel autre

héros [1]. Humboldt pensait ici plus aux Basques français qu'aux Basques espagnols.

Le coche roulait lentement à travers les plaines tristes et monotones de la Castille. Impossible de se figurer un pays plus désert tout en ayant l'apparence d'être fertile. On fait plusieurs lieues sans voir l'ombre d'un habitant. Les villages sont extrêmement rares ; plus rares encore que les villes et les villages sont les arbres. On n'a devant soi qu'une plaine bornée à l'horizon par des collines de sable pareillement dénudées. La vue, dans ce désert, est rarement distraite par quelque spectacle intéressant. Rien pourtant n'est plus merveilleux que les montagnes de Pancorbo, à l'entrée de la Castille. Des rochers nus et escarpés, à travers lesquels serpente un passage étroit, se dressent au-dessus de la plaine ; ils ont une forme si curieuse et si grotesque qu'on aurait pardonné à Don Quichotte, si, en traversant cette contrée, il les eût pris pour des châteaux enchantés. Quelques-uns, en effet, ont la forme de véritables châteaux ; ils ne sont là que pour donner au voyageur une image aventureuse du pays qu'il traverse.

Nous n'avons ni notes ni souvenirs sur Burgos. Rien qu'une observation, dans une lettre à Gœthe, à propos d'un détail humoristique d'une sculpture du chœur de la grande et somptueuse cathédrale. On avait hâte de quitter la Castille. Quelques arbres, rares d'ailleurs, qui revêtent la colline de Ségovie, interrompent la monotonie de ces plaines interminables. L'aqueduc est sans contredit la perle de Ségovie. Il est grand et hardi ; si l'on n'avait pas muré des arches pour construire des cabanes il offrirait un spectacle bien plus imposant. Tel qu'il est, parfaitement conservé, avec la rangée d'arches qui relient deux collines

1. Lettre à Gœthe du 28 nov. 1799. Taine fait la même remarque dans son *Voyage aux Pyrénées*, p. 129 : « J'ai vu là (Vallée d'Ossau) des figures comme celles d'Henri IV, avec l'expression sévère et intelligente, l'air sérieux et fier, les grands traits de ses contemporains. »

considérables, il s'élève majestueux au-dessus de la ville qui dort à ses pieds. Un jour entier est consacré à la visite du palais de Saint-Ildefonse, qui est détestable, selon Caroline, du jardin, froid comme celui de Versailles, de la belle collection des antiques qui remplit neuf ou dix chambres du palais, et dont le groupe de Castor et Pollux est sans doute la chose la plus belle et la plus remarquable. Mengs en a fait une copie pour Dresde et Cassel. Le chemin de Saint-Ildefonse à l'Escorial est fort curieux; il rampe sur la montagne, qui est d'une hauteur considérable, et dont le sommet est couronné de neige la plus grande partie de l'année. Le 27 octobre, les Humboldt arrivent à l'Escorial.

C'est ici, aux portes de Madrid, que les Humboldt durent rester, bon gré, mal gré, une dizaine de jours. La cour y séjournait à cette époque; il fallait attendre jusqu'au 4 novembre pour être présenté au roi à l'occasion de sa fête. La cérémonie de la présentation, l'effet des « besamanos » à la reine, qui aurait dit, une fois la chose faite : « A présent je m'en vais laver toutes ces cochonneries, » et d'autres détails encore sont plaisamment racontés par Humboldt dans une lettre à Gœthe. On comprend que le monarque, qui avait témoigné une année auparavant tant de bienveillance à Alexandre de Humboldt, ne manqua pas de prodiguer ses faveurs à Guillaume. Le baron de Forell et le ministre napolitain s'empressèrent aussi de féliciter l'illustre voyageur. Caroline, qui, en vertu de l'étiquette espagnole, ne pouvait être présentée au monarque, étudie en revanche les innombrables trésors artistiques qui ornaient alors le célèbre monastère, et dont elle dresse l'inventaire. Aujourd'hui, comme chacun sait, la plupart de ces chefs-d'œuvre sont entassés avec plus ou moins d'ordre dans les salles du Musée du Prado. Dix matinées ont à peine suffi pour explorer cette mine inépuisable de tableaux. Munie d'une permission royale, Caroline traverse en enthousiaste les appartements du cloître; elle étonne tout le monde par son assiduité. Le cicerone qui l'accompagnait prend congé d'elle les larmes aux yeux. A l'Escorial, mieux

qu'ailleurs, on pouvait étudier l'école nationale espagnole. Les Titien, les Tintoretto, les Guido abondaient. Quatre grands tableaux de Raphaël et un petit étaient parmi les trésors les plus remarquables.

A côté de l'art, l'Escorial offrait à nos voyageurs une attraction tout à fait particulière. L'Escorial rappelait la mort tragique de l'infant Don Carlos. C'est ici et à Aranjuez que Schiller avait placé l'action principale de son drame. C'est avec les souvenirs du *Don Carlos* de Schiller que les Humboldt pénétraient dans le Panthéon et dans les salles mystérieuses du cloître. La fiction poétique remplaçait alors l'histoire. L'Escorial offrait aux Humboldt une sorte de commentaire à la pièce de Schiller qu'on venait de relire. On sait, par les recherches de Gachard, de Büdinger et d'autres, comment la légende du prince infortuné avait offusqué la vérité historique [1]. On connaît la portée idéaliste de Schiller, dépassant de bien des coudées celle du poète espagnol Ximenes de Enciso qui avait dramatisé au XVII[e] siècle l'histoire de Don Carlos [2] et celle d'autres poètes de Don Carlos, Alfieri et Fouqué. Schiller, qui n'ose pas même tracer le plan de sa pièce sans connaître l'histoire et les mœurs du peuple espagnol [3], lit tout ce qu'il peut trouver sur son sujet : les histoires de S. Réal, de Ferreira (traduite en allemand par

1. D'autres écrits ont confirmé les recherches de Büdinger. Voir J. Loserth, *Die Reise des Erzherzog Karl II nach Spanien (1568-1569). Ein Beitrag zur Geschichte des Don Carlos*, dans les *Mittheilungen des historischen Vereines für Steiermark*, XLIV, 130 s. La relation du voyage, très intéressante parfois, est due à la plume de Hans Kobenzl von Prosseg.

2. Le drame espagnol a été traduit récemment en allemand par J. Herzog, *Der Prinz von Asturien, Trauerspiel in 3 Aufzügen von Don Ximenes de Enciso. Für die deutsche Bühne bearbeitet*, Wien, 1894. On vient de le représenter avec quelques succès à Prague. Quelques légères ressemblances qu'on a constatées avec le drame de Schiller sont dues au hasard. Schiller n'a jamais connu, à mon avis, le drame de Enciso.

3. J. Minor, *Schiller*, II, 52.

Bertram en 1762), des notes de voyages [1], peut-être aussi le récit fantastique de Gregorio Leti; il ne réussit guère cependant à donner à la pièce un coloris espagnol ni vrai, ni vraisemblable. Il a donné dans son drame un reflet frappant de ses propres idées, de ses sentiments patriotiques et généreux, de ses convictions en matière de politique et de religion, mais son Espagne n'a été qu'une Espagne imaginaire. Schiller est bien loin de donner dans ses vers les descriptions locales, frappantes par leur vérité, dont il ornera plus tard son *Guillaume Tell*. Le paysage dans *Don Carlos* est un paysage de rêve, mêlé de souvenirs de l'Allemagne; son Aranjuez, ce jardin de délices, que le roi taciturne avait fait construire au milieu d'une contrée déserte et sauvage, n'a fait que remplacer, dans l'imagination du poète, les souvenirs du jardin de Ludwigsburg; de même que ce parc, celui d'Aranjuez doit avoir son ermitage, où les dames peuvent s'occuper à loisir des petits travaux de jardinage [2]. Les tirades élo-

1. Ces notes amusaient le grand poète de même que sa femme Lotte. Dans une notice insignifiante des *Nachrichten zum Nutzen und Vergnügen* (décembre 1781), Schiller rapporte des dates statistiques d'un voyageur en Espagne. « On consomme à Madrid 600 millions d'oignons. C'est peut-être la raison pour laquelle les Espagnols ne baisent jamais leurs dames sur la bouche. » Voir J. Minor, *Schiller als Journalist*, dans la *Vierteljahrsch. f. deutsche Litter.* (Weimar), II, 370. J'ai parlé ailleurs de la prédilection de Schiller pour les récits de voyage. Lotte Schiller avait aussi lu quelques voyages en Espagne. Elle écrit le 27 mars 1787 à Stein : « Hier ist eine Grabschrift, die ich einst aus einer Reise nach Spanien abschrieb ». Voir *Charlotte von Schiller und ihre Freunde*, I, 419.

2. Qu'on lise à ce propos le chapitre *Landschaftliches Colorit* du livre de M. Möller, *Studien zum Don Carlos*, Greifswald, 1896, p. 48 s. D'après Schack, *Ein halbes Jahrhundert*, III, 99, Schiller aurait dû étudier l'ancienne littérature espagnole pour trouver l'atmosphère historique convenable à son drame. Landwehr, *Dichterische Gestalten in geschichtlicher Treue. Ein Beitrag zum Verständnis der classischen Dramen*, Bielefeld, 1893, croit que Schiller n'aurait jamais écrit un *Don Carlos* si, au lieu de Saint-Réal, il avait pu profiter des sources telles que Maurenbrecher ou Büdinger.

quentes et fougueuses contre l'Inquisition espagnole, non moins véhémentes que celles lancées par Saint-Simon, Montesquieu et Voltaire, et qui exprimaient si bien les idées de Schiller, le véritable marquis Posa de la pièce, s'accordaient parfaitement avec les tirades des romans et des autres drames allemands contre les cruautés inouïes de la noire Inquisition. Qu'on se rappelle le *Julius von Tarent* de Leisewitz, la fin édifiante du *Raphael de Aquillas* de Klinger, où le grand inquisiteur, après avoir torturé et supplicié sa victime pendant trois jours, enfonce de ses propres mains le poignard dans la poitrine du malheureux.

Fidèles ou non, les tableaux présentés par Schiller dans son drame restaient gravés dans l'imagination des Humboldt : « Nous avons emporté avec nous le *Don Carlos*, écrit Caroline à la femme de Schiller, le 25 novembre 1799, et j'en relis souvent des parties. » Le Panthéon de l'église, avec ses froides parois de marbre, avec ses niches et ses sarcophages, glaçait et terrifiait l'âme des visiteurs. On s'empressa de voir les tombeaux de Philippe II et d'Élisabeth : « Je croyais, écrit Caroline, avoir devant moi les tombeaux de personnes connues. » Toute la peine qu'on se donna pour voir un portrait de la reine qu'Alfieri avait appelé : « Sublime ingegno e in avvenenti spoglie bellissima alma » fut inutile [1]. « Nous avons appris bien des choses intéressantes sur la fin du malheureux prince Don Carlos; nous avons même parlé à quelqu'un qui avait vu plusieurs fois son corps. » Quelques années plus tard, l'Allemand J. G. Rist, qui laissa des souvenirs fort curieux et fort dignes d'étude sur son séjour en Espagne, visite l'Escorial avec le même recueillement mysté-

1. Caroline de Humboldt vit-elle ensuite à Madrid le beau portrait de la reine Isabelle de Valois peint par Pantoja (1559), qui est aujourd'hui au Prado (N° 925)? Voir sur les portraits de Don Carlos et de la reine, et sur le portrait unique de la princesse d'Eboli, l'article de C. Justi, *Spanische Miscellen*. I. *Ueber Bildnisse des Don Carlos*, dans la *Zeitschr f. bild. Kunst.*, V, 34 s.

rieux. On avait imposé alors, rapporte-t-il, un silence profond sur la catastrophe de l'infant Don Carlos : « Je cherchais longtemps en vain l'endroit où il commit son crime et où il l'expia ; le doigt d'un moine, qui m'accompagnait, me montra à la dérobée la chambre fatale [1]. »

A l'Escorial, les Humboldt visitèrent aussi le palais du prince des Asturies, d'assez mauvais goût, mais qui renfermait une charmante petite collection de tableaux. On passait ordinairement la soirée en bonne société, avec des diplomates et des hommes de cour, qui furent bientôt de leurs amis. Ils assistèrent une fois à la représentation d'une comédie espagnole. Caroline, qui savait trop peu la langue du pays pour comprendre et goûter la pièce, s'amusa à regarder la foule qui remplissait le théâtre et en particulier les deux rangées des loges, où il n'y avait pas de femme qui ne portât de diamants.

L'hiver approchait lorsque Guillaume de Humboldt et sa femme quittèrent l'Escorial pour aller à Madrid, le soir du 5 novembre 1799. Au cœur de l'Espagne, le froid n'était pas sensible. Cette terre, si souvent ensoleillée, gardait encore ses rayons bienfaisants ; elle n'avait pas revêtu son deuil ; les journées restaient splendides. A Madrid, on prit un logement dans une maison bourgeoise, chez une Irlandaise, avec l'intention bien arrêtée de quitter la ville après un mois de séjour. On se mit tout de suite à parcourir les rues, à visiter les palais et les musées ; on commença à étudier les arts et les mœurs. C'était un travail véritable et un travail souvent pénible : « Je suis terriblement occupé, » écrivait, vers la moitié de novembre, Guillaume de Humboldt à Schweighaeuser. Il fallut prolonger le séjour d'un mois, et encore Humboldt regrettait-il de n'avoir pas tout vu et tout étudié.

1. *J. Georg Rists Lebenserinnerungen*, herausg. von G. Poel, I Th. (2e édit.). Gotha, 1884, p. 296.

L'aspect de la ville n'offrait rien de particulier à nos voyageurs. Elle n'est pas grande, elle a un peu plus d'extension que Dresde, les rues sont larges, en général, les édifices grands et beaux. Celui qui y arrive de Paris trouvera Madrid une ville assez commune. Elle est, du reste, énormément chère; c'est peut-être la ville la plus chère de l'Europe. Le Prado est une promenade fort belle. C'est là que l'on peut commodément étudier le type espagnol véritable, son extérieur surtout. Le costume espagnol est peu varié : des manteaux et des « mantillas » partout. Mais on les porte bien et avec élégance. Les femmes, nobles et bourgeoises, riches et pauvres, portent toutes une « basquiña », c'est le costume national; on ne reconnaît qu'à la qualité de l'étoffe l'habillement d'une femme distinguée. Sous une mantille, la coquetterie féminine s'insinue ici comme partout ailleurs et mieux qu'ailleurs. Caroline voulut avoir aussi sa mantille : « Tu rirais bien, écrit-elle à Lotte Schiller, si tu me voyais habillée de cette façon, à l'espagnole. » Trois mois plus tard, elle achète une écharpe, une « faja » espagnole pour Schiller : il fallait porter au poète quelque chose de vraiment espagnol et utile en même temps.

Il n'y a pas de société à Madrid comme à Paris, mais on y trouve quelques maisons particulières où l'on peut se distraire passablement pendant la soirée : celle de l'ambassadeur danois, le baron de Schubart, beau-frère du comte de Schimmelmann [1]; celle de l'Américain Humphrey; de l'ambassadeur français, Guillemardet. Parmi les Espagnols qu'on visitait de préférence, Humboldt nomme la princesse de Castelfranco et la marquise de Santa

1. Dans une lettre à Lotte Schiller (*Charl. v. Schiller und ihre Freunde*, II, 378), datée de Copenhague le 5 octobre 1799, Charles Schimmelmann parle du séjour de son frère en Espagne : « Jetzt lebt er einsam in Spanien, wo er mit dem Hof den ganzen Sommer hat herum emigriren müssen, die heissesten Monate in Madrid zubringend. Jetzt schreibt er aus St. Ildefonso, wo die Natur doch etwas günstiger sein soll. Aranjuez ist ein trauriger Kunstgarten. »

Cruz, toutes deux allemandes d'origine : la première, comtesse de Stolberg; l'autre, comtesse de Wallenstein; puis, le marquis Colomella et le marquis Granda. Ce dernier disposait d'une grande fortune, 45 millions de livres à peu près, qu'il employait dans le commerce, ne pouvant acheter des terres considérables à cause des majorats, la peste industrielle du pays. Ce marquis n'était point le premier venu : il avait joué, autrefois, un rôle dans les affaires d'État, où il s'était distingué par son bon sens et par sa prudence. Maintenant, on le négligeait, on l'oubliait. Le ministre d'Urquijo, autrefois secrétaire d'ambassade en Angleterre, jouissait d'une bonne renommée comme littérateur et critique ; il était près de sa chute, lorsque Humboldt le visita à Madrid. Il fut très aimable envers lui comme envers son frère; il l'invita même tout de suite à dîner, honneur fort rare et considérable en Espagne, et qu'on n'accordait guère aux étrangers.

Guillaume de Humboldt était resté néanmoins Allemand en Espagne, comme partout ailleurs. Même lorsqu'on le croit tout entier aux affaires, brillant dans la société, il a ses heures de recueillement, ses heures vouées à l'étude, où il débrouille ses idées et ordonne ses observations. Il ne déroge pas à ses habitudes — on ne jouit du calme à l'intérieur que lorsqu'on s'impose des règles et des mesures. A la chute du jour, le savant se retire en famille autour d'un thé « à l'allemande » ; il lit alors, avec Caroline, les poètes grecs [1], de préférence Homère, comme il le fera plus tard dans sa campagne d'Albano. Gœthe lui écrivait à Madrid : « Il est fort à louer qu'au milieu des grandes distractions d'une vie à l'étranger, vous souteniez toujours le

1. « Ich gehe zum Thé einige Gesänge Homers mit meiner Frau zu lesen. Denn der Homer verlässt uns nicht, und den Abend versammlen wir uns immer zu einem sehr Deutsch-häuslichen Thé mit einem Freund, der mit mir reist und unsern 3 Kindern. » Lettre de G. de Humboldt à F. A. Wolf. Madrid, 20 déc. 1799, *Œuvres*, V, 215.

pilier du véritable idéal esthétique. » Humboldt veut connaître, à Madrid comme à Paris, la vie et les hommes, le pays et la nation; il s'occupe d'une foule de choses, peut-être de trop de choses, comme il l'avoue à Gœthe : « Je suis très affairé, écrit-il de Madrid à Schweighaeuser, je vois beaucoup de gens et beaucoup de choses, je m'absorbe dans les questions qui m'intéressent, je ne travaille que par pièces et par morceaux. »

Madrid, avoue Henriette Herz dans ses *Souvenirs*, intéressait Humboldt infiniment plus que Paris. Les trésors de l'art, ceux de l'Escorial surtout, l'enchantaient. « Quoiqu'il n'approuvât point beaucoup des motifs qui remplissaient les églises de l'Espagne, il trouvait néanmoins qu'ils inspiraient des sentiments plus nobles et plus beaux que ceux qu'on prodigue dans les églises de la France [1]. »

Humboldt est tour à tour philologue, philosophe, esthéticien, mais surtout grand dévoreur d'hommes. L'homme, c'est la mine la plus heureuse et la plus fertile, qu'il fouille incessamment. Sous ce rapport, Madrid lui fournissait quelques types fort dignes d'étude. Point de grands originaux aux idées vraiment profondes, point de savants qui aient fait n'importe quelle découverte dans une branche quelconque de la science, mais des hommes qui, malgré des obstacles infinis, avaient atteint un haut degré de culture, des caractères aimables, affectueux et complaisants, dépourvus de l'écorce rude qui recouvre souvent la bonhomie des savants et des grands hommes en Allemagne. Rist, qui alla en Espagne peu d'années après Humboldt, trouvait dans ce pays plus de véritables originaux qu'ailleurs. Il valait bien la peine de faire un voyage en Espagne pour entrer en intimité avec eux : « On trouve ici, assure-t-il, les contrastes les plus

1. J. Fürst, *Henriette Herz. Ihr Leben und ihre Erinnerungen*, Berlin, 1850, p. 206 s. : « So sprach er (Humboldt) sich auch hierüber in seinen Briefen an mich aus ». Ces lettres que Humboldt écrivait de Madrid à son amie ont, paraît-il, complètement disparu.

merveilleux, des mœurs grotesques, des traits de caractère que la généralité de l'éducation sociale a depuis longtemps effacés dans le reste de l'Europe ; on ne rencontre pas ici, comme en Angleterre, un effort ridicule pour paraître un « gentleman », une monotonie mortelle dans l'habillement, dans les mœurs, dans la conduite ; on n'agit pas ici, comme en Allemagne, d'après des modèles copiés dans les livres et dans les journaux ; tout le monde obéit à ses inclinations et à ses goûts [1]. »

A part le nombre extraordinaire de tableaux qui remplissaient les salles publiques et privées de Madrid, et dont les descriptions de voyage ne donnent qu'une idée fort imparfaite ; à part les trésors artistiques qui occupaient Caroline bien plus sérieusement que son mari, tout, à l'exception de la politique du jour, entrait dans le cadre des observations de Humboldt. Il approche autant de monde que possible, il fait des études physionomiques, il fouille dans les bibliothèques, il fait des recherches sur la littérature ancienne et moderne, il sait profiter de toutes choses, à tel point que le diplomate suédois Brinkmann, qui n'était nullement enchanté de l'Espagne, comme il résulte de ses lettres à Gœthe, écrit malicieusement que Humboldt aurait sans doute trouvé du talent même chez les brebis espagnoles, ne voulant pas se mettre en vain en rapport avec elles [2].

« Des jouissances artistiques très variées, la connaissance de quelques hommes singuliers, la contemplation vivante de la nature du Midi, voilà ce que je remporte de mieux de mon voyage en Espagne », écrivait Caroline de Humboldt à Lotte Schiller.

Avec son penchant naturel et irrésistible à l'observation, Humboldt avait en outre un grand avantage sur les autres voya-

1. *Lebenserinnerungen*, II, 302.

2. *Briefwechsel zwischen Brinckmann und Gœthe*, dans le *Gœthe Jahrb.*, XVII, 32 (Lettre de Paris, 29 novembre 1799). C'est dans cette lettre que Brinkmann écrit de l'Espagne : « Wenn ich Ihnen aber nur recht deutlich machen könnte, was diese grosse Nation für ein jämmerliches Ding sei. »

geurs allemands en Espagne : c'est qu'il possédait la langue du pays avec assez de perfection pour s'entretenir facilement et raisonnablement avec les Espagnols. On ne pouvait parler aux savants du pays que dans leur propre langue. Caroline assure que son mari avait déjà appris l'espagnol avant son départ de Paris. Un des enfants s'était familiarisé bien vite avec l'idiome de Castille ; malgré son jeune âge (il n'avait que cinq ans) il le parlait avec une facilité surprenante et excitait l'admiration générale ; en route, c'était toujours lui qui entamait la conversation avec les muletiers. L'autre enfant, Théodore, avait moins de souplesse, il s'exerçait dans trois langues en même temps et parlait d'une façon très drôle, faisant un mélange de français, d'allemand et d'espagnol [1]. Plus tard, ce fut l'italien qui captiva l'âme du grand savant, à tel point qu'il l'adopta, à Rome et ailleurs, comme langue de la famille : « J'admire de plus en plus la langue italienne, écrit-il à Gœthe, de Rome, le 25 février 1804. Elle est bien plus poétique que la langue latine, et infiniment supérieure au français et même à l'espagnol » [2]. A un penseur allemand de la force de Humboldt, l'espagnol ne pouvait paraître assez flexible pour se plier à toutes les exigences et aux nuances de la réflexion. Humboldt avoua néanmoins à Schlabrendorf que l'espagnol, sans être encore parvenu à la perfection d'un langage philosophique, avait de très bonnes dispositions pour le devenir, et de grands avantages sur le français. N'oublions pas quelle importance souveraine Humboldt attribuait à la langue dans l'étude de la civilisation d'un peuple. Les particularités du

1. « Die Kinder sind gesund und munter... reden etwas spanisch », écrivait G. de Humboldt à Schlabrendorf de Valence le 7 mars 1800. *Briefe Humboldts an Schlabrendorf*. Suite aux *Briefe an F. H. Jacobi*, Halle, 1893, p. 130.

2. « In keiner dieser Sprachen nun, als in der Italiänischen, hat dieser neue Geist, in vollständiger Unabhängigkeit und in eigenthümlicheren Charakter treuere Anhänglichkeit an das Antike bewahrt ». *Ueber Gœthe's zweiten römischen Aufenthalt*, *Œuvres*, II, 240.

caractère national sont révélées souvent par les particularités de sa langue, par l'abondance ou la rareté de telle ou telle classe de mots, par la manière directe ou indirecte dont les idées sont exprimées dans la langue. La langue n'est pas seulement un moyen sûr pour la comparaison des différentes nations, mais elle donne des lumières pour étudier l'influence d'une nation sur une autre [1]. Lorsque Humboldt entreprend son voyage en Espagne, sa vocation linguistique n'était pas encore décidée. Il avait embrassé toutes sortes d'études ; quelle branche particulière fallait-il choisir ? A un certain âge de la vie, le besoin de concentration éperonne l'homme, même le savant le plus fertile, le plus accoutumé aux inhabilités et aux revirements de la pensée. Humboldt éprouva ce besoin plus fortement en Espagne qu'ailleurs. Il écrit à Wolf [2], le 20 décembre, qu'il prévoyait bien qu'à l'avenir il se vouerait exclusivement aux études linguistiques, qu'une comparaison philosophique approfondie de plusieurs langues serait sans doute le travail dont il chargerait ses épaules après quelques années d'études sérieuses.

Les souvenirs de la promenade esthétique de Humboldt dans le royaume d'Espagne, esquissés à la hâte dans des lettres confidentielles, ne sont ni très riches, ni très profonds. Humboldt s'en défiait lui-même ; il a soin de répéter à ses amis de ne pas prendre comme paroles d'évangile tout ce qu'il leur communique sur le pays qu'il vient de voir et d'étudier. Sa grande épître sur l'Espagne achevée, il prie Gœthe de ne montrer la lettre à personne autre qu'à Schiller; il ne voulait pas qu'on lui reprochât, dans la suite, des jugements si prématurés [3]. Le temps et la méditation, d'autres

1. *Latium und Hellas*, p. 148.

2. Sur l'intérêt que F. A. Wolf, le célèbre helléniste, gardait pour la langue espagnole, voir F. Boll, *Briefe von F. A. Wolf, H. Luden und F. Jacobs an Alvar Augustin de Liagno*, dans les *Blätter für d. Gymnasial-Schulwesen*, 1895, et mon compte rendu, dans la *Revista critica*, I[1], 137.

3. Il faisait la même prière à Jacobi à la fin de sa grande lettre sur la France et les Français (p. 71 du recueil cité) : « Ich möchte um alles in der Welt vor

recherches, d'autres études plus approfondies, la comparaison avec d'autres ouvrages sur l'Espagne, ses mœurs et sa civilisation, auraient mûri ses idées. Il se proposait d'écrire son voyage en Espagne. Ce voyage n'aurait pas été, sans doute, comme la plupart des guides et des souvenirs en Italie, qui commençaient déjà à inonder l'Allemagne, une simple description des édifices, des églises, des tableaux, des curiosités des différentes villes. De tels livres causent inévitablement un ennui mortel à ceux qui ne sont jamais allés dans le pays. Il y a une autre manière, dit Humboldt dans une de ses lettres à Charlotte Diede, de transcrire ses impressions de voyage [1], c'est de donner, plutôt qu'une description du pays, une peinture individuelle de l'auteur dans ce pays. Une description vivante et individuelle de l'Espagne, voilà ce qu'aurait dû être son récit de voyage. Il en parle très sérieusement à Gœthe, dans l'automne de 1800, fort content de ce que son article sur le Montserrat avait plu au poète. Il désirait qu'on imprimât cette première esquisse avec une note. Il fallait informer le public que c'était un Essai d'un nouveau voyage en Espagne qui paraîtrait bientôt, mais dont l'auteur n'avait point l'intention de répéter ce que d'autres avaient déjà suffisamment décrit; il préférait se borner aux choses qu'il aurait pu peindre mieux que les autres. N'ayant séjourné en Espagne que peu de temps, ajoute-t-il, désirant omettre dans son récit tout ce qui avait quelque rapport avec la statistique, il devrait forcément écrire avec un peu d'art. Il s'agissait de choisir quelques points essentiels (parmi lesquels le Montserrat resterait toujours au centre), qui se grouperaient et s'entrelaceraient de façon à offrir aux lecteurs une image progressive du pays. L'ouvrage devait être au fond une étude sur l'individualité de la nation, ce qui est indispensable à toute des-

keinem andern Richterstuhl als vor der Nachsicht der Freundschaft mit diesen flüchtig hingeworfenen Bemerkungen erscheinen.»

1. Lettre de Tegel, 2 décembre, 7 janvier 1834. *Briefe an eine Freundin*, II, 246.

cription de voyage. Pour ne pas nuire à la vivacité du récit et pour donner aussi vite que possible une vue d'ensemble, il aurait évité les détails inutiles : « Je ne connais personne, dit Humboldt, qui ait voyagé actuellement en Espagne, et dût-il même y avoir quelqu'un, je ne crains aucune concurrence, car je vise plus à reproduire une idée individuelle des choses qu'à donner une description aride quelconque [1]. »

Aucun Allemand, en effet, n'aurait pu donner un tableau de l'Espagne tel que Humboldt le concevait. Les livres sur l'Espagne, qui sortaient des presses de Leipzig, n'étaient pour la plupart que des traductions. Les hommes, sensés ou non, qui voyaient l'Espagne de leurs propres yeux n'étaient pas prodigues de souvenirs ; s'ils se décidaient à écrire, c'était pour répéter des choses dites et redites, usées jusqu'à la corde. On a exposé ailleurs ce qu'il y avait de remarquable et de nouveau dans les descriptions des voyageurs allemands en Espagne. Même les dithyrambes de C. A. Fischer, ses tableaux de Madrid, de Valence, ses aventures dans les Pyrénées, ne s'élevaient pas trop au-dessus d'une superficialité déplorable. Ce n'était pas, sans doute, l'enthousiasme qui manquait, c'était la sérénité et la profondeur du jugement. L'écrivain patriote C. F. D. Schubart loue quelque part le comte danois Woldemar Friedrich Schmettow, qui avait résidé deux ans à Madrid (1767-1769) en qualité de secrétaire d'ambassade et qui en savait plus que Clarke et Baretti sur l'esprit des Espagnols, sur le caractère du roi et de sa cour [2].

1. *Gœthe's Briefw. mit den Geb. von Humboldt*, III, 169 s. (Paris, 10 octobre 1800). Voir aussi la lettre de Humboldt à Gœthe, écrite à Paris le 18 août, à la veille de partir pour l'Espagne. Humboldt promettait déjà alors de décrire son voyage, p. 84 : «...Da ich im Sinn hatte, in der Beschreibung meiner spanischen Reise (denn nur diese werde ich wol eigentlich beschreiben können) ausführliche Nachrichten über die Kunst in Spanien zu geben, und ich in dem Grade ausführlicher sein würde, als ich den Gegenstand für unbekannter annehmen könnte. »

2. C. F. D. *Schubart's des Patrioten gesammelte Schriften und Schicksale*, Stuttgart, 1839, vol. I. *Schubart's Leben und Gesinnungen von ihm selbst im Kerker*

Malheureusement, Schmettow ne communiqua ses observations qu'à un cercle limité d'amis intimes. Il n'a imprimé sur l'Espagne que deux articles assez insignifiants sur les *Combats de taureaux* et sur *l'Inquisition, Grimaldi et Aranda*, où il prouve que l'Inquisition n'avait jamais été supprimée en aucun temps en Espagne. Il était assez modeste pour reconnaître qu'un séjour de 17 mois à la cour, un voyage à travers l'Espagne, depuis les frontières du Portugal jusqu'aux Pyrénées, ne l'autorisaient point à croire qu'il connaissait l'Espagne contemporaine; il avoue même qu'il ne la connaissait guère, qu'il ne prétendait nullement corriger les voyages de Clarke, de Plüer, de Baretti, et moins encore celui du chevalier de Bourgoing [1]. Aujourd'hui, quiconque a passé quelques semaines en Espagne écrit un ou deux volumes de mémoires qu'il lance au public comme des vérités irréfutables.

Humboldt, après avoir écrit quelques fragments de son voyage, distrait par d'autres occupations, n'y songea plus. Encore au commencement de septembre 1800, Schiller assurait à Körner que Humboldt avait l'intention d'écrire et d'imprimer son voyage en Espagne : « Il vient de nous envoyer par anticipation quelques

---

aufgesetzt, I Th., 1791, p. 165 : « So jung dieser edle Mann war, so gross und reich waren doch die Erfahrungen, die er bereits in der Welt angestellt hatte. Er war einige Jahre kursächsischer Gesandter in Madrid, und wusste den Geist der Spanier und den Karakter des Königs und seines Hofs weit treffender zu schildern, als Clark(e) und Baretti. Was ich hernach in Bourgin (Bourgoing) las, schien mir grösstentheils eine Wiederholung desjenigen zu seyn, was ich lange schon von meinem Grafen gehört hatte ». — Ce n'était point ce Schmettow, comme Seuffert l'a prétendu une fois, mais son père, qui était l'ami de Heinse et de Wieland. Voir B. Seuffert, *Wielands Erfurter Schüler vor der Inquisition*, *Euphorion*, III, 389, 723.

1. *Des Grafen Woldemar Friederich von Schmettow Kleine Schriften*, Altona, 1795, II, 338 s., dans l'essai : *Inquisition, Grimaldi und Aranda ; ein Commentar zu dem Aufsatze : Les extrêmes se touchent*, qui avait paru en 1793 dans le *Schleswigsch. Journal*. L'article : *Von den Stiergefechten in Spanien* (II, 162 s.), avait paru d'abord en 1781, dans le *Briefwechsel* de Schlözer, IX, 68 s.

fragments qui se lisent très agréablement [1]. » L'article sur le Montserrat, celui sur le théâtre de Sagonte, les esquisses sur la Biscaye, l'étude linguistique sur les Basques et leur origine, voilà tout ce qui est resté de l'ouvrage que Humboldt pensait écrire sur l'Espagne. On sait qu'il notait régulièrement ses impressions dans un *Tagebuch*. Mais ces notes disparurent dans la suite ; Humboldt les détruisit peut-être par caprice [2] ; peut-être aussi ont-elles péri dans le pillage du château de Tegel par les Français, en 1806.

La description du voyage en Espagne, l'étude de la civilisation d'un des peuples les plus méconnus de l'Europe auraient donc dû augmenter la liste des travaux projetés par Humboldt. Combien d'autres projets fermentaient dans cette puissante cervelle à l'époque de son séjour à Rome ! Une idée éveillait d'autres idées, un rêve produisait d'autres rêves, qui se détruisaient l'un l'autre, dans la suite. Lorsqu'on s'y attend le moins, les évènements entraînent l'homme dans leur tourbillon aveugle, ils réduisent en poussière ce qui semblait devoir rester comme un monument éternel. Parmi tant de projets, Humboldt nourrissait celui d'écrire une histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques. Il avait médité longtemps ce travail qui aurait dépassé en grandeur et en profondeur de conception les travaux de Montesquieu et de

1. Lettre de Weimar, 3 septembre 1800. *Schillers Briefwechsel mit Körner*, IV, 191, et *Schillers Briefe*, hrg. v. Jonas, VI, 194. Quels sont ces « einzelne Fragmente » nommés par Schiller ? Sans doute l'article sur le Montserrat, et peut-être aussi la description du théâtre de Sagonte. M. Leitzmann (Introd. aux *Sechs ungedr. Aufs.*, p. XLI) est d'avis que l'article sur Sagonte, de même que celui sur le Musée des Petits Augustins, ne parvint jamais à Gœthe. Comment expliquera-t-on la notice donnée par Schiller qui recevait directement de Gœthe tout ce que Humboldt écrivait sur l'Espagne ?

2. De temps en temps Humboldt brûlait lui-même ses notes : « Ich habe oft, fast von meiner Kindheit an, angefangen Tagebücher zu halten, und sie nach einiger Zeit wieder verbrannt », *Briefe an eine Freundin*, II, 204 (7 avril 1833).

Gibbon. Il en parle à Schweighaeuser ; il croit élever avec cet ouvrage un monument à l'intention de la pauvre Allemagne bouleversée, parce que, dans sa conviction intime, l'esprit grec, greffé sur l'esprit allemand, produira quelque chose, lorsque l'humanité reprendra sans obstacle sa marche progressive ; mais, dans la même lettre, il ajoute mélancoliquement que son grand projet sera peut-être, ainsi que toute chose aujourd'hui, une bulle de savon, destinée à disparaître au premier accident. Les accidents survinrent ; il fallut quitter Rome et l'Italie, pour diriger ailleurs son activité, débrouiller d'autres affaires. D'un coup, le grand édifice construit à Rome croula. C'est ainsi que dans l'âme la plus forte et la plus vigoureuse, la plus équilibrée et la plus active, par la force du hasard et le changement perpétuel des choses de ce monde, se glisse insensiblement un esprit dévastateur qui introduit la ruine au milieu du travail et de la production.

III. — LE CARACTÈRE ET LES MŒURS EN ESPAGNE

Essayons de recueillir quelques débris des ruines de l'ouvrage projeté par Humboldt, voyons ce qu'il reste à glaner sur le caractère et les mœurs de l'Espagne dans ses lettres et dans ses fragments [1]. Le tableau, bien loin d'être achevé, ne dévoilera par intervalles que quelques lignes et quelques contours ; mais à ces lignes, à ces contours, on reconnaîtra aisément la main intelligente et habile qui les traçait.

Veut-on hasarder, après un séjour de quelques mois en Espagne, une observation générale sur ce pays, c'est qu'il donne actuellement l'image de ce que devait être l'Europe au XVIᵉ siècle. Cette observation serait fausse, triviale même si on la faisait par rap-

1. Le lecteur nous dispensera de donner ici, à chaque instant, l'indication des lettres qui contiennent tel ou tel jugement de Humboldt sur l'Espagne.

port à la condition morale arriérée ou barbare de ses habitants ; elle est juste lorsqu'on la rapporte à la langue et aux mœurs qui, en Espagne, sont restées les mêmes dans le peuple et dans les classes supérieures. Il y a plus de simplicité, plus de bonhomie et de naïveté en Espagne que dans le reste de l'Europe. Il faut admettre que les classes sociales ne diffèrent entre elles que par leur degré plus ou moins grand de culture. Plus la différence dans le développement intellectuel est considérable, plus la séparation des différentes classes doit être sensible. Plus une nation tarde à se développer, plus cette muraille de séparation devient insurmontable. Or, cette séparation n'existe point en Espagne. Elle ne peut exister, car l'Espagne a atteint son plus haut degré de culture au XVI[e] siècle ; elle est plus grande en France, car le raffinement de la culture est fort ancien dans cette nation ; elle est infiniment grande en Allemagne, car là en effet il existe une aristocratie intellectuelle. Celui qui n'a pas le bonheur d'appartenir à la caste privilégiée n'est pas en état de comprendre même l'écrivain le plus facile. Gœthe avait déjà dit la même chose, avec une légère variante, en 1782, en quittant la classe bourgeoise pour entrer dans la noblesse. En Allemagne, il n'y a que le gentilhomme qui puisse acquérir des connaissances générales et vraiment personnelles. Le bourgeois saura bien acquérir des mérites, et même, au besoin, cultiver son esprit, mais, quelque effort qu'il fasse, il ne parviendra jamais à faire valoir sa personnalité [1]. Humboldt regrettait, comme tant d'autres, l'abîme qui séparait, dans sa patrie, le peuple des classes privilégiées. Tout en déplorant le degré inférieur de culture en Espagne, il aurait désiré pour l'Allemagne le contact, la communauté d'idées dans les différentes classes qui existaient réellement au delà des Pyrénées. La muraille qui sépare le peuple des classes cultivées est sans cela trop grande, écrit une fois Humboldt à son amie intime, et

1. Voir J. Minor, *Die Anfänge des Wilhelm Meister*, *Gœthe Jahrb.*, IX, 183.

il faudra bien redoubler nos efforts pour maintenir le lien principal qui les relie encore [1]. Les hommes les plus éclairés qui ont vu l'Espagne au temps de Humboldt sont tous frappés de l'intelligence, de la culture originale et individuelle des classes moyennes. Celui qui veut bien juger de l'Espagne, assure Rist, doit connaître la petite noblesse, car noble, tout le monde l'est en Espagne, un cocher autant qu'un domestique [2]. A peu de distance de Humboldt, Beaumarchais, qui passe encore chez quelques-uns pour avoir dénigré et raillé les Espagnols, loue l'esprit démocratique qui régnait dans toute la société espagnole, malgré l'absolutisme dans l'ordre gouvernemental : « Dans le haut État, dit-il, il n'y a pas d'autre considération que la personnelle ; je n'aperçois pas que le rang en donne à ceux qui n'ont ni crédit dans les affaires, ni ce qu'on appelle qualités transcendantes » [3].

Dans une lettre à Schlabrendorf, une des plus belles et des plus instructives que Humboldt ait écrites sur l'Espagne, et qui malheureusement ne nous est parvenue que mutilée, le savant reproche aux Espagnols une certaine rudesse qui, même chez ceux qui ont voyagé hors de leur pays, se cache encore sous le vernis étranger, une rudesse ou pruderie qui n'est pas dans le caractère des Français. Dans les classes moyennes, cette pruderie n'est, à vrai dire, que négative, elle n'est qu'un manque de finesse de culture ; cette classe représente à peu près les bourgeois des petites villes de l'Allemagne, bons, bienveillants, prompts à rendre service, généreux, mais bornés et tout à fait dépourvus de souplesse. L'autre partie, qui doit beaucoup à l'influence étrangère, est ordinairement superficielle ; elle méprise sa propre nation et adore la France, lors même que les Français, s'ils parlaient

1. Lettre de Tegel, 14 mars-4 avril 1834. *Briefe an eine Freundin*, II, 263

2. *Lebenserinnerungen*, II, 302.

3 Voir A. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, Paris, 1895², I, 77.

ouvertement, l'appelleraient encore à demi barbare. Le fond du caractère est cependant meilleur en Espagne qu'ailleurs. On est franc et loyal ici, sans nulle prétention; on est très aimable et courtois envers les étrangers ; on l'est sans affectation et par l'élan spontané de l'âme. On trouve en Espagne des hommes avec lesquels on entre volontiers en relations et avec lesquels on voudrait passer toute sa vie [1].

Le développement du caractère importe à un Espagnol bien plus que le développement de ses forces individuelles. Il y a dans son naturel plus de penchant à s'approfondir qu'à s'élargir. La nation n'étant pas suffisamment cultivée, on ne connaît pas chez les Espagnols l'occupation fiévreuse de l'esprit qui est particulière aux Français. L'isolement chez eux n'est pas un sacrifice, mais souvent un besoin. Ils sont prêts à acheter l'indépendance par la solitude. Ils sont plus sensuels, mais moins matériels que les septentrionaux ; ils sont excessivement irritables ; c'est pourquoi ils désirent vivre sans être importunés. On reproche aux Aragonais une morne sévérité, de l'orgueil et du dépit. Les relations de voyage enchérissent sur ces défauts qui, en fait, sont excusables et s'expliquent par le souvenir des anciennes institutions qui n'étouffaient guère l'esprit d'indépendance. En société, les Espagnols sont éveillés et spirituels, mais ils n'ont pas proprement besoin d'une société ; ils ne la cherchent pas ; ils s'en passent. De tels hommes montrent par nature de l'inclination à ce que l'on pourrait appeler oisiveté et qui n'est souvent qu'une noble occupation de la fantaisie par leurs propres sentiments. Attirés par leur caractère seulement vers quelques points, mais avec force, ils peuvent passer de la fainéantise à une activité bornée à ces points, mais à une activité fiévreuse, tout le reste leur paraissant trop facile, simplement mécanique, indigne d'eux. Cette

1. Lettre à Wolf, *Œuvres*, V, 213 : « Ein Paar Menschen habe ich hier (Madrid) gefunden, mit denen ich überall gern leben würde und mit denen ich gewiss in Verbindung auch künftig bleiben werde. »

disposition d'âme convient fort bien pour la vie solitaire. Les Espagnols sont d'excellents ermites pour peupler le Montserrat. Ils se passent du confort, des commodités de la vie. Les fatigues corporelles ne les inquiètent point ; ils se sont endurcis par l'habitude [1].

Quoique la culture de l'esprit ne soit pas la règle en Espagne, il se trouve cependant un nombre assez considérable de savants qui, malgré des difficultés incroyables, sans même sortir de leur pays, ont atteint un haut degré de culture et sont plus modestes, moins disposés à condamner les autres que les savants français. Par malheur, il faut toujours parler bas en Espagne, car l'oppression religieuse n'a pas encore cessé et le pays ne jouit presque d'aucune liberté. Comme un public éclairé et assez cultivé fait défaut et que le commerce des livres est presque nul, la plupart de ces savants ne se donnent pas la peine d'écrire, et ne réussissent guère à se faire connaître hors d'Espagne. L'érudition a ici peu de place. Impossible d'approfondir n'importe quelle recherche dans les bibliothèques, mal pourvues ou mal ordonnées ; le philologue surtout ne peut guère travailler en Espagne. Il n'y a que la bibliothèque de l'Escorial qui renferme des trésors remarquables, des manuscrits d'auteurs classiques. A Madrid, la bibliothèque du duc de l'Infantado, dérivée de celle du cardinal Mendoza, est la seule qui puisse intéresser le philologue. On y trouve quelques douzaines d'éditions classiques du xve siècle, une édition d'Homère, fort rare, de 1488. En revanche, les auteurs espagnols abondent dans les autres bibliothèques. Mais ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'être imprimés restent tout à fait oubliés.

1. C'est dans l'article sur le Montserrat, adressé à Gœthe, que Humboldt parle du penchant des Espagnols pour la solitude, *Œuvres*, III, 207 : « Die körperlichen Beschwerden schrecken den Spanier weniger ab, da er, *wie ich Ihnen einmal künftig näher auseinandersetzen werde*, härter gewöhnt ist. » Voilà encore une promesse de revenir sur les qualités du caractère espagnol qui s'en alla en fumée comme tant d'autres.

Les éditions anciennes des poètes espagnols sont extrêmement rares et fort chères. Un petit volume de comédies coûte 1.200 réaux. Les langues sont fort en décadence, le grec surtout. Tous les professeurs de grec des Universités espagnoles se valent ; à peine trouve-t-on ailleurs des hommes mieux instruits. Même ceux-ci ignorent les publications nouvelles. Une partie du *Sophocle* de Brunck, que l'on apporte ici d'Allemagne, est une grande rareté. Quelques bonnes éditions anglaises des classiques restent enfouies dans la bibliothèque du duc d'Ossuna : le public les ignore. Il faut vraiment s'étonner qu'un des traducteurs nouveaux de Pindare se soit servi d'une édition de Heyne.

On a beau prodiguer de l'argent en Espagne pour les sciences et les lettres, on le dépense aveuglément, sans réflexion, partant sans profit. Le roi donne même de sa caisse. Quelques Universités sont fort bien dotées, celle de Salamanque dispose d'environ 60.000 réaux, ce qui est très considérable, vu le nombre limité des professeurs. Malgré ces dépenses on n'aperçoit pas de progrès [1]. Les Universités surtout sont mauvaises ; presque toutes les sciences sont arriérées. Ce n'est que dans la chimie et dans la minéralogie qu'il faut espérer quelques progrès. Encore a-t-il fallu appeler des savants étrangers et confier des chaires à des Allemands. On vient de traduire des manuels allemands en espagnol. Grâce à Herrgen les musées d'histoire naturelle s'enrichissent ; des relations intellectuelles avec l'étranger sont inaugurées [2].

1. Herrgen regrettait la même chose, deux années après Humboldt. Voir *Moll's Mittheilungen*, II, 322. (Lettre de Madrid, 9 juillet 1801) : « Die ungeheuren Summen, welche Spanien von jeher zur Aufnahme der Wissenschaften angewandt hat, sind noch nirgendswo angewandt worden und doch ist man bis jetzt fast noch nicht um einen Schritt weiter gekommen. »

2. Dans une de ses lettres à ses amis de l'Allemagne (*Moll's Mitth.*, II, 315. 16 février 1801), Herrgen promettait de donner des nouvelles littéraires sur l'Espagne qui n'était guère connue à l'étranger : « Ich bin mehr als irgend jemand überzeugt, dass Spanien noch gar nicht richtig bekannt ist, und dass man sich im Auslande ganz falsche Ideen davon macht. »

Au sujet des femmes espagnoles qui fournissaient aux voyageurs de tous les pays une matière abondante pour des fantaisies et des tableaux de mœurs d'une étonnante superficialité, les lettres de Humboldt et de sa femme sont muettes. A peine Caroline mentionne-t-elle les femmes de Madrid revêtues de la mantille tradïtionnelle, coquettes comme partout ailleurs. Même en traversant l'Andalousie, ce « sunny land of love », comme Byron l'appelle, les Humboldt ne rapportent pas de souvenirs de ces femmes ravissantes, célébrées par Byron quelques années plus tard :

Their very walk would make your bosom swell ;
I can't describe it, though so much it strike,
Nor liken it — I never saw the like :
An Arab horse, a stately stag, a barb
New broke, a cameleopard, a gazelle,
No — none of these will do [1]...

C'est à cette époque que l'on commençait, en France plus qu'ailleurs, à divaguer sur la jalousie des femmes espagnoles, enfermées comme des esclaves derrière leurs grilles. Quelques Allemands enchérissent sur ce type conventionnel et ajoutent des traits encore plus édifiants. Rist défend, dans ses Mémoires, le beau sexe espagnol. Il avait admiré dans les « tertulias » des femmes très intelligentes et alertes, frétillantes d'esprit, enjouées, promptes à la répartie, des femmes incorruptibles, de sentiments très élevés, d'idées très libérales ; si elles avaient pu agir, si c'eût été leur affaire, elles auraient fait la révolution mieux que les hommes [2].

1. *Don Juan*, II (5-6).

2. *Lebenserinnerungen*, II, 303. Je parlerai dans une autre étude des fantaisies des Allemands à propos des femmes et de l'amour en Espagne, de quelques romans et nouvelles de mœurs dont j'ignore encore la source, telles que : *Alonso und Leonora oder die Entführung aus Rache*, tragédie en 5 actes, de

Une autre particularité foncièrement espagnole, c'était la guitare. Que de fantaisies et de divagations les romantiques n'ont-ils pas entassées à propos des guitares et des « guitarreros » espagnols ! Guillaume de Humboldt, de même que son frère Alexandre, n'avait ni goût ni compréhension pour la musique. A un certain égard on pourrait l'appeler absolument antimusical. Mais jamais il ne se piqua, comme d'autres Allemands, de savoir ce qu'il ne savait pas, de sentir ce qu'il ne sentait pas. Il aura probablement assisté à quelques opéras italiens, dans les théâtres de Madrid, mais il n'en parle pas dans ses souvenirs. Il s'intéresse, cependant, en philologue, aux chansons populaires, surtout à celles des Basques. Il procura à ses amis de la musique du pays : « Je vais vous procurer de l'Espagne un paquet de musique nationale, écrit-il à G. Körner ; elle doit être curieuse, quoiqu'elle ne soit pas trop agréable aux oreilles ». Il avait entendu quelque part Garat et il demande de ses nouvelles aux amis de Paris. La guitare ne devait point lui déplaire ; il en achète une en Espagne pour la femme de Körner, sans doute de provenance anglaise, car, assure-t-il, les prétendues guitares espagnoles de quelque valeur viennent toutes d'Angleterre. Il promet au même ami de lui décrire quelque jour les danses nationales d'Espagne « pour l'amour desquelles, dit-il, nous avons passé une nuit entière parmi les Tsiganes [1] ».

Si, d'une part, nous devons savoir gré à Humboldt de s'être tu sur des détails répétés à l'infini par d'autres voyageurs, sur l'Inquisition d'autrefois et l'intolérance contemporaine, sur les taureaux et les « toreros », qui de nos jours encore forment la pièce de résistance de toute véritable peinture de mœurs espagnoles

---

Rost, Eisenach, 1790 ; la *Geschichte des jungen Grafen Fernando von Mendoza*, Leipzig, 1794 ; *Die Einsiedler von Murzia*, Gotha, 1798 ; le drame *Cava von Consuegra, ein Opfer der Weiberrache*, Dresden, 1794, etc.

1. Voir à ce sujet les deux premiers chapitres de l'ouvrage de G. Borrow, *The Zincali ; or an account of the Gypsies of Spain*, London, 1841, p. 37 s.

(Humboldt ne paraît pas même avoir assisté à une « corrida », ce qui est impardonnable) ; s'il s'est tu vraisemblablement sur bien des choses qui auraient donné de fort belles pages de couleur locale, il est très regrettable qu'il nous laisse dans l'ignorance presque complète de ses idées sur la religion, sur la politique, sur les institutions gouvernementales en Espagne. A en juger par l'article sur le Montserrat, Humboldt ne paraît pas attribuer aux Espagnols l'exaltation, le fanatisme religieux, la sensiblerie bigote que la plupart des voyageurs admettaient par tradition. Les ermites qu'il visite sont pieux, mais nullement exaltés. On ne voit pas qu'ils soient tourmentés par des rêves mystiques. Le ciel et la terre les occupent avec la même intensité. Ils ont du plaisir à contempler la nature, ils soignent leur petit jardin, ils se plaisent à parer leur humble demeure. Rist, qui avait souvent médité sur la religion des Espagnols, trouve qu'ils sont indifférents et distraits dans leurs exercices de dévotion, « quoique zélés et ponctuels ; ils ont leur croyance dans la chair et les os, et point dans le cœur : la religion n'est pour eux qu'un pur instinct et non un sentiment élevé. »

Humboldt visitait l'Espagne à une époque de troubles et de bouleversements intérieurs. On aimerait savoir ce qu'il pensait des hommes d'État qui dirigeaient les affaires de cette monarchie faible et pourrie ; il a fréquenté la cour au plus fort des ébranlements qui agitaient l'Espagne ; il a vu le roi, il reçut de lui des grâces et des faveurs et il ne parle nullement de sa politique malheureuse ; il a été témoin des intrigues de la reine et du ministre Godoy son favori [1]. Il ne fallait pas beaucoup de clairvoyance et de perspicacité pour prévoir la ruine prochaine, irrémédiable, de ce système gouvernemental absolu et lâchement

1. Parmi la foule des romans politiques que personne ne lit plus aujourd'hui, j'en connais un anonyme allemand : *Don Diego Godoi, oder Pudelnärrische Avantüren eines Hans Ohnesorge. Nicht zum Nachdenken ; sondern zur Unterhaltung niedergeschrieben, von einem dergleichen* Goldsöhne, Leipzig, 1802.

despotique. Humboldt s'était fait en Espagne, comme jadis en France, un devoir de ne point parler de politique.

Le grand malheur de l'Espagne gît, à son avis, pour étrange que cela puisse paraître, dans la situation géographique du pays. De tous les peuples de l'Europe, ce n'est qu'avec la France que l'Espagne est unie par terre. Tout, même les produits de l'Angleterre et de l'Allemagne, n'y arrive que par l'intermédiaire de la France, et c'est précisément la civilisation française qui est la plus dangereuse pour les Espagnols. On a beau maudire cet ennemi juré de l'Espagne, c'est vers la France qu'on se tourne toutes les fois qu'on veut des lumières et du progrès. On se nourrit, bon gré, mal gré, de sa littérature, de sa philosophie, de sa morale [1]. Passe encore si la plupart des idées qui viennent de France étaient bien saisies et bien digérées, mais on les dénature souvent et on en tire plus de poison que de profit. C'est ainsi qu'au lieu d'abattre des préjugés, les lumières de la France servent à en engendrer de nouveaux non moins dangereux. Vous trouvez en Espagne des hommes qui nient et combattent les miracles prétendus pour sauver les véritables. Vous en trouvez d'autres qui sont encore des Jansénistes complets, et ce sont précisément les plus éclairés ; d'autres enfin qui ont une religion purement philosophique. Toutes les nuances qui existaient jadis en Allemagne se rencontrent maintenant encore en Espagne. Dans ces nuances, l'esprit français glisse à la surface, il ne pénètre pas. On imite aveuglément ce qui s'impose au delà des Pyrénées. Il faudrait à l'Espagne d'autres modèles, une autre sève. Il faudrait d'autres doctrines, d'autres livres, une éducation plus sensée. Si l'on permettait une étude plus libre et plus approfon-

---

1. Le comte de Schmettow disait dans son essai sur « l'Inquisition et Aranda », *Kleine Schriften*, II, 349, à propos des livres de Voltaire qui s'introduisaient en Espagne : « Es gab einige, die für schweres Geld fremde Bücher anschafften, und sie in verborgenen Schränken nicht ohne Gefahr aufbewahrten ».

die de l'exégèse et de l'histoire ecclésiastique, si l'on répandait la connaissance de l'anglais et de l'allemand, on aurait indubitablement, en peu d'années, des fruits très précieux. Le fond de l'homme dans ce pays est excellent ; il s'agit de le développer au moyen d'un guide sûr et intelligent. L'esprit de l'Espagnol, disait Schubart vers 1790, est saturé de phlogistique, il prend vite feu et il le communique aussi vite. « Si l'on bannissait une fois le pouvoir funeste des prêtres, l'Espagne parviendrait d'un seul bond à une hauteur inconcevable » [1].

Humboldt, lui aussi, a voulu dire son mot sur l'avenir de l'Espagne. Ce mot nous échappe par malheur; la lettre à Schlabrendorf qui le contenait s'arrête précisément à la question : « Qu'adviendra-t-il des Espagnols, de leur nation en général? » Personne ne saura jamais remplir cette regrettable lacune. Ce qui est sûr, c'est que Humboldt était parfaitement convaincu de l'affinité du caractère espagnol avec le caractère allemand. Il écrit à Schlabrendorf : « Parmi les peuples méridionaux, les Espagnols occupent une place tout à fait particulière. Ils ont sans doute des qualités de caractère qu'on pourrait appeler septentrionales et qui les rapprochent sensiblement de nous autres Allemands ». Sur cette ressemblance, réelle ou imaginaire, les Allemands de notre siècle n'ont cessé d'enchérir : ils ont échafaudé de charmantes fantaisies; l'enthousiasme a donné des ailes à l'imagination; le romantisme a aidé de son côté à découvrir des dispositions d'esprit d'une analogie frappante entre l'Allemagne et l'Espagne. Humboldt, qui n'était ni enthousiaste, ni romantique, qui n'éprouva, après ses voyages, aucun attachement

1. *Gesammelte Schriften*, VIII, 212. Ce n'est que par ouï-dire et à la suite de lectures fort imparfaites que Schubart jugeait l'Espagne. Sachons-lui gré au moins de son optimisme : « Jetzt verbreitet sich das Licht der Aufklärung immer mehr in Spanien. Wolfs lateinische Schriften haben daselbst schon fünf starke Auflagen erlebt und solchen Eindruck auf den Geist der Nation gemacht, den alle finstre Inquisitoren wohl nie werden vertilgen können. »

véritable pour l'Espagne, reléguée tout au fond, même au delà de l'horizon de sa pensée, a été, par un caprice du hasard, un des premiers à proclamer la fraternité d'esprit et de sentiment des deux nations, un des premiers à pousser, du fond de l'Espagne, le cri : « Somos hermanos », qui éveille encore de nos jours dans le cœur des Allemands tant de souvenirs et d'émotions [1].

1. « Deutsches Gemüth und spanische Phantasie in kräftiger Vereinigung, was können sie nicht hervorbringen? Was der Spanier, seiner Abkunft nach, immer gern eingedenk, von den Deutschen sagt : Somos hermanos, könnte auf eine ganz neue Art in der deutschen Poesie wahr werden ». Bouterwek, *Geschichte der schönen Literatur in Spanien*, Göttingen, 1804, p. VIII s. — « Spanien bildete den germanischen Charakter in seiner unvergleichlichen, Poesie am reinsten und unabhängigsten aus. » Adam H. Müller, *Vorlesungen über die deutsche Wissenschaft und Literatur*, Dresden, 1807, p. 22; et dans une autre conférence : *Vom Charakter der spanischen Poesie* (*Phöbus. Ein Journal für die Kunst.*, VII, St., 1808, p. 12) : « ...es heisst... nur die ungewöhnliche Vortrefflichkeit dieser Uebersetzungen (de G. Schlegel) erklären, wenn man bemerkt, dass die inneren Genien der deutschen und spanischen Nation, und der beiden Sprachen, einander wo möglich eben so nahe verwandt und ähnlich sind, als ihre gegenwärtigen beiderseitigen Schicksale. » Die wunderbare Aehnlichkeit des deutschen und spanischen Charakters würde dabei, aller anscheinenden Ungleicheit zum Trotze, sich auch in diesem poetischen Repräsentanten (*Alarcos* de F. Schlegel) ahnungsvoll behaupten ». Fouqué, *Gefühle, Bilder und Ansichten*, Leipzig, 1819, II, 151. — L'histoire de la littér. espagn. de Bouterwek, écrivait F. Wolf en 1831 « erscheint uns wie eine Erneuerung des geistigen Bündnisses zweier nicht bloss dem Stamme, sondern mehr noch ihrem innersten Wesen nach verbrüderten Nationen; wie eine Erneuerung des altherkömmlichen Grusses der Spanier an die Deustchen : Somos hermanos! ». F. Wolf, *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur*, Berlin, 1859, p. 5. — « So unendlich verschieden auch Spanien und Deutschland immerhin sein mögen, in bedeutungsvoller und grossartiger Weltstellung sind beide sich vollkommen gleich. Sie beruht dort auf einer abgesonderten, scharfbestimmten und kraftvollen Nationalität, welche alle äusseren Einwirkungen und die verschiedenartigsten Elemente selbständig in sich gestaltet und beherrscht, hier auf der Vielseitigkeit der Volksanlagen, der öffentlichen Stellungen und Verhältnisse, welche für alle allgemeinen Bewegungen des europäischen Völkerlebens empfänglichsten Sinn und Zugänglichkeit bewahrt. » A. Flegler,

IV. — LES LETTRES

Les bouleversements politiques qui agitaient l'Europe à la fin du siècle n'ont point troublé la paix du philosophe allemand en Espagne. Au milieu des orages qui grondaient de toute part, au milieu du tumulte et de la révolte, Humboldt reste calme et imperturbable. Il est à peu près de l'avis de Herder qui, dans ses *Lettres d'humanité*, prétendait que l'on apprend bien mieux à connaître les temps et les nations par leur histoire littéraire que par l'étude peu commode et trompeuse de l'histoire politique et militaire [1]. Tous les événements humains, avoue Humboldt à son amie intime, ne peuvent nous intéresser que par les sentiments et les pensées qu'ils produisent.

Spanien und Deutschland in geschichtlicher Vergleichung, Winterthur, 1845, p. 287. — « Bei aller Sonderbarkeit, die Spanien charakterisirt, und die uns scheinbar dasselbe zu entfremden geeignet ist, geht ein dem deutschen Geist und Gemüth tief verwandter Zug durch dieses Land und Volk hindurch, der vielleicht mehr wie jeden anderen dort den Deutschen sich heimisch fühlen lässt. » Lorinser, *Reiseskizzen aus Spanien*, Regensburg, 1855, I Th. p. 2. — « Wir werden vielleicht finden, dass es eine gewisse Verwandtschaft des Nationalcharakters, bei vieler und grosser Verschiedenheit ist, dass gerade das germanische Element, welches die alte Volkspoesie Spaniens, ganz im Gegensatz zu seiner unter dem Einfluss romanischer Schwestervölker entwickelten Kunstdichtung, durchdringt... was uns Deutschen gerade zu dieser Dichtung (la poésie espagnole) so hingezogen hat. » A. Ebert, *Literarische Wechselwirkungen Spaniens und Deutschlands*, dans la *Deutsche Vierteljahrs-Schrift*, Stuttgart und Augsburg, 1857, II, 121. — « In der Hülle der äusseren Einfachheit zeigt sich und wirkt um so unwiderstehlicher die innere Kraft der alten Liebe zu Religion und Vaterland und das macht auf das verwandte Gemüth der Deutschen einen gewaltigen Eindruck. » Albert, *Gedanken über Gott, Welt und Menschenleben in den Autos sacramentales des Don Pedro Calderon de la Barca*. Passau, 1874-75, I Th., p. 19.

1. *Humanitätsbriefe*, dans les *Œuvres*, éd. Suphan, XVIII, 137.

L'histoire littéraire de l'Espagne a été quelque temps une de ses occupations favorites. Il écrit, le 15 novembre 1799, à son beau-père : « Je m'occupe sérieusement de littérature espagnole, que l'on ne peut guère étudier qu'ici en Espagne, car les livres de ce genre manquent partout ailleurs ». De même à Wolf : « Ce qui m'intéresse le plus, c'est la littérature et la langue espagnoles, et j'espère écrire quelque chose là-dessus à mon retour. Mon but étant d'expérimenter par des exemples pratiques la théorie de l'esthétique, la poésie d'une nation qui m'est encore inconnue doit m'intéresser par elle-même. En effet, lorsque je la compare à la poésie française et à la poésie italienne, je démêle des faits curieux. J'ai étudié avant d'arriver ici l'ancienne littérature française, et si jamais je devais écrire quelque chose sur l'Espagne, je voudrais bien étudier à fond son histoire littéraire du xv[e] et du xvi[e] siècle. » Il manifeste pareillement à Gœthe le dessein d'élaborer ses notes de voyage et de comparer l'esprit des différentes littératures dans les différents siècles, convaincu que l'esprit de la langue d'une nation détermine foncièrement l'esprit de sa littérature. S'il assure une fois que les poètes français des xv[e] et xvi[e] siècles, tout en restant au-dessous même des poètes espagnols, ont parfois des côtés humains, des sentiments purs que l'on chercherait en vain chez les Italiens et les Espagnols, on est tenté de croire qu'il a beaucoup lu et médité les auteurs espagnols du bon vieux temps. Il n'est resté aucune trace de ses études. Il a assuré à Rome en 1806 que le *Cid* (sans doute le *Poema del Cid*) avait été toujours son livre favori [1]). A part cela, pas un souvenir, pas une citation de n'importe quel poète espagnol antérieur à Virués et à Cervantes dans ses lettres et dans ses nombreux écrits. Humboldt passait pourtant pour érudit en cette matière. Il devait être assez bien pourvu de livres espagnols.

1. Lettre à Caroline von Wolzogen du 23 juillet 1806, que nous rappellerons plus loin.

Guillaume Schlegel, qui était en train de publier son *Florilège de poésie italienne, espagnole et portugaise*, et un almanach poétique, s'adresse à Tieck en le priant de fouiller parmi les livres de Humboldt et de Burgsdorf pour voir s'il y trouverait, par hasard, des « Cancioneros » ou « Romanceros », ou des vieilles chansons et romances dans d'autres collections [1].

On ne doit guère s'étonner si l'ami intime de Gœthe et de Schiller préférait la poésie du Nord à celle du Midi. Il avouait cependant ouvertement que toute poésie étrangère est hérissée de mille difficultés. Les finesses, les nuances de la pensée nous échappent. Dans un essai esthétique sur la nature de la poésie en général, écrit en 1799, une année avant le livre bien connu de Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* [2], Humboldt concède à l'enthousiasme le pouvoir de réveiller et de maîtriser à lui seul l'imagination. C'est peut-être là, ajoute-t-il, la raison pour laquelle il est impossible de sentir entièrement un poète étranger : « L'enthousiasme se compose d'une infinité de rapports que les objets ont avec nos sentiments et notre caractère ; et il faut être élevé dans l'habitude d'une langue, avoir pensé et senti avec elle, pour que chaque phrase et chaque mot se présente à nous avec toutes ses nuances, qu'il réveille tous les souvenirs capables de renforcer l'idée qu'il nous offre. Les mots d'une langue étrangère ressemblent véritablement à des signes morts ; au lieu que ceux de la nôtre sont vivants, pour ainsi dire, parce qu'ils se lient à tout ce qui respire autour de nous. Quoique telle expression étrangère nous soit parfaitement connue, et que nous l'ayons souvent entendu prononcer

1. Lettre de Berlin, 28 mai 1803, dans K. Holtei, *Briefe an Tieck*, III, 286. — Ce n'est que dans le *Mithridates*, IV, 359, que Humboldt a nommé les romances espagnols à propos du rythme d'un chant populaire basque.

2. On vient de le réimprimer. Voir A. Leitzmann, *Ein vergessener französischer Aufsatz W. von Humboldts*, dans la *Zeitschr. f vergl. Litter.*, N. F., VII, 270 s.

dans le pays même auquel elle appartient, elle n'est jamais entrée dans le fond de nos pensées, elle ne nous a jamais servi à découvrir une idée neuve et intéressante, elle ne nous est jamais échappée dans un moment d'émotion ou de douleur ; en voilà assez pour qu'elle nous reste toujours étrangère jusqu'à un certain point. » Humboldt revient ici à un thème favori : l'abîme qui sépare la poésie des anciens de celle des modernes. « Tout, chez les premiers, est plastique ; il n'y a que des formes, des figures, des tableaux; leurs poésies nous laissent à peu près la même impression que produisent en nous les beaux morceaux de sculpture que nous avons sauvés des injures du temps. La poésie moderne, au contraire, nous fait plutôt l'effet d'une musique sonore et touchante, et souvent les objets disparaissent à nos yeux, dans l'émotion profonde que ses accents doux et mélancoliques causent à notre âme... La poésie ancienne est la seule dont l'imagination puisse se nourrir entièrement... elle restera toujours un modèle qu'il sera impossible d'égaler ». La poésie moderne a pourtant ses avantages et ses mérites, elle offre « le tableau plus intéressant encore de l'homme et pénètre les replis les plus secrets de notre cœur », elle est intime, elle nous saisit avec une plus grande force, « elle touche plus profondément notre sensibilité, elle intéresse davantage notre esprit, mais elle frappe moins notre imagination, elle parle moins à nos sens... elle est moins poésie en un mot, et tient moins du caractère véritable de l'art. »

Quelle nation parmi les modernes pourra se vanter d'une prééminence incontestable en poésie ? Humboldt paraît hésiter en posant cette question : « Ce serait un travail digne d'occuper un auteur philosophe que de décrire le genre et la variété des caractères dont la poésie des différentes nations modernes nous trace le tableau, l'idée que, selon chacune, si elle en était le seul modèle, on pourrait se former de l'humanité ». Cette comparaison intéressante « montrerait du moins laquelle aurait su se nourrir davantage des leçons de la philosophie et de l'expérience,

en pénétrer ses idées et ses sentiments, en faire reparaître les effets jusque dans les ouvrages de l'art, et il ne serait pas difficile de prédire quelles nations remporteraient la victoire dans cette lutte aussi glorieuse que difficile à soutenir. » Évidemment, Humboldt, de même que Mme de Staël, donnait la préférence à la poésie des nations germaniques sur celle, beaucoup moins philosophique, des nations romanes ; il n'ose pas le dire ouvertement ici, mais il le laisse bien entrevoir : l'Allemagne, sa patrie, la patrie de Gœthe, est sur ses lèvres. Il paraît faire abstraction des Espagnols dans cet essai, lorsqu'il ajoute : « Les poètes français, italiens et anglais sont trop généralement connus pour qu'il soit nécessaire de rien ajouter à leur sujet. Tout le monde peut juger par soi-même jusqu'à quel point ils ont réussi à allier les avantages des anciens aux progrès des siècles modernes. La poésie allemande, au contraire, est encore ignorée de la plus grande partie de l'Europe. »

Dans son essai sur *Hermann et Dorothée*, Humboldt élève Gœthe fort au-dessus des autres poètes d'autres nations, qui peignent plus les éclats de la passion que l'âme, qui ont plus de véhémence et de feu que de sentiment et de chaleur, et qui n'atteignent jamais l'équilibre admirable, l'harmonie des anciens [1]. On se souvient des fines réflexions de Humboldt sur le théâtre français ; dans sa grande lettre d'octobre 1798, à Jacobi, il avoue explicitement que les Français ne sentent, dans ce qu'ils appellent poésie, qu'une certaine forme extérieure. Plus il avançait en âge, plus cette conviction s'enracinait en lui. Encore en novembre 1832 il écrit à Charlotte Diede que les nations septentrionales ont une poésie plus profonde et plus émouvante que celles du Midi, quoique ces dernières disposent d'une langue plus harmonieuse. C'est la nature qui nous environne, qui exerce sur nous une influence décisive, incalculable, c'est elle qui éveille en nous les

1. *Ueber Gœthe's Hermann und Dorothea*, *Œuvres*, IV, 137.

sentiments plus durables, qui règle et détermine notre activité.

Le fond des lectures espagnoles de Humboldt nous échappe. A la tête des poètes de l'Espagne il plaçait, comme de droit, Cervantes, l'auteur divinisé par les Allemands et par les Anglais. Humboldt le nomme une fois avec Dante et Shakespeare, pour opposer les modernes aux anciens [1]; il goûtait le Don Quichotte comme la peinture la plus fidèle et la plus caractéristique de l'Espagne. Le monde fantastique et réel que le chevalier errant traversait, et les figures, les images drôlatiques dont il était le centre revenaient souvent à la mémoire de Humboldt comme à celle de ses contemporains. On jurait alors en Allemagne par Don Quichotte et son écuyer. On émettait des sentences sur le modèle des grands héros de Cervantes [2]. Toute amante idéale s'appelait Dulcinée. Charlotte de Wolzogen est nommée une fois Dulcinée dans une lettre de Schiller à Reinwald [3]. Jacobi devient sous la

1. *Geschichte des Verfalls der griechischen Freistaaten*, p. 177.

2. Il est fort curieux de voir que dans les petites querelles entre poètes et critiques on s'injuriait tout bonnement l'un l'autre avec des gros mots empruntés au roman de Cervantes. De même, déjà en 1746, à l'occasion de quelque « Lieder » de Lange, Kästner répondait à son adversaire Sulzer, qui l'avait appelé « einen poetischen Don Quichotte », par cette phrase : « Jedweder, der Herrn Thyrsis Lieder unpartheyisch ansieht, findet darinnen, dass er seinen Freund eben so ausschweifend verehrt, als ein Verliebter seine Prinzessin, und weil er nach Art aller irrenden Ritter mit jedem auf Todt und Leben zu kämpfen bereit ist, der seine Dulcinea nicht für die schönste unter der Sonnen erkennen will, so werde ich die Freyheit anderer vernünftiger Leute haben », etc. *Freundschaftliche Lieder von I. J. Pyra und S. G. Lange*, Heilbronn, 1884 (Vol. XXII, des *Deutsche Litteraturdenkmale des 18 und 19 Jahrh. hin Neudrucken*), p. XI s.; XVI.

3. Minor, *Schiller*, II, 94. On connaît l'influence du *Don Quichotte* sur les *Räuber*. Il y a même des réminiscences du roman de Cervantes dans les lettres de Schiller. Voir Boxberger, *Zum Schiller-Körnerschen Briefwechsel. Arch. f. Litter*, IV, 402. — C'était bien par amour de Cervantes que Schiller écrivait à Gœthe à propos de Tieck, qui l'avait visité en juillet 1799 : « Ich habe ihm, da er sich einmal mit dem Don Quixote eingelassen, die spanische Literatur sehr empfohlen, die ihm einen geistreichen Stoff zuführen wird, und

plume de Schiller un demi Don Quichotte. On jouait même entre amis des farces empruntées au roman de Cervantes, de véritables Don Quichotiades [1]. La nuit, on rêvait même de Cervantes. Mme Dorothée Schlegel vit une fois notre Espagnol avec un chapeau à trois coins et une grande dague, causant avec Meister, le héros bien connu de Gœthe [2]. Le Don Quichotte

---

ihm, bei seiner eigenen Neigung zum Phantastischen und Romantischen, zuzusagen scheint. » *Schillers Briefe*, éd. Jonas, V, 60. — On sait d'après son *Calender* (*Schillers Calender. Nach dem im Jahre 1865 erschienenen Text, ergänzt und bearbeitet von Dr Müller*, Stuttgart, 1893) qu'il trouvait plaisir à la lecture du *Portrait des Cervantes*, pastiche traduit du français, et qu'il lisait même *Persiles et Sigismonde* (26 avril et 21 juin 1800). — Notons encore, à titre de curiosité, une ressemblance très frappante du parrain de Schiller, Johann Friedrich Schiller (1731-1815), avec la figure de Don Quichotte, constatée par Reinhold Forster Celui-ci écrit à Boie en date du 12 novembre 1776 : «... Dadurch ist nun seine Gestalt der des Don Quixote so ähnlich geworden, dass man ihn nicht unterscheiden kann ». (*Mitth. üb. ungedr. Briefe G. Forsters. Arch. f. das Stud. der neueren Sprachen u. Litter.*, XC, 32.)

1. C'est ainsi que, vers 1776, Reichardt jouait avec ses amis un tour très innocent qu'il raconte dans ses souvenirs : *H. A. O. Reichardt (1751-1828) seine Selbstbiographie* überarb. und herausgeg. von H. Uhde. Stuttgart, 1877, p. 63 : « So hatten die Fusswanderungen nach den romantisch gelegenen Ruinen der Kienitz, und der Lobedaburg für uns die grössten Reize, als wir nun einst in fröhlichster Laune von der ersteren, wo wir in Cervantes gelesen hatten, zurückkehrten, fuhr uns die Schnurre durch den Kopf · den Ritter Don Quixote von La Mancha zu spielen. Gedacht, gethan. Zufällig begegneten uns zwei sogenannte « Gnoten » nämlich Handwerksburschen; mit eingelegten Lanzen. d. h. mit Hopfenstangen. sprangen wir auf sie zu und riefen mit Donnerstimme : « Sie sollten sofort laut bekennen. dass Dulcinea von Toboso die allerschönste sei ». Die Aermsten, welche es wissen mochten, dass ihres Gleichen von den Studenten mit Vorliebe gehänselt wurden, zitterten, fielen auf die Knie und flehten kläglich um Gnade, doch nicht eher wurden sie frei gelassen, als bis sie laut die ihnen natürlich unverständliche Floskel wiederholt hatten. »

2. *Dorothea von Schlegel Briefwechsel*, hrg. v. Raich, Mainz, 1881, I, 74 (Lettre de décembre 1801, à Fr. Schlegel) : « Weisst Du, was mir heute

devint bientôt une arme formidable pour la critique. Les écrits parsemés de citations du *Don Quichotte* sont légion. Bien plus que le *Candide* de Voltaire, la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau et les romans de Richardson, le chef-d'œuvre de Cervantes savait inspirer les romanciers de l'Allemagne; il enfanta toute une génération de nouvelles et de romans qui répétaient à l'infini, et dans les variations les plus absurdes, les exploits et les expé-

geträumt hat? Du wärst wieder angekommen, da wäre nun die ganze Stadt in Aufruhr, und es würden grosse Feste angestellt und alle Häuser, alle Bäume, mit allen gelehrten Leuten, Cervantes, Meister und ich weiss nicht mehr alles... Ich weiss auch noch, wie Meister und Cervantes ausgesehen haben. Meister hatte einen runden Hut mit einer goldenen Schnur, einen rothen Schleier und einen kleinen Säbel, Cervantes aber einen dreieckigen Hut mit grossen goldenen Klunkern daran, ebenfalls einen rothen Schleier, eine eiserne Rüstung und einen langen, langen Säbel. » Toute comparaison de n'importe quel événement avec des situations du Don Quichotte, était alors monnaie courante en Allemagne. Dorothea Schlegel écrivait p. ex. à ses fils, octobre 1808 (Lettres, I, 306) : « ...Ueberhaupt verhalten sich die österreichischen Douanen und andre Polizei-Einrichtungen gegen die französischen, wie Don Quixote gegen Ginesillo Diebsfinger. » Autre comparaison assez édifiante (*Aus Dorothea's Tagebuch*, I, 86) : « Friedrich (Schlegel) glaubt, die Versuche über die Religion die er schreiben will, werden sich gegen die Reden über die Reden (Schleiermacher) ausnehmen, wie Cardenio gegen Don Quixote » — Caroline Schlegel en faisait de plus sensées (Lettre à Julie Gotter, mars 1802, Waitz, *Caroline*, II, 221) : « Die dortige Medisance ist also recht wie das hölzerne Pferd vom Don Quixote. » — Wieland, dans une lettre à Böttiger (*Litter. Zustände und Zeitgenossen*, Leipzig, 1838, II, 174, févr. 1798, appelait sa paisible retraite de Osmannstedt « sa petite île Barataria. » — L'aventure des moulins à vent a donné à l'allemand un verbe assez original. Bürger écrit une fois à L. Leonhart (Strodtmann, *Briefe von und an G. Bürger*, Berlin, 1874, III, 161) : « Pfui, schäme dich, du alter Don Quixote, dass du dich so bewindmüllern liessest. » — C'est bien une expression prise au roman de Cervantes, celle que Gleim emploie dans une lettre à Heinse du 8 janvier 1778 : « Wie Laidion in einem Schwarm von unsern Maritornen », et que Schüddekopt (*Briefwechsel zwischen Gleim und Heinse*, vol. IV, Weimar, 1897) n'a pas su expliquer.

riences du chevalier de la Manche [1]. Jean Paul avait dressé un autel particulier à son dieu Cervantes. Ses romans, surtout *les Comètes*, *Fibel*, le *Titan* même fourmillent de souvenirs de *Don Quichotte*. Dans ses cahiers, où il amassait des notes pour ses créations, revient à chaque instant le nom du célèbre héros. Sa *Vorschule der Aesthetik* est parfois une apothéose de l'esthétique de Cervantes. Don Quichotte n'était pas moins applaudi au théâtre, où il chantait souvent des airs et des duos; dans une opérette de Soden, le héros finissait par un mariage très pratique avec une brave jeune fille [2]. Sans parler des romantiques, Tieck en tête, qui portaient le grand nom de Cervantes écrit sur leur drapeau littéraire et vouèrent un culte enthousiaste et durable à leur idole, il n'y eut pas un écrivain de valeur en Allemagne depuis Lessing, Herder, Wieland qui n'ait eu des dettes plus ou moins considérables envers Cervantes. Nous parlerons plus loin de Gœthe. Même cet étrange Kotzebue, le plus heureux parmi

1. Voir C. Heine, *Der Roman in Deutschland von 1774-1778*, Halle, 1892, p. 53 (étude qui est bien loin d'être complète). — En 1754 parut un *Don Quixote im Reifrock*, de H. Andreas Pistorius. — En 1773 : *Der geistliche Don Quixote, oder Gottfried Wildgoose*, etc., de J. G. Gellius, traduction de l'anglais; de même que le récit paru en 1776 : *Lustiges Abenteuer eines geistlichen Don Quixotte Pater Gassners*, etc.; en 1789 : *Wendelin von Carlsberg oder der Don Quixote des 18. Jahrh.* de J. Gottlob Schulz (H. Ringwald). La meilleure imitation et parodie du roman reste toujours le *Siegfried v. Lindenberg*, de G. Müller. — Les intrigues et les cabales à propos des traductions du chef-d'œuvre de Cervantes où figurent comme protagonistes Tieck, Soltau, Eschen, les deux Schlegel, ont fait époque en Allemagne et méritent leur histoire. Bertuch, qui traduisit le roman avant Tieck, gagna à ce travail 2.000 écus qu'il employa à bâtir sa maison. C'est pourquoi Böttiger disait malicieusement (*Liter. Zust. u. Zeitg.*, I, 183) : « Sonderbar ist's dass der ehrliche Cervantes, der in seinem undankbaren Vaterlande fast Hungers starb, einem Deutschen, einer thüringer Heringsnase, ein Haus erbauen musste. »

2. J'ai indiqué ailleurs une dizaine de pièces allemandes sur les exploits de Don Quichotte. Le *Don Quixotte* de K. Dieterich Ekhof, qui a été souvent représenté, est encore manuscrit à Berlin.

les talents médiocres, avoue que le *Don Quichotte* était l'ouvrage qui lui avait laissé l'impression la plus durable dans sa jeunesse. Vieux et jeunes, tout le monde en Allemagne s'abreuvait aux sources de la saine invention poétique, de la simple philosophie de Cervantes, et il est bien touchant d'apprendre que pour quelqu'un le *Don Quichotte* a été le dernier livre qui réconfortât encore ses derniers moments. Ce fut, paraît-il, le cas du philosophe Schlabrendorf à qui Humboldt, comme on sait, avait adressé de Valence une de ses plus belles lettres sur l'Espagne [1].

Je ne doute guère que Humboldt ait connu la *Numancia* de Cervantes puisque Gœthe lui-même l'avait lue à l'époque du voyage en Espagne de son ami. On sait que Fichte, dans la première rédaction de ses célèbres *Discours à la nation allemande*, s'était inspiré de la *Numancia*. Fouqué en fit une traduction allemande qu'on publia en 1809 et en 1811, et beaucoup d'Allemands, aveuglés et fascinés par les dithyrambes patriotiques de cette faible tragédie, la proclamaient un chef-d'œuvre de l'art dramatique [2].

Humboldt a jugé avec indulgence la littérature contemporaine de l'Espagne ; il a même loué les poètes et les écrivains avec les-

1. Voir la relation détaillée et émouvante du curé Gopp, sur la mort du philosophe dans Dorow, *Denkschriften und Briefe zur Charakteristik der Welt und Litteratur*, Berlin, 1838, II, 5. — Il existe une lettre fort peu connue de Henri Voss (Heidelberg, 24 octobre 1813), qui est une des plus belles apothéoses du chef-d'œuvre de Cervantes. Voir *Briefe von Heinrich Voss an Christian von Truchfels*, hrg. v. A. Voss, Heidelberg, 1834. — Le petit recueil de jugements des Allemands sur Cervantes, par E. Dorer, *Cervantes und seine Werke nach deutschen Urtheilen*, Leipzig, 1881, qui a encore de nos jours l'honneur d'être cité, n'est qu'une sottise. Ce travail est à refaire.

2. Matthison écrit, le 4 mars 1827, à Fouqué (*Briefe an Baron de la Motte-Fouqué*, hrg. v. Alb. Bar. de la Motte-Fouqué, Berlin, 1848, p. 264) : « Die Numancia meines Lieblings Cervantes habe ich mit Entzücken im Originale gelesen und wieder gelesen. Jetzt habe ich ein heisses Verlangen nach Jhrer Uebertragung des Meisterwerks, der ich hier (Stuttgart) vergeblich auf die Spur zu kommen suche. »

quels le hasard l'avait mis en rapport. Parmi tant de voix pessimistes qui criaient à la décadence irrémédiable, condamnant et flétrissant la poésie espagnole tout entière, et ne sauvant de la réprobation genérale que ce qui était sorti du moule étranger (les Espagnols n'étaient pas les derniers à lancer des accusations contre leur patrie), il fait bon entendre la voix du grand esthéticien allemand qui avait pratiqué les hommes dont il se faisait juge : « Il y a de très bons poètes parmi les modernes, écrit-il à Gœthe. Il n'est pas vrai du tout, ce que l'on croit ordinairement, que l'âge d'or de la littérature espagnole soit passé. » Que nous sommes loin des injures venimeuses lancées contre les écrivains espagnols par un Français, après un séjour de quinze ans à Madrid, dans certaines *Lettres* écrites vers 1792, à peu près à la même époque que le *Voyage* du marquis de Langle ; ces lettres qui, sous prétexte de redresser des erreurs, de détruire des mensonges débités par des voyageurs peu instruits, renversaient tout dans la fange et assuraient que, à l'exception de quelques traductions, toute la littérature espagnole était plongée dans la plus profonde barbarie et y resterait longtemps encore [1] ! Moratin le

1. *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté qui voyage en Allemagne, par M. C***. (Pierre-Nicolas Chantreau), *Citoyen François*, Paris, 1792. Voir p. 344 : « Il est même des ouvrages à peine sortis de la presse qu'on croirait écrits par le secrétaire de Charlemagne ou de quelque roi Vandale ». — J'ai dit ailleurs ce que les Allemands, au XVII[e] siècle, pensaient de la littérature espagnole contemporaine. J'ajoute ici que Schubart était tout enthousiasmé des Portugais qui, selon lui, devançaient, en bonnes espérances, toutes les autres nations : « Man glaubt gewöhnlich der Geist dieses Volkes sey durch geistliche und weltliche Gewaltherrschaft so tief herabgewürdigt, dass er kaum mehr die Aufmerksamkeit andrer aufgeklärten Völker verdiene. Allein, eben diese von uns mit kaltem Gleichsinne betrachteten Portugiesen machen indess beträchtliche Fortschritte in allen Künsten und Wissenschaften. Sieh aben Weltweise, die unsere Lambert, Baumgarten, Mendelssohn, Sulzer, Kant kennen und prüfen ; sie schreiten männlich vor in der Naturlehre, Arzneikunst, Schiffahrt, Mechanik, in der Geschichte und schönen Wissenschaften. » Suit une tirade sur les

jeune était peut-être le poète que Humboldt connaissait le mieux. Sa pièce *Comedia nueva* venait d'être traduite en allemand ; il avait du goût pour la littérature du Nord, surtout pour la poésie anglaise. En 1799, il risque une traduction de *Hamlet* ; c'était s'attaquer à forte partie ; la rime étant difficile à manier pour son but, il écrit en prose, et soumet son travail au jugement de Humboldt[1] : « Moratin, écrit celui-ci, a traduit *Hamlet*. Il m'a prié de le comparer avec l'original et de lui faire mes observations là-dessus. Je me mettrai aussitôt à ce travail. » Humboldt examina réellement cette traduction, mais on peut douter qu'il en soit resté édifié, puisqu'il n'en dit ni bien, ni mal. Shakespeare n'était pas du goût des Espagnols : Humboldt le savait fort bien. Tout étant soumis à l'adoration aveugle de la France, il fallait au public, gâté, des drames à la française avec leurs inévitables unités. Le grand psychologue, qui n'avait en tête de règles que celles qui régissent la nature et l'âme humaine, avait contribué en Espagne à déconcerter les esprits plutôt qu'à les éclairer et à les stimuler. Humboldt, qui avouait qu'en Espagne on était injuste envers Shakespeare comme envers tout autre génie qui ne suivait pas strictement les règles[2], aurait pu ajouter que l'Espagne, à cette époque, oubliait ses grands hommes du XV[e] et du XVI[e] siècle, et s'éclipsait elle-même volontairement dans l'imitation obligatoire de l'étranger.

---

grands avantages de l'académie de Lisbonne sur les académies allemandes. Voir *C. F. D. Schubart's des Patrioten gesammelte Schriften*, Stuttgart, 1840, VIII, 283.

1. Voir Cl. Biller, *Ein spanischer Shakespeare-Kritiker*, dans le *Jahrbuch der deutschen Shakespeare-Gesellschaft*, Weimar, 1872, VII, 301 ss., où il n'est point question des conseils donnés par Humboldt à Moratin. Moratin note une seule fois dans son *Diario*, le 12 décembre 1799 (*Obras póst.*, III, 260) : « Aquí Humboldt ».

2. M. D. Lopez avait commencé, dans la *Revista hispano-americana*, t. VIII (Madrid, 1872), une étude sur *Shakespeare en España*, qu'il n'acheva pas, à ce qu'il paraît. Voir aussi F. W. Cosens, *Shakespeare in Spain*, *Athenaeum*, 1865, nº 1986.

De Jovellanos, l'écrivain espagnol le plus éclairé de son temps, le prosateur le plus pur, nourri de la science et de l'art de son pays, presque autant que de ceux d'outre-Pyrénées [1], grand amateur de l'Angleterre surtout, Humboldt n'a cité qu'une fois (*Œuvres*, III, 230) le mémoire *Sobre la ley agraria*. Du père Isla il ne cite que la traduction du *Gil Blas* de Lesage (III, 231). Il ne nomme ni Iriarte, ni Cadalso, ni Samaniego, ni Cienfuegos, ni Capmany, ni d'autres qui jouissaient alors d'une grande renommée ; mais, en revanche, il apprécie Quintana, dont il entrevoyait la verve et l'élan lyrique : « J'ai connu ici (à Madrid) un poète, dit-il, dont le nom a difficilement retenti au delà des Pyrénées, un certain Quintana, qui paraît être une fort bonne tête ; j'ai lu de lui quelques morceaux vraiment excellents. » Quintana, en effet, tarda quelque temps à se frayer un chemin hors d'Espagne ; il a dû sa renommée à ses fougueuses odes patriotiques, qui venaient à propos, au plus fort de la lutte opiniâtre et héroïque contre le joug de Napoléon. De Meléndez Valdés, qui avait été dénoncé à l'Inquisition pour avoir lu Rousseau et Montesquieu, quelques années avant que Humboldt arrivât en Espagne, balancé souvent entre des sentiments opposés, ni catholique, ni athée, avec ses velléités de libéralisme et de patriotisme qui ne l'empêchaient guère de chanter l'oisiveté champêtre et le bonheur suprême d'être bercé par les grâces naïves de la nature et de la solitude, charmé des *Bucoliques* de Théocrite, de Thompson, de

1. Jovellanos était ce que l'on appelait alors « Wolfien ». Il s'était enfariné tant soit peu de philosophie allemande, qui entrait alors péniblement, goutte à goutte et bien trouble, en Espagne. Il écrit dans une lettre (*Obras*, II, 360 ; *Bibl. de autor. esp. L*) : « Siendo yo muy amante de las doctrinas del célebre filósofo aleman Cristiano Wolf, pudiera aconsejarle que estudiase á fondo la filosofia moral, y que haciendo de ella un extracto acomodado al uso de la escuela, enseñase por él á los discípulos. Pudiera tambien aconsejarle que para excusar aquel trabajo, les enseñase los elementos de la filosofia moral del sabio Heinecio », etc.

Gessner, le chef de l'école salmantine[1], de ce Monti espagnol Humboldt ne mentionne aucune poésie : il le nomme une fois, en ajoutant que c'était, avec Moratin, un des rares écrivains que l'on connût aussi hors d'Espagne[2].

Comme ailleurs et même, à une certaine époque, plus qu'ailleurs, la poésie champêtre était en vogue en Espagne. Les rimeurs de ces riens naïfs, comme les appelait Voltaire, les effusions doucereuses des idyllistes faussaient le génie national. Il fallait aux poètes une nourriture plus forte pour les empêcher de mourir d'anémie. On avait beau accuser en Espagne les poètes français de froideur, plus on les accusait, plus on se laissait entraîner par eux. Les Espagnols, observe Humboldt, regrettent la pauvreté du sentiment, et ils s'enthousiasment néanmoins pour les idylles de Gessner. Ils aiment *Werther*, mais dans la traduction française. Là où les poètes modernes sont sentimentaux, ils sont faibles, et même languissants. Il semble que chez toutes les nations du Midi la fantaisie nuise au sentiment. Caroline de Humboldt, dans une lettre à Lotte Schiller, souhaitait une traduction espagnole de *Hermann et Dorothée*, de Gœthe, qui aurait pu être goûtée par quelques hommes intelligents. Les Espagnols ne firent point cette traduction et continuèrent à lire l'épopée de Gœthe dans la traduction française de Paul-J. Bitaubé[3].

1. Voir une étude sur Meléndez Valdés, par E. Mérimée, dans la *Revue hispanique*, I, 217 s.

2. C'est grâce à la *Biblioteca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III*, Madrid, 1789, connue aussi à l'étranger, que le nom de Meléndez Valdés pénétra pour la première fois en Allemagne. — Platen écrivait à Fugger, le 29 février 1820 : « Valdes ist einer der neuesten Dichter, die zu uns nach Deutschland gelangt sind. » — Je trouve dans le *Musenalmanach für 1800*, de J. H. Voss, Neustrelitz, 1800, p. 66, une traduction allemande insignifiante : *Meine Kinderjahre. Aus dem Spanischen des Don Juan Melendez Valdes*, faite par Soltau.

3. En 1879 parut cependant cette traduction espagnole si désirée. Je n'en connais que le titre : *Gœthe. Herman y Dorotea, traduccion de Manuel Gil Maestre*, Salamanca, 1879.

Les ravages exercés par l'esprit français étaient encore plus considérables dans la philosophie que dans les lettres. Quelques bribes de la pensée allemande avaient pénétré tout de même en Espagne. Kant est connu à Madrid, au moins de nom, assure Humboldt à Gœthe : « Si je ne craignais pas d'être décrié par vous, je vous dirais que je viens de prêcher aujourd'hui à un Espagnol la seule doctrine qui mène au salut. »

Si Humboldt avait appliqué sa méthode esthétique, ses vastes connaissances, sa finesse de jugement à l'étude du théâtre espagnol, comme il les avait appliquées quelques années auparavant à l'étude du théâtre français, il aurait détruit sans doute nombre de préjugés qui s'insinuaient dans la critique allemande de son temps et qui sont pour une bonne part dans la décadence rapide du théâtre national en Allemagne. Malheureusement, durant son court séjour en Espagne, le théâtre n'intéressait guère Humboldt que comme moyen pratique pour apprendre l'espagnol : « Je ne fréquente le théâtre, avoue-t-il lui-même, qu'à cause de la langue. » C'est ainsi que l'Allemand, qui à la fin du siècle avait le mieux jugé Corneille, Racine, Molière, ignora toujours les chefs-d'œuvre de Lope, de Tirso, de Moreto, d'Alarcon. Il n'eut jamais, à coup sûr, une idée des trésors de l'ancienne Thalie espagnole. A Paris, à la veille de partir pour l'Espagne, il lut par hasard, paraît-il, un drame de Calderon, l'*Alcalde de Zalamea*, et il en traduisit pour Gœthe un fragment d'une scène du 1[er] acte, celle entre Don Mendo et Nuño : « Cette scène d'une comédie espagnole vous fera sans doute rire, vous et Schiller, » écrit-il. Humboldt ne savait pas que l'*Alcalde* était déjà connu en Allemagne depuis trente ans, que Lessing avait trouvé ce drame très recommandable pour la scène, qu'il figurait avec le titre : *Die bestrafte Entführung*, dans la traduction des pièces espagnoles de Linguet et dans le *Théâtre espagnol* de Zachariae, que le célèbre acteur Schröder avait lui-même joué le rôle de l'Alcalde dans sa traduction ou adaptation de la pièce espagnole *Amtmann Graumann oder die Begebenheiten*

auf dem Marsch (tragédie en 5 actes[1]) : « C'est une comédie, dit Humboldt de l'*Alcalde*, mais cela n'empêche pas qu'un des personnages principaux meure étranglé à la fin de la pièce. » Il appelle Don Mendo un pauvre hidalgo espagnol, une sorte de Don Quichotte. Nuño, c'est Sancho, son écuyer.

L'enthousiasme et l'entraînement qu'avait produits en Allemagne la connaissance de quelques pièces de Calderon, traduites, exaltées par G. Schlegel, représentées avec éclat sous le patronage de Gœthe, avaient laissé Humboldt froid. Il était heureusement à Rome lorsque cette épidémie littéraire éclata. Au mois de novembre 1808 il écrit à Jacobi une de ses lettres fines et profondes où il donne des lumières sur l'idée symbolique dans la tragédie. Le symbole est, selon lui, la caractéristique de tout ce qui est grand et beau dans la science et dans l'art. Toute tragédie doit avoir une unité d'idée, elle doit donc se concentrer à la fin dans un symbole, c'est-à-dire dans l'idée du combat que l'homme doit soutenir contre la destinée. On aimerait savoir ce que Humboldt pensait de l'idée symbolique du théâtre de Calderon. Il n'en dit rien. Il était évidemment fâché du pouvoir exclusif que le catholicisme dogmatique exerçait sur l'imagination du poète espagnol. Schlegel n'a pas connu de bornes dans son admiration aveugle pour Calderon : « L'idée d'une

1. J'en ai dit quelque chose dans mes Études sur l'Espagne et l'Allemagne. Voir G. Fr. v. Vincke, *Spanische Schauspiele in Deutschland*, dans les *Theatergesch. Forsch.*, VI, 150 ; B. Litzmann, *F. L. Schröder*, Hamburg, Leipzig, 1894, II, 286. — Tieck, *Krit. Schr.*, II, 356 s. : « Schröder hat das Stück wol nur nach Linguet's spanischem Theater kennen gelernt und niemals im Original gelesen.... Freilich ist Schröders Stück immer noch bei weitem der Arbeit Stephani vorzuziehen, der den grossen Gegenstand noch viel mehr entstellt. » — Dans un livre que je prépare : *Calderon und der deutsche Calderonismus*, je donnerai l'histoire des drames caldéroniens en Allemagne. Sur la traduct italienne de l'*Alcalde* de Pietro Andolfati, imitation très libre de la pièce espagnole (*Teatro moderno*, Venezia, 1799, vol. XXXIII), voir E. Teza, *Riv. critica della letter. ital.*, II, 183.

tragédie religieuse, observe Humboldt, l'exaltation sans réserve de Calderon, la maxime que toute tragédie doit être l'expression de l'idée, de la Providence divine, tout cela est bien absurde. » Pour détruire ces préjugés, il fallait lire la belle préface de Schiller à son drame : *Die Braut von Messina*[1].

Quant aux pièces espagnoles modernes, Humboldt ne les aimait pas trop sans doute; celles qu'il vit jouer à Madrid lui donnaient une idée bien pitoyable des pastiches goûtés par le public : « Ces représentations, dit-il, portent encore les traces évidentes des premiers et rudes commencements du théâtre; au lieu d'être vraiment jouées, les pièces ne sont que récitées devant le public. » Voilà qui est fort dur et qui laisse supposer qu'au lieu d'acteurs véritables, tels qu'il en restait encore en Espagne à la fin du siècle[2], Humboldt n'a vu que de misérables mannequins déclamant leur rôle à regret. Les *Lettres* malveillantes sur l'Espagne de Chantreau, que nous avons mentionnées tout à l'heure, assuraient que le théâtre espagnol en général, dans la capitale comme dans les villes de second ordre, était encore dans la barbarie : « La modeste Thalie des bluettes où les servantes parisiennes allaient rire de si bon cœur, était au-dessus de ce que l'Espagne pouvait offrir en fait de mœurs. » Mieux que dans la tragédie et dans le haut comique, mieux que dans la représentation de sentiments héroïques et de grandes passions, les acteurs espagnols réussissaient dans le bas comique. Sur ce point, Humboldt est d'accord avec la plupart des voyageurs qui ont

1. C'était à Caroline de Humboldt que Gœthe écrivait le 7 avril 1812 : « Um ein Calderon'sches Stück : das Leben ein Traum, haben sich Einsiedel und Riemer verdient gemacht. »

2. M. E. Cotarelo y Mori consacre une série d'études aux acteurs et aux actrices espagnols les plus célèbres du XVIIIe siècle : *Estudios sobre la historia del arte escénico en España*. Deux petits volumes ont paru : *Maria Ladvenant y Quirante*, Madrid, 1896; *Maria del Rosario Fernández, La Tirana*, Madrid, 1897. Deux autres suivront sur *Rita Luna* et *Isidoro Maiquez*.

écrit sur le théâtre moderne de l'Espagne. La scène espagnole, dit Humboldt, offre de véritables avantages dans le bas comique; j'ai vu une pièce de « gitanos », gracieuse et coquette; aucune actrice d'aucune autre nation n'aurait pu égaler le jeu de la « gitana ».

Il est fâcheux que ce génie si clairvoyant, ignorant la richesse inépuisable du théâtre espagnol de l'ancien temps, n'ait pas, comme tant d'autres illustres écrivains, donné son opinion sur l'adaptation des pièces espagnoles à la scène allemande et sur la manière de tirer profit des inventions ingénieuses de Lope et d'autres poètes. Il n'était pas ami des traductions; il aurait voulu sans doute des « rifacimenti ». Toute traduction, à son avis, était un dénigrement de l'œuvre originale : « Celui qui entreprend une traduction quelconque s'efforce à résoudre un problème insoluble. » Lorsque Humboldt errait parmi les ruines de Sagonte, la tête et le cœur remplis de souvenirs de l'antiquité, il n'oublie pas qu'on avait donné, quelques années auparavant, sur ce théâtre, une pièce espagnole. Cette grande scène, digne jadis du cothurne grec, se prêtait maintenant à une représentation toute moderne : « C'était sans doute un beau spectacle que de voir le peuple de la petite ville actuelle s'asseoir à la même place où, tant de siècles auparavant, la foule se réunissait dans le même but. »

V. — LA PEINTURE

Pour les arts, pour la peinture surtout, Guillaume de Humboldt avait bien moins d'intérêt et de goût que sa femme Caroline. Il ne manqua pas, sans doute, de visiter assidument les collections et les musées, il avoua même qu'il valait la peine de s'exposer aux désagréments d'un voyage en Espagne rien que pour y admirer les chefs-d'œuvre de l'art, mais il s'abstint de donner des jugements particuliers sur l'art espagnol, de rensei-

gner les amis sur les tableaux de telle ou telle école qu'il voyait; c'était là l'affaire de sa femme. Il faut le croire sur parole lorsqu'il affirme qu'il ne prit presque aucune part au travail pénible de Caroline, qui notait et classifiait soigneusement tous les tableaux de l'Espagne : « J'ai trop bien appris, écrit-il à Gœthe, combien il est difficile d'avoir un jugement sûr en matière de poésie pour donner des conseils en fait de peinture et de tableaux. »

En général, les étrangers qui visitaient l'Espagne au siècle dernier, Anglais, Français, Allemands, Italiens, se souciaient fort peu de l'art, ou du moins ils n'en parlaient que très superficiellement dans leurs récits de voyage. Raphaël Mengs peuplait depuis longtemps, à Madrid, les salles du palais royal de ses grands tableaux froids et académiques, que les Allemands étaient encore parfaitement ignorants de ce que l'Espagne renfermait en fait de trésors artistiques [1]. Le volumineux *Viage de España* de Ponz, quoique riche en détails intéressants, était fort incommode à consulter; l'extrait qu'en fit Conca dans sa *Descrizione odeporica*, les *Vies* de Palomino, les *Lettere pittoriche* de Preziado, les *Lettere* du *Vago* italien ne firent pas grande fortune à l'étranger. Le *Dictionnaire historique* de Cean Bermudez ne parut qu'en 1800. Humboldt était d'avis qu'un tableau consciencieux de l'Espagne aurait dû s'occuper en premier lieu des richesses artistiques du pays. Pouvait-on passer sous silence ce qu'il y avait de mieux en Espagne? Déjà, avant de quitter Paris, les Humboldt s'étaient partagé leur travail : « Vous aurez, de la plume de ma femme, écrit Guillaume de Humboldt à Gœthe (18 août 1799), une description détaillée des tableaux de l'Espagne les plus curieux, particulièrement de ceux des provinces méridionales,

1. On traduisit cependant de l'italien la lettre de Mengs à Ponz sur les tableaux du palais royal de Madrid. *Anton Raphael Mengs Schreiben an Anton Pons. Aus dem italienischen* (par Prange), Wien, 1778. Voir le *Teutscher Merkur*, de Wieland, 1779 (avril), p. 93.

qui sont peu connus. » Il désirait savoir s'il y avait une traduction allemande de la *Vie des peintres espagnols* de Palomino, pour que sa femme allongeât la description à mesure que le sujet offrirait plus de nouveauté [1]. Dans une autre lettre à Gœthe, écrite de Madrid, le grand savant rendait justice au travail de Caroline : « Tout ce que les voyageurs ont écrit sur les vastes collections de tableaux en Espagne, surtout de l'Escorial, est fort imparfait, fort au-dessous de la vérité. Caroline décrira et enregistrera tous ces tableaux, et c'est à vous qu'elle dédie ce travail. L'idée de vous faire plaisir redouble son application et sa patience. Ce labeur est en effet extrêmement pénible; sa santé ayant déjà souffert à plusieurs reprises, elle pourrait à plus forte raison dire d'elle-même ce que feu le roi de Prusse avait dit : *in doloribus feci*. Je suis convaincu que vous approuverez ce travail. Plusieurs tableaux, les Raphaëls surtout, me semblent très bien décrits. Ma femme ajoutera encore à la fin quelques observations générales sur l'école espagnole et les traits les plus saillants de la vie des peintres espagnols, d'après Palomino et d'autres auteurs. Ce sera sans doute un ouvrage très considérable; rien que pour l'Escorial et le nouveau palais, ma femme a déjà réuni plus de 250 articles. Une partie de ce travail pourrait très bien figurer dans les *Propyleen*; nous déciderons ensemble de l'emploi qu'on pourra faire du reste [2]. » Dix jours auparavant Humboldt avait écrit à Schweighaeuser : « A

1. Il existait en effet une traduction allemande de Palomino, ignorée de Humboldt : *Don Antonio Palomino Velasco, Leben aller spanischen und fremden Maler, Bildhauer und Baumeister, welche sich in Spanien durch ihre Werke berühmt gemacht haben*; *ins Deutsche übersetzt, und mit dem Leben des berühmten Raphael Mengs vermehrt.* Dresden, 1781.

2. Encore au mois de mai 1800, Humboldt, après avoir indiqué à Gœthe un médiocre tableau du Montserrat, écrit à son ami (*Œuvres*, III, 192) qu'il en saura davantage : « Wenn ich Jhnen die ausführliche Beschreibung aller merkwürdigen Gemälde Madrids, der königl. Lustschlösser, und des ganzen mittäglichen Spaniens schicke, von der ich Jhnen schon einigemale sprach. »

Madrid et à l'Escorial, les innombrables trésors artistiques nous ont procuré un plaisir infini. Ma femme et Gropius sont fort occupés à en rédiger une description, afin d'en conserver pour eux et pour les autres un souvenir durable. Ce serait ce que nous rapporterions de mieux de notre voyage. »

Il y avait dans le caractère de Caroline quelque chose d'héroïque qui lui faisait supporter sans regrets et sans plaintes les désagréments infinis du voyage. Forcée de se traîner péniblement avec ses enfants à travers les grands déserts de l'Espagne, où l'on ne rencontrait souvent, pendant toute une journée de route, aucun endroit propice pour s'arrêter, heureuse encore lorsqu'elle pouvait passer la nuit dans une misérable chaumière [1], prête à accoucher d'un enfant, sacrifiant néanmoins son propre bien-être au but qu'elle s'était proposé, elle observait, elle étudiait, elle travaillait sans cesse à un ouvrage destiné à disparaître sans laisser presque aucune trace. Moins douée que cette brillante Rahel, la femme la plus passionnée et la plus intelligente de l'Allemagne de son temps, elle nourrissait dans son cœur des sentiments élevés; elle ajoutait à l'harmonie, au calme qui caractérisait Guillaume, un attachement touchant pour ses amis, attachement qui menaçait parfois de se transformer en passion [2]. Elle était de ce cercle de femmes d'esprit qui savaient captiver l'âme des plus grands poètes, tels que Gœthe et Schiller. Tout, chez elle, jaillissait spontanément du cœur; elle se vouait tout entière à ce qu'elle entreprenait, sans connaître aucun obstacle, sans reculer devant aucun sacrifice. Elle savait subordonner l'étude à l'amour, l'enthousiasme pour l'art au culte de ses enfants [3]. Elle écrivait comme elle pensait, comme elle

1. Voir la lettre de G. de Humboldt à G. Körner (Paris, 30 mai 1800), dans les *Ansichten über Aesthetik und Literatur*, etc., p. 106.

2. Voir ses lettres à Gustav Schlabrendorf, publiées par Wentzel, *Im neuen Reich*, 1878, II, 497 s.

3. « In den Kindern lebt meine Seele », écrit Caroline à Rahel le 25 mars 1798. *Briefw. zwischen Karoline von Humboldt, Rahel und Varnhagen*, p. 19. — « Es

sentait, dans un style clair, qui réfléchissait nettement ses idées; ses lettres sont parfois aussi riches en observations, aussi charmantes que celles de son mari.

Pour son ouvrage sur les tableaux de l'Espagne, elle avait un auxiliaire précieux dans la personne du graveur Gropius, qui surveillait l'éducation de ses enfants, en remplacement de Schweighaeuser. Nous ne savons pas exactement la part qu'il a prise à la rédaction des différents articles, mais il faut bien supposer qu'en fin connaisseur de l'art, en homme du métier, il collaborait surtout aux détails techniques, à la détermination des différents styles et des différentes écoles, travail essentiel, indispensable à toute judicieuse classification de tableaux. Peut-être existe-t-il, quelque part, des dessins, des croquis de Gropius des contrées et des monuments de l'Espagne qu'il put connaître et étudier à merveille dans d'autres voyages. Il vécut jusqu'à l'été de 1801 dans l'intimité de Caroline, plutôt en qualité de conseiller et d'ami qu'en qualité de précepteur de ses enfants; il s'éloigna ensuite au moment où la sympathie allait se convertir en amour; il accepta une offre très avantageuse de Don Manuel Gonzalve Salomon, alors adjoint à l'ambassade de Saxe, plus tard secrétaire et ministre des affaires étrangères en Espagne, qui l'engageait à l'accompagner dans un voyage artistique et archéologique en Espagne et en Italie : « La visite de l'Italie, écrit Caroline à Schweighaeuser (13 juin 1801) devait lui procurer, au point de vue artistique, des avantages inappréciables pour son instruction et pour son avenir; il m'a été impossible de lui opposer la moindre objection. » Vers l'automne de 1802, Caroline le revoit à Florence, fraîchement revenu de son voyage en Sicile. Il est probable que Gropius correspondait encore de

behagt mir nur was stiller, reiner, aber vor allem milder und innig liebender mit dem vorschreitenden Alter wird » (*Lotte Schiller*, II, 171, 15 décembre 1813).

temps en temps avec les Humboldt [1]. En 1835, Guillaume de Humboldt le retrouve à Hambourg père d'une nombreuse famille.

L'ouvrage de Caroline ayant complètement disparu, on ne saura jamais la valeur des études et des recherches artistiques de cette femme supérieure. La jouissance qu'elle éprouvait à la vue des trésors innombrables cachés dans cette terre oubliée d'Espagne, était souvent troublée par les difficultés qu'il fallait vaincre avant d'être admis à visiter tel ou tel musée. Outre les permissions royales que l'on exigeait partout, il fallait à tout moment vider ses poches en pourboires. La plupart des palais et des châteaux étaient fermés pour tout le monde; ceux qui étaient accessibles ne l'étaient qu'à des heures fort incommodes. Autre embarras non moins désagréable : le désordre dans lequel on laissait en Espagne la plupart des objets d'art. Faute de connaissances véritables, ils restaient négligés, mêlés à des tableaux de nulle valeur : « Figurez-vous, écrit Guillaume de Humboldt à Gœthe, que des charmants tableaux de Rubens, de Titien, de Guido Reni sont relégués ici dans des chambres noires, sans lumière, parce qu'on les trouve indécents. Ce sont pourtant des tableaux moins dévergondés que ceux que l'on expose ailleurs. Une *Vénus* divine de Titien, la plus belle peut-être qui existe, meilleure sans doute que celle de Dresde, a failli être livrée aux flammes il y a quelques années : c'est à peine si l'on a réussi à la sauver [2]. » On passe sur ces inconvénients et sur d'autres; on

1. Voir *Briefwechsel zwis. Karol. v. Humb., Rahel und Varnh.*, p. 30 (Lettre de Caroline, Paris, 5 juillet 1801).

2. Cette Vénus est maintenant au Prado. Voir Madrazo, *Catálogo descriptivo é histórico del Museo del Prado de Madrid.* Madrid, 1872, nº 459, et Crowe und Cavalcaselle. *Tizian. Leben und Werke* (trad. p. Jordan), Leipzig, 1877, II, 495. — Quelques lettres et documents sur les tableaux de Titien en Espagne sont donnés par Zarco del Valle, *Unveröffentlichte Beiträge zur Geschichte der Kunstbestrebungen Karl V und Philipp II. Mit besonderer Berücksichtigung Tizians*, dans les *Jahrb. d. kunsthist. Samml. des aller h. Kaiserh.*, VII, 221 ss.

est bien récompensé de ses peines par le plaisir que l'on éprouve à contempler des tableaux dont on ne se fait pas une idée à l'étranger. Humboldt, toujours en parlant de l'œuvre de sa femme, que Gœthe appréciera sans doute un jour, ajoute : « Lorsque vous la verrez, vous éprouverez peut-être le désir de visiter ce pays où, dans cette saison au moins (en hiver), ni le ciel ni la terre ne sourient. » Gœthe, tout en lisant et en admirant sans réserve le travail de Caroline, n'éprouva jamais de « Sehnsucht » pour l'Espagne. L'Italie suffisait à ses rêves et à ses désirs.

Le temps nécessaire pour connaître avec quelque exactitude les tableaux de telle ou telle collection déterminait d'ordinaire la durée des arrêts des Humboldt dans telle ou telle ville de l'Espagne [1]. Dix jours à l'Escorial, écrivait Caroline à ses parents et à Lotte Schiller, étaient à peine suffisants pour voir et étudier tous les trésors que le monastère fameux renferme. Quatre grands tableaux de Raphaël et plusieurs petits, des Guido, des Titien, des Tintoretto en grand nombre, des chefs-d'œuvre de l'école espagnole, que l'on ne peut guère connaître ailleurs qu'en Espagne, voilà de quoi ravir nos voyageurs. Caroline croyait même que, exception faite pour la *Madonna della Sedia*, l'Escorial possédait les meilleurs Raphaëls et les meilleurs Titiens. Au palais de Saint-Ildefonse, dans la chambre de l'infante Marie, elle avait vu une Madone de Raphaël avec l'Enfant Jésus et saint Jean [2]; à l'Escorial, elle admira, entre autres tableaux, la célèbre *Madonna del Pez*

1. A Vitoria, dans le palais du marquis de la Alameda, ils avaient admiré une sainte Madeleine de Titien, une des nombreuses reproductions du tableau original de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Guillaume en donne une fort belle description dans ses *Esquisses sur le Pays basque* (II, 238). Voir Crowe et Cavalcaselle, *Tizian*, II, 616.

2. Voir le seul fragment de l'ouvrage de Caroline qui parut imprimé : *Rafaels Gemälde in Spanien*, dans la *Jenaische Allgemeine Litteratur-Zeitung* (1809), vol. I (Janv. Févr. Mars), Jena, 1809, p. v.

et la *Perla*[1]. Nous n'avons pas de renseignements sur les tableaux que les Humboldt examinèrent à Madrid. Dans une lettre à Körner (Paris, 30 mai 1800), Guillaume observe incidemment qu'il avait reconnu, avec sa femme, dans les *Fileuses* de Velazquez ce que c'était que la nature et la vérité dans la peinture. Dans les tableaux de Murillo et de Juan de Juanes [2], il voyait « une révélation du caractère espagnol : des figures originales mais point nobles chez le premier; des figures idéales, raphaélesques chez le second. » Ce n'était un jugement ni profond, ni exact, sans doute. Caroline, elle aussi, n'admirait pas sans restriction les chefs-d'œuvre de l'école espagnole. Témoin cette lettre qu'elle écrivit de Cadix, le 26 janvier 1800, à Schweighaeuser, et que je reproduis ici dans la traduction de Laquiante : « Séville est une grande cité aux rues étroites et sombres; nous y avons passé six jours à examiner les œuvres d'art, conservées dans des collections trop disséminées. Ces six jours, pendant lesquels nous n avons pas perdu un instant, cnt à peine suffi pour voir les œuvres les plus remarquables des peintres espagnols. On ne contemple pas, sans une attention respectueuse, ces témoignages de l'incroyable étude de la nature à laquelle ils se sont livrés. Il y a des tableaux de Murillo qui inspirent, à cet égard,

1. Sur l'exécution de la *Perla* par Raphaël, Cavalcaselle (*Raffaello, la sua vita e le sue opere*, Firenze, 1890, II, 260) a exprimé des doutes fort sérieux. De même la fameuse *Madonna del Pesce*, tout à fait raphaëlesque dans le type, a été peut-être exécutée partiellement par Giulio Romano. Voir G. Frizzoni, *I Capolavori della pinacoteca del Prado in Madrid. Raffaello e la sua scuola*, dans l'*Arch. stor. dell' arte*, VI, 316 s. Caroline de Humboldt a connu sans doute une longue description de ce tableau reproduite dans le vol. II du *Viage de España*, de Ponz, p. 173 s. : *Sobre una pintura de Rafael, que está en el Escorial, llamada la Madonna, o nuestra Señora del Pez, por Mr Henry, caballero irlandes, estando en el Escorial año 1754, con ocasion de haber dicho el pintor del Rey N. Amiconi que no era original de Rafael de Urbino* » (trad. esp. de J. Henay.)

2. Voir l'étude de Vilanova y Pizcueta, *Biografia de Juan de Juanes, su vida y obras, sus discipulos é influencia*, Valencia, 1884.

un étonnement profond. Mais je ne reste pas moins convaincue que les peintres espagnols les plus éminents n'ont jamais conçu un type idéal du beau et que le sentiment des côtés élevés de la nature humaine leur a manqué. A Madrid, j'avais vu plusieurs fois une *Vénus endormie* du Titien ; je n'aurais pas cru qu'il fût possible d'allier une telle pureté à un charme pareil. Je suis restée pendant des heures devant cette toile : la tête, avec les yeux fermés, et le corps sont merveilleux. Vénus est couchée au premier plan, sans aucun voile; jamais le pinceau de Titien n'a trouvé un coloris plus brillant ni plus délicat. Et cependant, je ne pense pas qu'il existe d'homme assez grossier pour que la noblesse d'inspiration de cette figure céleste ne l'emporte, chez lui, sur les sentiments de la beauté physique. Cette Vénus pourrait, ce me semble, être honorée et invoquée comme une sainte. Aucun peintre espagnol n'a jamais approché, même de loin, d'une conception de ce genre. Si riche que soit la Galerie de Paris, elle est incomplète à ce point de vue : on n'y trouve pas une grande toile de chacun des maîtres espagnols, et l'on ne peut cependant se faire une idée de cette école qu'après en avoir vu les plus beaux spécimens. »

Caroline n'était pas femme à oublier les impressions reçues dans son voyage. Elle se rappelait vivement, en Italie et ailleurs, les trésors artistiques de l'Espagne. A Florence, le 11 novembre 1802, elle donne des renseignements à Gœthe sur un crucifix qui ornait le maître-autel de l'église de San Lorenzo, et qui, assurait-elle, était autrement conçu et travaillé que la grande figure du Christ de marbre à l'Escorial. Celui-ci aurait été plus humain que le Christ de Florence, le visage du Sauveur gardait dans la mort une expression noble et élevée. Dix jours plus tard, c'est au tour de Guillaume à disserter sur ce crucifix : « Il n'existe, écrit-il à Gœthe, aucun document qui en prouve l'origine. On ne savait pas s'il fallait l'attribuer à Jean de Boulogne, à Cellini ou à d'autres. Il devait y avoir, au contraire, un document sur le Christ de l'Escorial, imprimé dans le *Voyage* de

Ponz [1]. Gœthe aurait dû consulter l'édition originale espagnole : « J'ai laissé celle-ci, ajoute Humboldt, avec tous mes livres espagnols chez M. de Burgsdorf à Ziebingen [2]. » Il se demande si le Père Norberto Caimo, que l'on appelait le *Vago* et qui n'aimait guère l'Espagne, n'avait rien écrit là-dessus dans ses *Lettres* [3].

L'enthousiasme de Mme de Humboldt pour les beaux tableaux

1. Ponz, qui parle de ce Crucifix dans le vol. II de son *Viage de España*, p. 66 (3e édit.), ne reproduit aucun document ; il ne fait que rappeler ce que Cellini lui-même en avait dit dans la *Vita* et dans le *Trattato della scultura*. — La similitude du nom de Saint-Laurent de l'Escorial et Saint-Laurent de Florence a fait naître sans doute une confusion déplorable. Il n'existe pas de Crucifix de Cellini dans l'église de Florence, mais seulement à l'Escorial. Des documents diplomatiques, des lettres retrouvées dans les archives de Simancas sur ce Crucifix fameux sont reproduites par E. Plon, *Benvenuto Cellini, orfèvre*, Paris, 1883, 2e partie, p. 223 ss.

2. Je parlerai ailleurs des rapports de Burgsdorf avec l'Espagne. Burgsdorf a vécu dans l'intimité des plus grands hommes de l'Allemagne ; il a joué un rôle considérable comme intermédiaire et conseiller, sans rien produire lui-même ; il a brillé dans les cercles les plus éclairés, les plus spirituels et les plus galants de son temps. Je doute fort, quoi qu'en dise Köpke, *L. Tieck*, I, 300, qu'il soit réellement allé en Espagne. Burgsdorf et Tieck étaient presque les seuls qui eussent fréquenté le cours d'espagnol de Tychsen. Voir sur lui, *Galerie von Bildnissen aus Rahel's Umgang und Briefwechsel*, hrg. v. K. A. Varnhagen von Ense, Leipzig, 1836, I, 101 s., et H. Hettner, dans l'*Allg. deut. Biogr.*, article Burgsdorf. Schiller était particulièrement enchanté de lui. Il écrit à Körner (Jena, 21 nov. 1796), *Schillers Briefe*, V, 114 : « Er (Burgsdorf) gefällt mir eben so sehr durch seine Bescheidenheit und Ruhe, als durch den Gehalt, der in ihm zu liegen scheint. » Et un mois plus tard (V, 137) : « Sein Umgang war uns recht angenehm ; ich liebe so ruhig empfangende Naturen sehr. » A la même date, à peu près (30 nov. 1796), Gœthe écrivait à Schiller : « Burgsdorf hat mir in seinem Betragen und in dem wenigen was er sprach recht wohl gefallen. » Le 2 févr. 1799, Caroline de Humboldt écrivait à Rahel (*Briefwechsel*, etc., p. 21) : « Burgsdorf war bereits im September mit dem Vorsatz abgereist die Pyrenäen zu durchwandern und Anfang November wieder hier zu sein... er kam nicht zurück... er schrieb er ginge nach Madrid. »

3. Norberto Caimo, dans ses *Lettere di un vago italiano ad un suo amico*, Pittburgo (Milano), 1759-1767, n'a guère décrit le Crucifix célèbre.

de Raphaël en Espagne dut nécessairement se refroidir à Rome, où les chefs-d'œuvre du maître divin brillaient dans tout leur éclat. Elle écrit de Rome à Schweighaeuser le 10 janvier 1803 : « Malgré tout ce que l'on peut admirer à Paris et en Espagne, c'est ici seulement que l'on apprend à connaître Raphaël et que l'on comprend que, chez lui, l'homme s'élève divinement au-dessus de l'artiste. »

Gœthe, n'en déplaise à sa mémoire, est bien coupable à nos yeux si l'ouvrage de M[me] de Humboldt sur la peinture en Espagne a irrémédiablement disparu. Puisque son journal les *Propyleen* avait cessé de paraître en 1800, pourquoi ne songea-t-il pas à le publier dans une autre revue ? Pourquoi, tout en l'appréciant, en le consultant même souvent, permit-il qu'il s'égarât sans que le public en prît connaissance, sans que les amis de l'art pussent jamais en profiter ? N'a-t-il pas d'ailleurs permis, surchargé de travail comme il l'était, que la poussière du temps ensevelît des essais admirables que Humboldt lui envoyait, dans l'espoir, sans doute, qu'il se chargerait de leur publication ? Avant le départ des Humboldt pour l'Italie, le manuscrit de Caroline était entre les mains de Gœthe : « Vous m'avez laissé par la lettre (*sic*) sur les tableaux de l'Espagne, écrit Gœthe à Guillaume de Humboldt, le 29 janvier 1803, un trésor dont je ne vous serai jamais assez reconnaissant. » Elle est souvent consultée lorsqu'il s'agit de savoir où ont émigré quelques-uns des chefs-d'œuvre décrits. Encore en 1807, dans ses souvenirs autobiographiques, Gœthe rappelle l'ouvrage de Caroline, si savamment conçu, si riche en détails curieux, d'une nouveauté si imprévue, faisant vraiment époque dans l'histoire de l'art [1]. En 1804, Benito Pardo de Figueroa, ambassadeur et ministre plénipotentiaire à la cour de

1. « Unerwartete Uebersicht bedeutender Kunstschätze, wie sie sich von allen Zeiten her in Spanien aufgehäuft hatten, gab uns ein Manuscript, welches Herr v. Humboldt und seine Gemahlin auf der Reise in Spanien im Jahre

Prusse, bien connu de Gœthe et de Wolf [1], publia à Paris son petit livre sur la *Transfiguration de Raphaël, suivi de quelques observations sur la peinture des Grecs*, qui eut quelque succès et fut même traduit en allemand [2]. Il est regrettable que Gœthe n'ait point confié à cet Espagnol éclairé l'ouvrage de Caroline sur l'art de son pays. En 1806 parut le volume IV de l'*Histoire de l'art*, de Fiorillo, consacré à l'histoire de la peinture espagnole, qui n'était pas grand'chose, mais qui offrait, en bon ordre et avec clarté, le suc d'autres livres, tels que Palomino, Caimo, Preziado, Ponz, Conca, Bourgoing, Cean Bermudez, etc. [3]. Henri Meyer, que tout le monde connaît comme le conseiller de Gœthe par

[1799] mit grosser Umsicht und Kenntniss verfasst hatten, und insofern Geschichte der Sammlungen und Localitäten der Kunstwerke als ein würdiger Theil der Kunstgeschichte mit Recht angesehen werden, wurden wir in derselben höchlich gefördert. » *Tag und Jahreshefte* (1807). *Gœthe's Werke*, éd. Weimar, Ab. I, vol. XXXVI, 390.

1. Wolf écrivait de Berlin, le 17 mai 1807, à Hirt (*Gœthe Jahrb.*, XV, 55) : « Vorzüglich mit dem span. Gesandten bin ich viel und mein Hierseyn scheint ihn zu noch mehreren griech. Versen zu verleiten. »

2. *Examen analitico del quadro de la Transfiguracion de Rafael de Urbino seguido de algunas observaciones sobre la pintura de los griegos*, Paris, 1804. La traduction allemande, faite par Fr. Greuhm, parut à Berlin en 1806. Voir un compte rendu dans les *Heidelbergische Jahrbücher der Literatur* (1808), I, 204 s. M. E. Sulger-Gebing, en parlant de l'article *Vom Raphael*, de F. Schlegel (*Europa*), dans son livre qui vient de paraître : *Die Brüder A. W. und F. Schlegel in ihrem Verhältnisse zur bildenden Kunst* (*Forsch. z. neueren Litteraturg.*, III), München, 1897, p. 121, aurait pu consulter avec profit l'étude du diplomate espagnol.

3. *Geschichte der zeichnenden Künste.* Vol. IV. *Geschichte der Mahlerey in Spanien*, Göttingen, 1806. On sait en quelle estime Gœthe tenait les ouvrages de Fiorillo. Deux années après, Rehfues, dans son voyage en Espagne, que Guizot a traduit : *Spanien nach eigener Ansicht im Jahre 1808 und nach unbekannten Quellen bis auf die neueste Zeit*, Frankfurt a. M., 1813, II, 1196-1244, consacrait un chapitre considérable à l'histoire des peintres espagnols : *Kurze Nachrichten über die Lebensumstände der vorzüglichen spanischen Maler.* Trente-cinq ans après l'ouvrage de Fiorillo parut la *Storia della pittura in Ispagna*, de Montecuccoli (1841).

excellence, en matière d'art, eut le bonheur de comparer le livre de Fiorillo avec l'étude manuscrite de Caroline de Humboldt. Il écrit là-dessus à Gœthe le 22 janvier 1807 : « Je viens de lire ces jours-ci l'*Histoire de la peinture en Espagne* de Fiorillo, qui aide à mieux comprendre le manuscrit de Mme de Humboldt [1]. » Meyer lui non plus ne se soucia pas de faire connaître au public le trésor qu'on lui avait confié. On ignore si c'est sur son conseil qu'un tout petit fragment de la description de Caroline, la partie consacrée aux tableaux de Raphaël en Espagne, vit enfin le jour, en 1809, dans la *Gazette littéraire* de Jena [2]. L'année suivante, Gœthe, en causant avec Guillaume de Humboldt, louait encore, et plus que jamais, l'ouvrage de Caroline; il l'appelait un trésor, un véritable chef-d'œuvre [3].

Pendant nombre d'années, ce manuscrit resta enseveli sans que

1. Voir aussi l'article de O. Harnack, *Aus dem Nachlasse H. Meyers*, dans la *Vierteljahrs. f. deutsche Liter.* (Weimar), III, 375.

2. C'est le fragment indiqué dans une note antérieure : *Rafaels Gemälde in Spanien*. — Comme il avait paru sans signature, Guillaume de Humboldt tenait à ce que le public sût que sa femme en était l'auteur. Il écrit à Welcker le 25 avril 1809 (*W. von Humboldt Briefe an F. G. Welcker*, hrg. v. R. Haym, Berlin, 1859, p. 10) : « Die Beschreibung von Raphael's Bildern im Januarstück 1809 der *Litt. Zeit* ist von meiner Frau ; es wäre mir lieb, wenn dies in irgend einer Zeitung ohne anderen Zusatz gelegentlich gesagt würde. » Henri Meyer avait lui-même écrit en 1798 une étude assez étendue sur Raphël : *Rafaels Werke besonders im Vatikan*, pour les *Propyleen* de Gœthe. Voir *Kleine Schriften zur Kunst von Heinrich Meyer*, Heilbronn, 1886, pp. 167 ss. (*Deutsche Literaturdenkmale des 18 und 19 Jahrh.*, vol. XXV.)

3. Guillaume de Humboldt écrivait, en janvier 1810, à sa femme : (*Gœthes Gespräche* hrg. v. Fr. v. Biedermann, *Nachträge*, Leipzig, 1896, X, 63) : « Er (Gœthe) hat auch lange über Deine Beschreibung der spanischen Bilder gesprochen. Er nennt es nie anders, wie : einen Schatz, und die der Raffaelschen Bilder : ein wahres Meisterstück. Und das sind sie auch. Er sagt : er habe nie eine Beschreibung gesehen, die einem so alles geben, das Bild zu beurtheilen. Die der Madonna del Pez hat ihn vor allem erfreut. Er hat nun auch die Farben daraus kennen gelernt, und ihre Wahl passt in seine Theorie. »

personne s'en souvînt. Ce ne fut qu'en 1823 que Guillaume de Humboldt osa le réclamer dans une lettre à Gœthe (3 novembre) : « Je vous prie de me céder pour quelque temps la description des tableaux de l'Espagne de ma femme. Je sais que vous gardez tout en bon ordre : il vous sera donc facile de retrouver ce manuscrit. » Il était trop tard. Le manuscrit avait disparu, on ne sait comment. Humboldt n'obtint pas de réponse à sa demande [1].

VI. — LE RETOUR. — DE MADRID A BARCELONE. — SIERRA MORENA. — LES RUINES DE SAGONTE.

Guillaume de Humboldt était à Madrid en plein hiver et il parle déjà du printemps qui approche, de la nature qui revêt ses charmes, des arbres qui se couvrent de bourgeons et de fleurs. Les brumes et les neiges du Nord n'avaient pas de place dans le Midi, caressé par le soleil doux et bienfaisant. Mais il fallait quitter la capitale et retourner en France en traversant d'autres provinces et en remontant les côtes de la mer depuis Cadix, jusqu'à Valence et Barcelone. Le 26 décembre 1799 on se mit en route. Quelles qu'eussent été leurs jouissances en Espagne, la pensée du retour souriait à Guillaume de Humboldt comme à sa femme Caroline. Cette joie, cependant, était mêlée à de vifs regrets. L'Espagne, ce pays si déchu de sa grandeur primitive, avait gagné leur cœur; les ruines se ranimaient et s'embellissaient à leurs yeux. On les traversait vite, ces villes du Midi, on voyageait à grandes étapes et fort péniblement. Maintes fois les pluies avaient défoncé les routes; entre Cordoue et Séville la voiture verse. Caroline fait à cheval une partie du chemin, ayant le petit Théodore devant elle, et l'autre enfant, Guillaume, en croupe. Le confort manquait partout, mais la nature était si

1. « Karolinens Beschreibung der spanischen Gemälde ist verschollen und weder in Tegel im Humboldtschen, noch hier (Weimar) im Gœtheschen Nachlass vorhanden », m'écrit mon ami Leitzmann, que je remercie des renseignements qu'il a bien voulu me donner à plusieurs reprises.

belle, le climat si doux, la végétation si luxuriante; les cyprès, les plus beaux arbres de l'Espagne, élevaient vers le ciel leur taille svelte; la mer, avec son mouvement perpétuel, peuplait l'imagination d'idées : « Le ciel et le pays, écrit Guillaume à Schlabrendorf, de Valence (20 mars 1800), sont vraiment divins et si je regrette quelque chose c'est d'être obligé de quitter l'Espagne avant le plein printemps. » Caroline elle aussi eût prolongé volontiers son séjour en Espagne; toutes les villes lui offraient de nouveaux trésors artistiques à admirer et à étudier; mais il fallait se hâter; on perdait un temps infini sur les grands chemins; Caroline était grosse et pensait accoucher dans la première moitié de mai. On se borna donc à l'essentiel. Tolède fut, par malheur, laissé de côté. Les jardins d'Aranjuez, chantés, immortalisés par Schiller, laissèrent froids nos voyageurs, à ce qu'il semble; ils n'en parlent pas. Après Cordoue, on quitta les plaines stériles; la nature étalait tous ses charmes, tout son luxe. Les orangers et les citronniers se couvraient de fruits, les palmiers élancés balançaient leurs panaches au souffle de la brise printanière, les oliviers, disséminés partout dans ce sol fécond, les myrtes, les grands et noirs cyprès donnaient un charme particulier à ces contrées méridionales. On sentait le contraste immense entre la végétation du Nord et celle du Midi. Jamais, avoue Caroline, elle n'avait observé l'effet des fruits dorés ressortant sur le feuillage sombre; ce n'est qu'en Espagne qu'elle avait compris dans sa belle simplicité la chanson de Gœthe : « Connais-tu le pays où les citronniers fleurissent. » « Lorsque je vis les premiers orangers près de Cordoue, écrit Caroline à Lotte Schiller, je commençai à chanter : « Connais-tu le pays... » Guillaume lui aussi se rappelait les plaintes émouvantes de Mignon lorsqu'il dicta, dans le pays des citronniers, ses distiques : *Sierra Morena* [1].

1. Témoin ce vers : « Unter der Mirthe Dach, umblüht vom Duft der Orange. » Gœthe avait chanté : « Im dunkeln Laub die Gold-Orangen

Séville ne captiva point les Humboldt. « C'est une grande ville aux rues étroites et sombres, » dit Caroline dans une de ses lettres. On y passa six jours fiévreusement occupés à examiner les œuvres d'art [1]. Cadix, au contraire, les ravit ; c'est ici qu'ils revoient la mer, et leurs premières émotions se renouvellent. « Cadix, dit encore Caroline, est une ville des plus gracieuses et des plus charmantes que l'on puisse voir. Elle est gaie, attrayante, remarquablement propre, d'une propreté sans exemple. La mer l'entourant de tous côtés, elle est enserrée dans une île et n'a qu'une seule promenade. » Il y avait alors à Cadix toute une colonie d'Allemands, comme C. A. Fischer le fait observer dans sa description de voyage. Dix jours passèrent bien vite dans la plus

---

glühn,.... Die Myrthe still und hoch der Lorbeer steht. » — Vincke, qui traversa l'Andalousie deux ans après Humboldt (octobre 1802), n'était nullement enchanté de cette province ; toutes ses beautés n'existaient que dans l'imagination des poètes : « Die Reise durch Andalusien war eine der traurigsten und entbehrungsreichsten... Alle hiesigen Bäume haben ein krüppelhaftes Ansehen, die Pomeranzen und die Citronenwälder sind bloss eine Schöpfung der Dichter. » Voir son *Voyage en Espagne* dans C. von Bodelschwingh, *Leben des Ober-Präsidenten Freiherrn von Vincke*, I, Berlin, 1853, p. 193 s. — On connaît les soupirs vers l'Espagne, d'Albano, le héros du *Titan* de Jean Paul. L'Espagne est le pays de ses rêves, le pays au printemps éternel, aux nuits douces, embaumées du parfum des orangers : « Da wäre er gern durch den schönen Himmel hingeflogen ». Les orangers de l'Espagne exerçaient un attrait puissant sur l'imagination de Clemens Brentano. Il écrit une fois à sa sœur Bettina (*Clemens Brentano's Frühlingskranz aus Jugendbriefen*, Charlottenburg, 1844, I, 118) : « Ach die Welt ist gross. Es giebt mildere Sonnenhimmel ! — Spanien wo die Orangen Dir in den Schooss rollen, ich muss Dich hinführen wo die ganze Natur Dir bestätigt was Du ahnest, was Du suchst und glaubst », et Bettina lui répond (p. 121) : « Von Spanien ! Ach erst hat mir die de Gachet davon gesprochen... Sie sprach von einem grossen Welttheil, von Oliven und Orangenwäldern, von blauen Fernen, von heissem Mittag und kühlen Abendlüften, und dass Du mitgehen werdest », etc.

1. Une lettre de ce temps, de Guillaume de Humboldt, et dont on ignore le contenu, adressée à son frère Alexandre, porte la date de Utrera (*Briefe Al. von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm*, Stuttgart, 1880, p. 24).

aimable société ; on commença ensuite à remonter la côte sous un ciel presque éternellement pur et sans nuages, jusqu'à Malaga, ville splendidement située, et jouissant d'un climat divin.

Grenade allait cependant offrir aux Humboldt bien d'autres avantages. C'est la ville d'Espagne qui a laissé dans leur âme les émotions les plus profondes. Caroline décrit Grenade à Lotte Schiller, à Schweighaeuser, à sa tante, Mme de Goltz. Elle ne se lasse pas d'admirer les montagnes couronnées de neiges perpétuelles qui entourent la ville, la plaine fertile, dont les nuances délicates contrastaient avec la blancheur des montagnes, les jardins qui se paraient de la tendre verdure des peupliers et des bouleaux, parmi lesquels se dressaient avec orgueil d'immenses lauriers et des cyprès séculaires. Le printemps faisait éclore partout des germes et des fleurs. Dans les jardins de l'Alhambra les citronniers, les orangers, surchargés de fruits dorés, les amandiers fleurissaient ; des haies de myrte s'entrelaçaient en berceaux et les gigantesques cyprès reflétaient leurs sommets dans l'eau du bassin. D'après le témoignage d'un artiste qui avait séjourné dix ans à Rome, Grenade est peut-être la seule ville qui ressemble à la ville éternelle. Elle s'élève sur de petites collines dominant la plaine, et est elle-même dominée par l'Alhambra, le palais des rois maures, splendide, merveilleux et presque intact.

De Grenade à Murcie, les Humboldt emploient sept pénibles journées. Murcie est une petite ville, riche et florissante, qui fournit d'oranges et de figues la moitié de l'Espagne. De Murcie, en traversant souvent des forêts de palmiers, ils passent à Alicante, ville renommée par son vin, mais qui ne possède de beau que le voisinage de la mer. Huit jours sont consacrés à Valence. Les richesses de l'art, la beauté de la nature, sont aussi ravissantes ici qu'à Grenade. Qu'on se rappelle le projet primitif de Guillaume de passer tout un hiver à Valence, projet qui avorta bien vite, comme l'on sait, aussi vite que celui d'un voyage en Portugal. Qu'on se souvienne des éloges accordés par la plupart des voyageurs à cette ville de délices, qui jouissait en tout temps d'un

climat divin. Les Humboldt durent s'en détacher à regret : « Nulle part, dit Caroline, je n'ai respiré un air plus doux et plus moelleux qu'à Valence. On se surprend à l'aspirer plus vivement, afin d'absorber en plus grande quantité cette atmosphère embaumée. La mer se trouve à une demi-lieue de la ville et la route qui y conduit est la promenade habituelle des habitants; c'est une des plus belles que je connaisse. Jamais on n'y souffre du froid ; de 10 à 11 heures du matin, souffle régulièrement la brise fraîche de la mer qui adoucit la chaleur. La ville plaît sans être jolie ; ses rues n'ont pas de pavés, mais elles sont propres ; si étroites et irrégulières qu'elles soient, elles ne manquent pas d'agrément. Tout cela tient à la beauté de l'atmosphère. La culture du pays de Valence est extraordinairement riche et soignée ; elle est cependant trop morcelée et trop divisée. »

De Valence, le chemin longe presque toujours la mer en remontant la côte, jusqu'en Catalogne. Le paysage, surtout près des ruines de Sagonte, est d'une beauté ravissante. Rien n'égale la grandeur de ce vaste bassin que la vue embrasse depuis Sagonte jusqu'au cap de Denia, qu'on aperçoit à une grande distance, au milieu des flots. Rien n'approche la beauté de cette plaine tapissée de verdure qui s'étend vers la mer. Au milieu des forêts d'orangers et d'oliviers on voit poindre les sommets des villes et des villages; une chaussée somptueusement établie court au travers en capricieux méandres ; à l'horizon brillent les sommets des tours de Valence. Plus on avance vers la colline, plus on perd de vue la plaine féconde. Le fleuve serpente dans le bas, passant à travers des bancs de sable et de pierre avant de se jeter dans la mer. C'est ici, en face des ruines de Sagonte, que les souvenirs du monde antique et de sa civilisation se pressent en foule dans l'imagination du grand philhellène, c'est ici qu'il reconnaît et qu'il sent plus vivement qu'ailleurs l'abîme qui sépare les peuples anciens des modernes ; c'est ici qu'il rêve, avec sa douce mélancolie, au changement perpétuel des choses humaines, à la poussière que les siècles entassent sur d'autres poussières.

Sagonte avait décidé de la chute de Carthage et de la grandeur de Rome. Pour heureuses qu'aient été les suites de la destruction, elle amena la perte complète de la liberté des colonies grecques. Humboldt, qui interrogeait les pierres de Sagonte d'après ces souvenirs, éprouvait sans doute, dans ce coin de l'Espagne, un sentiment de regret et d'amertume. A côté de ses murs, des tours tombées en ruine, Sagonte offrait encore les débris d'un vaste théâtre qui invitaient à l'étude et à la contemplation. Humboldt s'arrête un jour à Murviedro, l'ancienne Sagonte; il se promène en savant, en archéologue, au milieu des ruines et des décombres; il s'efforce de reconstruire dans sa pensée le théâtre ancien d'après les ruines conservées. Il prend des notes, et, à son retour à Paris, dans l'été de 1800, il écrit, sous forme d'épître, son beau mémoire sur Sagonte qu'il destine à Gœthe et qui resta enseveli jusqu'au jour où M. Leitzmann put l'imprimer avec d'autres essais non moins précieux.

Aucune partie de la cité n'offrait autant d'avantages pour la fondation d une ville que celle où l'ancienne Sagonte était placée, à peu de distance de la mer, au milieu de la plaine la plus fertile de l'Espagne, jouissant d'un doux climat, défendue naturellement et aisément contre les invasions des ennemis. La colline, à laquelle la ville actuelle est adossée, constitue l'extrémité de deux chaînes de montagnes d'une hauteur considérable qui, venant de l'intérieur du pays, se rejoignent ici et descendent ensuite graduellement jusqu'à la mer. On ne sait rien des origines de l'ancienne ville qui se perdent dans la nuit des temps; elle devait être située au sommet de la colline, puis peu à peu elle s'étendit aussi vers le bas, comme le prouvent les restes des édifices romains; les Maures vinrent placer leurs châteaux sur les points les plus élevés; le temps ne cessa ensuite d'exercer ses ravages; les ruines s'amoncelèrent et l'abandon et l'oubli régnèrent pendant des siècles. La ville de Murviedro, qui remplace l'ancienne Sagonte, est petite, mais propre; elle est joliment bâtie; elle compte, d'après Cavanilles, plus d'un millier de familles; ni

l'industrie, ni le bien-être n'y font défaut. Lorsqu'on y arrive de Valence, on aperçoit les restes des murs ébranlés qui couronnent le col; des tronçons de tours en surmontent les créneaux.

De toutes les ruines, celles du vieux théâtre offrent le plus grand attrait. Le théâtre et le cirque de Sagonte avaient été décrits, sept ans avant la visite de Humboldt, par Enrique Palos y Navarro, dans un petit mémoire, clair et érudit, qui valut à son auteur le titre de conservateur des antiquités de sa petite ville natale. [1] Un siècle auparavant (1705), le doyen d'Alicante,

1. *Disertacion sobre el teatro, y circo de Sagunto, ahora villa de Murviedro. Compuesta por Don Enrique Palos y Navarro, Abogado de los Reales Consejos, natural de la propia, y Conservador nombrado por S. M. de todas las Antigüedades que hay en ella.* En Valencia, 1793 (52 pp.). Elle porte en tête une dédicace à Don Manuel Godoy et une censure ou approbation de Don Juan Antonio Mayans y Siscar, qui savait fort bien flatter à l'occasion : « Todos los adelantamientos que se han hecho en Europa en las Artes y Ciencias de quatro siglos á esta parte, se deben á este estudio, etc. » Elle est ornée d'une planche : *Plan del Teatro Saguntino*, peut-être le même plan que Humboldt avait joint à son étude et recommandé à Gœthe. Voir *Ueber das antike Theater in Sagunt*, p. 81 : « Wie Sie auf beiliegender Zeichnung mit einem Blick übersehen werden », p. 99 : « Wie Sie auf dem Plane sehen..., etc. » Fiorillo, dans sa *Geschichte der Mahlerey in Spanien*, p. 9, assurait encore en 1806, ignorant sans doute le mémoire de Humboldt, que la meilleure description du théâtre de Sagonte était celle de Palos. Il est bien étonnant que Humboldt n'ait communiqué à aucun artiste ou archéologue de l'Allemagne le fruit de ses recherches. La description de Palos est rappelée aussi dans le *Voyage de Amsterdam*, etc., de C. A. Fischer, que Humboldt avait lu avec intérêt et plaisir (p. 451). Voici ce que Fischer écrit sur Sagonte et ses ruines (42[e] lettre, p. 450. Je n'ai point consulté la traduction française de Cramer) : « Wir gingen durch den stillen Flecken.. und stiegen bey dem offenen Proscenium hinein. Das Amphitheater senkt sich gross und kühn an einem Berge hinab, dessen Gipfel die Ruinen eines alten Castels bedecken. Der Mond stand gerade darüber, und der Wolkenschatten schwebte sanft auf den Graden. Unsere Phantasie versammelte die Bilder des Alterthums um uns her; die todten Sitze schienen sich zu verwölkern, und mitten aus der Stille der Nacht tönten die Stimmen und das Getümmel von Sagunt herüber. Aber was ist die Grösse der Menschen? Was ist der Ruhm der Nationen? Diese Ruinen, die von dem Glanz des alten Sagunt allein noch übrig sind,

Manuel Marti, avait adressé au nonce apostolique Antoine Félix Zondadari, archevêque de Damas, une épître latine sur l'état du théâtre de Sagonte[1]. En 1716, avait paru à Rome une autre description latine du même théâtre, sous forme de lettre, que ni Palos ni Humboldt n'ont connue[2]. Humboldt, tout en profitant de la description de Palos qu'il corrige en plusieurs endroits, donne une étude définitive, pleine de profondeur, de science et d'originalité, indispensable désormais à tous ceux qui voudront connaître Sagonte et l'organisation des théâtres de l'antiquité[3].

---

werden vielleicht nach einigen Jahrhunderten in Staub zerfallen, und ihr Gedächtniss nur in dem kleinen Raume weniger Druckblätter fortleben. » Le *Nuevo Plan del célebre teatro de la antigua Sagunto ahora Murviedro*, que Fischer mentionne p. 291 de son Voyage, est sans doute le plan indiqué ci-dessus. — Voir dans le *Memorial literario*, 1794, janvier, p. 251, un compte rendu du travail de Palos.

1. *Don Manuele Martini Epistola de Theatro Saguntino ad Zondadarium* (1705). Elle est imprimée en espagnol : *Carta del Dean D. Manuel Marti al Illmo, S. D. Antonio Zondadari*, etc., dans le *Viage de España*, de Ponz, IV (2e éd. Mad. 1779), p. 200 s. Montfaucon la traduisit en français (*Antiquité expliquée*, Paris, 1722, III, 237 s.). En 1790 parurent, de William Conyngham, les : *Observations on the description on the theatre of Saguntum as given by Emanuel Marti, dean of Alicant, in a letter adressed to D. Antonio Felix Zondadario*, dans les *Transactions of the Royal Irish Academy*, III, 21 s. — L'auteur de cette épître est bien connu par ses polémiques littéraires contre Sergardi (Quintus Settanus). Monseigr Zondadari, ambassadeur du pape Clément XI à Philippe V, vint en Espagne en 1702. Il y resta jusqu'en 1705. On sait que Niccolò Forteguerri, l'auteur du *Ricciardetto*, l'accompagnait en qualité de secrétaire.

2. *De Theatro Saguntino, epistola, auctore Joachimo Alcarazio*, Romae, 1716. Elle est dédiée au cardinal Gualtieri. D'autres mémoires sur Sagonte sont indiqués par E. Hübner, *Corpus inscr.*, II, 512 s.

3. Il est regrettable que ni MM. Dörpfeld et Reisch, *Beitrag zur Geschichte des Dyonysostheaters in Athen und anderer griechischen Theater*, Athen, 1896, ni G. Körting, *Geschichte des griechischen und römischen Theaters*, Paderborn, 1896-97, n'aient profité des observations de Humboldt sur les théâtres de l'antiquité, renfermées dans l'étude sur Sagonte. — Je ne connais malheureusement que

On comprend fort bien, à Sagonte, combien la beauté de la nature peut rehausser et doubler les beautés de l'art. L'art moderne, observe Humboldt, dédaigne les moyens d'augmenter son effet, en profitant d'une heureuse position, offerte par la nature. Humboldt connaissait par ses études d'autres théâtres anciens, ceux de Pompéi, de Viterbe, de Taormina, d'Orange, d'Arles, de Catane ; il les compare à celui de Sagonte et il conclut que nul théâtre n'est plus intéressant, pour la connaissance des dispositions intérieures de l'édifice, que celui de Sagonte ; nul autre n'offrait une idée aussi complète des différentes parties, car c'était le seul des théâtres anciens de l'Espagne, de la France, de l'Italie et de la Grèce qui laissât voir encore complètement les gradins, et qui permît de juger de la scène d'après les fondements : « Lorsque l'on considère que d'autres monuments de l'antiquité, dans d'autres pays, sont couverts de décombres et disparaissent pièce par pièce, on se réjouit vraiment de voir cette ruine si bien conservée, dégagée de tous les côtés, soignée à l'intérieur et donnant par ses murs, par ses arcs, ses portes et l'hémicycle de sièges resté intact, une idée parfaite de son ancienne grandeur. » De même que Palos, Humboldt rappelle que le théâtre, depuis 1785, servait encore de temps en temps à des représentations [1]. Comme le modeste archéologue espagnol, Humboldt décrit l'état actuel du théâtre et tâche d'en étudier les moindres débris, d'en reconstruire dans son imagination les parties manquantes. Il disserte sur l'âge du théâtre qu'il suppose d'origine grecque et existant déjà aux temps d'Annibal, sur la disposition et l'arrangement des

le titre d'une autre description du théâtre de Sagonte, parue sept ans après le voyage de Humboldt : José Ortiz, *Viage arquitectónico-antiquario de España*, Madrid, Imprenta Real, 1807.

1. Palos n'indique pas le titre de la pièce représentée en 1785, qui doit être *La destruccion de Sagunto* (anonyme), mais il ajoute (p. 35) : « Cuya funcion no vista hasta entonces se publicó en una de las *Gacetas de España*. » Voir aussi Nic. de la Cruz, *Viage de España, Francia é Italia*, Madrid, 1806, I, 68.

degrés, sur les 33 rangs de gradins où se plaçaient les spectateurs, sur la scène et l'avant-scène qui tombait dans son prolongement, sur la place réservée aux décorations, sur l'emplacement du chœur dans l'orchestre, sur la destination des niches du milieu et de quelques ouvertures énigmatiques, et sur maint autre détail technique. Les lumières qu'il donne, ses considérations générales sur le théâtre grec et romain, sur les spectacles et les représentations grecques, qui n'étaient, à l'origine, que des fêtes populaires, trahissent la main du maître, le talent et la force d'imagination d'un savant qui savait comme personne se transporter dans le monde des anciens, sentir et penser avec eux. Aussi a-t-il souci d'appuyer ses recherches et ses conjectures de passages d'auteurs classiques; il fait revivre ce qu'il décrit, il sait ranimer cette terre des morts parsemée de ruines.

Pour voir des ruines véritables, il faut monter jusqu'au château. Tout gît ici dans un pêle-mêle déplorable; tout est ici en proie à la dévastation. Impossible de voir clair parmi les débris de colonnes, d'autels et de pavés. Les fortifications disparaissent; la tour du sommet ne montre que deux pauvres fragments, à demi écroulés ; elle est fendillée comme un tronc frappé par la foudre. Qu'on est loin ici de la grandeur grecque et romaine qu'on respire encore en bas, à côté du théâtre ! Dès qu'on passe le portail du château, on est en pleine barbarie Tous les peuples qui s'arrêtèrent à Sagonte ont ajouté leurs monceaux de ruines, les Goths d'abord, puis les Arabes vaincus par le Cid et de nouveau vainqueurs après la mort du héros, puis les Aragonais. Chaque siècle a eu sa part au grand ravage [1].

1. On pourra comparer les notes historiques sur Murviedro données par Humboldt avec l'étude de Vicente Boix (historiographe de Valence), *Memorias de Sagunto*, Valencia, 1865, et l'ouvrage de A. Chabret, *Sagunto, su historia y sus monumentos*, Barcelona, 1888. — « Con mármoles de nobles inscripciones | Teatro un tiempo, y aras en Sagunto | Fabrican hoy tabernas y mesones », avait déjà chanté avec quelque emphase, en parlant des ruines de Sagonte, le

Heureusement pour Humboldt, il avait vu Sagonte avant 1808, avant que l'on employât une partie du théâtre à construire des fortifications nouvelles. Replongé dans ses méditations, ce grand adorateur de l'antique dut quitter Sagonte et poursuivre son voyage. Il avoue cependant que la vue de la mer, de la plus hospitalière des mers, la vue de la plaine verdoyante et fertile ont soulagé son cœur. Le sentiment de regret produit par tant de dévastations se dissolvait dans une mélancolie tendre, et la fantaisie, après avoir erré à travers les temps, revenait à un doux repos.

C'est à cette époque, sans doute après avoir vu Sagonte et avant de quitter les plages de l'Espagne, que Humboldt éprouva une sorte d'exaltation, une attaque de fureur poétique, une des premières qui l'ait engagé à écrire des vers. C'est dans la première moitié de mars 1800 qu'il écrivit ses distiques : *In der Sierra Morena* [1]. Il attendait la naissance d'un fils et il voulait le saluer d'avance; il voulait lui rappeler son origine, ses parents, sa patrie, sa destinée, son but dans l'avenir et le moyen de l'atteindre; il voulait inculquer à son futur descendant, qui reposait encore dans le sein de sa mère, l'amour pour le travail, pour l'étude et la réflexion. Il écrit, dans le mètre préféré de Schiller, des vers qui

---

poète Bartolomé Leonardo de Argensola. — Sur le voyage du roi Philippe IV aux ruines de Sagonte, voir *Documentos inéditos para la hist. de España*, LXIX, 252.

1. La date de sa composition, donnée dans les *Œuvres*, I, 379 (Anfang Januars, 1808), doit être corrigée. Pourquoi le titre *Sierra Morena*? C'est un caprice. Il résulte de ses lettres qu'au commencement de mars il était encore à Valence; le 15 mars il était à Barcelone. Entre temps, il avait vu Sagonte qu'il rappelle dans la troisième strophe :

> Bätica sah sie, und Gades, Italica's klagende Trümmer,
> Und dich, öd und verwaist, zweimal zerstörtes Sagunt.

M. Leitzmann promet une étude sur les poésies de Humboldt, surtout sur celles écrites pendant son séjour à Rome (*Sechs unged. Aufs.*, p. XLV.)

sont plutôt de la philosophie versifiée, comme le fameux *Spaziergang* de son grand ami. Les idées étouffent l'inspiration, elles sont trop à l'étroit dans son petit poème; elles débordent. Le titre *Sierra Morena* n'a rien à faire avec le contenu de la pièce. L'Espagne est dans la coulisse. Humboldt la rappelle comme le pays qui, par son doux climat, aida à féconder les germes non encore éclos, le pays des myrtes et des orangers, où les bises glaciales du Nord ne soufflent jamais; il rappelle aussi l'Espagne des ruines, l'ancienne Betica, Gades, les ruines plaintives d'Italica et de Sagonte, orpheline, déserte, deux fois détruite. Puisse son fils, échauffé par le soleil bienfaisant du Midi, croître, mûrir et se fortifier au Nord, et devenir un homme.

On sait que Caroline accoucha le 17 mai, à Paris, d'une fille qu'on nomma Aurora-Adelheid-Rahel pour rappeler à la fois l'Espagne, l'Allemagne et la France. Mais le poète ne s'inquiète guère d'être trompé dans ses espérances; une fois que les premiers accords de sa lyre ont vibré, il se livre à son inspiration avec l'adoration de l'idée qui le caractérise, avec toute son âme. Il fait couler dans ses distiques toutes les sources qui nourrissaient sa vie intérieure. Si l'image poétique en souffre, tant pis pour les vers. Humboldt ne voulait pas écrire de beaux vers, mais exprimer de belles et profondes pensées. Son mérite, c'est de donner, de montrer en toutes choses l'intimité de son être. Il atteint ainsi des profondeurs dont d'autres poètes, d'autres savants n'ont pas même approché. L'âme des choses lui importait bien plus que leur surface. Humboldt cherche à démêler la force secrète qui unit le monde intérieur au monde extérieur; mieux encore, il veut conformer l'intérieur à l'harmonie du dehors. La nature n'est pour lui qu'un signe vital, en correspondance avec nos sentiments; elle n'est qu'un symbole. La nature a une forme immatérielle, dit Humboldt dans son essai *Ueber die Aufgabe des Geschichtsschreibers*, l'esprit de l'humanité est le même au fond que celui de la nature. Mais la nature écrase souvent l'homme par son étonnante majesté. Rappelons ici encore comment, à son

entrée en Espagne, Humboldt avait été presque ébranlé par la vue de la mer : « Ce qui, en présence de l'Océan, tend l'imagination jusqu'à l'épouvante, c'est la redoutable mobilité qui se propage de tous côtés à la fois avec une rapidité infinie; qui, par un choc presque insensible, soulève l'horrible profondeur de l'abîme et menace d'engloutir la planète tout entière. D'un côté la mer, de l'autre les Pyrénées : ces prodigieuses masses de rochers dont nulle verdure n'adoucit l'austérité, ces masses offrent l'image du repos éternel, de l'inertie absolue, d'un poids qui, pesant toujours sur son centre de gravité, ne menace de s'écrouler que pour s'asseoir encore avec plus de solidité. Ce repos éternel des montagnes, cette éternelle agitation de la mer, l'un et l'autre soumis à des lois aveugles, s'exerçant tous deux dans des masses énormes et continues, informes éléments du chaos, sont les manifestations où la nature inanimée déploie sa sublimité : une force ténébreuse et incompréhensible y domine, et devant elle toute force intellectuelle se tait et s'évanouit[1]. » De même que

1. Je reproduis ce passage de Humboldt (*Œuvres*, III, 215), d'après la traduction donnée par Challemel-Lacour, *La philosophie individualiste*, etc., p. 112. L'immuable inertie des montagnes, qui contraste avec la mobilité perpétuelle de l'âme, agissait puissamment sur l'imagination de Humboldt : « Auf meine Einbildungskraft wenigstens wirkt nichts so schrecklich, als die rohe Masse ohne Leben, ohne Organisation, ein blosser Haufe formlosen, ungebildeten Stoffs-Gebirge » (Lettre à Gœthe, 28 nov. 1799). Voir aussi l'ode à son frère (1808):

Zwiefach ist die Gewalt, vor der mit Zittern
Das Dasein flicht; des Meers, das rastlos eilet,
Des Felsen, der in träger Masse starrt.

Taine, dans son *Voyage aux Pyrénées* (Paris, 1858, p. 337), pensait autrement que G. de Humboldt : « Ces squelettes de montagnes nous semblent inertes parce que nos yeux sont habitués à la mobile végétation des plaines; mais la nature est éternellement vivante et ses forces combattent dans ces sépulcres de granit et de neige, autant que dans les fourmilières humaines ou dans les plus florissantes forêts. Chaque parcelle de roc presse ou supporte ses voisines; leur immobilité apparente est un équilibre d'efforts; tout lutte et travaille; rien n'est calme et rien n'est uniforme ».

pour Guillaume de Humboldt, la vue de la mer remplissait l'âme de Caroline d'un recueillement secret : « Ce qui m'attirait uniquement ici, à Cadix, écrit-elle, la vue de l'Océan sans limites, avec ses majestueux et perpétuels mouvements de flux et de reflux, me fascine exclusivement. Nul autre spectacle n'est plus propre à porter l'âme à se recueillir ou à se lancer dans les espaces illimités : il n'en est pas qui fasse mieux pénétrer dans l'esprit l'idée de l'infini. »

Rechercher et saisir l'analogie qui existe entre les forces de la nature et celles de l'homme, créer, d'après elle, une sorte de cosmogonie, voilà un sujet grand et nouveau, digne d'inspirer un véritable poète. La plume de Schiller aurait à peine suffi. Si l'imagination poétique n'avait pas été chez Humboldt infiniment inférieure à sa puissance d'analyse et d'investigation, nul doute qu'il aurait tenté lui-même ce poème grandiose dont il esquisse quelques lignes dans son ode sur Rome, dans les stances à son frère [1]. Le symbole étant pour lui, comme pour Gœthe, pour J. Böhme, Saint-Martin, Schelling et les romantiques qui en ont outré la signification, le mystère, l'essentiel de la nature, de l'art, de toutes choses d'ici-bas, il s'efforce de trouver en tout le lien qui unit le fini à l'infini : « Le symbole a ceci de particulier qu'il invite l'esprit à persister sur la chose qu'on veut représenter, à la creuser jusqu'au fond [2]. L'écorce doit être percée pour que l'idée jaillisse et rayonne dans toute sa splendeur. Les Grecs n'ont-ils pas tout traité d'une manière symbolique ? En transfor-

1. Il écrit à Welcker, le 20 octobre 1808, à propos de ces stances (*Briefe*, etc., hrg. v. R. Haym, p. 7) : « Ich habe gesucht, die alte und die neue Welt und in beiden, die Kunst und den Menschen, und die rohe blinde Natur in Contrast einander gegenüber zu stellen und Blicke auf die Schicksale der Nationen und Welttheile zu werfen. Aber der Stoff war für meine Kräfte zu widerstrebend, und ich fürchte, er ist nicht genug poetisch geworden. » Sa crainte n'était que trop fondée.

2. *Geschichte des Verfalls der griech. Freistaaten*, p. 208.

mant tout ce qui les approchait en symboles, ne sont-ils pas devenus eux-mêmes le symbole de l'humanité la plus pure et la plus parfaite ?

Il faut se souvenir de cet article de foi de Humboldt lorsqu'on lit n'importe quelle poésie de lui. C'est ainsi que dans son élégie à Rome, il donne l'image symbolique des siècles, des époques de culture qui se superposent, pour conclure au changement perpétuel, à l'inéluctable décadence de toute chose d'ici-bas. Dans ses graves distiques *Sierra Morena*, qui roulent majestueux comme les grands flots d'une mer menaçante, Humboldt veut montrer à son fils, qui sera bientôt lancé au milieu des orages de la vie, comme il doit concevoir le monde qui l'entoure et diriger ses regards scrutateurs dans les abîmes de l'espace infini. Les orages grondent de toute part. Il s'agit de trouver dans la nuit obscure de cette mer profondément agitée, au delà des nuages qui la couvrent, l'étoile polaire qui est notre guide. Il s'agit de lutter et de poursuivre audacieusement notre but. Il s'agit d'écouter en tout la voix divine qui retentit en nous. Heureux encore, mille fois heureux, celui qui a pour patrie le Nord, le pays des Germains. En France et au Midi, la sève humaine s'énerve et s'affaiblit. Nos combats exigent la plénitude de nos forces. La plante homme, d'après Humboldt, croissait en Allemagne robuste et forte, comme nulle part ailleurs. Lui, le penseur allemand, voué sans relâche à la spéculation, il aura soin d'élever son enfant dans la langue de ses pères, de le nourrir d'un lait bien pur, de lui inspirer des sentiments et des idées tout à fait allemands [1].

Le voyage approchait de sa fin. Le 15 mars 1800 on avait atteint Barcelone. La nature, écrit Guillaume, et sa femme le

1. Il y a dans les *Nachgelassene Dichtungen des Grafen Adolf Fried. v. Schack*, hrg. v. G. Winkler, Stuttgart, 1896, p. 21 s., une poésie : *Sierra Morena*, une des plus faibles du recueil, qui n'a aucun rapport avec la *Sierra Morena* de Humboldt. — Je ne connais que le titre d'un fragment élégiaque *Sierra Morena* (1819), de Ferd. L. K. Freih. v. Biedenfeld.

répète, s'est montrée plus généreuse en Catalogne que dans les autres provinces de l'Espagne. La campagne est parfaitement cultivée. L'activité et l'industrie des Catalans ressemblent à celles des Hollandais, et c'est à bon droit qu'on a appelé cette province la Hollande du Midi. Près de Martorell, des femmes et des jeunes filles s'assoient aux portes des maisons et fabriquent des dentelles. On rencontre souvent des familles entières, la mère et quatre ou cinq enfants occupés ensemble à ce travail. Les voyageurs français considèrent la Catalogne comme le prolongement de la France. En effet, les mœurs françaises, l'aisance française se conservent jusqu'à Barcelone. La langue du pays n'est qu'une variété du dialecte du Midi de la France. Toute cette côte de la Méditerranée a partagé pour longtemps le sort de la France. « On connaît, écrit Humboldt à Gœthe, les charmes de la Catalogne, ces collines boisées qui alternent agréablement avec des vallées fertiles, la culture soignée et point minutieuse du pays, la propreté, l'élégance même des villages et des maisons de campagne aux environs des villes, qui respirent partout la gaieté et le bien-être. »

Sur Barcelone, nous n'avons pour tout souvenir que deux lignes de Caroline : « Barcelone, dit-elle, est une ville très agréable, je dirai même charmante, bâtie au bord de la mer, entourée de montagnes verdoyantes et d'innombrables villages. » Comme son frère Alexandre, Guillaume ne renoncera pas au beau pèlerinage au Montserrat. Avant d'entreprendre le voyage de Paris, il quitte sa femme et ses enfants pour trois jours, le 26 mars, et, avec le recueillement pieux d'un philosophe solitaire, épris de la vie contemplative, qui visite d'autres ermites rebutés par les âpretés de la vie et séparés pour toujours du monde, il commence son ascension.

VII. — LE MONTSERRAT. LE DÉPART

La palette des couleurs dont se servait Guillaume de Humboldt pour peindre la nature n'était pas aussi riche que celle de son frère Alexandre. Son pinceau n'avait pas à reproduire l'éclat d'une végétation tropicale luxuriante, les spectacles infiniment variés qui avaient charmé la vue de l'auteur du *Cosmos*. Il traçait des tableaux modestes et de préférence des tableaux intimes. Guillaume peint la nature et ses phénomènes avec l'âme sensitive d'un adepte de Rousseau. Il néglige la couleur pour cultiver la forme. Il voit au dehors une merveilleuse correspondance avec les sentiments de l'homme. On s'attend à ce qu'il écrive en artiste, et il écrit, il juge en philosophe. S'il décrit une montagne, c'est pour poursuivre et résoudre un problème de psychologie. Le Montserrat, cet archipel d'écueils au milieu de la plaine de Catalogne, n'est au fond qu'un symbole de la vie solitaire de l'homme. Schiller, après avoir lu la description de son ami, disait fort bien qu'elle transportait le lecteur du monde extérieur dans le monde intérieur. A vrai dire, Humboldt ne veut pas décrire, il veut caractériser. Il n'est pas un trait, si insignifiant qu'il paraisse, qui ne puisse servir à dévoiler tel ou tel caractère. Il n'est pas une différence de langage à peine perceptible qui ne révèle une différence d'esprit chez différents peuples. L'emploi de l'espagnol « desengañar » et du français « désabuser » diffère par suite de la différence de culture et d'esprit des deux nations. Le mot espagnol a presque toujours un sens pathétique et solennel. Le poète s'en sert pour exprimer le retour de l'âme au ciel après les illusions des vains plaisirs d'ici-bas ou le déchirement du voile trompeur de l'amour. Le mot français, c'est la mort de tout état poétique, de toute inspiration ; il exprime l'état d'une âme refroidie.

Dans son excursion au Montserrat, Humboldt prit évidemment des notes plus abondantes qu'ailleurs. A son retour à Paris, il les revoit, les corrige, les compare avec d'autres descriptions, d'autres études, et il écrit ainsi, dans l'été de 1800, son épître fameuse à Gœthe, qui ne manqua pas son effet [1]. C'est un fragment sauvé du grand ouvrage sur l'Espagne, qui fit naufrage dans l'imagination de Humboldt. Celui-ci voulait reproduire ses impressions à lui, peindre l'état de son âme devant cette montagne isolée de la Catalogne et ses ermitages adossés aux rochers. Il a renoncé au luxe inutile des recherches scientifiques. Il a consulté cependant, en philologue curieux, d'autres livres sur le Montserrat : « J'ai eu soin, dit-il, de consulter les écrivains de la nation pour ne point négliger ce qui aurait pu servir à ma caractéristique. » Il a donc lu les documents sur le Montserrat contenus dans l'*España Sagrada* de Florez, dans le *Limes hisp.* (*De origine ac Progressu cultus B. M. Virginis in Monte Serrato*) de Petrus de Marca, dans la *Crónica general de la Orden de San Benito* de Antonio Yepes [2]. Il a même lu, ce que bien peu d'Allemands avaient fait avant lui, le poème épique sur le Montserrat de Cristóbal de Virués, qu'il ne trouva pas aussi beau que le voulait Cervantes et qu'il promet de décrire à Gœthe, ce qu'il oublia de faire dans la suite [3]. Enfin il a consulté d'autres voyages,

1. Ce long article, en forme de lettre à Gœthe, *Der Montserrat bei Barcelona*, devait paraître dans les *Propyleen*. Ce journal de Gœthe étant mort d'anémie, on l'imprima au mois de mars 1803 dans le journal de Gaspari et Bertuch : *Allgemeine geographische Ephemeriden*, XI, 265 s., et ensuite dans les *Œuvres*, III, 173 s.

2. Ce n'est que tout récemment qu'on a publié la *Historia de Montserrat por el Abad D. Miguel Muntadas, continuada por un monje del mismo monasterio*, Barcelona, 1894.

3. J'ai dit ailleurs (*Bollett. stor. della Svizz. ital.*, 1893, voir aussi E. Dorer, *Nachgelassene Schriften*, Dresden, 1893, p. 79 s.) que Virués avait un sentiment de la nature plus vif que les poètes de l'Espagne de son siècle. Il y a des traces de ce sentiment dans son poème, réimprimé aussi dans la collection : *La verdadera ciencia española*, vol. XLII, Barcelona, 1884, qui le sauvent parfois de la

un itinéraire portugais fort ancien et fort rare aujourd'hui [1], le voyage en Espagne de Dillon [2], celui très connu de C. A. Fischer et quelques autres.

fadeur, de la monotonie et du prosaïsme. — On a assez bien étudié le sentiment de la nature dans la poésie de différentes nations (voir une critique de ces études par A. Biese, *Das Naturgefühl im Mittelalter und in der Neuzeit*, dans la *Zeitsch. f. vergl. Literat.*, XI, 211 s.) : pourquoi ne l'étudierait-on pas dans la poésie espagnole ? — Sur le poème de Francisco de Ortega, *Origen, antigüedad é invencion de Nuestra Señora de Montserrat*, voir Ticknor, *Hist. of Span. Lit.*, London, 1863, II, 475. Sur le poème de F. Bracciolini dell' Api, *Il Monserrato*, imitation du poème de Virués, voir l'introduction de M. Menghini à la *Psiche* de Bracciolini. *Scelta di curiosità letterarie*, Bologna, 1889, disp. 234.

1. Le titre de ce voyage n'est pas correctement indiqué dans les *Œuvres*, III, 186 : *Chorographia de alguns lugares que stam em hum caminho, que fez Gaspar Barreiros o anno de M.D.XXXXVI começãdo na cidade de Badajoz em Castella, te á de Milam em Italia, cõ algũas outras obras...* Coimbra, 1561. Je ne connais ce livre que par un extrait fort étendu que je dois à l'amabilité inépuisable de Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos. La dédicace porte la date du 20 septembre 1560. Les feuillets 106-123 contiennent le chapitre : *Nossa Senhora de Monserrat* : « Porque esta montanha de M. é hũa das cousas de sua qualidade de mor espanto e admiração que a meu juizo pode aver em gram parte do mundo, nam deixarei de screver o sitio d'ella o melhor que poder. » Barreiros donne en effet une description détaillée et exacte de la montagne, du monastère et des douze ermitages. Les rochers aux formes étranges qui se dressent vers le ciel le ravissent : « Parece serem fabricados pella natureza de proposito para espanto e admiraçam dos homẽs... » Le travail des hommes a vaincu ici des difficultés presque insurmontables. C'est à force d'échelles qu'on gravit souvent les escarpements les plus abrupts. De temps en temps des rochers se détachent : celui qui s'écroula au mois de mars 1546 tua 9 hommes et en blessa 40. Les douze ermitages intéressent bien plus que le monastère. Barreiros les visita tous ; plusieurs « stam postas no meo das dictas rochas como ninhos de andorinhas pegados no meo de hũa mui alta torre, porque assí parecem aos q. de fora as vem. » Ils n'ont pourtant pas l'aspect sauvage lorsqu'on les approche : « Porque tem oratorio, refectorio, camara, studo, cisterna, jardim... com pateos e entradas q. faz muito mor admiraçam, tudo mui bem lavrado de pedra e cal ou ladrilho com boos retavolos, boas vidraças, boas forros, em muita perfeiçam e limpeza ». Barreiros renseigne aussi sur le nom et l'état des ermites, et paraît lui-même pencher pour la vie solitaire et contemplative.

2. *Journey from Barcelona to the mountain of Montserrate*, dans les *Travels through Spain*, etc. London, 1780, p. 382 s. (Humboldt cite la 2e édit. de

Tout étranger qui arrivait en Catalogne, dévot ou non, savant ou simple touriste, s'il n'était pas pressé par le temps, faisait son pèlerinage au Montserrat. Plus on remonte le courant des âges,

---

Londres, 1782). Humboldt nomme aussi dans ses *Baskische Skizzen* (III, 234) le voyage en Espagne de Townsend, mais cet Anglais ne paraît pas avoir fait l'ascension obligatoire du Montserrat. Il n'en dit rien dans sa *Journey through Spain in the years 1786 and 1787*. London, 1791. Parmi les voyageurs allemands qui ont fait leur pèlerinage au Montserrat, je rappellerai Peter Rieter, dont l'itinéraire remonte à l'année 1428 : « ...in dem acht und zwainzigisten jar, und rait durch Istories (Astorga) gehn Salvator (Saragosse) unser lieben frauen und wider reiten gehn Muntzenrat unser lieben frauen in Kattellania... » (*Das Reisebuch der Familie Rieter*, hrg. von R. Röhricht und H. Meisner, dans la *Bibl. des litter. Vereins in Stuttgart*, Tübingen, 1884, vol. 168, p. 9). 34 ans plus tard, Sebaldt Rieter visite le Montserrat sans décrire ni le sanctuaire, ni la montagne dans son *Reisebuch* (p. 14 ; 34 du même Itinéraire). — Le voyage en Espagne de Hieronymus Münster (*Itinerarium sive peregrinatio accuratissimi doctoris medicinæ Jeronimi Monetarij per Hispaniā, Frānciā et Allemaniā altā et bassā cum descriptione locorum civitatum et Castellam, anno salutis 1494*), qui contient des détails fort curieux et intéressants et qui est encore manuscrit à la « Hofbibliothek » de Münich (Cod. lat. 431) (M. Foulché-Delbosc se propose de le publier) contient un chapitre consacré au Montserrat (ff. 116-118), *De Monasterio Montis Serrati*. Münster y arrive le 26 septembre 1494 : « Est inter varios et multiplices colles maximus et eminentissimus mons ad nubes elevatus et aparet ac si esset sceza scissus et divisus... Sunt 12 heremitaria per totum montem in altissimo et bassiori loco sita. Et sunt valde amene et exquisite edificate. Habet unaque pulcram capellam optime ornamentis decoratam. Item ortulos pulcerrimos alique duos alique tres pro commoditate et inparitate loci... Elegantissimus locus est pro heremitis... Contemplator et solitarius nobiliorem locum vix posset eligere, etc. » — Lukas Rem fit son ascension au Montserrat au printemps du 1510 : « Daz ist ain überloblichę kirchfart, ain Closter, auf einem hohen berg. Vil heremiten noch höcher. Geschehen on Mas grosse wunderzaichen. » (Voir V. Hantzsch, *Deutsche Reisende des sechszehnten Jahrhunderts*, Leipzig, 1895, p. 13.) — Dans l'itinéraire du voyage en Espagne de Sebald Oertel (qui vient d'être imprimé par Th. Hampe, dans les *Mitteilungen aus dem germanischen Nationalmuseum*, 1896), *Das Reisetagebuch des Sebald Oertel*, 1521, on lit la description suivante du Montserrat (p. 75) : « Gen Munserat was 3 meil, da blieben wir ij tag, und wir besahen auff dem berg wol 10 armittes oder einsiedel, die wonen in den felssen, gar wunder-

plus les récits des ascensions à cette montagne sacrée sont dépourvus d'intérêt et surtout de couleur, plus ils se rapprochent de

---

parlich ding, vnd wir besahen gar viel ding im Closter. Und die Mutter Gotts thut gar grosse Zaichen, vnd sind da viel grosse wächsine Kärtzen, die einer kaum vmbgreiffen kan, vnd wol 43 silberne lampen, die tag vnd nacht brennen, vnd sonst wol bey 100 silberne lampen, die nit brennen. Da leget ich 5 Real in den stock. Da gibt man einem jeglichen Reich oder Armen brot wein öll vnd essig bevor. Aber was man für die Ross und essel bedarff, mus man bezallen. Da verzerten wir 8 Reall, vnd lies mess lessen für 1 Real. Und daselbst wurd mir mein 2 pferdten die schwentz abgeschnitten. » — Vers 1560, après force aventures, Bartholomäus Khevenhüller ne manqua pas de faire sa visite aux ermites du Montserrat. Je n'ai pas lu le manuscrit de son voyage qui est conservé à l'archive de Thurnau. — En 1578, après un séjour de 14 années en Espagne, Raphael Geizkofler revient en Allemagne en passant par la Catalogne et le Montserrat. Il décrit tout au long sa visite au sanctuaire dans un livre manuscrit que conserve le Ferdinandeum de Innsbruck, *Raphael Geizkofler*, *Buch vom Geizkoflerischen Geschlechte*, M.S. 826, pp. 66 s. Il parle de l'aspect sauvage de la montagne, du cloître « das man dergleichen kaumb andres weder in noch ausserhalb Europa finden wirdt. » Les douze ermites perdus au sommet de la montagne, leur demeure, leurs petites distractions, leur genre de nourriture, l'étonnent : « Ich hab kain solchen Berg im Teutschland gesehen... Dieweil dass dieses Closter ain so schriftwurdiges Ding, hab Ich dise klaine Relation zu thuen nit unterlassen wollen, wiewol Sollicher mein Raiss aus Hispanien in Teutschland in meinen *Türken Unkosten Buchleins* alle nach längst begreiffen, und am 143ⁿ Blat angefangen worden ist. » Personne n'a vu ce petit livre qui devait contenir des détails fort curieux et qui semble être irrémédiablement perdu. — Dans une description des voyages de Nikolaus Schmid en Espagne et en Portugal, manuscrite à la bibliothèque de Münich (Cod. gm. 3008) et qui fait suite à une *Beschreibung dess Portugalesischen Kriegs* en vers ...*mit angeheftem verzaichnis seiner Raise von Lisabona, bis gen Regensburg*, le Montserrat n'est pas oublié : « So ain Closter und wallfarth ist, auch alda 13 Ainsidl hat » (1582). — En 1583, Adam Hochreiter décrivait son ascension au Montserrat dans un récit de voyage en Espagne, qui est conservé manuscrit à la bibliothèque des Servites de Innsbruck (B. N° 4), et qui m'a été indiqué par mon ami le Prof. Seemüller: *Mein Adamen Hochreiters Spänische Raiss mit dem Principe Gio : Andrea Doria und seinen undergebnen Galeren von Genoua aus über Mörr, beschehen den 25. September 1583.* « Monserrat, ist ain wenig ab dem weg, ligt auff ainem sehr hohen berg, lauter Felsen, so in einer freien eben steht, alda ain gross-

l'état de squelette. C'est seulement dans la seconde moitié du siècle, que, la nature austère et sublime agissant puissamment sur

---

mechtige Andacht unnd Kirchfart hin ist, zu Unser lieben Frauen, und geschehen grosse miracl... Auff der Jöch dises bergs, sein hin unnd wider 13 Ainsidl alte Leüt, und aines heiligen Wanndls, hat ein ÿeder sein Capellen, Dormitorium oder Zellel, auch ain gärtl unnd brunnen darbeÿ. Speiss und trank wird Jnen alle tag vom Kloster aus auff ainem Esele one ainzige Person zuegeschickt, der geht allain den berg auff von ainer Zell zu der andern, Darvon nimbt ain ÿeglicher Ainsidl sein portion. Under andern ist dises zu verwundern, das disen Ainsidln die Vögel des Lufts zufliegen, und essen Jnen die bressle aus dem maul und bart. » — « Es tan alta y pedegrosa esta montaña que parescen sus riscos ser nües puestas en el ayre cerca del cielo de la luna. Y aunque da gran trabajo subiendo a ella, quittase con el deleyte de mirar y contemplar a la orden y compostura que ay. Es cosa maravillosa ver entre estos riscos y piedras las frescuras y arboladas que ay, que no parecen sino unos jardines muy compuestos. Parescen los riscos y peñas tan hermosas como si se mirasse una ciudad edificada en grande altura y muy cercada de torres y murallas. » C'est ainsi que Diego Cuelvis décrivait le Montserrat, en 1599, dans son voyage en Espagne et en Portugal, manuscr. au British Museum. Harl. 3822. : *Thesoro chorographico de las Espannas por el Señor Diego Cuelvis*, fol. 595 s. : *Nuestra Señora de Montserrat* (M. le Dr Barwick a eu l'obligeance de me transcrire une partie de ce voyage). — M. Foulché-Delbosc, dans le Supplément qu'il prépare à sa *Bibliographie des Voyages en Espagne et en Portugal*, mentionnera sans doute les voyages des Vénitiens en Espagne, assez nombreux au XVIe siècle. Celui de Francesco Janis da Tolmezzo (1519) (*Sumario di l'Itinerario di Domino Francesco da Tolmezo*. Voir R. Fulin, *Viaggio in Spagna di F. J. da T. compendiato da Marino Sanudo*, dans l'*Arch. Veneto*, XXII, 63 ss.) contient une description du Montserrat intéressante et que j'aime à reproduire ici : « A dì 22 Octobrio (1519) andoe al Monte Serato, a veder il tempio di la Madona, et in la Spagna molto honorato ; qual è un monte, dal pian lontan una liga, zoè 4 mia. È dificile andar ; via tortuosa e va cavalli. Fo edifichà da fra Zuane Gari za anni *nongentis*, qual feva penitentia lì, et questo per uno stupro per lui comesso in una puta del conte di Barzelona, a la soa fede et sanctimonia recomandata. El qual 7 anni, come animal di 4 piedi, stete in quelle selve ; et tutto peloso trovato da li cani cazadori. In quello loco prima habitavano monache, qual poi fo traslate in S. Piero in Barzelona. Et in questo monasterio montuoso fo posto monaci di l'ordine di S. Benedetto, i qualli la chiesa et monasterio optimamente rezeno, e danno a li pelegrini vi, vanno,

les âmes, les descriptions revêtent des couleurs. Le naturaliste de profession trouvait au Montserrat matière abondante

---

pan, vin, ojo, ajuto e da dormir per 3 zorni. A assa' bona intrada; ma assa' elemosine. Sono frati sacerdoti li numero 50, novizi X, sacerdoti seculari che mancha di confesion e sacramenti 6, puti chierisi 16, donati seculari *ex voto* di star li 24, altri ministri et negotiatori in gran numero, mulli et asini da 40 et più. Il cenobio, benchè sia *in loco arcto, tamen* è di mirabil struction; li frati habitano seperati, non se mesiando con li altri, servando certa dignità. Non li mancha carne, pesce, frutte et altre cosse che li venditori li portano. Sopra il monistero sono 15 oratorij, dove stanno li heremiti; e il primo accesso è difficillimo. Vassi per uno mio alto, per via alta, come per una scala di legno si andasse in una tore, ma li saxi è tajadi dove si fermano li piedi. È di là e di qua affixi i palli e haste longe ligate, che chi va su si tien. Vete do di diti horatorij, et parlò con quelli heremiti affabili. Vene la pioza, e non senza pericolo vene zoso. Stato la note al monasterio, li frati li monstrono le reliquie, vasi di arzento, vestimenti preciosi, tutti belli e di gran valor. » — Vers Noël de 1604, Barthélemy Joly faisait son ascension au Montserrat, qu'il décrit dans son *Voyage en Espagne*, manusc. à la Bibl. Nation. de Paris. Fr. 24917. 18[11]. (Je dois à M. le Dr Degen un extrait de ce voyage) Joly y arrive en bonne société, muni de lettres de recommandation pour l'abbé du couvent. Il passe à Collbató, « village au pied de la Montagne, où l'on prend d'ordinaire un doigt de vin pour avoir courage de monter en hault, a quoy pendant que nos gens s'exerçoient nous nous metions a considerer les pointes admirables de ces Roches arrenges a guise de forte Tours dune grosse ville. Il fust question de monter... les chemins sont faictz expres avec le plus de commodité possible pour le soulagement des pelerins, leur largeur est par endroictz comme pour passer deux ou trois a la fois; en d'autres il n'y a place que pour un, a gauche est la roche verte et allege (?) remplie d'herbes, d'arbres et d'oyseaux, a droict les precirices, merveilleux que ces Rochers soient si aspres et plains d'herbes et odorantes fleurs mais plus merveilleux encore comme on a peu faire ce chemin a travers ces precipices croissant davantage l'estonnement plus on continue a monter et des buttes (?), il fallust un peu prendre halene aux reposoirs que les Croix dressees comme sur les petits Carefours nous ofroient benignement sur les degres, enfin apres une bonne heure de chemin arrivames au Mont de Montserrat. S. Mont Scié pour la crean (créance) quilz ont que les hommes ny pouvans trouver chemin les Anges y firent la voye avec le marteau et la scie ». — D'autres descriptions imprimées du XVIIe siècle que je viens de lire sont encore moins intéressantes. James Howell dans ses *Familiar Letters. Domestic*

pour ses observations [1]; nulle place au monde n'offrait plus de merveilles au voyageur curieux et ne charmait davantage l'âme du philosophe solitaire. Baretti [2], Swinburne [3], Thicknesse, Peyron ont tous exalté dans leurs livres les beautés étranges du Montserrat. Thicknesse surtout, que Humboldt n'avait pu lire, est tout enthousiasme et admiration pour le Montserrat. Il décrit ermitage après ermitage, la montagne merveilleuse crevassée, déchiquetée, éboulée en mille endroits, aux crêtes et aiguilles innombrables, première ébauche informe de la main de Dieu, qui surpasse, d'après lui, toute description. Il fallait, pour peindre dignement le Montserrat, quelque chose de la puissance divine. Nulle part l'homme ne peut trouver une retraite plus favorable à la méditation, aux exercices de piété. Nul autre asile n'est plus propre que le Montserrat au recueillement, à la solitude. La vue de ces rochers, des masses gigantesques qui se dressent écrasantes au-dessus de l'homme, dispose involontairement l'âme à la prière; il n'y a pas d'homme, si profane qui ne reconnaisse ici la révélation de la Divinité. Thicknesse n'était pas catholique :

and Forren. London, 1655, p. 81 (lettre de Barcelone à J. Crofts, 24 novembre 1620), assure que Barcelone étant infestée de pirates : « The safest way to passe, is to take a Bordon in the habit of a Pilgrim, wherof ther are abundance that perform their vows this way to the Lady of Monserrat, one of the prime places of pilgrimage in Christendom ; it is a stupendous Monastery, built on the top of a huge Land Rock, whither it is impossible to go up or come down by a direct way, etc. »

1. L'Anglais Guillaume Bowle fut un des premiers à admirer les richesses minéralogiques et botaniques du Montserrat. Voir le chapitre : *De la montaña de Monserrate*, dans la *Introduccion á la historia natural y á la Geografia fisica de España*, Madrid, 1775, p. 406.

2. Voir le chapitre : *A famous Sanctuary in Spain, the history of its origin and its romantic situation*, dans l'ouvrage : *A Journey from London to Genova*, etc., London, 1776, p. 55 s.

3. *Journey to Montserrat-arch of Hannibal-abbey-Church-treasure-story of brother John*, etc., dans ses *Travels through Spain, in the years 1775 and 1776*, London, 1779, p. 49 s.

« Si je devais renoncer à ma croyance, avoue-t-il, ce serait sans doute dans un pèlerinage au Montserrat. Jamais écrivain ne fatiguera sa plume en décrivant la beauté extraordinaire de cette montagne. Treize petits volumes ne sauraient épuiser la matière »[1].

Sachons gré à Humboldt de n'avoir point écrit ces treize volumes et d'avoir condensé en peu de pages le fruit de ses observations. — Pendant deux heures environ, le chemin qui conduit au Montserrat est le même que celui de Valence. On traverse une des parties les plus fertiles du pays, on aperçoit le Llobregat qui roule ses eaux dans son large bassin ; une fois le pont passé, on a toujours la rivière à sa gauche. D'un côté la route du Montserrat est presque toujours flanquée de montagnes. Ce n'est que près de Martorell que s'ouvre une vallée romantique ; le Montserrat s'offre alors pour la première fois à la vue. Comme il se dresse tout seul dans la plaine et comme il s'élance

1. Voir plus loin l'appendice : *Gœthe et l'Espagne*. — Je ne connais le voyage de Thicknesse que d'après la traduction allemande : *P. Thicknesses Reisen durch Frankreich und einen Theil von Catalonien*, Leipzig, 1778, p. 98 s. Ce voyage contient aussi un : *Prospect vom Montserrat in Catalonien*, très fantaisiste. Humboldt qui, dans sa lettre à Gœthe, déplorait de n'avoir pu lire la description de Thicknesse, « la plus détaillée de toutes », se souvenait sans doute de ce que Volkmann assurait dans sa compilation : *Neueste Reisen durch Spanien vorzüglich in Ansehung der Künste, Handlung*, etc., Leipzig, 1786, II, 374 : « Thicknesse's Reise enthält die ausführlichste Beschreibung des Montserrat ». Sans avoir jamais vu l'Espagne, Volkmann assurait que le Montserrat, c'était « in gewissen Betrachtungen, zumal für einen Liebhaber der Natur und ihrer Schönheiten, das einzige in der Welt ». — D'autres descriptions du Montserrat, postérieures de quelques années au *Tableau* fameux de Bourgoing, comme celle du marquis de Marcillac, *Nouveau voyage en Espagne*, Paris, 1805, p. 85, p. 313 ; celle de Suchet, duc d'Albufera, *Mémoires du maréchal Suchet sur ses campagnes en Espagne, depuis 1808 jusqu'en 1814*, Paris, 1829, II, 122 s., intéressent tout au plus pour les souvenirs des campagnes, et l'histoire des modifications successives du sanctuaire célèbre. Marcillac trouvait que l'ensemble de la montagne et ses contrastes « plongent l'âme dans une douce rêverie et lui font éprouver des sensations toutes divines ».

solitaire, sans être suivi d'autres montagnes, il a un aspect vraiment majestueux. Il est coupé en scie et présente une foule d'aiguilles. A l'entrée de Martorell, on voit le pont à une seule arche qui traverse le fleuve, le « pont du diable », comme l'appellent les gens du pays. C'est un reste de construction ancienne qu'on voudrait faire remonter à l'époque des Romains. La route monte de plus en plus au delà de Martorell, et le Montserrat apparaît de plus en plus sous sa forme véritable. A mesure que l'on approche, des centaines de dentelures deviennent visibles, des points blancs brillent au milieu : ce sont les ermitages collés aux sommets et au-dessus des fentes des rochers. On avance et l'on traverse tantôt des vergers, tantôt des prairies tapissées de verdure et des broussailles; au loin apparaissent des bouquets de bois de sapins, avec leur tête arrondie, sans branches, le tronc semblable aux palmiers. Quelques parties de ce chemin sont particulièrement belles. Entre les rocs s'ouvre un défilé que les pervenches couronnent à son sommet d'une façon pittoresque; à un certain endroit de la route, on découvre soudain, en bas, la vallée tortueuse du Llobregat avec ses charmantes prairies, ses belles campagnes et ses broussailles. Le printemps était en pleine floraison, étalant partout ses fleurs et ses couleurs. Partout des bourgeons qui éclosent, des arbres verdissants répandant un fin parfum, l'air pur, la rosée abondante s'évaporant légèrement au soleil : tout révèle ici une fraîcheur voluptueuse, tout est trempé dans une lumière éclatante qui ravit instantanément les sens et frappe l'imagination pour toujours. Après Collbató il faut deux heures de montée pour atteindre le couvent. Le sentier, parfois escarpé, serpente sur le flanc de la montagne. On quitte les mules pour avancer à pied, sans que la vue change et grandisse; tout à coup on a devant soi une gorge de montagne très vaste, et le spectacle nouveau charme la vue. Deux gracieuses collines couronnées de buissons descendent des deux côtés de la montagne, vers la plaine; à leurs pieds, au fond de la vallée, le Llobregat roule ses eaux jusqu'à la mer que l'on

aperçoit à l'horizon. Rien n'égale en beauté et en grandeur cette partie du paysage. Les flancs de la montagne sont sauvages, escarpés ; des pics ou des rochers en cylindre, en pyramide, les surmontent. Après une courte descente qui conduit au milieu de ce replis, la route monte de nouveau, elle contourne une saillie et l'on a devant soi le couvent.

Ce n'est qu'un bâtiment vaste et solide, situé au milieu d'autres édifices qui le font ressembler à une petite ville. Il est d'une hauteur considérable, et percé d'une foule de petites fenêtres. L'entrée est sombre, étrange. Il ne faut pas chercher ici des prodiges d'architecture ; l'ensemble a un aspect bien curieux, qui est d'autant plus en harmonie avec la nature environnante. La montagne paraît s'être ouverte à dessein à cette place pour accueillir dans son sein des habitations pour l'homme. Du côté de la plaine le couvent surplombe d'affreux précipices. L'entrée principale est du côté de la montagne ; le devant est occupé par une petite esplanade, étroite, entourée de toutes parts de rochers formidables. On promène le regard sur ces grandes parois lisses et à pic, on ne trouve pas d'entrée aux ermitages adossés aux rocs et qui paraissent suspendus dans l'air. Une sorte d'oppression craintive s'empare de nos sens ; on se voit soudainement enserré entre des masses primitives de la nature et les murailles d'un cloître sombre et mélancolique. Sur deux cent cinquante personnes environ qui peuplent cette solitude, soixante-dix sont des moines, les autres sont des frères lais, enfants de chœur, gardiens et domestiques.

L'origine du couvent se perd dans la nuit des temps. Humboldt abrège le récit de la légende de Garin qui ne manquait pas dans toute description de voyage au Montserrat [1]. Lui-même trouve dans cette tradition un mélange absurde et sin-

1. Le Père Caimo disait dans ses *Lettere*, p. 94 : « Non è fuori del probabile che sulla Storia di Fra Guarin abbia il Boccaccio fabbricato la sua novella 10 (III gior.) nella quale Rustico ammaestra Alibec a mettere il Diavolo nell Inferno. »

gulier de crudité et de volupté. L'intérieur du couvent n'offre rien de particulier ; tout disparaît et s'efface ici devant la grandeur et l'étrangeté de la nature. On est bien reçu par l'abbé et les moines ; l'hospitalité exercée envers les voyageurs est admirable. Un des moines, le père Schilling, est Allemand ; il avait servi dans l'armée espagnole et s'était retiré au couvent sans regretter nullement sa patrie [1]. Les moines sont des bénédictins; ils ne peuvent s'éloigner du couvent sans la permission de l'abbé, mais deux fois par an il leur est permis de sortir, de quitter même la montagne et de voyager. L'église est spacieuse, elle est formée d'une voûte aplatie mais très large, on l'a dorée somptueusement et revêtue d'arabesques sans goût, mais l'ensemble a un aspect magnifique et solennel. C'est en grande pompe et avec l'accompagnement d'une excellente musique reli-

1. Dans la description de son excursion au Montserrat (décembre 1802), Vincke raconte un trait fort curieux de ce père (il l'appelle le père Miguel de Erfurt), qui servait de guide aux voyageurs allemands au Montserrat. Voir : C. von Bodelschwingh, *Leben des Ober-Präsidenten Freiherrn von Vincke*, I, Berlin, 1853 (*Spanische Reise*), p. 207 : « Unser neuer Landsmann, welcher in dem Kloster keine unwichtige Rolle spielte, mochte der Führer der deutschen Fremden sein. Er war nach vielen Irrfahrten Lieutenant in spanischen Diensten geworden, hatte dann, nach einem ruhigen Leben sich sehnend, die Kapuzze genommen, und liess sich's in der reichen Abtei wohl sein. Nur den deutschen Sauerkohl konnte er nicht vergessen, und hatte sich, ihn wieder zu kosten, im vorigen Jahre auf dem Weg nach Erfurt gemacht, war aber in Strassburg, — auf die Nachricht, dass die Vaterstadt einem ketzerischen Könige zugefallen, und es dann wohl mit den Klöstern ein Ende nehmem werde — umgekehrt ». — Ce père, sorte de factotum, au monastère, est mentionné aussi par l'auteur des *Lettres écrites de Barcelone* p. 110 (c'est en 1792 que Pierre-Nicolas Chantreau se trouva au Montserrat) : « Un moine allemand, dont la franchise n'était pas celle d'un être renfrogné, voulut absolument être mon guide dans ce voyage. » Nous connaissons l'humeur de ce Français qui trouvait tout mauvais en Espagne, même les moines du Montserrat : « Les moines de cette abbaye sont les buveurs les plus intrépides de l'Espagne; après la malvoisie, dis-je, les bonnes gens se déboutonnèrent et me parlèrent de notre Révolution, à peu près comme on peut en parler à la chaire. »

gieuse qu'on y célèbre les offices [1]. Une grille de bronze sépare le maître-autel du reste de l'église ; au-dessus, une niche renferme l'image sacrée. Des rois et des empereurs ont fait en tout temps des pèlerinages pour la voir. Madrid, Venise et Rome ont des églises du Montserrat. Il n'y a pas ici de véritables trésors artistiques. Les figures du chœur sont bien dessinées, mais la richesse d'invention qu'on admire dans les autres églises de l'Espagne manque ici. On ne trouve au Montserrat d'autres tableaux remarquables qu'un *Jugement dernier* suspendu à l'entrée de la bibliothèque. L'imagination débridée du peintre a su représenter et multiplier les peines de l'enfer, chrétiennes et païennes, avec un effet vraiment épouvantable.

La matinée du lendemain est consacrée à la visite des ermitages. Le temps est douteux ; on s'empresse d'atteindre le sommet de la montagne dans l'espoir de jouir d'une belle vue. Du côté gauche de la petite esplanade, devant le couvent, un petit escalier élève ses gradins taillés dans le roc. C'est par là que l'on monte à l'ermitage de Sainte-Anne. Depuis Sainte-Anne jusqu'à San Gerónimo, qui est près du sommet, le chemin est assez long, la montagne se présente sous ses aspects multiples. Six ou sept étages, c'est-à-dire des parois à pic qui s'échelonnent entre six ou sept petites terrasses, forment le Montserrat. La vigne croît encore à l'étage inférieur, et toutes les terrasses, même celles du sommet, offrent une végétation variée ; des arbres, des genêts, des herbes apparaissent partout ; au creux des rochers s'enchevêtrent des buissons. Du milieu de ces broussailles grimpantes, vertes et épaisses, s'élèvent les faîtes nus et polis des cônes gigantesques, des colonnes de rochers. Plus on approche du sommet, plus l'armée de ces rochers devient nombreuse. On les aperçoit en groupes étranges, changeant de forme

1. Voir les *Obras musico-religiosas del P. Guzman O. S. B. Primera colección*, tome II (1894).

à chaque tournant du chemin. S'il fallait vivre en ermite dans cette montagne, on n'aurait peut-être pas de plus agréable occupation que d'apprendre à distinguer ces crêtes, de leur donner des noms, de les saluer au lever du soleil et de les saluer encore au soleil couchant. Le Montserrat n'a pas le caractère sérieux, grave et solennel des montagnes du Nord, des Alpes, ni même des Pyrénées. C'est un îlot isolé, déchiqueté en rochers innombrables, un chaos d'arêtes sauvages et escarpées. Il est merveilleux et extraordinaire, sans être grand et sublime. Les immenses parois, les surfaces étendues, où le regard plane dans l'infini, font défaut. Point de chutes d'eau qui grondent dans les abîmes, aucun groupe de sapins mornes et sombres, point de chênes aux troncs robustes, aux branches tordues qui trahissent la lutte séculaire avec les éléments. Les arbres que l'on aperçoit ici sont faibles et rabougris. Mais ce que cette montagne perd en grandeur, elle le gagne par son mélange merveilleux de grâce et de sauvagerie, par le silence solennel qui y règne. Une vallée charmante et en fleurs s'étend à ses pieds, et, d'un seul regard jeté vers les hauteurs, vous apercevez un chaos d'écueils semblable aux écroulements d'une ville de rochers.

Les demeures des ermites sont basses; elles n'ont qu'un étage, et changent de style selon leur position. Elles ont toutes une chapelle à leur côté. Pour petites qu'elles soient, elles renferment plusieurs chambres, une cuisine, une citerne ; la plupart ont une colonnade au-devant et un ou plusieurs carrés de jardin sur les terrasses dans les anfractuosités de la roche. Toutes sont propres et bien soignées. Ce doit être un spectacle bien étrange que de voir ces ermites descendre en hiver, presque en pleine nuit, à 4 heures du matin, une torche à la main, les sentiers escarpés et se rassembler à l'office dans ces hauteurs affreusement solitaires. De tous les ermitages du Montserrat, celui de San Gerónimo est le mieux et le plus romantiquement situé.

Le temps était brumeux, mais le brouillard restait au fond de la vallée. Le soleil rayonnait du haut de la voûte bleue et pure du ciel.

Au premier plan, dans la direction du couvent, on voyait émerger les crêtes des montagnes, baignées dans la mer humide et vaporeuse qui couvrait toute la contrée. Un groupe de rochers visible de partout, et qui semblait s'élever derrière et au-dessus du couvent, flottait comme un îlot immense. A sa gauche, les pics se détachaient plus isolés, plus crevassés. C'est de ce côté que les nuages de brume, épais et silencieux, couvraient la montagne comme une mer. Ils s'avancent peu à peu par un mouvement continu, s'enfoncent dans les golfes dentelés, atteignent le sommet en face, et leurs flocons flottent au-dessus comme une gaze subtile, déchirée çà et là par la surface lumineuse. A droite de cet ermitage, s'ouvre un abîme épouvantable, en forme de cratère; les pierres que l'on y jette retentissent longuement et sourdement. Une petite chapelle dédiée à la Vierge est accrochée aux flancs de cet abîme. Autour d'elle, un passage étroit, muni d'une rampe, permet de jouir d'une vue admirable sur une immense étendue de pays, sur la mer au loin, sur une partie de la périphérie de la montagne isolée. Le temps n'est pas assez clair pour embrasser du regard toute cette vaste étendue, mais on en est consolé par le spectacle imposant et magnifique des masses de brouillard qui s'élèvent de tous côtés. Le soleil monte, le bord de l'horizon, coupé par les montagnes du Roussillon et par les Pyrénées, est parfaitement pur, et l'on aperçoit toute la grande chaîne avec ses cimes blanchies par la neige; mais tout près du Montserrat et dans la plaine environnante, la mer des nuages plane et s'élève. Ces nuages s'entassent vers l'Ouest plus qu'ailleurs, c'est de là qu'ils commencent leur mouvement graduel; à nos pieds, ils se groupent en cercle, ils roulent lourds et lents tout au fond; plus haut, la vapeur fine s'échappe par les fentes des rochers; à l'Orient et au Midi, on ne distingue qu'un chaos. La montagne, la mer et les nuages se pénètrent, se fondent à un tel point que toute limite disparaît. De cette mer de brouillard, des flocons délicats et diaphanes s'envolent vers le ciel. Peu à peu les essaims de nuages augmentent et grossissent; deux

d'entre eux, l'un au fond, l'autre en haut, se rapprochent de plus en plus, jusqu'à engloutir l'azur du ciel. La vapeur subtile s'étend au-dessus, le soleil s'obscurcit, tout annonce le mauvais temps.

On s'empresse de descendre jusqu'à l'ermitage de Saint-Onofre, qui est du côté opposé de la montagne, mais on avance, toujours enveloppé dans le brouillard; toute vue a disparu, on n'aperçoit que des pics isolés qui paraissent et disparaissent tour à tour à mesure que l'on s'approche d'eux, et leur apparition instantanée ajoute encore à l'étrangeté de leur aspect. D'autres ermitages offrent d'autres curiosités. Saint-Onofre, Saint-Jean sont suspendus aux rochers comme des nids d'aigle. Une paroi abrupte, tombant à pic, cachait peut-être une fente semblable à une caverne : on en a profité pour construire un ermitage, la roche nue pouvant servir comme muraille principale. De la fenêtre de Saint-Onofre, on jouit d'une vue splendide qui embrasse tout le pays environnant et s'étend jusqu'à la mer. Le ciel s'éclaircissait de nouveau, mais on ne pouvait cependant pas distinguer l'île de Majorque comme à d'autres jours.

Les douze ermites sont des moines comme ceux du couvent, mais ils ne sont point ordonnés prêtres; ils ont des règles plus austères. La montagne, qu'ils ne peuvent jamais quitter, est leur seul domaine. Ils diffèrent dans leur caractère, dans leur manière de vivre. Il y en a de plusieurs provinces, et même de plusieurs nations. Il y en a de bienveillants et il y en a de bourrus. Celui de Sainte-Anne est un bel homme, aux traits doux et agréables. Le front petit, mais ouvert, le regard tranquille et serein, le nez droit sans courbure, la barbe longue, tout révèle une gravité tendre, une gravite qui se suffit à elle-même, la paix de l'âme. Il est de Valladolid, il a passé 18 ans dans la montagne, et ces 18 ans, il l'avoue, lui ont paru aussi courts que 18 jours. « Rien n'a troublé mon repos, disait-il, que le souvenir de mes fautes. » Un autre ermite, Aragonais de naissance, se montre bien moins gracieux. Il reçoit les visiteurs d'une façon peu aimable, achève

sa prière d'un air sombre et refuse même de leur montrer son habitation. A en juger par son extérieur, on dirait, avec une expression espagnole, que c'est un *genio adusto*. Il était grand et maigre, son crâne avait une forme étrange, le front était élevé, les lèvres retroussées avec une expression de dépit, les joues enfoncées, les yeux grands et mornes. L'ermite de Saint-Onofre était un Français, homme aimable et agréable, qui n'avait pu effacer les traits du caractère de sa nation. A première vue, la vie de ces ermites nous paraît charmante. Une solitude que rien ne trouble, une nature superbe, une indépendance absolue en apparence. Cette vie est bien différente lorsqu'on la contemple de plus près. La plus grande partie de la journée se passe en exercices de piété. Deux ou trois heures tout au plus doivent suffire pour soigner le jardin et accomplir les travaux manuels. A deux heures du matin, l'ermite se lève; il prie, il médite, il lit jusqu'à sept heures. Il vaque alors aux soins de son ménage. Puis, de nouveaux exercices de dévotion jusqu'à midi et ainsi toute la journée. A chacune de ces heures, sa clochette doit accompagner les cloches du couvent. Il ne peut s'éloigner beaucoup de son ermitage. Il ne peut communiquer que très rarement avec les autres ermites. Les fatigues corporelles auxquelles il se soumet sont accablantes. En hiver, il est exposé au froid très sensible, et de tout temps, des vents désagréables sifflent à travers les fentes de sa demeure. Hiver et été, il parcourt de grand matin, une torche à la main, un chemin pénible; il tombe parfois. Il fait maigre toute l'année; il n'a souvent d'autre nourriture que du poisson séché et des olives. Il ne descend au couvent qu'à certains jours pour de grandes fêtes ou lorsqu'il est vieux ou malade; c'est au couvent que meurent tous les ermites, sans exception. Pour pénible et dangereuse que soit cette vie, elle est néanmoins ardemment recherchée. Lorsqu'une place est vacante, les aspirants sont très nombreux et le choix est embarrassant. On croirait à un fanatisme religieux qui pousse l'homme à souhaiter vivement une telle vie solitaire : en fait, les ermites

actuels, comme ceux que d'autres voyageurs décrivent, sont paisibles, taciturnes, apparemment ou réellement dévots, mais, à de rares exceptions près, il n'y a chez eux aucune ombre d'exaltation ou de fanatisme. Ils font tous leurs petits travaux avec infiniment de soin, avec une grande propreté et avec amour. Pas un qui montre un penchant décidé à la rêverie, à la méditation subtile, à l'oisiveté. Ils ont toutes les curiosités et tous les petits soucis des mortels ordinaires. On oublie facilement, lorsqu'on connaît leurs préoccupations, que leur vie est retirée du monde terrestre et n'appartient qu'au ciel. L'ermite, de même que le sauvage, vit continuellement avec la nature ; son jardin est son unique délassement, son petit territoire autour de sa cellule est son monde à lui ; dans ce monde, il ne laisse rien de caché, rien dont il ne fasse son profit. Comme le sauvage, il doit lutter contre la furie des éléments ; comme lui, il grimpe avec hardiesse et agilité le long des parois de ces rochers perpendiculaires, heureux de n'avoir jamais de sentiments hostiles qui troublent la paix de son âme.

Il est bien étrange, sans doute, de renfermer toutes ses forces et tous ses désirs dans quelques pieds de terre, quand on a devant soi une province fertile, des sommets de montagne qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la plaine et la mer infinie ; de renoncer à tout, excepté à cette solitude et au ciel. Même une imagination constamment repliée sur le même objet, comme celle de J.-J. Rousseau lorsque, étendu dans sa nacelle, il se promenait des demi-journées autour de l'île de Saint-Pierre [1], même l'occupation la plus absorbante, les idées les plus

1. 5e *Promenade* : « J'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac, quand l'eau était calme ; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien

abstraites, ne sauraient produire le sentiment qu'éprouvent ici des hommes ordinaires sans nul fanatisme religieux. Ce phénomène psychologique ne se comprend que sur place, au milieu de ces hommes. Le penchant à la solitude est moins rare du reste en Espagne qu'ailleurs. La vie d'ermite convient fort bien au caractère espagnol peu expansif, peu actif, peu soucieux de distraction, replié sur lui-même, qu'aucune privation, aucune fatigue corporelle n'effraye. Dans la solitude de l'ermite, le bourdonnement des prières, les exercices de dévotion ne sont qu'un besoin inconscient de l'âme qui couve au-dessous des sentiments habituels. Bien plus que l'exaltation religieuse, c'est le désir assez terrestre d'un revenu assuré, d'une vie tranquille et indépendante qui pousse l'Espagnol à choisir l'ermitage pour asile [1]. Plusieurs causes auront sans doute produit cette détermination, et la dévotion peut bien en avoir été le premier mobile. Mais la dévotion aurait difficilement suffi, si, inconsciemment, l'âme n'avait point incliné à une telle vie. Des malheurs réels, des déceptions, des troubles et des erreurs de la conscience ou de l'imagination poussent aussi l'homme à la solitude, mais cela n'arrive que dans des cas exceptionnels.

Une anecdote qui montre sur le vif l'énergie des ermites du Montserrat et que Humboldt emprunte à une lettre de son frère Alexandre, des données sur la configuration minéralogique et physique de la montagne, puisées à la même source, terminent la description dont nous n'avons donné ici qu'une idée fort impar-

---

déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. »

1. Le *Vago* italien, le Père Caimo, en parlant des ermitages du Montserrat (*Lettere*, p. 86), raconte le fait d'un converti « che aveva volenteroso cambiato il suo impiego in una di quelle celle, perciocchè niuna cosa è tanto desiderabile quanto l'essere provveduto del bisognevole senza cura, passando i giorni senza affanno, tra le varietà di molti oggetti piacevoli. »

faite. S'il y avait un endroit au monde qui pût convenir au recueillement de ce grand solitaire qui pensait, qui agissait, qui vivait seulement pour le perfectionnement de son être, c'était certainement le Montserrat. Cette montagne isolée lui offrait assez d'images applicables à la vie et à la destinée de l'homme. La grandeur de la nature, dit-il, et la profondeur de la solitude remplissent le cœur d'émotion. Dans l'hiéroglyphe le plus vide vous trouvez alors renfermée une pensée éloquente. Dans notre vie tumultueuse, nous oublions souvent que l'homme est le médiateur entre nous et nos croyances ; nous passons rapidement et à la légère sur cela, mais dans la paix de la solitude nous jugeons mieux et nous nous attachons avec tendresse à tout ce qui est humain.

Il en coûtait à Humboldt de quitter le Montserrat. Ses regards restèrent longtemps fixés, tantôt sur l'immense étendue de pays, bornée d'une part par la mer et par les montagnes neigeuses, tandis qu'elle se perdait insensiblement de l'autre, tantôt sur le fond des vallées boisées où le tintement d'une clochette d'ermite était la seule chose qui interrompît le silence sépulcral : « Je n'ai pu m'empêcher, dit-il, de considérer cette place comme la retraite la plus silencieuse, éloignée du monde, où le désir de vivre pour soi et pour la nature, désir que presque tout le monde partage, est parfaitement satisfait. » Que de souvenirs poétiques, que d'émotions la vue de cette montagne et de ces paisibles ermites éveillait dans l'âme de Humboldt ! En montant sur la croupe du Montserrat, Humboldt pensait à Gœthe. Gœthe est, au Montserrat, son compagnon imaginaire. Quelques vers des *Geheimnisse* l'avaient surtout frappé. Humboldt avait toujours aimé passionnément ce fragment dans lequel, selon lui, régnait un accord merveilleux et sublime; mais ce ne fut qu'après son ascension au Montserrat que les *Geheimnisse* s'attachèrent à quelque chose qu'il avait lui-même éprouvé ; il les aima alors et les comprit davantage. Il écrit à Gœthe : « A peine montais-je le sentier qui mène au couvent et qui serpente légèrement sur les

pentes du rocher, que les cloches retentirent avant même que je ne m'en aperçusse; je croyais voir devant moi votre dévot pèlerin et, lorsque du fond des crevasses profondes couvertes de verdure, je jetais mes regards en haut et que j'apercevais des croix que des mains hardies et sacrées avaient élevées à des hauteurs vertigineuses, sur les pointes nues des rochers qu'aucun homme ne semblait pouvoir atteindre, mon œil ne glissait pas avec indifférence sur ce signe si répandu dans toute l'Espagne; je crus vraiment que :

> Zu dem viel tausend Geister sich verpflichtet,
> Zu dem viel tausend Herzen warm gefleht. »

Rien d'étrange à ce que Humboldt, en montant au cloître de Montserrat, se soit souvenu du frère Marcus de Gœthe, qui monte aussi son chemin tortueux, taillé dans le roc, et, avant d'atteindre le sommet de la montagne mystérieuse, avant même de savoir ce qu'il va rencontrer dans cette solitude, entend tout à coup le tintement d'une cloche qui ranime ses forces épuisées et lui donne presque une vie nouvelle [1]. Ce qui étonne, c'est que Gœthe ait appelé lui-même son fragment, en 1816, « une sorte de Montserrat spirituel ». C'est que le poète, longtemps après avoir écrit ses strophes symboliques et énigmatiques, avait mêlé les souvenirs de la description du Montserrat de Humboldt aux souvenirs de sa création. La montagne imaginée par Gœthe n'avait rien de commun avec le Montserrat que la solitude qui régnait dans ses gorges; elle était aussi vague que la plupart des paysages inventés par la fantaisie capricieuse du poète; elle n'avait pas les sommets et les flèches bizarres du Montserrat. On ne parvenait au couvent des « Rosenkreuzer » qu'après avoir gravi le sommet

---

1. Er steigt und horcht und ist wie neu geboren :
Ein Glockenklang erschallt in seinen Ohren.
(*Die Geheimnisse*, 3e st.)

et après être descendu dans une vallée verdoyante. Il n'y avait là ni ermitages, ni ermites. En dehors du couvent, on ne rencontrait ni moines, ni pénitents, aucune autre habitation humaine. Les douze frères demeuraient dans le même édifice, où ils se rassemblaient chaque jour. Gœthe néanmoins, à l'âge de 60 ans, voulant orienter ses lecteurs sur la place représentée par les *Geheimnisse* et caractériser le contenu de son fragment, avait écrit : « Que le lecteur s'imagine être conduit dans une sorte de Montserrat idéal, et parvenir à des plaines vastes et fertiles après avoir gravi les masses de rochers [1] ».

Dès lors, la merveilleuse île rocheuse de la Catalogne, grâce à la plume de Humboldt, devint le symbole de toute retraite solitaire [2]. On disait le Montserrat de l'âme pour exprimer le repos, la tranquillité de l'âme, l'isolement paisible et bienheureux. Humboldt n'avait-il pas souhaité lui-même, tout au com-

1. Voir l'article de H. Düntzer, *Gœthe's Geheimnisse*, dans la *Zeitsch. f. deut. Philol.* (1896), p. 484.

2. Jariges (Beauregard Pandin), qui était allé au Montserrat deux ans après Guillaume de Humboldt, éprouva à peu près les mêmes émotions. Voici ce qu'il dit dans ses *Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien und Portugal*, Leipzig, 1810, p. 260 : « Ein ganz eigenes Gefühl erweckt die wilde Felsenöde, diese an den Klippen schwebenden Hüttchen mit ihren alten Bewohnern, welche selten oder nie ins Kloster zurückkommen, diese schauerlichen Abgründe, über die hinweg der Blick auf das romantische Thal in der Tiefe fällt ; gewiss man kann die Abgeschiedenheit von der Welt, das über das Irdische erhabene Leben eines Heiligen im Bilde wohl nirgends so lebhaft anschauen, als hier auf diesem wunderbarlichen Montserrat ». — Jariges, écrivant ses souvenirs longtemps après son voyage, avait évidemment consulté l'article de Humboldt sur le Montserrat. Humboldt parle des ermitages « im eigentlichen Sinne des Worts in den Lüften schwebend » (*Œuvres*, III, 185, et III, 200). « S. Onofre und St Juan hängen gleich Adlernesten am Felsen », et Jariges répète (p. 258) : « Diese kleinen Hütten, gleichsam in den Lüften schwebend, nehmen sich aus wie Nester von Raubvögeln. » — Après la dévastation française de 1808 tout changea dans la vie et dans la demeure des solitaires du Montserrat.

mencement de son article sur le Montserrat, un endroit particulièrement favorisé de la nature, où l'imagination de l'homme aurait trouvé en tout temps son refuge? Pouvait-on se figurer un meilleur asile idéal que le Montserrat [1]? Gœthe, à l'âge où le recueillement et la méditation solitaire lui étaient de plus en plus chers, avoua que « l'homme ne trouve le bonheur et la paix que dans son propre Montserrat ». On comprend que le poète ait, inconsciemment peut-être, mêlé des souvenirs de la description du Montserrat à la seconde partie du *Faust* [2]. Schiller ne manqua pas de lire le manuscrit de l'article de Humboldt. Il l'admirait, mais avec réserve. En le renvoyant à Gœthe le 5 septembre 1800 [3], il disait que le tableau était intéressant, car il montrait la vie d'une classe isolée de l'humanité, qui, de même que la montagne où elle réside, est séparée du reste du monde. La description aurait pu être un peu plus animée et plus diver-

1. « Ich habe mich nicht erwehren können, diesen Platz (le Montserrat) als den Zufluchtsort stiller Abgeschiedenheit von der Welt anzusehen, wo die gewiss nur wenigen ganz fremde Sehnsucht, mit sich und der Natur allein zu leben, volle und ungestörte Befriedigung genösse; und sollte nicht billigerweise jeder rein menschlichen Empfindung auf Erden ein von der Natur besonders für sie begünstigter Ort geheiligt seyn, zu welchem der Mensch, wenn nicht sich selbst, doch wenigstens seine Einbildungskraft und seine Gedanken retten könnte? » (*Œuvres*, III, 178). — Virués avait dit dans son poème (ch. V) :

> Los riscos, cuyas cimas hasta el cielo
> En forma de pirámides subidas,
> Bastan á divertir y dar consuelo
> A las mas tristes almas y afligidas.
> . . . .
> . . . .
> Al fin, allí extremó naturaleza
> Todo lo mas suave y mas hermoso
> Y todo lo que mas mueve y aviva
> La santa soledad contemplativa.

2. Je parlerai ailleurs de cet emprunt fort discuté.

3. *Schillers Briefe*, ed. Jonas, VI, 197.

tissante, mais elle n'était nullement aride. « On désirerait de la même plume, ajoute Schiller, à côté de ce tableau, son revers : un tableau de la vie mondaine agitée. L'effet en serait alors doublé. »

Humboldt n'eut guère à se plaindre de l'effet et du succès de sa description. On ne la lisait pas seulement, on s'en inspirait. La fantaisie y ajouta ses ornements. Le Montserrat, idéalisé, devint pour les Allemands une montagne à la mode, le rêve des solitaires. Dans les contes et les nouvelles, le Montserrat ne manqua pas de jouer son rôle. Tout au commencement du siècle, avant que Humboldt n'imprimât son essai, C. A. Fischer insérait dans son *Choix de nouvelles espagnoles* l'histoire d'un ermite du Montserrat, qui, après force illusions, après un mariage des plus aventureux et une séparation tragique, le cœur saignant, renonce au monde et finit ses jours dans le refuge sacré de la Catalogne [1]. La première nouvelle traduite en allemand du *Recueil des nouvelles* de Doña Maria de Zayas y Sotomayor (traduite d'après l'indication du titre par Sophie Mereau Brentano, mais en réalité par Clemens Brentano [2]) déroule son action sombre et tragique au milieu des rochers silencieux du Montserrat [3]. Au Montser-

1. C. A. Fischer, *Der Einsiedler vom Montserrat*, dans les *Spanische Novellen*. Berlin, 1800, pp. 58 ss. C'est une traduction libre de la nouvelle bien connue de J. Perez de Montalvan.

2. « Ihr liebt wohl die Madonna von Montserrat, und wollt sie besuchen », disait Porporino à Ponce dans le drame de C. Brentano. *Ponce de Leon* (IIe acte, dernière scène).

3. *Wer sich wagt geht zu Grund*, dans les *Spanische und Italienische Novellen*, hrg. v. Sophie Brentano, Penig, 1804, p. 11 ss. — En 1808, parut à Leipzig une nouvelle de J. A. Fessler, *Alonso oder der Wanderer nach Montserrat, aus Don Barcos Papieren*. — Peu d'années après, Caroline Pichler publiait sa nouvelle : *Der Einsiedler aus dem Montserrat* (la nouvelle *Der Graf von Barcellona*, de la même Pichler, insérée d'abord dans l'*Aglaja* de 1815, p. 230 s., rappelle aussi parfois le Montserrat.)— Charlotte von Ahlefeld se souvenait sans doute de la description du Montserrat de G. de Humboldt lorsqu'elle écrivait son roman : *Der Mohrenknabe oder die Wallfahrt nach dem Montserrat*, publié à Altona

rat encore, l'imagination enfantine nourrie des contes tels que *L'élixir de la vie*, *La fille du roi dans la montagne du Montserrat*, plaçait un château mystérieux, des fantaisies enchantées, une princesse qui attendait du Nord son époux [1].

Une princesse véritable, une des plus nobles et des plus ravissantes que l'Allemagne ait jamais connues, Caroline Louise de Weimar, l'amie de Herder, de Gœthe, de Wieland, de Zacharias Werner, née, comme disait Caroline de Wolzogen, l'auteur du roman *Agnes von Lilienthal*, pour s'attacher à tout ce qui est grand et beau, âme délicate et profonde, exerçant une sorte de fascination sur les meilleurs esprits de son temps, rêvait aussi, dans la fleur de son âge, un séjour de tranquillité et de repos au Montserrat. Elle avait vu, vers la fin de 1809, les gravures vraiment admirables qui ornaient le *Voyage pittoresque et historique*

en 1821. — La nouvelle *Der Einsiedler auf Montserrat*, parue dans le *Pantheon*, vol. XVII, Stuttgart, 1830, est une traduction libre de Montalvan. — Une nouvelle « originale » de Torcuato Tarrago y Mateos : *El Ermitaño de Montserrat* parut en deux volumes, à Madrid, en 1848. — Je ne connais le roman décadent *Montserrat* de M. André (Paris, 1895) que d'après une note de la *Rèv. critica*, I, 197. — Une étude sur le Montserrat dans l'histoire et dans l'imagination des poètes et des voyageurs serait extrêmement intéressante et curieuse. Comme on le sait, V. Balaguer s'est occupé à plusieurs reprises du Montserrat, en en décrivant à sa manière, poétiquement et fantastiquement, les légendes et les souvenirs : *Leyendas de Montserrat*. — *Montserrat, Recuerdos tradicionales é históricos de este Santuario y montaña*, Barcelona, 1853, livre qui a même eu l'honneur d'une traduction allemande : *Montserrat, Sagen, Legenden und Geschichten. Aus dem Spanischen übersetzt von D. A. Rosenthal*, Regensburg, 1860. Verdaguer a imprimé en 1880 des *Cansons de Montserrat ara novament dictadas*. Voir encore J. Collet, *La musa latina en Montserrat en los siglos XVI y XVII*. Des *Cobles á la Perla de Catalunya. Nostra Senyora de Montserrat* (reproduction de quelques stances du xve siècle) ont paru à Barcelone, en 1896. Voir aussi une description intéressante, *Los Castells de Montserrat, ensaig critich historich*, de F. Carreras-Candi, dans la *Colecció de monografias de Catalunya*, Barcelona, 1891.

1. Voir J. W. Wolf, *Die Königstochter im Berge Muntserrat*, dans les *Deutsche Hausmärchen*, Göttingen, Leipzig, 1851, p. 54 s.

de l'Espagne, de Laborde [1], ouvrage connu aussi de Gœthe [2], et dont le premier volume, qui contenait la description du Montserrat, venait alors de paraître dans une traduction allemande [3]. Elle en fut frappée, exaltée. Les souvenirs de la description de Humboldt restaient gravés dans son cœur. Le 6 janvier 1810, Henriette Knebel écrit à son frère Charles que la princesse avait projeté depuis quelque temps un voyage au Montserrat ; c'était là que ses désirs les plus ardents la transportaient sans cesse ; un séjour au Montserrat était son ambition suprême [4]. Six ans après, la princesse mourait comme une jeune

1. Planches XIX-XXXVII. Je suis parfaitement persuadé que Laborde connaissait la description du Montserrat de Humboldt. Il suffit de comparer le texte de son voyage avec le Montserrat de H., qui parut dans un journal assez connu en France, pour s'en convaincre. De même que Humboldt, Laborde décrit l'état d'âme des ermites (*Voyage*, 1806, I, 17 : *Description de la montagne et du couvent de Montserrat*) : « Quel que soit le motif de leur résolution, il règne bientôt dans leurs idées et dans leur aspect la même uniformité que dans leurs costumes et leur pénitence : on voit rarement en eux cette imagination sombre et hardie des solitaires du désert, ce zèle religieux. Les ermites du Mont-Serrat ont des vertus plus douces et habitent des lieux moins sauvages ; ce sont des hommes simples et droits, de ceux qui craignent Dieu et fuient le mal ; la paix règne sur leurs visages. » L'apostrophe finale ne devait pas manquer son effet sur les lecteurs (p. 18) : « Philosophes, hommes d'État, artistes, voyageurs enfin de toute espèce, venez faire un pèlerinage au Mont-Serrat, vous y trouverez chacun dans vos idées un tribut d'hommage à lui rendre. »

2. Gœthe connaissait sans doute aussi la description du Montserrat dans les *Délices d'Espagne et de Portugal*, de J. Alvarez de Colmenar (Amsterdam, 1741, III, 128 s.).

3. *Mahlerische und historische Reise in Spanien. Aus dem Französischen übersetzt.* Mit 77 Kupfern (par J. A. Bergk, Leipzig, 1809-1811). Elle est malheureusement incomplète, mais elle est maniable, ce qui n'est pas le cas de la volumineuse édition française.

4. « ....denn dahin (au Montserrat) gingen eigentlich ihre Gedanken, und dieser Aufenthalt wäre das Ziel ihrer Wünsche, das sie immer im Herzen bei sich bewegte. » *Aus Karl Ludwig von Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette*, hrg. v. H. Düntzer, Jena, 1858, p. 400. — Humboldt, comme on sait, était en bonnes relations avec la princesse. Voir *Briefe an Motherby* (Berlin, 7 mai 1810), p. 50.

fleur repliée sur sa tige, et ses rêves descendirent avec elle dans la tombe.

Je ne sais si Humboldt est pour quelque chose dans les pèlerinages au Montserrat que les Allemands de notre siècle ont entrepris. Plus d'un, sans doute, qui écrivit ses souvenirs, n'ignorait pas le tableau tracé par Humboldt. Les descriptions du Montserrat se multiplièrent. Elles répétèrent à l'infini des choses dites et redites, et que le philosophe solitaire, le confident de Gœthe et de Schiller, avait exprimées mieux que personne [1].

Celui-ci n'oublia pas si vite l'impression reçue dans sa visite aux ermitages du Montserrat; il ne l'oublia jamais. Dans un des sonnets qu'il dictait pour ranimer ses souvenirs, pour épancher son âme saturée d'émotion, Humboldt célèbre encore une fois le Montserrat. Il répète des idées, des sentiments, des images bien connues. Il décrit la montagne qui s'élève vers le ciel, ces grandes colonnes de rochers qui se superposent à d'autres colonnes. Il rappelle les ermites qui ont trouvé ici leur refuge, et jouissent du repos de l'âme que rien ne trouble, sans que la nacelle de leur bonheur fasse jamais naufrage. Il croit cependant que l'homme peut fort bien se passer des rochers du Montserrat

1. J'en ai lu dernièrement plusieurs, et, je l'avoue, sans aucun profit, ni aucun agrément. Lorinser, le traducteur de Calderon, a dit peut-être le moins de banalités sur le Montserrat dans ses *Reiseskizzen aus Spanien*, Regensburg, 1855, I, 84 s. D'autres, comme E. v. Cuendias, *Spanien und die Spanier*, Brüssel 1847, p. 370, s.; C. A. Rossmässler, *Reise-Erinnerungen aus Spanien*, Leipzig, 1854, I, 40; K. Freih. v. Thienen-Adlerflycht, *In das Land voll Sonnenschein*, Berlin, 1861, p. 148 s.; H. Zschokke, *Reise-Erinnerungen aus Spanien. Von Barcelona nach Cadiz*, Würzburg, 1879 (p. 30-80); G. Strobl, *Eine Sommerreise nach Spanien*, Graz, 1880, p. 62 ss.; J. Grauss, *Eine Rundreise in Spanien*, Wien, 1893, n'étant pour la plupart que des simples guides, ne font qu'orienter assez superficiellement le lecteur, et sont dépourvus de toute originalité. — Voir un chapitre, bien pensé et bien écrit, sur le Montserrat, dans les notes de voyage de Th. Bernhardi, *Reise-Erinnerungen aus Spanien. Blätter aus einem Tagebuche*, Berlin, 1886, p. 343 s.

pour purifier son intérieur. Même au milieu de la société tumultueuse, l'homme qui sait puiser dans le sanctuaire de sa pensée trouve la solitude et le repos [1]. C'était son expérience à lui. Lancé au milieu des affaires, au milieu des passions frémissantes, dans le tourbillon de la vie, ambassadeur, ministre, il a porté toujours son Montserrat dans son cœur; il a eu toujours la force de se séparer du monde pour vivre confiné dans ses études chéries, dans sa méditation. Sa solitude au milieu du tumulte des affaires a été sa ressource infaillible; même quand les orages grondaient au dehors, il n'a pas eu son repos troublé, il est toujours resté inébranlable.

Après bien des hivers passés dans le monde, le besoin de s'en écarter le plus possible devint plus pressant : « Chaque année, dit-il dans une de ses effusions à Charlotte Diede, augmente mon penchant à la solitude, à une vie vouée à mes pensées, à mes souvenirs. Il n'augmente pas seulement, il porte de plus en plus ses fruits bienfaisants » (1833). « Il n'y a rien au monde de plus sublime qu'une vie simple, tranquille et paisible » (1828). Comme des images chéries qu'on aime à caresser et à retenir au plus fort des émotions, la montagne solitaire de la Catalogne lui

---

1. Donnons ici le sonnet tel qu'il est et dans sa langue : *Der Montserrat* (*Œuvres*, III, 422).

Im Berg, von kühner Adler Flug umschwebt
Wo zu des Himmels dunkelblauer Heitre,
Dass sich der Blick auf Land und Meer erweitre,
An Felsensäule Felsensäule strebet;
Geweihte Zahl von edlen Klausnern lebet,
Gewiss, dass nicht das Schiff des Glücks mehr scheitre,
Und jeder Tag die reine Brust noch läutre,
Ein Leben, still von Seelenruh gewebet.
Doch nicht des Montserrate Felsenzacken
Bedarf die Brust, dass von der Erde Schlacken
Sich heilge einsam strenggeübter Wille.
Auch in der Menschen lärmenden Gewimmel
Schafft selger Ruhe ungetrübten Himmel
Sich dem Gedanken zugewandte Stille.

apparaissait dans ses rêves d'ermite telle qu'il l'avait vue à l'époque de son voyage. Encore au mois de novembre 1833 il la décrit à son amie intime à laquelle il avait tant de fois chanté le « Beatus ille » d'Horace [1] :

« Il y a en Espagne une montagne parsemée d'ermitages; c'est le Montserrat près de Barcelone. J'ignore si vous en avez jamais entendu parler, ou si vous avez lu quelque chose là-dessus. Je l'ai visité lors de mon voyage en Espagne, et il doit exister, imprimée quelque part, une description détaillée que j'en ai faite. Les ermites ne sont pas des prêtres, mais des hommes qui ont vécu dans le monde jusqu'à un âge souvent très avancé, et occupant parfois des places de haute importance. Le site est d'une beauté merveilleuse. La montagne, toute en rochers, couverte d'arbres et de broussailles, s'élève, semblable à une île isolée, au milieu de la plaine. D'innombrables sentiers se croisent en tous sens à travers ses gorges et ses escarpements. Comme trait particulier du paysage, se dressent de toutes parts, ainsi qu'une forêt d'arbres gigantesques, des rochers de 70 à 80 pieds de haut. Aucun d'eux ne ressemble à l'autre, et ils affectent souvent les formes les plus étranges. De l'extrême sommet, la vue embrasse la contrée environnante et s'étend jusqu'à la côte de la mer. On trouve là douze ermitages, les uns complètement isolés, les autres très rapprochés. Par des procédés presque puérils on a mis des obstacles à la possibilité de voisiner. C'est ainsi que deux solitaires habitaient une même grotte, formée par la crevasse d'un rocher tombant à pic. Une cloison naturelle de la grotte séparait la demeure des deux ermites. Aucune porte de communication n'avait été ouverte, ce qui eût été facile, et ces vieillards, qui vivaient côte à côte, avaient à descendre puis à gravir plus de cent marches, quand ils voulaient se voir. Beau-

1. *Briefe an eine Freundin*, II, 235 s. Je reproduis ici, avec quelques légères modifications, la traduction donnée par Laquiante, *Append.* aux lettres de Humboldt à Schweighaeuser, p. 201 s.

coup d'autres pratiques et dévotions des cénobites étaient aussi bizarres et aussi maussades. Et cependant le sentiment qui les portait, sur la fin d'une existence active, à vivre d'une vie solitaire et désabusée en face de la nature de Dieu, dans un site admirable, avait certainement sa source dans les profondeurs de l'âme. Ces hommes-là n'éprouvaient peut-être pas des sentiments aussi purs; mais leur genre de vie et leur montagne avec ses ermitages exprimaient fort bien qu'il fallait sentir ainsi. En laissant de côté son caractère religieux, on n'en était pas moins agréablement surpris de rencontrer, sur sa route, cette image symbolique des aspirations idéales. »

De l'ascension au Montserrat, Humbold avait rapporté les impressions les plus profondes et les plus durables de son voyage. Quoiqu'il n'ait pas laissé de notes sur son retour à Paris, en passant par les Pyrénées et par Toulouse, quoique le désir et le besoin de repos, l'espérance de revoir bientôt l'Allemagne l'invitassent à se hâter, il ne pouvait se détacher sans regrets de ce pays où il avait connu de vrais caractères, des hommes charmants, où il avait considérablement enrichi ses expériences.

Il n'aura pas donné à l'Espagne un adieu douloureux comme d'autres voyageurs, comme Byron dans *Childe Harold* (Ch. I), mais il n'aura pas non plus quitté cette terre si riche en souvenirs avec le dégoût et le dédain de quelques Français et Allemands qui n'y voyaient qu'un monceau de ruines, une civilisation irrrémédiablement déchue, le fléau de l'Inquisition subjuguant les esprits, entretenant l'ignorance, la crédulité superstitieuse, la fainéantise [1]. Toute réelle et sensible qu'était la déca-

1. Le mépris de quelques voyageurs français pour la nation espagnole se comprend trop bien par les rivalités politiques très vives à la fin du siècle. Il y eut néanmoins des Allemands plus injustes envers l'Espagne que les Français eux-mêmes. Tel Kaufhold qui prenait congé de Madrid comme un oiseau pourrait prendre congé de sa cage. Il respire à pleins poumons lorsqu'il a l Espagne derrière lui, ce pays « wo geistlicher und weltlicher Despotismus die

dence en Espagne, le pays n'en était pas moins digne d'étude aux yeux de Humboldt. La destinée des nations change et roule perpétuellement comme l'eau du fleuve qui coule de la montagne à la mer. Essayez, si vous pouvez, d'en arrêter le cours. La destinée de l'Espagne n'a-t-elle pas d'ailleurs quelque ressemblance avec la destinée de l'ancienne Grèce ? « Lorsqu'un cratère s'écroule et qu'un volcan se soulève, disait Humbolt dans ses *Considérations sur l'histoire universelle*, ses formes revêtent une beauté et une grandeur inconnues jusqu'alors ; lorsqu'une nation

Menschheit im eiserne Fesseln geschlagen hat, die nun ihre Niederträchtigkeit und ihre Schande im schwelgerischen Vergnügen zu vergessen sucht » (*Spanien wie es gegenwärtig ist*, Gotha, 1797, II, 384). J. G. Rist est plus calme et moins déclamateur. Voilà comment il salue l'Espagne en la quittant après un séjour de quatre ans (*Lebenserinnerungen*, II, 373) : « Jener Sirenenrausch der südlichen Natur hat sich längst in heitere Erinnerung aufgelöst ; ich habe es erfahren, dass nicht die Temperatur der Lüfte, die Bläue des Himmels, das Grün der Erde, die Sonne am Himmel das Glück der Menschen macht, sondern jene innere Sonne, die den Geistern überall leuchtet, wo Glaube, Liebe, Hoffnung in den Herzen wohnen. Der Norden hat mir gegeben, was ich nimmer im Süden hätte finden können. » La différence plus ou moins frappante entre l'homme du Nord et l'homme du Midi occupait alors sérieusement les esprits en Allemagne. Voir à ce propos un petit livre assez curieux, mais très peu lu, de Chr. Victor von Bonstetten, *Der Mensch im Süden und im Norden oder über den Einfluss des Climas* (Deutsch v. Friedr. Gleich), Leipzig, 1825. Il y est rarement question de l'Espagne (à la p. 13, on parle cependant de la bravoure espagnole irréfléchie et mal dirigée). — Vincke, que Humboldt connaissait fort bien, n'a pas quitté l'Espagne sans regret (Bodelschwingh, *Leben des Pr. F. v. Vincke*, p. 209) : « in die Freude .. unserem Vaterlande schon um so viel näher zu sein, mischte sich doch auch die, von jedem Abschiede uns theuerer Menschen, selbst Gegenden unzertrennliche wehmüthige Empfindung. Ich hatte beinahe 9 Monate in dem Lande zugebracht, welches jetzt mein letzter Blick begrüsste, ich hinterliess doch mehrere Menschen, deren Andenken mir immer theuer sein wird ; ich fand meine Erwartungen von dem Lande nicht befriedigt, aber die Reise bleibt mir doch in vieler Hinsicht nützlich und wichtig, ich möchte sie um keinen Preis noch einmal machen, aber es ist mir auch nicht leid, sie gemacht zu haben, und wenn es mir zuweilen schlimm genug erging, so werde ich doch stets mit Vergnügen daran zurückdenken. »

se développe, des formes nouvelles de l'esprit, des sons qui émeuvent l'âme et frappent la fantaisie revivent dans sa langue. C'est ainsi que, dans chaque chute, vous trouvez une consolation, et dans chaque changement, une compensation » [1]. La plupart des historiens affectent, de nos jours encore, une certaine répugnance à l'étude de la décadence d'un peuple ou d'une civilisation. Humboldt est d'avis que l'histoire de la décadence des États offre, en général, plus d'intérêt que l'histoire de leur grandeur ; cette prospérité même ne commence à nous intéresser vivement que lorsqu'on la contemple au point de vue de la décadence. Lorsque l'organisation artificielle d'un État vient échouer à l'écueil du malheur, ses différentes parties frappent d'un coup nos regards ; nous commençons alors à méditer sérieusement, la sympathie cède à un sentiment poignant de mélancolie ; avec la chute d'un État nous croyons que tout est en train de chanceler et de tomber [2].

Des pensées, des sentiments pareils agitaient peut-être l'âme de Guillaume de Humboldt au moment où il quittait l'Espagne, si malheureusement déchue de son ancienne grandeur. Humboldt ne cachait pas cependant sa joie d'appartenir à une nation qui marchait à voiles déployées dans la voie du progrès. Il était fier d'être Allemand. La vie à l'étranger, le séjour en Espagne, loin d'affaiblir son amour pour l'Allemagne l'avait accru et fortifié [3]. « Les neiges de Castille, dit-il dans un sonnet qui a été

1. *Betrachtungen über die Weltgeschichte*, p. 61 s.

2. *Geschichte des Verfalls der griechischen Freistaaten*, p. 155 s.

3. Henriette Herz écrivait à propos de Humboldt dans ses *Souvenirs* : « Aber dennoch sehnte er sich ... auf 's lebhatteste von Spanien hinweg und wieder nach Deutschland. Er war durch und durch Deutscher. » J. Fürst, *Henriette Herz*, Berlin, 1850, p. 257. — G. Schlesier dit fort bien dans ses *Erinnerungen von Wilhelm von Humboldt*, Stuttgart, 1845, II, 39 s., en parlant de l'influence du voyage en Espagne sur le caractère de Humboldt : « ...wie nur ein Jahrzehend später von den Wellen Saragossa's ein Zeichen der Befreiung über Europa ging, so ist uns mitten unter diesem südlichen Naturvolk ein

peut-être composé en Espagne [1], les fleurs odoriférantes de l'amandier ne remplaceront jamais la tendre bonté de mon doux pays. » Plus Humboldt restait à l'étranger, plus il voyait de monde et apprenait à connaître d'hommes, plus il avait d'estime pour sa patrie, plus il savait en apprécier les avantages tout en en regrettant les défauts. Il est resté Allemand en France, Allemand en Espagne, Allemand en Italie [2]. Les premières années qu'il passa à Paris, il se plaignait (lettre à Wolf) de vivre si loin des accents chéris du langage allemand; et sa maison était pourtant devenue le point de ralliement des Allemands. En octobre 1798 il écrit à Jacobi que, dans le cœur de la France, il est devenu encore plus profondément Allemand (« ein noch eingefleischterer Deutscher als vorher »). C'est à cette époque que Schiller écrivait à Gœthe : « Notre ami Humboldt reste, au milieu de Paris, fidèle à ses idées et à son sentiment allemands » (« seiner alten

Charakter durchgebildet worden, der mächtig und zukunftvoll für die Erneuerung Deutschlands und Preussen wirkte, ein Held, der wie seine Kinder die entmuthigsten Landsleute zu grossen Thaten anspornte. » — Voir aussi sur le haut sentiment patriotique de Humboldt, B. Gebhardt, *Wilhelm von Humboldt als Staatsmann*, Stuttgart, 1896, p. 91 s.

1. *Reiz der Heimath*, *Œuvres*, III, 421.

2. Cela étonnera sans doute ceux qui connaissent l'habileté, la souplesse extrême avec laquelle Humboldt savait démêler les traits caractéristiques des peuples étrangers. Voir aussi O. Harnack, *Gœthe und Wilhelm von Humboldt*, dans la *Vierteljahrs. f. Liter.* (Weimar), I, 227. — C'est du reste une particularité bien frappante des Allemands qui ont le plus étudié la vie intellectuelle des nations étrangères, d'avoir gardé partout, en tout temps et dans toute son intensité, l'amour de la patrie. C'est à bon droit que Guillaume Schlegel chantait de lui-même :

Fremde Sitten, fremde Zungen,
Lernt' ich üben her und hin,
Nicht im Herzen angeklungen
Stärkten sie den Deutschen Sinn.
Lang ein umgetriebner Wandrer
Wurd' ich niemals doch ein Andrer.

A. W. Schlegels poetische Werke, I u. II, Th. Heidelberg, 1811, nº 75. Voir aussi B. Schultheiss, *Geschichte des deutschen Nationalgefühls. Eine historische psychologische Darstellung*, I, Weimar, 1893.

Deutschheit »). Peu avant sa mort, Schiller écrivait directement à Humboldt (avril 1805) : « L'esprit allemand a de trop profondes racines chez nous pour que vous cessiez un instant de sentir et de penser à l'allemande. » Qu'on se rappelle la fin de ses distiques *In der Sierra Morena*. De quels accords puissants vibre sa lyre lorsqu'il s'agit de célébrer les vertus du peuple allemand ! Il a oublié qu'il est encore en terre d'Espagne ; il exalte cette langue germanique, noble et énergique, qui, de même que le grec, se prête aux envolées les plus hardies de la pensée ; il chante les louanges du peuple qui, méconnu autrefois, poursuit son chemin en silence et plein d'ardeur. Un temps viendra où ce peuple servira d'exemple aux autres; il règnera alors, non pas par les armes et les guerres sanglantes, mais par la parole et par la pensée [1].

VIII — DEUXIÈME VOYAGE EN ESPAGNE. ESQUISSES SUR LE PAYS BASQUE

Une fois rentré avec sa famille à Paris (18 avril 1800), de nouveau plongé dans ses études, Guillaume de Humboldt ne désirait pas autre chose que de les achever au plus vite pour regagner l'Allemagne. Mais d'autres distractions survinrent. Dans l'horizon immense qui s'ouvrait toujours devant lui, dans la fourmilière de ses idées, aucun projet pour l'avenir ne pouvait se fixer d'une façon absolue. Il fallait enfanter et détruire, au hasard des études très disparates qui l'occupaient momenta-

1. Voir aussi son sonnet *Die Eiche*, *Œuvres*, IV, 352.

Denn Stärke, die mit dem Gefühle ringet,
Bis alle Tiefen sie der Brust durchdringet,
Und Phantasie, die sich im Aether wieget,
Dem Zartesten sich an in Milde schmieget,
Und sich in neuen Blüthen stets verjünget,
Von Urzeit her in Thuiskons Volke lieget.

nément. Humboldt était alors occupé à ordonner et à compléter les matériaux rassemblés dans son voyage en Espagne : « Il faut encore que je consulte quelques livres espagnols très rares qui ne se trouvent qu'ici à Paris. Je suis surchargé de travail », écrit-il à Wolf, le 28 juillet 1800. Il poursuivait en même temps des recherches linguistiques fort pénibles, avec un acharnement nouveau, avec une passion fiévreuse qu'il n'avait pas connue jusqu'alors. Désormais il n'étudiera plus les langues comme simple auxiliaire de l'histoire ; il les étudiera pour elles-mêmes, comme science à part, et ce sera l'étude, l'occupation maîtresse de sa vie.

Le basque l'avait déjà vivement intéressé dans sa courte visite aux provinces d'Alava, de Guipuzcoa et de Biscaye. Il lui offrait des problèmes linguistiques et ethnographiques de la plus haute importance à résoudre. Il s'agissait de remonter aux premières sources des langues européennes ; de connaître dans son organisation celle qu'il croyait, à tort ou à raison, la plus vieille des langues de l'Europe, l'ancienne langue de toute l'Espagne et du Midi de la France. Il commence par se faire, pour son propre usage, comme nous l'apprenons par Schlesier [1], une sorte de dictionnaire espagnol-basque à l'aide de livres fort rares et des manuscrits de la Bibliothèque Nationale [2]. Il reçoit quelques raretés bibliographiques du savant helléniste, le baron de Sainte-Croix. D'autres savants lui fournissent d'autres informations. Tel sans doute ce Lorenzo del Prestamero [3] auquel, comme

1. *Erinnerungen an W. von Humboldt*, II, 54.

2. En 1745 avait paru à Saint-Sébastien le *Diccionario trilingüe del Castellano, Bascuence y Latin* du père Larramendi (2e éd., 1853). C. A. Fischer qui le nomme dans son Voyage (*Reise von Amsterdam*, etc., 2e éd., p. 127), avec l'*Arte de la lengua Bascongada. El impossible vencido* du même savant (Salamanca, 1729), ajoute que ces deux livres étaient alors extrêmement rares.

3. C'est ainsi que s'appelait le cicerone de Humboldt à Vitoria et non Lorenzo Trastumero, comme on lit dans les *Œuvres* de Humboldt, III, 239, et comme le répète Haym, *W. von Humboldt*, p. 193.

Humboldt l'avoue dans ses *Esquisses sur le pays basque*, il devait, même après son retour d'Espagne, mainte notice précieuse, surtout au sujet de la langue basque. « C'était un investigateur modeste, actif et consciencieux de l'histoire de son pays, occupé depuis nombre d'années à recueillir, pour une description de l'Alava, des matériaux qu'il cèdera un jour, s'il reste fidèle à ses intentions, à l'Académie de l'Histoire de Madrid pour le Dictionnaire qu'elle prépare [1]. » « Il a tout embrassé, dit Humboldt, l'état physique et politique de sa province; il connaît l'histoire de chaque endroit, de chaque ville, de chaque cloître; il a rédigé des tables de statistique sur les revenus du pays, la topographie des différents districts; il a copié les privilèges et les décrets inédits; il a fait des recherches étymologiques sur les noms de lieu; son

1. Il les donna, en effet, et les deux volumes du *Diccionario Geográfico-Histórico de España por la Real Academia de la Historia* (*Seccion I. Comprende el Reyno de Navarra, Señorio de Vizcaya y provincias de Alava y Guipuzcoa*), Madrid, 1802, se sont [illegible] aidés en plusieurs endroits des précieux matériaux de Prestamero. Celui-ci était secrétaire de la « R. Sociedad Bascongada ». On le remerciait de ses services dans le *Prólogo* du vol. I, p. XXX : « El Señor D. Lorenzo del Prestamero, presbitero, residente en Vitoria, que habia auxiliado los trabajos del Señor Alava, bien que la Junta encargada del Diccionario le insinuó que completase las descripciones de las 36 hermandades que faltaban, se dedicó á practicar quantas diligencias fuesen necesarias,... fornió y remitió todas las descripciones y algunas otras noticias muy útiles... copiando las muchas inscripciones que todavia se conservan. La decidida aficion del Señor Prestamero al estudio de nuestras antigüedades, su preciosa coleccion, zelo patriotico, de que ha dado grandes pruebas en la Real Sociedad Vascongada, y sus prendas personales hacen muy recomendable el mérito de este eclesiástico, etc. » Prestamero est encore nommé à l'article Vitoria (vol. II, p. 475) : « Existe en casa de este erudito un gabinete de historia natural, monetario y coleccion de plantas de la provincia de Alava ». Les *Descripciones de Alava* de Prestamero sont rappelées dans le *Prólogo* du vol. I de l'ouvrage de Llorente, *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas*, Madrid, 1805, p. XXIV. Le premier travail de Prestamero fut la publication d'une inscription romaine de Asa, Alava, 1785. La plupart de ses manuscrits sont encore à l'Académie de l'Histoire de Madrid. Voir Muñoz VI, 17 ; Hübner, *Corp. inscript.*, II, 397.

domaine préféré, c'est l'étude des antiquités. Il m'a montré deux volumes in-folio d'inscriptions des temps anciens et modernes que l'on trouve dans la seule province d'Alava. » Il n'est resté nulle trace des lettres que Prestamero et d'autres Espagnols ont écrites à leur grand ami d'Allemagne [1], nulle trace non plus des lettres de Humboldt à ses amis d'Espagne [2].

A la fin d'avril 1801, sans beaucoup de préparatifs et presque à l'insu de ses amis, Humboldt part une seconde fois pour l'Espagne [3]. « J'apprends, écrivait Caillard à Schütz, le 26 juin 1801, lorsque Humboldt avait déjà regagné Paris, j'apprends que M. de Humboldt, au lieu de partir pour nos contrées, s'est décidé subitement à diriger de nouveau ses pas vers l'Espagne. » Ce voyage, exclusivement scientifique, se limita aux provinces basques de la France et de l'Espagne. Il ne dura que quelques semaines; le 15 juin, Humboldt avait rejoint sa femme et ses enfants à Paris [4].

Pour compléter par des rapports et des communications orales ce qu'on savait à l'étranger sur la langue, l'histoire et les mœurs des Basques, pour poursuivre ses recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne, Humboldt avait voulu séjourner quelque temps en Biscaye : « Un des buts principaux de mon voyage, dit

1. Nous savons, par une lettre de Caroline à son père (Paris, 29 mai 1800), que le marquis Granda écrivait de temps en temps aux Humboldt.

2. Toutes mes recherches à ce sujet, en Espagne et ailleurs, ont été infructueuses; M. José Mª de Bernaola, bien connu par les basquisants, a eu l'obligeance de faire des recherches pour moi à Durango, où son aïeul, Pedro José Bernaola, tenait « fonda » au temps du séjour de Humboldt dans cette ville, mais il m'écrit n'avoir trouvé « ni cartas, ni correspondencia alguna ».

3. C'est sans doute par mégarde que Gregorovius, dans son essai sur les frères de Humboldt, p. 149, fait dater ce second voyage en Espagne de l'automne 1800.

4. J. C. Adelung, *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde*, vol. IV, *Berichtigungen und Zusätze über die Cantabrische oder Baskische Spruche*, v. W. v. Humboldt, Berlin, 1819, p. 351 ; 271.

Humboldt dans ses Additions au *Mithridates* de Adelung, était de découvrir dans les vieilles traditions et dans les chansons nationales du pays les vestiges qui auraient pu subsister de l'ancienne histoire et de l'ancien état du peuple basque. » Nulle distraction ne devait interrompre cette étude précipitée, cette marche rapide au centre de l'ancienne Ibérie. Nous ne savons pas exactement quelles villes et quels villages il visita de préférence; aucune lettre écrite pendant ce séjour ne nous a été transmise. Les recherches, longues et pénibles, durent l'absorber complètement. Il n'était pas toujours seul cependant. Il avait fait le voyage de Paris à Saint-Sébastien avec un ami de Rahel, un jeune commerçant de Hambourg, G. Guillaume Bokelmann, qui allait à Cadix se charger des affaires de son beau-frère Simon. A Saint-Sébastien, à Bilbao, Humboldt et Bokelmann restèrent quelque temps ensemble. Une lettre de Caroline à Rahel [1], d'autres de Rahel à Bokelmann [2] le prouvent amplement : « Profitez comme bon vous semblera et en toute circonstance du fantasmagorique (Guillaume de Humboldt) », écrit Rahel à Bokelmann, le 20 avril 1801, et un mois après : « Vous me parlez admirablement et en vrai sage du « fantasmagorique ». Une autre lettre postérieure de Rahel nous montre que les deux Allemands s'étaient brouillés quelque peu en Espagne [3]. De

1. *Briefwechsel zwischen Karoline v. Humboldt, Rahel und Varnhagen* (Paris, 12 mai 1801), p. 28 : « Humboldt schreibt zuletzt aus S. Sebastian, aus den Briefen merk ich, er hat Bokelmann lieber als Bokelmann ihn. »

2. *Aus Rahel's Herzensleben. Briefe und Tagebuchblätter*, hrg. von Ludmilla Assing, Leipzig, 1877, p. 127, 134, 137 (29 avril) : « Schreiben Sie mir etwas, aber auch ziemlich Ordentliches durch Humboldt, das unsere Korrespondenz bedeckt », p. 143, 146 (le 13 juin, Rahel répète ce que Caroline de Humboldt venait de lui écrire, p. 151).

3. Le voyage de Bokelmann de Paris à Cadix, et les descriptions de l'Espagne que celui-ci envoyait à Rahel (R. à B., 2 juillet 1801, p. 161 : « Die Beschreibungen, die flüchtigen, die Sie vom schmutzigen Spanien machen, gefallen mir ausserordentlich. Es ist als sähe ich's ». — R. à B., le 25 août 1801,

Saint-Sébastien et de Bilbao comme centres, Humboldt faisait souvent des excursions dans les villes et les villages environnants. Il n'aura pas manqué de rendre visite à son ancien cicerone Prestamero et de profiter de ses riches collections. Il dut se rencontrer souvent à Marquina avec le curé Moguel y Urquiza, modeste savant, mais grand travailleur, qui lui fournit des renseignements précieux sur le basque. Dans ce même village de Marquina, il reçut l'hospitalité de Pedro Valentin de Mugartegui, qui mit à sa disposition les 14 volumes in-folio de vieilles chansons nationales basques, rassemblées par Juan Iñiguez de Ibargüen dans les archives de Simancas et de Biscaye [1]. Il profita à Durango des collections manuscrites, des nombreuses recherches sur les

---

p. 169 : « Mit der Prozession, das muss ein schön Spektakel gewesen sein. Dabei wär ich zur Katholikin geworden,... Sie leben süperbe in Cadix!... Zum comble haben Sie italienisches Theater, etc.) ont été une sorte de prélude aux relations que Rahel noua, quelque temps après, avec l'Espagnol Don Raphael de Urquijo, relations mêlées de larmes, d'angoisses et de délires de la part de cette femme passionnée et ardente, véritable « incendie dans son sein », comme elle les appelle. Le brasier d'amour que Rahel préparait à Urquijo n'était pas moins ardent que celui que Mlle de Lespinasse avait préparé au marquis de Mora, fils aîné du comte de Fuentes et gendre du comte de Aranda. Les liaisons amoureuses entre Allemands et Espagnols auront un chapitre à part dans mon ouvrage sur l' « Allemagne et l'Espagne ». Disons d'avance que ces passions n'ont été heureuses en aucun temps. Comme revers de la médaille des amours de Rahel et d'Urquijo, rappelons les amours du secrétaire d'ambassade Scholz avec une ravissante Espagnole de Cadix, amours qui finirent par un mariage des plus désastreux. Voir Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten*, N. F.. II, p. 285 s. — Pour ne pas vivre séparée de Bokelmann, Rahel rêvait déjà en 1801 son voyage en Espagne (Lettre du 20 août) : « Wenn sich's irgend thun lässt, und warum sollt'es nicht, ich habe ja auf der Gotteswelt keinen Plan, keinen Gedanken, keine Aussicht, so reis' ich einmal mit Jhnen nach Spanien. »

1. *Mithridates*, IV, 352. — D'un manuscrit du curé Moguel de Marquina, publié dans l'*Euskal-erria* de Saint-Sébastien, il résulte que ce savant avait vu les mêmes documents en 1786. C'est dans cette collection sans doute que Moguel, de même que Humboldt, a pris connaissance du fameux chant de

noms de lieu de D. Pablo Pedro Astarloa, l'auteur de la célèbre *Apologia de la lengua vascongada*. Dans ses *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*, Humboldt rappelle les promenades fréquentes et très instructives qu'il avait faites à Durango avec le savant curé [1]. Des Basques, interrogés par M. W. Webster, se souvenaient encore d'avoir connu Humboldt à l'époque de son voyage en Biscaye. D'après le témoignage de feu le prince L. L. Bonaparte, Humboldt avait une connaissance très solide de la langue basque et il la parlait à l'occasion [2].

Bruni par le soleil du Midi, heureux et content de son voyage, comme Caroline l'écrit à Schweighaeuser et à Rahel [3], chargé d'un butin scientifique qui, après d'autres études et d'autres investigations, le mettra en état d'ériger ce monument étonnant de sagacité et de science qu'est son livre : *Recherches sur les*

Lelo, qui était cité du reste par Iturriza dans son *Historia general de Vizcaya*, de 1785, et publiée à Barcelone en 1884, avec une préface du Père Fita et une étude sur le « Señorio de Vizcaya » par M. Arist. Artiñano.

1. *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache*, *Œuvres*, II, 22 : « Wie ich auf mehreren Spatziergängen mit ihm (Astarloa) selbst Zeuge gewesen bin. » Voir aussi les additions au *Mithridates*, IV, 340. De l'ouvrage manuscrit d'Astarloa : *Plan de Lenguas, ó Gramática Bascongada en el dialecto Vizcaino*, Humboldt assure qu'il avait fait en Espagne un copieux extrait : « Ich besitze genaue und vollständige, bey dem Verfasser selbst gemachte Auszüge aus demselben ». Voir p. 339, le titre des manuscrits sur la langue basque que Humboldt étudia pendant son voyage en Biscaye.

2. Voici ce que mon ami le Rév. W. Webster m'écrit de Saint-Jean-de-Luz : « Dans les premières années de mon séjour dans le Pays Basque, j'ai vu quelques personnes qui avaient connu M. von Humboldt. J'ai même vu quelques-unes de ses lettres entremêlées de basque. Feu le prince L. L. Bonaparte m'écrivait une fois que Humboldt savait le basque beaucoup mieux que la plupart des personnes qui voudraient en faire la critique. » — On sait par les *Recherches*, p. 39, combien Humboldt prêtait attentivement l'oreille aux particularités dialectales dans les différentes villes de la Biscaye.

3. Lettre à Schweighaeuser, 13 juin 1801, et Rahel, du 5 juillet (« Humboldt revient, paraît-il, heureux et content de son voyage »).

habitants primitifs de l'Espagne, à l'aide de la langue basque, Humboldt continue pendant deux mois encore sa vie parisienne active et laborieuse. Mme de Staël lui en voulait, paraît-il, à cause de son voyage en Espagne, entrepris dans le seul but d'approfondir ses connaissances linguistiques. Le 24 octobre 1801, Humboldt écrivait de Berlin à son ami Schweighaeuser : « Je crois que j'ai un peu perdu dans la faveur de Mme de Staël, à cause de mon voyage basque; ce serait payer cher un des fleurons de ma couronne de martyr espagnol. » Au mois d'août 1801, Humboldt revoyait l'Allemagne, où ses amis l'attendaient avec impatience : « Je me réjouis de voir Humboldt, écrivait G. Körner à Schiller (Dresde, 20 juin 1802); il doit avoir recueilli beaucoup de choses curieuses sur les habitants de la Biscaye [1]. »

Les *Esquisses sur le pays basque* qui parurent, assez mal imprimées, dans les *Œuvres*, à côté de la description du Montserrat, ne donnent pas les impressions du second voyage de Humboldt en Espagne, mais celles du premier, lorsqu'il avait parcouru, avec sa femme et ses enfants, les provinces basques au delà des Pyrénées aussi vite que le permettaient les moyens primitifs de transport. Elles furent rédigées, selon toute probabilité, à Paris, pendant l'été de 1800, avec les autres fragments du grand ouvrage projeté sur l'Espagne [2]. Comme pour le Montserrat, Humboldt,

1. *Schillers Briefwechsel mit Körner*, Berlin, 1847, IV, 286.

2. C'est ce que Schlesier avait déjà supposé dans les *Erinnerungen*, II, 32. D'une lettre de G. de Humboldt à Gœthe, datée de Rome, 12 avril 1806, il résulte seulement que les Esquisses avaient été composées bien avant cette époque *Gœthe Jahrb.* VIII, 72 : « So ist der Agamemnon fertig; auch seit lange die Baskenreise, und beides soll gewiss jetzt bald zum Druck bereit seyn. » Si Humboldt avait écrit les *Esquisses* après 1802, il se serait sans doute servi des 2 vol. du *Diccionario geográfico-histórico de España* (provinces basques) qui avaient paru cette année-la. Comme Humboldt lui-même l'a fait observer, ces *Esquisses* ne devaient être à l'origine qu'une partie intégrante de l'ouvrage projeté sur les Basques. D'après une lettre à Schweighaeuser (2 nov. 1803 : 1° une esquisse du pays et du peuple sous forme de récit de voyage... On peut

en décrivant les villes, les villages et la nature du pays basque, ne voulait autre chose que fixer ses souvenirs, reproduire ses impressions immédiates. Mais, de même que pour l'article sur le Montserrat, il ne négligea pas de consulter des ouvrages historiques et des mémoires pour compléter ses observations personnelles. C'est ainsi qu'il s'est servi de l'*Historia natural de España*, de Bowles, des sources telles que Florez, Risco, Oihenart (*Notitia utriusque Vasconiae*), de l'*Essai sur la noblesse des Basques, rédigé sur les Mémoires d'un militaire basque par un ami de la nation* (1785) [1], des *Investigaciones históricas de las antigüedades de Navarra*, de Moret, de la chronique d'Henri IV qu'on venait d'imprimer chez Sancha, de certains *Mémoires sur la guerre entre la France et l'Espagne*, que je regrette de ne pas connaître. D'autres livres, des descriptions de voyage, celles de Fischer, de Bourgoing, de Dillon [2] que Humboldt connaissait évidemment, lui ont fourni peu d'observations utiles.

On reconnaît aisément dans ces esquisses son style, son procédé. Ses descriptions ne sont que de petites caractéristiques. La nature, moins grandiose dans le pays basque qu'ailleurs, mais toujours riche et variée, est toujours vivante pour lui. Partout, même au milieu de la dévastation, se manifeste la vie tenace de l'organisme. Il n'y a pas jusqu'au moindre détail, insignifiant pour d'autres observateurs, qui ne serve à Humboldt à l'étude psychologique. Le bruit strident, assourdissant des lourdes roues des chariots de

dire que le voyage est terminé), comme d'après son *Ankündigung einer Schrift über die Vaskische Sprache. Deutsches Museum*, Wien, 1812, III, 493, elles en auraient formé le commencement : (« In dem ersten (Theile) werde ich die Bemerkungen mittheilen, die ich bey meinem Aufenthalt in dem Spanischen und Französischen Vaskenland niedergeschrieben habe. »)

1. M. Vinson, dans sa *Bibliographie de la langue basque*, Paris, 1891, p. 240 s., donne le titre de deux traductions espagnoles de cet ouvrage.

2. *Travels through Spain*, London, 1872. Voir les lettres XVI et XVII, p. 153 s.

la Biscaye, le proverbe qui en dérive, fournissent un trait particulier à la physionomie morale du pays; le récit émouvant d'un vieillard qui traîne péniblement ses pas une fois par an jusqu'à la chapelle au delà de la frontière, aide à comprendre le caractère du peuple. Par des comparaisons, Humboldt arrive à la caractéristique. Il compare les Basques espagnols aux Basques français, les Basques aux Catalans et aux Castillans; il ne cache point sa sympathie pour les premiers, le peuple le plus actif et le plus laborieux de l'Espagne, qui vivait encore indépendant, retranché dans ses montagnes; il s'intéresse à son organisation intérieure, à son histoire politique; il montre comment le climat et la végétation ont influé sur le caractère et les mœurs. Le passage de la frontière franco-espagnole l'amène à des considérations sur la prédominance des forces morales, sur les forces physiques dans le développement d'une nation. Il rappelle les faits saillants de l'histoire des villes telles que Vitoria, des lieux tels que l'île des Faisans, où jadis Henri IV de Castille et Louis XI de France s'étaient rencontrés; il annonce dès lors un travail spécial sur les noms de lieu basques; en attendant, il note des ressemblances entre quelques noms basques et des noms allemands; il explique l'origine et la transformation successive du nom de la forteresse de Fontarabie, l'étymologie du bourg de Oyarzun.

Dès qu'on a franchi la frontière espagnole, à la Bidassoa, le paysage perd en grandeur, mais il gagne en variété. On est toujours entouré de grandes et de petites montagnes qui ont adouci leurs escarpements; on aperçoit toujours les Pyrénées devant soi, on entrevoit la mer çà et là, par intervalles, à travers les fentes des collines les plus basses. L'aspect des habitants, leur démarche surtout, trahissent leur origine. Les siècles écoulés, les évènements politiques ont produit une scission remarquable dans la population basque. Les Basques français ont davantage de la légèreté française, les Basques espagnols davantage de la gravité espagnole. Les premiers se sont assimilés peu à peu, par des transitions graduelles, au caractère général des

Français du Midi ; les classes supérieures, notamment, ont tous les traits de caractère des Gascons ; les Basques espagnols, au contraire, tout en montrant une originalité plus remarquable dans leur civilisation successive, penchent néanmoins, même pour la langue, du côté de l'Espagne. Les Basques espagnols jouent un rôle comme nation ; leur pays, assez vaste, a presque échappé à toute dépendance politique ; des personnes du pays les gouvernent, ils jouissent de franchises et de libertés qu'ils ont bien soin de garder et de défendre. Par leur industrie, par leur position favorable au commerce, ils ont atteint un degré de bien-être qu'on ne rencontre nulle part ailleurs en Espagne, si ce n'est en Catalogne et à Valence. Ils aiment tous passionnément leur pays ; ils ont tous le sentiment de l'indépendance ancré au fond du cœur. Même les nobles, même ceux qui ont été élevés dans les collèges espagnols et qui ne savent pas le basque ou l'ont oublié, aiment leur patrie avec orgueil et enthousiasme. Les Basques français n'habitent que des territoires insignifiants ; ils se perdent dans la masse de la nation [1].

Partout où l'on voyage dans les Pays basques on est surpris par des effets imprévus. Ni la Biscaye, ni la Catalogne n'appartiennent peut-être aux provinces les plus curieuses de l'Espagne : elles n'ont rien de vraiment nouveau qui étonne l'étranger qui y arrive du Nord, mais elles sont de beaucoup les provinces les plus gaies, les plus variées et les plus confortables de l'Espagne. L'Aragon, qui est au centre, même une partie de la Navarre, ne sont, d'après la plupart des descriptions, que des pays mornes et pauvres. La Biscaye et la Catalogne sont fort bien peuplées, fort bien cultivées ; elles offrent une variété, une vie, une activité qui contrastent sensiblement avec la monotonie de la nature et

1. Voir l'étude *Basques français et Basques espagnols*, dans la *Revue d'anthropologie*, 1875, IV, 25 s., par P. Broca, qui a su profiter des observations de Humboldt. Voir aussi E. Reclus, *Les Basques, un peuple qui s'en va*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1867.

la paresse des habitants du reste de l'Espagne. Montagnes et vallées s'y succèdent presque toujours avec un effet charmant, la végétation est fraîche et abondante partout. Toutes les villes et toutes les bourgades attestent l'aisance et les progrès de l'industrie et du commerce. Les habitants qui passent leur vie au milieu de leurs montagnes et sur le littoral de la mer sont à la fois souples et hardis; leur physionomie révèle du courage et de la fermeté. Le Biscayen a plutôt la hardiesse d'un montagnard; le Catalan plutôt la bravoure de l'homme qui a atteint et consolidé son bien-être par une industrie et un commerce développés. Le premier reste encore heureusement à l'état primitif; il est rude et inculte, mais, en revanche, il n'est ni gâté, ni corrompu; le second est bien le descendant d'un peuple de trafiquants, considérable, autrefois puissant par la prépondérance politique et par la richesse à l'intérieur. Au contraire de la Catalogne, pareillement située entre la France et l'Espagne, la Biscaye ne penche, dans le caractère de ses habitants, ni vers la France, ni vers l'Espagne. Les mœurs, les physionomies sont différentes. La langue basque, originale dans ses formes et dans ses sons, est tout à fait incompréhensible aux étrangers qui n'en ont pas fait une étude spéciale.

Après Oyarzun, peuplade qui montre, d'une façon très curieuse, l'uniformité dans laquelle la langue basque s'est conservée à travers les siècles, la mer disparaît à la vue. Si l'on tempère l'aspect sauvage, la grandeur accablante d'une contrée montagneuse en l'entrecoupant de montagnes et de vallées charmantes, si l'on adoucit la rudesse du climat par une fraîcheur fortifiante, si l'on prête à la végétation du Nord une croissance plus rapide, une sève plus vigoureuse, si l'on mêle à la gravité froide, parfois sombre des habitants du Nord, une parcelle de la vivacité et de la gaieté méridionales, on aura une image d'une grande partie de la Biscaye. On s'aperçoit fort bien qu'on est dans une province septentrionale de l'Espagne : déjà au commencement de l'automne l'air n'est plus doux; on rencontre ici les mêmes produits qu'en Allemagne et que dans la France du Nord;

il n'y a en Biscaye ni orangers, ni palmiers, ni amandiers, ni oliviers. C'est ce qui distingue ce pays de la Catalogne. Mais ce Nord est bien le Nord de l'Espagne ; la végétation, abondamment irriguée, résiste au froid continu et rigoureux.

Les montagnes et les vallées semblent s'ordonner dans le Guipuzcoa pour le plaisir des yeux ; nulle part elles ne sont plus belles. A chaque détour, l'aspect varie ; la vue n'embrasse qu'une partie limitée du pays. Point de larges vallées, point de montagnes qui s'allongent considérablement comme en Catalogne. Les pentes sont adoucies pour la plupart. De petits ruisseaux rapides coupent les prairies en mille replis tortueux ; l'eau glisse impétueuse dans son étroit bassin, elle tombe çà et là sur des moulins qu'elle met en mouvement. La démarche vive et hardie du peuple montre qu'il est bien accoutumé à grimper agilement sur ses montagnes. On n'aperçoit que très rarement des rochers nus et stériles ; une riche verdure couvre les montagnes presque jusqu'à leur sommet. Les champs, les prairies, les forêts de chênes et de rouvres alternent tour à tour. La végétation exubérante, qui donne un charme particulier aux bords de la Garonne, a cessé ici ; vous ne trouvez plus de vignes qui entrelacent leurs sarments aux branches des oliviers élancés, mais vous ne les désirez point ; les troncs robustes des arbres, l'herbe, le blé hérissé et crépu donnent au paysage une beauté virile qui convient davantage à un pays montagneux.

La Biscaye ne connaît guère la grandeur démesurée des domaines, si dangereuse à la culture et à la population. En Guipuzcoa surtout, comme le remarque Jovellanos, la division des terres a presque atteint son plus haut degré. On respecte la propriété d'autrui, et la campagne n'est point livrée, comme dans les autres provinces de l'Espagne, aux dévastations des troupeaux et aux dégradations des passants. Les fruits de l'activité infatigable des habitants sont visibles partout ; rien ne pourrait les distinguer plus avantageusement de leurs voisins les Castillans. Il fallait cette activité vraiment prodigieuse pour rendre fertile un

terrain naturellement ingrat et soumis aux inclémences du climat. Le terrain en effet présente partout des difficultés incroyables; il est pierreux et argileux; sans une culture spéciale des plus soignées, il ne produirait que des ronces et des broussailles; sans la « laya », impossible de le labourer. De cet instrument, muni de tenailles, est dérivé le proverbe espagnol : « Son de una misma laya [1]. »

Malgré cette activité, les Basques sont la nation la plus aimable et la plus gaie qui existe. La musique et la danse interrompent souvent le travail le plus rude. Les Basques ne vivent pas dans la misère et l'oppression, comme les Castillans. Ils vivent commodément, se réjouissant de leur bien-être. Si l'on rencontre des mendiants dans leur pays, ce ne sont généralement pas des indigènes, mais des étrangers. Ils sont fiers des privilèges, de l'antiquité et de la gloire de leur nation. A leur allure dégagée, à la confiance hardie qu'inspire leur regard, on voit bien qu'ils n'ont guère à se plaindre d'eux-mêmes et qu'ils ne conçoivent pas d'autre pays au monde qui surpasse en aisance le leur. Là-dessus ils ne manquent pas d'instruire les étrangers; ils louent leurs vertus et leurs privilèges. Ils avouent que Madrid et la Castille ont bien des avantages; mais là-bas les hommes, disent-ils, ne sont pas aussi bons et aussi nobles qu'en Biscaye. Tous ceux dont le caractère national n'a pas été altéré par l'éducation en dehors de leur pays partagent ces sentiments. Ils se transmettent de génération en génération et lorsqu'ils règnent dans un pays qui jouit d'un bien-être intérieur, d'une constitution qui n'entame point son libre développement, d'une égalité presque complète, on comprend aisément qu'un sang clair et pur doive couler dans les veines; que l'homme soit aussi disposé au travail qu'à l'aisance et au plaisir [2].

---

1. Humboldt explique aussi ce proverbe dans le *Mithridates*, IV, 298.

2. Les études sur le caractère et les mœurs, les fueros et les institutions basques sont légion. Tout récemment a paru une étude de A. Maria Fabié,

Villes et villages ont partout le même aspect d'aisance. Les villes, surtout, sont propres et bien bâties. Les soubassements des maisons, les encadrements des portes et des fenêtres sont presque toujours en pierre de taille. Presque toutes les villes ont des trottoirs pour les piétons. L'architecture, aussitôt qu'on a franchi la Bidassoa, n'est plus du tout française, mais complètement espagnole. Les toits sont plus aplatis qu'en France; les maisons sont plus profondes, elles forment souvent un carré parfait; les fenêtres sont plus rares, on voit partout les balcons qui jouent un si grand rôle dans les comédies et dans les romans espagnols. Tolosa, charmante petite ville aux bords de l'Oria, offre déjà ce caractère particulièrement espagnol. Près de Salinas, à mi-chemin entre Mondragon et Vitoria, on quitte le Guipuzcoa et on entre dans l'Alava. On gravit une haute montagne et l on parvient à un plateau; les montagnes et les vallées, que l'on côtoyait jusqu'ici, se perdent dans une contrée fertile et bien cultivée, non moins agréable à la vue. Vitoria, qui doit sa fondation au roi Don Sancho de Navarre, a tout à fait le caractère d'une ville de province, florissante par le commerce et l'industrie[1]. Elle est riche et animée; elle possède plusieurs grands édifices de construction nouvelle, parmi lesquels ceux de la place du Marché, la « casa consistorial » notamment, sont les plus considérables. Les églises et les collections privées sont riches en tableaux de valeur. Une superbe *Sainte Madeleine*, de Titien, noble et digne, est parmi les trésors du marquis de la Alameda.

Estudio sobre la organización y costumbres del país vascongado, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. XXIX, et à part, Madrid, 1897. — Deux ans après Humboldt (1802), le président Vincke, qui joua un rôle politique en Allemagne, visita l'Espagne et s'arrêta de préférence dans les pays basques. Il a assisté à une assemblée populaire près de Bilbao, qu'il décrit dans ses souvenirs de voyage. Voir le chapitre : *Die spanische Reise*, dans le livre cité de Bodelschwing, *Leben des Ober-Präsidenten Vincke*, I, 177 s.

1. Voir Colá y Goiti, *La ciudad de Vitoria*, Vitoria, 1883. M. J. Labayru vient de commencer une *Historia general de Vizcaya*, I vol. Bilbao, 1895.

Le palais de réunion de la Société patriotique, bien connue par les relations d'autres voyageurs [1], renferme une précieuse mosaïque et des inscriptions romaines, trouvées dans la province d'Alava.

Avec les souvenirs de Lorenzo del Prestamero, l'aimable et savant ecclésiastique qui connaissait comme personne l'histoire et les antiquités de sa province natale, Humboldt achève ses esquisses. Nulle part l'Espagne ne lui avait paru si belle et si intéressante qu'en Biscaye, au milieu d'une population qui avait résisté aux rudes attaques des siècles, qui était restée étrangère aux bouleversements des empires. La nature y avait prodigué ses charmes, elle avait perdu sa violence, tempéré sa grandeur accablante; l'homme offrait une physionomie originale et frappante, il était actif, souple et fort, et pouvait se développer en pleine indépendance; la langue offrait au penseur et au savant un sujet d'étude du plus haut intérêt. Humboldt qui, malheureusement, renonça bientôt à son projet d'un ouvrage sur l'Espagne, acheva, à travers mille vicissitudes, le livre qu'il avait promis sur les Basques. En 1812 il rappelle avec émotion ses deux voyages en Espagne, l'excursion aux Pays basques surtout, ce pays si plein d'activité et de courage, ce pays qui avait captivé son cœur, qui, avant les désastres de la guerre avec la France, jouissait encore d'une organisation indépendante et formait une sorte de ligue fédérative de petits États, ayant chacun ses usages nationaux particuliers. Par sa position, par son gouvernement, par la vivacité du caractère, le Pays basque rappelait à Humboldt les petits états libres de l'ancienne Grèce [2]. Les souvenirs des Pays basques évoquaient les souvenirs de la Grèce. Voilà pourquoi l'attachement pour ce petit peuple de l'Espagne, can-

1. La « Sociedad vascongada de Amigos del Pais », fondée en 1764, comptait dans ses beaux temps des membres illustres, tels que le comte de Peñaflorida qui en fut le président. Elle se réunissait tantôt à Bilbao, tantôt à Vergara, tantôt à Vitoria et publiait des *Extractos de la Real Sociedad Vascongada*.

2. *Ankündigung einer Schrift über die Vasken. Deutsches Museum*, II, 494.

tonné dans ses montagnes, ce peuple « qui saute et danse au haut des Pyrénées », comme disait Voltaire, où « la joie commence avec la vie et n'y finit qu'avec la mort », comme prétendait Boileau, jeta des racines profondes dans le cœur de Humboldt et porta ses fruits[1].

IX. — LES ÉTUDES LINGUISTIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES SUR LE BASQUE

Ces études que Humboldt venait de promettre dans ses *Esquisses sur le Pays basque* ont une longue histoire. Humboldt méditait d'abord une monographie complète des Basques. Les recherches sur la langue basque devaient faire corps avec les recherches sur la civilisation, la religion, les mœurs et le développement successif du peuple basque, la langue n'étant qu'un

1. Presque tous les Allemands qui ont parlé des Basques et de leur pays, après Humboldt, l'ont fait avec des sentiments de sympathie et d'admiration. Ainsi, J. Rehfues, *Spanien nach eigener Ansicht im Jahre 1808*, Frankfurt a. Main, 1813, I, 15 s.; W. v. Lüdemann, *Züge durch die Hochgebirge und Thäler der Pyrenäen im Jahre 1822*, Berlin, 1825. (Dans le dernier chapitre, p. 281 s., *Das Land der Basken*, après une description du paysage et des observations très naïves sur la langue basque, Lüdemann conclut, p. 327, que les Basques devaient être fiers d'avoir eu « so ehrenvolle Besuche, als sie ihnen der Aufenthalt Wilhelms von Humboldt, im Jahre 1795 (*sic*), verschaffte »); A. Ziegler, *Reise in Spanien. Mit Berücksichtigung der national-ökonomischen Interessen*, Leipzig, 1842, II, 344; E. Baron v. Vaerst, *Die Pyrenäen*, II Th., Breslau, 1847. *Die baskischen Provinzen*, p. 101 s.; M. Willkomm, *Wanderungen durch die nordöstlichen und centralen Provinzen Spaniens*, Leipzig, 1852, I, 164 s. (Ce dernier qui publia son livre cinq ans avant le *Voyage archéologique et historique dans le Pays basque, Le Labour et le Guipuzcoa*, de Cénac Moncaut, et le livre très connu de Francisque Michel, *Le Pays Basque*, a su profiter des travaux linguistiques de Humboldt, qu'il appelle « classiques »); Lorinser, *Reiseskizzen aus Spanien*, Regensburg, 1855, II, 307, et *Neue Reiseskizzen*, Regensburg, 1858, I, 31 s., etc.

auxiliaire et l'auxiliaire le plus puissant de l'histoire. Humboldt annonçait ces recherches à Schweighaeuser, le 2 novembre 1803 : « Mon travail, dit-il, fera la matière de deux volumes. Sous le titre *les Basques*, il contiendra : 1° une esquisse du pays et du peuple sous forme de récit de voyage; 2° une grammaire; 3° un vocabulaire établi d'après mon système personnel; 4° des recherches sur l'origine de ce peuple. » La première partie, le récit de voyage, était rédigée depuis longtemps; le reste n'était qu'un projet destiné à subir de nombreuses modifications. En 1812, Humboldt annonce ses études basques dans la Revue de Fréd. Schlegel[1]. Il y promet une description des Basques d'après leurs mœurs, leur langue et leur histoire, pour résoudre cette question : formaient-ils un peuple à part ou étaient-ils simplement une partie d'une tribu plus vaste? A la même époque, il avoue dans ses additions et corrections au *Mithridates* d'Adelung[2] que ses recherches sur la langue basque avaient été toujours mêlées à d'autres recherches sur le pays et sur la nation, sur les populations de l'ancienne Espagne, sur les traces que les Ibères avaient laissées hors de la péninsule. Mêlé aux affaires, changeant continuellement de demeure et d'occupation, éloigné pour longtemps en Italie du centre de ses études, toujours à la chasse pénible et souvent infructueuse de nouveaux documents, Humboldt retarda d'année en année sa publication; plus d'une fois, assure-t-il dans le *Mithridates*, il voulait renoncer à l'idée de livrer au public ses recherches incomplètes.

Son voyage aux Pays basques lui avait procuré des désillusions inattendues. Ses explorations ne furent pas toujours couronnées de succès. Une source fondamentale pour ses études, les légendes, les chansons nationales basques, était bientôt tarie.

1. *Deutsches Museum*, Wien, 1812, II, 487.

2. Ces additions, destinées au 2e vol. du *Mithridates*, étaient achevées en 1812, mais elles ne parurent qu'en 1817, dans le 4e vol. Voir p. 277.

Nulle part, le zèle des chrétiens primitifs n'avait si parfaitement réussi à éteindre tout vestige de l'antiquité païenne. Impossible de se faire une idée approximative de la religion et des mœurs des anciens Basques; à peine en trouve-t-on quelque faible trace dans les documents peu anciens de leur langue.

Nous avons rappelé que le premier souci de Humboldt à Paris, à son retour de la Biscaye, fut de composer pour son usage, sur le modèle du lexique espagnol-basque de Larramendi, un dictionnaire basque-espagnol qu'il augmenta et amplifia peu à peu, à l'aide d'autres livres et d'autres lexiques [1]. Il profita des études basques fort peu considérables qui parurent dans la suite. Rentré à Berlin, il s'occupe surtout des rapports du basque avec les autres langues. Il approfondit ses études, mais il les complique, il les mêle à d'autres ; le problème des origines devient de plus en plus difficile à résoudre : « Je vais toujours plus au fond dans mes recherches linguistiques, écrit-il à Wolf, le 12 décembre 1801, et je découvre toujours plus de grec dans le basque, ce qui était d'abord resté caché à mes regards aveugles. » Il suppose aussi des analogies du basque avec l'étrusque. Il prie son ami de lui envoyer des livres qui l'aideraient à poursuivre ses recherches, à s'orienter sur l'origine du grec et sur les anciens habitants de la Grèce. Il reste en correspondance avec quelques savants basques, et il a peut-être déploré ce que nous déplorons aujourd'hui à tout instant : la paresse épistolaire des Espagnols.

Une amitié profonde le liait à Astarloa. Humboldt doit plus à Astarloa qu'à tout autre bascophile. C'est à ses riches collections qu'il se pourvut abondamment pendant son séjour en Biscaye. C'est à ses travaux manuscrits, à la grammaire biscayenne

1. Voir *Mithrid.*, IV, 333. J'ignore si le manuscrit de ce dictionnaire de Humboldt est encore conservé quelque part. Humboldt ne paraît pas avoir connu le dictionnaire « basque-espagnol » de Larramendi, qui est conservé manuscrit, mais incomplet, à Loyola.

plus qu'à sa fameuse *Apologia de la lengua bascongada* [1], qu'il doit quelques idées fondamentales pour sa thèse ibérique, même une partie de sa méthode d'investigation de la langue basque, à l'aide des noms de lieu patiemment collationnés par Astarloa. Ces savants, Humboldt en tête, ont fait justice des élucubrations et des enfantillages de Astarloa et de Erro, de leur prétention puérile de faire dériver du basque toutes les langues de l'univers, le basque étant la langue que l'Éternel avait enseignée à Adam et à

1. Dans le *Mithridates*, IV, 340, Humboldt donne le titre de cette grammaire qu'Astarloa ne publia jamais, mais qui a copieusement servi aux études préparatoires du livre célèbre de Humboldt : *Prüfung*, etc. : *Plan de Lenguas, ó Gramática bascongada en el dialecto vizcayno*, 2 vol. : « Der Verfasser dieser als ich sie sah zum Druck bestimmten, aber noch nicht herausgegebenen Handschrift ist derselbe Astarloa von dem die Apologie herrührt ». — D'une lettre que D. Juan Antonio Moguel écrivit à Vargas Ponce, le 30 mars 1802 (*Cartas y disertaciones de D. Juan Antonio Moguel sobre la lengua vascongada*, dans le *Memorial histórico español*, VII, 713), il résulte qu'en 1802 Astarloa avait achevé d'autres travaux sur le basque : un *Diccionario del idioma*, un *Diccionario de apellidos y arte extenso* « asi, ajoute le savant curé de Marquina, que nada queda que desear ». Moguel parlait avec quelque défiance des mérites d'Astarloa, p. 714 : « Yo conozco mucho á este sugeto ; es hábil y ha hecho mucho estudio del idioma. Nada quiero quitarle de su talento y dones; pero no quiero ocultar á Vmd (Vargas Ponce) que no gustarán á los críticos de buenas narices su genio sistemático y su pasion acalorada, y que no hará olvidar á Larramendi. Es demasiado metafísico, y será un galimatias mucha parte de su escrito. He conversado varias veces con él ; me ha hablado de sus trabajos y ofrecídome prestármelos para que los vea. Mas nunca ha llegado el caso, y no puedo formar juicio de sus manuscritos, en los que no dejará de haber cosas buenas. Para hacer cotejo con tantas lenguas como cita, es preciso saberlas y no superficialmente ; el no sabe otras que latin, castellano, vascuence y traducir frances. » Il existe dans l' « Archivo manual del Señorio de Vizcaya », le manuscrit de l'ouvrage d'Astarloa : *Discursos filosóficos sobre la primitiva lengua con su version francesa* (publié en partie à Bilbao, en 1883 : *Discursos filosóficos sobre la lengua primitiva, o gramática y análisis razonada de la euskara o bascuence*), une *Coleccion de voces bascongadas*, une autre de *silabas radicales bascongadas* et de *adagios bascongados*. Voir La Viñaza, *Bibl. histór. de la filología castellana*, Madrid, 1893, p. 121.

Ève, et qui fut transmise ensuite à Noé par nos premiers parents [1]; mais ils n'ont pas tous reconnu, comme Humboldt, les germes féconds qui se cachaient dans le champ inculte des recherches de Astarloa : « Astarloa, dit Humboldt dans ses *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne* (p. 13, 39, 334), a été sans doute le premier à étudier le basque avec un esprit vraiment investigateur, le premier et le seul qui ait découvert l'ordre systématique de la conjugaison basque; il a beaucoup travaillé, surtout dans la partie grammaticale; il a parcouru avec un zèle admirable tous les coins de son pays, pour découvrir les vestiges de la langue ancienne. Même là où l'on ne peut guère le suivre, on est sûr de trouver chez lui quelques observations nouvelles et intéressantes. » Astarloa mourut le 2 juin 1806, et ses manuscrits passèrent dans les mains de Erro, l'auteur de l'*Alfabeto de la lengua primitiva*. Humboldt s'étant une fois adressé à Erro pour les examiner, celui-ci lui répondit qu'il avait lui-même l'intention de les publier.

Humboldt a dû évidemment échanger des lettres avec le curé de Marquina, D. Juan Antonio Moguel y Urquiza, qu'il appelle « un des linguistes les plus savants de la Biscaye », esprit fin et sagace, moins fanatique que la plupart de ses concitoyens enthousiastes et visionnaires, prudent et scrupuleux dans ses recherches, extrêmement travailleur, comme le prouvent fort bien les 58 volumes in-folio de ses ouvrages que l'Académie de l'Histoire de Madrid garde parmi ses antiquailles, et qui ont presque

1. « La lengua bascongada es una de las setenta y dos de la confusion de la torre de Babilonia, y la que traxeron á España Tubal, etc. » Garibay, *Refranes en bascuence*, dans le *Memor. histór. español*, VII, 163. — Astarloa en voulait encore aux langues modernes, bien pauvres, selon lui, à côté du basque. Voir *Apologia*, Madrid, 1803, p. XVIII : « Pasé despues á reconocer las lenguas Inglesa, Alemana, Olandesa, Sueca y Dinamarquesa, y aunque hallé en ellas muchísimas perfecciones de que carecian las que llevamos cotejadas, advertí..... que ninguna de las cinco podía competir con la Bascongada. »

exclusivement rapport à la langue basque des habitants primitifs de l'Espagne et à la diffusion du peuple ibérique hors de la péninsule. Il a donc été un précurseur de Humboldt ; même dans ses lettres il se plaisait à faire dériver du basque la plupart des noms de villes et de villages de l'Espagne. Moguel, qui n'est malheureusement connu aujourd'hui que par quelques livres de dévotion basques qu'il a publiés et traduits, avait promis à Humboldt un *Dictionnaire complet des trois dialectes basques*, que Humboldt attendait, et qui ne parut jamais. Dans ses additions au *Mithridates* (IV, 349), Humboldt avait inséré une traduction basque du discours de Catilina à ses soldats, de Salluste, que le savant curé avait eu l'obligeance de lui communiquer [1].

C'est dans les premières années de son séjour à Rome que Humboldt travailla sérieusement sur les Basques. Son penchant pour la linguistique s'était prononcé en Espagne ; en Italie, il peut suivre à son aise son inclination et développer ses étonnantes facultés. Il étend ses recherches à plusieurs branches du

---

1. Cette traduction avait paru du reste dans les *Versiones bascongadas de varias arengas y oraciones selectas de los mejores autores latinos* du même Moguel, Tolosa, 1802, p. XIII s. — Moguel, qui faisait grand cas de Hervas y Panduro et de Masdeu, n'a nommé nulle part Humboldt dans ses lettres imprimées dans le *Mem. hist. españ.* Pensait-il à Humboldt lorsqu'il écrivait à Vargas Ponce, en février 1802 : « Yo deseo mucho que hombres sabios, no paisanos mios, aprendan nuestro idioma vascongado con todo fundamento y de raiz. Estos tales darían un voto imparcial y fundado sobre la fecundidad ó pobreza, elocuencia ó tosquedad del vascuence. » Dans une lettre postérieure au même savant (24 mai 1802), Moguel parle des recherches étymologiques avec un bon sens fort rare : « V. conoce la gran dificultad de sacar legítimas etimologias. Yo no quisiera engañar á Vmd dándoselas desgraciadas... El secretario de la Academia me escribió tomase el trabajo de remitirle las etimologias de los nombres de todos los pueblos vascongados. Contemplé este trabajo como el más arduo y expuesto á censura, así porque sabia las muchas alteraciones causadas por los amanuenses, como porque en voces equívocas no podía acertar siempre con la verdad... No me atreví á meterme en este caos. » Assurément, ce savant si modeste et si discret valait bien les bascophiles espagnols des temps postérieurs.

langage humain; il noue et renoue ses fils multiples avec une habileté souveraine; il croit avoir découvert dans l'emploi de la langue un véhicule au moyen duquel il peut parcourir le monde dans toute son étendue. La langue devient bientôt pour Humboldt la source la plus féconde des idées, le pivot autour duquel tournaient la philosophie et la science. Il voudrait composer une encyclopédie pour l'étude des langues, mais il n'aborde pas cette tâche. Il commence une dissertation sur la véritable méthode à suivre dans l'étude générale des langues, et il donne partout des aperçus nouveaux. Il vit à Rome, avoue-t-il, dans des dispositions au travail qui n'avaient jamais été meilleures ni plus heureuses. Rome lui fournit des matériaux exceptionnellement précieux. Il fouille à son aise au Collège de la Propagande. Il paraît que vers la fin de 1803 Schweighaeuser lui avait offert de publier, dans je ne sais quel journal, ses recherches sur le basque. Humboldt répond le 2 novembre à son ami d'Alsace : « Je vous remercie cordialement de votre proposition relative à mes Basques. Vous me pardonnerez si je ne puis me résoudre à en faire l'objet d'une communication dans un journal; ce serait nuire à mon travail et à moi-même. Je n'en ai encore rien divulgué, bien qu'il soit achevé en grande partie. Ce qui retardera l'impression, c'est qu'il vient de paraître en Espagne un mémoire espagnol sur la langue basque; il faut que je l'utilise, et il se passera plusieurs semaines avant qu'il ne me parvienne [1]. » Il donne ensuite le plan de son travail, que nous avons reproduit plus haut; l'ouvrage devait comprendre deux volumes : « Tout cela, voyez-vous, demande encore un labeur considérable, quel que soit celui auquel je me suis déjà livré. On peut dire que le voyage est terminé ; la grammaire est rédigée en majeure partie; pour le surplus, les matériaux sont

1. L'*Apologia de la lengua bascongada, ó ensayo critico filosófico de su perfeccion y antigüedad*, de Pablo Pedro de Astarloa, venait alors de paraître, Madrid, 1803. On en a publié une seconde édition à Bilbao en 1881.

réunis. J'ai mis à profit mon séjour ici ; on croyait que le basque et le maltais se ressemblent ; or, le dernier est tout à fait oriental. J'étudie maintenant des fragments étrusques et osques très remarquables au point de vue du basque. » Dans une lettre inédite de la même époque (22 octobre 1803), à Brinkmann, le diplomate et littérateur suédois bien connu, Humboldt parle aussi de son travail sur le basque, qui exigeait une refonte, d'après les matériaux de l'*Apologia* de Astarloa. Le livre paraîtrait néanmoins à la Saint-Michel de l'année suivante [1]. Une autre lettre à Brinkmann, pareillement inédite, nous informe que Humboldt avait envoyé à l'éditeur Sander, le 4 février 1804, une « Annonce » de ses études basques [2]. Le 21 juin 1804, Humboldt écrit à Schweighaeuser qui séjournait alors à Paris : « Les Basques avancent maintenant sérieusement. Vous avez certainement l'occasion de voir des Basques à Paris ; peut-être même voyez-vous le chanteur Garat et une certaine dame basque que

1. H. G. Wachtmeister dans sa thèse : *Bidrag till Carl Gustaf von Brinkmañs biografi och Karakteristik*, Lund, 1871, ne fait que mentionner (p. XLI) les 131 lettres inédites de G. de Humboldt à Brinkmann et les 46 de Caroline de Humboldt au même diplomate, conservées à Trolle-Ljungby. Mon ami Leitzmann, qui publiera bientôt les papiers inédits de Brinkmann, a eu l'obligeance de me transcrire le passage : « Wenn Sie Sander sehen (l'éditeur bien connu de Berlin, ami de Gœthe et de Schiller, et rédacteur infortuné du journal *Der Freimütige*), so sagen Sie ihm doch, dass ich die Vasken nicht vergesse. Aber es ist eben erst jetzt eine Schrift in Spanien erschienen, die ich nothwendig in meine verwandeln muss, und so dauert es noch. Allein zu Michaelis, 1804, soll es sicher erscheinen. »

2. C'était probablement la même *Ankündigung* qui parut en 1812, dans la revue de Fr. Schlegel. Voici l'extrait de cette lettre inédite que Leitzmann m'envoie (4 fév. 1804) : « Ich habe mit voriger Post eine Ankündigung meiner Vasken an Sander geschickt, mit Auftrag, wenn er darin etwas abgeändert wünschen sollte, nur mit Jhnen darüber zu reden, und alles zu thun, was Sie wollten, aber nichts weiter. Aendern Sie also, wo es Jhnen nöthig scheint, ab, nur sorgen Sie ja, dass auch *kein* Wort hineinkommt das einem Buchhändlerlobe ähnlich sehen könnte. »

je n'ai jamais rencontrée, mais que vous connaissez, je crois. Si vous pouviez me procurer des chants populaires basques, vous me feriez infiniment plaisir; il me faudrait aussi la musique que Garat m'a toujours promise, sans tenir parole. Ce n'est pas une mission que je vous impose; je n'en parle que pour le cas où vous y penseriez à l'occasion [1]. »

Au plus fort du travail, d'autres soins viennent le distraire. Ses amis ont beau attendre le livre, Humboldt n'a pas encore mûri ses idées ; il n'a pas encore réuni tous ses matériaux. Il se plaint, mais à tort, dans une autre lettre à Schweighaeuser (2 juillet 1806), qu'il est devenu paresseux, que, depuis qu'il est à Rome, il n'a « véritablement rien fait en matière de recherches linguistiques », qu'il lui était souvent dur de rester au logis dans ce pays et sous ce ciel : « Toujours, dit-il, revient la pensée : *Carpe horam quam minimum credulus posterae*, et les Basques eux-mêmes sont ensevelis dans un profond oubli. » Il venait d'écrire ses stances sur Rome. L'idée qu'il devrait bientôt prendre congé de la ville éternelle troublait son repos. Une fois parti, ces jouissances auxquelles il se livrait si doucement en Italie ne lui seraient-elles pas refusées à jamais ? Pendant l'été

1. J'ignore qui était cette dame basque que Schweighaeuser devait connaître à Paris. Laquiante, p. 103 de son recueil, suppose, à tort je crois, que c'était M[lle] Duchamp, cantatrice, qui devint M[me] Garat. Garat, après ses brillants succès, ne se faisait entendre que dans des salons privilégiés, et c'est là sans doute que Humboldt le connut à Paris. Ni lui ni Schweighaeuser n'ont jamais pu fournir des chansons basques à Humboldt. On se plaignait alors d'être très peu orienté sur la musique basque, mais nous ignorons encore parfaitement aujourd'hui les anciens rythmes des Basques; nous ne savons pas s'ils avaient une tonalité particulière. Le recueil de Iztueta, les collections de chant et de danse basques, par Francisque Michel et Sallaberry, dont on faisait grand cas autrefois, sont, examinés de près, dépourvus de toute originalité et montrent des emprunts constants à l'art cultivé des grandes villes environnantes. Voir A. Loquin, dans la *Revue de linguistique*, XXI, 160 s. *Folk-Lore et musique*, article basé sur des *Notes sur la musique basque*, de Brambach, dans l'*Euskara* (1888).

de 1807, des recherches nouvelles sur une partie inexplorée de la littérature grecque l'absorbent complètement. La linguistique elle-même cédait devant le charme de la lecture de Démosthène et d'autres orateurs grecs : « Je me suis éloigné peu à peu des études barbares basques et autres, » écrit Humboldt à son ami d'Alsace, le 18 juillet de cette année-là. Tout le monde sait que Humboldt revint bientôt à la linguistique pour ne la quitter jamais. Les études « barbares » étaient son délassement unique, même lorsqu'il était entré au ministère, lorsqu'il dirigeait la barque chancelante des affaires de l'État.

En attendant, après l'*Apologia* d'Astarloa (1803) [1] et l'*Alfabeto* de Erro (1806), deux autres études assez insignifiantes sur le basque avaient paru. La première est une dissertation latine de G. A. F. Goldmannn, couronnée par l'Académie de Göttingue (1807), qui s'occupe de quelques détails de la langue basque sans jamais approfondir, ainsi que Humboldt l'observe dans ses additions au *Mithridates* [2]. La seconde est un chapitre d'une vingtaine de pages sur la langue basque, son caractère, ses dialectes, ses documents littéraires, placé par Adelung en tête du 2e volume du *Mithridates* (Berlin, 1809). Ce résumé bien maigre, fait aveuglément d'après le *Catálogo* de Hervas, était plus qu'insuffisant pour un ouvrage de dimensions aussi vastes

1. Deux ans avant l'*Apologia*, avait paru à Madrid un *Plan de antigüedades españolas... cuyo principal objeto se dirige à probar que las monedas, inscripciones y medallas antiguas españolas de caracteres celtibéricos y béticos estan escritas por lo comun en lengua bascongada*, du curé de Escalonilla, D. Luis Carlos y Zúñiga (Madrid, 1801). Moguel parle très défavorablement de cet ouvrage dans les *Cartas* (p. 708, février 1802). En 1804, Tomas de Sorreguieta publia à Pampelune sa *Semana Hispano-Bascongada*, et en 1805 une réponse aux attaques de Astarloa : *Triunfo de la Semana y del Vascuence contra varios censores hispano-bascongados enmascarados*.

2. *Commentatio, qua trinarum linguarum Vasconum, Belgarum et Celtarum, quarum Reliquiae in Linguis Vasconica, Cymry et Galic supersunt, discrimen et diversa cujusque indoles docetur*. Gottingae, 1807. Voir *Mithridates*, IV, 337 s.

que le *Mithridates*; Humboldt, paraît-il, s'était déjà spontanément offert, pendant son séjour à Rome, à imprimer des additions et corrections dans le supplément que Vater venait d'ajouter avec la collaboration d'autres savants [1]. En 1812, ces additions étaient prêtes ; Humboldt s'était enfin décidé à communiquer au public une partie de ses recherches sur le basque. Il venait d'être nommé ambassadeur à Vienne, ce qui ne l'empêchait guère de suivre à loisir le cours de ses études. A son arrivée à Vienne, il déballe ses livres, et, comme il fera plus tard pendant son ambassade à Londres, il se préoccupe davantage de linguistique que des manœuvres et des intrigues de cour ; il travaille à une dissertation sur les langues américaines ; il étudie le hongrois, le basque, d'autres langues encore ; il écrit à Schweighaeuser qu'il ne s'occupera désormais d'aucun autre genre d'étude : « cela me donne l'espoir d'aboutir à un résultat. » Il avoue à Wolf que, de même que Rubens qui trouvait du plaisir à peindre plusieurs grands tableaux à la fois, lui aimait à étudier beaucoup de choses en même temps.

La matière du 3e volume du *Mithridates* s'étant démesurément accrue dans les mains de Vater, il fallait attendre le 4e volume pour que le travail de Humboldt trouvât sa place convenable. En février 1812, Humboldt croyait cependant encore qu'on l'imprimerait au printemps suivant, puisqu'il écrit à Schweighaeuser (26 février 1812) : « Si la troisième partie du *Mithridates* de Adelung, continuée par Vater, vous tombe sous la main, — elle paraîtra cette année à la foire de Pâques, — vous y verrez un article de moi sur le *basque*. Ce ne sont guère que des fragments, mais ils suffisent pour le moment à ceux qui s'occupent de linguistique : l'essentiel de la grammaire et un

1. Voir la préface au 2e vol. du *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde* de Joh. Chr. Adelung... fortgesetzt und bearbeitet von Joh. Sev. Vater, Berlin, 1809, p. x.

vocabulaire de six à sept cents mots au moins, avec des indications permettant de se guider, moyennant quelques règles, dans le labyrinthe que présente à première vue tout vocabulaire. » Le retard imprévu le décida à publier dans un journal de Kœnigsberg [1] la fin de son article, la transcription et la traduction de quelques textes basques, et ensuite une sorte d'annonce de ses investigations sur la langue et la nation basques, dans le 12e cahier du 2e volume de la revue de Fr. Schlegel [2].

Cette annonce, qui contient en germes les idées fondamentales de Humboldt sur la science du langage, développées plus tard dans la grande préface sur la langue du *Kavi*, a été sans doute sollicitée en partie par Frédéric Schlegel. Elle se ressent çà et là des idees qui agitaient le cerveau du *dogmatiseur* de l'école romantique ; elle montre parfois une incertitude d'expression, étrangère aux autres écrits de Humboldt, si débordants de lumière ; elle n'est pas éloignée de tout écart mystique, elle devait plaire, en un mot, aux lecteurs de la revue de Schlegel [3]. Le basque ayant

1. *Königsberger Archiv für Philosophie, Theologie, Sprachkunde und Geschichte*, Königsberg, 1812, III, St., p. 277 s. *Proben Vaskischer Schreibart und Dichtung*. Ces fragments reparurent tels quels dans le *Mithridates*.

2. *Ankündigung einer Schrift über die Vaskische Sprache und Nation, nebst Angabe des Gesichtspunktes und Inhalt derselben*, dans le *Deutsches Museum*, Wien, 1812, II, 485-502. On la retrouve dans le recueil bien connu de Mahn, *Denkmäler der baskischen Sprache*, Berlin, 1857, p. X-XIX. Les idées fondamentales sur la philosophie du langage exprimées par Humboldt dans cette *Ankündigung* sont données dans le grand ouvrage de H. Steinthal. *Die sprachphilosophischen Werke Wilhelm von Humboldt*, hrg. u. erklärt, Berlin, 1883, p. 15 s. — Cet article sur le basque de Humboldt et celui indiqué dans la note précédente manquent dans la *Bibliographie* de Vinson et dans les additions érudites de E. Spencer Dodgson, dans la *Union Vasco-Navarra*, Bilbao, 30 mars 1892, et dans la *Revue des bibliothèques*, II, 216 s.

3. On est surpris de ne rencontrer aucun souvenir de la collaboration de Humboldt au *Deutsches Museum*, dans les lettres souvent bavardes de F. Schlegel. Voir O. Walzel, *F. Schlegels Briefe an seinen Bruder A. Wilhelm*, Berlin, 1890. — Dans une lettre à Stein, du 3 janvier 1812, après avoir

trop peu excité jusqu'alors la curiosité des savants, il fallait audacieusement se frayer une route nouvelle au milieu de ronces et de broussailles. Humboldt promet une monographie complète sur les Basques et leur langue, une étude approfondie sur les mœurs, la civilisation et l'histoire de ce petit peuple perdu au fond de l'Europe, étude qui n'aurait pas manqué d'embrasser des considérations toutes particulières sur la parenté plus ou moins probable du basque avec le gaélique et le kymrique, des recherches étymologiques nécessaires et presque indispensables à l'étude des langues du Midi de l'Europe, surtout à l'investigation des sources primitives de l'espagnol. Dans dix-huit mois, au plus tard, cet ouvrage sur les Basques paraîtrait. Il devait s'amplifier et se compléter autant que possible. Il devait comprendre trois parties distinctes, quoique enchaînées l'une à l'autre. La première contiendrait, sous forme de récit de voyage, les observations faites pendant le premier voyage en Espagne dans les provinces basques, espagnoles et françaises. La seconde s'occuperait essentiellement de l'analyse grammaticale et lexicologique de la langue basque, des relations du basque avec les autres langues, en sorte qu'elle aurait pu former un chapitre de cette encyclopédie générale des langues, que Humboldt avait méditée depuis nombre d'années. La troisième

rappelé la ressemblance illusoire dans la structure grammaticale du basque et des langues américaines, et l'impossibilité d'en tirer des conclusions certaines pour l'étude de l'origine de ces peuples, Humboldt ajoute : « Ueberhaupt ist die Art wie sich aus der Beschaffenheit der Sprachen auf die frühesten Schicksale und Wanderungen der Völker schliessen lässt, noch lange nicht vollkommen in's Reine gebracht... Immer aber würden diese philosophischen bei einer solchen Arbeit zum Grunde zu legenden Ansichten die Hauptsache dabei ausmachen ». G. H. Pertz, *Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*, Berlin, 1851, III, 595. — On vient de rassembler et d'ordonner avec infiniment de soin les lettres de Gœthe et de Schiller; pourquoi ne ferait-on pas un travail semblable pour les lettres de Humboldt qui sont parfois mieux écrites et offrent presque autant d'intérêt que la correspondance des deux grands poètes ?

enfin donnerait le suc de ses propres idées et convictions, elle résumerait les deux autres, elle embrasserait des recherches historiques et philosophiques sur la nation et la langue basques, dans le but de déterminer, d'après leur origine et leur valeur, quelle place elles occuperaient dans l'histoire du genre humain. Ce petit peuple, cette langue originale auraient reçu ainsi la lumière de tous côtés et l'auraient réfléchie sur d'autres points non moins dignes d'observation et d'étude. Des problèmes du plus haut intérêt se rattachent à l'étude du basque. Quels ont été les habitants primitifs de l'Espagne et du Portugal ? D'où sont-ils venus ? Quels mélanges, quelles séparations ont-ils éprouvés ? Dans quels rapports sont-ils avec les populations originaires de la France et de l'Italie ? On reconnaît aisément la méthode que Humboldt veut suivre dans ses recherches. Cette méthode est fondée principalement sur l'étude étymologique. La langue basque s'est conservée pure, presque intacte, à travers les siècles. Les racines de beaucoup d'anciens noms de lieu et de personnes sont restées invariables. Et, puisque chaque ferme porte sa dénomination particulière qui dépend de sa position, ou même des arbres qui l'environnent, tout le pays peut s'appeler une sorte de document vivant du langage.

En 1817 parurent enfin les premières véritables recherches de Humboldt sur la langue basque. Telles que Humboldt les avait conçues cinq ans auparavant, ces additions et corrections furent incorporées au 4e volume du *Mithridates* [1]. Elles se bornent à des observations grammaticales et lexicologiques qui rectifient les

1. *Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweyten Bandes des Mithridates über die cantabrische oder baskische Sprache*, dans le *Mithridates*, IV, 277 s. Ces additions parurent aussi à part à Berlin, chez Voss, tout au commencement de 1817, car le 27 janvier de cette année, Humboldt écrivait à Welcker : « Ich habe mit Vergnügen gesehen, dass meine kleine Baskische Schrift Sie nicht ohne Interesse gelassen hat. Ich lebe und webe jetzt in dem Griechischen. »

notes insuffisantes de son devancier et qui ne sortent pas des limites prescrites à un traité sur les langues du monde entier. Humboldt lui-même n'a point voulu entamer et morceler le travail sur le basque qu'il préparait depuis une quinzaine d'années et qu'il annonce dans la préface. Nous n'entrerons guère dans les détails de ces notes, qui offrent bien peu d'attrait pour les linguistes d'aujourd'hui, mais qui, à une époque où les études basques étaient encore dans leur enfance, montrent, surtout dans la partie concernant le verbe basque, un progrès très sensible sur les travaux antérieurs et dénotent la profondeur et la sagacité des recherches de Humboldt. Ces notes donnent un aperçu des différents dialectes du basque, des avertissements sur la façon dont les mots basques devraient être étudiés d'après leur origine, un choix de mots basques rangés par ordre alphabétique, sans doute d'après le lexique que Humboldt avait commencé à Paris, choix qui aidait à découvrir l'origine de plusieurs mots basques et leur affinité avec les mots d'autres langues, qui montrait la richesse considérable d'expressions du langage basque, la grande simplicité de plusieurs mots primitifs et qui devait donner, comme Humboldt le voulait, une idée un peu moins superficielle d'une langue presque complètement ignorée en Allemagne [1]. Après ce vocabulaire, viennent des remarques sur le caractère de la langue

1. Humboldt désapprouve ici la méthode suivie par Hervas y Panduro dans son *Vocabolario Poliglotto* qu'il appelle « sehr unzuverlässig ». Ailleurs, Humboldt est plus indulgent envers l'ex-jésuite espagnol, dont la science étonnante n'était que trop chaotique. Le chanoine Cosimo Mori exagérait cependant le désordre des idées de Hervas dans une lettre au philologue Vater, de Halle (*Mithridates*, IV, 270) : « Stravagante ed irragionevole è troppo questa opera del Sig[r] Abate Hervas, per poter aver l'onore di esser sottoposta ad una critica; simile appunto a quei gran deserti della Libia, dove periscono miseramente di sete le gran caravane de' passaggeri, perchè o sterili affatto d'acque, o questa in ben piccola quantità, etc. ». Voir Humboldt à Wolf (Rome, 15 avril 1803, *Œuvres*, V, 258) : « Der alte Hervas ist ein verwirrter und ungründlicher Mensch. Aber er weiss vielerlei, hat eine unglaubliche Menge Notizen und ist daher immer brauchbar. »

en général, sur la composition et les différentes racines des mots. Les apologistes et adorateurs superstitieux du basque n'avaient pu résister à la manie singulière d'attribuer un sens déterminé et symbolique à chaque voyelle de n'importe quel mot basque. C'est surtout dans les notes sur la conjugaison basque, étudiée avec un soin particulier par le prince L. L. Bonaparte et tout récemment par M. Schuchardt, que Humboldt s'est abondamment servi des recherches d'Astarloa; mais il étend, il approfondit, il corrige les études du savant espagnol; il indique des analogies avec d'autres langues, avec l'hébreu, le hongrois, etc.; il rappelle la richesse et la souplesse déployées par le basque dans cette partie de la grammaire, surtout dans l'emploi de quelques formes de participes. Un des derniers chapitres contient de copieuses additions à la littérature de la langue basque; il comprend les travaux imprimés et les manuscrits. On reconnaît que Humboldt était toujours à l'affût des nouveautés sur la langue et le pays basques, qu'il fouillait dans tous les dépôts des bibliothèques pour enrichir ses études. Dans la catégorie des manuscrits il note entre autres le *Catálogo de voces bascongadas con las correspondencias castellanas*, compilé par Aizpitarte, simple essai d'un dictionnaire que la Société « vascongada » préparait par ordre de son président, le comte de Peñaflorida; le *Plan de lenguas* de Astarloa, qui devait être une exposition complète de la grammaire et du lexique basques, et dont on aimerait savoir ce qu'il est devenu; le recueil de proverbes de Oihenart, que Francisque Michel publia plus tard en 1847. Comme appendice, Humboldt ajoute les trois fragments basques qui avaient paru cinq ans auparavant dans la revue de Königsberg, et une illustration assez ample, avec la traduction à côté, d'une chanson basque dont l'antiquité et l'authenticité, soutenues aussi par Fauriel et d'autres, ont été fortement contestées par des savants modernes [1].

1. Voir Vinson, Hovelacque et Picot, *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, Paris, 1880, et l'article de Vinson, *Excentricités euscariennes*, dans la

« Le rapprochement des études historiques et linguistiques exerce sur moi une grande attraction, écrivait Humboldt à Gœthe le 15 mai 1821, d'autant plus grande qu'il nous transporte au milieu de la vie reculée et obscure des peuples, où les événements individuels ne ressortent pas encore, mais où les émigrations pacifiques des peuples préparent les siècles de l'avenir. L'action du genre humain ressemble alors à l'activité de la nature elle-même, c'est le passage du développement successif à l'individualité; la langue n'est que le lien qui unit les deux états, le milieu dans lequel ils se réfléchissent. » « Cette partie de l'histoire, antérieure à toute tradition, qui ne permet de reconnaître l'état d'un peuple que d'après ses noms et ses documents, exerce sur moi un charme particulier. » C'est ainsi que, dans une lettre du 7 mai 1821, Humboldt avoue à Welcker son penchant pour l'histoire primitive. Quelques semaines après, Gœthe et Welcker recevaient l'ouvrage de Humboldt sur le basque : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne, à l'aide de la langue basque* [1].

Malgré les soins prodigués à cet ouvrage, longtemps mûri et préparé, Humboldt éprouvait un sentiment d'hésitation pénible à le lancer dans le public savant. Les résultats inattendus auxquels il arrivait, la hardiesse et la franchise avec lesquelles ils étaient exposés, le surprenaient lui-même. Il avait pris conseil de Ritter [2], qui examina son manuscrit et le trouva digne d'admi-

Revue de linguistique, XVI, 72 s., où la Chanson de Lelo apparaît comme une falsification grossière.

1. Il est réimprimé dans les *Œuvres*, II, 1 s. Je me sers de l'édition originale de 1821, qui me semble plus commode et même plus correcte. D'après une lettre à Wolf, faussement datée dans les *Œuvres*, V, 309 (il faut lire 3 juillet 1820, et non 1821), Humboldt paraît avoir demandé conseil à son ami sur le titre qu'il faudrait donner à son travail. — Gœthe a enregistré dans sa « Bücher Vermehrungsliste », le livre de Humboldt (« W. von Humboldt, Baskische Sprache »), sous la date du 5 juin 1821. Voir *Gœthe's Werke*, édit. Weimar, III Abt., VIII, 312.

2. C. Ritter, à cette époque professeur d'histoire au gymnase de Francfort-sur-le-Mein, un des géographes les plus illustres de l'Allemagne, venait de

ration ; il éclairait, disait-il, le problème encore chaotique et plein d'obscurités des premiers habitants de l'Europe occidentale, la question de la langue celtique et de ses relations avec les langues modernes, il montrait fort bien la route qu'on aurait dû suivre pour épuiser la matière, Humboldt ne l'ayant envisagée que d'un seul côté. Par sa méthode excellente, ce travail aurait pu servir de modèle à d'autres investigations du même genre [1]. Mais Humboldt hésitait encore ; il exige de Wolf une revision du manuscrit ; il veut un jugement sur l'ensemble qui le rassure et le tranquillise, et lorsque l'ouvrage est enfin livré à l'imprimerie il ne cache point ses doutes et ses scrupules : « C'en est fait, dit-il, tout doit suivre sa destinée. Je n'ai pas de bons pressentiments pour cette œuvre ; la résignation est la seule chose qui me reste [2]. »

Les bornes assignées à cette étude ne permettent de donner qu'un simple résumé des recherches de Humboldt sur les habitants primitifs de l'Espagne, d'exposer, en négligeant toutes les questions de détail, les idées fondamentales de Humboldt, qui sont aujourd'hui encore courantes parmi les linguistes. La science a bien marché depuis Humboldt, l'érudition moderne travaille avec d'autres ressources que celles qu'on possédait de son temps ; l'étude des langues a ouvert des horizons nouveaux ; mais dans le champ purement ibérique, malgré le flux et le reflux des dissertations nouvelles, malgré des découvertes réelles, des progrès positifs dans les procédés de dissection linguistique, on

publier sa *Vorhalle Europäischer Völkergeschichten vor Herodotus um den Kaukasus und an den Gestaden des Pontus*, Berlin, 1820, où il partage l'opinion de Humboldt que les Ibères étaient les habitants primitifs de l'Espagne.

1. Lettre à Wolf, sans date, dans les *Œuvres*, V, 315 (fin de 1820 ou commencement de 1821) : « Meine Arbeit über die Urbevölkerung Spaniens ist seit einigen Wochen vollendet. »

2. Autre lettre à Wolf, sans date (commencement de 1821), *Œuvres*, V, 316

peut bien dire que les résultats des investigations de Humboldt n'ont guère été dépassés ; la théorie de l'ibérisme, quelle que soit l'importance des hypothèses qui lui ont été opposées et qui se détruisent souvent les unes les autres, reste encore de nos jours telle que Humboldt l'avait établie il y a trois quarts de siècle.

C'est sur l'analyse patiente des noms donnés aux montagnes, aux rochers, aux fleuves, aux vallées, aux villages, aux familles, que Humboldt a établi sa thèse hardie. C'est à l'aide de la nomenclature géographique des Pyrénées, d'un bout à l'autre de la chaîne, nomenclature qui offre une même couche de radicaux d'origine ibéro-euskarienne, que Humboldt a trouvé le fil conducteur qui l'amène à l'ethnologie préhistorique du Sud-Ouest de l'Europe. Ces appellations géographiques nous ont été transmises très imparfaitement par les auteurs anciens, par Strabon, Pomponius Mela, Pline, mais elles montrent néanmoins les relations entre la langue ibérique, dont il n'est pas resté d'autres traces, et le basque moderne; elles fournissent une base solide aux recherches sur l'établissement de la race ibérienne. On trouve dans toute l'Espagne un grand nombre de noms de lieu qui n'ont rien de commun avec les langues aryennes et sémitiques, et qui, par leur forme et par leur étymologie, se rattachent à la langue basque. D'autres noms sont évidemment d'origine celtique, ce qui montre que les Ibères devaient, à une certaine époque, être mêlés aux Celtes. Les Ibères qui n'avaient subi aucune contamination ne demeuraient qu'autour des Pyrénées et sur le littoral de la péninsule. Les Celtes ibériques ressemblaient par leur langue aux Celtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne; mais, après leur mélange avec les Ibères, leur caractère, leur religion, leurs mœurs se rapprochèrent du caractère et des mœurs des Ibères. L'étymologie de beaucoup de noms étant incertaine et presque impossible à déterminer, il fallait procéder souvent par approximation, par simples conjectures. Il fallait aussi toute la perspicacité et la sagacité de Humboldt pour ne point s'égarer dans ces recherches en suivant un fil embrouillé et souvent inter-

rompu. Lors même que l'étymologie d'un nom est douteuse, il se peut que ce nom ait conservé une physionomie, une forme générale, une contenance en rapport avec la langue dont il provient : « Nous aurons soin, dit Humboldt, de comparer l'impression produite sur l'oreille par ces anciens noms de lieu avec le caractère harmonique de la langue basque. Un moyen efficace de prouver son existence depuis la plus haute antiquité sera la conformité de ces anciens noms avec ceux des provinces où l'on parle le basque aujourd'hui. Cet accord montrera, même lorsque le sens d'un mot demeurera ignoré, que des circonstances analogues ont tiré d'une même langue les mêmes noms pour différents lieux. » La comparaison des noms antiques avec ceux qui désignaient encore des lieux situés dans la *Vasconie* actuelle était d'autant plus facile à faire que le Pays basque, par sa subdivision en petits villages ou « caserios » groupés autour de l'église et ayant tous un appellatif particulier, offrait en grande abondance ces noms qu'Astarloa avait soigneusement recueillis [1].

Pour déterminer l'extension plus ou moins probable que les anciens Ibères avaient prise en dehors de l'Espagne, dans l'Europe occidentale, Humboldt n'avait qu'à appliquer le même procédé de recherches. Le basque devait évidemment s'étendre dans toute la Gaule aquitaine, peut-être se répandait-il aussi au Sud-Est de la Gaule, dans les trois grandes îles de la Méditerranée, en Sardaigne, en Corse et en Sicile, peut-être même dans une partie de la péninsule italique. Des témoignages historiques, l'examen des médailles confirmaient quelquefois les résultats de l'étymologie comparative. Voilà ce que Humboldt, en s'avançant à la clarté d'un jour bien douteux, a établi comme résultats définitifs qu'une logique déductive, entraînante et séduisante, impossible à déconcerter, imposait, faute de preuves et de documents irréfutables. La langue de l'ancienne Ibérie était le basque. Partant, le basque

1. Humboldt avait fait, comme nous le savons, la même observation dans la *Ankündigung*, p. 492 du vol. II du *Deut. Mus.*

est la plus ancienne des langues de l'Europe. Le peuple basque est le dernier représentant linguistique des populations primitives de l'Ibérie préceltique, c'est-à-dire antérieure aux premières immigrations aryennes Ces populations, jadis autochtones, mêlées aux Celtes dans quelques contrées de l'Espagne et différentes toutefois, dans l'essentiel de leur civilisation, des Celtes, occupaient non seulement toute l'Ibérie, mais encore d'autres parties du Sud-Ouest de l'Europe. Cette opinion, vaguement entrevue et exprimée en partie, avec de faibles lumières scientifiques, par quelques savants espagnols, tels que Oihenart et Astarloa, venait maintenant d'être exposée par un maître et un précurseur des recherches linguistiques modernes, à l'appui d'études scrupuleusement scientifiques, avec une méthode tellement claire et persuasive qu'elle est devenue, pour toute une classe de savants, un dogme inébranlable. Malgré la hardiesse de son exposition, Humboldt avait lui-même des doutes et des réserves à faire. A la fin de l'ouvrage il avouait modestement que, pour compléter ses investigations sur les habitants primitifs de la péninsule, il aurait fallu encore, indépendamment des documents historiques et des circonstances locales, comparer la langue basque aux autres langues de l'Europe occidentale, travail difficile et de longue haleine qui exigerait une préparation bien supérieure à la sienne [1]. Nul doute que Humboldt n'ait

1. Humboldt a-t-il modifié en partie sa thèse à la suite de recherches ultérieures ? Doit-on supposer que d'autres études sur le basque, faisant suite à son ouvrage fondamental, restent cachées parmi ses papiers inédits ? Phillipps, dans une note à son étude, *Ueber das iberische Alphabet*, dans les *Sitzungsber. der phil. hist. Classe der k. k. Akad. der Wissensch.*, Wien, 1870, LXV, 170, paraît le supposer. En Allemagne, personne n'osa combattre la théorie ibérique du vivant de Humboldt, et le premier Allemand qui publia une étude sur le basque, après Humboldt, S. F. W. Hoffmann (*Die Iberer im Westen und Osten. Eine ethnographische Untersuchung über deren Stammverwandtschaft nach der Mythe und Geschichte mit Rücksicht auf die Cultur und Sprache dieses Volkes*, etc., Leipzig, 1838), tout en s'efforçant de démontrer que l'Asie est la patrie primi-

modifié en partie son ouvrage, s'il avait pu disposer pour ses recherches de ressources telles que celles dont nous disposons actuellement ; s'il avait pu s'appuyer sur des études antérieures, avec les données de la science moderne, il aurait adouci quelques affirmations trop tranchantes et reconnu que beaucoup d'étymologies, dont il se servait pour faire dériver du basque une grande partie de la toponymie ibérienne, étaient mal assurées et même inadmissibles; il aurait approfondi et élargi quelques recherches qu'il avait simplement ébauchées ; il aurait recueilli des faits plus nombreux, interrogé d'autres documents, examiné un plus grand nombre d'inscriptions et de monnaies pour appuyer sa thèse ; il eût difficilement modifié, je crois, son avis sur l'ancienne unité de la nation et de la langue des Ibères ; son livre aurait difficilement eu une autre conclusion. Tel qu'il est, nouveau et original dans son ensemble, cet ouvrage d'ethnologie linguistique a fait époque ; il a jeté des germes féconds ; il a été un modèle pour d autres études du même genre. Il a donné aux études euskariennes le caractère scientifique qui leur manquait jusqu'alors [1].

Comme toute théorie hardie, celle de Humboldt sur l'origine des Basques fut en butte à de rudes attaques. On en voulait surtout aux étymologies de Humboldt, que M. Vinson, le plus redoutable de ses adversaires, appelle « plus ou moins fantaisistes » [2],

---

tive des Ibères, marche sur les traces de son maître. Un mémoire de Guido Görres, présenté à un concours en 1828 : *Structura grammaticae linguae Hispanorum veterum indigenae id est Vasconiae, philosophice explicata nec non comparata variis tam Orientis quam Occidentis linguis*, resta manuscrit.

1. « Semina ab Humboldtio sparsa, non solum apud geographos, sed apud universæ antiquitatis, linguarumque Europearum investigatores, laetam messem produxerunt », dit E. Hübner dans les *Prolegomena* de son ouvrage (dédié à la mémoire de Humboldt), *Monumenta linguae Ibericae*, Berolini, 1893, p. XXVI, où il résume, mieux que personne, la théorie ibérique du maître qu'il accepte et suit dans ses grandes lignes.

2. *Revue de linguistique*, XX, 351.

persuadé que personne n'a trouvé encore la clef de la toponymie basque ; on en voulait à la méthode, qui loin d'être infaillible, était suivie *a priori*, sans aucun fondement ; on trouvait problématique et même inadmissible l'existence d'un grand peuple ibérique assez vaste et assez puissant pour occuper toute la péninsule, assez homogène pour ne parler qu'une seule langue. On nia résolument, sans réussir à démontrer le contraire de ce que Humboldt avait démontré ; on établit d'autres théories empiriques ; on hasarda d'autres hypothèses ; on ne s'avisa presque jamais de donner des preuves de ce que l'on admettait comme vérité prouvée. Il y eut, comme en toutes choses, des extrêmes et des modérés. Notons parmi les plus hostiles à la théorie de Humboldt MM. Montel et Bladé. — Celui-ci, dans un livre paru en 1869 [1], loin d'admettre l'unité ethnique et linguis-

---

1. *Étude sur l'origine des Basques*, Paris, 1869. Ici encore, il faut se borner à l'indication de quelques études principales : Graslin, *De l'Ibérie ou Essai critique sur l'origine des premières populations de l'Espagne*, Paris, 1838 ; Van Eys, *La langue ibérienne et la langue basque*, dans la *Revue de linguist.*, juillet 1874 ; Vinson, *Les Basques et le pays basque*, Paris, 1882, et l'article sur les Basques dans la *Grande Encyclopédie* ; Hoffmann, *ouvrage cité* ; Fita, *El Gerundiense y la España primitiva, discursos leidos ante la R. Acad. de la Historia*, Madrid, 1879 ; Phillips, étude citée dans les *Sitzungsberichte*, de l'Académie de Vienne (1870), et d'autres études dans le même recueil, vol. LX, LXI, LXII, LXX, surtout : *Die Einwanderung der Iberer in die pyrenäische Halbinsel*, 1870 ; Luchaire, *Les origines linguistiques de l'Aquitaine*, Pau, 1877 ; *Remarques sur les noms de lieux en pays basque*, Pau, 1874 (tome II des *Mémoires du Congrès scientifique de France*), *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, Paris, 1879 (chap. III, *La langue basque ou euskara et ses dialectes de la région française*) ; Broca, *Sur l'origine et la répartition de la langue basque*, dans la *Revue d'anthropol.*, 1875 ; Gerland, *Die Basken und die Iberer*, dans le *Grundriss der roman. Philol.*, I, 313 s., et le compte rendu de Schuchardt, dans le *Literaturbl. für germ. und roman. Philol.*, 1889 ; D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, Paris, 1889 (chap. III. Les Ibères) ; Hübner, *Monumenta* cités (sorte de supplément à son *Corpus Inscript. Hispanor. Latinar.*) ; l'article de Giacomino à propos de ce livre dans le 4e *Suppl.* à l'*Archivio Glottologico*,

tique des anciens Ibères, croit à une diversité des langues ibériennes, à l'exception des peuples de la Vasconie actuelle ; le fond de ces langues était le celtique. Dans un livre plus récent : *Les Vascons avant leur établissement en Novempopulanie* (Agen, 1891) il ne paraît plus se souvenir de ses attaques contre la théorie ibérienne, il suppose que le basque représente le parler des anciens Ibères et que cet idiome représente ainsi le langage des *Vascons*. — Van Eys est tout à fait sceptique relativement à la langue des Ibères, dont, à son avis, nous ne connaissons pas un seul mot. — M. Vinson ne croit guère à ce qu'il appelle « la légende ibérienne ». Rien ne prouve ni que le basque ait été beaucoup parlé en dehors de son domaine actuel, ni que l'ancienne langue des Ibères soit apparentée au basque. Pourquoi les Basques n'auraient-ils pas eu leur origine dans leurs montagnes ? Il est infiniment probable, dit-il, que les Basques n'ont jamais été, aux époques les plus reculées, qu'une tribu peu nombreuse, cantonnée dans quelques vallées des Pyrénées occidentales, et dont l'état de civilisation était des plus rudimentaires. Les Basques auraient existé déjà avant les grands mouvements de migration qui suivirent la dernière époque glaciaire, quelque vingt mille ans peut-être avant l'ère chrétienne. — D'autres savants acceptent la théorie de Humboldt avec quelque réserve et quelques modifications. S. F. W. Hoffmann insiste sur l'identité des Ibères de l'Est et de l'Ouest, identité qu'on ne cessa d'admettre dans la suite; il croit indubitable que les Ibères étaient venus d'Asie en Europe.

1897; Schuchardt, *Baskische Studien*, dans les *Denkschriften der Akad. der Wissensch.*, Wien, 1893, vol. XLII, 97 s.); *Le verbe basque*, dans la *Revue de linguist.*, XXVIII, et ses articles et comptes rendus dans différentes revues (*Zeitschrift* de Gröber, *Literaturblatt.*, etc.). — Le caractère ibérique du basque est soutenu aussi par J. Fernández y González dans la première partie de son étude sur les *Premiers habitants historiques de la Péninsule* (*Historia general de España*, 1889). Voir aussi un article de E. Hübner, *Nuevos estudios sobre el antiguo idioma ibérico*, dans la *Revista de archiv. bibliot. y museos*, Madrid, 1897 (janvier).

Cette opinion, exprimée du reste quatre siècles auparavant par le cardinal Juan de Margarit (El Gerundiense 1421-1484), dans son *Templum domini* adressé au roi Jean II de Castille, est soutenue aussi par le P. Fita dans un discours académique. — M. Phillips, à la suite de patientes recherches, établit un alphabet ibérique ancien, il étudie les inscriptions, il trouve qu'un grand nombre de noms de lieux de l'Afrique septentrionale ont une ressemblance frappante avec des noms ibériques et il conclut que les Basques sont venus d'Afrique en Espagne. La langue des Ibères d'Asie était, selon lui, iranienne. Diez, au commencement de sa grammaire, affirme que les premiers habitants de l'Espagne furent les Ibères, qui étaient peut-être une race celtique, mais s'étaient séparés de bonne heure de la race commune. — M. Luchaire, sans accorder une confiance absolue aux affirmations de Humboldt, observe de même que dans toutes les parties de l'ancienne Espagne on rencontre de nombreux noms de lieu qui, pour la forme et le sens, dérivent de la langue euskarique ancienne, mais il nie l'identité ethnique et linguistique des Basques et des Ibères. Il voit dans la langue euskara un dernier débris des vieux idiomes qui ont précédé, dans la Gaule méridionale et dans l'Espagne tout au moins, l'invasion de la race et de la langue celtiques. Il tente d'établir un lien étroit entre la langue aquitanique et la langue basque, les Aquitains n'étant, à son avis, qu'une simple tribu avancée de la nation ibérienne. — Broca qui, de même que le prince L.L. Bonaparte, a déterminé à l'aide de cartes le domaine géographique du basque en France et en Espagne, accepte presque entièrement la théorie de Humboldt, mais il voit dans les Basques des races différentes. Il suffit de substituer à l'idée d'un peuple unique et d'une langue unique, celle d'un groupe de peuples parlant des langues affiliées entre elles, pour concilier tous les faits. — M. Gerland est du même avis que M. Luchaire, il a lui aussi ses scrupules sur l'identité ethnique et linguistique des Basques et des Ibères. — M. Hübner, tout en écartant, par principe, l'interprétation des noms géographiques, suit fidèlement les traces de

son maître pour arriver aux mêmes conclusions. La langue ibérique ancienne est la langue mère du basque d'aujourd'hui. Cette langue devait s'étendre dans toute l'Espagne, car des inscriptions découvertes dans différentes régions, à des distances considérables, offrent les mêmes caractères linguistiques. — M. Schuchardt enfin ne se range nullement parmi les adversaires de la théorie ibérienne, mais il reconnaît les dangers qui résultent des dogmes acceptés et répandus aveuglément. Sommes-nous bien avancés dans l'étude de l'organisme intérieur de la langue basque ? Que savons-nous du système véritable de la langue ibérique ?

En effet, il est à souhaiter, à l'époque où nous sommes, en pleine floraison des études linguistiques, que, dans les recherches si controversées et si délicates sur le basque et l'ibère, on reste dans le domaine des faits, sans se noyer dans le vague, sans se perdre en vains efforts pour en retrouver la source véritable et unique, sans prétendre trouver du coup la solution des problèmes abstrus, auxquels la science n'arrivera que par de longs détours et à l'aide de données positives qui nous manquent actuellement. Convenons que l'absence d'anciens documents littéraires antérieurs au XVIe siècle offre aux érudits des difficultés insurmontables. Qu'on est loin, malgré cela, de l'instinct juste qui guidait Humboldt dans ses recherches, que de tâtonnements encore, que d'opinions contradictoires, combien de rêves et de chimères entassés à propos du basque, sorte de sphinx qui présente des faces nouvelles à tout homme qui le contemple ! Sur la culture intellectuelle du peuple basque, sur la pureté plus ou moins grande de son langage, on se dispute encore sans nul profit. Naguère encore les euskaristes à outrance prétendaient que le basque avait obstinément et vaillamment résisté aux injures du temps, que les immigrations des peuples, les changements de la culture, les événements politiques étaient restés sans effet sur le territoire basque. M. Vinson, dans ses *Notes sur la déclinaison basque*, commença à exprimer des doutes fort sérieux sur cette prétendue pureté du basque ; d'autres, comme M. Una-

muno, croient que la civilisation latine a laissé des traces profondes dans la civilisation et la langue basques, que le peuple basque est un peuple presque sans histoire, qu'il ne reste aucun vestige de la culture de l'ancienne Ibérie, que la culture basque est toute d'emprunt, qu'elle est tout à fait latine [1]. M. Schuchardt, avec sa sagacité habituelle et sa méthode admirable, a étudié l'élément latin et roman dans une partie limitée de la langue basque [2].

Humboldt s'étonnait de la simplicité laconique du basque, langue remarquable et fort originale par sa puissance d'agglutination. Dans son grand ouvrage sur la langue du *Kavi*, il range le basque parmi les langues de la formation la plus parfaite; il y trouvait une vigueur surprenante amenée par la structure des mots et par la brièveté et la hardiesse d'expression [3]. Max Müller reconnaît dans le basque le type véritable et la perfection d'une langue touranienne [4]. Chaho, grand rêveur et enthousiaste naïf, enchérit encore sur

1. *Del elemento alienigena en el idioma basco*, dans la *Zeitschr. f. roman. Philol.*, XVII, 137 s., reproduction d'une étude publiée dans la *Revista de Vizcaya* (1885).

2. *Romano-baskisches*, dans *Zeitschr. f. roman. Philol.*, XI, 474 s.

3. *Ueber die Kavi-Sprache auf der Insel Java*, Berlin, 1836, I. *Einleitung. Charakter der Sprachen*, p. CCVI. Dans cette introduction grandiose, savamment illustrée par Steinthal, au chapitre *Poesie, Prosa und die Schrift* (p. 532 de l'édit. de Steinthal), Humboldt rappelle encore les Basques en parlant de la transmission orale. Parmi les Basques, dit-il, circulent encore des contes non écrits qui conservent intacte leur forme extérieure. Les Basques du pays assurent qu'en les traduisant en espagnol, ils perdent leur saveur. Le peuple les aime passionnément. J'entendis moi-même un conte semblable à la légende du « Rattenfänger von Hamel » ; d'autres sont des variations des mythes d'Hercule ; un tout à fait local de la petite île d'Izaro, dans le golfe de Bormeo, n'est que l'histoire de Héro et Léandre, appliquée à un moine et à sa bien-aimée. »

4. « the very type and perfection of a Turanian language ». *Last Results of the Turanian Researches*, p. 289.

cette perfection de la langue basque, dont la vocalisation vierge est divine, la nomenclature, originale et sans mélange, l'architecture, merveilleusement régulière et simple ; son système grammatical achève d'en faire le dialecte le plus philosophique, le plus complet du verbe humain [1]. Steinthal, le savant illustrateur des études de Humboldt sur la philosophie du langage, donne dans l'autre extrême ; il appelle les Basques un peuple sans conscience historique, plus sauvage que barbare, qui n'a joué de rôle dans l'histoire qu'après son mélange avec le sang et l'esprit germaniques [2]. M. Vinson, bien loin d'attribuer aux Basques une originalité quelconque, ne réussit guère à voir en eux les débris d'une race antique, puissante et civilisatrice ; il appelle leur langue « un idiome des plus pauvres du monde, et certainement de civilisation très rudimentaire [3]. » Il n'y a pas longtemps que, sur la foi des mesures craniologiques de Broca, on séparait nettement les Basques espagnols des Basques français, en rangeant les premiers parmi les dolichocéphales, ou mieux subdolichocéphales, et les seconds parmi les brachycéphales. Cette opinion, qui s'imposait presque comme un dogme, est maintenant fort ébranlée par d'autres observations. M. Webster et M. Schuchardt n'ont pas manqué de l'attaquer et elle va disparaître, sans doute avec d'autres hypothèses qui n'ont fait qu'augmenter le fouillis inextricable des études basques.

Les recherches sur l'analogie, la filiation ou la parenté qui paraît exister entre le basque et d'autres idiomes, recherches

1. *Études grammaticales sur la langue euskarienne*, par A. F. d'Abbadie et J. Augustin Chaho, Paris, 1836, p. 3.

2. Dans les *Beiträge zur vergleichenden Sprachkunde*, de Kuhn et Schleicher, I, 390. Steinthal n'est pas le seul à exagérer l'influence de l'élément germanique chez les Basques. Voir C. Uhlenbeck, *Die germanischen Wörter im Baskischen*, dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litter*. (1893), XVIII, 397 ss.

3. Voir l'Avant-Propos de son livre, *Le Folk-lore du Pays Basque*, Paris, 1884, p. XIII, et *Revue de linguist.*, XVII, 383.

que Humboldt, par prudence, n'a fait qu'effleurer, nous amèneront-elles à des conclusions plus heureuses et plus fructueuses, nous donneront-elles enfin des lumières sur la langue des anciens Ibères et sur leur patrie primitive? Tout récemment on s'est épris de ce genre d'études, sans réussir cependant à trouver la clef de l'énigme, sans établir de système reposant sur des bases plus solides que celui de Humboldt. On s'est plu à relever avec soin les traits parallèles des analogies dans la structure grammaticale du basque avec les langues américaines, les langues asiatiques et africaines; on a signalé des analogies frappantes de l'euskare tantôt avec l'étrusque, tantôt avec les langues finnoises, avec les idiomes altaïques, les langues de l'Oural, le magyar, les langues sémitiques, l'égyptien surtout [1], pour conclure triomphalement à une souche commune de ces idiomes et du basque. On a apporté dans ce genre d'études presque autant d'erreurs que de lumières. Humboldt avait fort bien prévu les dangers d'une semblable méthode. Il avait signalé lui-même quelques affinités du basque avec certaines langues américaines, mais il ne manqua pas d'ajouter que ces

1. Ellis, *Sources of Etruscan and Basque languages*, London, 1886; Bonaparte, *Langue basque et langues finnoises*, Londres, 1862; Charency, *La langue basque et les idiomes de l'Oural*, Paris, 1862-66; *Des affinités de la langue basque avec divers idiomes des deux continents* (*Association française pour l'avancement des sciences*, II, 573); J. Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, Londres, 1882; Bonnel, *Einige Zeugnisse für die Verwandtschaft der ältesten Bevölkerung Vorderasiens mit den Iberern Spaniens, den Vorfahren der Basken* (*Verhandl. des Wiener Orientalistencongresses*, 1886); Giacomino, *Delle relazioni tra il basco e l'antico egizio* (*Rendic. del R. Istituto Lombardo*, 1892, et Suppl. period. all' *Arch. glottol.*, 1895); Gèze, *De quelques rapports entre les langues berbères et le basque*, Toulouse, 1883; v. d. Gabelentz, *Baskisch und Berberisch* (*Sitzungsber. der preuss. Akad. der Wissensch.*, 1893), et le compte rendu de Schuchardt, dans le *Literaturbl. f. germ. und roman. Philol.*, 1893 (9). Hübner, dans les *Monumenta*, trouve des concordances fort plausibles entre les noms ibériques et ses noms mauritaniens et numidiques.

ressemblances étaient, à son avis, sans aucune portée, et servaient plutôt à indiquer le degré de développement des divers idiomes que leur parenté. On est décidément trop disposé à conclure d'après des prémisses mal assurées. Les ressources dont nous disposons nous rendent trop audacieux, trop téméraires. Nous ne nous résignons pas à douter, à hésiter ; nous n'attendons pas toujours des preuves positives, nous préférons affirmer, même quand nos prétendues vérités sont si frêles qu'au moindre souffle de vent elles s'écroulent et disparaissent. La science nous joue de fort mauvais tours lorsqu'elle se nourrit d'hypothèses et ne repose point sur des fondements inébranlables. C'est ainsi que le champ labouré par Humboldt, sondé, retourné, bouleversé de toutes parts a donné fort peu de fruits ; tout un siècle de recherches n'a servi qu'à montrer que la théorie ibérique est encore un problème insoluble.

Humboldt avait tort de douter du succès de son livre. Les craintes, les mauvais présages qu'il exposait à Wolf n'étaient pas fondés. Le livre fit fortune. En Allemagne et en France, il eut un succès prodigieux : « Je vous remercie du jugement favorable que vous avez émis sur mon livre, » écrit Humboldt à Welcker le 6 novembre 1821, et quelques jours après à Gœthe (29 novembre) : « Vous avez accueilli, ce printemps, avec bienveillance mon ouvrage sur l'Espagne. » Son frère Alexandre le priait, le 24 août 1821, de lui envoyer quelques exemplaires des *Recherches* « que tout le monde me demande [1]. » Le 21 octobre de la même année il le remercie de son envoi : « Mille remerciements... pour le nouveau cadeau de ton Espagne. Tout le monde ici en est ravi. C'est un modèle de critique et les notes renferment beaucoup de choses curieuses. » Dans une lettre postérieure du 23 septembre 1822, Alexandre

1. *Briefe Alexander's von Humboldt an seinen Bruder Wilhelm*, Stuttgart, 1880 p. 85. Cette lettre est inexactement datée de 1825.

avertissait Guillaume que M. Charpentier allait lui envoyer sa grammaire manuscrite du dialecte labourdan.... du basque [1]. » Pareillement, le 26 juillet 1823, Alexandre écrit à son frère : « Un fou publie ici une grammaire basque : je te l'enverrai aussitôt qu'elle paraîtra. » Ce fou était évidemment M. de Lécluse, Parisien, professeur de littérature grecque et de langue hébraïque à la faculté des lettres de Toulouse, grand charlatan de la science. Sa *Grammaire basque*, dédiée à l'abbé Darrigol, annoncée aux basquisants français, ses compatriotes [2], comme un « phénomène », ne parut qu'en 1826 à Bayonne et à Toulouse. Cette même lettre montre qu'Alexandre recevait de temps en temps des demandes de son frère de lui procurer des livres et des notes sur le basque : « Je ne perds pas de vue le Testament basque, mais hélas ! voilà trois mois que je le réclame en vain. » Déjà en 1821 il était question d'une traduction française de l'ouvrage sur les Basques. C'est encore Alexandre qui l'annonce. (Lettre du 24 août 1821) : « Un M. de Férussac, qui a fait lui-même en Espagne des recherches sans doute superficielles, veut traduire ton ouvrage : mais il trouve des difficultés avec le libraire et d'autres (je pense) dans sa légèreté [3]. » Il faut admettre

1. Je ne connais pas cette grammaire basque que Charpentier, paraît-il, n'a jamais publiée.

2. Il paraîtra assez étonnant de ne rencontrer nulle part dans cette grammaire, qui contient pourtant un vocabulaire basque-français et un autre français-basque, et des soi-disant recherches étymologiques basques, le nom de Guillaume de Humboldt, dont les *Recherches* avaient paru cinq ans auparavant. Mais cela s'explique fort bien, car le bon Lécluse ne comprenait pas un mot d'allemand. Il n'épargne cependant pas les railleries aux fantaisies, aux bévues et aux quiproquos de Larramendi et de Astarloa. Voir surtout p. 175 s. — L'abbé Darrigol, qui recevait les hommages de Lécluse, publia une année plus tard sa *Dissertation critique et apologétique sur la langue basque*, Bayonne, 1827.

3. Ce Férussac est sans doute l'auteur assez vanté du *Coup d'œil sur l'Andalousie* (*Extrait du journal de mes campagnes en Espagne, contenant un coup d'œil sur*

que ces difficultés étaient insurmontables, car Férussac n'a rien publié de sa traduction. Ce ne fut qu'en 1866 que M. Marrast, procureur impérial à Oloron, se chargea sérieusement de la traduction française des *Recherches* de Humboldt. Il l'enrichit de notes intéressantes, sans éviter cependant de tomber dans maintes erreurs [1]. Une traduction espagnole, faite en bonne partie d'après la traduction française de Marrast, ne parut qu'en 1879 [2].

Les études linguistiques et ethnologiques sur les Basques marquent une date des plus importantes dans la vie de Guillaume de Humboldt. Elles sont le point de départ d'où sortirent les recherches, plus étendues et plus profondes, sur la linguistique comparée et sur la philosophie du langage. De ce point, de ce centre, l'activité de Humboldt rayonna ensuite dans toutes les directions, et éclaira les profondeurs les plus cachées du savoir humain. Des aperçus nouveaux étaient ouverts; une science, tout à fait délaissée jusqu'alors, était devenue une abondante et féconde source d'idées. Il s'agissait de développer, de compléter des lignes à peine tracées; il s'agissait d'étendre ces recherches à d'autres populations primitives, d'appliquer la même méthode aux langues d'autres nations. De l'étude minutieuse des détails, Humboldt s'élevait graduellement à des vues d'ensemble. La

---

l'And., *une dissertation sur Cadiz et son île*, *une Relation historique du siège de Saragosse*). Paris, 1813. Il fonda en 1813 le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie.*

1. *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque, par Guillaume de Humboldt, traduit de l'allemand,* Paris, 1866.

2. *Los primitivos habitantes de España. Investigaciones con el auxilio de la lengua vasca por G. de Humboldt*, traduccion de D. Ramon Ortega y Frias, Madrid, Libreria de José Anllo, 1879. Je possède cette traduction extrêmement rare, faite sur la traduction française, sans conserver les notes de Marrast (à l'exception d'une note, p. 15). L'appendice, *Carácter y civilizacion de los Iberos*, p. 217 s., n'est qu'un extrait du 3e volume de l'histoire romaine de Mommsen.

patiente et l'aride dissection anatomique des formes réelles et concrètes du langage, indispensable à tout savant qui ne veut point donner dans les chimères, amenait Humboldt à la considération des problèmes les plus ardus de l'humanité. Déjà en 1796 il avait écrit à Wolf que son habileté consistait à découvrir dans la multitude et dans la variété des phénomènes qu'il étudiait, l'unité de leur ensemble.

Le tumulte des affaires avait cessé après la publication de son livre sur les Basques. Il jouit maintenant du repos; il est plus disposé à la concentration; il ne voltige plus d'une recherche à l'autre, il fait trève à ses projets disparates ; ses études ont désormais une seule direction, elles ne varient plus. A mesure que Humboldt avance en âge, ses idées s'élargissent et s'approfondissent, sa méthode devient plus sûre. De l'étude sur le basque, une ascension progressive aboutit à l'étude des langues océaniennes, aux recherches sur la langue antique, religieuse, savante et poétique du *Kavi*. La science du langage et l'histoire philosophique de l'humanité marchent au même but. La combinaison des recherches empiriques concrètes et des recherches abstraites philosophiques est le domaine de Humboldt. Ce qu'il cherche obstinément à démêler dans le vaste ensemble de ses explorations, c'est la caractéristique intérieure de l'homme. L'étude de la langue n'est, au fond, que l'étude de l'homme. Guillaume de Humboldt avait les mêmes tendances universelles que son frère Alexandre ; à sa mort il se trouve qu'il avait écrit lui aussi son *Cosmos*, qu'il avait donné le résumé de ses vues et de ses idées dans l'admirable introduction à l'étude sur le *Kavi*. Ces vues, ces idées reviennent sans cesse, sous mille formes différentes, dans toutes ses études sur la philosophie du langage et sur la linguistique en général : dans son *Ankündigung* des Basques; dans l'étude sur le *Dualis*; dans son premier travail académique, *Ueber das vergleichende Sprachstudium*; dans le suivant, *Ueber das Entstehen der grammatischen Formen und ihren Einfluss auf die Ideenentwicklung*, et surtout dans l'étude fonda-

mentale, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Dans l'abondance des faits, la pensée de Humboldt, loin de se gaspiller ou de se distraire, s'enrichit, grandit et se complète ; elle reçoit de toutes parts sa lumière, elle devient plastique et saisissable. Les idées fondamentales reviennent sans cesse, éclairées d'une lumière plus vive, fécondées par le travail de toute une vie. C'est toujours le même grand fleuve qui ne quitte jamais son lit, qui coule en roulant paisiblement et majestueusement ses eaux abondantes, en s'enflant continuellement de l'afflux de mille petites rivières. En fouillant dans le labyrinthe de l'âme humaine, en sondant l'origine, les sources, l'essence mystérieuse du langage, en faisant triompher partout la liberté individuelle, en exigeant que l'individu pousse son avancement moral et intellectuel aussi loin que possible, en déterminant le point de contact entre la philosophie du langage et la philosophie de l'histoire, Humboldt s'est rapproché de Kant ; il s'est inspiré comme Schiller de l'esprit du grand philosophe de Königsberg tout en restant un penseur indépendant ; il a manifesté les mêmes opinions, les mêmes principes que le philosophe qui savait, comme dit Humboldt, « promener la philosophie dans les profondeurs de l'âme humaine [1]. »

X — SOUVENIRS DE L'ESPAGNE APRÈS LE VOYAGE AU PAYS BASQUE. CONCLUSION

Les *Recherches*, qui parurent en 1821, sont le véritable héritage que Humboldt a légué à la nation espagnole. Il nous reste maintenant, pour terminer notre tâche, à recueillir les souvenirs épars

1. Sur les rapports entre G. de Humboldt et Kant, voir l'admirable chapitre : *Die philosophischen Voraussetzungen und Grundlagen* de la biographie de Haym, *W. von Humboldt*, p. 446 s. ; *Humboldts Verhältniss zu Kant*, dans

de Humboldt sur l'Espagne, après son second voyage, indépendamment de ses études linguistiques. Ce n'est que rarement, et à de longs intervalles, que le grand penseur tourne encore ses regards vers l'Espagne. Il n'éprouve plus le désir d'y retourner, d'y renouveler ses impressions. Cependant, dans une lettre de recommandation qu'il écrivit le 24 décembre 1801 à son ami Vincke, qui était en route pour l'Espagne, il rappelle son séjour heureux dans le beau pays du Midi : « Souvenez-vous de moi lorsque vous visiterez ces contrées que j'ai parcourues avec tant de plaisir et auxquelles je pense encore avec une vive émotion [1]. » L'Italie va bientôt remplacer l'Espagne, l'Italie remplit bientôt son âme. Rome surtout est pour lui une source intarissable de jouissances. Il reçoit néanmoins de temps en temps des nouvelles de l'Espagne par ses amis ; à Madrid et ailleurs il avait noué des relations étroites qu'il se proposait de cultiver à l'avenir [2].

l'ouvrage de Steinthal, *Die sprachphilosophischen Werke W. von Humboldts*, Berlin, 1883, p. 230 s. ; Leitzmann, *Briefe an Jacobi*, p. 101 ; Haym, *Jugendbriefe Humboldts an seinen Freund Beer* (*Anhang* aux *Briefe an Nicolovius*), p. 109 s.

1. Cette lettre adressée à Böhl de Faber, à Cadix, a été faussement attribuée à Alexandre de Humboldt par Bodelschwingh, *Leben des Ober-Präsidenten Freih. v. Vincke*, Berlin, 1853, p. 194. La faute a été déjà relevée par R. Haym, *Briefe an Nicolovius*, p. 60.

2. J'ignore le nom de l'Espagnol qui a exprimé à Humboldt ses vifs regrets au sujet de la mort de son fils Guillaume, cet enfant prodige qu'il avait connu et admiré en Espagne. Voir *Gabriele v. Bülow*, p. 26 : « Als er (Guillaume) längst schon in römischer Erde schlief, klang ihm aus Spanien die ergreifende Klage eines einfachen Mannes nach, der das strahlende Bild dieses deutschen Kindes im Herzen bewahrt hatte und nun von diesem Reisenden, der in den abgelegenen Winkel seines Landes verschlagen ward, seinen Tod erfuhr ; er konnte sich nicht trösten, dass auch dieses Kind der Sonne hatte in den Tod sinken müssen. » — Mme Constanze von Heinz, née von Bülow, nièce de Guillaume de Humboldt, dont je rappelle ici la bienveillance vraiment touchante envers tous ceux qui cultivent les souvenirs du solitaire de Tegel, m'écrit que cet Espagnol était l'alcalde d'un village insignifiant d'Espagne, auquel Humboldt s'était adressé une fois pour acheter une table et qui garda dans la suite des sentiments de tendre amitié pour la famille de l'illustre voyageur.

Rentré en Allemagne après son séjour à Paris, établi pour quelque temps à Berlin, il visite tous les soirs, écrit-il à Schlabrendorf, l'ambassadeur d'Espagne, homme intéressant et de beaucoup d'esprit [1]. Le voyage en Italie réalisait enfin ses vœux les plus ardents. C'était un autre pays, un autre ciel que l'Espagne. Les désagréments du voyage étaient bien moindres en Italie qu'en Espagne. La femme de Humboldt ne tarda pas à s'en

1. Le général O-Farril était alors ambassadeur d'Espagne à Berlin, et Casa Valencia, qui joua un rôle assez considérable dans la société berlinoise du temps, surtout dans le cercle de Rahel, était conseiller de légation. On faisait grand cas en Allemagne de la *Memoria de D. Miguel de Azanza y D. Gonzalo O-Farril sobre los hechos que justifican su conducta*, qui est reproduite, d'après une traduction française, dans le *Geist der Zeit. Ein Journal für Geschichte, Politik, Geographie, Staaten und Kriegskunde* (*Selbstvertheidigung des spanischen Ministers*, etc.), Wien, 1816, I, 48 s. ; IV, 328 s. Voir A. Muriel, *Notice sur D. Gonzalo O' Farril*, Paris, 1831. Le comte de Casa Valencia était avec La Romana parmi les Espagnols très rares qui avaient du goût pour la littérature allemande. On l'aimait beaucoup à Berlin. Varnhagen von Ense, qui le connaissait fort bien, le loue dans les *Denkwürdigkeiten*, Leipzig, 1871, I, 270 : « Der gute Professor Nolte, der dem Grafen Casa Valencia Stunden im Deutschen gab, übertrug mit dessen Zustimmung mir diesen Unterricht, der sich bald in Gespräche über Poesie, und Unterricht den ich im Spanischen erhielt, auflöste. Casa Valencia war selbst ein glücklicher Dichter, und oft schrieb er in meiner Gegenwart improvisirend Verse hin, oder übersetzte die eben gelesenen deutschen ins Spanische ; die Spinnerin von Gœthe und ein Lied von mir waren ihm in Assonanzen, die ich noch bewahre wohlgelungen. Zwei Bändchen seiner handschriftlichen Gedichte, die er als Offizier im Felde mitführte, hatte er durch einen Ueberfall in den Pyrenäen eingebüsst, aber da die Quelle seiner Lieder ihm nach Wunsch immer strömte, so bekümmerte jener Verlust ihn wenig. Die spanische Litteratur kannte er gut, und als gründlicher Sprachkenner, wurde er dem Professor Ideler bei seiner in Berlin erscheinenden vortrefflichen Ausgabe des Don Quijote sehr behülflich. »... Grâce à O-Farril, à Casa Valencia, à Pardo de Figueroa et à d'autres ambassadeurs et conseillers espagnols éclairés, le goût pour la langue et les choses d'Espagne se repandit à Berlin. Rahel écrivait en 1810 à R. de Urquijo, non sans quelque exagération (*Aus Rahels Herzensleben*, p. 224) : « Vous savez que l'étude de la langue espagnole est devenue l'occupation des gens à la mode à Berlin. »

apercevoir, car elle écrit à Gœthe, dès Florence, le 11 novembre 1802 : « Le voyage d'Espagne nous a rendus, sous tous les rapports, moins exigeants. Il y a sans doute de grandes ressemblances entre les deux pays, mais à celui qui voudrait les parcourir tous deux, je donnerais le conseil de commencer par l'Espagne : il aurait ainsi le double avantage de goûter plus vivement les bizarreries du pays et de ne point garder le plus difficile pour la fin. » Elle ajoute que Gropius lui avait rendu visite au retour d'un voyage en Sicile, étrange pays qui offre de grandes ressemblances avec l'Espagne. Guillaume, mieux qu'elle, aurait renseigné le poète sur l'analogie des deux pays. Deux ans plus tard, le 23 août 1804, Guillaume écrit à Gœthe qu'il avait souvent observé que les contrées de l'Espagne produisaient le même effet que les contrées de l'Allemagne. Lorsqu'il établit une différence fort remarquable entre les paysages d'Italie et ceux d'Allemagne, n'a-t-il pas aussi l'Espagne en vue ? « La plus grande différence entre nos paysages et ceux de l'Italie consiste en ceci : les premiers, lorsqu'ils ne nous transportent pas en dehors de nous-mêmes, dans l'impétuosité du désir, nous refoulent dans notre âme, nous replongent dans nos sombres affaires et nous rendent inquiets, mélancoliques et sentimentaux. Ici en Italie, au contraire, tout respire le repos et la gaieté : on reste toujours bien disposé, on est toujours clair, toujours calme, toujours objectif. »

Humboldt eut soin d'oublier bien vite, en Italie, son beau projet d'un ouvrage sur l'Espagne ; il avait laissé d'ailleurs tous ses livres espagnols chez Burgsdorf, à Ziebingen, près de Francfort, et c'est à Burgsdorf qu'il adressait tous ceux qui lui demandaient des renseignements sur l'Espagne. Il se berçait mollement dans le lit de fleurs que l'Italie lui avait préparé. Il vivait à Rome infiniment heureux, en véritable épicurien, cherchant à façonner son âme et son esprit à l'antique, jouissant de l'antique, de ses études chéries, de l'art, de tout ce qui l'environnait, accoutumé à tous les enchevêtrements de la pensée, portant avec une légèreté et une souplesse étonnantes le faix de ses négociations, se souciant

fort peu de produire, car, disait-il, on n'arrive pas à se convaincre qu'il vaille la peine de produire; il ne redoutait que la fugacité du temps qui lui ravissait toujours une partie de son grand bonheur. « On ne jouit vraiment de la vie qu'ici à Rome, » écrivait-il le 2 septembre 1804 à Wolf. Et à Gœthe, trois ans plus tard (16 décembre 1807) : « Qui possède le bonheur craint toujours qu'il n'échappe, et y a-t-il d'autre bonheur au monde, dans ces temps fâcheux, que de vivre en Italie ? » Il aimait les Italiens, race intelligente et précoce qui, dans l'ensemble du caractère, se rapprochait des anciens Grecs, quoique absolument incapable de rivaliser avec eux dans leurs qualités prises à part : « Les Espagnols n'approchent guère des Grecs par leur exaltation et leur exclusivisme, les Anglais moins encore par leur morne sentimentalisme [1]. »

Artistes, hommes de lettres, savants et simples mortels : Thorwaldsen, Canova, Tieck, Jagemann, Dupaty, Visconti, tous ceux qui jouissaient de l'amitié de Humboldt trouvaient en lui un véritable Mécène [2]. Une fois, Humboldt éprouva une de ses rares exaltations poétiques et il écrivit son élégie sur Rome [3]. C'était le spectacle de ce grand entassement de ruines et de décombres sur la terre silencieuse et plaintive de Rome, ce témoignage frappant du changement perpétuel et de la destruction perpétuelle de toutes les choses d'ici-bas, ces vagues de la civilisation qui roulent sombres et sans relâche, semblables à la destinée intérieure de l'homme, l'humiliation que le temps

1. *Latium und Hellas* (1806), p. 144.

2. Voir sur le cercle de Humboldt à Rome, le dernier chapitre, trop condensé peut-être, *Die letzte Periode klassischer Kunstübung unter dem Einfluss Wilhelm von Humboldts* du livre de O. Harnack, *Deutsches Kunstleben in Rom im Zeitalter der Klassik*, Weimar, 1896, p. 159 s.

3. On est presque surpris de voir figurer cette élégie dans le livre de G. Naumann, *Rom im Liede* (*Kennst du das Land*), Leipzig, 1896, qui passe sous silence les odes sur Rome d'autres Allemands, tels que G. Schlegel, Z. Werner, Grillparzer, etc.

inexorable infligeait à tout ce qui était grand, qui avaient profondément ému l'âme de Humboldt. Il résuma dans sa *Rome* l'histoire de tous les âges et, comme il l'écrit à Schweighaeuser, il donna là positivement son maximum poétique : « Je craindrais de rester au-dessous du présent essai, si je venais à renouveler une pareille tentative. » Sa femme, ses enfants n'étaient pas moins enchantés de l'Italie que lui. On parlait l'italien en famille, on le parla encore longtemps après le retour en Allemagne [1]. Les deux petites filles, Adélaïde et Gabrielle, oublièrent bientôt l'allemand. Caroline disait d'elles, au printemps de 1808, qu'elles étaient allemandes par l'éducation, mais italiennes par le langage, la physionomie et les manières.

Comment, au milieu de ces jouissances, sous le ciel enchanteur de l'Italie, l'Espagne aurait-elle pu captiver encore l'âme du grand penseur païen ? Tandis que Humboldt goûtait paisiblement sa belle vie, à Rome, les Allemands du Nord, les romantiques surtout, épris de la vie et des mœurs chevaleresques du moyen âge, étudiaient et admiraient l'Espagne, une des grandes îles inconnues qu'ils se figuraient avoir découverte; ils avaient leurs poètes préférés, sortes de dieux auxquels ils dressaient des autels et des statues, et devant lesquels ils restaient en adoration. Calderon était un de ces grands dieux. Ce qu'on brûla, en Allemagne, d'encens en son honneur est incroyable. Humboldt savait bien quelque chose de cette mode nouvelle qui se répandait parmi ses concitoyens et qui, pour quelque temps, avait gagné Gœthe lui-même. A son avis, l'Espagne véritable n'était pas celle que les romantiques décrivaient. En 1806, il n'avait pas encore lu le *Cid* de Herder et il écrit là-dessus à Caroline de Wolzogen (23 juillet 1806) : « Le *Cid* a toujours été mon livre

1. Humboldt à Wolf (Burgörner, 3 juillet 1812). — *Œuvres*, V, 295 : « Auch die Kleinen sprechen nunmehr geläufig Deutsch, obgleich das Italienische meist noch die Haussprache unter uns bleibt. »

favori. Schlegel et Tieck n'ont souvent pris de l'Espagne que le côté frivole et religieux ; ils ne réussiront jamais à exprimer la nationalité comme Herder qui disposait, à cet effet, de qualités vraiment extraordinaires [1]. »

A Rome, Humboldt eut souvent l'occasion d'aborder quelques ex-jésuites espagnols, qui étaient sans doute les hommes les plus actifs, les têtes les mieux douées de leur nation. Nous venons de mentionner un jugement peu favorable de Humboldt sur Hervas y Panduro. Humboldt avait néanmoins puisé à pleines mains dans les collections immenses du philologue espagnol. Hervas était, surtout pour l'étude des langues américaines, une autorité incontestable ; il avait fourni de copieux matériaux à Vater pour la continuation du *Mithridates* de Adelung ; il en fournissait encore, et en abondance, à Humboldt. Celui-ci rappelle dans son étude *Ueber den Dualis*, une grammaire manuscrite de la langue mocobique, que l'abbé Hervas lui avait communiquée [2]. Il fait l'éloge de Hervas dans une lettre à Welcker, du 6 novembre 1821. C'est ce savant ex-jésuite qui a beaucoup sauvé des trésors des langues américaines par la tradition orale : « Je possède, avoue Humboldt, par des copies que j'en fis faire à Rome, presque

1. *Literar. Nachlass der Frau Caroline von Wolzogen*, II, 13. Caroline de Wolzogen elle-même n'était pas tout à fait étrangère aux études espagnoles. Le comte Gessler lui écrivait le 12 décembre 1813 (*Nachlass*, II, 350) : « Können Sie glauben, dass irgend etwas, das Sie betrifft, mich nicht freut oder betrübt, sprechen Sie mit mir, als wenn wir noch zusammen sässen und spanisch läsen. » — Le 12 mai 1806, Achim von Arnim recommandait à Clemens Brentano la lecture du *Cid* de Herder : « ... hin und wieder hat ihm Herder wohl Mantel und Kragen umgehangen,... die liebste Romanze ist mir wie er sich zur Hochzeit ausputzt, und dann wie er die Kisten mit Sand zum Juden schickt, ferner wie er todt gegen den Feind reitet ; die Spanier haben ein eigen Talent, jedes Ding mit seinem eigenthümlichen Geruche zu bewahren und einzumachen. » Voir R. Steig, *Achim von Arnim über Herders Cid*, dans la *Vierteljahrsch. f. Literat.* (Weimar), V, 148.

2. *Œuvres*, VI, 582.

toutes ses collections, ses papiers originaux ayant été dispersés après sa mort [1]. » C'est encore dans une de ses lettres érudites à Wolf (15 avril 1803) que Humboldt nomme l'ex-jésuite Arteaga, qui vivait avec Azara, le grand ami de Raphaël Mengs : « J'ai connu fort bien cet Arteaga, dit Humboldt, il avait bonne tête et beaucoup de connaissances. Il a publié plusieurs ouvrages, un entre autres en langue italienne, sur la musique des anciens; un autre en espagnol, sur la beauté idéale [2]. On l'admirait à Rome comme l'étranger qui savait le mieux écrire en italien. » Humboldt rappelle encore, parmi les ex-jésuites espagnols, Eximeno [3], un mathématicien dont il ne dit pas le nom [4], et Masdeu, auteur d'une *Historia critica de España*, fort peu critique [5].

---

1. *W. von Humboldts Briefe an F. G. Welcker*, hrg. v. R. Haym, Berlin, 1859, p. 53. — M. Menéndez y Pelayo, dans le 3e volume de sa *Ciencia española*, Madrid, 1889, p. 308, rappelle les *Gramáticas abreviadas de las diez y ocho lenguas principales de América*, dont le manuscrit a été donné par Hervas à Humboldt. On sait que Hervas, dans les trois derniers volumes imprimés de son grand ouvrage *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas*, avait étudié, de même que Humboldt, mais avec une méthode et une préparation bien différentes, les langues primitives de l'Espagne. — On sait par le *Viaje* de Nicolas de La Cruz, (Madrid, 1807, IV, 296), que Angelica Kaufmann avait fait à Rome le portrait de Hervas : « Intentó sacar mi retrato, écrit La Cruz, pero yo la supliqué de sacar el de mi amigo Don Lorenzo Hervas, que iba en mi compañia, el qual honra mi coleccion de pinturas. »

2. *Le Rivoluzioni del Teatro Musicale italiano* (1783). — *Investigaciones filosóficas sobre la belleza ideal* (1789).

3. Antonio Eximeno, l'esthéticien bien connu, et non Ximenez, comme on lit par erreur dans les *Œuvres*, V, 258.

4. Qui était ce mathématicien ex-jésuite? Mon ami M. Menéndez y Pelayo suppose dans une lettre qu'il m'adresse que c'était le Valencien Antonio Ludeña. Mais Ludeña n'a pas séjourné à Rome. Il fut professeur à Camerino, à Padoue et à Crémone, où il mourut en 1820. Peut-être Humboldt pensait-il à l'architecte D. Pedro Marquez, le traducteur de Vitruve et de Pline.

5. Sur l'action littéraire de ces ex-jésuites, voir (outre les biographies dans : De Backer-Sommervogel, *Bibl. histor. de la Compag. de Jésus*) Menéndez y

Comme toutes choses, le séjour à Rome eut sa fin : Humboldt adressa un adieu douloureux à l'Italie, à la ville éternelle où six des plus belles années de sa vie s'étaient écoulées. Son cœur saignait en s'en allant : « Chaque jour de mon voyage augmente ma douleur, écrit-il à Welcker, de Ferrare, le 20 octobre 1808. Je compte sûrement revenir en Italie au mois d'avril ou de mai. » Il n'y revint pas, il n'y revint jamais. Mais Humboldt conserva toujours son affection pour l'Italie; il désira toujours la revoir, y passer le reste de sa vie; il le désira à Vienne, lorsque, arrivé comme ambassadeur, il se réjouissait d'être aux portes de l'Italie, sur la route de Rome; il le désirait encore en 1832, lorsque, écrivant à son amie intime (7 janvier), il rappelle les charmes de l'Italie, la beauté de ses paysages, de son ciel, de ce ciel d'un azur si foncé pendant le jour, si noir pendant la nuit et sur lequel les étoiles se détachaient avec une splendeur infinie.

Mais comme le bonheur et le succès ont souri sans relâche à Humboldt, ce fut encore sa fortune qui l'arracha aux jouissances de l'Italie. Laissons-lui ses regrets ; tous les grands Allemands, admirateurs du beau pays, les ont d'ailleurs partagés. C'est pour accroître encore l'éclat de sa situation qu'on le rappela de Rome. C est pour être placé bientôt à la tête des affaires les plus importantes de sa patrie que Humboldt quitte le Midi. Le voyageur cosmopolite, qui se plaignait de l'oubli dans lequel l'Allemagne le laissait, revêt bientôt l'habit national. L'esprit national avait toujours couvé dans son âme. Son merveilleux don d'adaptation, sa flexibilité d'esprit, sa science unique de se métamorphoser instantanément à l'occasion, l'aidèrent à comprendre d'emblée toute l'importance de sa situation nouvelle. Il occupa bientôt les plus hautes charges de l'État. Ministre, chef de l'instruction

Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, III, 2, p. 99 s. ; V. Cian, *L'immigrazione dei Gesuiti spagnuoli letterati in Italia* (*Mem. dell' Acc. reale delle Scienze*), Torino, 1896, et *Giornale stor. d. letterat. ital.*, XXX, 279 s.

publique, plénipotentiaire, ambassadeur, négociateur, il fut toujours à la hauteur de sa mission. Il songea à la réforme administrative en Prusse ; il rédigea ces admirables mémoires qu'un patriote de génie pouvait seul rédiger, et dont un, *Ueber die innere und äussere Organisation der höheren wissenschaftlichen Anstalten in Berlin*, vient d'être retrouvé par A. Gebhardt ; il fut en tout, il resta toujours plus homme de pensée qu'homme d'action.

Au milieu des alarmes, de la consternation que les victoires de Napoléon répandaient en Europe, au milieu des ravages que la puissance despotique du terrible conquérant faisait partout où elle frappait, dans l'angoisse de dangers encore plus menaçants, la résistance opiniâtre des Espagnols, leur insurrection téméraire, la valeur, l'enthousiasme qu'ils déployèrent dans la défense de leur cause, étonnèrent, secouèrent, enflammèrent l'Allemagne. L'Espagne, ce pays perdu, oublié au delà des Pyrénées, donnait le premier un exemple solennel de dignité virile et de patriotisme. Sa révolte, la défense héroïque de Saragosse, qui en est sans doute la page la plus glorieuse, éveillèrent les patriotes allemands de leur sommeil léthargique. Ils avaient les mêmes droits à défendre, le même ennemi redoutable à combattre. Jamais l'Espagne n'alla au cœur des Allemands comme dans les temps calamiteux de ses guerres d'indépendance. On était avide de nouvelles, on les lisait avec anxiété, on les commentait, comme s'il s'agissait du sort et de la destinée de son propre pays. Si, une année auparavant, les Espagnols, refoulés au Nord de l'Allemagne, sous les ordres du général La Romana, avaient gagné la sympathie de leurs hôtes [1], maintenant, après la révolte, la

1. Les mémoires du temps en sont remplis. J'en ai dit quelque chose dans la *Revista critica*, I [1], 137. Voir Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten*, II, 69 : « Mit hohem Antheil sahen wir diese edlen südlichen Naturen, von denen früher nur vereinzelte Beispiele uns genügen mussten, jetzt in solcher Vielheit und Masse, als eine wandelnde Poesie vor unsern Augen, mit Entzücken horchten wir den Klängen der herrlichen Sprache ... Der romantische Zauber

sympathie pour l'Espagne se change en admiration, en enthousiasme. Tous les cœurs battent pour l'Espagne. Guillaume de Humboldt partagea-t-il les sentiments de ses compatriotes pour l'Espagne ? Se souvenait-il encore de ce qu'il avait écrit sur la noblesse et la fermeté du caractère espagnol, dans sa description du Montserrat ? Schlesier est d'avis que Humboldt a été peut-être un des premiers hommes d'État en Allemagne qui ait appelé l'attention sur l'importance de l'insurrection espagnole [1]. On sait les louanges que Moritz Arndt prodiguait à l'Espagne, la seule nation vraiment noble et chevaleresque ; on connaît l'ode de Henri de Kleist à Palafox, où le héros de Saragosse, succombant dans une lutte de géants, est placé à côté de Léonidas et d'Arminius [2]; on connaît les *Lettres sur l'insurrection espagnole* de Coleridge, dans le ton des fameux *Discours à la nation allemande* de Fichte ; on sait ce que d'autres poètes et patriotes ont écrit sur la valeur des Espagnols, qu'on appelait les descendants légitimes des héros de Numance et de Sagonte ; les chansons populaires acclamaient l'Espagne et la citaient comme modèle ; même cet étrange Kotzebue paya franchement son tribut d'admiration à

dieses spanischen Lebens wirkte nicht auf uns allein, auch die Franzosen empfanden ihn und wiechen gleichsam staunend und betroffen vor ihm zurück. »

1. *Erinnerungen*, II, 49.

2. Le 15 avril 1815, Ferdinand Raimund jouait au « Josefstädtertheater » de Vienne le rôle de Feldkümmel dans la pièce de Kotzebue, *Belagerung von Saragossa*. — Le roman interminable de Salvandy, *Don Alonso ou l'Espagne* (Voir plus loin l'Appendice, *Gœthe et l'Espagne*), trop aimé des Allemands, donna des ailes à l'imagination. On fit sur ce moule d'autres romans historiques édifiants, tel : *Die Heldin von Saragossa aus Spaniens neuester Geschichte. Nach A. Salvandy Don Alonso bearbeitet* de Wilhelmine von Gersdorff (1824) ; tel encore : *Die Eroberung von Saragossa, oder Ines und Etienne, ein historisches Gemälde aus den Zeiten des spanischen Erbfolge Krieges*, de K. F. H. Strauss (ps. Deppen), Leipzig, 1828. — Voir aussi les nombreuses relations sur le siège de Saragosse (*Die Verteidigung von Saragossa*), dans les deux premières années (1815-1816) du journal *Der Geist der Zeit*.

l'Espagne[1]. On est bien surpris de n'entendre point la voix autorisée de Humboldt mêlée au chœur des patriotes allemands. Humboldt connaissait l'Espagne mieux que personne peut-être dans son pays; il prévoyait l'effet que cette flamme soudaine, une fois éteinte, produirait dans une nation si désunie, si peu préparée à une guerre à outrance contre un ennemi disposant de forces bien supérieures aux siennes propres. Il attendait les événements avec le même calme olympien que Gœthe.

Ambassadeur à Vienne en 1810, Humboldt dut bien des fois jeter les yeux sur les conditions politiques de l'Espagne. Il pensait alors que l'Europe ne pouvait être sauvée que par la plus grande conformité de vues entre les puissances médiatrices. Qu'allait-elle devenir, cette nation bouleversée par des luttes continuelles, divisée à l'intérieur, sans gouvernement fixe, préparant, rédigeant avec un frêle appui sa nouvelle constitution? Humboldt suivait les tâtonnements des Cortes avec une attention particulière. Il faisait des extraits des articles de journaux espagnols. Au vif intérêt qu'il prend au sort de l'Espagne, on voit bien que les souvenirs de ses voyages dans la péninsule et des amitiés qu'il y avait nouées se rallumaient dans son cœur. On vient de publier des notes de Humboldt sur les Cortes espagnoles[2] (1811), des réflexions où le penseur éminent touchait du doigt les défauts des rouages administratifs de l'Espagne. Humboldt se demande si l'Espagne pourrait jamais arriver à un état de bonheur et de tranquillité en se débarrassant de la guerre avec la France et en songeant à son organisation intérieure. Napoléon, d'autre part, n'atteindrait-il pas mieux son but en

1. La guerre d'Espagne contre Napoléon, d'après la poésie et la critique allemandes, formera un chapitre de la continuation de mon *Allemagne et Espagne*. M. Geoffroy de Grandmaison prépare un ouvrage sur *L'Espagne et Napoléon*. Voir *Polybiblion*, janvier 1897, et *Revue de Paris*, février 1897.

2. B. Gebhardt, *W. von Humboldt über die spanischen Cortes*, dans la *Historische Zeitschrift* de Sybel, N. F., XXXVII, 475 s.

abandonnant l'Espagne à sa propre destinée ? La solidité des liens qui unissent l'Amérique à l'Europe dépend en grande partie du gouvernement qui va s'établir en Espagne. Mais quel gouvernement que le gouvernement actuel de l'Espagne ! Un roi éloigné peut-être à jamais de son royaume, la nation impuissante à se gouverner elle-même ! Il se forme, dans les différentes provinces, des juntes, puis une junte centrale, jusqu'à ce que les Cortes se rassemblent. La situation est tout autre qu'en France, où tout a toujours convergé vers Paris ; il existe en Espagne une différence notable entre les droits, les mœurs, les habitudes, le caractère des habitants des différentes provinces, et cette différence est actuellement une source de calamités. Ç'est dans les provinces que le gouvernement commence à s'organiser, et l'organisation provinciale a résisté au changement du pouvoir central. Les juntes provinciales et les Cortes agissent d'après des principes souvent opposés. Les premières concentrent toute leur attention sur la guerre, à laquelle elles doivent leur origine ; elles ne désirent autre chose que s'affranchir du joug des Français et rétablir l'ancienne dynastie. Les Cortes visent à un autre but, elles veulent tout réformer ; ce qu'il faut à l'Espagne c'est une monarchie constitutionnelle ou un gouvernement républicain. De là des scissions inévitables, des luttes continuelles dans le sein même de l'assemblée. Les républicains ne discutent que des projets de réforme, des constitutions nouvelles, des lois au niveau des lumières modernes ; le parti contraire plaide en faveur d'une nouvelle constitution, et exige que les Cortes ne s'occupent que de la guerre et des finances. Le désaccord entre la Régence et les Cortes est encore plus sensible. Point de limites fixes à leur pouvoir ; les deux corps éparpillent, affaiblissent leurs forces au lieu de les concentrer et de les diriger vers un même but. Il est évident qu'un état de choses pareil ne peut guère durer longtemps. La machine gouvernementale, faute des engrenages nécessaires, s'écroulera tôt ou tard ; les Cortes une fois établies ailleurs, sur une scène plus vaste, attireront davantage l'attention

sur elles; on les verra composées de membres non légitimes, on les forcera à se dissoudre ou à projeter d'autres réformes. Humboldt ne voyait d'autre salut pour l'Espagne que dans le retour à la monarchie constitutionnelle légitime, dans l'accord intérieur des partis, dans l'ordre complet et parfait de leurs forces. L'esprit démocratique, loin d'être un bonheur pour l'Espagne, était sa ruine. La nation espagnole, dit-il, est fort dévouée à ses vieilles institutions; elle a trop de tranquillité et de bon sens naturels pour se laisser emporter à la légère par une effervescence démocratique qui lui conviendrait d'autant moins que la France elle-même, son ennemie jurée, a donné à ce sujet un triste exemple.

Pendant son ambassade à Vienne, Humboldt a d'ailleurs ménagé les intérêts de sa patrie en diplomate adroit, sans trop de scrupules pour l'avenir de l'Espagne, qui l'intéressait surtout comme moyen d'équilibre pour les grandes puissances européennes [1]. Puis les années s'écoulèrent; l'Espagne, après s'être donné sa célèbre constitution du 18 mars 1812, passa par de tristes vicissitudes. Humboldt, qui avait prévu ses défaites, ne s'occupa plus de son avenir : « Les affaires d'Espagne commencent à s'embrouiller, lui écrivait son frère Alexandre le 26 juillet 1823, la résistance devient plus opiniâtre. » Désastres sur désastres survinrent. La nation, qui était autrefois pour les autres un modèle d'enthousiasme et de bravoure, se couvrait maintenant de honte et se traînait dans la poussière. Elle était gâtée, pourrie à l'intérieur [2].

1. Voir B. Gebhardt, *W. von Humboldt als Gesandter in Wien, 1810-13*, dans la *Deutsche Zeitschr. f. Geschichtsw.*, XII, 76 s., et dans son livre *W. von Humboldt als Staatsmann*, Stuttgart, 1896, I, 355, 369, 383, 421, 433, 462.

2. Même chez les poètes et les idéalistes allemands la désapprobation éclatait. Nous verrons ce que Gœthe pensait de l'Espagne à cette époque (Appendice). Oelsner écrivait à Rahel, le 17 septembre 1823 (*Galerie von Bildnissen aus Rahel's Umgang und Briefwechsel*, Leipzig, 1836, II, 136) : « Wem je hätte

On la peignait presque partout triste, décrépite, avilie, corrompue.

Dans les écrits, dans les lettres de Humboldt, à partir de cette époque, l'Espagne ne revient presque plus. C'est Alexandre de Humboldt qui, même après avoir une fois écrit à son frère, lorsqu'il séjournait à Milan [1] : « J'ai sacrifié l'espagnol ; c'en est fait et je veux cette fois-ci apprendre à parler couramment l'italien », c'est lui qui s'intéresse vivement encore aux choses d'Espagne. Ses lettres à Varnhagen sont parfois parsemées de phrases espagnoles, empruntées de préférence aux *Cartas* de Antonio Perez. On sait l'influence que Tieck, le véritable chef des romantiques, exerça sur lui. Tieck, qui aux yeux d'Alexandre de Humboldt était le connaisseur le plus profond de la littérature dramatique de tous les peuples, entraîna le savant dans ses goûts, lui imposa pour ainsi dire ses idoles. Ce qui est dit des « créations sublimes » de Calderon dans le fameux chapitre : *Dichterische Naturbeschreibung* du *Cosmos* est emprunté littéralement, de même que la partie dédiée aux drames de Shakespeare, à une lettre inédite de Tieck [2]. Dans son chef-d'œuvre, Alexandre de Humboldt avait rendu justice au sentiment de la nature des poètes espagnols et portugais ; il avait rappelé les brillantes descriptions des *Lusiades* de Camoens, les peintures naïves de Ercilla dans l'*Araucana*, poème interminable et parfois ennuyeux, mais supérieur en mérite aux dix-neuf chants de l'*Arauco domado* de Pedro de Oña ; il avait trouvé un enthousiasme vif et profond pour la nature dans quelques

geahndet, dass in Spanien alles, alles käuflich sei! Eigensinn bloss, und Dünkel und Grossprahlerei scheint sich die heroische Nation der Don Quixoten vorzubehalten. Sogar die Glaubensritter rühmen sich ihres Heldenthums. » Cela n'empêchait pas W. Müller de célébrer la mort de Riego (7 novembre 1823) dans un *Hymne auf den Tod Rafael Riegos*.

1. *Briefe Al. v. Humboldt an seinen Bruder Wilhelm*, Stuttgart, 1880, p. 92.

2. Al. de Humboldt l'avoue lui-même. Voir *Kosmos*, Stuttgart, Tübingen, 1847, II, 145. Voir aussi une lettre sans date de A. de Humboldt à Tieck, dans Holtei, *Briefe an Tieck*, II, 27.

strophes du *Romancero caballeresco*, publié par Duran, dans la poésie religieuse de Fray Luis de Leon, de Fray Luis de Granada, Sainte Thérèse de Jésus, Malon de Chaide, quoique les images de la nature, données par ces poètes mystiques, ne soient que l'enveloppe sous laquelle la contemplation religieuse est symbolisée [1]. Souvenons-nous encore des faveurs qu'Alexandre de Humboldt avait prodiguées au tendre poète Enrique Gil y Carrasco, qui lui avait été recommandé, en 1844, par Francisco Martinez de la Rosa, alors ministre. Il aimait ce jeune homme si attaché à son pays natal, aux charmantes vallées du Bierzo qu'il avait décrites dans son roman *El Señor de Bembibre*, et lorsque, le 22 février 1846, la mort l'enleva à Berlin, dans la fleur de l'âge, Alexandre de Humboldt est consterné ; il écrit à Tieck, le cœur navré de douleur, qu'il vivait avec les morts, qu'il allait préparer lui-même les funérailles de son pauvre ami espagnol [2].

1. Le *Kosmos* n'a été traduit en espagnol (et encore très imparfaitement) qu'en 1851-52, par Francisco Diaz Quintero. « España, dit Vallin dans son essai : *Cultura cientifica en España en el siglo XVI*, dans la *Revista de España* (janvier 1896), debiera haberse mostrado más agradecida al sabio ilustre Alejandro de Humboldt. Fuimos sin embargo, entre todas las naciones, la última que tradujo el Cosmos. » Il existe une douzaine de traductions espagnoles de quelques études de A. de Humboldt, dont on pourra lire les titres dans K. Bruhns, *A. von Humboldt*, II, 490, 493, 495 s., 512, 517, 529, 535. Les *Ansichten der Natur* ne furent traduites qu'en 1876 par Bernardo Giner (*Cuadros de la naturaleza*, Madrid, 1876). Guillaume de Humboldt est sans doute moins connu en Espagne que son frère. Un article sur Alexandre de Humboldt, écrit du vivant de l'auteur, dans le *Semanario pintoresco español*, 1836, p. 276 s. (avec portrait), conclut après les louanges de rigueur : « Su gloria no solo pertenece á su patria sino tambien al orbe entero. »

2. « Ich bin morgen mit seinem Begräbniss beschäftigt » (A. de Humboldt à Tieck. Holtei, *Briefe*, II, 30). On voit encore dans le cimetière des catholiques à Berlin l'épitaphe de Gil « : A Don Enrique Gil y Carrasco | Fallecido en Berlin el 22 de Febrero de 1846, su amigo José de Urbistondo ». On a recueilli ses écrits dans deux volumes précédés d'une étude emphatique sur la vie et les œuvres du poète : *Obras de D. Enrique Gil y Carrasco, coleccionadas por*

Plus Guillaume de Humboldt avance en âge, plus il éprouve le besoin de se retirer des affaires et du monde, plus il se ferme au monde extérieur. Il s'isole dans son âme. Il assiste en spectateur à toute sorte d'événements, mais il n'y prend plus part. Il voit les hommes et les choses comme d'une hauteur isolée. C'est dans l'éloignement de la société, dans la paix et dans le repos qu'il cherche et qu'il trouve son bonheur. Qu'il est beau de repasser ses souvenirs dans le recueillement, sans avoir nul reproche à se faire, satisfait du passé, résigné à l'avenir ; qu'il est beau de revivre en rêveur tranquille et solitaire ce que l'on a vécu loin des tempêtes ; que la certitude d'une vie bien remplie, débordante de pensées et d'émotions, donne de bien au cœur et le dispose à se replier éternellement sur lui-même ! Nous savons bien peu de ce que Humboldt pensait de l'Espagne, dans sa retraite à Tegel. Ses lointains souvenirs de l'Espagne devaient se rallumer parfois comme une flamme faible et languissante, qui, avant de s'éteindre, pétille encore par instants. Il n'était pas si étroitement cloîtré, qu'il ne désirât encore, dans sur vieux jours, sortir de l'Allemagne. Il conseillait les voyages à ses amis. C'est le seul moyen d'élargir l'horizon de ses idées, d'expérimenter, de vivre vraiment la vie. La vogue était alors au Midi : « On se dirige plus volontiers vers le Sud, écrit Humboldt à Schweighaeuser le 27 octobre 1823, et je trouverais très naturel que vous profitiez de la première occasion pour aller en Espagne et en Italie. » Lui-même ne songeait plus à un voyage en Espagne, mais il ne désespérait pas, il le dit, de revoir la France ou l'Italie, les deux peut-être.

D. Joaquin del Pino y D. Fernando de la Vera é Isla, precedidas de un prólogo y de la biografia del autor, Madrid, 1883. En 1839, Gil avait publié en 2 vol. la traduction des *Contes* de Hoffmann : *Cuentos de E. T. A. Hoffmann, vertidos al castellano por Don Cayetano Cortes*. Les souvenirs du voyage en Allemagne de Gil (août 1844), bien plus intéressants que ceux de Leandro Fernandez de Moratin (*Obras póstumas*), se trouvent dans le *Diario de viaje* (*Œuvres*, II, 425 s.).

Quand on est enraciné dans le sol, il en coûte de s'en arracher. Humboldt ne s'en arracha plus. Une fois, Charlotte Diede lui rappelle les tremblements de terre qui avaient dévasté les provinces du Midi de l'Espagne. Là-dessus Humboldt fait ses réflexions (2 juin 1829), sans trahir ni douleur ni regret : « Certaines contrées et, par conséquent, certaines classes d'hommes sont exposées invariablement au retour des calamités. Des événements pareils sont des signes de Dieu que l'homme ne doit pas prendre des racines trop profondes sur la terre. » Une autre fois (novembre 1833), c'est Humboldt qui décrit à son amie intime, d'après ses souvenirs, les charmes mystérieux et la bizarrerie du Montserrat. Impossible d'éprouver toute la jouissance que donne à l'âme une solitude bienheureuse sans se rappeler la montagne sacrée de la Catalogne. Nous connaissons ces souvenirs qui se rattachent à son excursion fameuse.

C'est que Humboldt, sans nul effort, sans détours, sans avoir gravi d'escarpements, avait atteint son Montserrat dans la vie. Il y restait dans sa cellule à lui, replongé dans ses méditations, jouissant de son calme, de son repos, ermite volontaire qui n'avait ni fautes, ni péchés à expier et dont l'âme tranquille n'avait point à craindre le choc des souvenirs douloureux. Car il a su apaiser les orages ; il a su éloigner de lui les luttes tragiques qui rongent le cœur et minent l'esprit ; les flots du malheur venaient doucement s'arrêter à la plage de sa conscience ; il a bien eu des accès de tristesse ; nul homme n'y a échappé, mais la tristesse, éprouvée sans aigreur, revêtait même des charmes tout particuliers pour lui. Qui saura encore, de nos jours, au milieu de nos tâtonnements perpétuels, dans la recherche fiévreuse du bonheur, alors que nous sommes tourmentés, bouleversés, déchirés par des problèmes insondables, vivre aussi olympiennement heureux que Humboldt ? Quel est le moraliste qui travaille incessamment au perfectionnement de son être et, loin de voir la vie en noir, sait profiter même du mal, même des revers de la destinée, pour aplanir le chemin qui l'amène à son but, pour accroître sa con-

fiance et raffermir son repos? Quel est le sage qui, sans perdre une goutte de son sang, retrouvera encore, après Humboldt, la pierre philosophale de la vie ?

Humboldt aimait bien sa solitude, il l'aimait passionnément; ce fut, avec le besoin d'enfanter et d'élaborer des idées, la seule passion de sa vie [1]. Rien n'était plus cher à son cœur que la certitude de se sentir bien emmuré et barricadé contre les assauts du monde extérieur. Au fond, dit-il dans une lettre à Motherby (7 mars 1810), tout homme est un monde à lui, séparé des autres. Il réussit si bien à isoler son monde qu'il put se croire lui-même une île au milieu de l'océan. Gœthe, dans sa vieillesse, souhaitait aussi une vie solitaire; ce n'est que dans les cœurs solitaires que naissent les pensées hautes et profondes; mais Gœthe n'appréciait pas l'isolement de Humboldt, il voulait un Montserrat peuplé non seulement d'ermites, mais aussi de savants, de poètes et d'artistes, un Montserrat qui renfermât l'élite de l'humanité. Les lettres, les sonnets de Humboldt, sont autant d'aveux intimes [2]. Rassurez-vous, écrit le philosophe à Charlotte, une vie retirée, tranquille et satisfaite est le bonheur suprême auquel l'homme puisse aspirer. Ce n'est que dans le recueillement que la vie intérieure acquiert toute sa puissance. Un sonnet a pour titre : *Société d'élite* (*Œuvres*, II, 377). Cette société, sachez-le bien, c'est Guillaume de Humboldt lui-même. Il voulait se suffire à lui-même et il savait le faire : « Mon bonheur ne fleurit que dans mon âme. Loin de moi les intrigues, les affaires, les ennuis de ce monde. Semblable au disque de la lune, voilé pen-

1. Sur ce besoin de solitude, voir T. Distel, *Aus W. von Humboldts letzten Lebensjahren*, Leipzig, 1883, p. 35.

2. Alexandre de Humboldt avait bien reconnu quelle lumière profonde les sonnets de son frère, souvent si décousus, choquants dans la forme, donnaient sur sa vie intime et sa pensée. Voir L. von Trost, *Briefe Al. von Humboldt an König Maximilian*, II, dans la *Neue Freie Presse*, 1894, n°s 10795-96.

dant la nuit, je veux moi aussi me soustraire aux regards curieux des hommes. »

Sa solitude explique sa force. En effet, détachez-vous, détournez-vous du monde, faites que son bruit assourdissant, ses passions, ses amertumes, ses haines ne parviennent pas jusqu'à vous, et vous sentirez doubler vos forces ; toute ressource viendra de votre âme, les désirs inassouvissables s'émousseront ; vous ne puiserez plus en dehors de vous-même, mais vous puiserez à la source du bonheur véritable. Ce bonheur en dehors de nous, n'est-il pas un fantôme ? Mille fois Humboldt vous le répète. La grandeur de l'homme est toute dans son intérieur. Les seules joies sont celles qui jaillissent de l'intérieur. Peu importe que l'homme ait telle ou telle destinée en partage ; ce qui importe, c'est d'accorder sa condition, due au hasard, avec sa vie intérieure. La destinée, s'écrie Humboldt dans ses strophes écrites à Albano et adressées à son frère, la destinée ne nous a point dressé un lit de roses ; c'est au fond de notre âme, c'est dans notre résignation tenace, dans l'action décidée que notre bonheur prend sa source. Le malheur même n'est pas une douleur, le bonheur n'est pas toujours de la joie ; celui qui remplit sa mission dans la vie voit sourire les deux [1] : « En me soumettant docilement à mon sort,

1. A force d'appuyer sur les moyens infaillibles pour atteindre le vrai bonheur dans la vie, Humboldt avait réussi à convertir son amie intime : « J'ai reconnu, écrit Charlotte Diede en octobre 1832, que le bonheur n'est que dans le désir. C'est sur notre fortune que nous pouvons fonder, en tout temps, notre véritable bonheur. » Voir A. Piderit und O. Hartwig, *Charlotte Diede, die Freundin von W. v. Humboldt. Lebensbeschreibung und Briefe*, Halle, 1884, p. 366. — « Ueberhaupt kommen mir die gewöhnlichen Phrasen im Leben, die von Glück und Unglück, am aller komischesten und unwahrsten vor. Ich kenne das Unglück nicht, dem nicht eine eigne Süssigkeit beigemischt wäre, und das Glück nicht, das mit der ganzen Gestalt hinübergebeugt in die unsichere Zukunft oder die unerreichbare Ideenwelt mehr als die äusserste Fussspitze auf die Wirklichkeit des Moments aufsetze. Die Wahrheit ist, dass das Leben mit gleicher Götterkunst durch Lust und Schmerz führt, und der Mensch der seine

dit-il encore dans un sonnet [1], je fais de ma vie mon berceau, mon âme ne voit point s'élever d'orages, je n'ai point le désir de l'inaccessible, je ne souhaite pas autre chose que ce que j'ai par moi-même. » C'est ainsi qu'on s'arme contre toute sorte de désappointements. Si la douleur vous surprend, accueillez-la avec bienveillance dans votre cœur. Elle vient à vous sans gronder : « Même la douleur, écrit Humboldt à Caroline de Wolzogen (1829), et surtout la douleur, a une force grande et purifiante, une douceur inexprimable, lorsqu'elle grimpe comme le lierre autour du cœur. » Dire que Humboldt ait recherché la douleur comme moyen particulier de contentement, ce serait aller trop loin. La douleur se dissolvait pour lui en une douce mélancolie. Il aimait, il caressait, il retenait vivement chez lui cette mélàncolie, préférable parfois au bonheur lui-même. Dans une lettre à Motherby (7 mars 1810) il appelait cet état de l'âme d'un mot intraduisible : « Ruhe der Wehemuth. »

Ainsi s'écoula une vie toujours jeune et des mieux remplies. Ni l'âge, ni le malheur ne ternirent ce cristal de diamant. La mort survint. Elle aussi fut douce. Humboldt tenait à la vie, sans craindre la fin. Lorsqu'on parvient au bord étroit de la vie, disait-il encore à la fleur de l'âge dans une chanson à Schiller [2], et que notre regard erre dans l'au-delà incertain, lorsque la mort plane autour de nos lèvres pâlies, que toutes les charmantes figures du passé lointain puissent alors tendrement et doucement persister un instant encore ; revenez, douces joies de l'enfance, reviens, premier baiser d'amour, exaltation d'une jeunesse vite passée, flottez, voltigez encore, tendres images, reproduisez une dernière fois

Geheimnisse versteht, aus beiden mit gleicher Dankbarkeit und gleichem Erfolge schöpft » (Lettre à Therese Huber, Rome, 20 novembre 1805, *Neue Freie Presse*, 1897, nº 11777).

1. *Stille Ergebung*, *Œuvres*, VI, 602.

2. Voir A. Leitzmann, *Zu W. von Humboldt. Zum Briefwechsel mit Schiller*, dans le *Euphorion*, III, 73.

aux sens presque éteints du mourant la vie dans la plénitude de ses jouissances. Il n'y a que la force active d'une vie dans sa plénitude qui puisse engendrer une vie nouvelle. — Dans le ravage inexorable du temps, qu'y a-t-il de sauvé pour l'homme? Rome vous montrera la poussière des siècles qui s'entasse. Tout ce que la terre a vu de grand tombe sous les grands coups de hache de la destinée. Tout est entraîné dans le gouffre du temps. L'esprit seul, l'esprit caché dans les profondeurs n'est point détruit, il défie les âges qui s'envolent. La religion de Humboldt n'était ni dans les dogmes de l'Église, ni dans le culte d'une divinité quelconque ; l'au-delà, l'infini exerçait sur son âme un attrait mystérieux ; sans être religieux il pouvait compter parmi les dévots, comme il l'écrit une fois (avril 1813) à Motherby. Il a vécu au fond éternellement dans une idée. Sa religion est toute esthétique. Le symbole de la divinité est le beau.

Comment Schiller a-t-il pu se tromper si grossièrement à l'égard de son ami en 1790 ? (Lettre à Caroline v. Beulwitz). Il le connaissait fort peu alors. Il lui attribuait beaucoup de surface, mais peu de profondeur, un esprit riche en connaissances, noble et actif, mais point calme; le calme de l'âme surtout, qui permet de s'attacher à une chose avec amour et de l'envisager sous toutes ses faces, aurait fait défaut à Humboldt. Il n'a pas fallu beaucoup de temps et une vive amitié pour modifier ce jugement. Il n'est pas possible aujourd'hui de songer à Schiller et à Gœthe sans voir Guillaume de Humboldt placé au milieu d'eux : « Plus je connais Humboldt, disait Gœthe à Eckermann en 1826 (11 décembre), plus je l'admire, plus il m'étonne. En savoir, en variété de connaissances, il est sans pareil. Frappez où vous voudrez chez lui, et vous serez accablé des trésors de son esprit. C'est une fontaine à plusieurs robinets : nous n'avons qu'à placer des vases dessous, aussitôt la liqueur coulera abondante, rafraîchissante. » Alexandre de Humboldt, qu'une vie plus longue, des œuvres plus vastes et plus vantées, et surtout un long séjour en France ont rendu plus célèbre que

Guillaume, voyait en son frère le reflet de la fleur de l'humanité antique parvenu jusqu'à nous à travers les siècles. Oui, il avait l'âme, l'esprit, la largeur des idées, le calme, l'harmonie, le bonheur des anciens. A l'époque où il vécut, de nos jours surtout, il peut paraître une anomalie. Il avait un pied dans le siècle de Périclès et l'autre dans le nôtre. Il a été peut-être l'homme de son temps qui a eu le plus d'idées. Certainement il les a eues plus nettes et plus claires que tous ses contemporains. Si l'on peut parler de lutte chez lui, qui n'eut jamais, à vrai dire, aucun combat à soutenir, c'est qu'il lutta toujours pour le besoin de clarté. Ses lumières ont vivifié la science. La science, non pas sans doute telle qu'elle est comprise et pratiquée par quelques travailleurs de nos jours, cantonnés dans un coin imperceptible du savoir humain, n'est-elle pas une sorte de poésie grandiose, la seule consolation réelle pour cette pauvre race humaine si tourmentée et si bouleversée ?

L'Espagne, car c'est bien pour l'Espagne que j'écris cette étude, trop empressée à reconnaître et à exalter les mérites des étrangers qui ont travaillé pour elle, doit, à bien des égards, une gratitude profonde et durable à la mémoire de Guillaume de Humboldt. Loin de tomber dans les exagérations puériles des romanciers et des poètes, qui ont plaisamment étalé, dans des ouvrages de pure fantaisie, leur suprême ignorance sur tout ce qui concerne l'histoire et les mœurs, le passé et le présent de l'Espagne, loin d'admirer aveuglément ses poètes et ses artistes, comme le faisaient, par caprice et par mode, les romantiques allemands, rêveurs idéalistes de jardins tropicaux imaginaires que l'Espagne n'a jamais possédés [1], loin de nous accabler de mémoires, de souvenirs et de descriptions banales, répétées avec une prodigalité

1. Ein Zaubergarten liegt im Meeresgrunde;
Kein Garten, nein, aus künstlichen Krystallen
Ein Wunderschloss, wo blitzend von Metallen

effrayante par les voyageurs impressionnistes dans leurs volumes inutiles, Humboldt, qui a consacré une partie bien minime de sa vie à l'étude de l'Espagne, a laissé sur ce pays des notes dignes en tout de considération et d'étude. Il a vu juste et loin en beaucoup de choses, sans prétendre en éclaircir d'autres qu'il n'avait ni examinées, ni étudiées ; il a senti comme peu d'Allemands le charme de la nature de l'Espagne, là où elle est vraiment admirable ; il a reconnu (hélas ! comment ne point le reconnaître) la décadence inévitable à laquelle l'Espagne était en proie, mais il n'a pas ri des déchus, il n'a pas jeté de pierres à ceux qui étaient tombés, comme ont coutume de le faire aujourd'hui certains hispanisants pessimistes. Une nation ne peut être toujours dans une voie ascensionnelle. Parfois sa marche est rétrograde. Mais, aussi longtemps qu'elle dispose de forces vitales, ne désespérons point. Conseillons-lui de penser, d'agir, de secouer la paresse, de profiter des dons naturels, de cultiver les esprits. Enfin Humboldt, avec son livre sur les Basques, a jeté des lumières nouvelles sur les âges préhistoriques de l'Espagne. Après tant de détours on en est encore aux idées, aux conclusions de Humboldt. Que l'Espagne grave son nom à

Die Bäumchen sprossen aus dem lichten Grunde.
....

F. Schlegel, sonnet à *Calderon*.

Orangen, Tuberosen, Volkamerien,
Umdufteten des Südens offne Porte.
Scheu trat ich ein, doch weit zum Wunderorte,
Lockt Goldfrucht hin, als in ein neu Hesperien;
« Gegrüsst » schien mirs zu tönen, « in Iberien !
O komm, hier ruh'n in Blüthen noch die Horte
Lieb', Ehre', Treu', etc., etc.

Zum zweiten Theil meines Calderon.

Ernst Friedrich Georg Otto von der Malsburg, *Poetischer Nachlass und Umrisse aus seinem innern Leben*, von P. C. Cassel, 1825, p. 65.

côté de ceux des grands hommes qui l'ont étudiée et aimée sans préjugés et sans flatterie. Qu'elle garde son souvenir, et surtout, lorsque les études allemandes auront fait là-bas quelques progrès, qu'elle tâche de lire et de méditer sérieusement ses ouvrages.

APPENDICE

GŒTHE ET L'ESPAGNE

ESQUISSE

Sans s'exposer aux désagréments infinis d'un voyage au pays du chevalier de la Manche, sans même bouger de sa chambre, Gœthe, lui aussi, a fait son voyage en Espagne ; il l'a fait mentalement, à travers les livres d'autres voyageurs et les lettres de Guillaume de Humboldt. « Tout ce que l'on apprend d'un ami, qui a les mêmes penchants et les mêmes goûts, disait le grand poète, équivaut à faire soi-même les expériences qu'il a faites. » Laissons donc rouler la voiture sur les méchants pavés des villes, dans les rues des villages abandonnés, au milieu des plaines monotones et des déserts de l'Espagne, laissons les chevaux et les mules gravir pentes et ravins : les amis ainsi transportés de province en province, secoués, cahotés, épuisés de fatigue, se tireront d'affaire comme ils pourront; à quoi serviraient donc les souvenirs, les récits et les descriptions, si ce n'était à s'instruire et à se délecter sans nullement troubler ses aises et son repos ? »

*
* *

Dans ses drames de jeunesse, Gœthe avait péché plus d'une fois envers l'Espagne. De même que les dramaturges et les romanciers allemands de son temps, le grand poète ne s'était guère soucié de donner une peinture fidèle des mœurs étrangères. La couleur locale était tout à fait secondaire dans le drame ; l'essentiel c'était la vie intérieure, le développement des caractères, la

vérité psychologique. L'homme avec ses passions et ses rêves, n'était-il pas le même en Allemagne que partout ailleurs? Mais la mode voulait qu'on allât chercher ses personnages en pays étranger. Il fallait de l'illusion au public, des noms étranges et sonores, des aventures romanesques et tragiques, qui devaient se passer dans un pays plus romanesque et plus tragique que l'Allemagne. Qu'importait si, en grattant légèrement la surface de ces Grecs, de ces Italiens, de ces Espagnols, de ces Maures qu'on introduisait sur la scène, on rencontrait bien vite des personnages pensant et agissant tout à fait à l'allemande ?

Le public n'aimait pas à se contempler lui-même sans masque, et en flattant ses goûts, on était sûr de ne pas manquer son effet. C'est ce que Voltaire savait fort bien en faisant grand étalage de peuples étrangers sur la scène française. La mode tyrannisait les esprits de telle sorte que Schubart, le poète patriote bien connu, dans un article du *Schwäbischer Magazin* de 1775, se sentit autorisé à défendre au « génie » allemand de transporter la scène de l'Allemagne en Espagne ou en Grèce.

Il y avait donc de l'Espagne, et en abondance, dans les récits et dans les drames allemands du temps du jeune Gœthe, une Espagne toute d'imagination, aux couleurs noires et sombres, une Espagne aux tragédies poignantes, l'Espagne intolérante et fanatique, l'Espagne de l'exécrable Inquisition. Que de ressources dramatiques pouvait fournir cette Espagne aux bouillants et orageux « Stürmer und Dränger » ! Ceux-là préféraient la brosse au pinceau pour peindre leurs tableaux ; ils travaillaient avec une fougue et une impétuosité tout à fait shakespeariennes, avec une imagination qui ne savait pas se contenir. Les Espagnols étaient d'excellents sujets pour peupler leurs pièces ; ils convenaient à merveille pour lancer au public de grandes tirades patriotiques et humanitaires. On trouve des Espagnols et des tableaux de la vie espagnole chez Lenz, chez Klinger, chez Leisewitz, chez d'autres encore. On a toute une collection de types espagnols chez Klinger, depuis la pièce *Der*

Günstling, le fantastique *Simsone Grisaldo*, jusqu'au roman *Rafael von Aquillas* [1]. Ces types sont tous sortis de l'imagination du poète, comme les Espagnols des drames de Kotzebue : *La mort de Rolla*, *Pizarro*, etc. A force d'être répétés, ces noms romanesques et retentissants finissaient par s'imposer. Schroeder, dans son remaniement du *Marchand de Venise* de Shakespeare, transformait le prince du Maroc en un Don Rodrigue de Grenade. Cette légère couche d'hispanisme, qui ne touchait point à la peinture des mœurs nationales, mettait souvent les dramaturges à l'abri des attaques. Je ne crois pas qu'Henri de Kleist ait eu beaucoup à faire, lorsque, sur l'avis de Wieland, il changea en 1802 la scène de sa tragédie *Die Familie Schroffenstein* en substituant l'Allemagne à l'Espagne. Espagnols ou Allemands, ils se valaient évidemment les uns les autres, ce n'était qu'une affaire de noms et souvent une simple affaire de rythme. Alvarez, Alviero, Alonso, Elvira, Isabella, Don Diego, Don Pedro, Don Prado (chez Lenz), que de noms charmants pour l'oreille, mais combien de fois fallait-il les estropier pour satisfaire à l'impérieuse nécessité de la rime ! Il ne faut donc pas en vouloir au *Roderico* de Klinger, puisque la mesure du vers exigeait ce nom cent fois à la place de Rodrigo [2].

L'engouement pour l'Espagne amena avec lui l'inévitable production des petits littérateurs, spéculant sur le goût du jour, et fabriquant à qui mieux mieux des romans, des nouvelles, des

1. C'est au *Rafael von Aquillas*, de Klinger, que Schack doit son premier intérêt pour la civilisation des Arabes en Espagne. Il l'avoue lui-même dans ses *Mémoires*. Ce roman « hat meinen Gedanken wohl die erste Richtung auf das arabische Spanien gegeben und mich, da ich bei den europäischen Schriftstellern nur so mangelhafte und unzuverlässige Nachrichten darüber fand, veranlasst, das Arabische zu lernen ». *Ein halbes Jahrhundert*, Stuttgart, 1888, III, 114. — *Aquillas, oder Tugend gegen Verhängniss*, est le titre d'une tragédie en 4 actes, de Karl Theodor Beil (Mannheim, 1819).

2. Voir M. Rieger, *F. M. Klinger, sein Leben und seine Werke*, Darmstadt, 1896, II, 130.

drames tout pleins de détails de la vie espagnole, et que la postérité ne tarda pas à juger à leur juste valeur en les ensevelissant dans un éternel oubli.

L'honneur, l'amour, la jalousie, la haine, la vengeance des Espagnols, voilà de grands ressorts dramatiques pour un poète tel que Gœthe, qui venait d'écrire *Werther* et *Gœtz*.

Son *Clavigo* nous amène en Espagne et déroule à nos yeux une émouvante tragédie d'amour. Mais les caractères, les situations de ce drame, ne pourrait-on pas les retrouver aussi bien partout ailleurs qu'en Espagne ? N'exigeons pas de Gœthe une peinture tant soit peu fidèle des mœurs de l'Espagne. Il n'en voulait point donner lui-même ; il n'a nul souci de la couleur locale, il écrit avec fougue, avec la fougue d'un Lope de Vega, le cœur à la main ; il mêle ses idées et ses passions aux idées et aux passions des protagonistes de la pièce ; il néglige les accessoires inutiles qui formaient l'essentiel dans les « comédies » espagnoles : les voyages, les intrigues de cour, les petites querelles, etc. En puisant aux sources profondes de l'âme humaine, il a su créer un drame vivant et humain.

Les *Mémoires* de Beaumarchais firent fortune en Allemagne. On les lisait partout avec le même intérêt, à Vienne comme à Francfort. Jacobi les traduisit en partie en 1774 pour le journal de Wieland [1]. C'est à ces *Mémoires* qu'est dû le *Clavigo* de Gœthe. Ceux qui croient encore que le texte de Beaumarchais est entré en bonne partie, et souvent littéralement, dans le drame de Gœthe, n'ont qu'à lire le récit français à côté de la pièce allemande, pour juger de l'étendue et de la valeur des emprunts [2]. Huit jours ont suffi pour transformer ces *Mémoires*

1. *Fragment einer Reise nach Spanien.* W. S. J. *Teutscher Merkur*, août 1774, pp. 153-213.

2. La comparaison du drame avec sa source a été faite, après Risch, par Wasserzieher, *Gœthe's Clavigo und seine Quelle*, dans les *Berichte des freien deutschen Hochstifts.* Frankf. a. M., N. F., IV, 329 ss.

d'Espagne en un drame des plus poignants du répertoire allemand. Mais les personnages que Gœthe met en scène n'ont rien de l'Espagne traditionnelle. Marie, la véritable héroïne de la pièce, n'a point été espagnolisée du tout dans la terre ensoleillée de son amant infidèle; on ne la croit guère lorsqu'elle s'écrie : « Je pourrais haïr Clavigo, lorsque l'esprit espagnol m'envahit », tant elle est loin de la véritable haine, tant elle persiste dans son amour, dans ses sentiments délicats et profonds, tant elle est résignée à son rôle de victime; on lui en voudrait plus d'une fois de ménager si généreusement Clavigo; on lui souhaiterait même le poignard vengeur que la femme espagnole des poètes romantiques français savait si bien manier à l'occasion. Buenco pourrait se flatter de représenter dignement la classe bourgeoise de Madrid. C'est un brave homme aux principes inébranlables, qui se méfie avec raison de ses semblables. Il a l'air mélancolique; la vie ne lui cause que des désappointements et des malheurs. Mais Clavigo (ce nom devait plaire davantage aux Allemands que Clavijo), quel Espagnol à montrer sur la scène! On oublie bien vite ce que Carlos assurait de lui : que l'Espagne n'avait guère d'auteur d'imagination plus puissante; on oublie l'écrivain facile et brillant pour ne songer qu'à son caractère, ou plutôt à son manque de caractère, au jeu impitoyable qu'il prenait de l'amour de sa pauvre Marie. Sa fin tragique, si différente de la fin du Clavijo véritable [1] le rehausse à nos yeux, ce qui n'empêcha pas cependant les autorités allemandes de Hambourg de défendre une fois, en janvier 1803, la représentation de la pièce, par égard pour les Espagnols qui séjournaient alors dans la ville. Beaumarchais, qui a fait époque dans l'histoire du

1. Clavijo a souvent entendu parler à Madrid de la mort tragique qu'on lui infligeait sur la scène des théâtres allemands. Le récit d'une visite de Rist à Clavijo, alors octogénaire, a été reproduit par E. Schmidt dans son article : *Clavijo, Beaumarchais, Goethe*, dans *Vom Fels zum Meer*, 1893, p. 311. Voir *Revista critica*, II, 8.

théâtre français, a méconnu, par caprice ou par ignorance, la valeur du drame de Gœthe. Il préférait la pièce analogue et insipide de Marsollier de Vivetières, et il assurait que « l'allemand avait gâté l'anecdote de mon mémoire en la surchargeant d'un combat et d'un enterrement, additions qui montraient plus de vide de tête que de talent. »

L'Espagne de l'*Egmont* est bien différente de l'Espagne de *Clavigo*. Nous passons avec *Egmont* à l'Espagne sombre, fanatique, sanguinaire, l'Espagne du duc d'Albe et du roi taciturne. Le contraste entre Hollandais et Espagnols, entre le peuple des Pays-Bas qui jouit paisiblement de la vie, et la soldatesque et les fonctionnaires espagnols, graves et mornes, qui obéissent aveuglément aux ordres du tribunal suprême, le contraste entre Egmont et son tyran despotique, le duc d'Albe, donne au fond du tableau un relief marqué et frappant. C'était à dessein que Gœthe peignait ici l'Espagne en noir. La pièce était achevée dans ses grandes lignes en 1775, une année après *Clavigo*. Les modifications que Gœthe y apporta en 1787 n'ont touché ni au fond de l'action, ni aux scènes populaires ; elles n'ont fait que compléter et approfondir la caractéristique des personnages, surtout celle d'Egmont. Les grandes et petites entorses que Gœthe donne à l'histoire ne rabaissent nullement le mérite de son drame. Gœthe puisait à peu près aux mêmes sources historiques que Schiller lorsqu'il écrivit sa *Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande* [1]. Ces sources, sauf Strada, prenaient parti pour les Pays-Bas contre l'Espagne. Le drame s'en ressent : on n'achèvera pas sa lecture, on ne le verra pas représenter jusqu'au bout sans maudire le joug abominable des Espagnols dans les Pays-Bas. Schiller aurait voulu un Egmont plus fidèle à l'histoire, un Egmont père de famille, comme il l'a été réellement. Gœthe, en

1. Voir E. Guglia, *Die historischen Quellen von Gœthes Egmont*, dans la *Zeitschrift für allgemeine Geschichte*, 1886, pp. 384 ss.

idéalisant son héros, en a fait en même temps l'incarnation, plus vive et plus frappante, de son peuple. Il est Hollandais jusqu'au bout des ongles; il aime la vie, il tient à la vie avec autant de ténacité que le prince de Homburg de Kleist; le peuple, qui l'aime éperdument, le juge en disant : « Il n'a rien d'espagnol, il est tout à fait Néerlandais. » Les Espagnols, eux, armés jusqu'aux dents, à l'allure grave et imposante : Carlos, Gomez, « der gerade Alonso », « der feurige Freneda », « der feste Las Vargas [1] », instruments malheureux de la violence et de la tyrannie du duc d'Albe, infestent le pays. A Bruxelles, où jadis la vie et les mœurs étaient si faciles, tout le monde porte du plomb autour du cou ; la liberté de conscience est un crime qu'on expie bien vite, on n'est en sûreté nulle part, il faut mesurer ses paroles, retenir son haleine. Fernando, l'ami de Egmont, est le seul Espagnol sympathique de la pièce. On a peine à croire qu'il soit le fils du duc d'Albe. Celui-ci est « un vrai monstre », « un dompteur d'animaux », au dire du peuple. Son avidité et sa cruauté sont sans bornes. Egmont seul peut lui tenir tête sans trembler, encore paye-t-il de sa vie son audace. Jamais un sentiment de pitié n'a pénétré son cœur. C'est « une tour de bronze sans porte ». On le reconnaît à l'instant à son visage jaunâtre (gallenschwarz); son ombre est partout. Derrière ce spectre, on voit au loin un autre spectre non moins terrible : l'Espagne tout entière, son monarque et ses inexorables décrets. On ne sait pas trop ce que Gœthe lui-même pensait au juste de la puissance et de l'administration du roi Philippe II. Egmont défend une fois le roi contre des accusations injustes : « Par Dieu, dit-il, on lui fait tort. Je ne souffre guère qu'on pense mal de lui. » Évidemment, Gœthe rappelait ici un passage de l'*Histoire de Belgique* de Burgundius.

1. « Die spanischen Soldaten dürften die stramme Haltung und das imposante Marschiren in Potsdam gelernt haben. » R. M. Meyer, *Gœthe*, Berlin, 1895, I, 192.

De même que le *Don Carlos* de Schiller, l'*Egmont* de Gœthe servit à assombrir le tableau que les Allemands se faisaient de l'Espagne. Qu'on se rappelle encore la raide et froide figure de Pizarro qui paraissait assez fréquemment sur la scène allemande : c'était l'opposé de l'Espagne facétieuse et humoristique que les aventures du chevalier de la Manche et de son écuyer rappelaient à la fantaisie des admirateurs de Cervantes. Au seul nom de l'Espagne, on sentait comme un souffle de l'air glacial de l'Escorial, et il a fallu bien du temps, il a fallu la résistance et la révolte héroïques des Espagnols contre le joug de Napoléon, ainsi qu'un échange d'idées plus actif, plus fréquent et plus intime entre Allemands et Espagnols pour effacer les teintes noires de ce sombre tableau.

Presque en même temps que la première rédaction de l'*Egmont*, en 1775, Gœthe achevait aussi *Claudine von Villabella*, drame qu'il transforma plus tard en une « fette Oper », comme il l'écrit le 14 mars 1788 à Philipp Seidl. Sans nul effort d'imagination on dirait de *Claudine* que c'est une nouvelle picaresque espagnole dramatisée. En effet, les intrigues, les scènes d'amour, les duels, les travestissements rappellent à chaque instant les mœurs espagnoles, telles que les romanciers et les auteurs des « comedias de capa y espada » nous les ont dépeintes à l'infini. Gœthe a voulu plus tard transporter la scène en Sicile. La Sicile et l'Espagne se valent. Les noms primitifs : Don Sebastian, Don Crugantino, Don Pedro, Don Gonzalo sont bien espagnols ; le paysage, quoique très vague et indéterminé, les villes nommées dans la pièce, Madrid tout d'abord, Sarosa (Saragosse ?), Salanka (Salamanca ?) rappellent de même l'Espagne. Le vagabondage de Crugantino et de sa troupe, les actions irréfléchies, précipitées, montrent bien qu'on est dans un pays du Midi, où la vie déborde et le sang bouillonne. Le poète mêlera à l'action des souvenirs de sa vie, il donnera à ses personnages, à Crugantino surtout, ce « junger, toller Kopf », un peu parent de Gœtz, qui trouve insupportable la vie monotone et insipide de

la société bourgeoise, quelques gouttes de son sang et quelques-unes de ses idées.

L'origine primitive de cette pièce n'est d'ailleurs démentie nulle part. Crugantino a la main aussi prompte pour tirer son épée que pour jouer de son instrument favori. La guitare est son compagnon inséparable, son plus fidèle ami. Y a-t-il une plus grande joie au monde que de pouvoir chanter et jouer à loisir? Au premier dard de l'amour qui frappe son cœur, en plein jour, sous ce soleil si beau et si pur, ou, mieux encore, au clair de la lune, il n'a qu'à toucher les cordes de son instrument pour que l'inspiration poétique l'entraîne. Les galants des comédies espagnoles, soupirant et chantant à la « reja » de leur bien-aimée, n'agissaient pas autrement que Crugantino. D'autres détails : le duel des deux frères qui tardent trop à se reconnaître, l'extase de Claudine aux grilles du jardin, les fuites et les poursuites sont autant de preuves du coloris espagnol de la pièce. Le travestissement de Claudine, au surplus, sa fuite nocturne, les consolations qu'elle porte à Don Pedro dans sa prison, son amour à toute épreuve nous font souvenir des héroïnes déguisées et vaillamment résolues de beaucoup de nouvelles espagnoles, des drames de Lope et de Tirso. Même le langage, plus surchargé d'images qu'à l'ordinaire, même quelques inconséquences psychologiques, et parfois le manque de causes, dont les poètes espagnols ne se faisaient point scrupule, montrent qu'il faut chercher ailleurs qu'en Allemagne la source de *Claudine*.

Quelle est donc cette source? Je regrette infiniment de ne pouvoir le dire avec certitude. Nombre de « comedias » et de nouvelles, que je viens de lire, présentent quelques traits analogues, aucune ne présente réunis tous les épisodes de *Claudine*. Je ne crois pas que l'imagination de Gœthe ait modifié sensiblement sa source primitive. Gœthe a suivi de près sa source, qui aura été très probablement un récit français, dérivé d'une nouvelle espagnole, récit qui malheureusement nous échappe. La France a souvent servi d'intermédiaire entre la littérature espa-

gnole et la littérature allemande. Tout le monde sait maintenant à quelles sources Herder a puisé son *Cid* Wilmanns, Biedermann, H. Grimm, Kippenberg et d'autres savants encore ont écrit sur les sources de *Claudine*; la prétendue imitation de Cervantes (il faudrait songer plutôt aux *Novelas exemplares* qu'au *Don Quichotte*, mais Gœthe n'a point connu les *Novelas* avant 1779), ainsi que l'imitation directe ou indirecte du libretto de *Don Juan*, notamment du *Dissoluto punito* de Goldoni, ne nous aident guère à déterminer la source véritable de la petite pièce de Gœthe, source que l'on trouvera tôt ou tard dans un des recueils de nouvelles souvent consultés aux temps de Gœthe et de Wieland [1].

*
* *

Lorsque Guillaume de Humboldt entreprit son voyage en Espagne, Gœthe avait la tête pleine d'un grand projet : il voulait écrire avec Meyer une histoire de l'art de son siècle dans tous les pays, et à cet effet il lui fallait des matériaux. Dans ses lettres à Schiller et à Humboldt, il appelle très modestement ce travail une histoire du dilettantisme dans l'art [2]. Il n'avait alors

1. Voir Wilmanns, *Ueber Gœthes Claudine von Villa Bella. Im Neuen Reich*, 1878, I, 486 · Biedermann, *Gœthe-Forschungen*, 1879, pp. 29 ss.; H. Grimm, *Vorlesungen über Gœthe*, 1877, pp. 259 s.; R. Kippenberg, *Ueber Gœthes Claudine von Villa Bella*, Bremen, 1890. Wilmanns aurait eu beaucoup de peine à faire dériver le « Singspiel » de Gœthe de la légende de Don Juan, comme il promettait de le faire dans son étude (p. 499) : « Wie Gœthe diese benutzte, welche Personen er sonst in seinem Schauspiel darstellte, davon ein andermal. »

2. Le 17 septembre 1799, Gœthe écrivait encore à Knebel (*Briefe* XIV, 185) « Ausserdem habe ich jetzt mit Meyer die Kunstgeschichte des gegenwärtigen Jahrhunderts vor. Erst bis auf Mengs und Winckelmann, dann die Epoche die sie machten, und welche Wendung nach ihnen die Sachen genom-

aucune idée de l'art en Espagne. Le départ de Humboldt pour ce pays venait fort à propos pour remplir de grandes lacunes dans ses connaissances. Il ne manque pas d'en tirer profit. Il prie son ami de prendre note de tout ce qu'il aurait pu lire sur l'art ancien et moderne, voulant savoir au juste ce qu'était le « Kunstkörper » en Espagne. En même temps il s'occupe d'histoire naturelle, il voudrait que Humboldt lui rapporte coûte que coûte une espèce d'émeraude qui ne se rencontre qu'en Espagne. Nous savons comment Guillaume de Humboldt a satisfait au premier de ces désirs. Quant au second, il n'y avait d'autre émeraude que celle du musée de Herrgen à Madrid.

Une fois l'intérêt de Gœthe pour l'Espagne éveillé, il y rêve à loisir. Plus qu'il ne rêve il s'efforce de connaître et de comprendre ce pays si éloigné et si étrange : « J'ai fouillé, non sans intérêt, dans plusieurs descriptions de voyage, » écrit-il à son ami. Quelles étaient ces descriptions? Il n'est pas aisé de l'établir avec certitude. Il aura probablement préféré les récits allemands originaux aux traductions qui inondaient déjà alors l'Allemagne. Il aura lu les deux volumes de Kaufhold et sans doute aussi le *Voyage* de C. A. Fischer, que Guillaume de Humboldt, dans son article sur le Montserrat, trouvait fort recommandable par ses descriptions fidèles et ravissantes de la nature. Pour venir en aide à son imagination, Gœthe place une carte de l'Espagne sur la porte de sa chambre : « C'est ainsi que je vous accompagne dans ma pensée, » écrit-il à Humboldt, « j'espère avancer peu à peu avec votre guide. » Il agit de même sept ans plus tard, lorsqu'il reçoit d'Alexandre de Humboldt ses premiers volumes du *Voyage équinoxial*; faute de cartes et de dessins, il

men haben. Bey der beynah fast ganz falschen Richtung unserer Zeit sind vielleicht historische Darstellungen, in welchen man den Geist und die Triebe der Nationen in den verschiednen Epochen übersicht, das Nützlichste. » Il n'est pas question de ce vaste projet dans l'étude très recommandable de T. Volbehr, *Gœthe und die bildende Kunst*, Leipzig, 1895.

trace lui-même un croquis fantastique qui aurait dû représenter les montagnes de l'Europe et de l'Amérique, avec les limites des neiges éternelles et les hauteurs de la végétation [1]. Chez ce génie éminemment clair, le plus clair et le plus plastique que les nations modernes aient jamais possédé, il fallait que la fantaisie fût stimulée au moyen de gravures, de tableaux, de sculptures de n'importe quel mérite. Fort souvent, chez lui, le mot d'ordre vient de l'art, la poésie ne fait que le suivre et l'interpréter. Qui dira la foule de sentiments et d'émotions puisés aux dessins souvent grotesques ou insignifiants que Gœthe regardait et rassemblait avec amour et passion ?

Le 9 août 1782, Gœthe écrit à Mme de Stein : « Depuis que tu as vu la cour des lions, l'Alhambra m'est plus cher, car je peux m'y promener à loisir avec toi. » Le fameux siège de Saragosse (1808-1809), qui remplit l'Europe d'admiration pour les Espagnols, laissa aussi sa trace dans l'âme de Gœthe. Les journaux et les livres ne l'orientant pas assez, il va à la bibliothèque « voir Grimaldi et les plans de Saragosse, » comme il l'écrit dans ses *Tagebücher*, le 20 mars 1809 [2].

Gœthe lisait les récits de voyage avec moins d'entraînement et de fougue sans doute que Schiller, et l'on sait fort bien que lorsque Schiller lui communiqua une fois (février 1798) son projet de tirer profit des nombreuses descriptions de voyage pour la poésie et l'art dramatique, il chercha à en dissuader son ami ; il lui écrivit que les voyages pouvaient évidemment offrir quelques beaux motifs épiques, mais que jamais ils ne pourraient servir à la poésie, qui exige l'observation directe, immédiate, l'identification sensuelle avec l'objet que l'on décrit. Cette réserve faite, Gœthe trouva aussi, toute sa vie, de l'agrément à la lecture de ces descriptions qui lui montraient le monde et la vie des différents peuples

1. Voir dans *Gœthe's, Briefe*, XIX, 297, la lettre du 3 avril 1807.
2. *Gœthe's Werke*, III Abt., vol. IV, p. 17.

en raccourci. Il y voyait un miroir de la civilisation humaine et de sa destinée avec ses flux et reflux, et son perpétuel changement selon les vicissitudes de la fortune. Il a beau écrire avec découragement, le 4 mai 1802 : « Toutes les descriptions de voyages me font le même effet que si je regardais dans le creux de ma main », il retourne pourtant à ces descriptions, il les croit indispensables à ses études et à ses considérations ; même dans sa vieillesse, il lui en coûte de s'en séparer ; il note en 1820, dans ses *Tag- und Jahres-Hefte*, que les événements des peuples lointains l'intéressent vivement, que, grâce au livre de Dumont, il avait pu se transporter au milieu des troupes marocaines en Afrique, que le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* de Laborde, dont la première partie venait alors de paraître, l'avait instruit sur les conditions de la culture ancienne et moderne, qui tantôt s'élève et tantôt s'abaisse [1]. Loin de détourner Humboldt de décrire à fond sa belle promenade en Espagne, il approuve son projet, il lui écrit en novembre 1800 qu'il avait souvent parlé avec Schiller à ce sujet, et que Schiller lui aussi avait donné son approbation. Quelques mois auparavant, Gœthe écrivait à Schiller que, pour donner une base empirique à ses observations, il avait commencé à étudier les différentes nations de l'Europe : « Après le voyage de Link, j'ai lu encore d'autres livres sur le Portugal, et je voudrais maintenant passer à l'Espagne [2]. »

Il y passa en effet à l'aide d'autres livres, et surtout à l'aide des informations de Guillaume de Humboldt, qui excusait la pauvreté de ses lettres par l'obligation où il était d'écrire à la

1. *Werke*, Abt. I, vol. XXXVI, p. 176. — L. Knebel, l'ami et le confident de Gœthe, était aussi grand amateur de livres de voyages. Voir une lettre de Herder à lui adressée, dans L. Knebel, *Liter. Nachlass*, II, 248.

2. Lettre du 8 mars 1800. — J'ai déjà fait remarquer ailleurs que Gœthe nomme ici le voyage de Link, *Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich, Spanien und vorzüglich Portugal*, dont les deux premiers volumes ne parurent qu'en 1801, à Kiel. Gœthe a peut-être lu l'ouvrage en manuscrit.

hâte, au milieu des désagréments sans nombre du voyage : « Je ferai de mon mieux, écrit Humboldt à Gœthe; votre carte de l'Espagne ne doit pas rester pendue en vain. » L'article sur le « Montserrat » frappa vivement l'imagination de Gœthe. Dans une lettre du 15 septembre 1800, qui nous est parvenue mutilée, et dans laquelle le poète remerciait son ami de son excellente étude, il assure qu'il avait lu le chapitre sur le Montserrat, dans un *Voyage en Espagne*, sans y trouver le moindre détail intéressant ; l'auteur ne doit pas avoir visité la montagne qu'il décrit [1]. Humboldt ayant prié son ami, en octobre de la même année, de comparer sa description du Montserrat avec celle de l'Anglais Thicknesse, ce qu'il n'avait pu faire lui-même, le poète s'empresse de consulter ou l'original anglais du voyage de Thicknesse, ou la traduction allemande, et il écrit le 19 novembre à Humboldt : « Vous devez absolument lire les pages que Thicknesse a consacrées au Montserrat et comparer vous-même sa description avec la vôtre [2]. » Gœthe aima longtemps encore ce genre de livres sur l'Espagne et le Portugal. Le 25 mars 1801 il envoie à Schiller le *Voyage* de Link : « Je vous envoie une description

1. *Briefe*, XV, 104. Gœthe ne donne pas le titre de ce voyage. Les *Voyages en Espagne*, de Swinburne, de Dillon (traduit en allemand par Engelbrecht, Leipzig, 1783), de Peyron (traduit en allemand en 1788), ne parlent que très sommairement du Montserrat.

2. La faute commise par Bratraneck dans l'impression de la lettre de Humboldt (III, 170), Thicknor au lieu de Thicknesse, a été corrigée dans l'édit. de Weimar des lettres de Gœthe (XV, 332), sans que les correcteurs se soient donné la peine de consulter le voyage en question. Le *Tour de France* (London, 1786) qu'ils nomment n'a rien à faire ici; il fallait citer les deux volumes : *A year's Journey through France and a part of Spain*, London, 1777, dont la troisième édition avait paru en 1789, et une traduction allemande, en 1778 · Philipp Thicknesse, *Reisen durch Frankreich und einen Theil von Catalonien. Aus dem Englischen*, Hamburg, Leipzig, 1778. Les lettres 20-28 (pp. 98-136) de la traduction allemande contiennent cette longue description du Montserrat que Gœthe avait lue avant Humboldt.

amusante et instructive du Portugal, mais qui éveillera difficilement en vous le désir de visiter cette contrée. » Peu de jours après, le 4 avril, il note dans ses *Tagebücher* qu'il a lu le *Tableau de Lisbonne* de Carrère. Nous savons par la même source qu'il a eu, le 29 juillet 1803, un entretien avec un voyageur espagnol nommé Escardini, dont j'ignore les mérites [1]; qu'il avait lu, dans l'été de 1807, les rapports sur les événements de Gibraltar [2]; qu'il s'intéressait, en 1809, à la révolution d'Espagne, au siège de Saragosse, et qu'à la même époque il avait repris la lecture interrompue des voyages en Espagne, qu'il lisait Twiss et d'autres auteurs qu'il ne nomme point [3]; que Calderon, dont il admira le génie peu après Guillaume Schlegel, lui inspira plus d'une fois le désir de connaître plus à fond les mœurs étranges de l'étrange pays d'Espagne; qu'il lut, en mai 1812, je ne sais trop quelle *Histoire du Portugal et de l'Espagne* [4]; que, vers la

1. *Tagebücher. Werke*, III, *3*, 75. D'une lettre à F. A. Wolf, du 5 septembre 1805 (*Briefe*, XIX, 59), il résulte que Gœthe avait lu la traduction allemande de Lemprieren, *Reise von Gibraltar über Tanger nach Tarudant und Marokko* (deutsch von Zimmermann), Berlin, 1793 : « bin Lemprieren gern im Geiste nach Marocco gefolgt. »

2. 16 avril 1807 (III, *3*, 259) : « Franzosen und Spanier im Garnison (à Gibraltar) zusammen ertragen sich gut. Die Spanier sprechen in ihrer Sprache untereinander von Hüten. Ein Franzose, der es nicht versteht und dem es verdolmetscht wird : « Mais qu'est-ce que ça leur coûterait de dire chapeaux? » — Le 1er juin 1808, Gœthe parle avec Riemer de la guerre d'Espagne : « Ueber Tische von Politicis — dass Napoleon mit Spanien fertig sei. » Biedermann, *Gœthe's Gespräche*, II, 211.

3. *Tagebücher*, III, 4, 30. Le 20 mai 1809, Gœthe enregistre : *Reisebeschreibung von Spanien von Twiss*, probablement la traduction des *Travels through Portugal and Spain : Reisen durch Portugal und Spanien*, 1776. — Le 21 mai, il note : « Abends die spanischen Reisebeschreibungen » : le 25 : « Einige spanische Sonette » ; le 26 novembre : « Spanische Reisen. »

4. Gœthe n'en donne point le titre exact. Il écrit simplement (III, *4*, 285) : *Geschichte von Portugal und Spanien*. Ce sont probablement les *Annales d'Espagne et de Portugal*, de Juan Alvarez de Colmenar, éd. d'Amsterdam, 1741,

moitié du mois de mars 1812, il examina, avec le général Sebastiani et ses aides de camp, des gravures anciennes et modernes représentant Grenade et l'Alhambra.

Dans les *Tag- und Jahres-Hefte*, où, comme on vient de le dire, Gœthe avait parlé en 1820 du *Voyage* de Laborde, il loue l'année suivante l'ouvrage fort connu et répandu de Hügel, *Spanien und die Revolution*, un des plus importants, dit-il, parmi les livres nouveaux sur l'Espagne [1]. Le 3 février 1823, il parle longtemps avec Müller de la guerre d'Espagne : « Il fallait, pensait-il, venir au secours de la France et contraindre l'Espagne

---

richement ilustrées. Gœthe les avait empruntées à la bibliothèque quelques jours auparavant. Voir la note de la p. 414.

1. *Werke*, I, *36*, p. 193 (1821) : « Von spanischen Erzeugnissen nenne ich zuvörderst ein bedeutendes Werk : Spanien und die Revolution. — Ein Gereif'ter, mit den Sitten der Halbinsel, den Staats-Hof- und Finanz verhältnissen gar wohl bekannt, eröffnet uns methodisch und zuverlässig wie es in den Jahren, wo er selbst Zeuge gewesen, mit den inneren Verhältnissen ausgesehen und gibt uns einen Begriff von dem was in einem solchen Lande durch Umwälzungen bewirkt wird. Seine Art zu schauen und zu denken sagt dem Zeitgeist nicht zu ; daher secretirt denn das Buch durch dessen unverbrüchliche Schweigen, in welcher Art Inquisitionscensur es die Deutschen weit gebracht haben. » Quiconque lira ce livre, paru en 1821 à Leipzig, et réimprimé à Vienne en 1848, remarquera aisément que les idées politiques exprimées par cet Autrichien conservateur, ami de Metternich, s'accordaient souvent avec les idées politiques de Gœthe. — Toute révolution a dû engendrer, en Espagne comme partout ailleurs, des maux incomparables. — Proclamer la souveraineté du peuple équivaut à réduire la nation à l'état de cadavre (p. 129) : « Wehe dem Regenten eines Volkes, dessen Rechte verletzt sind, wehe dem Volke eines Regenten, dessen Rechte verletzt sind ; in beiden Fällen leidet der Staatskörper, und um so heftiger je grösser die Verletzung ist. » — « Jeder Staat muss seine Lehre, seine Verfassung und Verwaltung haben, denn Unglaube, Gesetzlosigkeit und Unordnung können nur kurze Zeit dauern und sind der Weg zu sicheren Revolutionen. » Ce baron Hügen avait séjourné plusieurs années en Espagne ; il y était allé une première fois, en 1815, comme secrétaire d'ambassade, et une seconde fois, en 1818, après un voyage au Brésil.

à l'obéissance coûte que coûte, par des mesures bien plus sérieuses que celles employées auparavant [1]. » Il est des premiers en Allemagne à lire l'interminable roman de Salvandy, *Alonso ou l'Espagne*; il le trouve charmant, il y reconnaît une peinture vraie et frappante des mœurs de l'Espagne, il en est ému, il en recommence la lecture dès qu'il a fini le 4e volume, il écrit un prologue enthousiaste à la traduction allemande, et son ravissement, presque incompréhensible aujourd'hui, se communique à ses amis, à tout un cercle de poètes et d'écrivains. Il y eut, en Allemagne, grâce à la propagande de Gœthe, un culte véritable pour cette Espagne factice que la fantaisie romanesque de Salvandy venait de décrire avec une surabondance de couleurs [2].

Évidemment, Gœthe voyait d'un mauvais œil la révolution en Espagne. Il voulait la réintégration des Bourbons dans leurs droits et le rétablissement du roi Ferdinand sur son trône. Toute révolte lui semblait une violation condamnable des lois d'une nation. C'est ainsi qu'il approuve, en février 1824, les succès du duc d'Angoulême, c'est ainsi qu'il souhaite à l'armée

1. Biedermann, *Gespr.*, IV, 208.

2. Voir *Gœthe's Werke*, ed. Hempel, XXIX, 714 ss. *Don Alonso oder Spanien. Eine Geschichte aus der gegenwärtigen Zeit von N. A. von Salvandy. Aus dem Französischen. Nebst der Vorrede des Verfassers und einem einleitenden Vorwort von J. W. von Gœthe*, Breslau, 1825-26 (5 vol.). — Le 9 janvier 1824, Gœthe parle de ce roman avec Müller : « Viel erzählte er (Gœthe) dann von « Alonso et la révolution d'Espagne », historischer Roman in vier Bänden à la Walter Scott, woraus er nun seit vierzehn Tagen viel Aufklärung über die inneren Zustände Spaniens geschöpft. Er lobte die Darstellungsweise höchlich ; mir rieth er ab, meine Zeit daran zu wenden und erweckte doch immer die Lust dazu von Neuem. » Biedermann, *Gespr.*, V, 16. — Sur le succès de cet *Alonso* en Allemagne, voir *Rev. critica*, II, 9. Le *Don Alonso* a eu récemment son successeur dans le *Don Rafaël* d'Ernest Daudet (*Aventures espagnoles, 1807-1808*), Paris, 1895. Le tableau qu'on y présente de l'Espagne et de sa révolution, l'histoire des amours de Godoy et les autres épisodes valent le tableau et les épisodes romanesques de Salvandy.

française une victoire complète et définitive en Espagne [1]. Une fois, c'était à la fin de janvier 1824, il a un long entretien avec Müller et Riemer au sujet des affaires d'Espagne. Il commence par donner lui-même dans ses grandes lignes un abrégé de l'histoire ancienne de la péninsule, il décrit la lutte acharnée contre les Maures, et l'isolement, l'opposition et les luttes des différentes provinces qui en dérivèrent. Il parle ensuite des conditions modernes du pays et loue beaucoup le livre de Hügel sur l'Espagne et la Révolution. L'individu doit mesurer ses forces, se résigner à son rôle, ne point sortir des limites d'action prescrites par la nature. Dès qu'il se hasarde à toucher aux rouages mobiles des événements humains et qu'il s'avise d'être une partie du tout dans ce monde, aussitôt qu'il commence à agir d'après ses idées, il marche inévitablement à sa ruine [2].

On ne conçoit pas cet intérêt assidu pour l'Espagne et sa destinée sans reconnaître chez Gœthe, indépendamment de ses idées politiques, un sentiment de sympathie et d'amour pour cette nation si méconnue, si déchue de sa grandeur primitive et maintenant si bouleversée et si tristement gouvernée. Mais le poète, qui, à plusieurs époques de sa vie, brûla du désir de voir l'Italie, n'éprouva jamais aucune attraction sérieuse vers l'Espagne. Ni les lettres de Humboldt, ni l'ouvrage de Caroline sur les

1. Biedermann, *Gesp.*, V, 29. Platen a lui aussi exprimé sa « Sehnsucht » pour l'Espagne dans les vers qu'il composa en 1817 : « Lockt es auch dich ins Weite, etc. »

2. Biedermann, *Gesp.*, V, 96 : « ... Man muss nur sich auf sich selbst zurückziehen, das Rechte still in angewiesenen Kreisen thun. » Si je ne me trompe, Gœthe se souvenait ici de la conclusion du *Don Alonso* : « Je crois qu'en effet le premier devoir de ce monde est de mesurer la carrière que le hasard nous a fixée, d'y borner nos vœux, de chercher la plus grande, la plus sûre des jouissances dans le charme des difficultés vaincues et des chagrins domptés : peut-être la dignité, le succès, le bonheur intime lui-même ne sont-ils qu'à ce prix. Mais pour arriver a cette résignation vertueuse il faut de la force, une force immense. »

tableaux en Espagne, ni les descriptions de voyages et d'autres livres n'ont pu éveiller dans l'âme de Gœthe la « Sehnsucht » pour l'Espagne que Tieck, les deux Schlegel, Clemens Brentano et d'autres poètes romantiques ont éprouvée. Déjà au printemps de 1800, Gœthe était presque décidé à ne jamais mettre le pied en Espagne. Il écrit en avril à G. Schlegel qu'il aime à s'instruire, d'après ses conseils, sur la littérature espagnole : « Un pays qu'on ne visitera jamais soi-même, intéresse vivement lorsqu'on lit les descriptions de voyageurs sagaces. » Et à G. de Humboldt, ce voyageur sagace, le poète avait écrit, trois mois auparavant, qu'il venait d'aborder de nouveau les écrivains de l'Espagne, qu'il achevait de lire avec grand plaisir la *Numancia* de Cervantes [1].

1. *Briefe*, XV, 10 : « Sogar habe ich mich den spanischen Schriftstellern wieder genähert, und neulich das Trauerspiel Numancia von Cervantes mit vielem Vergnügen gelesen. » Cette tragédie, qui ne fut publiée, comme on sait, qu'en 1784, lui avait été recommandée par G. Schlegel, qui l'avait lue lui-même dans un exemplaire de la bibliothèque de Göttingue (*Briefe*, XV, 308). Le 30 novembre 1799, Gœthe note dans son *Notizbuch* : « Numancia von Cervantes ausgelesen » (*Œuvres*, III, 2, 272). — En 1800, F. Schlegel appelait déjà le drame de Cervantes : « die göttliche Numancia » (*Gespräche über die Poesie*, ed. Minor, II, 350). Une année auparavant, dans le brillant plaidoyer de l'*Atheneum* en faveur de Cervantes, c'étaient les *Novelas* qui étaient « göttlich » aux yeux du même critique. A la fin d'une lettre à Fouqué, en 1809, Rahel promet de parler de Gœthe et de la *Numancia*, ce qu'elle oublia de faire dans la suite. « Künftig von Numancia und Gœthe » (*Rahel. Ein Buch d s Andenkens*, etc., I, 453). — Gœthe a dû perdre son goût pour la *Numancia*, à en juger par un aveu de Riemer du 1er février 1808 (Biedermann, *Gesp.*, II, 197) : « Mittag allein mit Gœthe. Ueber das Trauerspiel *Numancia* im Spanischen..... scheint ihn aber später zu missbilligen. » Rappelons ici ce que Platen écrivait de la *Numancia* dans une lettre à Fugger du 12 avril 1820 : « Die Numancia habe ich geendigt. Es ist eine herrliche kräftige Sprache darin und viele Schönheiten, doch ist mir die ganze Zusammenstellung des Trauerspiels nicht recht dramatisch vorgekommen. » — En 1803, G. Schlegel ajoutait à sa traduction de trois drames de Calderon un fragment de la traduction de la *Numancia*, le discours bien connu de Scipion (*Spanisches Theater — Schauspiele des Don Pedro Calderon de la Barca*, 2 éd., par E. Böcking, Leipzig, 1845, pp. XXVII ss.). La

Gardons-nous de donner à cet aveu une valeur qu'il ne saurait avoir. En fait de littérature étrangère, Gœthe aimait à voltiger comme un papillon de fleur en fleur. Presque en même temps que les auteurs espagnols il venait de lire les auteurs anglais, comme il l'écrit à Schiller le 6 décembre 1799 ; il lut une dissertation de

traduction entière de la *Numancia* de Fouqué n'ayant paru qu'en 1809 (dans le *Taschenbuch für Freunde der Poesie des Süden*, I, Berlin, 1809, bei Julius E. Hitzig ; elle fut imprimée aussi à part à Berlin en 1811), Gœthe était forcé d'interpréter tant bien que mal l'original espagnol. M. Schuchardt, dans son étude *Gœthe und Calderon* (*Romanisches und Keltisches*, Berlin, 1886, p. 428), et Herford dans son article *On Gœthe and Calderon* (*Publications of the English Gœthe Society*, London, 1886, VI, 58) se sont demandé si Gœthe savait lire l'espagnol. Herford dit fort bien que Gœthe « had at least the uncritical facility in reading Spanish which is often little more than the corollary of a sound knowledge of Italian. » Outre l'aveu de Gœthe à Riemer (août 1807) que M. Schuchardt rappelle, d'autres encore nous amènent à conclure que Gœthe se donnait quelquefois la peine de lire l'espagnol et même le portugais. Humboldt envoie au poète, en novembre 1801, un traité portugais sur les couleurs, de Diego de Carvalho e Sampayo (*Dissertação sobre as côres primitivas*, 1788) ; ne doutant guère qu'il réussirait à le comprendre : « Ich gebe Gentz ein kleines portugiesisches Buch über die Farben. Es enthält eine Theorie, die mit der Jhrigen sehr ähnlich scheint und ist von dem ehemaligen portugiesischen Gesandten in Madrid, der es mir geschenkt hat... Ich zweifle nicht, dass sie des Portugiesischen mächtig genug sind, diese Kleinigkeit zu verstehen, und im Fall Sie es interessant finden, zu übersetzen. Macht es Jhnen indess nur einige Mühe, so schicken Sie mir das Büchelchen. » Gœthe répond à Humboldt le 29 novembre 1801 : « Für die portugiesische Schrift danke ich recht vielmals, ich kann damit so ziemlich zurechtkommen. » Dans une lettre à Knebel, sans date, probablement du commencement de 1803 (*Gœthe Jahrb.*, VIII, 178 ; *Briefe*, XVIII, 7), Gœthe demande un dictionnaire espagnol pour juger de la traduction allemande d'un drame de Calderon. Il s'agit évidemment de la traduction de Schlegel. Une fois même, Gœthe pensa augmenter le petit capital de mots espagnols qu'il possédait. Voss, qui vivait dans l'intimité du poète, raconte une fois (automne 1805) à Welcker, l'ami de Humboldt, que Gœthe prenait note de plusieurs mots des livres espagnols qu'il recevait de la bibliothèque de Göttingen (Biedermann, *Gespr.*, VIII, 294). Le 25 mai 1809, Gœthe note dans ses *Tagebücher* (III, 4, 51) : « Einige spanische Sonette. » En 1821, Gœthe ayant reçu de

Malone sur la chronologie des drames de Shakespeare, une tragédie et une comédie de Ben Jonson, deux pièces apocryphes de Shakespeare, etc. Il n'y eut que deux poètes espagnols que Gœthe connut et étudia vraiment : Cervantes et Calderon. Tous les autres, même Quevedo dont il lut des fragments du *Gran Tacaño* dans le *Magazin* de Bertuch [1], même Lope de Vega dont j'ignore s'il goûta quelques comédies médiocrement traduites, que Malsburg lui avait dédiées [2], même Guillen de Castro dont

Perthes la première partie de la *Floresta de Rimas antiguas castellanas*, de Böhl de Faber, il note dans les *Tag- und Jahres-Hefte* (I, *36*, 194) : « Eine spanische Blumenlese durch Gefälligkeit des Herrn Perthes erhalten, war mir höchst erfreulich; ich eignete mir daraus zu was ich vermochte, obgleich meine geringe Sprachkenntniss mich dabei manche Hinderung erfahren liess. » Plus tard, Gœthe avouait à ses amis que, puisque les Allemands avaient de nature le talent de bien traduire, et qu'on avait en fait d'excellentes traductions, il ne valait pas la peine de perdre son temps à l'étude du grec, de l'italien et de l'espagnol (Biedermann, *Gespr.*, V, 124). — Bürger possédait l'espagnol bien mieux que Gœthe. On assure qu'il l'apprit avec zèle à Göttingen avec ses amis Boie, le baron de Kielmannsegg et Sprengel, et qu'il composa même une *Nouvelle* en espagnol. « Boie, écrit L. Ch. Althof (*Einige Nachrichten von den vornehmsten Lebensumständen Gott. Aug. Bürger's*, vol. V des *Œuvres* de Bürger, Göttingen, 1829, p. 194), verwahrt noch eine Novelle, welche Bürger damals, durch eine Wette veranlasst, in spanischer Sprache schrieb. »

1. Voir sa lettre à Mme de Stein du 3 mai 1780 (*Briefe*, VII, 219) : « Mittags war ich beym Misel, dann stellte ich einen Ritter fast im Gusto von Takanno vor. » Le 21 juin 1809, Chr. Vulpius écrivait à August von Gœthe (*Gœthe, Jahrb.*, X, 37) : « Ei, Philander ist ein herrlicher Kerl ! Er kömmt dem Quevedo oft nahe, und hat auch viel aus dessen Träumen gewonnen. » C'est ce que Moscherosch lui-même avouait dans l'introduction du *Philander*. On trouva en Allemagne l'aventurier de Quevedo assez intéressant pour le mettre en scène, comme jadis Don Quichotte et Sancho Panza, et lui faire chanter des airs et des duos. Gœthe a évidemment connu l'opéra en deux actes de Koreff, *Don Tacagno*, qu'on joua à Berlin pour la première fois le 12 avril 1812. Voir Schäffer, Hartmann, *Die königlichen Theater in Berlin*, Berlin, 1886, II, 117, et Mendheim, *Die Lyriker und Epiker der klassischen Periode*, Stuttgart, 1893 (*Deutsche Nat. Litt.*, nº 135).

2. Voir l'introduction à mon livre *Grillparzer und Lope de Vega*, Berlin, 1894, p. 26.

il semble avoir connu le *Cid* [1], même Moreto dont il admirait sans doute la *Doña Diana*, souvent jouée en Allemagne, n'étaient que lettre morte pour lui. Cervantes et Calderon représentaient pour Gœthe, comme pour la plupart des poètes allemands de son temps, toute la littérature espagnole. Gœthe aimait passionnément Cervantes, il s'inclinait respectueusement devant Calderon. Dès sa jeunesse il s'était pénétré des idées et de l'esprit du roman immortel de Cervantes; il ne connut les drames de Calderon qu'à un âge avancé, lorsque, après le tumulte et l'effervescence des passions, le calme s'était fait dans son cœur. L'admiration pour le génie de Calderon eut son flux et son reflux. Gœthe versa des larmes à la lecture du *Principe perfecto*; mais au déclin de la vie, l'enthousiasme se refroidit sensiblement : Gœthe s'était bien aperçu que l'imitation de Calderon avait été funeste à l'Allemagne; à Cervantes, au contraire, Gœthe était attaché par des liens indissolubles, Cervantes lui était congénial, il l'aima toute sa vie. Ce que Gœthe emprunta à Calderon se réduit à un fragment de drame, à quelques détails de forme et à quelques idées qui regardent plus la technique du drame que son essence véritable; mais ce qu'il doit à Cervantes est bien plus considérable; l'œuvre du grand humoriste espagnol est entrée par de petits canaux, que le temps n'a jamais obstrués, dans le grand fleuve de la création épique de Gœthe.

L'histoire du culte inconstant que Gœthe voua à Calderon fera partie d'un volume de prochaine publication sur Calderon et le Calderonisme [2]. L'histoire des rapports entre Gœthe et

1. Il faut le supposer, du moins, d'après ce que Malsburg en dit dans la préface de sa traduction : *Stern, Scepter und Blume*, Dresden, 1824, p. XXXVIII.

2. Je tiens à en avertir ici le lecteur. Il pourrait paraître sans cela bien étrange de passer sous silence les nombreux rapports entre Gœthe et Calderon dans une étude qui, pour rapide et légèrement esquissée qu'elle soit, a pour titre *Gœthe et l'Espagne.* C'est dans ce livre sur le Calderonisme que l'étude de la versification de Gœthe dans ses rapports avec l'Espagne aura sa place.

Cervantes, l'étude des sources cervantines dans les romans et les nouvelles, et même dans quelques pièces dramatiques de Gœthe, fournira matière à un livre des plus curieux et des plus instructifs, qu'un autre critique, plus érudit et plus profond que moi, ne manquera pas d'écrire tôt ou tard.

Il n'est pas aisé d'établir à quelle époque Gœthe eut la première connaissance du chef-d'œuvre de Cervantes. Nul doute qu'il n'ait lu le *Don Quichotte* avant 1777, avant la traduction de Bertuch qui a eu beaucoup de succès en Allemagne. En 1780, Gœthe écrit à Mme de Stein qu'il rivalisait dans ses similitudes (Gleichnisse) avec les proverbes de Sancho [1]. Au plus fort des affaires, dans l'été de 1782, c'est Cervantes qui console le poète : « Cervantes, écrit-il à Mme de Stein, me tient maintenant au-dessus des actes, comme une ceinture de liège soutient le nageur [2]. » L'année suivante, il prie Mme de Stein de lui envoyer les dessins dont Chodowiecki avait illustré la traduction du *Don Quichotte* de Bertuch [3]. Il goûtait même, ce qui lui fait quelque peu tort, la fade traduction de Florian, que Guillaume Schlegel devait lui procurer en 1800, volume par volume [4]; il connut

1. *Briefe*, IV, 292 : « in Gleichnissen lauff ich mit Sanchos Sprüchwörtern um die Wette. »

2. *Gœthes Briefe an Frau von Stein*, II, 68, et *Briefe*, VI, 35 (9 août 1782) : « Cervantes hält mich jezo über den Ackten wie ein Korckwamms den Schwimmenden. » Gœthe emploie la même comparaison dans une lettre à Knebel, antérieure de quelques mois à la précédente (3 février 1785, *Briefe*, V, 257) : « Die Stein hält mich wie ein Korckwamms über dem Wasser, dass ich mich auch mit Willen nicht ersaufen könnte. » Mme de Stein et Cervantes, voilà, presque à une même époque, les deux grands ressorts de Gœthe.

3. Lettre du 21 juillet 1783 (*Briefe*, VI, 178). Les trente dessins de Chodowiecki ont été gravés par Berger (Leipzig, 1781). Voir la belle monographie de Œttingen, *Daniel Chodowiecki. Ein Berliner Künstlerleben im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1895, p. 127 s.; 270.

4. Lettre du 12 juin 1800. *Briefe*, XV, 84. Le 17 mai 1799, Gœthe écrit dans son *Notizbuch* (III, 2, 249) : « Auftrag wegen Don Quixote » ; le 23 septembre il nomme encore le *Don Quixote* avec d'autres livres.

aussi, ce qui était inévitable, la traduction de Tieck qui avait fait tant de bruit à son apparition [1]; il envoya le *Don Quichotte* à Mme de Stein le 26 avril 1800. Enfin il ne manquait pas de s'abreuver aux sources claires et rafraîchissantes de Cervantes toutes les fois que l'occasion se présentait, surtout lorsqu'il composait ses petits contes et ses grands romans, le *Wilhelm Meister* et les *Wahlverwandtschaften*[2].

---

1. J'ignore si Gœthe connaissait la traduction du *Don Quichotte* de Soltau et s'il était informé que Fr. A. Eschen, l'ami intime du musicien Reichardt, préparait en même temps que Tieck (après 1797) une traduction du célèbre roman. Tieck et ses collègues, les deux Schlegel surtout, ont fort bien su faire échouer le plan de leur rival. Voir A. Eschen, *Friedrich August Eschen. Ein verschollener Dichter aus der Zeit unserer Classiker. Arch. f. Literat.*, XI, 562 ss.; *F. Schlegels Briefe an seinen Bruder Wilhelm*, hrg. v. O. Walzel, Berlin, 1890, (lettre du 31 octobre 1797). Trouvera-t-on quelque part les papiers inédits de ce poète si peu connu, qui mourut si jeune, en Suisse, à l'aube des plus chères espérances? — Gœthe parle une fois dans un entretien avec Müller (février 1819 — Biedermann, *Gespr.*, IV, 1) d'une troisième et d'une quatrième partie du *Don Quichotte*, écrites par le rival de Cervantes : « Der dritte und vierte Theil des Don Quixote ist zuerst von einem Andern und dann erst später von Cervantes selbst geschrieben. Er hatte den guten Tact gehabt mit jenen zwei Theilen enden zu wollen, denn die wahren Motive sind damit erschöpft. So lange sich der Held Illusionen macht, ist er romantisch, sobald er bloss gefoppt und mystificirt wird, hört das wahre Interesse auf. » Évidemment Gœthe préférait de beaucoup la première à la seconde partie du *Don Quichotte*.

2. Lettre du 15 juin 1780, dans *K. L. von Knebels Literarischer Nachlass und Briefwechsel*, I, 116 : « An Bertuch ist aus Anspach die Uebersetzung der Cervantischen Novellen gesendet worden. Sie interessiren mich sehr. Der Ton ist seltsam, und Schreibart und Diction ausserordentlich schön. Es däucht mich man sehe aber hie und da das hohe Alter des Verfassers durch, denn hie und da in der schönsten Wärme kommt unerträgliche Kälte; es hat mich in ihnen eine seltsame Gleichheit mit Wieland'schen Unvollkommenheiten gewundert. » La traduction des *Nouvelles* avait paru à Leipzig en 1779. *Moralische Novellen des Miguel de Cervantes Saavedra Verfasser des Don Quixotte. Zum erstenmal aus dem Originale übersetzt.* Soden, le traducteur, avouait dans la préface que c'était sur le conseil de Bertuch qu'il avait entrepris ce travail

Gœthe a connu très probablement en 1780 les *Novelas* de Cervantes, en même temps que le duc Auguste de Saxe. C'est cette année-là que le duc écrivit à Knebel qu'il avait lu la traduction allemande des *Nouvelles*, et qu'il les trouvait fort intéressantes et d'un fort beau style ; les défauts qu'elles offraient pouvaient se comparer aux imperfections des *Nouvelles* de Wieland. Ce n'est cependant qu'une quinzaine d'années plus tard, lorsque Gœthe compose son *Wilhelm Meister*, que le poète les nomme dans ses lettres. Ce n'est qu'en décembre 1795 qu'il en parle à Schiller ; ce n'est qu'alors qu'il les proclame un véritable chef-d'œuvre, qu'il les trouve complètement de son goût : « J'ai trouvé dans les *Nouvelles* de Cervantes un trésor véritable qui m'amuse et m'instruit à la fois. Combien on doit se réjouir lorsqu'on trouve soi-même bon ce qui a été reconnu comme

fort pénible. Ces *Nouvelles*, quoique défectueuses dans la traduction des poésies nombreuses qu'elles renfermaient, firent fortune et se répandirent bientôt dans le public. Wieland les recommanda en 1800 dans son *Teutscher Merkur* (*Bilanz*, p. 254) : « Die Novellen des Cervantes hatten wir bisher nur in einer schlechten und aus dem Französischen gezognen Uebersetzung (c'est la traduction vraiment perfide de Conradi, parue en 1753, et faite sur celle en français de l'abbé de Chassonville) ; jetzo sind auch sie aus dem Originale und im Geiste ihres unsterblichen Verfassers übersetzt worden. » Einsiedel, l'ami bien connu de Gœthe, préférait cette traduction à celle postérieure de Soltau. Il voulait traduire la *Gitanilla* en 1811, dix ans avant que Wolff ne composât sa *Preciosa*, et il écrit à ce sujet à Knebel (1er mars 1811, *Liter. Nachlass*, I, 248) : « Du hast mir Lieber, durch die überschickte Uebersetzung der Novellen des Cervantes eine sehr grosse Freude gemacht..... Sehr gut war es, dass Du mir die ältere Uebersetzung — von der ich nichts wusste — empfohlen hast ; sie geht der späteren unendlich vor ;..... Es ist mein Vorsatz, das Zigeunermädchen in Wilhelmsthal zu übersetzen. Grossmüthig und sehr hilfreich wäre es, wenn Du die Romanzen, die darin vorkommen, zu übersetzen übernehmen wolltest : ich würde Dir das Spanische ausschreiben. » Einsiedel renonça bientôt à son projet. D'autres Allemands traduisirent les *Novelas* : Soltau, Siebmann, Förster, Müller, Keller, et, mieux que personne, Baumstark (Regensburg, 1868).

tel par d'autres, et comme il est plus aisé de suivre son chemin lorsqu'on voit des ouvrages conçus d'après les principes que nous suivons (Gœthe et Schiller) dans notre mesure et dans notre cercle (nach unserem Masse und unserem Kreis) ! »

A trois siècles de distance, Cervantes trouvait en Allemagne des amis, des frères qui, bien qu'ils fussent fils d'une tout autre culture, psychologues d'une tout autre classe d'artistes psychologues, pensaient et écrivaient comme lui. Henri Voss nous apprend que Gœthe lisait encore en 1804 les *Nouvelles* de Cervantes, lues et admirées aussi plus tard par Henri de Kleist [1].

Celui-là ne saura jamais apprécier à sa juste valeur l'influence exercée par Cervantes sur Gœthe qui, entraîné par un certain courant de la critique moderne, recherchera péniblement les menus détails, les motifs, les images que l'Allemand a pu emprunter à l'Espagnol. Que ces emprunts soient réels ou imaginaires, l'action véritable exercée par Cervantes doit être recherchée dans les souvenirs inconscients que Gœthe mêlait et assimilait à ses ouvrages, dans la transformation, j'oserais dire dans la transsubstantiation que les idées du grand humoriste espagnol ont subie en devenant le patrimoine de Gœthe, dans les enchevêtrements des réminiscences à différentes époques de sa vie, dans quelques secrets de forme et de style, dans quelques légères pointes d'ironie, dans la peinture des personnages. En recherchant ainsi ce qui a librement coulé de la veine cervantine dans celle de Gœthe, on aura des lumières nouvelles sur les ouvrages du poète allemand, sur les petits contes [2], sur les

1. Voir la lettre de H. Voss à K. Solger, de Weimar, 24 février 1804 : « Nun lisst Gœthe die Cervantischen Novellen die ihm Freude machen » (*Arch. für Litteraturg.*, XI, 119).

2. Je crois à une influence, légère sans doute, de l'épisode de Cardenio dans le récit de Gœthe, *Die guten Weiber*, qui contient en germe l'idée des *Wahlverwandtschaften*, contrairement à ce qu'en dit B. Seuffert dans le *Gœthe Jahrb.*, XV, 126 s. Les *Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten* montrent aussi, à mon avis, la trace de la lecture assidue de Cervantes.

deux parties du *Wilhelm Meister*, sur cette ravissante figure de Mignon surtout, qu'on a rapprochée de la fameuse Gitanilla [1], sur les *Wahlverwandtschaften* [2] et d'autres ouvrages qui résisteront à la poussière des siècles et au changement perpétuel de nos goûts, de nos idées et de nos aspirations.

Une chose avait frappé les contemporains de Gœthe : c'était la ressemblance indéfinissable entre le grand roman de Gœthe et le *Don Quichotte* de Cervantes. F. Schlegel avait beau répéter que toute comparaison des deux chefs-d'œuvre n'amenait aucun résultat, que les ressemblances prétendues n'étaient qu'imaginaires, qu'au fond, les deux romans appartenaient à deux genres

---

1. Ce rapprochement vient d'être fait dans une note superficielle et insignifiante de la *Deutsche Rundschau*, 1897 (mars), p. 473. Je ne doute guère que Gœthe ait préféré lire les *Nouvelles* de Cervantes dans la traduction allemande, mais fallait-il en conclure : « denn dafür, dass Gœthe spanisch verstanden, fehlen die Beweise » ? Sur le type de Mignon, voir Bolte, *Mignon Urbild*, conférence faite à la « Gesellschaft für deutsche Litteratur », le 21 octobre 1896, ainsi que la note *Mignon Urbild*, dans la *Chronik des Wiener Gœthe-Vereins*, XI, 1, 2, et *Euphorion*, II, 558. — La délicieuse figure de Valeria, dans le drame peu lu aujourd'hui de Clemens Brentano *Ponce de Leon*, rappelle, à mon avis, bien plus que Mignon, la Gitanilla de Cervantes.

2. Une ressemblance purement extérieure entre les *Novelas* de Cervantes et les *Wahlverwandtschaften* de Gœthe a été remarquée par Gervinus dans sa *Gesch. der deutsch. Nationallit.* (4e éd.), V, 790. Platen est peut-être le seul qui ait rapproché les *Wanderjahren* du *Persiles* de Cervantes. Il écrit le 4 octobre 1821 à Fugger : « In der Idee des Ganzen, gar nicht im Einzelnen, hat das Buch (Persiles) eine auffallende Aehnlichkeit mit den « Wanderjahren » nur dass hier die beiden Entsagenden umherirren, bald sich wieder finden, bald wieder durch ein neidisches Geschick getrennt werden, und endlich in Rom auf immer vereinigt. Allenthalben treffen sie andere Liebespaare, die durch die abenteuerlichsten und mannigfaltigsten Begegnisse befördert oder gehindert, ihre gegenseitigen Schicksale mittheilen ». Je crois que Gœthe n'aura pas manqué de lire le roman de Cervantes dans la traduction de Soden, parue à Anspach en 1782, en 3 volumes : *Abentheuer des Persiles und der Sigismunde eine nordische Geschichte*, ou dans celle de Theremin, parue en 1809. (Un fragment de la traduction de Theremin avait paru dans la *Zeitung für die elegante Welt*, décembre 1806.)

de poésie tout à fait différents [1], on ne se lassait point des comparaisons; Schelling en faisait dans ses célèbres *Vorlesungen über Philosophie der Kunst*; les femmes, surtout les plus spirituelles, s'y plaisaient, telle Dorothea Schlegel, telle Rahel [2].

En dehors de Cervantes et de Calderon, ces deux grands oracles de la poésie espagnole pour les Allemands, Gœthe, nous venons de le dire, n'avait qu'une idée bien vague de la littérature espagnole. Ni Guillaume de Humboldt, ni les deux Schlegel, ni Tieck, ni d'autres critiques n'ont pu lui fournir des lumières considérables à ce sujet. Le 29 mai 1802, Gœthe dirigea la représentation de l'*Alarcos* de F. Schlegel; il osa défendre ce drame détestable

1. Voir la longue critique de F. Schlegel des *Œuvres* de Gœthe, dans les *Heidelberger Jahrbücher*, 1re année, 1re partie (1808), p. 176 ss.

2. Rahel surtout, qui avait surpris Gœthe lisant Cervantes, aimait à rapprocher les deux maîtres. Voir Rahel, *Ein Buch des Andenkens* (Berlin, 29 janv. 1822), III, 59 : « Ich habe jetzt Wilhelm Meisters Lehrjahre wieder gelesen. Wie ist es möglich einen Zweiten *Don Quixote* zu fassen, zu erfinden und darzustellen! Küsst euch, Cervantes und Gœthe! etc. Adam Müller (*Vorlesungen über deutsche Wissenschaft und Litteratur*, 1806, p. 50 s.) pensait que « für den Gœthe'schen Roman in der ganzen Geschichte der Litteratur nur im *Don Quixote* einen einzigen weltumfassenden Pendant gebe. » Heine, lui aussi, ne manqua pas de rapprocher Gœthe de Cervantes dans sa belle introduction au *Sinnreicher Junker Don Quixote. Aus dem Spanischen übersetzt*, Stuttgart, 1837. « Wie an Shakespeare, erinnert Gœthe beständig an Cervantes, und diesen ähnelt er bis in die Einzelheiten des Stils, in jener behaglichen Prosa, die von der süssesten und harmlosesten Ironie gefärbt ist. Cervantes und Gœthe gleichen sich sogar in ihren Untugenden, in der Weitschweifigkeit der Rede. » Même Grillparzer a comparé le *Meister* au *Don Quichotte* (3 décembre 1843, A. Foglar, *Grillparzer's Ansichten über Litteratur, Bühne und Leben*, Stuttgart, 1891 [2], p. 23) : « Den Wilhelm Meister nenne ich immer den deutschen *Don Quixote*, nicht um damit eine Nachahmung zu bezeichnen, sondern in dem Sinne, dass Gœthe den Nationalfehler der Deutschen, das Schwanken und Tappen in der Kunst, so wie Cervantes den spanischen überspannten Heroismus, schilderte. » Dans le dialogue *Friedrich der Grosse und Lessing* de Grillparzer (*Œuvres* [4], XI, 201), le roi dit du roman de Gœthe : « Es ist der deutsche *Don Quixote* und steht an Werth dem spanischen nicht nach. »

contre les attaques souvent rudes du public, sans se soucier nullement de l'étrange coloris espagnol que Schlegel avait mis presque à son insu dans la pièce [1]. Il lut en octobre 1803 les *Blumensträusse* que Guillaume Schlegel lui envoya le 27 septembre de cette même année, et qui contenaient aussi quelques petites fleurs de poésie espagnole et portugaise; il écrit au traducteur qu'elles lui avaient donné l'idée d'un monde nouveau [2]. En 1808, il trouva instructive et fort spirituelle, mais aussi fort étrange, une leçon de Adam Müller sur le drame espagnol, que Henri de Kleist lut également, mais heureusement sans en profiter [3]. Il s'empressa de lire l'année suivante les leçons fameuses de Guillaume Schlegel sur la poésie dramatique et les beaux dithyrambes sur la poésie romantique et chevaleresque de l'Espagne [4]. Il goûta pareillement, en 1809, quelques fragments des *Lusiades* dans la traduction de Seckendorff [5].

Peu de livres cependant ont été plus goûtés par Gœthe que le petit recueil de romances espagnols, traduits en 1823

1. Voir sur ce drame, que je n'ai jamais goûté, l'étude de E. Gorra, *Un dramma di Federico Schlegel*, dans la *Nuova Antologia*, 1er octobre et 16 décembre 1896.

2. Lettre du 2 octobre 1803. — Voir aussi la lettre à G. Schlegel, du 26 février 1804 (*Briefe*, XVII, 80).

3. Voir ce que Gœthe écrit dans les *Tag- und Jahres-Hefte* (I, 36, 388) : « Amphytrion von Kleist erschien als ein bedeutendes aber unerfreuliches Meteor eines neuen Literatur-Himmels, an welches sich Adam Müller's Vorlesung über spanisches Drama, wohl geistreich und belehrend anschloss aber auch nach gewissen Seiten hin eine besorgliche Apprehension aufregte. Une partie des *Vorlesungen über dramatische Poesie und Kunst*, de A. Müller, avait paru dans le journal *Phöbus* (VII St., juillet 1808, p. 3 s.) : *Vom Charakter der spanischen Poesie*.

4. *Tagebücher*, 31 août 1809, 2 et 6 septembre 1809 (III, *4*, 57, 231).

5. *Tag- und Jahres-Hefte*, I, *36*, 41. — Vers 1827, Gœthe lut aussi les charmantes petites pièces du *Théâtre de Clara Gazul*, de Mérimée, qui donnaient une peinture frappante, quoique peu exacte, des mœurs de l'Espagne.

par Jariges (Beauregard Pandin) [1]. Ces romances ne donnaient-ils pas dans leur simplicité naturelle, de même que le *Don Quichotte* de Cervantes, une image vive et frappante de la nationalité espagnole ? Les côtés saillants du caractère espagnol ne se dévoilaient-ils pas ici mieux que dans tout autre genre de poésie ?

Lorsque le *Wunderhorn* de Arnim et de Brentano parut, Gœthe, qui trouvait le recueil précieux et charmant, ne manqua pas de conseiller aux deux poètes de donner bientôt une suite à leur travail, de ne point négliger dans une seconde partie la poésie populaire des nations étrangères, telles que l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie [2]. Les recueils de romances espagnols de Grimm, de Depping, de Diez, de Huber, de F. Wolf ne tardèrent pas à paraître. Jamais l'Allemagne n'avait montré un enthousiasme pareil pour cette mine intarissable de poésie populaire. Le numéro de novembre 1822 du *Gesellschafter* contenait les premiers romances espagnols, traduits par Jariges. Gœthe les lut et les trouva admirables [3]. La collection entière parut bientôt à Berlin; Gœthe en donne un compte

1. *Spanische Romanzen, übersetzt von Beauregard Pandin*, Berlin, 1823. Voir surtout les romances *Amor un der Tod auf Reisen* (nº 73), *Graf Alarcos* (pp. 25-42).

2. *Œuvres*, édit. Hempel, XXIX, 398 ; Biedermann, *Gespr.*, X, 44.

3. Dans ses *Bruchstücke einer Reise durch das südliche Frankreich, Spanien und Portugal*, Leipzig, 1810, p. 63. En parlant de la *Numancia* de Cervantes, Jariges attaquait vivement la croyance des traducteurs qui exagéraient la perfection et la souplesse de la langue allemande : « Hiernach möchte sich die in unsern Tagen so hoch gepriesene universelle Nachahmungsfähigkeit unserer Sprache, bey scharfer Prüfung, grösstentheils in einen schmeichlerischen Wahn auflösen. » Gœthe, nous le savons, était d'un autre avis. Jariges a bien mérité de l'Espagne par ses traductions et par ses critiques très sensées du drame espagnol, traductions et critiques qu'on oublie trop facilement aujourd'hui. Ce pauvre écrivain n'a pas même eu l'honneur d'être admis dans la *Allgemeine deutsche Biographie*.

rendu très favorable et la recommande au public [1]. C'était au fond la même couche qui avait produit le chef-d'œuvre de Cervantes, la quintessence de l'esprit espagnol. Lorsqu'on lit ces romances, on se sent entraîné par des sentiments opposés. On est tantôt porté au sublime, tantôt rabaissé au vulgaire. Jamais ils ne nous blessent et ne nous brisent le cœur, jamais ils ne déroulent à nos yeux des tragédies poignantes. Tout se termine bien, et nous nous souhaitons une humeur pareille pour chanter ou entendre chanter ainsi. Il y a de la grandeur au fond de ces romances, un sérieux véritable, une conception de la vie pas commune du tout, et aucune sentimentalité. L'ironie perce çà et là; le ridicule va jusqu'à l'absurde, mais sans jamais se dégrader, sans tomber dans le trivial. On reconnaît aisément une nation qui a eu son ère de puissance et dont la vie a été et est actuellement encore très tournée vers les choses de l'esprit.

Nous terminerons, par ce jugement assez flatteur pour l'Espagne, cette légère et rapide esquisse des relations que le plus grand poète de l'Allemagne a eues avec la plus méconnue et la plus malheureuse peut-être des nations de l'Europe. Dans sa vieillesse bienheureuse et olympienne, Gœthe n'a goûté que très rarement les produits de la littérature espagnole. Il désirait pourtant, comme il l'écrit à la mort de Fernow (1808), que tout ce que les peuples étrangers avaient produit en fait de littérature pénétrât facilement en Allemagne et qu'on pût en profiter sans effort et en tout temps. Il avouait, cinq ans avant sa mort [2], qu'il éprouvait un plaisir véritable à étudier les nations étrangères et qu'il conseillait à tout le monde de les étudier. A l'âge où nous sommes, ajoute-t-il, une littérature nationale signifie peu de chose. Tâchons de parvenir bientôt à cette littérature universelle tant souhaitée. Gœthe était bien l'âme des poètes, l'âme des traducteurs, le

1. *Œuvres*, éd. Hempel, XXIX, 606 ss.
2. 31 janvier 1827. — Biedermann, *Gespr.*, VI, 46.

grand patriarche de la littérature dans son pays, le grand cosmopolite littéraire après Rousseau, et bien mieux que Rousseau.

Il a voué une partie presque imperceptible de sa vie à l'étude de l'Espagne, de ses mœurs, de son histoire, de ses institutions, de son art et de sa littérature. L'Italie a exercé toujours sur son âme un attrait bien plus puissant que l'Espagne. Lorsque Gœthe s'est intéressé aux événements politiques de la péninsule, il l'a fait en dilettante curieux, sans laisser autre chose qu'un pâle reflet de ses lectures, sans développer aucune idée originale ni profonde. Il a été pour une bonne part dans l'apothéose que les Allemands ont préparée au dieu Calderon ; à une certaine époque même, le génie de Calderon l'a aveuglé, mais il a su modérer à temps son admiration, refroidir son culte et dissuader par ses sages conseils quelques-uns de ses compatriotes d'une imitation dangereuse et funeste. S'il a négligé de lire et d'étudier Lope de Vega, ce qui aurait été presque aussi profitable pour ses drames que l'étude de Shakespeare, s'il n'a connu qu'une partie bien minime de la littérature espagnole, il a connu et bien compris Cervantes : les liens qui l'attachaient à ce grand et adorable génie de l'Espagne résistèrent à toutes les vicissitudes du temps, à tous les courants littéraires et à toutes les transformations du goût. Cette constante fidélité ne manqua jamais de porter d'heureux fruits.

Arturo Farinelli.

UN ROMANCE RETROUVÉ

M. Ramón Menéndez Pidal consacre un chapitre[1] de sa très remarquable étude sur *La leyenda de los Infantes de Lara* (Madrid, 1896) aux romances qui content la légende fameuse, particulièrement aux plus intéressants, les vieux romances et les romances populaires. Le dernier de ceux qu'il analyse[2] est le romance si connu *A cazar va don Rodrigo* dont s'inspirèrent Lope de Vega et Cubillo et qu'imita Victor Hugo dans une *Orientale* célèbre[3]. Une « refundición » de ce romance ne nous serait pas parvenue et quelques débris en subsisteraient seuls dans certaines pièces de théâtre :

Por último, existió una refundición del romance que nos ocupa, en la que se añadían algunos rasgos caprichosos. Esta segunda versión, en nuestros siglos de oro más conocida que la primera, tan sólo lo es para nosotros en las imitaciones que de ella se hicieron en el teatro. Una comedia anónima de 1583 y otras hechas por Lope de Vega y Cubillo en el siglo siguiente, contienen, en la escena de la muerte de Ruy Velázquez, restos de esa refundición. Tenían el mismo asonante *á-a* que su original ; ambos contaban cómo Don Rodrigo, yendo de caza, se había recostado á la sombra de una haya ; pero en la versión refundida, el traidor no maldecía sólo de Mudarrillo, sino que además, acosado quizá por los remordimientos, apostrofaba á los siete Infantes recordando el agravio de Doña Lambra ; en esto se espantaba su caballo, anunciando la llegada

---

1. Primera parte, III, pp. 81-117.
2. pp. 102-108.
3. Sur l'imitation de Victor Hugo, voir : L'Espagne dans *Les Orientales* de Victor Hugo (*Revue Hispanique*, 1897, pp. 83-92).

del vengador; el diálogo de Mudarra con Don Rodrigo era muy semejante, quizá igual, al del romance conocido, y, en fin, Ruy Velázquez pedía también treguas y el moro se las negaba.

Puis prenant les vers qui, dans deux comédies de Lope et de Cubillo, lui semblent avoir été directement inspirés par ce romance perdu, M. Menéndez Pidal présente la reconstitution suivante :

en un monte junto a Burgos (?) al pie de vna verde haya
hechado esta Rui Velazquez (?) cansado de andar a caza
.... desque España es España...
Sobrinos los mis sobrinos los siete Infantes de Lara
caro os costó mi disgusto mal os fue en esta batalla
si no tratarades mal a mi muger doña Alambra
no murierades asi en campos de Arabiana
ni os quitara las cabezas Alí Bajá Aliara (??)
Y agora un medio morillo que vuestro hermano se llama
diçe que me ha de matar y tomar de mi venganza
.... que mi caballo se espanta...
Yo me llamo don Rodrigo o Ruy Velazquez de Lara
Por sobrinos siete infantes... ....
.... no huyas, villano, aguarda
Mientes, infame morillo hijo de la renegada
que por cuatro como tu no volviera las espaldas.

Ce romance, dont on vient de lire le très curieux essai de reconstitution, était en effet perdu, ainsi que le dit M. Menéndez Pidal. J'en ai retrouvé une copie dans un manuscrit provenant de la bibliothèque de Salvá [1] :

En un monte junto a Burgos a las sombras de una haya
echado está Rui Velazquez [2] cansado de andar a caza,
la verde hiedra por lecho y el brazo por almohada,
y el cavallo atado a un roble, del arzon cuelga el adarga,

1. Poesías de varios autores del siglo XVI, recogidas y copiadas por D. Gregorio Mayans. 4°. Manuscrito autógrafo de 45 hojas. (*Catálogo de la Biblioteca de Salvá*, n° 323).

2. Ms. : estava echado Rui Velazquez.

la lanza hincada en tierra, la mano sobre la espada;
y entre si está pensando de la mas cruel hazaña
qui hizo jamas christiano desque España fue España [1].
— Sobrinos, los mis sobrinos [2], los siete infantes de Lara,
si me tratarades bien a mi muger doña Alambra,
no murierades, sobrinos, en campos de Araviana,
ni os quitaran las cabezas .... [3].
y agora un medio morillo [4] que vuestro hermano se llama
dice que me ha de matar y de mi tomar venganza :
nunca lobo a mi ganado que mayor daño me haga. —
Y estando en estas razones un cavallero asomara :
tocado va a la morisma aunque es la señal christiana,
y en medio del pendon trae una gran cruz colorada.
Rui Velazquez que le vio bien pensó que era Mudarra,
mas desque le conoció quisole volver la cara.
Dijo : cavallero espera. Dicele : espera, aguarda,
que segun las señas traigo tu eres quien yo buscava,
el que mató a traicion los siete infantes de Lara.
— Mientes, mientes, vil bastardo, hijo de una renegada;
yo no maté a mis sobrinos nin en ellos non pensava [5]
nin a un par como tu [6] non les negaré la cara. —
Jugando van los cavallos, blandeando van las lanzas;
vase el uno para el otro, recios encuentros se davan,
y a los primeros encuentros Rui Velazque en tierra dava [7]
Esto que vio Gonzalvillo [8] del cavallo se apeara,

1. Ms. : despues que España fue España.
2. Ms. : sobrinos ser mis sobrinos.
3. al infante ni a Liarda, dit le ms. M. Menéndez Pidal, on l'a vu, a conjecturé : Alí Bajá Aliara. En réalité, on doit retrouver les noms de deux Maures dans les huit syllabes défigurées dans le manuscrit. Viara et Galve sont les deux noms donnés par la Chronique générale d'Alphonse X ; la Chronique générale de 1344 donne « Alicante » que l'on retrouve aisément sous *al infante* du manuscrit.
4. Ms. : y agora un medio marido.
5. Ms. : nin en ellos yo non pensava.
6. Ms. : nin aun par siento (*sic*) como ti.
7. Ms. : Rui Velazque que es en tierra dava.
8. Ms. : Esto que vio un salvillo.

hincara la lanza en tierra, la cabeza le quitara,
y en la punta de su lanza el la poniera hincada.
Fuerase para Almudevar, para Almudevar la llana;
por las calles de Almudevar a grandes voces llamava :
— Salid, damas e doncellas, las del linage de Lara,
veredes aqui un traidor en la punta de mi lanza,
el que mató a traicion los siete infantes de Lara.

La reconstitution de M. Menéndez Pidal était, comme on peut s'en rendre compte en la comparant au texte que je viens de publier, faite d'une manière très intelligente et très heureuse; sur deux points seulement, le romance retrouvé ne répond pas entièrement à ses conjectures. Le cheval de Ruy Velazquez ne prend pas peur à l'arrivée de Mudarra, et le dialogue des deux personnages diffère assez sensiblement dans le romance *A cazar* et dans le romance *En un monte*.

La fin du second romance (à partir de *Esto que vio Gonzalvillo*) n'a pas d'équivalent dans le premier. Faut-il voir dans Almudévar du manuscrit Almodóvar del Rio et l'épithète *la llana* lui aura-t-elle été donnée, à tort ou à raison, par analogie avec Cordoue, la ville voisine? [1].

Je suis heureux d'avoir retrouvé un texte qui s'ajoutera désormais à la collection des vieux romances, et qui me permet en même temps de rendre hommage à une œuvre dont j'apprécie hautement les mérites.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. Sur *Córdoba la llana* voir, dans le livre de M. Menéndez Pidal, la note 1 de la p. 85.

LAS COPLAS DEL PROVINCIAL

M. Menéndez y Pelayo a récemment étudié, dans le tome VI de son *Antología de poetas líricos castellanos* (Madrid, 1896) et antérieurement dans *La España moderna* (août 1895), un texte castillan de la seconde moitié du quinzième siècle [1], encore aux trois quarts inédit malgré l'incontestable intérêt qu'il offre sous plusieurs rapports. Ce texte a pour titre *Las coplas del Provincial*.

El artificio con que están engarzadas (las coplas) no puede ser más tosco : el maldiciente autor transforma la corte en convento, y hace comparecer ante el Provincial á los caballeros y damas de ella para recibir, no una corección fraterna, sino una serie de botonazos de fuego.....

Las coplas son 149, y en cada una hay, por lo menos, un nombre propio, sobre el cual recae con odiosa monotonía el sambenito de sodomita, cornudo, judío, incestuoso, y tratándose de mujeres, el de adúltera ó el de ramera. Los apellidos más ilustres de Castilla están infamados allí con tales estigmas, que los descendientes de los que los llevaban trabajaron con ahinco, aunque sin fruto, en el siglo XVI, para aniquilar las famosas coplas, valiéndose hasta del auxilio de la Inquisición para destruir los numerosos traslados que de ellas corrían en alas del escándalo por todos los ámbitos de España. Pero todo fué inútil : la prohibición acrecentó el valor de la fruta vedada, y fué tan imposible

---

1. « De su mismo contexto se infiere que hubo de ser escrita después de 1465 y antes de 1474, puesto que se designa ya en ella con el título de Duque de Alburquerque á D. Beltrán de la Cueva, que no obtuvo tal merced hasta el primero de los dos años citados, y se denigra además como persona viva al condestable Miguel Lucas de Iranzo, que fué asesinado en la iglesia mayor de Jaén el 22 de Marzo de 1473. » (*Antologia*, pp. VII-VIII.)

destruir las afrentosas *Coplas* como el *Libro Verde de Aragón* ó el famoso *Tizón de España*. No hubo colección de papeles genealógicos en que no se copiasen, y llegaron hasta á ser invocadas, como testimonios dignos de crédito, en pleitos y memoriales ajustados. En cada copia se extremaban las incorrecciones y los errores, y también solían adicionarse ó suprimirse nombres y versos, conforme lo dictaban particulares afectos de simpatía ó de odio respecto de las familias. El texto, por todas estas razones, ha llegado á nosotros estragadísimo, y sólo el hallazgo de un manuscrito del siglo XV podría fijar la verdadera lección...

M. Menéndez y Pelayo n'a publié que trente-sept des 149 *Coplas*, d'après une copie faite par Gallardo [1]. La Bibliothèque de Salvá possédait, dans un volume de *Miscelánea genealógica* (n° 3577), une copie sensiblement plus ancienne de ce texte, puisqu'elle est du dix-septième siècle. C'est d'après ce manuscrit que je publie intégralement *Las Coplas del Provincial* [2]. Dans une prochaine étude je m'occuperai de l'attribution.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. « Sigo la copia más esmerada que he visto, la que posee el Marqués de Jerez de los Caballeros, sacada por Gallardo de un manuscrito de D. Vicente Noguera... el cual á su vez la había trasladado de otra copia de la biblioteca del Marqués de la Romana. » (*La España moderna*, août 1895, p. 24, note 1.)

2. Quelques variantes m'ont été fournies par les fragments publiés par M. Menéndez y Pelayo, quelques autres par une copie moderne de l'Académie de l'Histoire, à Madrid, faite elle aussi sur le manuscrit du marquis de la Romana. Ces deux copies (M. y P. et Acad.) ont donc, indirectement ou non, la même origine.

LAS COPLAS DEL PROVINCIAL

1. El Provincial es llegado
a aquesta corte real,
de nuevos motes cargado
ganoso de dezir mal.
2. Y en estos dichos se atreve
sino que culpen a el[1]
si de diez veces las nueve
no diere[2] en mitad del fiel.
3. A fray capellan mayor
Don Henrique de Castilla,
a como vale el ardor
que traeis en vuestra silla?
4. A fray Henrique Cañete
y Gonzalo de Luzon
a fray duque de Alburquerque
que es el mayor garañon.
5. A fray conde sin condado
condestable sin provecho[3]
a como vale el derecho
de ser villano provado?
6. A oder y a ser odido
y poder bien fornicar
y aunque me sea savido
no me pueden castigar.
7. A ti frayle mal christiano
que dexaste el monasterio
porque hazes adulterio
con la muger de tu hermano.
8. Por aver generacion
que no se pierda el linaje
ni se acave ni se abaje[4]
por falta de algun varon.
9. A ti conde Cazcorbillo[5]
renegador en quaresma
que te dieran a Ledesma
por labrar en Baldonquillo[6].
10. Y es publica voz y fama
que odiste personas tres
a tu amo y a tu ama
y a la hija del marques.
11. Odes al Rey y a la Reyna
odes las tres Badajozes[7]

---

1. Acad. y sino, culpenle a el
2. Acad. no diera
3. Acad. Miguel Lucas sin provecho
4. M. y P. ni se acabe ni se baje
5. Acad. Cazcorrillo
6. Acad. por labrar el mal hondido.
7. Ce vers a dû être défiguré, probablement à dessein, par quelqu'un qui ne s'est pas préoccupé de la rime. La *copla* elle-même n'est pas actuellement disposée comme les autres (soixante-treize sont à rimes *abab* et soixante-quinze à rimes *abba*).

y todo el mundo se espanta
como no odes a la Infanta.

12. A vos fray conde real
gran señor de Benavente
en venir secretamente
nos hiziste mucho mal.

13. Diffamais a la abadesa
deshonrais a Benavides
y doña Aldonza se mesa [1]
porque sin verla os ides.

14. De Ribadeo fray conde
que de Villandrando quedas
paga, paga las monedas
la verdad [2] nunca se esconde.

15. Y aun me dixo una tu tia
que lo diga, y no lo calle
que estando en Fuenterabia
hiziste bodas con Valle.

16. El de Roxas, cuya es Cabra
conoceisle? deci hermanos?
hombre de muy buena labia
mas no tiene pies ni manos.

17. Padre de hijos lozanos
el Rabi, de boticario
denuesto [3] de castellanos
gallo puesto [4] en campanario.

18. De Triviño [5] frayle y conde
Manrique de Sandoval
la verdad nunca se esconde
bien lo save el Provincial.

19. Pues de oy mas por el escote [6]
podeis poner por reseña
no os podran poner por mote
hijo de la casta dueña [7].

20. A como vale Molina
el cuerno que te destroza
a fray duque de Medina
y a fray Juan de Mendoza [8].

21. Mal hablais, frayle cucarro
muy alto, mas no sin brio [9]
hablemos de lo de barro
dexemos lo señorio.

22. A ti frayle Bujarron
Alvaro Perez Orozco
en la nariz te conosco
por ser de los de Pharon.

23. Y es tan grande que me asombra
y a los diablos del infierno
que haze en el verano sombra
y rabos haze en hymbierno.

24. Don Alonso a de valer
por malicioso y por malo
mas don Jorge en el saver
hijo es del conde Gonzalo [10].

25. Provincial asi aya gozo
que pareze este donzel
pues es dispuesto para pozo
para enfriar vino en el.

26. A fray Fernando que es del
de Silva, lleno de viento,

1. M.y P. y a doña Aldonza de Mesa
2. Acad. M. y P. que verdad
3. Acad. de puesto
4. Acad. gallo expuesto
5. M.y P. De Treviño
6. Acad. M. y P. Que de hoy mas el escote
7. M.y P. Interversion des 3e et 4e vers.
8. Acad. M.y P. y a fray don Juan de Mendoza.
9. Acad. muy alto y con mucho brio
10. Acad. Lozàno.

que dexo nuestro convento
por ser frayle del burdel.
27. No os podeis ya defender
desnudo desazendado
y cornudo amojonado
de parte de su muger.
28. Tente, frayle carbonero,
que contigo este ministro
viene a ver [1] por el registro
quien te saco de pechero.
29. Y manda el buen provincial
que no traigas mas leon
ni aguilas ni cabron
que es tu sangre natural.
30. Juan de Zuñiga es venido,
aqueste frayle perverso
jugador y del partido
que no quiere ser converso.
31. Pues mereze ser degrados
(frayles), dadle la corona
que es grande musico de dados,
gran ladron por su persona.
32. A ti frayle adelantado
que desciendes de una negra
porque hazes tal pecado
con la hermana de tu suegra?
33. No se haga de eso estima
pues el prior de Leon
sin tener dispensacion
haze bodas con su prima.
34. A ti digo mi compadre
don Alonso de Aguilar
como te puedes echar
con la hermana de tu padre?
35. — Muy bien, padre, aunque es mi tia
porque nuestro parentesco
aunque nuevo es muy fresco
por via es de bastardia.
36. Pues asi la cosa va
llamar quiero al dormitorio
y sera a todos notorio
a frayles quien esta alla?
37. Sodoma con Abiron
y toda la sodomia
a fray don Pedro Giron
don Beltran con su valia.
38. Veamos en este conclave
a fray Christoval Platero
con tenazas, sello y llave
de todo falso minero.
39. Y diciendo el Provincial
si quereis [2] saver sus mañas
a Dios en cruz de metal
el le rayo las entrañas.
40. Vengamos a poner cobro
don Albar Perez de Castro
que el ministro alla [3] por el rastro
que da de continuo a logro.
41. Pues tras un su paramento
le fue hallada cierta quenta
que llevava, (y mal contento)
por ciento, ciento y cinquenta.
42. A ti fray Diego Arias puto
que eres y fuiste judio
contigo no me disputo
que tienes gran señorio.
43. Aguila, castillo y cruz
dime de donde te viene
pues que tu pila capuz
nunca le tuvo, ni tiene?
44. El aguila es de San Juan

1. Acad. viene a ser
2. Acad. si quieren
3. Acad. hallé

y el castillo de Emaus [1]
y en la cruz puse a Jesus [2]
siendo yo alli capitan.

45. Garcia, esta aca tu padre?
a quien preguntasteis por el?
a ti que dice tu madre?
que eres hijo de Rusel.

46. Y aun jura fray Juan de Lerma
que estando de ti preñada
te bautizo con su esperma
el prior de Mejorada.

47. Que hazeis, don fray Mantilla,
que de averso es vuestro nombre
que os tienen en esta villa
por mandil y no por hombre?

48. Trobador era don Duelo
de la parte de su abuela
y don Habraan su abuelo
hizo coplas en cazuela.

49. A fray Alonso de Torres
comendador de los ayres
a como valen los donayres
que decis a los señores?

50. A fray comer y beber
que me dan por los dezir
y tal señor puede ser
que a fray algo de vestir.

51. Un monje me a dado quenta
de que es mal frayle Contreras
a dormido [3] muy de veras
con doña Ana su parienta.

52. Y aunque otra cosa e savido
que no se como la escriva
que haze bodas escondido
con su hermana putativa.

53. A ti fray rico de lanas
del convento buen hermano
quexate de las rufianas
que tomaste de Arellano.

54. Una nueva me a venido
y no mas lexos que ayer
que te ode de continuo
el que ode a tu muger.

55. A ti frayle perro [4] moro
de la casa de Guzman
porque cantas en el coro
las leyes del Alcoran?

56. Dicenme que siendo viva [5]
tu muger doña Francisca
te casaste a la morisca
con doña Isavel de Oliva.

57. Provincial, quexas nos dan
de un hecho tan desabrido
que dexaste por olvido
el buen prior de San Juan.

58. Villano no e de olvidar
tu nefanda artilleria
maestro muy singular
en la santa sodomia.

59. A ti fray Cuco Mosquete
de cuernos comendador
que es tu ganancia mayor
ser cornudo o alcaguete?

60. Asi me perdone Dios
y no lo digo por salva
que de entrambas cosas dos
he servido al conde de Alva.

61. A ti fray Diego de Ayala

1. Acad. M. y P. y el castillo el de Emaus
2. Acad. M. y P. y en cruz pusiste a Jesus
3. Acad. y a dormido
4. Acad. M. y P. Pero Moro
5. Acad. M. y P. siendo aun viva

marido de doña Aldonza
a como vale la onza
del cuerno asi Dios te vala.
62. A ti fray Juan [1] de Mendoza
y al señor comendador
que me dan con grande honor
miel, borra, pluma y coroza.
63. Gil Gonzalez Bobadilla
aqui quedareis [2] confuso
que andareis [3] en esta villa
con una rueca y un uso.
64. Porque a jurado Contreras
a la muy santa cruzada
que nunca en burlas ni en veras
pusiste [4] mano a la espada.
65. Fray Alonso de un gran mal
os librad por cortesia
porque dice el Provincial
que dos coplas os hazia
66. La una de vuestro padre
que quemaron en Toledo
la otra de vuestra madre
que es puta de las de Olmedo.
67. A frayle doctor fiscal
ahora que viene el rey
a mandado el Provincial
que vos [5] salgais con la ley.
68. Y aun asi me aiude Dios
que debeis salir aora
que no aveis menester hora
pues ella misma sois vos.
69. Juan de Ulloa, y Valdivieso
hombres covardes y tristes
de la batalla que huisteis
resulta muy ruin proceso.
70. Por el mundo va y se suena
ser aquesta y no se calla
por quien dixo Juan de Mená
la mas que civil batalla.
71. En un hospillal vi estar
al rincon de una cozina
a Hernando el de Tovar
con su capa gavardina [6].
72. Es muy pobre, mas por eso
muy ufano de hidalguia
y el Provincial le decia
que su padre era confeso.
73. Fray Pedro Mendez hermano
privado de Geremias
dime tu quanto darias
por un quarto de christiano?
74. Respondio de llano en llano
asi goze de mis dias
pues es cornudo y muy villano
quien hizo las coplas mias.
75. A ti fray Diego de Llanos
puto mal quisto de gente
de linage de villanos
de sangre lluvia doliente.
76. Di a tu hermano por mi amor
que castigue su trasero
de tanto puto palmero
como trae al rededor.
77. A frayle que bien contrasta
Pero Alvarez de Palencia
a como das la sentencia

1. M. y P. A fray don Juan
2. M. y P. quedarás
3. Acad. M. y P. andarás
4. Acad. pusisteis
5. Acad. que no os
6. Acad. con su capa y gavardina.

del conde de Santa Marta.
78. Aprecio que siempre queda
la condesa por abrigo
de embiarme paño y seda
y muchas cargas de trigo.
79. A ti fray Juan Bahari
gran pontifice mundano
rezador del Genesi
mexor que del calendario.
80. Asi yo de ti vea gozo
obispo talle de cuero
que te vi siendo mas mozo
oficial de un cuchillero.
81. A frayle doctor de Castro
el ministro a dicho aqui
que os eligen por rabi
y lo a sacado por rastro.
82. Descended de Abacu
hebreo de masa d'uva
que hallaste rota la cuba
y por tapon una pu.
83. Segun hedeis a judio
aueis menester mandil
y rogalle al alguazil
por vuestro hijo y el mio.
84. Fray Pedro de Bobadilla
no os hagais sordo ni mudo
que os tienen en esta villa
por muy famoso cornudo.
85. Bien lo save el Provincial
porque desde aqueste hymbierno
yo y el nuestro mayoral
andamos a toma el cuerno.
86. Fray Pedro Mendez christiano
mintió quien tal dezia
que el un quarto es de marrano
y los tres de sodomia.
87. Un frayle me dixo anoche
(el nombre del qual te niego)
que en el meson de Pedroche
fuiste novio de don Diego.
88. En el convento mayor
y en la mesa maestral
Francisco comendador
a causado mucho mal.
89. Pues [1] de cuernos no podeis
levantaros con gran mengua
y al dar la mano decis [2]
valedme señora Menga.
90. A ti frayle apañador
canciller, quien fue tu madre?
pues savemos que tu padre
fue un honrado labrador.
91. Puedes de su condicion
loarte bien con derecho :
pues las monedas y pecho
las pagava sin pasion.
92. Pues les dio a los de Toledo
padres? habladles corneja [3]
ce Deo gratias hable quedo
y direselo a la oreja.
93. A Hernan Dalvarez [4] primero
deben que se lo dio el Rey
que fue rabino en su ley
y creyo en Dios verdadero.
94. A señor pesquisidor
el Provincial os avisa
que os dexeis desta pesquisa
porque sera vuestro honor.
95. Que por vida de la novia
hermosa en el presumir
que son idos a Segovia

1. Acad. Que
2. Faut-il corriger pudisteis et dijisteis?
3. Acad. padres? a Valdecorneja
4. Acad. A Hernan Alvarez

por cosas para os decir.
96. Los de Segovia an llegado
con las cosas que allá hallaron
y al Provincial admiraron
luego que las han contado.
97. Proveio en una sola
hasta mexor ordenar
que os castiguen en la cola
por vuestro mal ravear.

MUGERES.

98. A ti, diosa del deleite
gran señora de vasallos
dicenme que tienes callos
en el rostro del afeite.
99. Y que vuestra señoria
tiene tres dientes postizos
que save mucho de echizos
y estudia nigromancia.
100. Decid, señora marquesa,
como os va con el marques?
mas a ya, padre, de un mes
que no como yo [1] a su mesa.
101. No tengais pena ninguna
que si el apetito inflama
ay esta don Juan de Luna
que nunca os falta en la cama.
102. Doña Elvira de Pisaño [2]
la del rabo y ojo puto
porque os quitasteis el luto
antes de cumplir el año?
103. Por casar con mi criado
el mi paje tan querido
que en vida de mi marido
le tuve yo por velado.
104. Decid, la dama sin nombre,
por no ofender al marques
a como vale el valdres
por falta de cuerpo de hombre?
105. A tres veces en el año
(Provincial, digo de honor)
arvidas [3] con gran sudor
o por fuerza o por engaño.
106. Señora doña Maria
no esteis mas en mi pasada
que hedeis mucho a judia
aunque vengais perfumada.
107. Mas que dicen que teneis
unos humillos de puta
que os hazen disoluta
quando a vistas os poneis.
108. Vos doña Isabel de Estrada
declaradme sin contienda,
pues teneis avierta tienda,
a como pagan de entrada?
109. Vaya Vuestra Reverencia
a doña Ines Coronel
que se a visto en el burdel
de la ciudad de Valencia.
110. A patrona de gran fama
pues paso vuestro deporte
ydos ya de aquesta corte
que sois vieja para dama.
111. Por cierto, padre, si hiciera
pues no cortan mis tijeras
pero sirvo de tercera
a hijas y compañeras.
112. Dicenme, doña Maria
que por hazer buena masa
se a pasado a vuestra casa
toda la chancilleria.

1. Acad. que no he comido
2. Acad. Pizaño
3. Acad. aidas

113. Castilla no lo consiente
aunque disimula el rey
pues hazeis quebrar la ley
a su nuncio presidente.
114. Y vos [1] doña Ynes Mexia
mas fria que los hymbiernos
a cómo valen los cuernos
que poneis a don Garcia?
115. A precio [2] de los de Hurtado
que le pone su muger
doña Sancha de Alcozer
con un frayle consagrado.
116. Decidme, doña Leonor,
que doña Ana vuestra hija,
a corrido la sortija
con el nuestro superior?
117. Que don Sancho de Quiñones
a picado en su razimo
y don Alvaro su primo
le rebusca las razones. [3]
118. A frayla doña Mencia
como pareceis al padre?
Bendita sea la madre
que tales hijos paria.
119. Pues desde una hasta ciento
nunca el cuerpo denegó
por igualar con el quento
que de su madre heredó.
120. Que buscais, dezid, doña Ana,
en aquesta real audiencia?
— Vengo a oir la sentencia
del pleito de doña Juana.
121. Y entre tanto que se da
andome por esta corte
por mi plazer y deporte
y ver si alguien me querra.
122. Doña Maria Sarabia
muger de Franco Garcia
a como vale la ravia
que teneis por hidalguia?
123. A tres libras de albaialde
asentadas en la tez
que pone la del alcalde
Pero Albarez el juez.
124. A ti fray doña Maria
muger que fuiste de aquel
que por la tinta y papel
le llamaron Señoria.
125. Pues fueron tales estrechos [4]
que nunca volviste espaldas
alzando siempre las faldas
y adargando con los pechos.
126. Doña Maria Manrique
respondeme a la que os digo
si teneis a don Fadrique
por esposo o por marido?
127. Hablando, padre, verdad
yo le tengo por sayon
y digolo en confesion
a Vuestra Paternidad.
128. Decid dama cortesana
que estais triste y querellosa
que vida es ser religiosa
para la que fue profana?
129. Preguntaldo al Provincial
a doña Isabel Giron
que dexa la religion
por seguir la corte real.
130. Doña Mayor de la Cueba
dio mano de casamiento

1. Acad. M. y P. A vos
2. Acad. Al precio
3. Acad. los granzones.
4. Acad. Que feciste tales hechos

a don Alvaro Sarmiento
la qual aora ella niega.

131. Y aunque esta depositada
por mandado de la Reyna
don Henrique la despierna
en su celda consagrada.

132. Decidme, doña Violante
perseguida de parientes
como os va con los presentes
que os embia el Almirante?

133. — Muy bien, padre guardian,
pues con ello hago salva
a toda la casa de Alva
y al buen prior don Beltran.

134. Por la corte va y resuena [1]
que es muy grande [2] intercesora
del obispo de Zamora
doña Constanza de Mena.

135. Muy mal oficio tomais
para ser dama tan moza
desurdid lo que tramasteis [3]
y guardaos de una coroza.

136. Decidme, doña Lucrecia
en el nombre y no en la fama
a como vale el ser necia
y fingir mucho de dama?

137. A madama mi Leonor
que hazeis tanto en palacio
quando esta sola y despacio
en el paje y el señor.

138 De vos, doña Catalina
quiero dar una querella
porque andais como donzella
siendo ya viexa mohina?

139. — No teneis, padre, razon
pues anda doña Theresa
que esta mas para la huesa
muy puesta de perfeccion.

140. Pues es la dama afectada
a vos digo fray Montero
la de nuestro tesorero
quedó [4] en vida embalsamada.

141. Valasme la Trinidad
que yo no caigo [5] en ella
esa es la que desuella
a Vuestra Paternidad.

142. Una nueva me a venido
que doña Isabel Urtado
encornuda a su marido
con don Pedro su cuñado.

143. Y a tener las bodas fue
en casa de la sargenta
no dire lo que mas se
porque es mucho si se quenta.

144. Es ya comun opinion
que doña Ana de Guevara
haze doblegar la vara
al alcalde Mondragon.

145. Y que tiene su deporte
con don Alvaro Pacheco
y en decirlo yo no peco
pues es publico en la corte.

146. Dicese entre cortesanos
por muy publico y notorio
que doña Francisca Osorio
se acuesta con dos hermanos

1. M. y P. y se suena. Cf. la *copla* 70.
2. M. y P. que es muy gran
3. La correction s'impose : tomais et tramais, ou tomasteis et tramasteis.
4. Acad. que anda
5 Acad. que yo no caia

147. Y no la debeis culpar
que lo haze por entero [1]
porque no falte heredero
a la casa de Aguilar.

148. Doña Aldonza de Valdes
quantas veces soys casada ?
— Con esta, son, padre, tres
y nunca me hize preñada.

149. De eso no me maravillo
porque entrando bien en quenta
pasais ya de los cinquenta
y mudais mucho el caldillo.

1. Acad. que lo haze segun infiero

COMPTES RENDUS

Relación de un viaje por Europa con la peregrinación á Santiago de Galicia verificado á fines del siglo xv por Mártir, obispo de Arzendjan; traducido del armenio por M. J. Saint-Martin y del francés por E. G. de R. *Madrid, establecimiento tipográfico de Fortanet*, 1898, in-8, 20 pp.

Madame E. Gayangos de Riaño a eu l'excellente idée de traduire en espagnol la *Relation d'un voyage fait en Europe et dans l'Océan Atlantique, à la fin du XVe siècle, sous le règne de Charles VIII, par Martyr, évêque d'Arzendjan*, dont J. Saint-Martin avait publié le texte arménien accompagné d'une traduction française dans une brochure (Paris, 1827) à peu près introuvable aujourd'hui. Le voyageur consacre la seconde moitié de son récit à conter sa pérégrination en Espagne ; les villes qu'il mentionne sont les suivantes : Fontarabie (?), Saint-Sébastien, Portugalete, Santander, Santillana, San Vicente de la Barquera, Oviedo, Betanzos, Saint-Jacques de Compostelle, Illano (?), Bilbao, Guetaria, Sainte-Marie de Finisterre (?), Cadix, Sainte-Marie de Guadalupe, Séville, Salobreña, Grenade, Jaén, Baeza, Ubeda (?), San Esteban del Puerto, Bogarra (?), Chinchilla, Almanza, Vallada (?), Montesa (?), Játiva, Alcira, Valence, Barcelone, Perpignan. L'évêque arménien est, malheureusement pour nous, extrêmement concis; il donne quelques détails (quelques-uns inexacts, peut-être par suite du mauvais état du texte original) sur Compostelle, parle de bêtes sauvages (Mme G. de R. suppose qu'il s'agit de lynx) qu'il aperçut en grand nombre peu de temps après son départ du sanctuaire célèbre et auxquelles les gens du pays le félicitèrent d'avoir échappé, et se borne à nous dire qu'il s'embarqua à Guetaria sur un bateau avec lequel « il parcourut le monde » pendant soixante-huit jours. Sur ce voyage maritime, commencé le 8 avril 1494, J. Saint-Martin a longuement discouru. Cadix est petite, mais pleine de magnificences ; Grenade est grande et riche ; Jaén possède un suaire du Christ; Játiva a 25.000 maisons, Valence 70.000, Barcelone 90.000. Malgré une telle concision, peu surprenante, d'ailleurs, chez un voyageur de cette époque, la plaquette que nous venons de signaler est d'un réel intérêt et l'on ne peut que savoir gré à Mme G. de R. d'avoir attiré l'attention sur ce récit, si peu connu jusqu'ici.

R. Foulché-Delbosc.

Les Capitales du Monde, *Paris : Hachette et Cie*, in-4, 592 pp.

Édité avec luxe et orné d'un grand nombre de gravures sur bois, ce volume contient 25 monographies, dont chacune est due à un écrivain différent. Deux seulement nous intéressent : Lisbonne (pp. 219-242), par Armand Dayot, Madrid (pp. 559-582), par Emilio Castelar.

M. Dayot nous avoue avoir écrit sa notice avec « un regret cuisant d'un passé déjà lointain », alors qu'il avait « aux lèvres la libre chanson de la vingtième année ». C'est à 1878, en effet, que remonte l'excursion en Portugal qui nous valut un peu plus tard le volume obligatoire (*Croquis de voyage*, Paris, 1887). M. D., nous le craignons, n'a du portugais et du Portugal qu'une connaissance des plus approximatives ; c'est mal débuter que de citer (p. 221) quelques lignes de l'œuvre de Mme Rattazzi sur ce pays et de se livrer au plaisir quelque peu enfantin de nous narrer que « les noms de la vieille cité lusitanienne, tout en se modifiant très fréquemment à travers les siècles, pour des causes assez inexpliquées, semblent toujours dériver de celui de l'héroïque voyageur que l'opinion du peuple lui donne comme fondateur, car, avant de s'appeler Lisbõa, elle a porté tour à tour les noms d'Elisea, d'Ulisea, d'Ulisipolis, d'Ulisipo, d'Olisipo, d'Olisipona, d'Olisipoa, d'Ulixiponna et d'Exupona... ». C'est par un procédé analogue que certains étymologistes facétieux prouvent que Babet dérive de Clovis. Si l'on tenait à nous remémorer la légende d'Ulysse, il eût mieux valu citer les *Lusiades :*

E tu, nobre Lisboa, que no mundo
Facilmente das outras es princesa,
Que edificada foste do facundo,
Por cujo engano foi Dardania accesa.

En outre, n'en déplaise à M. D., Lisbonne ne s'appelle pas Lisbõa, mais bien Lisboa, ou, si l'on tient à indiquer la prononciation de la voyelle tonique, Lisbôa. Et pourquoi écrire Algès, Cascaès, Collarès ?

Nous devons constater que pour des causes probablement tout aussi « inexpliquées », l'auteur a pris avec la géographie des libertés au moins inattendues : c'est ainsi qu'à Lisbonne M. D. traversa le Tage pour se rendre « à Evora située sur l'autre rive » (p. 223) ; c'est vraisemblablement d'Almada qu'il s'agit. Nous avons mieux : « Les Lisbonnais, nous dit-on à la p. 224, désignent communément sous le nom de *gallegos* les portefaix, les commissionnaires, les porteurs d'eau. Les individus qui remplissent ces fonctions, auxquelles le plus misérable des Portugais dédaigne de se livrer, sont presque tous originaires de la Galicie ». Qui se serait douté qu'il y eût à Lisbonne tant de sujets de l'empereur d'Autriche ? Et n'est-ce pas plutôt de la Galice que M. D.

avait l'intention de parler ? Dédommageons-nous de ces petites bévues en apprenant le résultat des recherches artistiques de notre voyageur : « J'ai donc voulu faire sérieusement connaissance avec l'artiste national, et... je me suis rendu à Viseu, le pays natal de Vasco Fernandez (surnommé Gran Vasco)... J'ai eu aussi l'heureuse fortune d'apprendre, en fouillant dans les archives poussiéreuses de l'église de Viseu, que Vasco Fernandez naquit en 1552, et qu'il était fils du peintre François Fernandez..., mais je n'ai pu savoir la date et le lieu de sa mort » (p. 229). C'est donc — n'en doutons pas — aux recherches personnelles de M. D. « dans les archives poussiéreuses de l'église de Viseu » que l'on doit de savoir quand naquit « l'artiste national ». A côté de tout cela, des banalités ressassées par tous les « Guides du voyageur » et même une inutile digression (pp. 229-231) sur les « agenouillements extatiques sous les longues mantilles noires, à l'ombre des lourds piliers humides » des femmes espagnoles, à propos d'un acte de ferveur dont M. D. dit avoir été, un jour, le témoin « dans une des églises les plus curieuses et cependant les moins connues de Cordoue, à *Nostra Señora de la Fuentesanta* ». Que n'a-t-on fait appel, pour une publication de ce genre, à quelqu'un ayant des souvenirs un peu moins lointains et connaissant un peu mieux Lisbonne ?

M. Castelar a, sur le précédent écrivain, l'avantage de connaître ce dont il parle ; il a composé sur Madrid une notice dont le seul défaut est d'être écrite en français, langue qui s'accommode parfois assez mal des outrances et des déformations où se complaît l'espagnol d'aujourd'hui. Le tableau qu'il nous trace de la vie madrilène ne manque ni de grandeur, ni de pittoresque ; peut-être semblera-t-il par trop optimiste à certains, mais comment pourrait-on reprocher sérieusement à l'auteur de voir sous de riantes couleurs le peuple dont il fut si longtemps l'enfant gâté ? Comment s'étonnerait-on de trouver sous sa plume une déclaration comme celle-ci : « Quand vous voyez le peuple de Madrid écoutant avec ravissement un de ses grands orateurs... vous ne pouvez vous défendre de le reconnaître et de le proclamer civilisé entre les civilisés... » Allons, l'ingratitude n'est évidemment pas le fait de M. Castelar. Une seule ombre à son tableau : « Je ne vois que trois choses qui font tache : les taureaux, la loterie, la mendicité. » Laissons de côté les taureaux ; la loterie n'a guère de défenseurs chez tout être intelligent, et la mendicité est une plaie hideuse sur laquelle nul n'a encore osé, hélas, appliquer le fer rouge ; mais n'y a-t-il pas un fléau plus terrible que la loterie et la mendicité, et ce fléau n'est-il pas l'abus, dans tout discours et dans tout écrit, de l'exagération, de l'hyperbole, de l'emphase, l'habitude invétérée de déformer systématiquement le moindre fait par une amplification ridicule à force d'être excessive ? Telle est, à notre humble avis, la chose qui obscurcit tout le reste, mais nous ne songeons pas à nous étonner que M. Castelar n'en parle pas, car il est un de ceux qui

contribuèrent le plus, à une époque l'on aurait pu peut-être y porter remède, à développer le goût de ses compatriotes pour les formules sonores cachant le vide de la pensée.

Ad. Grandier.

Paul Groussac. Del Plata al Niágara. *Buenos Aires : Administración de* La Biblioteca, 1897, in-8, xxiii-487 pp.

L'Amérique espagnole nous est encore, malgré les quelques relations de voyage publiées dans ces dernières années, assez mal connue : le volume de M. Paul Groussac redressera plus d'une opinion erronée sur ces pays intéressants à tant d'égards. Il a, d'ailleurs, sur les touristes européens, un avantage sérieux, celui que donne une résidence de nombreuses années dans l'Argentine où il occupe de hautes fonctions. Quelques-uns des chapitres de son livre ont paru tout d'abord dans *La Nación* et dans *La Biblioteca* de Buenos Aires; les autres sont inédits : tous nous retracent le voyage de l'auteur aux États-Unis au moment de l'exposition universelle de Chicago. Nous n'avons à nous occuper ici que des deux cents premières pages consacrées au Chili, et aux différents trajets Valparaíso-Lima, Lima-Colón, Colón-Veracruz et Veracruz-Mexico. De l'Argentine elle-même, M. G... ne nous dit rien dans le corps de l'ouvrage, et il nous en donne la raison dans sa préface : « En este rápido bosquejo del continente americano, se echará de menos al país mismo de donde arranca el viajero : falta aquí la República Argentina, como falta en un cuadro el punto de vista. No se puede estar á un tiempo en la sala y en el escenario. Á este país, y sólo á él converge la perspectiva : mis observaciones más exteriores tomarían otro giro si las redactase para europeos. » Un des chapitres de l'appendice, écrit en français, comble en partie cette lacune. Le mieux est d'en extraire quelques passages.

Si c'est en voyageant dans l'Uruguay, au Brésil, en Bolivie, qu'on apprécie la supériorité réelle de la République Argentine sur ces contrées limitrophes du versant oriental, il faut séjourner au Chili pour se rendre un compte exact de l'œuvre européenne dans la Plata. Je veux dire que c'est ici, et par comparaison, qu'on peut mesurer et peser, mieux que partout ailleurs, ce qu'a représenté pour l'Argentine, durant un demi-siècle, l'alluvion incessante et l'apport continu de l'étranger... L'on est très vite convaincu que ce qui manque à la vie chilienne d'aisance et de confortable urbains, de finesse et de véritable élégance dans son train journalier, — aussi bien que d'indépendance intellectuelle et de largeur critique dans les idées, — c'est nous, décidément, qui l'avons là-bas importé et imposé.

...C'est ici avant tout un continent d'assimilation européenne, fait évident qu'aucune des nations qui s'y développent ne cherche à dissimuler. Du Mexique au détroit de Magellan, ce qu'on appelle progrès, civilisation nationale, c'est l'absorption et la digestion plus ou moins parfaite de la civilisation et des progrès européens... Le nombre absolu des Européens établis dans la contrée vous sera une excellente appréciation.

...La présence d'une forte colonie européenne dans une région américaine, n'est pas seulement un gage de prospérité et une cause de développement social : c'est aussi, et tout d'abord, un indice très sûr de richesse actuelle.. L'émigration s'est écoulée un peu partout en Amérique : elle ne s'est établie solidement et à demeure que dans les contrées où elle pouvait prospérer.

La conclusion se devine aisément. A citer aussi, ces considérations sur les Chiliens :

Tout ce que j'ai vu, tout ce que je devine me prouve que le Chilien cultivé est au moins l'égal de l'Argentin tout pur, — par exemple du provincial élevé à Buenos Aires et qui, ses grades pris, va exercer une profession libérale dans sa ville de l'intérieur. On pourrait même avancer que, dans un groupe cis-andin, la moyenne d'acquis scientifique ou littéraire, de travail intellectuel, consciencieux et solide, doit être sensiblement plus forte que dans le groupe correspondant de Buenos Aires. Ils doivent faire, en général, de meilleurs professeurs, ingénieurs, naturalistes. Je n'ai ni temps, ni qualité pour apprécier d'original leurs médecins ou leurs jurisconsultes ; — et je dois dire que ceux que j'ai pu connaître m'ont inspiré beaucoup d'estime, sans m'éblouir, — mais j'ai suivi leurs polémiques dans la presse, parcouru leurs débats parlementaires. L'ensemble laisse une très favorable impression d'élèves studieux, appliqués, ayant fouillé la matière dont ils parlent, sachant à merveille tous leurs auteurs. Un jeune député, positiviste à tous crins, me citait en détail Auguste Comte, Spencer, Littré, tout le cénacle ; je suis presque certain qu'il les a lus et même compris ; mais ce dont je suis encore plus sûr, c'est qu'il vieillira sans les avoir jugés. Ils font d'admirables disciples, zélés, soumis, jamais émancipés... J'ai entendu et même applaudi la harangue d'un de leurs meilleurs orateurs, — gradué de Gœttingue ! — c'était parfait de ton, de prestance, de correction grammaticale : il n'y avait pas une pensée originale, pas un mot souligné. Leurs romans et leurs poèmes sont les chefs-d'œuvre de gens qui ne sont ni poètes, ni romanciers. En musique, après auditions subies, je les soupçonne d'etre un peu primitifs. — Mais on ne saurait, sans injustice, parler avec mépris de leurs efforts sérieux et prolongés en peinture et en sculpture : sans discussion possible, leurs « artistes » sont de meilleurs élèves de nos maîtres français que nos pensionnaires argentins. Du reste, auteurs et amateurs, je crois que c'est le goût qui leur manque, encore plus que le talent. La réelle supériorité de l'Argentin, c'est qu'il se méfie ! Je parle, naturellement, du groupe intelligent et initié. A Buenos Aires, on a pu être très large sur les pensions et souscriptions artistiques ; on s'est toujours montré moins enthousiaste des productions « nationales ». Les Chiliens ne doutent de rien ; ils croient à leur « école », à leur « Salon », et couvrent d'or les plus médiocres tableaux de leurs exposants : leur goût est soumis à leur patriotisme.

Ah ! pour patriotes, il faut leur rendre la justice qu'ils le sont solidement ! Ils l'étalent partout, sans peur et sans reproche, cette étoile chilienne qui est le symbole de la patrie. On la rencontre sur chaque mur, sur chaque balcon, sur chaque grille de fenêtre : rien qu'à Santiago, il y en a de quoi peupler un firmament. Et ils se sauvent du ridicule à force de passion sincère. — En somme, ils ont raison de le faire sonner haut, ce patriotisme intransigeant et excessif : c'est par là qu'ils valent, entre toutes les nations américaines.

L'impression que M. G. a rapportée du Pérou est moins bonne :

Si después de daros cuenta de lo que es la actividad externa y social, queréis penetrar en la intelectual os encontráis con la estagnación ó el retroceso. La prensa está desarmada, más que por la mordaza administrativa, por su propia insignificancia ó pusilanimidad. Hay hasta dos diarios que no carecen de cultura y buena intención : lo que se busca vanamente en sus columnas castizas, es el acento convencido, la protesta dolorosa é indignada del patriotismo. Por lo demás, pocos los leen y nadie los escucha. Actualmente tiene descolgada la popularidad uno de esos pasquines virulentos y groseros que, para nosotros, parecerían contemporáneos del padre Castañeda. Ha hecho brotar una familia de « satíricos », cuya necedad sólo está superada por su pedantería. La cuarteta es la forma habitual de la discusión, siendo su fondo el retruécano sobre el apellido, las alusiones indecentes á los actos privados, á la mujer, á la familia del que se ataca hoy — y es el mismo á quien se abrazaba ayer y se adulará mañana. En todas partes los versos pululan, de toda laya y complexion. Hombres más que maduros, que han aspirado á estadistas, consumen los seis días de la semana en este oficio de remendón. Habiendo envejecido sin sospechar nada de la evolución moderna se sorprenden cuando, improvisados diplomáticos de sonsonete pasan por nuestras traviesas ciudades del Plata, dejando un reguero de ridículo.

Je regrette de ne pouvoir faire de plus longs extraits : je tiens pourtant à signaler un très intéressant chapitre (pp. 116-132) sur l'isthme de Panama et l'aspect désolé qu'offrent les débris de l'entreprise avortée, et quelques réflexions fort sensées sur le Mexique, un Mexique qui subit l'influence de plus en plus grandissante de son puissant voisin du Nord.

R. Foulché-Delbosc.

Le Gérant, Aug. Picard,
Archiviste-Paléographe.

DISQUISICIONES

SOBRE ANTIGUA ORTOGRAFÍA Y PRONUNCIACIÓN CASTELLANAS

II

Me propongo especialmente tratar aquí de la lucha que desde tiempos remotos han sostenido la lengua popular y la lengua literaria con respecto á la pronunciación y ortografía de voces que ofrecen ciertas combinaciones de consonantes y que se tomaron del latín cuando ya habían dejado de obrar las leyes fonéticas que trasformaron tales combinaciones en el caudal primitivo del castellano.

Notoria es la aversión que han tenido en general las lenguas romances á los grupos *ct*, *cc*, *cs* (*x*), *gn*, *mn*, *ns*; las más de ellas los han eliminado de varios modos, particularmente por asimilación ó por vocalización de uno de los dos elementos. En latín vulgar prevalecía la asimilación, como lo dejan ver estos ejemplos que saco de Schuchardt y Seelmann : *autor*, *autoritas*, *otobris*, *vitoria*, *santus*, *defuntus*; *inditione*; *suscripsi*, *suscriptione*, *sustantia*; *otimo*, *scritus*, *scultor*; *mostrat*, *Costantinus*, *coṣtitutio*, *traslatus*, *trasmarinus*; *bissit*, *Alesander*, *Felis*. *Sescenti*, *Sestius* son del latín clásico.

El fondo primitivo del castellano no simplificó aquellos grupos de un mismo modo : así, por asimilación pasaron *pt* á *t* (*atar*, *catar*, *nieto*, *seto*, *siete*), *ns* á *s* (*tras*, *costar*, *costumbre*, *mostrar*, *muestra*), *x* á *s* en la partícula *es*, *des* (*escandecer*, *escocer*, *escoger*, *estirar*, *estorbar*); por vocalización y subsiguiente palata-

lización pasaron *x* á *is*, *š* (*seis*, *Alešandro*, *dešar*, *enšambre*), *gn* á *ñ* (*leño*, *seña*, *deñar*), *ct* á *ch* (*č*) (*leche*, *pecho*, *cocho*); nótese sin embargo que hay unas cuantas voces, pertenecientes sin duda al caudal originario, en que por causas oscuras *ct* se convirtió en *t* : *matar*, *hito*, *ahito*, *enjuto*.

Natural es pensar que el que emplea una voz en el concepto de que es extranjera, trate de escribirla y pronunciarla como en la lengua á que pertenece, y que una vez que esa palabra va entrando en el habla usual, se desgaste y acomode á las analogías de ésta; así, es probable que el que redactó la ley XI del título VI de la Partida primera, escribiese *lector*, con las mismas letras que en latín, al enumerar las órdenes menores : « Otro grado hi ha a que llaman *lector*, que quiere tanto decir como leedor. » Pero también debe admitirse que el instinto vivaz de la lengua materna nos hace adaptar inmediatamente al genio de ella las voces nuevas, y que los primeros que emplearon, y sobre todo los primeros que leyeron ó repitieron, las voces *digno*, *doctor* pudieron muy bien pronunciarlas *dino*, *dotor* á pesar de la ortografía, por no existir en otras castellanas las mismas combinaciones de consonantes; esto es lo que sucede hoy con sonidos ajenos de nuestra lengua : *bijouterie* se vuelve *bisutería*, *petit chou*, *petisú*. La concurrencia pues de ambas formas, latina y vulgar, puede indicar la acción simultánea de las dos causas expresadas, en varios escritores y aun en uno mismo, y el predominio de una de ellas puede provenir de las circunstancias del autor ó escribiente ó de las tendencias eruditas ó populares de cada época. Pero como la escritura se ajusta con frecuencia á tipos tradicionales ó sistemáticos, oculta á veces la pronunciación real, no dejándola aparecer en algunos casos sino como por efecto de un descuido, y al fin su acción dilatada en el tiempo y en el espacio logra modificarla más ó menos.

Con las salvedades que conviene hacer cuando se citan ediciones que no pueden llamarse estrictamente paleográficas, aduciré las formas que presentan algunas voces en nuestros escri-

tores anteriores al siglo XVI, como prueba de la antigüedad de este conflicto.

ct : c. *Actor* : *Canc. de Gómez Manrique*, II, p. 324. — *Conflito* : *Ib.*, I, p. 148; rimado con *grito* : II, p. 60. — *Defeto*, rimado con *re(c)to*, *perfeto* : *Ib.*, I, p. 123. — *Dictado* : Berceo, *S. Dom.* 533; *S. Mill.* 362; *Mil.* 165, 836; *S. Oria*, 2, 5; *Appol.* 224; *ditado*, *Alex.* 307; Arc. de Hita, 1018; *deytado* : *Rim. Pal.* 711; *Canc. de Baena*, p. 93. — *Doctor* : *Alex.* 44; Sem Tob, 87; *Canc. de Baena*, p. 357; *dotor* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 95. — *Doctrina* : Berceo, *S. Mill.* 13; *dotrina* : *Appol.* 496; *Canc. de Baena*, p. 6. — *Doctrinar* : *Alex.* 2242; Berceo, *S. Mill.* 144; *dotrinar* : *Appol.* 22; *Canc. de Baena*, p. 136; *Canc. de G. Manr.*, I, p. 4. — *Electo* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 307; rimado con *perfecto* : *Ib.*, I, p. 307. — *Fructuoso* : *Ib.*, II, p. 234. — *Hético* : *Ib.*, I, p. 261. — *Yndoto* : *Ib.*, I, pp. 95, 195; II, p. 65. — *Intata*, rimado con *creata* : *Ib.*, II, 279. — *Letura* : Arc. de Hita, 500; *Canc. de Baena*, p. 477. — *Noturnal*, *noturno* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 65; II, p. 23. — *Octavo* : *Alex.* 295; *Fuero Juzgo*, p. 190^{b}; *ochavo* : *Espéculo*, 4.9.5; López de Ayala, *Caza*, 9. — *Octubre* : *Fuero Juzgo*, p. 13^{b}; *ochubre* : *Ib.*; *Fuero real*, 1.7.2; 2.5.1. — *Respectar* (respetar) : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 301. — *Respecto* (relación) : *Ib.*, I, p. 221. — *Retratable* (retract.) : *Ib.*, II, p. 41. — *Secta* : *Espéculo*, 5.8.35; *sseta*, *Caball. Cifar*, p. 227. — *Tractado* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 234.

cc : c. *Acesorio* : *Canc. de Baena*, p. 141. — *Accidente* : *Rim. Pal.* 455; *acidente* : Arc. de Hita, 130; *Rim. Pal.* 191; *Caball. Cifar*, p. 193; *Canc. de Baena*, pp. 64, 148. — *Acidental* : *Canc. de Baena*, pp. 96, 158. — *Correcion* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 326. — *Dicion* : *Canc. de Baena*, p. 363. — *Faction* : *Canc. de Estúñiga*, pp. 12, 244; *facion* : Partida I, 6.25; López de Ayala, *Caza*, 8, 47; *Canc. de Baena*, pp. 80, 207; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 43; *Canc. de G. Manr.*, I, p. 256; *fayciones* : Partida II, 13.1; 23.20; 24.7. — *Fiction* : *Canc. de Estúñiga*, p. 398; *ficcion* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 230; *ficion* : *Canc. de Baena*, p. 363. — *Introducion*, Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 14; *Canc. de G. Manr.*, II, p. 234. — *Lectiones* (del oficio divino) : Berceo, *S. Dom.* 28, 538; *Mil.* 807; *leçcion* : Arc. de Hita (Riv., LVII, p. 226^{b}); *lecion* : *Caball. Cifar*, pp. 259, 261; *licion* : *Alex.* 17; Partida I, 6.11; II, 31, 5; *leycion* : Berceo, *Sacr.* 37. — *Occidente* : Berceo, *S. Mill.* 387; *Alex.* 256; *ocidente* : *Boc. de oro* (Knust, p. 251); *Canc. de Baena*, pp. 292, 372, 546. — *Perfection* : *Canc. de Estúñiga*, p. 398; *perfeccion* : Pérez de Guzmán, *Prov.* 98; *perfecion*: *Canc. de Baena*, p. 291. — *Subieccion* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 192. — *Satisfacion* : Berceo, *Loor.* 73; Arc. de Hita, 1110; *Canc. de Baena*, p. 555; *Canc. de G. Manr.*, II, p. 58.

pt : t : *aceptar* : *Canc. de Baena*, pp. 145, 503. — *Adotivo* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 9. — *Concepto* (rim. *secreto*) : *Canc. de Estúñiga*, p. 393. — *Cor-*

ruptela: *Canc. de G. Manr.*, II, p. 237. — *Exepto* : *Espéculo*, 5, 14, 11.; *ecepto* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 357. — *Precepto* : *Alfonso XI*, 283; *preceto* : *Canc. de Baena*, p. 378. — *Receptor* : *Leyes del estilo*, 188; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 390. — *Recetar* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 332. — *Surreticio* : *Ib.*, I, p. 266.

mn : n. *Calunioso* : *Canc. de Baena*, p. 624. — *Columna* : Berceo, *S. Oria*, 38; *Appol.* 97; *columpna*: Berceo, *S. Oria*, 43; *coluna* : Berceo, *Ib.* 38; *Fuero real*, 4.18.3; Partida III, 31.2; *Canc. de Baena*, p. 267. — *Omnipotente* : Berceo, *Loores*, 31. — *Solepnemente* : *Rim. de Pal.*, 198, 315. — *Solemnidat* : Berceo, *S. Dom.* 671; *solepnidad* : Partida I, 9, 7; Cortes de Alcalá, año 1348; (Colección de la Academia de la Historia, I, pp. 500, 508); *Canc. de Baena*, p. 600; *solenidad* : *Leyes del Estilo*, 181; *Canc. de Baena*, p. 173.

x : *exaltar* : Berceo, *S. Mill.* 344; *Sacr.* 247, 249; *Mil.* 628; *Fuero Juzgo*, p. 176ª; *enxaltar* (cp. *enxemplo*, *enxambre*) : *Fuero Juzgo*, pp. 98ª, 181ª. — *Enxaltamiento* : *Alex.* 265. — *Examen* : *Rim. Pal.* 222; *esamen* : *Ib.* 1367; *Arte cis.*, pp. 88, 114; *Canc. de Baena*, p. 216; Pérez de Guzmán, *Prov.* 1. — *Examinar* : *Fuero Juzgo*, p. 100ᵇ; *Espéculo*, 5.14.23; Partida I, 5.10; II, 31.11; Arc. de Hita, 341, 469; *Rim. Pal.* 288, 595; *Canc. de Baena*, p. 98; *esaminar* : *Rim. Pal.* 1056, 1558; *Canc. de Baena* (Leipzig), I, p. 91; II, p. 202; Pérez de Guzmán, *Prov.* 5; *Canc. de G. Manr.*, I, p. 212. — *Executar* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 270; *execucion* : *Ib.*, II, p. 274; *executor* : *Ib.*, II, p. 271; *secutar* : *Ib.*, II, p. 181; *secucion* : *Ib.*, II, p. 181; *secutor* : *Ib.*, II, p. 271. (Cp. Bibl. Riv., LI, p. 132ᵇ; Garcilaso, *Égl.*, II; Cetina, *Obras*, I, p. 112). — *Exemir* : Santillana, *Obras*, pp. 155, 212; *esemir* : *Canc. de G. Manr.*, II, pp. 61, 83. — *Esento* : *Canc. de Baena*, p. 394; *Canc. de G. Manr.*, I, pp. 43, 303. — *Exortar* (Sánchez), *exhortar* (Ríos), Santillana, carta al Condestable de Portugal; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 19. — *Exorzismo* : Berceo, *S. Dom.* 691 : *esorzismo* : *Canc. de Baena*, p. 433. — *Exorcista* : Berceo, *S. Dom.* 697; Partida I, 6, preámb. y 11. — *Exordiar* : *Arte cis.* 7; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 94. — *Exceder* : *Canc. de Estúñiga*, p. 241; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 104; *Canc. de G. Manr.*, II, p. 234. — *Excellencia* : *Canc. de Estúñiga*, pp. 93, 383; *excelencia* : *Canc. de Baena*, p. 246; *eselencia* : *Ib.*, p. 212. — *Excellente* : *Canc. de Estúñ.*, p. 169; *excelente* : *Rim. Pal.* 820; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 53; *escelente* : *Canc. de Baena*, p. 292; *ecelente* : *Ib.*, p. 144, 282. — *Excepcion* : *Leyes del estilo*, 178; *exebcion* : *Espéculo*, 5 2.3; *Danza de la muerte* (Riv., LVII, p. 383ª); *esepciones* : Cortes de Alcalá, año 1348 (colección de la Acad. de la Hist., I, p. 513); *essebçiones* : Cortes de Zamora, año 1301 (I, p. 157). — *Exepto* : *Espéculo*, 5, 14, 11; *ecepto* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 357. — *Eceptar* : Id., *Ib.*, 204; *eçebtar* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 212. — *Excesivo* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 72, 327. — *Exçesso* : Santillana, *Obr.*, p. 477; *esceso* : *Canc. de Baena*, p. 631. — *Esçitar* : *Arte cis.* 15. — *Escavar* : *Canc. de Baena*, p. 274. — *Esclamacion* : *Canc. de G. Manr.*, II, pp. 25, 251. — *Excludas* (excluyas) :

Santillana, *Obr.*, p. 33 (item, *Prov.* Sevilla, 1530, f. 9). — *Esclusivamente* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 283. — *Escomunion, escomungar* : *Fuero Juzgo*, pp. XI[a], 81[a]. — *Escusa* : Berceo, *S. Dom.* 169; *Partida* II, 12.16; Arc. de Hita, 339. — *Escusacion* : *Fuero Juzgo*, pp. 17[b], 28[b], 161[a]; *Espéculo*, 5.14.7; Partida I, 6, 31; *Leyes del estilo*, 19; *Rim. Pal.* 146, 1268; *Canc. de Baena*, pp. 147, 555. — *Escusar* : Berceo, *Duelo*, 129; *Alex.* 1367, 1543; *Espéculo*, 1.1.11; 3.5.12; 4.8.14; Cortes de Jerez, año 1268 (I, p. 81); de Valladolid, año 1293 (I, p. 125); Sem Tob, 579; *Trat. de la doctrina* (Riv., LVII, p. 374[a]; *Rim. Pal.* 1225; *Canc. de Baena*, p. 633. — *Espediente* : *Arte cis.*, p. 105. — *Espedir* : *Fuero Juzgo*, p. 200; Berceo, *S. Dom.* 315, 321. — *Espender*, *Cid*, 8, 3219; Berceo, *S. Dom.* 174, 389, 421; *Fern. González*, 352; *Espéculo*, 4.12.8; Arc. de Hita, 115, 947; *Rim. Pal.* 443, 939; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 336. — *Espensa* : Berceo, *Mil.* 630; *Boc. de oro* (Knust), p. 175; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 298. — *Esperiencia*, López de Ayala, *Caza*, 1; *Rim. Pal.* 1245; *Canc. de G. Manr.*, II, p. 259; *espirencia* : López de Ayala, *Caza*, *pról.*; *Arte cis.*, p. 109; *Canc. de Baena*, pp. 55, 142. — *Esperimentar* : *Canc. de Baena*, p. 199; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 292; *Canc. de G. Manr.*, I, p. 6. — *Esperimento* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 253. — *Experto* : *Ib.*, II, p. 256. — *Esplanar* : *Fuero Juzgo*, pp. 7[b], 44[a], 188[b]. — *Explicadamente*: *Canc. de G. Manr.*, II, p. 265. — *Explicar* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 351; *esplicar* : Santillana, *Obr.*, p. 241. — *Explicitamente* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 265. — *Esponer* : Berceo, *Mil.* 16; *Canc. de Baena*, p. 89. — *Espresamente* : Cortes de Alcalá, año 1348 (I, p. 511). — *Expresar* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 73; *Canc. de Estúñ.*, p. 241; *espresar* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 320. — *Espremir* : *Mont. de Alf. XI*, 2.2; 2.19; *Canc. de Baena*, pp. 524, 562; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 105. — *Espulsivo* : *Arte cis.*, p. 16. — *Extender* : *Canc. de Estúñ.*, p. 382; *estender* : *Fuero Juzgo*, p. 165[b]; Berceo, *Mil.* 442; *S. María Egipc.* (Riv., LVII, p. 317[b]); *José*, 158 (con ش); *Canc. de Baena*, p. 294. — *Extenso* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 142; *estenso* : *Ib.* 105; *ystenso* : *Canc. de G. Manr.*, I, pp. 111, 185, 224. — *Esterior* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 364. — *Estirpar* : *Ib.* 296. — *Estra* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 61. — *Estracion* : *Arte cis.*, p. 83. — *Extrangero* : *Canc. de Estúñ.*, p. 292; *estrangero* : *José*, 158 (con ش). — *Estrañar* : Cortes de Valladolid, año 1293 (I, pp. 107, 118); *Leyes del estilo*, 176; Arc. de Hita, 362; Cortes de Alcalá, año 1348 (I, p. 533); *Mont. de Alfonso XI*, 1.33; Sem Tob, 578; *Arte cis.*, p. 92; *Canc. de Baena*, p. 102. — *Estraño* : *Cid*, 176, 587; Berceo, *Mil.* 568; *Alex.* 769, 929, 2362; *S. María Egipc.* (Riv., LVII, p. 313[b]); *Fuero Juzgo*, pp. VIII[a], 3[b], 188[b]; *Espéculo*, 3.8.2; 4.3.9; *Plácidas* (Knust), p. 143; *Boc. de oro* (Knust), pp. 96, 142; *Canc. de Estúñ.*, p. 10; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 367; en aljamía con ش (Simonet, *Glosario*). — *Estremadamientre* : *Fuero Juzgo*, p. 77[b]. — *Estremar* ; Concilio de León de 1228 (*Esp. Sagr.*, XXXVI, p. 222); instru-

mento de 1250 (*Ib.*, XXII, p. 295); *Espéculo*, 3.7.7; 5.8.16; *Mont. de Alfonso XI*, 1.17, 26; *Poema de Alfonso XI*, 382; *Buenos proverbios* (Knust), p. 39; *Canc. de Baena*, p. 226. — *Estremidad* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 18; *Canc. de G. Manr.*, I, p. 123. — *Extremo* : *Canc. de Estúñ.*, p. 291; *estremo* : Cortes de Valladolid, año 1258 (I, p. 60); instrumento de 1293 en las *Mem. de la Acad. Hist.*, VIII, p. 65; Cortes de Palencia, año 1313 (I, p. 243); de Burgos, 1315 (I, p. 285); de Valladolid, 1322 (I, p. 357); de Madrid, 1339 (I, p. 472); *Canc. de Baena*, p. 80; Pérez de Guzmán, *Prov.* 16; *Canc. de G. Manr.*, I, p. 146. — *Sexto* : *Alex.* 295; *sesto* : *Buenos prov.* (Knust), p. 14; Arc. de Hita, 1029; *Arte cis.*, p. 16; *Canc. de G. Manr.*, II, p. 282.

gn : n. *Asignar* : *Arte cis.*, p. 88. — *Benignamente* : *Rim. Pal.* 1474; *beninamente* : Santillana, *Obr.*, p. 88. — *Benignidad* : *Alex.* 1447; Berceo, *S. Dom.* 14; *S. Laur.* 91; *beninidad* : *Rim. Pal.* 1313; Santillana, *Obr.*, p. 314; *Canc. de Baena*, p. 249. — *Benigno* : *Canc. de Estúñ.*, p. 74 (rim. con *destino*); Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 263; *benino* : Santillana, *Obr.*, pp. 314, 274 (rim. con *divino* y *malino*). — *Digno* : Arc. de Hita, 1153 (rim con *digno*, *indigno*, *lino*); *Canc. de G. Manr.*, II, p. 7; *dino* : Santillana, *Obr.*, p. 274 (rim. con *divino*, *indino*); *diño* : *Cid*, 2363. — *Ynorante* : *Canc. de G. Manr.*, I, p 78. — *Ynoto* : *Ib.*, pp. 11, 129. — *Indignar* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 115; *indinar* : Santillana, *Obr.*, p. 361. — *Indigno* : Arc. de Hita, 1153; *Canc. de Estúñ*, p. 389 (rim. con *dotrina*); *indino* : Santillana, *Obr.*, p. 274. — *Insigne* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 46; *insine* : Santillana, *Obr.*, pp. 241, 436. — *Insignia* : Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 203. — *Magnifico* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 234. — *Magno* : *Ib.*, I, p. 334. — *Malino* : Arc. de Hita, 1067 (rim. con *çeçina*, *cozina*, *aina*); Santillana, *Obr.*, p. 274 (rim. con *divino*, *benino*, *ferrino*). — *Pugnar* : *Caball. Cifar*, p. 35; *punar* : *Ib.*, pp. 21, 52, 226 : *punnar* : *Fuero Juzgo*, p. 44ª. — *Repunar* : *Canc. de G. Manr.*, II, p. 199 (rim. con *fortuna*). — *Significança* : Berceo, *S. Dom.* 29; *Sacr.* 18, 41, 70, 213; *sinificança* : González de Clavijo, p. 57 (Sancha). — *Significacion* : Berceo, *Sacr.* 60. — *Significar* : *Ib.* 17, 76, 78; *sinificar* : Id., *S. Dom.* 534. — *Signar* : Id., *ib.* 244, 342; *Sacr.* 39, 189; Cortes de Valladolid, año 1293 (I, p. 121); año 1312 (I, p. 203); de Madrid, año 1339 (I, p. 476); *Leyes del estilo*, 189; *sinar* : *Cid*, 411; *Alex.* 168; *Espéculo*, 4.2.6; Cortes de Valladolid, año 1322 (I, p. 364). — *Signo* : Arc. de Hita, 113, 1153 (rim. con *digno*, *indigno*, *lino*); *Leyes del estilo*, 189; *Buenos proverbios* (Knust), p. 29; *Canc. de Estúñ.* 5; *syno* : *Cab. Cifar*, p. 35; *Canc. de Baena*, p. 115.

ns : s. *Constancia* : *Canc. de Estúñ.*, p. 368; Pérez de Guzmán, *Clar. var.* 386. — *Constante* : *Canc. de Estúñ.*, p. 368; *costante* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 31; II, p. 138. — *Costantinopla* : ms. del siglo xv en Menéndez Pidal, *Crónicas generales de España*, p. 86. — *Costelacion* : Arc. de Hita, 114; *Canc. de Baena*, pp. 31, 59; Santillana, *Obr.*, pp. 140, 453. — *Constitucion* : Berceo, *S. Mill.* 203;

costitucion : *Fuero Juzgo*, pp. XI[a], XII[a]; Arc. de Hita, 359, 1665. — *Instancia* : *Canc. de G. Manr.*, I, p. 10; II, p. 9. — *Trasformar* : *Ib.*, I, pp. 51, 302.

Desde las primeras gramáticas y diccionarios empezamos á encontrar noticias sobre la pronunciación de estas combinaciones, y por ellas vamos viendo cómo paso á paso va ganando terreno la pronunciación erudita, hasta vincularse en la mayor parte de los casos en el habla culta y literaria. Empecemos por las gramáticas y otros testimonios semejantes.

Nebrija en la Gramática castellana (1492) y en la Ortografía (1517) condena la escritura *signo*, *dignidad*, *benigno*, y dice que « pronunciamos *sino*, *manifico*, *mananimo* » ; doctrina que en 1533 repite Fr. Francisco de Robles (Viñaza, col. 1105). Por los años de 1532 el Dr. Busto, después de señalar la diferente pronunciación de la *x* latina (= *cs*) y la castellana (= *š*), advierte que en algunas palabras se llega al sonido de *s*, como *eximir*, *exemplo*, *execucion*, *executar*, *excepto*, *exprimentado*, y otras derivadas del latín (Viñaza, col. 830). Valdés, un poquito después, decía de la *g* que la quitaba, y escribía *sinificar* y no *significar*, *manífico* y no *magnífico*, *dino* y no *digno*; y añadía : « y digo que la quito, porque no la pronuncio, porque la lengua castellana no conoce de ninguna manera aquella pronunciación de la *g* con la *n* » (Boehmer, p. 371); después de haber convenido en duplicar la *f* en *affetto* (p. 370), conviene en duplicar la *t*, como en esa voz y en *dotto*, *perfetto*, *respetto*, aunque le parecía un poco más durillo (p. 375); declara igualmente que nunca pone *x* en voces como *excelencia*, *experiencia*, porque nunca la pronuncia, y pone en su lugar *s*, que es muy anexa á la lengua castellana. La Gramática de la lengua vulgar de España (1559) condena la ortografía *magnífico*, *magnánimo*. D. Antonio Agustín escribía en 5 de Diciembre de 1578 á Zurita : « En las ortografías y puntos V. M. hará lo que mandare; á mí mal me parece que se escriba de una manera y se hable de otra, como en la lengua francesa; y pues ninguno dice *scripto*, ni *docto*, ni *sciencia*, ni *presumpcion*, no hay para qué escribillo ». (Ant. Agustín, *Obras*, VII, p. 219). En 1586 nos dice

Juan Sánchez : « En semejantes vozes de romance en quien la lengua española no hiere ni suena la *c*, no se ha de poner, aunque segun la deducion de las tales voces parezca requerirse, y assi escriviremos, como pronunciamos *santidad*, v. g., y no *sanctidad*; *perfecion* y no *perfection*; *vitoria* y no *victoria*; *dotrina* y no *doctrina*; *fruto* y no *fructo*; *punto* y no *puncto*, etc. En las vozes en que la lengua española pronunciasse la tal *c* (como parece que se va introduziendo en estas voces *docto*, *afecto*), hase de estar al uso. En esta cuenta entran estas voces ó terminos gramaticales, voz activa, preterito perfecto, etc. » Y más adelante hablando de la *x* : « No se ha de poner esta letra en las voces españolas que no permiten el sonido que el español le da, aunque conforme á la derivacion dellas la requieran : y assi diremos, v. g. *estender*, *escusar*, *espirar*, *esplicacion*, *esaltacion*, con *s*; aunque se escrive en latin *extendo*, *excuso*, *expiro*, *explicatio*, *exaltatio* con *x*. Item dezimos *eceder*, *ecesso*, *ecessivo*, etc., aunque en latin se escrive *excedo*, *excessus*, etc. » (Viñaza, col. 1161-6). Mateo Alemán en su Ortografía (México, 1609) : « Bueno seria por cierto que dijesemos escriviendo *affeminado*, *Mattheo*, *philosopho* i *offrescimiento*, porque asi lo escriven los latinos; i sin duda no acertaria el que dijese *transpasar*, *exempto*, *septimo*, *escriptura*, *cognosco*, i pronunciase *cacephaton* á lo que dezimos *gaçafaton*, que no lo seria pequeño, i mui mayor tratar de seguir semejantes absurdos... Seria tan barvaro quien dijese *carrastollendas* á las carnestolendas, como el que pronunciase *thesoro*, *praeceptor*, *doctor* i *abbades* » (fol. 12). Jiménez Patón (1614), censura á los que en la ortografía pecan de sobra de cuidado y curiosidad viciosa, y continúa : « Pronuncian y escriben *doctor* y *doctrina*; debiendo pronunciar y escrebir *dotor* y *dotrina*, aunque si se â de pronunciar y escrebir *docto* y no *doto*, *afecto* y no *afeto*, *afectado* y no *afetado*; mas escrebiremos *efeto* y no *efecto*, *dote* y no *docte*, *santo* y no *sancto*, *precetor* y no *preceptor*, *conceto* y no *concepto*, *sinificar* y no *significar*, *codicia* y no *cudicia*, *envidia* y no *imbidia*, *solenidad* y no *solemnidad*, y otra infinidad dellos que se podrán

advertir, como el que escribe *spiritu* debiendo escrebir *espiritu*, dice *statuto* por *estatuto*. Debe considerar el que habla y el que escribe en qué lengua habla ó escribe y en la tal hablar y escrebir. Pues hablamos y escrebimos castellano y no latin, sea la pronunciacion y escritura castellana y no latina. » Más adelante declara que no dirá *escriptor* sino *escritor*, *tractado* sino *tratado*, *digno* sino *dino*, *insigne* sino *insine*, y añade que las letras que ordinariamente constituyen estas añadiduras afectadas y superfluas son *c*, *g*, *p*, *s*, *x*, y *t* por *c*, como en *perfecto*, *discrecto*, *venigno*, *magnifico*, *concepto*, *precepto*, *nascer*, *rescibir*, *extremo*, *excusado*, *benedictiones*, *oractiones*. (*Epitome de la ortografía*, ff. 74, 77).

Pasemos á los diccionarios.

ct : t. Nebrija (1516) y Alcalá (1505) : *ditado*, *dotor*, *dotrina*, *letor*, *otubre*, *retratar*, *-acion*, *victoria*, *-oso* (Nebr. ; *vit*. Alc.). — Casas (1570) : *ditamo*, *dotor*, *-rina*, *-inar*, *efecto*, *-uar*, *jat-arse*, *-ancia*, *-ancioso*, *letor*, *otubre*, *retificar*, *vitoria*. — Covarrubias (1611) : *afect-o*, *ar*, *-acion*, *conducta*, *doct-or*, *-rina*, *-inar*, *ditado*, *ditamo*, *efect-o*, *-uar*, *fator*, *lector*, *letura*, *octavo*, *oct-* y *ot-ubre*, *seta*, *vitoria*. — Oudin (1607) : *afectar*, *-acion*, *-ado*, *afeto*, *conducta* y *-uta*, *doct-* y *dot-o*, *-or*, *-rina*, *-rinar*, *dict-* y *dit-ar*, *-ado*, *-adura*, *ditamo*, *efect-* y *efet-o*, *-uar*, *fact-* y *fator*, *lect-* y *letor*, *oct-* y *ot-ubre*, *octavo*, *retract-* y *retrat-ar*, *vict-* y *vit-ima*, *-oria*. — Franciosini (1638) : ítem, y además *afecto* y *afeto*, *coletor*. — Sobrino (1705) da como formas únicas *afecto*, *efecto* y sus derivados, *conducta*, *factor*, y distingue como hoy *retractar* y *retratar*, pero admite las demás formas dobles.

cc : c. Nebrija y Alcalá : *acidente*, *-al*, *dicion*, *-ario*, *introducion*, *lecion*, *ocidente*, *satisfacion*. — Casas : *accion*, *acidente*, *-al*, *introducion*, *satisfacion*. — Covarrubias : *accion*, *acidente*, *-al*, *introduccion*, *leccion*, *ocidente*. — Oudin : *accion*, *acidente*, *-al*, *construccion* y *construcion*, *diccion* y *dicion*, *dicionario*, *faccion* y *facion*, *ficcion* y *ficion*, *introducion*, *lecion*, *ocidente*, *satisfacion*. — Franciosini : ítem. — Sobrino : *accion* y *acion*, *acidente*, *-al*, *construcion*, *facion* y *faccion*, *ficion*, *lecion*, *licion*, *ocidente*, *satisfacion*.

pt : t : Nebrija y Alcalá : *aceptar*. — Casas : *acept-ar*, *-able*, *-o*, *concepto*, *ecepto*, *recept-ar*, *-or*. — Covarrubias : *aceptar*, *acetar*, *acepto*, *concepto*, *ecept-o*, *-uar*, *estitico*. — Oudin : *acept-ar*, *-able*, *-acion*, *-o*, *concepto* y *conceto*, *ecept-o*, *-uar* y *ecet-o*, *-uar*, *precepto* y *preceto*, *preceptor*, *recepta* y *receta*. — Franciosini : ítem, y *preceptor*, *precetor*. — Sobrino : *aceptar*, *concepto*, *ecept-o*, *-uar*, *precept-o*, *-or*, *receta* y *recepta* pero solo *recetar*.

mn : n : Nebrija, Alcalá y Casas : *caluni-a*, *ar*, *-ador*, *coluna*, *solen-e*, *-idad*. —

Covarrubias : *calumnia*, *-ador*, *columna* « ó como vulgarmente dezimos *coluna* », *solemn-e*, *-idad*, *-izar*. — Oudin : *calunia*, « et plus proprement *calumnia* », *calumni-ar*, *-ador*, *coluna*, *solen-e*, *-idad*, *solenizar* y *solemnizar*. — Franciosini : *calumni-a*, *-ar*, *-ador*, *-oso*, *coluna* y *columna*, *solene* y *solemne*, *solenizar* y *solemnizar*. — Sobrino : *calunia* (en el francés también *calumnia*), *calumni-ar*, *-ador*, *-oso*, *solen-e*, *-idad*, *solenizar* y *solemnizar*.

x : s : Nebrija y Alçalá : *esamen*, *esaminar*, *escusa*, *escusar*, *esecutar*, *essecucion* *essento*, *essequias*, *espremir*, *espanzirse*, *espedir*, *espender*, *esperiencia*, *esperimentar*, *esquisito*, *estender*, *estrañar*, *estraño*, *estrangero*, *estremado*, *sesto*. — Casas : *escauar*, *escluir*, *escusar*, *essecutar*, *essecucion*, *essencion*, *esento*, *esperiencia*, *esperimentar*, *esprimir*, *estender*, *estrangero*, *estrañar*, *estraño*, *estremado*, *estremo*, *examen*, *exortar*, *sexo*. — Covarrubias : *escluir*, *escusar*, *esecutar*, *esento*, *esencion*, *espandir*, *esprimir*, *estender*, *estrangero*, *estraño*, *estremo*, *exagerar*, *examen*, *excomunion*, *exequias*, *eximio*, *existencia*, *éxodo*, *exortar*, *exorbitante*, *expósito*, *exprimir*, *exquisito*, *éxtasi*, *extinguir*. — Oudin : *eceder* y *exc.*, *ecesso* y *exc.*, *ecelente* y *exc.*, *ecepto* y *exc.*, *esalar* y *ex.*, *esaltar* y *ex.*, *escauar*, *esclamar* y *exclamar*, *escluir* y *exc.*, *esclusion*, *escusa*, *escusar* y *exc.*, *esecutar*, *esentar*, *esento*, *esencion* y *exempcion*, *esequias* y *exequias*, *espanzirse*, *espedir*, *espeler* y *exp.*, *experiencia*, etc., y *exp.*, *esplanar*, *esplayar*, *esplicar*, etc. y *expl.*, *esplorar*, etc. y *expl.*, *esponer* y *exp.*, *espressar*, etc. y *expr.*, *esprimir*, *espugnar* y *exp.*, *espulsar* y *exp.*, *esquisito* y *exq.*, *estender* y *ext.*, *esterior* y *ext.*, *estrangero*, *estraño*, *estrañar*, *estremar*, *estremo* y *extr.*, *exacto*, *examen*, etc., *exasperar*, *excitar*, *excomunion*, *excremento*, *execrar*, *exheredar*, *exhortar*, *exigir*, *eximio*, *eximir*, *existir*, *exorbitante*, *exorcista*, *exordio*, *expectacion*, *éxtasi*, *extenuar*, *exterminar*, *externo*, *extinguir*, *extorcion*, *extraordinario*, *extravagante*, *extrinseco*, *exulcerar*, *exultar*, *sexo*, *sexto*. — Franciosini : lo mismo con corta diferencia : *ecept-o*, *-uar* (solo), *esprimir* ó *exp.*, *exigir* ó *es.* — Sobrino : lo mismo, más ó menos : *escusar* (solo), *esento* y *exempto*, *esprimir* y *exprimir*, *estender* pero *extension*, y añade *exonerar*, *expiar*.

gn : n : domina la ortografía etimológica : en Alcalá se hallan *dinidad* y *dino* pero en el lugar alfabético que les da Nebrija escribiéndolos con *g* ; Casas da *malino*, *-idad* ; Covarrubias *malino*, y en *indignarse* advierte : « Perdemos de ordinario la *g* porque la pronunciacion no sea afectada ; » Oudin *dino*, *-idad* y *digno*, *-idad*, *indino* é *indigno*, *malino* y *maligno*, *insine* é *insigne*, *signo* y *sino* ; lo mismo Franciosini y Sobrino.

ns : s : los diccionarios están conformes en la ortografía etimológica.

Aunque las ediciones del siglo XVI también se arriman á la etimología en las combinaciones de que vamos tratando, todavía de cuando en cuando aparecen en ellas las formas populares. En los Comentarios de César traducidos por Diego López de Toledo

(Alcalá, 1529) se lee *vitoria* (f. 4 v°), *jurisdicion* (f. 8), *setimo* (f. 3 v°), *escusar* y *escusacion* (ff. 6 v°, 65), *estenderse* (f. 2), *sesto* (f. 66). En el *Marco Aurelio* de Guevara (Sevilla, 1531) *dotrina* (pról.), *seta* (ib.), *perfeto* (ib.), *escritura* (ib.), *coluna* (ib.), *esperiencia* (ib.), *esperimentar* (ib.), *estrangero* (ib.), *estraño* (ib.), *esentar* (ib.). En la traducción del *Cortesano* por Boscán (Barcelona, 1534) : *perfeto* (f. 29), *tratar* (f. 31), *afetacion* (f. 32), *perfetamente* (f. 33 v°), *respeto* (f. 35 v°), *efeto* (f. 31 v°), *doto* (f. 36 v°) ; *elecion* (f. 31) ; *preceto* (f. 31 v°), *acetar* (f. 36) ; *mananimidad* (f. 30), *malinidad* (f. 31 v°), *inorantes* (f. 33 v°), *sinificacion* (f. 35); *circustancia* (f. 32) ; *complision* (f. 29), *escusado* (ff. 31, 35), *estremos* (f. 31), *estrañamente* (f. 33 v°), *esperiencia* (f. 36 v°), *ecelente* (f. 31 v°). En el *Reportorio* de Hugo Celso (Valladolid, 1538) *destrucion* (f. 61), *jurisdicion* (f. 274 v°), *cativo* (f. 61), *escusar* (f. 62). En el *Amadís de Gaula* (Sevilla, 1539), *satisfacion* (f. 81 v°), *aficiones* (f. 86); *cativa* (f. 84 v°) ; *dino* (f. 81), *punar* (f. 82 v°) ; *Costantinopla* (f. 81), *estremo* (f. 81), *estraño* (f. 81 v°). En la *Silva de varia lecion* de Pero Mejía (Sevilla, 1542) *letor* (ff. 21, 22), *efeto* (f. 23 v°), *perfetamente* (f. 24 v°) ; *lecion* (f. 20), *elecion* (f. 22 v°), *ocidental* (f. 23), *ocidente* (ff. 23 v°, 24), *equinocial* (f. 24), *direcion* (f. 24 v°), *sinos* (f. 23 v°) ; *coluna* (f. 137); *Costantino* y *Costantinopla* (f. 22 v°) ; *estraño* y *estrañeza* (f. 21). En las *Diferencias de libros* de Venegas (Toledo, 1545) *licion* (f. 89 v°), *acidente* (f. 146) ; *estraño* (f. 90 v°), *estender* (f. 53 v°), *sesmo* (f. 70). En la traducción del *Momo* por Almazán (Alcalá, 1553) *prático* y *prática* (ff. 40, 41), *perfeto* (f. 42 v°); *satisfacion* (ff. 40, 46 v°); *estraño* y *estrañamente* (ff. 44, 39), *esperiencia* (f. 42 v°). En la Crónica de Ambrosio de Morales (Alcalá, 1574), *effetuar* (f. 322), *frutificar* (f. 323 v°), *otubre* (f. 328); *deducion* (f. 193 v°), *elecion* (f. 142 v°), *lecion* (f. 193); *cativo* y *cativar* (ff. 62 v°, 328); *solene* (f. 65), *coluna* (ff. 323 v°, 327 v°) ; *estender* y *estendidamente* (ff. 422, 325), *escusar* (f. 325 v°), *estraño* (f. 322), *estremadamente* (f. 326 v°).

Hechos parecidos hallamos en las ediciones del siglo XVII. En

la Angélica de Lope (Madrid, 1602) *efeto* (f. 7), *vitoria* (ff. 8, 331), *noturno* (f. 9); *elecion* (f. 2), *satisfacion* (f. 245); *conceto* (p. 245); *inorante* (f. 248); *coluna* (ff. 3, 199 v°); *costante* (f. 256); *estraño* (f. 2), *estender* (f. 105), *estremo* (f. 106), *escusar* (f. 251), *espósito* (f. 252). En las Obras de Rivadeneira (Madrid, 1605) *perfeto* y *perfetissimo* (II, p. 544), *dotrina* (p. 545), *vitoria* (*ib.*); *setentrional* (p. 548); *inorancia* (p. 546); *estraño* (p. 547), *estremado* (p. 545). En los *Diálogos de apacible entretenimiento* de Hidalgo (Barcelona, 1609) *afetado* (f. 81), *defeto* (f. 40 v°), *dotor* (ff. 73 v°, 93 v°), *dotrina* (f. 5), *efeto* (f. 94 v°), *espetáculo* (f. 69), *letor* (f. 68), *otavo* (f. 40), *perfeto* (f. 37); *introducion* (f. 32 v°), *imperfecion* (f. 100), *juridicion* (f. 95), *perfecion* (f. 100); *exceto* (f. 2); *dino* (f. 35 v°), *inorancia* (f. 81 v°), *persinarse* (f. 63; item, Lope, R. XXXIV, 222^{b}), *sinificar* (f. 41); *coluna* (f. 6), *solene* (f. 40 v°); *escusar* (f. 9). En la traducción de los libros de *beneficiis* de Seneca por Fernández de Navarrete (Madrid, 1629), *efeto* (ff. 148, 154 v°), *jatarse* (f. 68 v°). En el *Deleitar aprovechando* de Tirso (Madrid, 1635), *dotor* (f. 143 v°), *dotrina* (f. 141), *dotrinar* (f. 143), *efeto* (f. 162), *expetáculo* (f. 302 v°), *vitoria* (f. 160 v°), *vitorioso* (f. 58 v°), *vitorear* (f. 59); *jurisdicion* (p. 161), *resurrecion* (f. 60), *satisfacion* (ff. 58 v°, 143 v°); *escusar* (f. 141), *estender* (f. 144), *estrañar* (f. 141 v°), *estraño* (f. 163), *estrangero* (f. 59 v°), *estremo* (f. 59). En el Marco Bruto de Quevedo (Madrid, 1644) *dotrina* (f. 3), *efeto* (f. 23 v°), *letor* (f. 1 v°), *vitoria* (dedic.), *vitorioso* (f. 21); *traducion* (aprob.), *satisfacion* (f. 2 v°); *escusar* (f. 7 v°), *escluir* (f. 27 v°). En las Obras de López de Zárate (Alcalá, 1651) *conflito* (p. 180), *dotrina* (p. 167), *perfeto* (p. 33), *vitoria* (p. 32); *coluna* (p. 205); *mostruo* (p. 299; *mostruosamente* en Saavedra, *Empresas*, p. 7 : Amsterdam, 1659; p. 6 : Amberes, 1659); *esento* (p. 31), *essencion* (p. 302), *escusar* (p. 206), *esterior* (p. 204), *estremo* (p. 302). En la traducción de Owen por F. de la Torre (Madrid, 1674) *dotor* (f. 21), *letor* (f. 1 v°), *seta* (f. 21), *vitoria* (pról.); *traducion* (prel.); *essencion* (f. 4), *estender* (f. 10), *estremo* (f. 48).

En la *Conquista de Méjico* de Solís (Madrid, 1684) *vitoria* (pp. 335, 338); *instrucion* (p. 509), *introducion* (pról., p. 230), *jurisdicion* (p. 288), *satisfacion* (pp. 228, 407, 509); *coluna* (p. 239); *escusar* (p. 344), *estender* (p. 85), *estrangero* (pp. 90, 230), *estrañar* (p. 345), *estraño* (p. 342). — *Felis* (ó *Feliz*) era la forma popular y corriente del nombre que hoy se escribe *Félix*, como puede verse en el libro II de la *Diana* de Montemayor según las ediciones primitivas y en la dedicatoria de los *Discursos, epistolas y epigramas de Artemidoro* por Rey de Artieda (Zaragoza, 1605); y aunque la dedicatoria de las *Rimas* de Burguillos (Madrid, 1634) está firmada por Frey Lope *Felix* de Vega Carpio, entre las poesías laudatorias de la *Angélica* (1602) se hallan dos redondillas de don *Felis* Arias Girón.

Como es de suponerse, los escritores en su uso particular se acomodaban más ó menos á la ortografía etimológica, según su gusto ó estudios; si bien en muchos puntos no dejaban de acomodarse á las modificaciones de la pronunciación culta, conforme nos la van indicando los diccionarios y las ediciones. Santa Teresa sigue la ortografía fonética : *ativo* (*Vida*, p. 149), *dotrina* (pp. 157, 170), *efeto* (p. 140), *perfeta* (p. 279), *vitoria* (p. 294), *retor* (p. 313); *satisfacion* (p. 149), *imperfecion* (p. 280), *contradicion* (p. 306), *aflicion* (p. 310); *preceto* (p. 321), *cativerio* (p. 146); *dinidad* (p. 152), *indinisima* (p. 162), *inorancia* (p. 161), *inorante* (pp. 70, 157), *manifico* (p. 154), *mananimidad* (p. 154); *coluna* (p. 168); *ecelente* (p. 170), *ecesivo* (p. 162), *esclamacion* (p. 317), *esperimentar* (p. 157), *esterior* (p. 153), *estremo* (p. 142). Lope se inclina á veces á la etimología en *El bastardo Mudarra* : *vitoria* (I, f. 11); *satisfacion* (I, ff. 12, 15 v°), *escusar* (ff. 2 v°, 15 v°), *estender* (f. 6), *Estremadura* (f. 1 v°), *estraño* (f. 11), *estremo* (f. 14 v°); *digno*, ya dentro del verso, ya rimando en *ino* (ff. 1, 13 v°), *excesso* (f. 13 v°). Lo mismo Quevedo : *efeto, solenes*; *asumpto, esempto* (Riv., XLVIII, p. 166). Calderón en la primera jornada del *Mágico prodigioso* (ed. de Morel-Fatio) escribe *efeto, vitoria*, y *afecto, docto, dictando, concepto*;

satisfacion, *juridicion*, y *accidente*, *eleccion*; *calumnia*, *dignidad*, *indigno*, *ignorante*, *ignorancia*, *repugnancia*.

De su peso se cae que los poetas empleasen como consonantes voces que en la pronunciación corriente lo eran, por más que en la ortografía se diferenciasen á menudo. Comenzando, en obsequio de la brevedad, desde la segunda mitad del siglo XV, hallamos en Gómez Manrique rimados *defeto* y *discreto* (*Canc.*, I, p. 80), *perfetas* é *yndiscretas* (p. 82), *imperfetos* y *discretos* (p. 114); *concebto* y *secreto* (p. 79-80); *dina*, *divina* y *melezina* (p. 62), *repuna* y *comuna* (p. 85). En Juan del Encina *perfetos* y *discretos* (*Teatro*, p. 161), *aflito*, *bendito* é *infinito* (p. 37); *dino* y *divino* (p. 50), *malino* y *contino* (p. 102). En Lucas Fernández *benigno* y *camino* (p. 248), *repuna* y *una* (p. 103). En Castillejo *perfeto* y *secreto* (R., XXXII, pp. 110[a], 156[a]); *dino*, *vino* y *latino* (p. 112[b]). En Garcilaso *aspeto* y *respeto* (R., XXXII, p. 17[a]), *efetos*, *discretos* y *secretos* (p. 24[a]), *perfeto*, *quieto* y *secreto* (p. 8[a]), *aflito*, *grito* é *infinito* (ib.), *perfeta* y *aprieta* (p. 19[a]); *coluna*, *alguna*, *una* (p. 24[a]). En Diego de Mendoza *imperfeto*, *sujeto* y *secreto* (Knapp, p. 106-7), *perfeta* y *cruceta* (p. 131); *indino*, *peregrino* y *contino* (p. 139-40); *colunas* y *lagunas* (p. 142). En Ercilla *efectos* y *objetos* (*Arauc.*, XXIII), *perfeto*, *peto* y *prometo* (VIII), *conceto*, *sujeto* y *aprieto* (I); *indina*, *Palestina* y *ruina* (XXVII), *malino*, *vino* y *camino* (XXXI). En Cervantes *perfeto*, *efeto* y *secreto* (*Gal.*, II), *perfeto*, *objeto* é *inteleto* (*ib.*), *perfeto* y *sujeto* (*ib.*, III), *imperfeta*, *poeta* y *discreta* (*Viaje*, II); *dina* y *encamina* (*Gal.*, I), *dinos*, *sietemesinos* y *caminos* (*Viaje*, I). En Lope *perfeto*, *decreto* y *secreto* (*Angél.*, III), *efeto*, *secreto* y *aprieto* (*ib.*, XVIII), *perfeta*, *imperfeta*, *decreta*, *neta*, *secreta* y *respeta* (*ib.*, V, X, XVI); *Egipto*, *delito* y *permito* (*ib.*, XIV); *dino*, *sobrino* y *vino* (*ib.*, VI), *indina*, *divina*, *inclina* y *cortina* (*ib.*, V, XVI). En Tirso *efeto*, *sugeto*, *nieto*, *discreto*, *comprometo* y *quieto* (*Cigarrales*, ff. 83, 142 v°, 193 v°, 204, 205), *perfeta* y *discreta* (ff. 45, 119, 209); *concepto*, *discreto* y *respeto* (ff. 52 v°, 184 v°), *digno* y *sobrino* (f. 185 v°), *solene* y *tiene* (*D. Gil de las Calzas verdes*, II, 13). En Quevedo *perfeta*,

aprieta y *castañeta* (*Parn. esp.*, p. 334 : Madrid, 1650); *conceto* y *secreto* (*ib.*, p. 86), *Egito, escrito, delito, contrito* (p. 285), *aceta, treta* y *respeta* (p. 498). En Calderón *efeto, secreto, aprieto, preceto* y *prometo* (R., VII, pp. 17^{bc}, 23^{c}; XII, p. 29^{b}), *perfeto, conceto, prometo* y *secreto* (R., VII, pp. 43^{c}, 50^{a}), *perfeta, planeta* y *aprieta* (*ib.*, pp. 9^{c}, 27^{a}); *conceto* y *sujeto* (XII, p. 8^{b}); *coluna, fortuna* y *luna* (VII, pp. 26^{c}, 407^{b}). En Cáncer y Velasco *perfeta* y *trompeta* (f. 88 : Madrid, 1651), *efecto* y *aprieto* (f. 64), *seta* y *bayeta* (f. 3 v°); *conceto, respeto é inquieto* (f. 4 v°); *malina, esquina* y *espina* (ff. 77, 88 v°). En Solís *efecto, indiscreto* y *discreto* (*Com.*, pp. 140, 275 : Madrid, 1681), *imperfecta* y *jeta* (p. 213), *recta* y *Mendieta* (p. 276)[1].

Todavía en 1726 decía la Academia en el discurso proemial del Diccionario de Autoridades : « Aun entre los más preciados de verdaderos y legítimos castellanos tampoco hay igualdad en el modo de pronunciar, porque lo que unos profieren con toda expresión, diciendo *acepto, leccion, lector, doctrina, propriedad, satisfaccion, doctor*, otros pronuncian con blandura, y dicen *aceto, lecion, letor, dotrina, propiedad, satisfacion, dotor*; unos especifican con toda claridad la letra *x* en los vocablos que la tienen por su origen, y dicen *expresion, exceso, explicacion, exacto, excelencia, extravagancia, extremo*, y otros en unas palabras la mudan en *c*, y en otras en *s*, diciendo *ecceso, eccelencia, espresion, esplicacion, esacto, estravagancia, estremo*; unos expresan las consonantes duplicadas en varias voces, diciendo *accento, accidente, annata, innocencia, commocion, commutacion*, y por el contrario otros no las usan, y dicen *acento, acidente, anata, inocencia, comocion, comutacion*; de suerte que es innegable la variacion y diversidad en la pronunciacion. » Por manera que cuando hallamos impresas en

1. Lo que va demostrado hasta aquí hace ver la sinrazón con que preceptistas modernos toman en nuestros autores de los siglos XVI y XVII por *licencias poéticas* lo que era su manera natural de pronunciar. En general puede afirmarse que la doctrina de las licencias poéticas se basa en hechos mal explicados, por ignorancia de la historia de cada lengua.

obras de Mayáns (1697-1781) varias de estas palabras conforme á la pronunciación popular y rimadas del mismo modo en los versos de Gerardo Lobo (1679-1750), no es aventurado pensar que todavía las usaba así parte de la gente culta.

No está por demás recordar que de estos conflictos han quedado curiosas reliquias en ditologias como *respecto* y *respeto*, *retratar* y *retractar*, *práctica* y *plática*, *signo* y *sino*, *acto* y *auto*.

La exposición que precede nos deja seguir los pasos con que ha ido introduciéndose la escritura y pronunciación etimológicas. A lo que puedo entender, no habrá hoy, como las había en la primera mitad del siglo pasado, persona de mediana cultura literaria que diga *dotor*, *satisfación*, *acetar*, pronunciaciones relegadas ya al vulgo. La introducción de la *x* ha encontrado más tropiezos. La Academia misma que sistematizó su empleo conforme al origen, se vio obligada á reconocer en 1815 (8ª edición de la Ortografía) que « *extraño*, *extrangero* no podían pronunciarse sin alguna aspereza y afectación » y en regla especial dio por lícita la sustitución de *x* por *s* antes de consonante. Prosodistas modernos han trocado los frenos, y suponiendo que la pronunciación etimológica es la castiza y propia del castellano, nos dicen que al pronunciar con *s* tales vocablos se empobrece de sonidos la lengua (Sicilia), que este es un abuso modernamente introducido (Bello), y la Academia condena ahora « este abuso, con el cual sin necesidad ni utilidad, se infringe la ley etimológica, se priva á la lengua de armonioso y grato sonido, desvirtuándola y afeminándola... » Para mí es patente que en todo esto hay un esfuerzo notorio para acomodar la lengua á un tipo prosódico extraño, latino en los siglos XVI y XVII, francés del XVIII en adelante.

Cuando empezaron á cultivarse con esmero las humanidades en España, fue para muchos punto de honor, en emulación con el italiano, mostrar la excelencia de la lengua castellana por « la gran similitud que tiene con la latina, tan estimada y celebrada por muy excelente entre todos los lenguajes del mundo ; » como

decía Ambrosio de Morales, hablando del ensayo que hizo el maestro Pérez de Oliva de escribir un diálogo que lo mismo podía leerse en castellano que en latín (uno y otro abominables, por cierto). De aquí el que desentendiéndose de la pronunciación escribieran algunos *subjecto*, *delicto*, *auctor*, *auctoridad*, *districto*, *fructo*, *lucto*, *sceptro*, *distincto*, *puncto*, *satisfaction*, *perfection*, etc. Semejante ortografía pedantesca, contraria á la tradición fonética y á la tendencia natural de la lengua, provocó una reacción parecida á las que se han dejado ver en tiempos posteriores; y si consideramos que aquélla era la predilecta de los impresores salmantinos, como aparece, por ejemplo en las obras de los dos Luises, de Léon y de Granada, y que los principales contradictores fueron andaluces, no será mucho que veamos ahí otra prueba de la rivalidad entre los literatos de esos centros literarios. Que los inconvenientes de la desconformidad entre la escritura y los sonidos saltasen antes á los ojos de un poeta que á los de un prosista, nos lo explican muy bien las recomendaciones que hacía el madrileño Eugenio de Salazar á sus hijos para cuando imprimiesen sus versos : « Que en lo que toca (les decía) á los vocablos terminantes, que son los vocablos postreros de cada verso, los ponga el impresor como van, sin quitar ni añadir letra, aunque le parezca que no va buena la ortografía; porque si algunos terminantes van con menos letras escritos de las que á él le parecerá que han de llevar, aquello se hace y permite y es necesario por causa del consonante, que no sería bueno, si fuesen los tales vocablos escritos con todas sus letras. Ejemplos desto. Para dar consonante á *tanto* decimos *santo* sin *c*; porque si dijésemos *sancto* con *c*, no sería consonante. Para dar consonante á *vino* decimos *dino* sin *g*; porque si dijésemos *digno* con *g* no sería consonante. Para dar consonante á piloto decimos *doto* sin *c*; porque si dijésemos *docto* con *c*, no sería consonante.... Y desta manera habrá otros muchos terminantes en esta obra que parecerán mal escritos, y no lo están, sino bien, conforme á las leyes de poesía; y si de otra manera se escribiesen, estarían mal.

Por lo cual el impresor y el que le ayudare á corregir, miren mucho en esto, no lo yerren, pensando que aciertan; sino sigan puntualmente el registro, que está muy corregido, y acertarán, y no echarán á perder la obra. » (Gallardo, *Ensayo*, IV, col. 328.)

Semejante expediente apenas resolvía la cuestión á medias. Fernando de Herrera, de quien era apasionado Salazar, no se anduvo por las ramas é intentó una reforma fundamental que cortaba de raíz el mal; hízolo en su edición y comentario de las obras de Garcilaso (1580). En algunas cosas se redujo á poner en vigor las enseñanzas de Nebrija; v. gr. al escribir *cual*, *cuanto*, *cuatro* en lugar de *qual*, *quanto*, *quatro*; al distinguir completamente los oficios de la *u* y la *v*, usando la primera solo como vocal y la segunda solo como consonante : *una*, *nuevamente*, *provar*. En cuanto á los oficios de la *i* y la *y* siguió y rectificó la doctrina del mismo, que al paso que escribía *Reina i señora*, *ai*, *mui*, *Egipto*, empleaba la *i* también en *io*, *maior*; Herrera, practicando lo primero, enmendó lo segundo escribiendo *yo*, *mayor*. Siguióle igualmente en el uso de la *h*, no poniéndola sino cuando era aspirada : *hizo*, *hablar*, *hasta*, y omitiéndola en los demás casos : *abilidad*, *aver*, *ombre*, *umilde*, *Caldea*, *fantástico*, *retórica*. De él tomó también el empleo del acento para distinguir las voces que escribiéndose con unas mismas letras pueden llevarlo en diferentes sílabas : *hállo*, *sáco*, *llámo*; mas *traxo*, sin acento, porque no cabe confusión. Pero lo más importante de la reforma consiste en la luz que nos da sobre la pronunciación corriente á fines del siglo XVI, como que Herrera se propuso conformar á ella la escritura; decláralo en estos términos en su prólogo el Maestro Francisco de Medina : « A reduzido [Herrera] a concordia las vozes de nuestra pronunciacion con las figuras de las letras, que hasta aora andavan desacordadas, inventando una manera de escrevir mas facil i cierta que las usadas » (p. 10); [1]

1. En contrario de lo que pudiera suponerse, el Mtro. Medina no aceptó de todas las reformas de Herrera sino el escribir *cual*, *cuando*. (Robles, *El culto sevillano*, p. 324).

y el mismo Herrera lo encarece diciendo en la dedicatoria : « Escogí este argumento, con tanta novedad i estrañeza casi peregrina al lenguage comun, assi en tratar las cosas, como en escrevir las palabras. » La originalidad del empeño consistía en reducir á sistema la ortografía fonética con más rigor que Nebrija, exponiéndose al hacerlo á ser « aborrecido de todos y vituperado como ombre arrogante, que dexado el camino real que hollaron nuestros padres, sigue nuevas sendas llenas de aspereza i peligros », como temía el Maestro Medina. No puede negarse que ya por ese tiempo algunas de las voces que escribía Herrera á la popular corrían entre los literatos con la pronunciación etimológica; pero su obra es documento inapreciable para comprobación del uso común.

Herrera distingue cuidadosamente, conforme á la ortografía tradicional, lo mismo en la escritura que en las rimas, la *z* y la *ç* (*hazer*, *parecer*, *mudança*, *estrañeza*, *cabeça*), la *s* y la *ss* (*beso*, *tesoro*, *impresso*, *assi*, *riquissimo*), la *x* y la *g*, *j* (*dexar*, *hija*, *acoger*, *gemido*). En cuanto á *b* y *v*, sigue también con fidelidad la tradición, si fundándose ó no en una diferencia correspondiente de pronunciación, es cosa que no sé decidir (*valor*, *mover*; *deve*, *aprovar*, *escrevir*, *adornava*, *embevecer*; *bien*, *aborrecer*; *caber*, *recibiera*). No escribe *h* sino cuando debía aspirarse conforme á la etimología, y la estructura de sus versos prueba el cuidado que en esto ponía (*hazer*, *hallar*, *hermosura*, *hollar*, *hundir*; *aver*, *ermano*, *ombre*, *umano*).

Ejemplos de las asimilaciones de que especialmente tratamos aquí, tomados del Comentario á Garcilaso :

ct : t : *afetacion*. *afeto*, *afetuoso*, *defeto*, *defetuoso*, *doto*, *dotissimo*, *dotrina*, *efeto*, *inafetado*, *letores*, *perfeto*, *vitoria*, *vitorioso*.

cc : c : *aciones*, *dicion*, *elecion*, *perfecion*.

pt : t : *conceto*.

mn : n : *calunia*.

x : s : *esaltacion*, *esencion*, *eceder*, *ecelencia*, *ecelente*, *ecelentissimo*, *esclamacion*, *escusado*, *estender*, *estrangero*, *estremo*.

gn : n : *dino, dinidad, indinado, inorancia, inorante, insine, sinificacion, sinificante, sinificar*.
ns : s : *mostroso* (pero *instruido*, p. 10).
sc : c : *diciplina, aciende, deciende* [1].

Entre los primeros seguidores de Herrera de que tengo noticia figura el valenciano Cristóbal de Virués, en su *Monserrate* (Madrid, 1587-8), en cuyo prólogo leemos : « I porque algunos amigos q' an visto la ortografia q' uso en mi escritura, me obligan a dar alguna razon della, digo, que por parecerme la mas propia, mas facil, i de mas dulce pronunciacion que ser puede a la lengua en q' escrivo, la uso assi siguiendo a los doctos i curiosos modernos que l'an inventado, con maravillosa consideracion i pulicia a mi parecer, el cual en esto i en todo lo demás sugeto i rindo al mas acertado. » En la carta que cuando se publicó por primera vez el poema dirigió Baltasar de Escobar al autor, y que va al principio de las ediciones siguientes, le decía : « Querria hablar aqui tambien un poco de la ortografia, loando el parecer de V. M. en avella seguido, pero escluyome por andaluz i apasionado della. » En la tercera edición, que Virués hizo en Madrid, 1609, se lee esta advertencia : « La ortografia

1. Sobre otras particularidades de la ortografía de Herrera véase Gallardo, *Ensayo*, IV, col. 1309, y Morel-Fatio, *L'Hymne sur Lépante*, pp. 16-9. Indignado Sicilia de la licencia que había dado la Academia de pronunciar *s* en vez de *x* antes de consonante, entre otras cosas, clama así : « ¿Se desea convertir la lengua castellana de dulce en dulzona, de lírica en prosaica, de heroica en romancera, de señora, y de gran señora, en plebeya? ¡Cómo no alzan la voz en su defensa los buenos poetas que aun nos quedan, cuando ven que se les va adulterando poco á poco aquel metal exquisito con el cual trabajaron los *Herreras*, los Mendozas, los Argensolas, los Vegas, los Leones, y tantos otros, á quienes se nos hace cada día más difícil de imitar y reproducir! ¿Qué responderá la Academia á la posteridad acerca de este depósito sagrado sobre el cual permite y aprueba que entren los profanos, y que manos impuras lo desluzcan y despilfarren? » (I, XXIV). Permítaseme añadir otra pregunta : ¿no es esta elocuencia para desternillarse de risa?

que lleua este libro se puso a persuasion del autor del, y no como en la imprenta se usa. »

Como lo deja ver Escobar, fue entre los andaluces donde tuvo más apasionados la ortografía fonética. Observóla con bastante exactitud Juan de la Cueva, según se ve en la *Conquista de la Bética* (Sevilla, 1603), y particularmente en las poesías que de él ha sacado á luz Wulff (Lund, 1887), y lo mismo hizo Jáuregui en el *Aminta* (Roma, 1607); Mateo Alemán, que al imprimir su *San Antonio de Padua* (Sevilla, 1605), se inclinó á seguirla en algunos puntos, v. g., en la distinción de la *v* y la *u* y en el empleo de *c* por *q* en voces como *cual*, *cuanto*, la extremó hasta el último punto en su *Ortografía* (México, 1609), canonizando varias de las alteraciones que por esos tiempos padeció la pronunciación castellana. « Lo que pretendo introduzir (decía), solo es que á la lengua imite la pluma, i que si dijeremos *Eneida*, *martir* ó *tirano*, que no estemos obligados à escrivirlo con *y* Pitagorica, ni pongamos *h* à la *citara*, que le daña las cuerdas, i suena mal con ella, ni *aumentar* con *g*, despues de la *u*, ni *onor* con *h* al principio, *disension* con dos eses, *salmo* i *salterio* con *p*, que seria dar motivo à que si algunos tuviesen à quien lo escriviese por discrepto, no faltarian otros que lo infamasen de nepcio, i donde ai contrarios pareceres, lo seguro es lo mas llano. Digase cada cosa como suena, pan el pan, i carne la carne, como esta dicho, estampemos con letras las mismas que pronunciamos, no añadiendo ni quitando pues no es necesario » (f. 18 v°). « Lo que cerca de nuestra ortografia toca (dice en otra parte) vemos oi començado à correjir, i reformar algunas cosas por los modernos, à quien la razon à obligado à considerar cuan adelante ivan pasando semejantes barvarismos, multiplicandose à gran prisa. Sea Dios loado que ya en Castilla i en mi patria (si dijera mejor madrasta [*sic*]) Sevilla, se an levantado injenios nacidos i cultivados en ella, que van poniendo los ombros en sus escritos, contra la tropa de las impropriedades que se nos ivan introduziendo » (f. 49). Como

estuviese ya consumada la confusión de la *x* y la *j*, *g*, opta por *j* para las combinaciones que antes se representaban *ja*, *ge*, *gi*, *jo*, *ju*; *xa*, *xe*, *xi*, *xo*, *xu*; admitiendo esta letra solo al fin de palabra. La exclusión de la doble *s* arguye también que la diferencia entre ella y la sencilla había desaparecido. Es singular que mantenga todavía la distinción entre *ç* y *z*, y que funde en la pronunciación la de la *b* y la *v*, diferenciándolas como antes. Por lo que hace á la asimilación de los grupos de consonantes, sigue á Herrera: *çarater*, *dicion*, *impercetible*, *inorancia*, *caluniador*, *ecepcion*, *esplicar*. Advierte, no obstante, con respecto á la *x* que « tambien la ponemos en las diciones compuestas con *extra*, i otras derivadas de la lengua latina, diziendo *exemplo*, *extraordinario*, *exaltacion*; que aunque sea verdad que no diria mal, cuanto à nuestro vulgar el que dijese *anejo*, *esaltacion*, *ejemplo*, *estraordinario*, uno i otro se permite, pero no en *conexo*, que con *j* diria *conejo*, i ai mucho de malvas à malvas » (f. 74).

De todas las reformas propuestas por Alemán pocas alcanzaron aceptación entre los partidarios de un sistema ortográfico mejor. Jáuregui en sus *Rimas* (Sevilla, 1618) solo admitió el empleo de *n* en lugar de *m* antes de *b* y *p* (*onbre*, *conpone*); lo mismo hizo el P. Martín de Roa en sus vidas de Doña Sancha Carrillo y la Condesa de Feria (Sevilla, 1615); aunque éste abandonó á sus antecesores en el uso de *c* por *q* (*qual*, *quando*). Villegas, que al fin de sus *Eróticas* (Náxera, 1617) hizo poner: « A costa del Autor, i por el corregida la *ortographia* », apenas siguió la distinción de *u* y *v* de *i* y *y*, y echó además por otros rumbos, como escribiendo *çh* en vez de *ch* (*muçhaçho*), y dando la preferencia á la *ç* sobre la *z* intervocal (*yacer*, *decir*, *hacer*, *raçones*), lo cual parece representar el hecho efectivo de la desaparición del segundo sonido. Divergencias semejantes comprometen siempre las reformas nacidas de impulso individual, sin contar con la resistencia que oponen la tradición y la rutina.

Pero acaso fue el Mtro. Correas quien por esos tiempos (1627-1630) dio el golpe de gracia á la ortografía fonética: que suele

contribuír no menos á desacreditar las reformas la falta de concierto entre sus defensores que el empeño de llevarlas rigorosamente á sus últimas consecuencias. El Catedrático de Salamanca dio á la lengua escrita aspecto tan extraño empedrándola de *kk*, *xx*, *rrrr* (v. gr. *konxugazion*, *Xazinto*, *rregla*, *onrra*), que se rieron de él y de su intento. No obstante, para la historia de la lengua son sus obras tan importantes como el Comentario sobre Garcilaso, pues comprueban los cambios que en cincuenta años se habían cumplido. Para él *z* y *ç*, *s* y *ss*, *x* y *j* ó *g* no tenían diferencia alguna en el sonido, al paso que la *h* conservaba su antigua aspiración; y por lo que hace á nuestros grupos de consonantes, los simplificó sin piedad: *karater*, *korreto*, *doto*, *rreto*, *korruto*, *inkorruto*, *dizion*, *elezion*, *inperfezion*, *esamen*, *esento*, *esperimentar*, *korruzion*, *ditongo*, *inovar*, *dino*, *kostar* (constar), *ostante*, *oxezion*, etc. (Viñaza, núms. 134, 566). Lo más singular del caso es que de Sevilla, donde había comenzado el impulso, vino uno de los primeros contradictores, que fue Juan de Robles. Hizo en 1629 la censura de la ortografía que Correas había expuesto en su *Trilingüe*, y en el *Culto sevillano* (1631) defendió la ortografía etimológica, rechazando los calificativos de necios y bárbaros con que Alemán había regalado á sus seguidores. No obstante, en la práctica fue menos rigoroso que en los principios, y aceptó la distinción entre la *i* y la *y*, entre la *v* y la *u*, y escribió *cual*, *cuando*, *filosofia*, *catedra*, *metodo*. Mostróse sí intransigente con las reformas materiales del abecedario y con la introducción de signos extrangeros como la *k* y el apóstrofo, y cuanto á los grupos de consonantes de que hemos estado tratando, defiende la práctica que después ha prevalecido. « En los demás vocablos (dice) que tienen aquellas letras ordinarias de *c*, *p*, *g*, que parecen redundantes, las pongo generalmente como los antiguos, especialmente si son de dos sílabas, como *docto*, *pacto*. Solamente la quito en *fruto*, por estar ya recibido, y en *santo*, porque le queda con la *n* bastante cuerpo para sonar. Y lo mismo hago en los que tuvieren la misma razón, como en *aumento*, *redentor*,

que sin la *g* y la *p* quedan suficientemente sonorosos. » En suma Robles usaba casi en un todo la ortografía que hoy usamos. (*El culto sevillano*, pp. 294-333 : Sevilla, 1883.) No cumple á mi propósito examinar otras tentativas de reforma ortográfica hechas posteriormente.

Por algunos datos copiados arriba aparece que en tiempo de Herrera era varia la pronunciación en voces como *docto*, *afecto*, de modo que él quiso introducir la uniformidad reduciéndolas todas al tipo antiguo ; de que se colige que su reforma fue sistemática, como lo demuestra además la idea que puso en planta de suprimir el punto de la *i* y de la *j*. Virués parece que se ató más á la pronunciación, y en algunas cosas hubo de poner particular cuidado, como la distinción entre *s* y *ss*, tanto que empleaba la última al principio del segundo componente (*viasse*, *prosseguia*, *ressonante*, *sobressalto*) ; lo mismo hemos de pensar de la *h* aspirada, pues que indicó la sinalefa omitiéndola en *i evillas* (f. 103 : Milán ; 88 v° : Madrid, 1609) ; y así hemos de creer que si escribía *hovero* (*ib.*) era porque pronunciaba esta voz como hoy la pronuncia el vulgo en Cuba y Venezuela. Jáuregui y Alemán, que vinieron después, descubren la rapidez con que la *h* se había ido enmudeciendo y las confundiéndose con la *ss*. El primero cae en la contradicción de escribir *s'hallasse*, *l'hallamos*, *d'hijo*, y de conservar la *h* en muchos otros casos en que cometía sinalefa : *naturaleza hizo*, *engañosa herida*, *rostro hermoso*. Virués, constante en simplificar las combinaciones *pt* (*concetos*, *batismo*), *x* (*esalar*, *esagerar*, *eceder*, *ecesso*, *ecelente*, *estremo*, *esperto*), *sc* (*lacivo*, *dicierno*), *bs* (*assoluto*, *assolver*, *assolucion*, *ostinacion*, *inosservante*), hace excepción entre los que tienen *ct* (*afeto*, *invito*, *noturno*, *conflito*) de *doctamente*, entre los que tienen *cc* de *accion*, entre los que tienen *mn* (*coluna*, *onipotente*, *-encia*) de *imno*, entre los que tienen *gn* (*inora*, *inorancia*, *indinado*, *disinio*) de *benignidad*, *digno*, *indigno*, *repugnancia* ; entre los que tienen *ns*, fuera de las voces antiguas como *costar*, *mostrar*, *demostrar*, no hallo otra en que omita la *s* que *trasportacion* (*instante*, *instrumento*, *transparente*,

transformar). En Jáuregui y en Roa se nota que ha adelantado la tendencia etimológica : en el primero se leen *afecto*, *perfecto*, *efecto* (sin *c* en la frase *en efeto*), *aspecto*, *plectro*, *victoria*; *digno*, *venigno*, *magnanimo*, *ignora* (pero *inorante*); *acciones*; *lascivo*, *obstinado*; en el segundo *afecto*, *excelente*, *baptizar*, *baptismo*, *insigne*, *digno*, *significar*. Excusado parece advertir que estas inconstancias pueden provenir del impresor, no acostumbrado á la ortografía reformada; pero por otra parte están conformes con los datos de los diccionaristas. De manera, que, para su tiempo, fue Correas el más sistemático en la doctrina y la práctica.

Otro punto curioso que nos ofrece la ortografía fonética es el uso del apóstrofo, en cuanto nos conduce á conocer la cabida que por esos tiempos tenía la elisión en el lenguaje culto, y sobre todo en verso.

Ante todo citaré la doctrina de Nebrija sobre el particular :

Acontece muchas vezes : que cuando alguna palabra acaba en vocal e si se sigue otra que comiença esso mesmo en vocal : echamos fuera la primera dellas como Iuan de Mena en el labirintho.

Hasta que al tiempo de agora vengamos. Despues de *que* e *de* siguiesse [síguese]. *a* i echamos la .e. pronunciando en esta manera.

Hasta qual tiempo dagora vengamos. A esta figura los griegos llaman sinalepha. los latinos compression. nosotros podemosla llamar ahogamiento de vocales. Los griegos ni escriven ni pronuncian la vocal que echan fuera assi en verso como en prosa. Nuestra lengua esso mesmo con la griega assi en verso como en prosa a las vezes escrive e pronuncia aquella vocal : aunque se siga otra vocal. como Iuan de mena.

Al gran rei de españa al cesar novelo. Despues de .a. siguese otra .a. pero no tenemos necessidad de echar fuera la primera dellas. E si en prosa dixesses : tu eres mi amigo : ni echamos fuera la .u. ni la .i. aunque se siguieron .e. a. vocales. A las vezes ni escrivimos ni pronunciamos aquella vocal como Iuan de mena.

Despues quel pintor del mundo. por dezir.

Despues que el pintor de el mundo. A las vezes escrivimos la : e no la pronunciamos como el mesmo autor en el verso siguiente.

Paro nuestra vida ufana.

Callamos la .a. e dezimos.

Paro nuestra vidufana.

E esto no solamente en la necessidad del verso : mas aun en la oracion suelta. Como si escriviesses. nuestro amigo esta aqui. puedeslo pronunciar como se escrive. e por esta figura puedeslo pronunciar en esta manera nuestramigo staqui. » (*Gram. cast.*, II, 7.)

Los manuscritos y ediciones de aquellos tiempos representan así la sinalefa como la elisión de que habla Nebrija, dando las palabras separadas con todas sus letras, ó conglutinándolas en una sola con una vocal única, sin poner apóstrofo ó signo alguno. Elidiendo una de dos vocales idénticas, se escribía *quel*, *ques*, *questá*, *destar*, *sestá*, *nuestrama*, *andacá*, *llámalacá*, *quieros*, *yos digo*, *nos lo digo*, *comora*; elidiendo la primera de dos diferentes, *dacá*, *sa enamorado*, *macuerdo*, *doma* (dome á) *la Virgen*, *cay* (*que hay*), *no te as dir*, *en ligreja*, *tirte di* (de i, ahí) *solvida*, *cos diga* (que os) *moyere*, *dun*, *nuestramo*. En beneficio de la claridad se suprime á veces la segunda : *yascurece*, *misposa* (Lucas Fernández, p. 33).

De semejantes aglutinaciones ortográficas, cuyos ejemplos son en su mayor parte sacados de nuestros dramáticos primitivos, no se conservaron en la lengua literaria corriente sino las de la preposición *de* con el artículo, con el pronombre de tercera persona y los demostrativos *ese*, *este*, y la de *á* con el artículo masculino singular (*del*, *dellos*, *destas*, *al*). La aglutinación fonética debió de continuar por mucho tiempo en las mismas condiciones que exponía Nebrija, según nos lo indica Valdés en los pasajes siguientes :

« Pero enseñadnos aqui como hareis quando quereis huir de que vengan en lo que scrivis muchas vocales juntas, porque tengo este por gran primor en el escrivir. — Essa es cosa que no se puede enseñar sino teniendo un libro castellano en la mano. ¿ Teneis aqui alguno ? — Pienso que no. — Pues acordáos, quando lo tengais, que yo os lo mostraré. Agora solamente os quiero dezir que, huyendo yo, quanto me es possible, de la conjuncion de muchas vocales, quando la necessidad forçosamente las trae, procuro ensolverlas, y assi escrivo d'esta manera : *En achaque de trama stáca nuestráma*, donde poniendo todas las vocales avia de scrivir *esta aca* y *nuestra ama*, y de la mesma manera : *Ninguno no diga* : *déstágua no beveré* por *de esta agua*. — Esso aveis vos tomado del griego y aun del italiano. — La pronunciacion ni la he tomado del uno ni del otro,

la escritura sí, pero ¿ no os parece á vos que es prudencia saberse hombre aprovechar de lo que oye, vee y estudia, siendo aquel el verdadero fruto del trabajo? —No solamente tengo esso por prudencia, pero ternia el contrario por iñorancia (p. 368 : Böhmer).

« Y unos rasguillos que vos poneis sobre algunos vocablos ¿sirven de lo mesmo que los que se ponen en griego y en toscano? — De lo mesmo, porque muestran al letor que falta de alli una vocal, la qual se quitó por el ayuntamiento de otra que seguia o precedia. — ¿ Porque no ponen todos essos rasguillos? — Porque no todos ponen en el escrivir corretamente el cuidado que seria razon. — Y los que no los ponen ¿ dexan de scrivir las letras que vos dexais? — Ni las dexan todos ni las dexan todas. — Y los que las dexan ¿señalan con aquel rasguillo las que dexan? — No todos. — Porque? — Pienso que porque no miran en ello, como hazia yo antes que tuviesse familiaridad con la lengua griega y la italiana (p. 379). »

Según aparece de las disquisiciones de Böhmer, en la práctica Valdés raras veces empleaba el apóstrofo ó la elisión cuando las vocales eran diferentes (*d'alli*, *l'uno*). Lo que de aquí resulta cierto es que el uso del apóstrofo fue imitado del italiano; su empleo por otros es todavía interesante para conocer en qué casos se omitían algunas vocales. En ediciones italianas, como las que el año de 1553 hizo en Venecia Alonso de Ulloa de la Celestina, de Boscán y Garcilaso, de la Ulixea de Gonzalo Pérez, se halla empleado el apóstrofo en casos como *d'esto*, *d'ella*, *m'arrepintiere* (Boscán, f. 66), *d'un golpe* (*ib.*, f. 66 v°), *rey d'armas* (*Ulixea*, f. 71 v°), *mouime a' cabarla* (*Celest.*, f. 6), *d'entr'ellas* (*ib.*, f. 151), *no's lance* (*ib.*, f. 6 v°). Jorge de Montemayor al reimprimir la *Diana* en Milán por los años de 1560 se sirvió del apóstrofo para indicar las sinalefas, que, según esto, eran para él verdaderas elisiones; así, este verso del libro II, que en la edición anterior de Valencia, se leía :

Cansado esta de oyrme el claro rio

está trasformado en :

Cansado 'sta d'oirm 'el claro rio.

Véase la primera octava del *Canto de Orfeo* en el libro IV :

Escucha, o Felismena 'l dulce canto
d'Orpheo, cuyo amor tan alto a sido :

suspende tu dolor Selvagia, en tanto
que cant' un amador d'amor vencido :
Oluida ya Belisa 'l triste llanto,
oyd a vn triste o Nimphas, qu'a perdido
sus ojos por mirar, y vos pastores
dexad un poco 'star el mal d'amores.

Aquí se ve el cuidado con que se procura conservar la forma de las palabras prominentes y evitar confusiones : *alto a* no podría convertirse ni en *alta* ni en *alto* sin perjuicio de la claridad, ni *canta un* en *cantan*.

Herrera y sus discípulos fueron más mirados que Montemayor en las elisiones; generalmente la limitan á las vocales idénticas, perteneciente una á voz átona, y á la *e* de los pronombres, artículos y partículas monosílabas. Herrera no emplea el apóstrofo en el primer soneto de Garcilaso sino en *m'à traido*, *qu'a mayor mal*, *sè que m'acabo*, *m'entregue*; en el segundo : *qu'è de morir*, *qu'aun aliviar*, *m'es ya defendido*, *no sè 'n que s' à sostenido*, *cuanto corta un' espada*, *i l'aspereza*, *n'os vengueis*; en el cuarto : *d'averse*, *libre 'l lugar*, *d'ir a vêros*, *o ōbre 'n carne i uesso*. Cueva pone apóstrofo en *Cant' el Griego furor* (*Bética*, I, oct. 1ª), *pued' el inmortal*, *Qu'en tan dificil passo no* se *assombre* (oct. 2ª), *onor d'España* (3ª); *m'obligues*, *m'acabes* (II, 2). Jáuregui en el *Aminta* (1607) *qu'en esta*, *d'ella*, *porqu'ella*, *disfraçarm' assi*, *d'ambicion*, *qu'a mi*, *d'amor*, *d'ordinario*, *l'* (le) *à puesto*, *lancarèle 'l dardo*, etc.

Semejantes elisiones se conservan hoy dondequiera en el habla corriente, popular y familiar. Según Araujo, la frase « Te pego una patada que te destripo » se pronuncia en España : *Tepéguna patá que testripo* (*Fonética*, p. 129). De los *Cantos populares españoles* saco estos ejemplos : « Aquí m'acuesto á morir, | Qu'es más cierto que vivir » (I, p. 439); « ¿ Quién te l' ha dicho ? » (I, p. 61); « No me pegu' usté, maestro » (I, p. 52); « Compr' usté poca capa parda » (I, p. 84); « Detrás d'una esquina « (I, p. 297); « Aquí 'stá 'r pae fray Andrés » (I, p. 47); « Las vistió de colorao | Y las puso'n er tejao » (*ib.*);

« La pícara vieja | Qu'está 'n el rincón » (I, p. 49); « Que mi padre 'stá 'n la cueva | Y mi madre 'n la cocina » (I, p. 57); « ¿ Qu'has jecho tô 'l año ? » (I, p. 62). En Colombia son comunes pronunciaciones como « Le di ' úna patada (dio) », « Ech' usté otra copa », « Compr' otra cosa », « Aquí 'st' el padre fray Andrés », « No 'stá' quí »; pero no recuerdo haber oído « Las puso 'n el tejao » sino *pus' en*, ni « Está 'n el rincón » sino *est' én*. De modo pues que existen diferencias de comarca á comarca con respecto á la vocal elidida. Por otra parte, en la elocución esmerada, sea en prosa, sea en verso, no es hoy admisible la elisión sino cuando las vocales son idénticas.

Volvamos al asunto principal de este escrito. En todas partes repugna hoy el lenguaje popular las mencionadas combinaciones de consonantes y otras parecidas; si bien se observan algunas diferencias en la manera de tratarlas. A lo que parece, es el pueblo de Madrid el más fiel á las formas antiguas, según va á verse:

ct del lenguaje erudito ó culto es en Castilla *t*, v. gr.[1] *arquiteto*[a], *artefato*, *atituz*, *ativar*, *ativo*, *caráter*[b], *conduta*, *condutor*, *conflito*[c], *correto*, *corretor*, *defeto*, *detrator*, *diretor*, *ditador*, *ditadura*, *ditamen*[d], *ditar*, *dotor*, *dotoral*, *dotrina*, *edito*, *efetivamente*[e], *efeto*[f], *endireta*[g], *epata*, *esatituz*, *esato*[h], *espetáculo*[i], *espetador*, *espetativa*, *espetorar*, *espetro*[j], *estrutura*, *fator*, *fatoría*, *fatura*, *fratura*, *imperfeto*, *introdutor*, *invito*, *ispetor* y *espetor*[k], *letoral*, *otava*, *otubre*, *pato*[l], *perfetamente*[m], *prefetura*, *prenotar* (pernoctar), *prospeto*, *proyetar*, *redatar*, *redator*, *refratario*, *retificar*, *retituz*, *reto* (*recto*)[n], *retor*, *retratar* (retractar)[o], *tradutor*, *vítima*[p], *vitoria*, *Vitoriano*[q].

Dicho se está que éstas y otras formas semejantes se usan más ó menos en otras partes: *respetive* (con respecto á) es de Madrid como de Santander[r], *latecinios*[s] de Andalucía, en Colombia *laticinios*. »

1. Los comprobantes de cada forma van indicados en seguida, correspondiendo cada letra á la que como llamada va á la derecha de una palabra en el texto. Lo mismo se entiende de las notas que vienen después. — a. Torrijos, *El arte*

A lo que puedo entender, la asimilación es general después de *i*, *o*, *u* : *ditador*, *vítima*; *dotor*, *otava*, *otubre*; *acueduto*, *conduta*, *produto*. Precediendo *a*, *e*, unas veces se asimila la *c*, otras se vocaliza : después de la primera vocal en *i*, *u*; *caráiter* ó *caráuter*; después de la segunda generalmente en *u* : *afeuto*, *efeuto*; en España aparecen de cuando en cuando simultáneamente las varias formas; en Colombia dice el vulgo más bien *efeuto* que *efeto*.

cc es vulgarmente *c* en Castilla[1] : *aceder*[a], *ación*[b], *acionar*[c], *afición*, *condución*[d], *convición*, *direción*[e], *distración*[f], *estración*, *faciones*[g], *introdución*[h], *ispeción*, *istrución*[i], *lecion*[j], *perdileción* (pred.), *prefeción* (perf.), *prefecionarse*, *proteción*[k], *recoleción*[l], *satisfación*[m], *sustración*.

Después de *a*, *e* se vocaliza á menudo la primera *c* : *aicion*, *faicion*, *direicion*.

pt es ahí mismo *t*[2] : *acetable*, *acetar*[a], *adatable*, *adatar*, *adotar*,

---

de bien hablar, Madrid, 1865; del mismo son tomadas las demás palabras que en esta y en las listas siguientes no llevan indicación alguna. — b. López Silva, *Migajas*, p. 56. — c. id. *Los Madriles*, p. 193. — d. Bretón, *D. Frutos en Belchite*, I, 16. — e. Frontaura, *Tiendas*, p. 10. — f. Id., *ib.*, p. 94. — g. Bretón, *Dios los cría*, II, 13; *D. Frutos en Belchite*, III, 3. — h. López Silva, *Mig.*, p. 131. — i. López Silva, *Barrios bajos*, p. 148. — j. Frontaura, *Tiendas*, p. 45. — k. López Silva, *Mig.*, p. 102; *B. B.*, p. 80 — l. Cruz, *Sainetes*, II, p. 515; Frontaura, *Tiendas*, p. 119. — m. Id., *ib.*, p. 10. — n. López Silva, *Mig.*, p. 101. — o. « Si lo dices con segunda, | *Retrátute*, porque estás | Denigrando la memoria | De una mujer más honrá | Que la Venus. » (López Silva, *L. M.*, p. 25.) — p. Frontaura, *Tiendas*, p. 277; López Silva, *Mig.*, p. 131. — q. Id., *ib.*, p. 107. — r. Id., *B. B.*, p. 118; Pereda, *Sotileza*, pp. 70, 80, 413. — s. *D. Quij. de la Manchuela*, p. 267.

1. a. López Silva, *Mig.*, p. 114; *B. B.*, pp. 89, 93. — b. Id., *B. B.*, pp. 55, 71, 183; *L. M.*, p. 87. — c. Id., *B. B.*, p. 218. — d. Id., *L. M.*, p. 48. — e. Id., *Ib.*, p. 128. — f. Id., *Ib.*, p. 204. — g. Id., *B. B.*, p. 48. — h. Id., *Ib.*, p. 206. — i. Id., *Ib.*, p. 228. — j. Id. *Mig.*, p. 153; *B. B.*, pp. 93, 120; *L. M.*, p. 202. — k. Id., *Mig.*, pp. 103, 141. — l. Id., *L. M.*, p. 67. — m. Id., *B. B.*, pp. 69, 219.

2. a. Cruz, I, p. 285; Taboada, *Titirimundi*, p. 232; López Silva, *Mig.*, pp. 84, 144; *B. B.*, pp. 48, 160, 234; *L. M.*, pp. 177, 179. — b. Id., *L. M.*,

adotivo, *atituz*, *caturar*, *conceto*[b], *corrutor*, *Egito*[c], *escético*, *esceto*, *intercetar*[d], *otar*, *preceto*, *recetáculo*, *recetor*, *retil*.

En España y en América se vocaliza á veces la *p* : *conceuto*.

mn es *n* en todas partes[1] : *calunia*, *caluniador*, *caluniar*[a], *coluna*, *colunaria*[b], *ginasia*[c], *indenización*, *indenizar*[d], *ónibus*[e], *onipotencia*, *onipotente*, *solene*, *solenizar*.

gn es dondequiera *n*[2] : *asinatura*, *beninidad*, *consina*, *consinar*[a], *consinatario*, *dinidá*, *espunable*, *Inacia*[b], *Inacio*, *incónito*, *indinarse*, *indinidá*, *indino* y *endino*[c], *inominia*, *inorancia*, *inorante*[d], *inorar*[e], *insine*, *insinias*[f], *insinificancia* y *ensinificancia*[g], *malinidá*, *malino*[h], *manetismo*, *manificencia*[i], *manífico*[j], *manituz*, *persinarse*, *repunancia*, *repunante*, *repunar*, *resinarse*[k], *sinificar* y *senificar*[l].

Vocalízase la *g* en la pronunciación que alguna vez se oye entre el vulgo colombiano *maunífico*, *la Maunífica* (*el Magnificat*). Por asimilación dicen en Andalucía *irnoro* en lugar de *ignoro*[e].

ns es *s*[3] : *circuspezto*[a], *circustancia*[b] y *cercustancia*, *circustante*[c],

p. 19. — c. Bretón, *D. Frutos en Belchite*, I, 1. — d. López Silva, *L. M.*, p. 198.

1. a. López Silva, *L. M.*, p. 70; *Mig.*, p. 55. — b. Id., *B. B.*, p. 79. — c. Id., *Mig.*, p. 95; *B. B.*, p. 32. — d. Id., *Mig.*, p. 95. — e. Frontaura, *Tiendas*, p. 176.

2. a. López Silva, *B. B.*, p. 196. — b. Id., *Ib.*, p. 193; *Mig.*, p. 137; Frontaura, *Tiendas*, p. 94. — c. Las dos formas son comunísimas dondequiera que se habla castellano, lo mismo que la acepción de travieso, mal intencionado, perverso : « Luego dirán que somos gente *indina*, | Porque siempre reñimos en la calle » (Cruz, II, p. 200); « Y no lo estraño de ti | Que al fin eres un ratero | *Endino*; de quien lo estraño | Es de esa señora » (Id., *Ib.*, p. 258); « No callo, no callo. | ¡Pícaro! ¡Traidor!... ¡*Endino*! » (Bretón, *D. Frutos en Belchite*, III, 3; Item, *Dios los cria*, III, 18); *Cant. pop. esp.*, III, p. 239. — d. López Silva, *Mig.*, p. 55. — e. *Cant. pop. esp.*, II, p. 121. — f. López Silva, *L. M.*, p. 200. — g. Id., *Ib.*, p. 115. — h. Id., *Mig.*, p. 153. — i. Id., *L. M.*, p. 107. — j. Id., *Mig.*, p. 85. — k. Id., *B. B.*, p. 120. — l. Id., *L. M.*, p. 205; Bretón, *Un novio á pedir de boca*, II, 1; *Dios los cria*, II, 6.

3. a. López Silva, *L. M.*, p. 20. — b. Id., *Ib.*, p. 50; *B. B.*, p. 87. — c. Id.,

cospirar [d], *costancia*, *costante*, *costar* (*constar*) [e], *costipar* y *costipado*, *costitucion*, *ispeción*, *ispecionar*, *ispetor*, *ispirar*, *istancia*, *istante*, *istigar*, *istinto* [f], *istituto* [f], *istrucion* [f], *istruido* y *estruido*, *istrumento* [g].

Por lo que hace á la partícula compositiva *tras* ó *trans*, en el lenguaje culto corriente se dice generalmente *tras*; la forma latina, en mi concepto, no es admisible sino en los compuestos que existían ya en latín, y que de ahí hemos tomado directamente. Nada hay que objetar á que se diga *transcribir*, *transcurrir*, *transfigurar*, *transformar*, *tránsfuga*, *transverberación*; sería por el contrario ridículo emplear la misma forma de la partícula en formaciones netamente castellanas, como *trasabuelo*, *trasalcoba*, *trasanteayer*, *trascantón*, *trascocina*, *trasconejarse*, *traspalar*, *traspapelarse*, *traspasar*, *trasplantar*. Según lo cual no son analógicas las pronunciaciones *transbordar*, *transflorear*, *transfregar*, *transmudar*.

x es siempre *s* para el vulgo; en el lenguaje culto no se pronuncia generalmente la *x* á la latina sino antes de vocal: *examen*, *existir*, *exhortar*; antes de consonante tiene todavía este modo de pronunciar algún resabio de afectación, por más que digan los gramáticos y prosodistas. Ejemplos de *s* por *x* antes de vocal en el habla popular [1]: *aprosimar* [a], *esagerar* [b], *esato* [c], *esigir* [d], *esigencia* [e], *esistir* [f], *másime* [g], *prósimamente* [h], *reflesionar* [i], *seso* (*sexo*) [j].

El lenguaje popular aligera todavía otras combinaciones propias del erudito [2]: *bd* : *d* : *Odulio* [a], *súdito* [b]; — *bj* : *j* : *ajurar*, *ojetar* [c],

---

B. B., p. 103. — d. Id., *Mig.*, p. 182. — e. Id., *Ib.*, p. 89; *B. B.*, p. 183; *L. M.*, pp. 101, 191. — f. Araujo, *Fonética*, p. 66 — g. López Silva, *Mig.*, p. 145; *L. M.*, p. 144.

1. a. López Silva, *B. B.*, pp. 46, 126. — b. Id., *Ib.*, p. 57. — c. Id., *Mig.*, p. 131. — d. Id., *Ib.*, p. 101; *B. B*, pp. 20, 102. — e. Id., *B. B.*, p. 107. — f. Id., *L. M.*, pp. 27, 59, 79. — g. Id., *B. B.*, p. 56; *Mig.*, pp. 140, 161. — h. Id., *L. M.*, p. 40. — i. Id., *B. B.*, pp. 69, 89. — j. Id., *Ib.*, pp. 13, 67; *L. M.*, p. 59.

2. a. López Silva, *L. M.*, p. 169. — b. Así en Nebrija; al fin de muchas cartas de Santa Teresa se lee: « Indina sierva y súdita de V. S. » — c. López Silva, *B. B.*, pp. 33, 184. — d. Id., *B. B.*, p. 108. — e. Id., *Ib*, pp. 192, 213; en

ojeto[d]; — *bc*, *bs* : *c*, *s* : *asolutamente*[e], *asoluto*[f], *astración*, *ocecarse*[g], *osequiar*[h], *osequio*[i], *oservar*[j], *ostante* y *estante*[k], *ostáculo*, *ostinarse*[l], *ostruír*, *susistir*[m], *susistencia*; — *bt* : *t* : *sutiniente*; — *dj* : *j* : *ajudicar*; — *nm* : *m* : *comoción*[n]; — *pc* : *c* : *nucial*, * oción*; — *rs* : *r* : *perpicaz*, *supertición*, *superticioso*.

Algunas de estas combinaciones se evitan á veces por vocalización, como en *oujeto*, *ousequio*, *ausoluto*; otras por metátesis, v. gr. *prespectiva* (Col.)[o], *prepicaz* (Esp.), *prespicaz* (Col.), *suprestición*, *supresticioso* (Col.)[p]; otras por acomodación analógica, como en *nuncias*[q], *nuncial*[r] por *nupcias*, *nupcial*, á semejanza de *nuncio*, *Concención*[s] por *Concepción* á semejanza de *Ascension*, *Asunción*.

El pueblo castellano [1] cuando presume de hablar bien[a], acude además, para evitar las agrupaciones cuestionadas, al singular recurso de convertir la primera consonante en *z*, prueba de que ésta es su articulación favorita. Véanse ejemplos sacados de López Silva : *ct* : *afeztar*[b], *azto*[c], *aztualmente*[d], *carázter*[e], *coleztivamente*[f],

Nebrija se halla solo *assolver*. — f. Taboada, *Tit.*, p. 236. — g. López Silva, *B. B.*, p. 120; *L. M.*, pp. 57, 117, 176. — h. Id., *Mig.*, p. 107; *L. M.*, p. 105. — i. Id., *Mig.*, p. 83; *B. B.*, pp. 7, 8. — j. Bretón, *Un novio á pedir de boca*, II, 1; López Silva, *Mig.*, p. 53; *B. B.*, pp. 45, 69; Pereda, *Esbozos*, p. 332. — k. López Silva, *B. B.*, p. 85; *L. M.*, p. 106; « No *estante* su compromiso, | Yo creí que esa traidora | Querría á Balbino ahora | Como algún día le quiso » (Bretón, *Dios los cría*, III, 6). — l. Así en Nebrija. — m. López Silva, *L. M.*, p. 191. — n. Esta forma era común entre la gente culta á principios del siglo pasado; véase atrás, p. 287. La asimilación *comigo* por *conmigo*, usual en Asturias (Munthe, p. 39), ocurre á cada paso en las ediciones del siglo XVI : Encina, *Teatro*, pp. 19, 45; Torres Naharro, I, p. 25; el traductor anónimo de Plauto, ff. 12, 44 v°, 48 v°; Villalobos, *Anfitrion*, f. 8 v°; Morales, *Crón.*, I, f. 321 v°. — o. Así en Nebrija. — p. Así escribía Santa Teresa; *Vida*, p. 47. — q. Bretón, *Un novio á pedir de boca*, I, 1. — r. López Silva, *L. M.*, p. 26. — s. Id., *B. B.*, p. 130.

1. a. « El pueblo bajo suprime las *k* del segundo grupo, todas de origen erudito, o las cambia en *u* : *efeto o ejeuto* por *efecto*; *aspeto* o *aspeuto* por *aspecto*; los del pueblo que presumen ablar bien dizen *efezto*, *aspezto* » (Araujo, *Fonética*, p. 59). — b. *B. B.*, p. 61. — c. *Ib.*, pp. 34, 55. — d. *Ib.*, p. 151. — e. *Ib.*, pp. 66, 175. — f. *Ib.*, p. 34. — g. *Ib.*, p. 33. — h. *L. M.*, p. 121. — i. *B. B.*,

colezlividad[g], *conflizto*[h], *conduzta*[i], *direztor*[j], *dozto*[k], *inseztos*[l], *intazta*[m], *laztar*[n], etc. — *pt.* : *corruztor*[o]; — *mn* : *hizno*[p], *solezne*[q]; — *gn* : *dizno*[r], *indizno*[s], *indiznación*[t], *iznorar*[u], *maznate*[v], *repuznante*[w], *repuznar*[x]; — *bd, bj* : *azdomen*[y], *suzjefe*[z].

Dicho se está que semejante coexistencia de formas populares y eruditas ocasiona confusiones y restauraciones falsas [1]. Así, correspondiendo la *n* popular á *gn* y *mn*, los ignorantes suelen decir *alugno*[a], *calugnia*[b], *solegne*[c] por *alumno*, *calumnia*, *solemne*, introduciendo la *g* que pertenece á *repuna*, *repugna*; y aun hacen lo mismo con *impune*, *impunemente*, pronunciando *impugne*,

pp. 63, 86. — j. *Ib.*, p. 215. — k. *Ib.*, p. 102. — l. *L. M.*, p. 198. — m. *B. B.*, p. 123. — n. *Ib.*, p. 217. — o. *Ib.*, p. 108. — p. *L. M.*, p. 68. — q. *B. B.*, p. 31. — r. *Ib.*, p. 31. — s. *Ib.*, pp. 11, 153. — t. *Mig.*, p. 194. — u. *B. B.*, pp. 6, 22, 86. — v. *L. M.*, p. 194. — w. *B. B.*, p. 129. — x. *Ib.*, p. 197. — y. *Ib.*, pp. 103, 208. — z. *Ib.*, p. 215.

1. a. López Silva, *B. B.*, p. 227. — b. Id. *Ib.*, p. 92. — c. Bretón, *D. Frutos en Belchite*, I, 1. — d. López Silva, *B. B.*, p. 174. — e. En latin decadente se halla ya *peremnis* por *perennis* — f. López Silva, *L. M.*, pp. 46, 89. — g. Se halla en la *Disertación* que precede al *Discurso de las enfermedades de la Compañía por el P. Juan de Mariana*, p. 51 : Madrid, 1768. Es común en varias partes de América. — h. Con este error se tropieza en ediciones españolas antiguas y modernas ; v. g. *Obras de Don Luys Carrillo y Sotomayor*, f. 27 : Madrid, 1611 ; Saavedra, *Corona gothica*, p. 475 : Munster, 1646 ; *La invención de la Cruz*, de López de Zárate, f. 10 vº : Madrid, 1648 ; *Obras varias* del mismo, p. 57 : Alcalá, 1651, etc. ; llega á tanto el abuso que en una edición latina de Quinto Curcio hecha en Madrid, 1787, por un Don Pablo Antonio González y Fabro (dos renglones de títulos), está constantemente escrito *Occeanus*. He oído pronunciar así á personas decentes en mi patria, y no sería imposible que hayan hecho y hagan lo mismo escritores de más ó menos fama ; pero achacar esta barbaridad ú otras de la misma estofa á Lope de Vega, á Baralt y á Hermosilla, porque así se halle en alguna edición de sus obras, ó de alguna obra suya, me parece temerario, mientras no se pruebe que así lo escribieron ellos ; porque no se repetirá lo bastante que los impresores á cada paso componen, no lo que el autor puso, sino lo que ellos de ordinario hablan. — i. Matute y Gaviria, *Bosquejo de Itálica*, p. 132. — j. Robles, *El culto sevillano*, pp. 29, 322 (Sevilla, 1883). — k. Amador de los Ríos, *Hist. crít.*, V, p. 110. — l. López Silva, *B. B.*, p. 63. — m. Id. *Ib.*, p. 132.

-mente[d], á pesar de que estas voces no tienen ni *g* ni *m* (lat. *impunis*, compuesto de *poena*); á semejanza de *solemne* dicen también malamente *peremne* y *peregne* por *perenne* ó *perene*[e]. De igual manera, *adoctar*, *concecto*, *prececto* por *adoptar*, *concepto*, *precepto*, y á la inversa *efepto*, *direpto*, *repto* por *efecto*, *directo*, *recto*, se originan de que formas populares con *t* sola tienen en el habla erudita ó culta unas veces *ct* y otras *pt*. *Concección*, *occión*[f], *recección* por *concepción*, *opción*, *recepción* se han ajustado al modelo de *condución* : *conducción*. La coexistencia de *acidente* y *accidente*, *ocidente* y *occidente*, *aflición* y *aflicción* ha dado *áccido*[g] por *ácido*, *occéano*[h] por *océano*, *afición*, *contricción*, *edicción*[i], *erudicción*[j], *tradicción*[k], por *afición*, *contrición*, *edición*, *erudición*, *tradición*; la de *escepto* y *excepto*, *esento* y *exento*, *esistir* y *existir*, *reflesión* y *reflexión*, á *eccena* por *escena*, *occeno* por *obsceno*, *acceso* por *absceso*, *acsoluto*, *acsolutamente*[l] por *absoluto*, *-amente*, *ocsequio*[m] por *obsequio*, *ocservar* por *observar*, *adhexión* por *adhesión*, *confexión* por *confesión*. De las pronunciaciones y grafías *esponer* y *exponer*, *esterior* y *exterior* nace que muchos escriban *explendor* (lat. *splendor*), *expléndido* (lat. *splendidus*), *expontáneo* (lat. *spontaneus*). *Exófago* por *esófago* (gr. οἰσοφάγος), nombre técnico del tragadero, es disparate comunísimo entre los cuasi-ignorantes, y aun se halla en un diccionario castellano.

R. J. CUERVO.

NOTA

Por ser, á lo que se me alcanza, poco conocida la edición de la *Diana* de Montemayor que cito en la pág. 299, espero disculparán los lectores que dé aquí algunos pormenores sacados del ejemplar que de ella poseo. De ahí se colegirá su importancia para la biografía del Autor y la bibliografía de la obra, supuesto que hubo de ser hecha por el mismo Montemayor en el tiempo que estuvo en Italia antes de su muerte, ocurrida en febrero de 1561.

En el número 1915 del Catálogo de Salvá se lee : « Antes de salir de las impresiones del siglo XVI. haré mención de una sin fecha que he visto, la cual no solo pertenece á él, sino que es sin duda de las más antiguas de esta célebre novela : *Diana los siete libros de la Diana de Jorge de Monte Mayor. Ala ylustre Señora Barbara Fiesca Cavallera Vizconde.* Milano, *Andrea de Ferrari,* s. a. 8° let. curs. 4 hojas prels. y 188 foliadas. » G. Schönherr en su estudio sobre Montemayor (Halle, 1886) la menciona refiriéndose á Salvá, y le da en la bibliografía la misma colocación que éste, al fin de las ediciones del siglo XVI; de donde saco que no la ha visto ni hallado otra noticia sobre ella.

La portada es así :

Diana | Los siete | libros dela | Diana de | Jorge de Monte | Mayor. | Ala ylustre Señora Barbara Fiesca | Cavallera Vizconde. | (un trébol). Con preuilegio que na die lo pueda | vender, nj inprimir eneste estado | de Milan sin licencia | de su Autor. | So la pena contenida enel original.

Al fin : In Milano per Andrea de Ferrari, | nel corso di porta Tosa.

Como dice Salvá, es un volumen en 8° en letra cursiva de 188 páginas dobles, con cuatro hojas de principios sin paginación; las signaturas corren de B á BB; A corresponde á las cuatro hojas de principios y BB al medio pliego final. A la vuelta del título escudo de armas de España.

En lugar de la dedicatoria á D. Ioan Castella de Vilanova que lleva la edición de Valencia, reputada como la primera[1], y de la cual se halla ahora en la Biblioteca Nacional de París el ejemplar que perteneció á Salvá[2], tiene la siguiente :

A la Ylustre | Señora Barbara Fiesca cauallera | Vizconde Iorge de | Monte mayor.

1. Véase Schönherr (Georg) : Iorge de Montemayor, *Sein Leben und sein Schäferroman die* « Siete libros de la Diana », *nebst einer Uebersicht der Ausgaben dieser Dichtung und bibliographischen Anmerkungen herausgegeben* von G. S., Halle, 1886, Niemeyer, pp. 80 sgs. — *Revue Hispanique*, t. II, pp. 304 sgs.

2. *Réserve* Y[2] 230.

Que sin el fauor de V. S. no pueda Diana entrar en Italia no ai porque espantarme, pues solo el basta para que (aunque sea como es pastora) pueda hablar en presencia de todos los principes della. Y sila del cielo toma el resplandor de Apolo para comunicalle al mundo, bien es que esta lo tome de V. S. en quien le ai tan grande ques fuera de toda humana cõsideracion, ella salio a luz en España (a ruego de algunas Damas, y Cavalleros, que yo deseava con plazer) debaxo de protecion ajena ya hora viene aesta provincia felicissima debaxo del anparo de V. S. que no sera menos onrra para el libro que gloria para mi pues acerte a hazer tan buena eleçion. Suplico a V. S. ponga los ojos (prime mero que eneste pequeno seruiçio) en la voluntad y animo cõ que lo hago. y pues a dado V. S. tanta onrra ala naçyon Española y tanta autoridad a su lengua vulgar, no se le niege ala hermosa Diana por auer sido pastora de tanto valor y hermosura que por sola ella merece su Libro ser estimado y favorecido de V. S. Vale.

Naturalmente falta la octava que en la edición de Valencia va dirigida al mismo señor á quien ésa fue dedicada; falta también el soneto de Gaspar de Romani al autor; ocupan su lugar los dos siguientes, que preceden al de Hierónimo Sampere.

Luca Contile
à Giorgio Monte maggiore.
Sonetto.

O sacro cigno del famoso Tago,
Dunque puoi tanto fra l'humane genti,
Si che col canto sai mirabilmente
Di Diana produr nouella imago?
Dunque tu nel cantar sonoro e mago
Hai la triforme Dea visibilmente
A gli occhi nostri comparir presente,
Onde il mondo diuien tranquillo e vago?
Dunque dal chiaro ciel, dal centro oscuro
Hai piu che Orpheo saputo con la cetra,
Far la Dea, d'ogni notte chiara duce?
Deh, perch'io di veder suoi lumi curo
Piu ch' altro ben, da lei sol gratia impetra
Ch' io tenebroso Luca, de sua luce.

De Don Geronimo de Texeda al Autor.
Soneto.

Si al celebrado Tajo ympetuoso
Sireno con tu musa enriqueciste,

Y tanto al claro Ezla engrandeciste
Como el toscano, al Sorga deleitoso;
No me nos al ynsubre llano hunbroso
(A cuyos canpos por subien veniste)
De nueua yerva, y flores lo vestiste
Con onrra del Tesin, y el Poo famoso.
Ado con dulçe canto nos mostraste
La hermosura y gracia sobre humana
D'aquella de qu' l mundo dexas lleno :
Y tanto a ti, ya ella, sublimaste
Que noay a quien mirar sino a Diana
Ny a vn ay aquien oyr sino a Sireno.

En el texto lo más importante que he notado es la adición de cuatro octavas en el canto de Orfeo (libro IV), después de la 18ª, las cuales dicen así :

A Plania lampuñana mas hermosa
que l'hermosura misma, y mas perfecta
mirad pastores, yuereis la cosa
que mas animas rrinde ylas subjeta
mirad por una parte quan graciosa :
por otra ved quangrave, y quan discreta:
y vereis destas partes hecho untodo,
que a todas las del mũdo excede el modo.
Aquella clara luz que rresplandece
de modo quel sol, huye y selesconde
doña artemisa es sola, qu'engrandece
la ynsigne yalta casa devizconde.
la flor d'Italia es ella y quiemerece
estar a dondestà : que bien rresponde
linaje a' hermosura, y jentileza
ya quanto pudo dar naturaleza.
Mirad Barbara estanga, aquien s'inclina
no solo Amor, sino Minerva, y Marte
dond' ai tanta beldad que s'imagina
que solo alli parò natura, y arte :
su discrecion, suplatica diuina
para escreuilla yo soi poca parte :
ni bastan las cien lenguas dela fama
para saber loar tan alta dama.

Quien es aquella fenis da [do ha] mostrado
su fuerça y su poder naturaleza?
quien es la que oi al mundo a despojado
de gran valor, virtud, bondad grandeza?
quien es esta dezi dò s'ansumado
la hermosura, gracia y jentileza?
doña Luisa de lugo y de mendoça
aquien la poca edad no haze moça.

Tampoco es idéntico el orden de las tres últimas estrofas del mismo canto; designándolas con sus primeras palabras, en la edición de Valencia se siguen así : *Doña Ysabel — La que esparzidos — Aquella que alli veis*; en la de Milán así : *La qu'esparzidos — Aquella qu'alli veis — Doña Ysabel.*

Cotejados otros pasajes, resulta que, fuera de esto, las dos ediciones, salva alguna que otra variante ortográfica, son idénticas [1]. Por de contado que en una y otra el libro cuarto termina con estas palabras : « Y acabando de cenar, y tomando licencia de la sabia Felicia, se fuè cada uno al aposento que aparejado le estaua ; » que es donde posteriormente se pegó la historia del Abencerraje y la mora Jarifa, modificando el texto así : « Y acabando de cenar, la sabia Felicia rogo a Felismena que contasse alguna cosa, ora fuesse historia, o algun acaescimiento que en la prouincia de Vandalia uuiesse succedido, lo qual Felismena hizo, y con muy gentil gracia començo a contar lo presente... »

La señora á quien va dedicada la obra parece ser la que Litta en la familia de los Viscontis (*Famiglie celebri italiane*, tav. XIII) designa así : Barbara di Pietro Luca Fieschi, conte di Crevacuore, segunda mujer de Gian Luigi Visconti, uno de los embajadores

1. El texto en la milanesa se halla con mejor ortografía que las pícaras muestras que van copiadas, y muchas veces corrige á la valenciana (*apacentauan* por *apascentauan*, *enredandose* por *enrredandose*, *ocasion* por *occasion*, etc.) La variante más sustancial que hallé, fuera de las que maniesté arriba, es al fin del *argumento* : Valencia : « Debaxo de nombres y estilo pastoril ; » Milán : « Debaxo de nombres pastorales. »

enviados á Trento en 1541 á recibir á Carlos V. La Artemisa de la 2ª octava añadida al Canto de Orfeo debe de ser la que el mismo Litta (ib.) pone en seguida entre la misma familia, dándola como mujer de Alessandro Botta di Pavia; y Plania Lampuñana debe de ser de la familia Lampugnani, muy relacionada con los Viscontis (*Ib.*, tav. XII).

Luca Contile, el autor del primer soneto copiado, fue literato muy nombrado en aquellos tiempos y tuvo muchos dares y tomares con los españoles, como que por largos años sirvió a Fernando de Avalos y al marqués del Vasto, y cabalmente en marzo de 1560 pasó á Milán llamado por el marqués de Pescara, á cuya mediación debió sin duda el empleo de comisario en Pavia, que empezó á desempeñar en julio de 1562. Murió en esta ciudad el año de 1574 (Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, XII, 1330 sgs., Milano, 1824).

Si existiese realmente en edición de 1587 *La Diana de Montemayor, nuevamente compuesta por Hieronymo de Texeda, castellano interprete de lenguas, residente en la villa de Paris*, cabría sospechar que eran uno mismo el autor del segundo soneto y el continuador de la novela, pues entre el uno y la otra no mediarían sino unos veintisiete años; pero tal fecha es sin duda error de los traductores españoles de Ticknor, III, p. 537, de donde otros lo han tomado. El ejemplar de que habla Ebert, existente en la Biblioteca Nacional de Paris, donde lo he visto, y el que poseyó Ticknor (Ticknor-Julius, Suppl. 157) son ambos de 1627, y en ambos se dice que la obra fue impresa á costa del autor, sin ninguna alusión á otra edición anterior, ó á que el autor hubiera conocido á Montemayor, cosa de que difícilmente hubiera dejado de hablar. Lo cierto es que los traductores españoles tomaron su primera noticia de Brunet y erraron el año; éste dice : « Cette troisième partie, qui fait suite aux deux précédentes, est peu connue, et n'a pas été réimprimée »; aquéllos : « No se reimprimió, y fue siempre poco conocida en España, pues ni Nicolás Antonio ni Cerdá tuvieron conocimiento de ella »; lo de no

haberse reimpreso es muy cierto en Brunet, que da la fecha de 1627; y no lo sería en los otros, que dan 1587, pues la de 1627 sería reproducción de ésta última. Por manera que mediando unos sesenta y siete años entre éste en que Tezeda publicó a su costa la continuación siendo intérprete de lenguas en París, y la época en que salió el soneto, es de creer que soneto y continuacion son obras de dos tocayos y no de una misma persona.

Para decir la suerte que corrieron las cuatro estrofas añadidas al canto de Orfeo, sería menester consultar mas ediciones de las que ahora tengo a la mano. Baste saber que algunas, sin duda las que siguieron la original de Valencia, ni rastro ofrecen de ellas (v. gr. Barcelona, 1614); y que tal elogio de damas italianas sugirió a alguno la idea de alabar a las *Damas de Aragon y Catalanas, y algunas Castellanas*, edicion que por primera vez se anuncia, segun el catálogo de Schönherr, en la edicion de Zaragoza por Miguel de Guesa, 1562. En la de Venecia, 1574, por Io. Comenzini, cuya portada promete en iguales términos la adicion, ocupan el lugar de aquellas cuatro otras sesenta y seis, si bien se conservan idénticos los dos versos finales de la cuarta referentes a Doña Luisa de Lugo y Mendoza. Ignoro si alguna vez fue exactamente reimpresa la edicion que ha dado margen a estas líneas.

DOS SONETOS

ATRIBUIDOS Á

LUPERCIO LEONARDO DE ARGENSOLA

I

En nuestra época que ha consagrado la propiedad literaria en las leyes, están á la orden del día las restituciones de obras á sus verdaderos autores. Rioja el cantor de todas las flores, con estos rebuscos y críticas se ha quedado sin la Canción á Itálica y sin la Epístola moral á Fabio; Don Diego Hurtado de Mendoza sin los célebres sonetos, *Dentro de un santo templo*, y *Pedis, Reina, un soneto*; y sería cuento de nunca acabar, el referir todas las obras de nuestro siglo de oro que han cambiado de dueño en el presente. Lupercio Leonardo de Argensola, que según su hermano Bartolomé,

abrasó sus poéticos escritos
..... y defraudó el deseo
universal de ingenios exquisitos,

seguramente no pudo sospechar nunca que en nuestros tiempos había de ponerse en duda su buena fe literaria, él, que tan poco caso hizo de sus obras poéticas.

Uno de sus admiradores, el duque de Villahermosa, en su discurso de entrada en la Real Academia española, asegura que « entre los mejores sonetos de Lupercio debería contarse, y aun pasar por modelo en el género descriptivo aquel que comienza

Llevó tras sí los pámpanos Octubre

si no le encontráramos en las actas de la Academia de los Noc-

turnos de Valencia á nombre del canónigo Francisco de Tárrega, grande amigo de Lope de Vega ».

El hecho es cierto; pero parecerá extraño que quien en tanto aprecio tenía al Secretario del Conde de Lemos, lo apuntara sin tomarse la molestia de inquirir las razones que militaban en pro ó en contra de nuestro Lupercio en asunto que tan directamente atañe á su probidad literaria.

Hasta que Salvá en su Catálogo, página 62 del tomo I, dió á conocer entre otras composiciones leídas en la Academia de los Nocturnos (cuyas actas originales poseía) el soneto en cuestión, pasó éste como del mayor de las Argensolas y durante su vida y hasta nuestros días se le ha atribuido siempre que se ha reimpreso.

El caso, sino único en la historia literaria, no es de los más frecuentes, porque los hechos son de tal naturaleza, que como se verá, el dilema es evidente : ó Tárrega hurtó el soneto á Argensola ó el poeta aragonés lo copió desfigurándolo del valenciano. Estos hurtos eran sin duda frecuentes en aquella época, pues Lope de Vega en su *Laurel de Apolo*, Silva 3ª, aludiendo á casos de esta índole, decía :

No habiéndose quejado, como es claro
Siendo parte y aún todo Sannazaro,
Disfrazábase el hurto, y ya es de modo
Que al propio dueño se lo venden todo.
Escalan libros, manuscritos tientan;
Unos trasladan mal, otros inventan;
Que no hay, sea público ó secreto,
Seguro verso, frase ni conceto;
Y aciertan bien, porque de aqui á veinte años
Ni los propios sabrán ni los estraños,
Si fué, cuando el concepto ó verso espante,
Primero el inventor que el trasladante.

Nuestra acusación que al pronto podría considerarse irrespetuosa, abónala como se ve el Fénix de los ingenios, que por su elevada posición literaria, pudo conocer y juzgar mejor que

nadie la buena fe y probidad literaria de nuestros autores del siglo de oro.

El Presidente de la Academia de los Nocturnos encargó en efecto al canónigo Tárrega en la sesión anterior á la del día 21 de Marzo de 1594 la composición de un soneto con este título « A un pensamiento » y llegado el día 21 de Marzo, « acudiendo todos á la hora que ordenan las instituciones » (fórmula de las actas) el académico Miédo, es decir Tárrega, leyó el siguiente soneto :

A UN PENSAMIENTO

Llevó trás si los pámpanos Octubre,
Y con las muchas lluvias insolente
No sufre Turia márgenes ni puente,
Mas antes los vecinos campos cubre.
La sierra como suele ya descubre
Coronada de nieve l'alta frente,
Y apenas el sol vemos al Oriente
Quando la dura tierra nos lo encubre.
Sienten el mar y selvas ya la saña
Del aquilon, y encierra su bramido
Gente en el puerto y gente en la cabaña;
Y Fabio en el umbral de Thais tendido
Con vergonzosas lágrimas lo baña
Debiéndolas al tiempo que ha perdido.

Tal es el texto de este célebre soneto según puede verse en la página 193 del tomo III de las actas originales de la Academia de los Nocturnos, existentes hoy en la Biblioteca nacional de Madrid.

La primera vez que aparece en letras de molde el soneto, es á nombre de Lupercio Leonardo de Argensola en 1605 y en las *Flores de poetas ilustres* del antequerano Pedro Espinosa, impresas en Valladolid, si bien la licencia para publicar tan preciada antología lleva la fecha de 1603. La tercera composición inserta es precisamente el soneto en cuestión.

LUPERCIO LEONARDO DE ARGENSOLA

Lleva[1] trás si los pámpanos Otubre,
Y con las grandes lluvias insolente,
No sufre Ibero márgenes ni puente,
Mas antes los vecinos campos cubre.
Moncayo como suele ya descubre
Coronada de nieve la alta frente,
Y el sol apenas vemos en Oriente,
Cuando la dura tierra nos lo encubre.
Sienten el mar y selvas ya la saña
Del aquilon, y encierra su bramido
Gente en el puerto y gente en la cabaña.
Y Fabio, en el umbral de Tays tendido,
Con vergonzosas lágrimas lo baña,
Debiéndolas al tiempo que ha perdido.

El plagio, mejor dicho el hurto, no puede ser más evidente, pues ambos sonetos son idénticos, no habiéndose hecho más mudanza que la necesaria para dar carácter local á la composición según la distinta patria de ambos autores : en el del poeta aragonés se habla del Ebro y del Moncayo; en el del valenciano, del Turia y de la sierra. Podría creerse que Espinosa había obrado por su cuenta y que él era quien había incurrido en error, atribuyendo por equivocación ó á sabiendas, la composición á Argensola, sin que éste tuviera arte ni parte en todo ello.

Pero no es así : en el mismo año de 1605 publicó Micer Andrés Rey de Artieda los *Discursos, epístolas y epigramas de Artemidoro* en casa de Angelo Tavanno, incluyendo en su celebrada obra dos sonetos de Lupercio Leonardo : el que es objeto de nuestro estudio y aquel otro que comienza *Dentro quiero vivir de mi fortuna* calificado el último por Lope de Vega como obra

1. En las ediciones de las *Rimas* de las Argensolas (Zaragoza, 1634) se lee *Llevó*. No hemos visto con título este soneto más que en un manuscrito de la Biblioteca nacional de Madrid, M 2. página 160, donde se le intitula « A un enamorado ».

perfecta en su *Relacion de las fiestas que hizo Madrid en la canonizacion de San Isidro* y elogiado el primero en la *Introduccion á la justa poética de San Isidro* por el mismo ingenio como « modelo de la nueva poesia » y más tarde en la *Silva 2ª* de su *Laurel de Apolo*. En Castilla y en Aragón pues, dos poetas y famosos, Espinosa y Artieda en vida de Lupercio y de Tárrega publicaron el mismo año de 1605 el soneto, siguiendo idéntico texto y atribuyéndolo ambos á Argensola, sin que haya llegado hasta nosotros ni el rumor de la más leve contradicción. Antes al contrario lo que hay si, es, aparte de los testimonios de Lope de Vega gran amigo de Tárrega, una aquiescencia directa y expresa de Lupercio Leonardo, pues una de las composiciones laudatorias del libro de Artieda, que van al frente de los *Discursos de Artemidoro* es precisamente otro soneto de Lupercio y no indigno de su nombradia literaria. Dice así :

El vulgo vano (siervo de la fama
Que de estatuas y títulos se admira)
A la ganancia vil atento aspira
Y á todo lo demás vanidad llama.
El sabio la virtud sin prendas ama,
Por los títulos vanos no suspira,
De la ganancia infame se retira
Y solo á si se alumbra con su llama.
Desto nos dejas admirable ejemplo,
Oh Diogenes nuevo, no rendido
Al favor de Alejandros ó Mecenas.
En ti dos grandes Scévolas contemplo,
Uno del justo Marte favorido
Otro de la que dió su nombre á Atenas.

Ante semejantes hechos la duda que pudiera existir acerca de si la atribución del soneto á Argensola había de pesar sobre los editores y no sobre Lupercio, desaparece : puesto que Lupercio mismo elogia á Artieda en un libro donde con su consentimiento sin duda, hubo éste de insertar el soneto. Si Artieda hubiera hecho imprimir sus *Discursos de Artemidoro* en cualquiera otra población que no fuera Zaragoza, cabría suponer que Argensola sin

conocer el libro había hecho el soneto: pero esto no pudo ocurrir porque en 1605 seguramente se encontraban en Zaragoza ambos ingenios y en aquella comunicación y aquel trato que la clase de elogios de Argensola prueban sin duda alguna. La estancia de Artieda en la capital del reino de Aragón por aquel tiempo, todos sus biógrafos la consignan más ó menos abiertamente y el mismo Lope de Vega es testigo en este punto, como resulta de las frases que le dedica en el *Laurel de Apolo*, silva segunda. Es además muy probable opinión, pues Artieda imprimió en Zaragoza su libro y las otras obras que de él se conocen fueron impresas precisamente donde consta que residía al darlas á la imprenta: su situación por otra parte, no era muy desahogada como se desprende del soneto de Lupercio que dejamos trascrito y de las frases que le dedicó Cervantes en su *Viaje del Parnaso* donde nos lo presenta

Mas rico de valor que de moneda:

circunstancias todas que hacen en extremo probable que fuera á vivir á Zaragoza con su hijo mayor Andrés que estaba al servicio del duque de Alburquerque, virey de Aragón. La estancia de Argensola en Zaragoza desde el mes de Agosto de 1603, después de la muerte de la Emperatriz Doña María de Austria, de la que fué secretario, hasta que partió para Nápoles en 1610, con el mismo empleo cerca del célebre conde de Lemos, es un hecho notorio en cuya comprobación pueden verse las cartas suyas que se conservan, la biografía de Latasa y la nota de la página 21 del tomo primero de las *Obras sueltas* de los hermanos Argensolas coleccionadas recientemente por el conde de la Viñaza.

Pero todavía sube de punto la extrañeza que ciertas coincidencias producen, considerando que Artieda era académico de la de los Nocturnos con el nombre de Centinela, y que si bien no asistió á la sesión en que Tárrega leyó el soneto, estaba entonces en Valencia en continua comunicación con

la junta famosa
De los que Turia en sus riberas cria,

según la frase de Cervantes en el capítulo III de su *Viaje del Parnaso*; y en 1601, contribuyó con todos los demás poetas de la *junta famosa*, con Guillen de Castro, con Gaspar de Aguilar, con Jerónimo Mercader, con Carlos Boyl, con el mismo Tárrega á formar *El Prado de Valencia* que Gaspar Mercader publicó en aquella ciudad en casa de Patricio Mey. De suerte que parece probable que Artieda tuviera conocimiento de que Tárrega había leído como suyo el soneto en la Academia de los Nocturnos : no obstante lo cual y por constarle su legítimo autor, decidióse á publicarlo en sus *Discursos de Artemidoro* como de Argensola. Es verdaderamente digno de notarse y no parece que pueda atribuirse á pura casualidad que teniendo Lupercio tantas obras poéticas escritas, escogiera Artieda precisamente el soneto discutido, el cual ni por su asunto ni por el del libro donde había de insertarse podía ni debía ser escogido de preferencia : Artieda como Lope de Vega, como otros literatos, admiraba sin duda tanto el que empieza *Dentro quiero vivir de mi fortuna*, como el que nos ocupa y por eso recayó en ambos la elección, por ser dos composiciones universalmente conocidas de Lupercio y unánimemente estimadas.

Si hubiéramos de creer á Sedano que tenía pretensiones de conocer á los autores de las obras por el estilo de éstas, la cuestión quedaría resuelta desde luego á favor de Lupercio, pues en el tomo primero de su *Parnaso español*, página IX, dice refiriéndose al soneto y al vate aragonés : « Parece que ha querido atribuirse á Don Francisco de Quevedo y como tal se halla estampado en algunas ediciones de este gran poeta; pero el carácter de la versificación sin otras pruebas manifiesta su legítimo autor » Pero Sedano como otros muchos que por sólo el estilo de la composición han resuelto sin otras pruebas las cuestiones sobre propiedad literaria, ha incurrido en tales errores que no nos quedan ganas de seguirle por ese camino. Sin salir de los Argensolas, tenemos para huir de ese criterio el ejemplo de la *Epístola moral á Fabio* que por el carácter de la versificación se la

adjudicó Sedano á Bartolomé Leonardo; Estala después á Rioja; y ahora resulta según las investigaciones de Don Adolfo de Castro que Fernández de Andrada fué su autor.

No hay términos hábiles para considerar el caso como mera coincidencia : pues no se trata de un mismo pensamiento desarrollado en versos diferentes por dos autores, sino del mismo soneto con ligeras variantes : forzosamente uno de los dos hubo de desfigurar el texto primitivo. Es verdad que Tárrega lo leyó como suyo en la Academia de los Nocturnos, pero no es menos cierto que once años después, en vida de Tárrega, se publicó á la vez en dos libros diferentes impresos en distintas poblaciones á nombre del mayor de los Argensolas. Lupercio no protestando de que como suyo se insertara en los *Discursos de Artemidoro* que á su vista se imprimieron, vino expresamente á declararse en público autor de la composición. Artieda insertándolo en un libro suyo que había de ser leído en Valencia por la *junta famosa* con la que tan íntimas relaciones debía conservar, gran seguridad demostraba de que Argensola era el autor. Ocurre además que es preciso suponer en éste una dosis mayor de desahogo para atribuirse en público el soneto no siendo suyo, que en Tárrega que lo leyó como de su *propia invención* en una reunión á la que asistieron sólo siete Académicos y de los menos conocidos, pues ni Virués, ni Aguilar, ni Guillen de Castro, ni Boyl, ni el mismo Artieda acudieron á la sesión.

¿ Quién de los dos pudo tener interés en apropiarse la obra del otro? En Argensola que *abrasó sus poéticos escritos*, no cabe suponer que á costa de una superchería pretendiera aumentar el catálogo de sus composiciones literarias : seguramente que si por cualquier causa, se hubiera apropiado en alguna ocasión el soneto, al saber que Artieda lo escogía para dar al público una muestra de su ingenio, por corto que sea el amor propio que se le conceda, es de suponer que se hubiera apresurado á pedirle que lo sustituyera con otro de su propia cosecha. Tárrega en cambio, había sido uno de los colaboradores más asiduos de la

Academia de los Nocturnos que en 21 de Marzo de 1594, día en que leyó el soneto, estaba á punto de cerrarse. Sucede generalmente en esta clase de Academias que el fuego y entusiasmo de las primeras sesiones va poco á poco apagándose y el cansancio se apodera hasta de los más interesados en su duración. Tárrega sin duda aquel día ó no tuvo la inspiración fácil ó le faltó en absoluto el tiempo para cumplir el encargo del Presidente y echó mano del soneto, objeto de nuestro estudio, cambiando aquellas indicaciones topográficas que en una Academia valenciana hubieran podido causar extrañeza: el Ebro se convirtió en Turia y no teniendo un Moncayo valenciano que oponer al aragonés, se contentó con invocar una sierra sin duda imaginaria, pues ni en Valencia ni en sus alrededores hay sierras que tengan la costumbre de coronar de nieve sus frentes cuando se lleva trás si los pámpanos Octubre. Hasta el desarrollo del soneto se compagina mal con el título que dió el Presidente á Tárrega; pues aunque la vaguedad del título, dejaba ancho campo al poeta para tratar todos los asuntos divinos y humanos, exigía no obstante que Tárrega hubiera expresado algún *pensamiento* y el soneto es más bien una descripción del momento en que Fabio se encuentra tendido en el umbral de Tays que baña con vergonzosas lágrimas, debiéndolas al tiempo que ha perdido. Poeta como Tárrega si hubiera compuesto él mismo el soneto, ajustándose al título que se le dió, seguramente que en él hubiera desarrollado alguna máxima ó moralidad que esto es lo que en suma debía significar el título « A un pensamiento », según la intención del Presidente : pues á no haber querido éste concretar la suya en aquel sentido, se hubiera limitado á encargarle un soneto « á cualquier asunto ».

Casos como el en que suponemos á Tárrega no son por lo demás raros en las Academias literarias, y podríamos citar varios análogos. Sirva de ejemplo como enteramente igual al que nos ocupa el de Don Blas Nasarre, el Amuso de la Academia Madrileña del Buen Gusto en el siglo pasado, que leyó como suya no

una composición corta como Tárrega, sino la *Fábula de Genil* de Pedro Espinosa, obteniendo de tan fino literato como Porcel, que creyó en la originalidad de la obra, elogios como éstos :

Tan dulcemente el Amuso
Cantó del Genil las aguas
Que lo pensé Garcilaso
Viendo que en su vega canta.

No se me oculta que es difícil el caso que pretendemos dilucidar, y que más bien hay pruebas indiciales, que directas y plenas : pero son tan vehementes los indicios y se fundan en hechos tan comprobados que no creemos infundada, ni mucho menos, nuestra opinión, en este interesante punto de nuestra historia literaria, que nadie hasta ahora había pretendido poner en claro. Si sirven estos renglones para que otros más versados en la historia literaria apuren el asunto, no habrá sido tiempo enteramente perdido el empleado en escribirlos.

II

El otro soneto atribuido á Lupercio que forma el objeto del presente artículo es todavía más célebre que el de *Llevó trás sí los pámpanos* como que sus últimos versos han quedado en proverbio. Me refiero al que entre los literatos se conoce por el soneto de Don Juan primero. Impreso *por primera vez* en la segunda edición de la *Poética* de Luzan (Madrid 1789, tomo 1°, pag. 296) si hemos de creer al editor de esta nueva edición quien asegura que *andaba manuscrito* entonces, Quintana lo trascribió con variantes en sus *Poesias selectas castellanas* publicadas en 1807 y de él lo tomaron sin duda Maury para su *Espagne poétique*, Martínez de la Rosa para las Anotaciones á su *Poética* y cuantas antologías lo han publicado posteriormente. El texto de Quintana, idéntico al de la *Poética* de Luzan, á excepción de la variante del quinto verso que más adelante señalamos, dice así :

Yo os quiero confesar, Don Juan, primero
Que aquel blanco y *carmin* de Doña Elvira
No tiene de ella mas, si bien se mira,
Que el haberle costado su dinero.
Pero tambien que me confieses quiero
Que es tanta la beldad de su mentira,
Que en vano *á competir* con ella aspira
Belleza igual de rostro verdadero.
¿ Más que mucho que yo perdido ande
Por un engaño tal, pues que sabemos
Que nos engaña asi naturaleza?
Porque ese cielo azul que todos vemos
Ni es cielo ni es azul : ¡ lástima grande
Que no sea verdad tanta belleza!

Deseando reunir materiales para un libro que, Dios mediante, saldrá pronto á luz, acerca de las frases castellanas de origen literario que han logrado popularidad, tropezamos como era de preveer, con la que termina el soneto : « ¡ Lástima grande que no sea verdad tanta belleza! » Desde la segunda edición de *la Poética* de Luzan hasta el presente, la encontramos siempre, como final del soneto trascrito atribuido al mayor de las Argensolas. No nos bastaron naturalmente autoridades tan recientes para dar por averiguado el caso, y sospechando que acaso se habría publicado en el siglo XVII á pesas de la aseveración de Luzan, acudimos en primer término á verificar la cita en las ediciones más completas de las obras de las hermanos Argensolas. Nuestra diligencia fué vana pues no encontramos el soneto ni en las dos ediciones de las *Rimas* de Zaragoza de 1634, ni en la nueva edición que Don Ramon Fernandez (el escolapio Estala) hizo de ellas en 1786; ni por último en el tomo segundo de los Poetas líricos de los siglos XVI y XVII de la Biblioteca de Autores españoles de Rivadeneyra. Registramos después las ediciones más reputadas del *Arte poética* de Rengifo, de las *Tablas poéticas* de Cascales, del *Trimegisto* de Jimenez Paton, de la *Agudeza y arte de ingenio* de Gracian, de las colecciones de Poesías varias publicadas por José Alfay en el siglo XVII así como las *Flores* de Espinosa, primera y

segunda parte, y por último, la *Retórica* de Mayans, el *Parnaso español* de Sedano, y el *Ensayo sobre traductores* de Pellicer; y en ninguna de estas obras minuciosamente hojeadas, hallamos tampoco el soneto. El Conde de la Viñaza que ha dedicado dos estudios á las Argensolas, reproduciendo muchas obras inéditas de los mismos, no lo incluye en ninguno de ellos : y si bien lo cita como de los Argensolas, no determina á quien de los dos debe atribuirse. El Duque de Villahermosa que en su discurso de entrada en la Academia española, inserta los más famosos ó los cita, ninguna mención hace tampoco del que es objeto de nuestro estudio. No obstante el soneto debía ser conocidísimo en el siglo XVII, pues Calderon en su comedia *Saber del mal y del bien*, acto 3°, escena 6ª, emplea la misma comparación del cielo y acaba diciendo también : « pues no es cielo ni es azul » ; pero confesamos que nuestra poca lectura ó nuestra falta de perspicacia, han sido causa de no averiguar donde fué impreso por primera vez en el siglo XVII, si es que llegó a imprimirse entonces. Después de los impresos recorrimos la mayor y más importante parte de los manuscritos conservados en la Biblioteca nacional de Madrid, que contienen obras de los Argensolas y nuestra solicitud no obtuvo mejor resultado.

Desesperabamos ya de encontrar alguna prueba auténtica de que el soneto era de uno de los Argensolas, cuando la buena ventura nos deparó la amistad del conocido hispanófilo y literato M. Foulché-Delbosc, y comunicándole nuestros infructuosos trabajos, nos puso delante un manuscrito de letra del siglo XVII dedicado exclusivamente á los Argensolas, y hacia la mitad del mismo se encontraba el soneto entre las obras de Bartolomé con las variantes que en letra cursiva señalamos :

A UNA MUJER QUE SE AFEITABA Y ESTABA HERMOSA

Yo os quiero confesar, Don Juan, primero,
Que aquel blanco y *color* de Doña Elvira

No tiene de ella más si bien se mira
Que el haberle costado su dinero.
Pero trás eso confesaros quiero
Que es tanta la beldad de su mentira
Que en *vano competir* con ella aspira
Belleza igual de rostro verdadero.
Mas que mucho que yo perdido ande
Par un engaño tal, pues que sabemos
Que nos engaña asi naturaleza;
Porque ese cielo azul que todos vemos
Ni es cielo ni es azul : ¡ lástima grande
Que no sea verdad tanta belleza !

El manuscrito que con tanta evidencia demostraba que en el siglo XVII se atribuía el soneto á uno de los Argensolas, ha estado siempre en manos de conocidos bibliófilos como Don Bernardo Iriarte, Salvá, el Conde de Benahavis y por último M. Foulché-Delbosc. En la venta de la Biblioteca del Conde de Benahavis se le señaló con el número 1958 y la indicación bibliográfica del catálogo asegura que es el mismo que en el de la Biblioteca de Salvá lleva el número 728. La descripción de este manuscrito en este último catálogo merece ser trascrita, pues da sobre su importancia datos muy interesantes.

« Al ver la antigüedad de este manuscrito, dice Salvá, sin duda de los primeros años del siglo XVII; al observar en la mayor parte de las poesias, variantes de las impresas, siendo en muchos casos de tal importancia, que pueden considerarse como composiciones distintas; al encontrar además infinitas correcciones interlineadas, y borradas las palabras ó versos que debian cambiarse; y al descubrir por fin no estar en las ediciones de Zaragoza ni en la reimpresion de Fernandez, quince sonetos y ocho décimas de Bartolomé, y un soneto, un dístico, un Proemio al certamen del Sm̃m̃o Sacramento, unas estanzas y treinta tercetos de cierta carta principiada de Lupercio para su hermano, habia creido que este códice era autógrafo; pero una nota puesta al márgen de la cancion de San Lorenzo que dice : *está enmen-*

dada esta cancion conforme al original del autor del cual se sacó esta quinta estanza y no hizo más, demuestra que este manuscrito debió confrontarse con el original autógrafo. »

Si hemos pues de dar entero crédito á este manuscrito, que según Salvá hay motivos vehementes para considerarlo cuasi-autógrafo, el soneto en cuestión debe atribuirse al Rector de Villahermosa, ya que las impresiones que del mismo se han hecho hasta ahora no vienen acompañadas de prueba alguna que autorice su atribución á Lupercio. Más conforme el asunto con el carácter seglar de éste que con el sacerdotal de Bartolomé, habrá quizás sido ésta la razón para que se haya impreso siempre á nombre del secretario del Conde de Lemos.

Hay otro soneto de este último que empieza *Ojalá suyo asi llamar pudiera*, impreso en la edición zaragozana de las *Rimas*, que por el asunto, por el tono, por la construcción de los versos tiene con el que nos ocupa gran semejanza y podría atribuirse á la misma pluma que escribió aquél si no supiéramos eran tan gemelas las de los hermanos Argensolas que estas confusiones de estilo pueden en casi todas sus obras producirse. Quizás también el asunto fué causa de que su sobrino Don Gabriel Leonardo de Albion, con nimia severidad en este caso, lo excluyera de las *Rimas*; hipótesis que viene á confirmar en cierto modo que debe atribuírsele y no á su hermano Lupercio en el que no militaba razón alguna para tan excesiva reserva. La versión que publicamos conforme al manuscrito que perteneció á Salvá es, por lo demás, más correcta que la contenida en las *Poesias selectas* de Quintana, hoy la más conocida, donde el primer verso del segundo cuarteto está sin duda viciado, pues habiendo dicho al principio « Yo os quiero confesar, Don Juan, primero » la lógica pedía una segunda confesión en el autor, y en su lugar éste la exije de Don Juan á quien va dirijido el soneto. La lección del manuscrito restablece á nuestro entender la pureza del texto al decir :

Pero tras eso confesaros quiero

que ya en la *Poética* de Luzan aparece en mi sentir viciado, pues dice :

Pero tras esto que confieses qui ero.

La última frase del soneto que ha quedado en proverbio, « ¡ lástima grande que no sea verdad tanta belleza! » no ha sido del agrado de los críticos modernos, que han pretendido ver en ella una contradicción con el resto del soneto; considerándolo manifiestamente opuesta al fin que se propuso el poeta. « Si este intentaba probar, dice Martinez de la Rosa en sus Anotaciones á la *Poética*, que la apariencia que agrada vale tanto como la verdad misma, valiéndose de la inimitable comparacion del cielo, no pudo sin destruir su misma obra, lamentarse luego de que no fuese verdad una cosa tan bella. Lejos de acabar con esa inoportuna reflexion debiera (si es que yo no me engaño) concluir con un pensamiento absolutamente contrario como este ú otro semejante :

Porque ese cielo azul que todos vemos
Ni es cielo ni es azul : ¿ y es menos grande
Por no ser realidad tanta belleza ? »

Habent sua fata libelli y á pesar de las críticas y correcciones más ó menos fundadas de Martinez de la Rosa y de Quintana, que también le sigue en este punto como poco devoto de los Argensolas, precisamente los versos que censuran son los que todo el mundo conoce y cita, aunque la mayor parte desconociendo su autor y obra donde se encuentran. Verdad es, y es justo consignarla, que los encargados de instruir á la juventud española contemporánea, parece que lo están también de presentarle los textos literarios con incorrecciones tales, que si el sistema continúa, dentro de pocos años no habrá quien al salir de nuestros Institutos de segunda enseñanza sepa una sola composición célebre según la escribió su autor. Don Narciso Campillo, catedrático en uno de aquéllos, publicó en 1893 una nueva edición de su *Retórica*, no sé si corregida y enmendada aunque no es de su-

poner por lo que vamos á decir. Propone en ella el soneto como ejemplo de la figura concesión, atribuyéndolo á Lupercio; pero lo trascribe con variantes que no recordamos haber leído en parte alguna: y escoge como texto del último terceto, no el de Argensola, como á cualquiera que fuese algo más catedrático se le hubiera ocurrido, sino aquel otro que como corrección de crítico inventó Martinez de la Rosa en mala hora, con las novedades de la particular invención del Señor Campillo que en letra cursiva señalamos :

Porque ese cielo azul que todos vemos
Ni es cielo ni es azul : ¿ Es ménos grande
Aun no siendo verdad tanta belleza ?

Desde que Quintana publicó el soneto y Martinez de la Rosa puso todo su empeño en mejorarlo, la mala sombra lo ha perseguido constantemente y no ha habido editor ó traductor que no haya puesto en él sus manos pecadoras é irreverentes. El mismo Maury que en su *Espagne poétique* publicó algunas traducciones apreciables de obras españolas célebres, al tocarle su turno á nuestro soneto, lo traduce hasta las palabras *ni es cielo ni es azul*, y se deja en el tintero la frase final

¡ Lástima grande
Que no sea verdad tanta belleza !

contra la cual, por lo visto, debe existir entre ciertos literatos una como secreta conspiración del silencio.

Leon Medina.

ÉCRIVAINS CASTILLANS CONTEMPORAINS

J. M. DE PEREDA[1]

Depuis une trentaine d'années, le roman occupe la première place dans la production littéraire de l'Espagne, au point même d'éclipser les autres genres. Le romantisme avait produit ses œuvres les plus intéressantes dans la poésie lyrique et au théâtre :

---

1. BIBLIOGRAPHIE. Les œuvres de Pereda ont paru en deux éditions, la seconde formant la collection de ses œuvres complètes. En voici la liste avec la date de la première édition : *Escenas montañesas* (1864); — *Tipos y paisajes, segunda serie de Escenas montañesas* (1871); — *Bocetos al temple*, contenant *Los hombres de pró*, longue nouvelle publiée à part dans la collection des *Œuvres complètes*, dont elle forme le premier volume (1876); — *Tipos trashumantes* (1877); — *El buey suelto* (1877); — *Don Gonzalo González de la Gonzalera* (1878); — *De tal palo tal astilla* (1879); — *Esbozos y rasguños* (1881); — *El sabor de la tierruca* (1882), publié à Barcelone dans la *Biblioteca « Arte y Letras »*, avec jolies illustrations de Mestres; l'église de village reproduite sur la couverture est l'église de Polanco ; — *Pedro Sánchez* (1883) ; — *Sotileza* (1884); — *La Montálvez* (1888); — *La Puchera* (1889); — *Nubes de estío* (1891); — *Al primer vuelo* (1891), publié à Barcelone par Henrich et Cie, en 2 vol. illustrés ; — *Peñas arriba* (1895); — *Pedro Sánchez* (1896); — *Pachín González* (1896); — enfin son discours de réception à l'Académie Espagnole est publié dans un petit volume : *Menéndez y Pelayo, Pereda, Pérez Galdós, Discursos leídos ante la Real Academia Española* (1897).

A cette liste, il convient d'ajouter : *Ensayos dramáticos de José María de Pereda* (Santander, 1869). Ce volume, tiré à vingt-cinq exemplaires contient les cinq pièces suivantes : *Tanto tienes, tanto vales* (1861) ; ¡ *Palos en seco* ! (1861) ; *Marchar con el siglo* (1863); *Mundo, amor y vanidad* (1863); *Terrones y pergaminos* (1866).

en fait de romans, il n'avait inspiré que quelques fastidieuses imitations de Walter Scott[1]. On était alors tout entier au moyen âge et à la chevalerie. L'étude de la vie contemporaine attirait cependant déjà quelques écrivains, mais dont les essais ne dépassèrent pas les bornes de la chronique ou du tableau de mœurs : Mesonero Romanos, avec ses *Escenas matritenses*, documents si précieux sur la société espagnole de 1836 à 1842, et Estébanez Calderon, avec ses *Escenas andaluzas* (1847), peuvent passer au moins pour les précurseurs des romanciers réalistes contemporains. C'est à la femme de talent, qui rendit illustre le pseudonyme de Fernan Caballero (1796-1877), que revient l'honneur d'avoir créé le roman de mœurs en Espagne. Elle sut observer et dépeindre avec amour les coutumes populaires de l'Andalousie; et par la vérité de la couleur, le naturel du dialogue, certaines de ses œuvres seraient presque des modèles du genre, si elles n'étaient gâtées trop souvent par une sensiblerie toute germanique, où se révèle l'origine étrangère de l'auteur[2], et surtout par l'abus de dissertations morales puériles et insipides. Le nom de Fernan Caballero reste indissolublement associé à l'idée de littérature édifiante, et la gloire de l'écrivain y a perdu. Le mouvement littéraire, qui suivit la révolution de 1868, fut caractérisé par l'éclosion de toute une école de romanciers. Le roman idéaliste est représenté par Alarcón, un brillant conteur, (mort en 1891) et par M. Juan Valera, humoriste ingénieux et subtil psychologue, nourri de la moelle des grands mystiques et se plaisant à résoudre — ou à embrouiller — les cas de conscience les plus délicats. Le roman réaliste, plus d'accord sans doute avec le génie espagnol, compte toute une pléiade d'écrivains, parmi lesquels deux maîtres, Pereda et Galdós. Les réalistes

1. La meilleure est peut-être le roman de Enrique Gil, *El Señor de Bembibre*. V. *Obras en prosa de D. Enrique Gil y Carrasco*, Madrid, 1883, t. I.

2. On sait que la célèbre romancière était fille du philologue allemand Böhl de Faber, établi à Séville.

espagnols ont la prétention de se rattacher directement, par leur filiation littéraire, aux vieux conteurs picaresques du XVIIe siècle, dont ils ont hérité le goût de la vérité sincère et brutale, de la notation exacte et pittoresque des mœurs populaires. Notre réalisme, disent-ils volontiers, n'est pas d'importation étrangère, mais continue la tradition de Cervantes, de Quevedo et de Mateo Aleman. Et ils ont raison sans doute dans une certaine mesure; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il y a une différence essentielle entre le *Lazarillo de Tormes*, par exemple, et une œuvre de Galdós ou de Pereda. Le roman espagnol, tout en conservant sa saveur de terroir, son caractère *genuinamente* national, a subi l'influence du roman étranger, de Walter Scott, non seulement comme romancier historique, mais comme peintre de mœurs, de Balzac, de Dickens, puis de Zola et même de Tolstoï. L'auteur de *l'Assommoir* notamment trouva en Espagne quelques-uns de ses plus enthousiastes disciples. Pendant quelque temps on ne parla que de naturalisme, et ce fut une femme très intelligente, Mme Pardo Bazán, catholique militante cependant et enragée carliste, qui fut l'apôtre inattendu de la nouvelle doctrine littéraire. Aujourd'hui, en Espagne comme en France, le naturalisme est passé de mode, et la tendance nouvelle est plutôt mystique et tolstoïenne. Il n'y a rien là que de fort naturel : à notre époque de relations intellectuelles si faciles et si rapides entre les diverses nations, chaque littérature subit plus ou moins l'influence de toutes les autres : nous ne devons plus nous attendre aujourd'hui, en franchissant les frontières de notre pays, à trouver du tout à fait nouveau. Les idées dont vivent aujourd'hui en Europe les hommes qui pensent sont sensiblement les mêmes dans tous les pays : les mêmes tendances artistiques ou littéraires se font sentir à peu près partout en même temps. Pour qu'une littérature soit digne d'être étudiée, il suffit sans doute qu'elle exprime, avec un accent personnel, quelques-unes des idées qui flottent dans l'atmosphère intellectuelle d'aujourd'hui. Le roman espagnol, malgré les emprunts qu'il a

faits au roman français et anglais, réserve encore assez de surprises à un public étranger : il ressemble moins assurément à tout ce que nous connaissons que le roman allemand ou italien, et il y a plus d'originalité réelle, à mon avis, chez Galdós et Pereda que chez Sudermann et même Annunzio.

De tous les écrivains contemporains de son pays, J. M. de Pereda est peut-être celui qui a le mieux conservé le pur type espagnol. J'ai même parfois quelque peine à voir en lui un homme de notre temps, et je le prendrais volontiers pour un contemporain attardé de Philippe II. Par ses idées et ses sentiments, en religion comme en politique, par l'idéal qu'il se fait du caractère espagnol, il appartient presque à l'Espagne héroïque du XVIe siècle ; et il en continue aussi plus que personne la vraie tradition littéraire. Nul ne s'est formé moins que lui à l'étude des littératures étrangères, qu'il connaît mal et goûte peu : il n'en a subi l'influence que d'une manière indirecte. Ses maîtres ont été les grands auteurs picaresques, dont il a retrouvé le vigoureux réalisme avec le secret de leur langue si nerveuse et si colorée. Né à Santander, il n'a presque jamais quitté sa ville natale ou les montagnes de sa province, dont il s'est fait avec amour le peintre ; et c'est dans le calme de la vie provinciale, devant les spectacles que lui offrait cette âpre côte cantabrique, battue par les flots d'une mer inclémente et longée par l'énorme barrière pyrénéenne, que s'est développé en toute indépendance, en dehors de toute école, son talent viril et sincère, où l'on respire à la fois l'âcre senteur des brises marines, les aromes des vallées fleuries et l'air vivifiant des hauts sommets.

Durant un de mes voyages d'enquête littéraire en Espagne, j'eus l'honneur de recevoir pendant quelques jours l'hospitalité de Pereda dans sa propriété de Polanco, d'où sont datés presque tous ses romans. Le paysage d'alentour est admirable : de vertes prairies ondulées, des champs de maïs aux tiges hautes et fières ; au delà, de tous côtés, un horizon de montagnes, et très loin, très loin, vers l'ouest, les cimes parfois entrevues des Pics d'Europe...

Et j'ai pu relire là les œuvres du grand romancier, pour les mieux comprendre, au milieu de leur décor vrai.

Pereda est un homme d'une soixantaine d'années, grand et maigre, portant dans toute sa personne un cachet de haute distinction. La tête, d'un beau caractère, fait songer à quelque portrait de Velazquez : on voudrait le voir avec la fraise et le feutre à plumes. Sa courtoisie est exquise, véritable courtoisie d'hidalgo, à la fois noble et familière. Les Espagnols sont souvent de merveilleux causeurs : ils ont la verve et la faconde, la période oratoire, avec en même temps l'humour, la phrase nette et courte, l'expression pittoresque, le trait qui porte. Pereda, comme Castelar, est un causeur incomparable. Il m'a conté en détail sa vie, l'histoire de ses livres. Et j'essayerai parfois, dans le cours de cette étude, pour tracer ici de l'homme une silhouette ressemblante, de reproduire, d'après mes notes, le tour original de sa causerie.

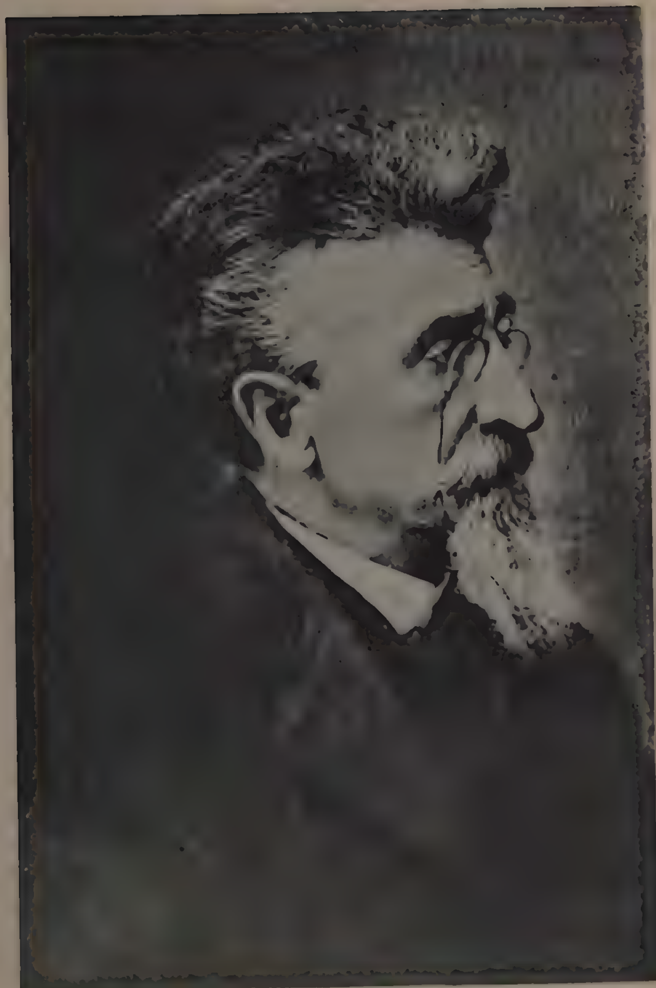
I

La famille de Pereda voulait faire de lui un artilleur. On l'envoya, ses classes terminées, étudier à Madrid. Il y resta trois ans, dont il profita surtout pour observer un peu le monde. Au bout de trois années il s'aperçut qu'il ne pouvait mordre aux mathématiques et s'en retourna à Santander. Sa situation de fortune lui permettait une oisive indépendance. Ne sachant trop que faire, il s'avisa, pour se désennuyer, d'écrivailler un peu. Il publia dans les divers journaux de sa province, notamment dans la *Abeja Montañesa* [1], de petits croquis de mœurs locales, qui furent immédiatement appréciés. Il collabora avec assiduité à un petit journal hebdomadaire, le *Tio Cayetan* (Le Père Cayetan). Le *tio* Cayetan était alors un mendiant très populaire à Santan-

1. Son premier article, intitulé *Las Visitas*, parut en 1859.



REVUE HISPANIQUE Cliché Huertas



REVUE HISPANIQUE Cliché Huertas

der, une sorte de philosophe cynique, dont on s'amusait beaucoup. La petite feuille, qui prit son nom, ne dura d'abord qu'un hiver, mais elle reparut quelques années plus tard lorsqu'arriva la révolution de septembre, la *Glorieuse*, comme disent les Espagnols. Elle combattit alors avec violence la cause révolutionnaire et fut lue dans toute l'Espagne. C'était Pereda qui la rédigeait presque en entier avec un vrai talent de pamphlétaire.

En 1864, il avait collectionné en un volume, sous le titre de *Escenas Montañesas*, divers articles de mœurs — courts récits ou simples tableaux — publiés par lui çà et là. Ce livre marque en Espagne une date littéraire importante, et fait de Pereda le vrai fondateur de la nouvelle école réaliste chez nos voisins. A cette époque, le roman idéaliste florissait encore sans partage au delà des Pyrénées avec les histoires édifiantes de Fernan Caballero et les récits d'aventures de Fernández y González, cet Alexandre Dumas andalou. Pereda, guidé par son instinct artistique, eut l'audace de commencer la réaction. Son réalisme, qui n'empruntait rien au réalisme français, était un retour à la manière des vieux conteurs. Pour se faire présenter au public par un de ses écrivains favoris, il avait demandé une préface à Antonio de Trueba, le conteur alors populaire des provinces basques, écrivain à l'eau de rose, puéril imitateur de Fernan Caballero, bien justement oublié aujourd'hui. Trueba, tout en louant le talent de Pereda, lui reprocha de calomnier la *Montagne*, de la peindre avec une crudité trop brutale. Voilà qui prouve bien que le livre de Pereda apportait quelque chose de neuf, un souci de l'observation sincère, fait pour surprendre et effaroucher maint lecteur.

Ces *Escenas montañesas*, recueil auquel conservent une tendresse particulière les premiers admirateurs de Pereda, permettent d'étudier, dans leur éclosion spontanée, les qualités caractéristiques qui, mises plus tard au service d'une conception d'art plus large, feront un jour de l'auteur un grand romancier. C'est d'abord la faculté essentielle à l'écrivain naturaliste de savoir

observer avec une curiosité sans cesse éveillée ce que la plupart d'entre nous voient tous les jours sans y prêter attention; puis le don de reproduire cette réalité observée dans une langue vigoureuse, trivialement pittoresque. Joignez à cela une vive sympathie pour les mœurs populaires, reproduites sans optimisme de convention dans leur brutalité extérieure, mais avec un sentiment profond de leur poésie intime. Il y a dans Pereda des peintures violentes et audacieuses, jusqu'à des scènes d'alcoolisme; mais il nous intéresse à ses personnages en nous faisant découvrir, sous l'enveloppe rude et grossière, le fond permanent d'humanité; et il nous montre toujours, chez les plus dégradés, quelque sentiment généreux qui survit, quelque noble instinct qui se réveille à l'occasion. Combien ce réalisme, qu'illumine toujours un rayon d'idéal et qui respecte l'homme en le peignant même dans ses laideurs et ses vices, est plus artistique et au fond plus vrai que le réalisme français, d'une vulgarité souvent si écœurante et d'un pessimisme si navrant!

Pereda a étudié de près les paysans de la *Montagne*, avec leurs querelles, leur manie des procès, et les marins de Santander, dont il aime à nous retracer la dure existence et les héroïques vertus. Il excelle surtout à faire parler ses humbles personnages. Dès ses premiers essais, il se révéla comme un maître du dialogue. Voici ce que dit à ce sujet Galdós dans une courte étude sur Pereda : « Une des plus grandes difficultés auxquelles se heurte le roman en Espagne consiste en ce que la langue littéraire est encore très peu faite et très peu travaillée pour s'assimiler les nuances de la conversation courante. Les orateurs et les poètes la maintiennent dans ses anciens moules académiques, la défendant contre les efforts quc fait la conversation pour s'en emparer. D'autre part, la presse, à de rares exceptions, ne s'applique pas à donner au langage courant l'accent littéraire, et de ces antipathies invétérées entre la rhétorique et la conversation, entre l'Académie et le journal, résultent des différences entre la manière d'écrire et la manière de parler, différences qui

sont le désespoir et l'écueil du romancier. Pour surmonter ces obstacles, personne n'a autant fait que Pereda : il a obtenu d'immenses résultats et nous a offert des modèles qui font de lui un maître dans cette entreprise ardue. Il fait parler les marins et les campagnards sans cesser un moment d'être littéraire, noble, élégant, et il a des finesses et des nuances de style incomparables. »

Une difficulté que ne signale pas ici Galdós, se présentait à Pereda lorsqu'il entreprit de faire parler les gens du peuple. Le langage populaire, en Espagne je crois plus que partout ailleurs, est émaillé de jurons et d'expressions ordurières. Les supprimer, c'est enlever à la phrase son harmonie caractéristique; les reproduire, c'est manquer au respect dû au lecteur. Les romanciers français n'ont pas eu toujours ces scrupules; c'est un Espagnol qui leur donne ici une leçon de bon goût. Pereda s'avisa d'un procédé ingénieux, qui a été couramment imité depuis. Aux interjections ignobles il substitue des termes inoffensifs, mais dont la sonorité est analogue, et il obtient ainsi tout l'effet artistique cherché.

Il y a dans les premiers volumes de Pereda des pages qui peuvent compter parmi les plus fortes qu'il ait écrites. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans ses romans rien qui soit supérieur à cette admirable scène de *La leva* (la levée maritime), où il nous dépeint avec une simplicité si poignante le départ des marins pour le service, leur émotion muette, le désespoir bruyant des femmes et des enfants qui les ont accompagnés jusqu'au port, et, lorsque le navire est parti, Tremontorio, le vieux loup de mer, qui console et rassure, dans son rude langage, ceux qui restent. Le sujet ne semble rien par lui-même; mais l'exécution est d'une sobriété vigoureuse, sans finesses ni roueries de métier, qui tient vraiment du grand art. Et je citerai aussi, dans *El fin de una raza*, la mort si belle et si chrétienne de ce même Tremontorio, le modeste héros cher à Pereda.

Les types qu'il étudie n'existent plus aujourd'hui. « Vous les chercheriez en vain autour de vous, m'a-t-il dit lui-même; je

n'écris plus que d'après mes souvenirs. » La couleur locale, à l'heure actuelle, est peu à peu chassée de partout, au grand détriment de l'art. Nul ne le déplore autant que Pereda. Aussi veut-il au moins la faire revivre dans ses peintures. C'est par lui que la génération nouvelle apprend ce que fut Santander il y a cinquante ans, le vieux Santander, sans casino ni villas, où il a joué gamin et dont il retrouve dans ses souvenirs chaque ruelle et chaque maison. Les mœurs campagnardes ont aussi perdu de leur caractère; l'originalité des costumes a disparu. Pereda regrette ce passé évanoui, il le décrit avec amour. Il lui semble que tout était plus poétique, plus pittoresque jadis, et aussi qu'on était plus heureux. Depuis un demi-siècle, les mœurs espagnoles se sont complètement transformées : la facilité des communications avec la France a introduit brusquement en Espagne l'amour du luxe, des besoins nouveaux, et chassé l'ancienne parcimonie patriarcale. Qu'y a-t-on gagné? La vie d'autrefois était plus simple, moins dissipée; on jouissait mieux de chaque chose, parce qu'on était moins blasé sur tout. Notre existence nouvelle ressemble au contraire à un voyage en chemin de fer où l'on parcourt beaucoup de pays sans que rien se grave dans l'esprit ni dans le cœur. « Tenez, me disait un jour Pereda en me montrant ses jeunes fils qui gambadaient dans le jardin; regardez ces enfants. Je ne puis comparer leur enfance à la mienne; on satisfait à tous leurs désirs; ils sont comblés de jouets. Eh bien, tout cela glisse sur eux et ne leur laissera pas de ces impressions profondes, de ces souvenirs ineffaçables comme ceux que j'ai conservés. Nous autres, nous faisions collection de boutons de culotte ou de morceaux d'élastique, et nos joies étaient plus vives. S'agissait-il de nous habiller, on ne cherchait pas pour nous l'élégance; notre mère nous faisait confectionner à la maison un bon vêtement, en étoffe bien laide et bien solide, qui devait nous durer deux ans, une année pour les dimanches, une année pour tous les jours. Eh bien, vous pouvez m'en croire, mon émotion était si grande chaque fois à l'idée

d'étrenner un nouveau costume, que la veille au soir je ne pouvais m'endormir, et maintenant encore cela me fait quelque chose d'y penser!... »

II

En 1871, les électeurs de Cabórniga, en reconnaissance sans doute de l'ardeur avec laquelle il avait lutté par la plume contre la Révolution, l'envoyèrent aux Cortes comme député carliste. Sa réputation d'écrivain n'avait guère franchi encore les bornes de sa province, et il se croyait absolument inconnu à Madrid. Ce fut pour lui une agréable surprise que de se voir accoster dans les couloirs de la Chambre par Núñez de Arce, qui lui exprima chaleureusement son admiration. Rien de plus flatteur pour un débutant que la sympathie spontanée du poète déjà célèbre, dont l'Espagne entière apprenait alors par cœur les vigoureux *Gritos del combate*. Le séjour de Pereda à Madrid eut l'avantage de lui permettre d'entrer en relations avec toutes les personnalités éminentes du monde littéraire et d'attirer l'attention sur ses ouvrages. De cette époque date son amitié avec Pérez Galdós, amitié qui n'a fait que se fortifier depuis, malgré les divergences d'opinions entre les deux écrivains.

Pereda m'a donné de fort curieux détails sur son court passage dans la politique, mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point. Aux Cortes il fut un adversaire déclaré de la liberté des cultes. Il appartenait d'ailleurs à la fraction la plus modérée du parti carliste. « Par opposition aux attaques contre la foi, me disait-il un jour, est devenue de mode parmi nous une sorte de mysticisme exalté, une exagération religieuse, qui fait, à mon avis, le plus grand tort à la religion. Lors de la première guerre carliste, en 1835, il y avait un parti qu'on nommait les *apostólicos*, des exaltés qui auraient presque voulu le rétablissement de l'Inquisition. Aujourd'hui on les appelle les *intègres*, les *purs*,

par rapport aux plus modérés, les *mestizos*. Tenez, moi, je suis bon catholique, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de se faire une religion de sacristain... Pas plus qu'en politique je ne voudrais le retour pur et simple à Philippe II... Philippe II lui-même, s'il revenait, transigerait avec le siècle... Il ne supprimerait pas les chemins de fer et le télégraphe, bien sûr... Ce qu'il abolirait, par exemple, c'est la liberté de la presse, le parlementarisme... Voilà ce qui nous tue... Oh! ne défendez pas le libéralisme; le libéralisme est le contraire même du caractère espagnol. Et puis, tenez, ne parlons plus de politique... La politique, je n'en fais plus; le peu que j'en ai vu m'a dégoûté, écœuré... Je suis passionné pour les idées, mais j'ai perdu la foi dans les hommes... Suis-je carliste aujourd'hui? Je ne puis dire; je suis catholique, voilà tout... J'ai vu le parti carliste à l'œuvre: il y a eu, lors de la guerre, une sorte de gouvernement, avec des ministres... eh bien! c'est fâcheux à dire, mais c'était les mêmes rivalités, les mêmes ambitions mesquines, les mêmes divisions intérieures que chez nos adversaires... Voilà la vérité bien triste... Les hommes se ressemblent toujours... Autrefois il en était sans doute de même, mais les gouvernements étaient plus élevés au-dessus de la foule, on le savait moins, et le prestige était sauvé... Mettez d'ailleurs au pouvoir dans ce pays un homme bon, vertueux, austère; au bout d'un an, il tombera ou s'en ira, dégoûté... Nous sommes ingouvernables... A quoi tout cela aboutira-t-il? Je l'ignore... Je suis très pessimiste... Je voudrais pouvoir croire à l'avenir de mon pays, que j'adore de toute mon âme; mais plus j'y songe, moins je le trouve apte à la culture européenne, au nouvel idéal de la vie moderne. Il a été la première puissance du monde par un système politique qui est définitivement condamné; il aurait dû finir avec la maison d'Autriche... Ce peuple, qui est né pour jouer de la guitare et courir les aventures, n'est plus bon à rien aujourd'hui... Nous avons perdu toute vie propre, toute originalité, condamnés que nous sommes à l'imitation servile des autres peuples. Nous ne comptons

plus dans le concert européen, et nous ne serions plus là un beau matin qu'on ne s'en apercevrait même pas... »

III

La session des Cortes terminée, Pereda retourna à Santander. C'est alors qu'il s'occupa de faire construire sa villa de Polanco d'où sont datées la plupart de ses œuvres. Il se remit à écrire et publia un recueil de trois nouvelles, *Bocetos al temple* (croquis à la détrempe), dont l'une surtout, fort curieuse, où il mit à profit les souvenirs de sa campagne électorale. Quelque temps après, un volume de Balzac lui tomba entre les mains : *Les petites misères de la vie conjugale*, avec les illustrations de Bertall. Il trouva le livre plaisant, mais injuste. Balzac, se dit-il, a peint la vie conjugale des imbéciles. Et le voilà qui se met en tête d'écrire la contre-partie, les petites misères de la vie de célibat (*El buey suelto*). Ce livre, qui n'a pas moins de quatre cents pages, est la première œuvre de longue haleine de Pereda; mais ce n'est qu'une suite de scènes humoristiques. *Don Gonzalo González de la Gonzalera* (admirez ce titre!) fut le vrai début de Pereda dans le roman. Il y a tracé de main de maître le type de ce qu'on appelle à Santander l'*indiano*, le montagnard qui est allé faire fortune en Amérique et revient au pays avec la morgue des écus amassés. Ce personnage ridicule veut jouer un rôle politique dans son village pendant la période révolutionnaire. Pereda profite de l'occasion pour faire de la Révolution de septembre une impitoyable caricature et montrer le mal que peut causer dans les campagnes la brusque invasion des fameuses idées libérales, exploitées par des intrigants sans scrupules.

Durant la période de dix années qui suivit la Révolution de 1868, la littérature espagnole fut surtout une littérature de combat entre catholiques et libres penseurs. Cette Révolution avait profondément remué le pays; les passions politiques et

surtout religieuses étaient surexcitées au plus haut point. Personne n'aurait pu se désintéresser des questions brûlantes qui agitaient alors l'opinion. Le roman, le théâtre, la poésie même apparaissaient comme des moyens de propagande réactionnaire ou libérale. Galdós venait de commencer, en 1876, avec *Doña Perfecta*, une campagne énergique contre le fanatisme et l'intolérance, qu'il rendait responsables des maux dont venait de souffrir sa patrie durant la guerre carliste. Avec *Gloria*, salué par la presse libérale comme un chef-d'œuvre, — et c'est bien un chef-d'œuvre par l'intensité dramatique des situations et la chaleur de l'éloquence, — il avait fait un plaidoyer en faveur de la tolérance religieuse. Toute l'Espagne avait versé des larmes sur son héroïne, une catholique séduite par un juif et victime de croyances religieuses irréconciliables, qui l'empêchent d'épouser son séducteur. Pereda, dans *De tal palo tal astilla* (de tel bois telle écharde), opposa à Galdós la réponse d'un catholique : son héroïne renonce par devoir à épouser un incrédule. C'est la thèse de *Sibylle*, mais traitée avec plus de vigueur, sans rien du christianisme sentimental et mondain d'Octave Feuillet. On reprocha vivement à Pereda d'avoir écrit un livre à thèse, et non une étude impartiale de la réalité; ceux qui formulaient ce reproche étaient les mêmes d'ailleurs qui s'étaient signalés par leur enthousiasme pour la *Gloria* de Galdós, œuvre de passion, s'il en fût; et je ne songe guère à donner cela comme une critique, car l'impassibilité imposée au romancier est un des dogmes naturalistes auxquels nous ne croyons plus guère. Les plus grandes œuvres peut-être du roman en ce siècle (et je ne citerai que *les Misérables*) ont été des œuvres de passion et de propagande.

El sabor de la tierruca (la saveur du terroir), qui parut en 1882, n'est plus une œuvre de polémique, mais une gracieuse idylle, tout embaumée des senteurs de la montagne. Le livre fut très goûté, et de bon juges proclamèrent Pereda un maître paysagiste, un peintre incomparable des mœurs rustiques de sa province.

Les éloges qu'on lui accordait n'allaient pas d'ailleurs sans quelques réserves. Le romancier en lui semblait inférieur au peintre. Si son talent était de ceux qui s'imposent, il manquait pourtant un peu d'ampleur. Son domaine littéraire était bien à lui, mais il y était confiné, et un peu à l'étroit. Une phrase de Mme Pardo Bazán fit fortune : elle parlait en termes exquis « du verger de Pereda, bien arrosé, bien cultivé, où les brises champêtres apportent leurs parfums; *huerto hermoso, bien regado, bien cultivado, oreado por aromáticas y salubres auras campestres* »; mais elle le condamnait à ne jamais en sortir.

Faut-il croire que Pereda se sentit piqué au vif par cette critique? Toujours est-il qu'il releva le défi. L'ambition lui vint de laisser de côté pour une fois la montagne et ses paysans, et de montrer qu'il était capable d'écrire un roman d'un intérêt plus général, voire même un roman de mœurs madrilènes. Il fouilla dans ses souvenirs personnels, et s'avisa que pendant ses années d'étudiant à Madrid il avait assisté à la Révolution de 1854, première victoire du parti progressiste. Il revoyait très bien toute cette époque et saurait la faire revivre. Il se mit donc à l'œuvre. Le roman terminé, il se sentit très inquiet et le lut à son ami M. Menéndez y Pelayo, le critique déjà célèbre alors, natif comme lui de Santander. M. Menéndez y Pelayo, à qui l'impartialité était difficile, n'osa pas se prononcer. Il craignait un peu que l'auteur, en renonçant à dessein à ses avantages indiscutables : le paysage, le dialogue populaire, le provincialisme, ne se fût privé de ses meilleures chances de succès. *Pedro Sánchez* parut enfin en librairie, et Pereda, dont la nervosité est extrême, attendit avec angoisse le résultat, qui devait dépasser ses espérances. De toutes parts lui vinrent en foule des témoignages d'admiration, qui saluaient son nouveau volume comme un chef-d'œuvre. Ainsi qu'il arrive toujours, le succès du livre rejaillit sur ses aînés, qu'il fallut rééditer : Pereda venait enfin de conquérir le grand public.

Le roman est écrit sous forme d'autobiographie. Pedro Sánchez

est un montagnard qui, à vingt ans, va naïvement chercher fortune à Madrid, sur la promesse vague d'un homme politique influent, par qui il se voit bientôt éconduit. Déçu dans ses espérances et grisé par l'air de la capitale, il devient journaliste, pamphlétaire, orateur de club, émeutier. La Révolution triomphante lui donne un poste de gouverneur de province et il épouse la fille du personnage qui l'avait naguère repoussé. Dégoûté de la politique par la perte de sa place, et de la vie de Madrid par ses disgrâces conjugales, il quitte l'Espagne pour aller chercher fortune, et retourne enfin, vieilli et désabusé, dans son village natal, où nul ne le connaît plus. L'œuvre est très vivante, pleine d'intérêt dramatique et de passion. Pereda n'est pas tendre pour la Révolution dont il voit surtout le côté odieux et grotesque; mais il a su peindre aussi cette folie d'enthousiasme qui donne quelque chose d'héroïque aux scènes révolutionnaires. Il se dégage du livre une philosophie de la vie, dont je ne sais s'il faut dire qu'elle est trop pessimiste : méfiez-vous des braillards du libéralisme; ne croyez pas au désintéressement des politiciens; la politique n'est qu'une lutte d'intérêts mesquins, de passions égoïstes. Gardez-vous du fonctionnarisme et n'allez pas chercher le bonheur bien loin du clocher de votre village, alors qu'il est pour vous dans les lieux qui vous ont vu naître, au milieu de tous les êtres qui vous sont chers. Les dernières pages du roman, où Pedro Sánchez comprend qu'il a manqué sa vie, sont voilées d'une mélancolie navrante, qui n'est adoucie que par les espérances indéfectibles du chrétien.

Au point de vue de la composition et de la facture, comme aussi de la profondeur psychologique, *Pedro Sánchez* commence une période nouvelle dans l'évolution du talent de Pereda. Il s'y montre, pour la première fois, maître de tous les procédés de roman moderne, dont il usera toujours à l'avenir et saura tirer un excellent parti. *Pedro Sánchez* marque le moment précis où Pereda s'est senti en pleine possession de toutes les ressources

de son art : par la puissante unité de l'action, la gradation de l'intérêt, l'intensité dramatique des scènes principales, la vigueur des caractères, il reste comme une des œuvres les plus achevées du roman espagnol contemporain.

Après cette excursion heureuse en dehors de son terrain habituel, Pereda avait hâte cependant de revenir à ses sujets de prédilection, à ses personnages familiers. Depuis longtemps il avait l'idée de consacrer un roman à la vie des pêcheurs de Santander, esquissée déjà par lui dans quelques-unes de ses *Escenas montañesas*. Le succès de *Sotileza* dépassa encore celui de *Pedro Sánchez*. Dans sa reconnaissance pour le romancier qui illustrait sa ville natale, le Conseil municipal de Santander donna à un boulevard le nom de *Sotileza*. Pereda avait dédié son livre à ses concitoyens, en déclarant qu'il ne s'adressait qu'à eux et ne pouvait avoir d'intérêt pour des lecteurs chez qui il n'évoquerait aucun souvenir personnel. L'Espagne entière lut le roman et prouva à l'écrivain qu'il s'était trompé. *Sotileza* est sans doute, si l'on veut, une œuvre d'archéologie locale, destinée à conserver dans la mémoire des habitants de Santander l'image de leur ville, telle qu'elle était il y a quarante ans; tout ce côté-là du roman nous échappe; mais c'est en même temps l'épopée héroïque d'une race de pêcheurs, dont le vrai sujet est la lutte éternelle de l'homme contre la mer mauvaise — quelque chose comme *Pêcheur d'Islande,* — et c'est encore un drame poignant de passion humaine. Le romancier ne s'en tient pas à la surface, à l'originalité extérieure des mœurs et du langage, il pénètre dans l'âme de ses personnages jusqu'à ce fond commun d'humanité, qui se retrouve partout. Et c'est pourquoi son œuvre, tout en conservant un caractère local bien marqué, prend une portée plus haute et plus générale, et peut être comprise et goûtée même par des lecteurs étrangers.

Transportons-nous dans le vieux Santander, à la fois port de pêcheurs et petite ville commerçante. Une jeune orpheline, Silda, dont le père est mort dans un naufrage, a été recueillie

par une famille de pêcheurs, les Mocejón, où elle est maltraitée par une mégère, la *tía* Siguesa, et sa fille Carpia. Un beau jour elle n'y tient plus et s'échappe. Elle rencontre justement dans la rue quelques gamins, enfants de marins comme elle, qui viennent de prendre leur leçon de catéchisme avec le père Apollinaire, un brave homme de prêtre, très original, un type de bourru bienfaisant, qui est le directeur spirituel de toutes les familles de pêcheurs. Avec eux se trouve un petit garçon, un *señorito*, nommé Andrés, qui est élevé dans la pleine liberté des petites villes. Son père est un capitaine de navire marchand. Andrés prend Silda par la main et la conduit chez le père Apollinaire pour la mettre sous sa protection. Le père les reçoit mal, les bouscule, mais toujours charitable dans le fond, il songe à confier la petite à un vieux ménage de braves gens, sans enfants, qui vit justement dans la même maison que les Mocejón, au rez-de-chaussée. Il la leur conduit séance tenante, et l'orpheline est reçue à bras ouverts par le *tío* et la *tía* Mechelín.

Chez ces braves gens Silda va se trouver aussi heureuse que possible et deviendra une bonne ménagère, qui reste à coudre à la maison et ne court plus au hasard dans les rues. Andrés cependant est placé dans les bureaux d'un armateur, car sa mère ne veut pas pour lui de la profession de marin, pour laquelle il montre tant de goût. Mais il consacre à la pêche tous ses moments de liberté, avec ses amis d'autrefois, entre autres un être hideux et misérable, tout contrefait, revêtu des pires haillons, nommé Muergo. Il fréquente chez les Mechelín, où l'on aime beaucoup ce *señorito* qui n'est pas fier, et il se prend de plus en plus d'amitié pour Silda. Cependant les années se passent et les chrysalides du premier chapitre éclosent papillons. Andrés devient un jeune homme, et sa mère se désole de la passion qu'elle lui voit toujours pour les choses de la mer; Muergo n'a fait que croître en laideur et en difformité. Silda est une belle fille, au caractère farouche, énergique, volontaire; elle a reçu le nom de

Sotileza[1], à cause de sa taille élancée et de la gracieuse finesse de toute sa personne. Andrés, sans qu'il s'en rende compte lui-même, commence à ressentir pour elle une inclination plus vive que l'amitié; et Muergo, le Quasimodo de cette Esmeralda, s'est attaché de toutes les facultés aimantes de son être à cette créature si belle, si différente de lui-même et qui l'a toujours traité avec bonté et compassion. D'autre part, le fils Mocejón, Cleto, un brave garçon, le seul de la famille qui vaille quelque chose, jette souvent, en rentrant chez lui, un regard d'envie sur le logis si propre, si bien tenu des Mechelín, qu'il compare avec celui qui l'attend là-haut; il voudrait bien quitter la maison paternelle, devenue un enfer, avoir une femme pour le soigner, pour repriser son linge et coudre ses boutons; et où en trouver une plus entendue que cette laborieuse Sotileza, qu'il voit toujours à la tâche? Il songe donc à l'épouser si elle veut de lui, et va confier ses intentions au père Apollinaire en le priant d'intervenir en sa faveur. Cependant les deux horribles créatures, qui ont martyrisé l'enfance de Sotileza, sont furieuses de voir les sentiments qu'elle a inspirés à Cleto. Elles feignent de s'étonner qu'il soit assez naïf pour ne pas voir ce qui crève les yeux, et lui insinuent qu'il y a entre Andrés et Sotileza des relations coupables. Cleto refuse de le croire, mais il est inquiet; il prend enfin le parti de demander franchement une explication à Andrés. Celui-ci, stupéfait, proteste avec la dernière énergie contre l'imputation calomnieuse faite à l'honneur de Sotileza. Mais sa conversation avec Cleto lui a révélé à lui-même ses propres sentiments; il ne pense plus qu'à Sotileza, à ses attraits physiques; son imagination s'exalte et son tempérament prend feu. Sotileza va se trouver ainsi placée entre la passion des trois jeunes hommes, Andrés, Cleto et Muergo, qui l'aiment de façon si différente; et elle gardera une attitude

1. *Sotileza* = *Sutileza : la parte más fina del aparejo de pescar, donde va el anzuelo. Por extensión, todo cordel muy fino.* Cette définition est donnée par Pereda dans le petit vocabulaire d'expressions locales placé à la fin de son roman.

énigmatique que l'auteur lui a laissée à dessein, mais qui a déconcerté maint lecteur. Pereda m'a conté qu'après la publication de son roman il reçut une foule de lettres, lui demandant le secret du cœur de Sotileza : on voulait à toutes forces savoir qui elle aimait. En réalité, Sotileza est une nature farouche, dont le cœur jusqu'ici semble peu sensible à l'amour; elle est restée au fond la gamine sauvage, qui, sans parents, a grandi dans la liberté vagabonde de la rue. Andrés lui inspire de la reconnaissance et de la sympathie; sans doute même au fond se sent-elle émue et flattée de la passion ardente et romanesque qui jettera le jeune homme à ses pieds et l'entraînera jusqu'à lui offrir de l'épouser, s'il l'a compromise; mais elle est trop fière pour le montrer, et son bon sens lui fait comprendre quelle distance les sépare tous deux. Elle repousse d'autre part la déclaration si respectueuse de Cleto, pour qui elle ne sent que de l'amitié. Quant à Muergo, elle éprouve pour lui un peu des sentiments du dompteur pour le fauve qu'il a maîtrisé; et peut-être, par une aberration étrange de ses sens, mais qui est bien dans la nature et que Pereda n'a fait qu'indiquer avec discrétion, se trouve-t-elle physiquement attirée par la laideur et la grossièreté de ce monstre. Dans un épisode du roman, à une partie de pêche, Muergo la prend dans ses bras pour la porter à terre, et tout heureux de son précieux fardeau, il continue longtemps à courir, comme s'il voulait l'emporter bien loin : et Sotileza se débat en riant, tire de ses deux mains les cheveux crépus de son ravisseur, mais ce n'est pas sans un certain plaisir qu'elle se sent dans ses bras. A un autre moment, comme Andrés lui dit, en montrant Muergo : « Est-il laid, cet être-là ? » Elle répond : « Il est drôle à regarder. » D'ailleurs elle se défendra, avec toute l'énergie de son sens moral révolté, et en s'armant du tisonnier, contre le désir aveugle et l'agression brutale du misérable. — La mère et la sœur de Cleto ont juré de perdre Sotileza : elles l'épient, et un jour qu'Andrés l'a trouvée seule au logis, elles les enferment tous deux à clef et provoquent un esclandre dans la

maison et dans la rue. La scène où Sotileza, hors d'elle-même, tient tête à la calomnie et va cracher au visage de Carpia, égale par la vigueur du réalisme, mais avec moins de crudité d'expressions, les meilleures pages de *l'Assommoir*. La nouvelle du scandale se répand dans toute la ville et arrive aux oreilles des parents d'Andrés. Il a une explication des plus violentes avec son père, qui s'imagine tout d'abord qu'un guet-apens a été préparé pour forcer son fils à épouser Sotileza. Andrés sort de chez lui, mécontent de lui-même et des autres; pour s'étourdir, il va passer la nuit à la taverne avec des pêcheurs, et à l'aube il part avec eux pour une grande pêche en pleine mer. Ils sont brusquement surpris par un coup de vent qui met la barque en danger. C'est là une des maîtresses pages du roman. La situation tragique où il se trouve, la perspective de la mort prochaine ouvrent les yeux d'Andrés sur l'importance véritable des événements de la veille. Il a honte de sa légèreté, de son imprudence, de son ingratitude envers ses parents, et surtout de sa dernière folie, que Dieu châtie en ce moment. Avec le courage du désespoir il aide à la manœuvre, encourage ses compagnons, remplace au gouvernail le pilote emporté par une lame, et ramène heureusement le bateau au port, où il est reçu dans les bras de ses parents affolés. Muergo a disparu dans la tempête. Grâce à l'intervention du père Apollinaire, Sotileza accepte de donner sa main à Cleto, qui part pour le service et l'épousera à son retour. Quant à Andrés, on le mariera avec la fille de son armateur.

On ne louera jamais assez la belle ordonnance de ce roman, dont l'action se développe d'une façon si naturelle, et où rien ne sent l'artifice ni la convention. L'écrivain a su imprimer à son œuvre un caractère singulier d'énergie et de grandeur. Il n'y met en jeu que des passions simples et naïves : on y respire, selon l'heureuse expression d'un critique, un souffle de barbarie, qui calme les nerfs et fouette le sang. Rien n'élève l'homme comme de se trouver souvent face à face avec la nature : c'est à leur lutte constante avec la mer que tous les personnages de Sotileza

doivent leur saine virilité, et la mer est elle-même le personnage principal du drame, toujours présente comme le chœur antique, tantôt souriante et calme, tantôt déchaînée et furieuse, et communiquant à tout ce qui l'approche quelque chose de sa majesté. Pour ce qui est de la langue je ne saurais mieux faire que de citer les propres paroles du juge le plus autorisé, M. Menéndez y Pelayo : « L'expression, dit-il, est aussi libre, aussi audacieuse que possible ; l'auteur a épuisé toutes les ressources du vocabulaire de la rue, cru, pittoresque, effronté, puant à plein nez le poisson pourri ; mais il l'a fait avec un art supérieur et avec une connaissance admirable des conditions de la langue. A la fin du livre se trouve un glossaire des termes nautiques et des expressions populaires qui y sont employés ; mais l'auteur a su les semer avec habileté dans tout le volume, sans le pédantisme de certains romanciers français d'écoles très modernes, qui se parant d'une connaissance toute superficielle de la technique d'un art ou d'une science, la répandent sans mesure à toutes les pages de leur livre, avec la sotte ostentation de l'aventurier arrivé à l'improviste à la richesse et aux honneurs. Pereda n'a pas eu besoin de faire une étude spéciale du langage des marins pour écrire *Sotileza* ; il l'avait appris depuis longtemps, non par dilettantisme d'érudit, mais parce qu'il a vécu en commerce perpétuel et désintéressé avec le peuple. »

IV

Je n'insisterai pas sur *La Montálvez* (1888), une étude de mœurs madrilènes qui excita pourtant un vif intérêt de curiosité et fit presque scandale. Des polémiques s'élevèrent dans la presse au sujet de ce roman, et aucune œuvre de Pereda n'a fait noircir autant de papier. On reprocha au romancier montagnard d'avoir voulu se mêler de ce qui ne le regardait pas, d'avoir eu la prétention de peindre *de chic* une société qu'il n'avait pas observée,

et d'avoir calomnié l'aristocratie madrilène, dont le Père Coloma devait cependant, quelque temps après, tracer un portrait aussi peu flatteur, et qui fut pourtant jugé très fidèle. Un étranger ne peut avoir ici d'opinion autorisée. Il me semble cependant que ce qui manque surtout dans ce roman, c'est un peu plus de légèreté de main dans l'exécution : le créateur de Sotileza était peu préparé à devenir le psychologue des marquises. Il cite par exemple quelques fragments de journal de son héroïne : mais ce n'est pas là le babillage léger et décousu d'une jeune fille ; on y reconnaît trop le style même de l'auteur, ce style si nourri, si vigoureux, avec ses longues périodes. Les admirateurs les plus sincères de Pereda reconnurent qu'il s'était aventuré sur un terrain un peu glissant, et qu'il avait une revanche à prendre : cette revanche, aussi éclatante qu'il pouvait la désirer, fut *la Puchera*.

Ce titre — *La Puchera* — est un mot trivialement expressif, qui désigne la manière de gagner le *puchero*, le plat national, c'est-à-dire en somme la manière de gagner sa vie dans la *Montagne*. Le lieu de la scène est un coin de la province de Santander (le plus cher à Pereda, puisqu'il est voisin de Polanco), dont les habitants vivent à la fois du labour et de la pêche ; et c'est la peinture de leur vie *amphibie*, pour parler comme l'auteur, qui forme la partie plus originale du roman. Je laisserai de côté la fable romanesque, qui est d'ailleurs intéressante et bien développée. Le vieil avare, qui martyrise sa fille et exploite tout le monde dans le village, ne souffre pas trop de la comparaison avec le père Grandet, dont il évoque forcément le souvenir ; et c'est une curieuse histoire que celle de ce vieux gredin, qui ne croit à rien, si ce n'est aux trésors cachés. Hanté par cette idée qu'il y a, à un certain endroit de la côte, un trésor enfoui autrefois par un pirate, il va faire son exploration tout seul, pour n'avoir à partager avec personne, et meurt tragiquement, victime de son imprudence. Le caractère de sa fille Inés, confiée dès son enfance à une vile servante, abandonnée à elle-même, comme un petit animal,

puis recevant les leçons d'un précepteur malotru, et trouvant cependant moyen d'en profiter, de s'affiner peu à peu, malgré la vulgarité du milieu où elle vit, son développement physique aidant à sa transformation morale, est analysé avec une rare pénétration : et je note en passant que la psychologie morale de Pereda ne craint pas de tenir compte, sans l'exagérer, et comme il convient à une philosophie spiritualiste et chrétienne, de l'influence du tempérament sur la formation du caractère. Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher les pages vraiment supérieures du livre, et rien ne surpasse, selon moi, dans l'œuvre entière de Pereda, les scènes de la vie rustique et maritime, où interviennent comme principaux personnages, un vieux pêcheur, le *Lebrato*, et son fils Pedro Juan, deux créations admirables : le *Lebrato*, avec son bavardage et sa belle humeur, et aussi sa noble sérénité dans le danger ; Pedro Juan, un lourdeau aux muscles d'athlète, taciturne et timide, sans courage pour se déclarer à son amoureuse Pilara, malgré les gronderies moqueuses de son père. On me permettra ici, pour donner certain agrément à cette étude, quelques citations un peu longues. Je choisis d'abord le chapitre de la fenaison, modèle achevé de géorgique moderne. Voici un très joli tableau, Pedro Juan chargeant le foin que Pilara reçoit du haut de la charrette :

Nunca como en aquellas ocasiones eran tan de ver Pedro Juan y Pilara : ella arriba, con su refajo corto de bayeta encarnada; el talle mal encerrado en un justillo de rayas azules; sobre los anchos hombros, un pañuelo de mil colores, cuyos picos, cruzados bajó el robusto seno, recogía la jareta del delantal; y á la sombra de un pajero con cintas coloradas, la cara frescachona, espejo fidelísimo del espíritu más satisfecho del envase que le cupo en suerte, entre todos los espíritus que andan por el mundo encarnados en criaturas humanas. Abajo él, Pedro Juan, con la tabla del abovedado pecho y la cerviz hercúlea, tan blanca como el pecho, al sol, lo mismo que la cabeza y los brazos hasta el codo, por que de cintura arriba no llevaba otro atavío que la camisa con las mangas recogidas y la pechera abierta de par en par ; de cintura abajo , unos pantalones de mahón y una faja negra para sujetarlos sobre las caderas. Ella recibía arriba las horconadas que él la enviaba desde abajo; y al ver cómo Pilara las cogía casi al vuelo y las iba acaldando en dos meneos, picábase Pedro Juan y doblaba la

carga del horcón; pero ella la recibía lo mismo que las otras, sin que volara un pelo de yerba por los aires; y por mucha prisa que se diera el cargador, siempre hallaba á la acaldadora esperándole con los brazos abiertos y retozándole la risa placentera en los alegres ojos y entre los menudos dientes blanquísimos. Pedro Juan se iba animando más y más... por dentro se entiende, pues ni á su cara seriona ni á sus labios entreabiertos asomaba la menor señal de sonrisa ni de palabra; y allá va media hacina de un golpe sobre la regocijada moza, que aparecía al momento sobre la nube, escupiendo yerbas, sacándose otras del seno y riendo á carcajadas. Otras veces Pedro Juan la aliviaba el trabajo poniéndole la horconada donde más falta la hacía; y también entonces se le pagaba la fineza en aquella moneda de miradas alegres y de sonrisas dulces que tanto apetecía él, porque verdaderamente le caían como un cielo estrellado en las obscuridades de sus adentros.

La fin du chapitre, où Pedro Juan trouve moyen de surmonter sa timidité et de faire à Pilara l'aveu de son amour, est de tous points admirable : ce sont là des pages comme il y en a peu dans la littérature espagnole.

El Josco arreó un palo á cada buey sobre la espalda para que alzaran más la cabeza, y de ese modo hiciera Pilara con mayor facilidad su bajada de costumbre, cuando oyó que la moza le llamaba :

— ¡Pedro Juan!

— ¿Qué quieres? — respondió el mozo.

— Ponte por este lao, — le dijo Pilara.

Pedro Juan se puso donde Pilara quería : junto á la rueda derecha del carro. Allá arriba, enfrente de él, estaba Pilara recogiéndose las faldas contra los tobillos y mirándole con los ojos llenos de travesuras inocentonas.

— ¿Qué vas á hacer? — la preguntó Pedro Juan.

— Voy á bajar por aquí, — respondió Pilara acurrucándose junto al borde de aquella montaña de yerba.

— ¿Por qué no abajas por la rabera, como siempre?

— Porque me da la gana de abajar por aquí hoy...

— Güeno. ¿Y qué quieres que hago yo?

— Que me aguantes... si eres quién pa ello.

— ¡Eso sí, coles! — exclamó Pedro Juan largando á escape la ahijada.

Temblaba por adentro de puro gusto y de sorpresa el hijo del Lebrato. Jamás habían tocado sus manos ni el pelo de la ropa de Pilara, y ahora se le iba á ir encima Pilara en carne y hueso, entera y verdadera. « ¡Coles que barbaridá de suerte! »

No se paró á considerar si sería ó no capaz de resistir en el aire aquella mole.

Se creía con fuerzas para mucho más... Se afirmó bien sobre los pies, escupióse las manos, levantó los brazos y los ojos hacia Pilara, y la dijo, pálido de entusiasmo :

— ¡Échate sin miedo, recoles!

Pilara se reía como una boba, y no sabía de qué modo lanzarse por aquel precipicio abajo.

— ¡Mira que peso mucho, Pedro Juan! — le decía.

— ¡Anque pesaras más de otro tanto, Pilara!... Con tal de ser tú lo que me caiga encima, aquí hay aguante pa ello... Échate de cualisquier modo, ¡pero échate, recoles!

— ¡Pos allá voy!

Y Pilara se lanzó... no sé cómo; pero sé que cayó en brazos de Pedro Juan, sin que los brazos se doblaran, ni los pies se movieran del sitio en que parecían clavados; que un moflete de Pilara resbaló por un carillo del atleta; que éste cerró los ojos como si en aquel instante relampagueara; que el roce y el calorcillo y el olor de la moza le emborracharon, y que en medio de aquella borrachera fulminante, en los breves momentos en que estuvo su boca tan cerca del oído de Pilara, introdujo en él estas palabras, encanecidas ya en la punta de su lengua :

— ¡Pilara!... ¡Dende aquí á la iglesia á que nos case el señor cura!... ¿Consentirás en ello?

Y Pilara, que se vino al suelo, pero á pie firme, en el instante de recibir este disparo á la oreja, contestó á Pedro Juan, mientras con un dedo meñique mataba las cosquillas que le habían hecho las palabras en el oído :

— ¡Cuánto hace ya, hijo de mi alma, que podíamos estar de güelta, á no ser tú tan como eres!

— ¿Eso es decirme que sí, Pilara? — se atrevió á preguntar Pedro Juan, temblando de gusto.

— ¡Y con alma y vida, bobón! — le respondió la moza mirándole mimosona.

N'est-pas là une idylle exquise, un modèle achevé de poésie réaliste?

Je citerai encore une autre scène, d'un genre tout différent. Le romancier va nous montrer à quelles redoutables épreuves est exposé le courage du pêcheur dans l'exercice de sa rude profession. Le *Lebrato* est parti la nuit avec son fils pour aller chercher du poisson dans certaines grottes creusées par la mer dans les rochers de la côte et qui ne sont abordables qu'à marée basse. Ils sont descendus de leur barque, et, entraînés par l'espoir d'une

bonne pêche, ils s'éloignent un peu trop et sont brusquement surpris par le mauvais temps. Lorsqu'ils reviennent pour retrouver leur embarcation, ils voient avec consternation que la mer l'a emportée. Cependant les voilà menacés par la marée montante : il n'y a qu'un moyen d'échapper, c'est d'escalader la muraille rocheuse qui se dresse derrière eux. Entreprise presque impossible au milieu des ténèbres, sous la pluie et le vent! Il faut la tenter cependant, et le *Lebrato*, qui connaît l'endroit, se décide sans hésiter :

Explicóle en seguida su proyecto, con cuantas señas pudo darle del camino; oyóle Pedro Juan, que no chistaba ni se movía, como si fuera un pedazo más de aquella roca; aprobó la idea con una sacudida del cuerpo, que quería significar « ya estamos andando; » y volvió á decirle su padre :

— Así me gustan los hombres, Pedro Juan : en los apuros gordos, poca palabra y mucho corazón... Vamos parriba, hijo mío, cuanto primero... Yo voy delante de tí, porque conozco mejor la escalera : onde yo pise y me agarre, pisa y agárrate tú, si es que lo ves en noche tan oscura. Por si acaso no, vente bien cercuca de mí... Y oye también : pa que el camino te resulte más entretenío, y hasta más llano, vete rezando de corazón y ajustando de memoria las cuentas pendientes que puedas tener allá arriba, que no serán grandes, á mi ver; y por sí ó por no, y por si nos quedamos á medio camino, pídele á Dios que te eche este trabajo en el platillo de los méritos; y puede que con ello sólo te resulte lo bastante pa saldar en ganancias al finiquito... Pero, al mesmo tiempo, no dejes de agarrarte bien á la peña. Así lo pienso yo hacer, y démonos un abrazo por lo que pueda ocurrir...

Abrazáronse, y concluyó el animoso Lebrato :

— Ahora ¡ á ello, y que el Señor nos ampare!

Y empezó aquella ascensión tremenda, inverosímil, en que cada paso de avance, á tientas, bajo la fría cellisca que á la vez que entumecía los miembros de los dos infelices hacía más resbaladizo el peñasco, les costaba minutos de reflexión y nuevos pasos de retroceso, ó hacia los lados para tomar nuevo rumbo, rugiendo el abismo á sus pies y no viendo por delante otra cosa que la negrura de la mole que iban escalando y parecía no tener fin. La gran esperanza del Lebrato estaba en llegar á una ancha grieta que debía de haber en el último tercio del peñasco, más tendida que las que iban siguiendo á gatas. Allí se podría tomar un respiro, y acaso esperar á que amaneciera el nuevo día; pero las fuerzas iban faltándole, le sangraban las manos y los pies despellejados por los dientes de la peña, y temía á cada instante desalentar á su hijo con

el ejemplo de sus desfallecimientos. Con las fuerzas de su abnegación de padre, más que con las de su cuerpo desmayado, avanzó otro poco; pero con tan mala suerte, que se le resbalaron los pies; y á no encontrar inmediatamente apoyo en la cabeza de Pedro Juan, que le seguía muy de cerca, tras de los pies hubiera ido el Lebrato entero y verdadero sin parar hasta el abismo, que seguía bramando á más y mejor.

Conoció el Josco de dónde venía el golpe, y dijo al sentirle, con igual frescura que si hablara en la socarreña de su casa, bien descansado y á *subio* :

— ¡Ya podía avisar, coles!

— ¡No te amilanes por eso, hijo del alma! — le gritó el padre. — Fué que se me desborregaron los pies. Tú tente firme, que á mi, ánimos y fuerzas me sobran, gracias á Dios.

— Pos mire — replicó Pedro Juan, agarrado como una lapa y haciendo equilibrios con las piernas de su padre sobre la cabeza; — por si güelve á suceder, mejor será una cosa : si usté se compromete á guiar, yo me comprometo á subile de este modo, y mejor si me pone una pata en cá hombral.

— ¡Eso es! — dijo el de arriba como espantado de la ocurrencia del de abajo. — Pa que te despeñes primero, y sólo por sacarme avante á mí. — Y no se haría más que lo debido... Pero no hay miedo de ello, padre. Yo estoy lo mesmo que cuando escomencé á subir, y usté no pesa más que una pluma. ¡Arriba, padre!

Y así hubo que hacerlo; y asi llegaron los dos, en una pieza, hasta donde quería llegar el Lebrato por de pronto. Incómodo, terrible era aquello también, pero aunque mal, se pudo tomar allí un respiro. Según la cuenta del Lebrato, faltarían sobre cinco ó seis varas para llegar á los matos de arriba.

— Eso no es ná — dijo entonces el Josco, — si hay onde jincar las uñas y afirmar un poco los pies.

— No falta de ello — respondió su padre. — Pero no sería mejor aguantase aquí, como pudiéramos, hasta que amanezca Dios? Esto de ver por onde se anda...

— Dios — dijo el Josco, no puede habernos dejao llegar hasta aquí, por sólo el gusto de que nos despeñemos de tan alto. Pudo haber acabao con nosotros mucho antes, y no acabó. Á más á mas, yo no sé si, viéndolo de día, me aguantará la cabeza lo que debe de verse dende aquí hasta abajo... ¡ Arriba, padre!

Como, yo no lo sé ni ellos lo supieron bien jamás; pero ello fué que subieron : rotos, desollados, empapados en agua y ateridos de frío, eso sí; pero subieron. Y para que su buena fortuna fuera completa, al otro día apareció la barquía entre dos aguas y metida por la marea, en la playa de San Martín.

Ces quelques citations permettent de juger en quoi le natura-

lisme de Pereda diffère du naturalisme français, et combien il est d'une autre essence. Ses personnages sont des êtres bien réels, sincèrement étudiés dans la vulgarité de leur condition, sans atténuations élégantes ni idéalisme conventionnel; mais ils ont cependant une âme; ils vivent d'une vie supérieure et proprement humaine; ce ne sont pas des brutes grossières et aveugles, toutes dominées par leurs instincts. Imaginez tel de nos naturalistes ayant eu à traiter l'idylle de Pedro Juan et de Pilara : il nous aurait peint sans doute une scène de possession brutale, parmi la senteur capiteuse des foins coupés. Et dans l'épisode héroïque de l'ascension, qu'aurait-il vu autre chose que la lutte désespérée de la bête humaine affolée, se cramponnant avec rage à la vie? Dans les deux cas, toute la partie morale du sujet lui aurait échappé; et c'est là justement que Pereda est incomparable. Je ne vois guère qu'un Tolstoï qui sache au même degré pénétrer dans les profondeurs de l'âme populaire, jusqu'aux sources vives des éternels sentiments humains, de la délicatesse morale, de l'abnégation et de l'héroïsme. Le naturalisme espagnol a plus d'un point commun avec le naturalisme russe, et la raison en est bien simple, c'est qu'ils sont l'un et l'autre pénétrés de christianisme. La conception chrétienne de la nature humaine conduit à une forme d'art un peu plus haute et plus vraie que le matérialisme déterministe et athée dont fait profession l'auteur de *l'Assommoir*.

V

Les deux romans qui suivirent *la Puchera* n'ont pas la même importance. *Al primer vuelo* fut écrit par Pereda pour une maison de Barcelone, qui publie des éditions de luxe; et il faut prendre cette idylle en yacht pour ce qu'elle est, un roman de jeunes filles, un joli cadeau de nouvel an. Dans *Nubes de estío* (Nuages d'été) Pereda développe cette idée, qui lui est chère, que chacun

est bien chez lui, que les petites villes n'ont pas à copier les grandes, et que dans une ville de province toute imitation de la capitale est condamnée d'avance au ridicule. Et Pereda traite en passant la question du régionalisme littéraire dont il prend naturellement la défense. Il fait le procès de la presse madrilène, si indifférente à toutes les questions littéraires, et qui ne se donne même pas la peine de signaler les ouvrages nouveaux, surtout si l'auteur est un provincial ; et il prend à partie, avec une vivacité extrême, les petits journalistes, *los chicos de la prensa*, comme il les appelle d'une expression dédaigneuse qui est restée dans le langage courant. Les plaintes formulées ici par Pereda ont été renouvelées naguère par Galdós dans la préface d'une de ses pièces [1]. Tous les écrivains espagnols sont unanimes à déplorer l'insuffisance de la critique dans leur pays. M. Menéndez y Pelayo se confine dans l'histoire littéraire et les travaux d'érudition. Il n'y a guère que Leopoldo Alas, si populaire sous son pseudonyme de Clarín, avec sa verve humoristique, son humeur batailleuse, et Mme Pardo Bazán, avec sa culture si vaste, sa rare faculté d'assimilation, sa large sympathie pour tout effort d'art, qui représentent en Espagne la grande critique d'actualité ; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent être tout le temps sur la brèche.

Aux malveillants qui avaient cru trouver dans les deux romans précédents quelques symptômes de décadence, Pereda répondit naguère par un gros livre (1894) qui a produit un effet immense en Espagne et où l'on a voulu voir non seulement un roman, mais une œuvre à tendances sociales, résumant toute la philosophie de l'auteur, qui, instruit par les années et l'infortune (la mort d'un fils tendrement chéri, la catastrophe qui faillit anéantir sous ses yeux sa ville natale), jette maintenant sur les choses humaines un regard plus indulgent et plus serein. Le livre est intitulé *Peñas arriba*, et en même temps que ce titre désigne le

1. *Los Condenados*, Madrid, 1895.

lieu de la scène, la plus haute partie habitée de la Montagne, la seule que Pereda n'eût pas encore décrite, il a aussi un peu la signification symbolique d'un cri d'*Excelsior*, qui nous invite à élever nos cœurs au-dessus de nos conventions sociales, de nos besoins factices, de nos passions mesquines, de tout ce qui a déformé en nous l'homme primitif, pour retourner à la vraie nature, aux sentiments naïfs, à la vie patriarcale, à la véritable fraternité humaine.

Le sujet est d'une simplicité extrême. Dans un de ces villages, juchés au cœur des Pyrénées cantabriques, où se conserve la race la plus pure, le genre de vie le plus simple, et jusqu'où n'a jamais soufflé le vent des idées modernes et des révolutions, se trouve une antique *casa solar*, habitée par un vieillard, don Celso, le *mayorazgo* d'une ancienne famille, exerçant dans le pays, depuis des générations, une sorte de pouvoir patriarcal. C'est un homme fait du même bois que les humbles pâtres qui l'entourent, habitué à la même rude existence et aux mêmes travaux, et ne se distinguant d'eux que par un peu plus d'avoir et d'instruction. Il s'est fait l'ami et le conseiller de tous ; c'est dans sa vaste cuisine, autour de la cheminée flambante, que les villageois se réunissent chaque soir pour la *tertulia*, et il a compris que sa haute mission morale était de se consacrer à ces braves gens, de les instruire, de les diriger. Mais il commence à se sentir bien vieux ; son corps si robuste jusqu'ici a subi les premières atteintes du mal qui l'enlèvera bientôt Il se rappelle alors qu'il doit avoir à Madrid un neveu, qu'il ne connaît pas, et il se risque à lui écrire pour l'engager à venir près de lui, parce qu'il se voit bien seul et qu'il veut avoir quelqu'un des siens à son lit de mort.

Ce neveu est un homme d'une trentaine d'années, jouissant d'une certaine fortune, qui s'est amusé dans toutes les capitales d'Europe et se trouve justement un peu las de sa vie de désœuvré et d'inutile. Il hésite tout d'abord à accepter la proposition de son oncle ; il n'a jamais aimé la campagne et craint de périr d'ennui dans la solitude de Tablanca. Mais Don Celso insiste et

le supplie de céder aux désirs d'un mourant; Marcelo se décide enfin à partir, en se disant qu'il fait une œuvre de charité et qu'après tout il ne va pas s'enterrer là-bas pour toujours. Il arrive après un voyage très pénible, au milieu des neiges, et sa première impression d'isolement et de tristesse est navrante. Son oncle, qui l'a reçu avec des transports de joie, lui assure pourtant qu'il s'acclimatera bientôt. Et la moitié du livre, c'est maintenant la montagne vue sous tous les aspects, à toutes les heures du jour, avec ses rochers abrupts, ses défilés tortueux, ses panoramas grandioses; — les expéditions où deux gars intrépides font connaître à Marcelo les fortes émotions de la chasse à l'ours, — ses conversations avec le médecin Neluco, un homme intelligent, épris de la vie montagnarde, et qui essaye de combattre ses préjugés de citadin; — ses ascensions avec le curé don Sabas, un saint homme, d'ailleurs très vulgaire, mais qui a une manière à lui de comprendre la nature, de s'en pénétrer par tous les sens, et qui se transfigure, devient enthousiaste et lyrique, toutes les fois qu'il gravit les hauts sommets. Peu à peu le jeune madrilène se sent moins dépaysé et s'habitue à son existence nouvelle.

Un des chapitres les plus curieux du roman est le récit de la visite qu'il fait, accompagné du médecin Neluco, à un illustre hidalgo du voisinage, le seigneur de Provendaño. A la porte d'un vieux manoir, ils trouvent un homme d'une cinquantaine d'années, occupé à décharger une charrette; dès qu'il les aperçoit, il s'avance vers eux et les salue avec la plus exquise courtoisie. — « Je ne m'excuse pas, dit-il à Marcelo, de l'occupation où vous me surprenez, car si je trouvais avilissant de m'y employer, je ne m'y emploierais pas comme je le fais souvent. Elle ne me donne pas le pain qui me nourrit, mais elle m'aide à le conserver; d'ailleurs elle me semble agréable et j'estime qu'elle honore un homme. »

On introduit les visiteurs, et le maître de la maison reparaît bientôt en redingote, dans la tenue la plus correcte. « Ne croyez pas, mon ami, dit-il encore à Marcelo, que je me sois revêtu de

ces vêtements à la mode pour que vous voyiez que je les possède : une vanité aussi ridicule est bien loin de moi. Mais il me plaît de donner à chacun ce qu'il mérite, et je n'ai pas encore assez de liberté avec vous, qui êtes gentilhomme et homme du monde, pour vous recevoir dans ma maison, la première fois, en costume de charretier. C'est là un devoir de courtoisie, dont je m'acquitte avec grand plaisir. »

Ce gentilhomme laboureur, dont Pereda a tracé la silhouette si originale d'après nature, paraît-il, et avec une visible sympathie, est en même temps un esprit très cultivé; il a voyagé, a occupé des postes politiques importants et a composé une dizaine de volumes, pleins d'érudition, sur l'histoire de sa province. Lui aussi, comme le médecin, encourage Marcelo à se fixer dans le pays et à y poursuivre l'œuvre si utile et si belle de son oncle.

Cependant l'état de Don Celso s'aggrave de jour en jour, et son neveu le voit en proie à une sombre tristesse. Le vieillard lui avoue enfin que ce qui le désespère, c'est de laisser abandonnés à eux-mêmes ces pauvres gens, dont il a été, pendant toute sa vie, le protecteur et le soutien. Devant l'angoisse du vieillard, Marcelo, ému, lui promet de rester à Tablanca et d'essayer de le remplacer. Cette promesse adoucit les derniers moments du vieillard, qui, sur son lit de mort, le déclare en présence de tous l'héritier de ses biens et de son œuvre. La scène de la mort de Don Celso, où il est administré devant presque tout le village, est des plus émouvantes : bien des écrivains ont raconté la beauté d'une mort chrétienne; je ne crois pas qu'on ait jamais traité pareil sujet avec un art plus sobre, avec un sentiment religieux plus profond. Après la mort de son oncle, Marcelo retourne à Madrid pour régler ses affaires et pour s'éprouver un peu : mais maintenant la vie de Madrid lui est insupportable et il revient avec joie dans sa montagne, où il se marie bientôt après avec une jeune fille du pays, dont la grâce simple et candide l'a charmé.

Une analyse ne peut donner qu'une bien pauvre idée de ce

beau livre, où il semble que l'inspiration de l'écrivain se soit élargie, épurée, comme sous l'influence d'une atmosphère plus vivifiante. Jamais il n'a chanté à la nature un hymne plus magnifique et plus ému : on a pu dire que ce roman, par le charme austère de son paysage, si voisin du ciel, donne parfois le vertige des hauteurs. Jamais non plus l'âme du romancier ne s'est ouverte à une plus ardente sympathie humaine. Ses montagnards, hôtes des cimes solitaires, au tempérament vigoureux, à l'âme croyante, attachée fermement aux anciennes coutumes, sont, comme ses marins, une race chère à son cœur d'humbles héros et de martyrs, exposés à toutes les inclémences du ciel, faits à la vie rude de labeur et de privations. Et la conclusion qui ressort du livre — sans que Pereda ait voulu soutenir une thèse, car il est artiste, et non sociologue — c'est que l'âme populaire renferme des trésors, qu'en elle résident les espérances de l'avenir. Ce qui caractérise notre époque, c'est que la vie spirituelle est paralysée, que la foi au surnaturel et à l'idéal n'existe plus. Aux hommes de bonne volonté, comme Marcelo, à se rapprocher du peuple et de la nature pour se retremper à leur contact, et à préparer ainsi l'œuvre future de la régénération sociale.

La dernière publication de Pereda est une courte nouvelle, *Pachín González* (1896), où il trace un tableau saisissant de la catastrophe de Santander, cette effroyable explosion d'un navire chargé de dynamite, qui détruisit une partie de la ville et fit un nombre incalculable de victimes. Il appartenait à l'art de fixer dans une œuvre durable le souvenir de scènes inoubliables pour ceux qui en furent témoins, et dont la tragique horreur dépasse toute imagination.

VI

Telle est, dans son ensemble, l'œuvre de Pereda, œuvre de rare probité littéraire et de haute valeur morale, bien faite pour inspirer à la fois l'admiration et le respect. Pereda occupe aujour-

d'hui en Espagne une situation unique : il est pour la jeune génération le maître vénéré entre tous, autant pour la noblesse de son caractère que pour la mâle vigueur de son génie. Il représente la tradition nationale et religieuse; et ceux même, qui ne partagent pas toutes ses idées, admirent cette foi robuste, cette fidélité inébranlable à tout ce que légua le passé de plus beau et de plus glorieux. C'est dans les provinces, notamment en Catalogne, que Pereda trouva tout d'abord ses plus ardents admirateurs. On le salua avec enthousiasme comme le grand écrivain régional à opposer aux littérateurs madrilènes; mais Madrid a tenu à l'adopter tout à fait à son tour. L'an dernier, Pereda, par une faveur exceptionnelle, quoique ayant sa résidence à Santander, fut reçu membre de l'Académie espagnole, dont il n'avait été jusqu'alors que correspondant. Séance mémorable, qui mit en présence les deux écrivains les plus populaires de l'Espagne. Pérez Galdós était chargé de souhaiter la bienvenue à son illustre ami. Il le fit avec une bonne grâce et une modestie charmantes. Il sut exprimer la séduction exercée par Pereda sur tous ceux qui l'ont approché. Il évoqua en des pages exquises les souvenirs de leur ancienne amitié, que les discussions les plus vives ne purent jamais troubler. « Je me souviens, dit-il, que dans les premiers temps de notre amitié, il y a de cela vingt-cinq ans, nos conversations se terminaient souvent en disputes, dont la vivacité ne dépassa jamais d'ailleurs les limites de la cordialité. Souvent, poussé par mon naturel conciliateur, je cédais de mes opinions. Pereda ne céda jamais. Il est irréductible, homogène, et d'une consistance qui exclut toute désagrégation. Plus facilement conquérait-il dans mon domaine des zones relativement vastes, que moi chez lui quelques pouces de terrain. Mais ces zones étendues, il est juste de le dire avec ingénuité, il les perdait de nouveau quand nous nous séparions, et le pouce de terrain, si par hasard j'arrivais à le gagner au prix de grands efforts, était de nouveau repris par mon adversaire, et à la première nous nous retrouvions comme avant, lui avec ses croyances, moi avec mes opinions. Et c'est avec inten-

tion que j'emploie ces deux termes, pour indiquer que Pereda avait sur moi cet avantage de ne pas connaître le doute. Voilà aussi la différence entre nos deux caractères considérés littérairement : Pereda ne doute pas; moi, si. Toujours j'ai vu mes convictions obscurcies en quelque partie par des ombres venues je ne sais d'où. Lui est un esprit serein; moi, je suis un esprit troublé, inquiet. » Le morceau n'est-il pas délicieux ? Je ne l'ai cité que pour inspirer à mes lecteurs le désir de lire le discours tout entier; c'est le plus bel hommage qui ait été rendu à l'auteur de *Sotileza*.

Les romans de Pereda sont encore presque inconnus en dehors d'Espagne : il est à désirer que des traductions bien faites leur assurent la place à laquelle ils ont droit dans la littérature européenne de notre temps. Je reconnais d'ailleurs que la besogne est malaisée; je ne connais pas d'auteur castillan plus difficile à traduire. Le problème de trouver des équivalents aux expressions pittoresques du langage populaire est à peu près insoluble : voilà pour le dialogue. Dans la narration, le style de Pereda est d'une ampleur périodique souvent excessive : pour le traduire, il faut se résoudre souvent à couper, à désarticuler les phrases[1]. Souhaitons qu'un écrivain de race latine puisse gagner, en France et ailleurs, des lecteurs et des lectrices par des qualités plus saines que le sensualisme énervant et raffiné d'Annunzio. Tous nos livres d'imagination portent aujourd'hui l'empreinte d'un vague sentiment néo-chrétien : ne serait-il pas curieux — et instructif — d'opposer au mysticisme suspect de nos dilettantes la foi virile et sincère du seul grand romancier catholique de notre temps ?

Boris DE TANNENBERG

1. J'estime cependant qu'un traducteur adroit pourrait, au prix de quelques sacrifices, présenter au public français, sinon les *Escenas Montañesas* ou *El sabor de la tierruca*, au moins *La Puchera*. Il existe déjà une traduction louable de *Pedro Sánchez*, mais malheureusement enfouie dans la collection de la *Revue Britannique*, où peu de curieux iront la chercher, et une traduction (cruellement mutilée) de *Sotileza* paraît en ce moment dans la *Revue des Deux-Mondes*.

MECHANICA DE ARISTOTILES

Charles Graux, dans son excellent *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*[1] parle en ces termes de l'académie aristotélique ou aristotélicienne « fondée par les Pères du Concile pour occuper les loisirs des longs hivers de Trente » :

« L'ouverture de la session tardait. Les savants théologiens qui se trouvaient envoyés dans cette petite ville, morte en temps ordinaire à la vie intellectuelle, s'arrangèrent pour passer le temps de la façon la moins désagréable qu'il fût possible. Chacun avait apporté avec soi quelques livres pour se délasser quelquefois des controverses théologiques. Diego de Mendoza, qui devait assister au concile comme représentant de l'empereur Charles-Quint, fit venir de Venise la riche collection de manuscrits grecs et autres livres que, depuis plusieurs années, il s'occupait d'y réunir. On se prêta mutuellement ses livres : ceux qui avaient des manuscrits permirent à leurs compagnons d'exil d'en prendre des copies. Plusieurs firent le voyage de Venise pour y acheter les volumes dont ils sentaient le besoin, et fournir leur contingent à la communauté. Le goût de la philosophie et aussi du grec était général parmi ces ecclésiastiques, en majeure partie italiens. Les doctrines le plus en faveur au sein de cette docte assemblée étaient sans contredit celles d'Aristote et de la scolastique. Mendoza et le petit groupe des Pères espagnols partageaient ces mêmes préférences. De la réunion de ces hommes éminents dans une petite cité et des loisirs dont ils jouissaient malgré eux, sortit une *académie aristotélique*, qui ne devait durer que ce que dura la première session du concile, mais qui entretint alors à Trente un foyer très vif d'érudition, et, notamment, ne paraît pas avoir été sans influence sur le développement que reçut la renaissance des lettres en Espagne[2]. »

---

1. Paris : F. Vieweg, 1880, in-8, xxxi-529 pp. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 46e fascicule.)

2. pp. 79-80.

« Mendoza... avait formé le plan d'expliquer et d'éclaircir d'un bout à l'autre les œuvres d'Aristote. Ce que sont devenues les notes qu'il avait prises à cet effet, c'est ce que personne n'a jamais su dire. L'unique fruit qui nous ait été conservé de ses études dans ce genre est une traduction en castillan de la *Mécanique* d'Aristote; elle se trouve encore, à l'heure qu'il est, inédite à la Bibliothèque de l'Escurial, où l'on en peut consulter deux copies[1]. »

La traduction de la *Mécanique* d'Aristote a été faite par Mendoza, à Trente, en 1545 ; une lettre de Juan Paez de Castro à Zurita, datée du 10 août de cette même année, ne laisse aucun doute à cet égard : « Agora entendemos en la *Mechanica* de Aristoteles, demostrando grandes cosas, porque el (Mendoza) la tiene trasladada en romance, y le ha hecho glossa[2] ». Les seuls manuscrits connus de cette traduction sont à la Bibliothèque de l'Escurial. Le premier (f. iij 15) est de la main d'un secrétaire ou d'un copiste et porte de très nombreuses corrections et modifications de la main de Mendoza ; c'est d'après ce manuscrit que je publie la *Mechanica*. Il a 37 ff. ch. (254 × 177 mm.); au verso du dernier des trois feuillets de garde on lit : « Pareze hauerlas traduçido Don di^o de mendoça por el borrador y carta suya que se hallo entre sus papeles. » Au bas du premier feuillet de texte se trouve la mention « D. Di^o de M^a ».

Le deuxième manuscrit (f. iij 27) est une copie, fort défectueuse, du précédent. Il se compose de 24 ff. ch. et est de la même époque que le premier, mais d'une écriture différente.

Un troisième manuscrit a échappé à Charles Graux : il est incomplet, le copiste, rebuté peut-être par l'aridité du texte, n'ayant même pas achevé le chapitre premier. Ce manuscrit se trouve dans un recueil de *Papeles varios*, coté K iij 8 : il y occupe les ff. 469 à 485. La lettre d'envoi[3] qui sert d'introduction à la traduction de la *Mechanica* est précédée, dans ce troisième manuscrit, de la suscription « Al Illmo señor el Duque de Alua, Marques de Coria, Capitan general de España » qui ne figure pas dans les deux autres.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

1. p. 168.
2. Dormer, *Progresos...*, pp. 462-464.
3. Charles Graux a publié quarante-deux lignes (le début et la fin) de cette lettre, aux pp. 357-358 de son *Essai*.

MECHANICA DE ARISTOTILES

Illustrissimo Señor

Despues que en Toledo parti de Vª Sª mi prinçipal proposito a sido ocupar el tiempo que me sobraua de negoçios, en ver y reconoçer las obras de Aristotiles por los interpretes y testos que han venido a mis manos, y llegando a las preguntas mechanicas que estan a la fin del libro acordeme quanto Vª Sª solia ser dado a la sciençia de mathematica, y como la mechanica sea la platica de ella, y ella la theorica de la mechanica, y la theorica sea casi un vano inutil studio sin la platica, vinome en voluntad traduzir en castellano esta obra y embiarla a Vª Sª porque vea quan propria y holgadamente se puede traduzir del griego en nuestra lengua sin passar por la latina, y tanbien porque se conozca la utilidad que sale de las sciencias mathematicas, puestas en obra para estas cosas que cada dia nos van entre las manos, y tanto mayor voluntad me vino de hazerlo, quanto conozco el grado y qualidad que se vee en la persona de Vª Sª tener mas neccessidad de tal facultad para acompañar su professíon, porque los principes y capitanes, o es conveniente ocuparse en exerçiçios y empresas de guerra, o en edifiçios grandes y suntuosos. Para lo uno y para lo otro seria neçessario o el inventar nuevas machinas y ingeños, o añadir sobre los inventados, pues como la fuerça del arte mechanica consista en esta parte, no pienso que dexara de ser agradable a Vª Sª el conoçimiento de ella, y porque el libro pareceria mas diffiçil de lo que el es de si quando se

entrasse desnudamente, acordare lo que se me offreçe con obligarme a declarar lo que entendiere de aquello que se dudara en el particular de la obra, y con dezir que fue ya traduzida y comentada por Nicolo Leonico grande y docto hombre en letras latinas y griegas; mas como no supo mathematicas entendio mal la sçientia, y por esto las palabras, ansi que erro en el sentido y en la letra.

El fin de Aristotiles fue introducir al mathemathico en aquella parte de la platica y uso, espeçialmente de Geometria a que llamamos Mechanica y para hazer mas holgadamente este effecto puso exemplos en cosas tractables y aun baxas como es su costumbre en otras obras, y lo fue de Platon, y los que passaron antes del uno y del otro. El libro contiene prinçipios o fundamentos por donde se consiga mas façilmente este fin.

Lo que movio el author a escrevir fue la duda y difficultad que conoçio en el juntar la pratica con la theorica en las sçiençias mathematicas, y el quitar a los animos de la gente la maravilla que la ignorançia de la causa de estas obras mechanicas les traxo.

La utilidad que se puede haver del libro, es mover con pequeña fuerça grandes pesos mediante los ingenios y machinas, y con estos ayudarnos de naturaleza o forçandola o aventajandola para nuestro uso. El libro es de Aristotiles aunque algunos duden por ciertas preguntas que pareçen en el impertinentes que no lo son, y podrian ser añadidas i por hallarse en el principios differentes, a los que en otras sus obras uso siendo el escritor tan conforme y constante en todas sus opiniones. El estilo del es diffiçil y escuro por la brevedad y mal castigada la letra; la causa desto dize Estrabon la de aquello Ammonio y otros autores. Todo el libro se divide en quatro partes, aunque sea la manera del proçeder por via de preguntas. En la primera trata los prinçipios en que prueba como lo que se haze por via de ingenios se refiere primero al çirculo, despues al peso, despues al pie de cabra o palanca. En la segunda lo que se refiere a la palanca o pie de

cabra. En la terçera lo que al peso. En la quarta lo que al çirculo : mas mezcla las unas preguntas con las otras segun es neçessario ayudarse para demostrar su proposito.

Y porque todo Geometra o Mathematico suele tomar çiertos presupuestos o sacados de otras facultades, las quales presupone aquella de que el trata o traidos de lo que natura comunmente imprime en los animos de los hombres, y la mechanica tiene parte en Mathematica en quanto al como se hazen los effectos, y en sçiençia natural en quanto el de que se hazen seran estos prinçipios mezclados de la una y la otra, los quales Aristotil dexo de dezir por haverlo dicho en otras partes.

¶ Para que aya movimiento es neçessario peso o carga movedor, lugar aparejado en que pueda mover.

¶ Que ay movimiento segun natura y fuera de natura.

¶ Que el movimiento que en el çirculo es fuera de natura es en la linea segun natura y por el contrario.

¶ El movimiento circular y el recto son simples, los otros son compuestos de recto y çircular.

¶ Que no ay movimiento derechamente contrario al çircular.

¶ Que se dize una cosa moverse en diversas maneras mas quando se mueve a lugar se dize ser llevada y el acto de moverse llevamiento; los otros se dizen movimientos, aunque por razon de la lengua se usa comunmente deste vocablo movimiento.

¶ La cosa movida se dize en dos maneras o movida y que mueve como el instrumento o movida sin mover como la carga.

¶ El primer movedor siempre viene de fuera en las machinas.

¶ El lugar donde se haze el movimiento a de ser bastante a sostener lo que es movido, ora sea instrumento, ora sea carga.

¶ Ninguna cosa corporea mueve naturalmente sin moverse quando mueve.

¶ Aquel se dize medio en cantidad que se juntan en el dos estremos de cantidades yguales.

¶ Aquel se dize medio en peso que se juntan en el dos pesos

yguales en peso, aunque sean desiguales en cantidad, y este medio es çentro.

◖ Que las cosas que se mueven en çirculo, y tienen tamaño van al çentro, y esto sirve para los tornos y las vides.

◖ Que las cosas que se mueven de si por linea recta y tienen tamaño van al çentro, y esto sirve para los contrapesos.

◖ Que el puncto, linea, superficie tienen realmente cuerpo material sensible demas del tamaño.

◖ Que moviendose toda una linea a una parte se puede mover un punto en ella juntamente a otra parte o a la misma mas tarde mas presto o en el mismo tiempo, lo mismo en la superfiçie o cuerpo, porque las cosas mechanicas van sobre cuerpos movibles reales materiales.

◖ Puede en un caso descrivir primero un diametro de una linea o dos que se junten en un mismo çentro, y moviendo aquella linea sobre el çentro descrivira un circulo si con los cabos solos sera çirculo, si con toda sera superficie çircular, esto sirve para las ruedas que se mueven echadas y para los contrapesos y pie de cabra.

Puedese descrivir un çirculo sobre el çentro y despues tirar el diametro que sirve para las ruedas de toda suerte.

La machina o es para mover o para mover y sostener o para sostener para mover como los tiros y pertrechos y artillerias. Desto se pone exemplo en la honda en las cosas que son arrojadas en alto, baxo, o por derecho.

Para mover y sostener como los contrapesos e ingenios estos mueven o tirando a si o echando de si o apartando tirando : assi son las cosas que se hazen por vides, tornillos, el exemplo en lo que es traido en remolino por el agua, garruchas, cabestrantes, traviessas de telares, ruedas de olleros, las que mueven y sostienen echando de si remos, antenas y arbol y vela, ygualadores de tierras, las que sosteniendo mueven y apartan son alçaprimas como palanca, timon, en estos entran los que debilitan moviendo como el gatillo de sacar dientes, el instrumento que antigua-

mente se usava de partir nuezes, de los que solamente sostienen son fundamentos de edifiçios, suelos de yngenios, se pone exemplo en las camas de cordeles, en los travessaños con que llevan carga los ganapanes, en los leños que se parten con las rodillas y las manos, en las havas del mar que con el movimiento se deshazen porque quanto menos fuertes menos sostienen.

Esto es lo que pareçe que se puede presuponer para clareza de esta obra, y lo que en ella nos quiso Aristotiles dar a entender por baxos y tratables exemplos sin entrar en mayores pruevas y honduras de razones; y de la verdad de ello sera Vª Sª satisfecho con las razones; y demostraçiones que ay. No sera menester escusar la manera del estilo y vocablos que en nuestra lengua pareçen estraños, porque la materia no sufre otro ornamento sino dezirse llanamente y la scientia es desusada, ansi que lo seran tanbien los vocablos de los principios della.

LA MECHANICA DE ARISTOTILES

Solemonos maravillar de las cosas que aconteçen segun naturaleza, de las quales la causa no se sabe y de las que fuera de naturaleza que son por arte para el uso de los hombres fabricadas porque en muchas cosas la naturaleza haze al contrario de lo que a nosotros es util que ella siempre tiene una misma manera sin composicion propria, mas aquello que es util de muchas maneras se muda, Ansi que quando conviene obrar algo fuera de naturaleza, por la difficultad se nos representa duda y ay neçessidad del arte, por esto llamamos mechanica a la parte del arte que en tales dudas socorre, y esta como dixo Antipho poeta que

Vençemos con el arte aquellas cosas
En que somos vençidos de natura.

Tal es aquello en que lo menos puede soiuzgar lo que es mas, y lo que teniendo poca caida mueven gran peso. i de las preguntas quasi quantas llamamos mechanicas son estas entre las

preguntas naturales, ni del todo naturales ni muy apartadas dello, antes comunes a las especulaçiones mathematicas y naturales, porque el como es manifiesto, por las mathematicas, y el de que por las naturales, en este genero de dudas se contienen las que tocan al pie de cabra o palanca porque pareçe estraño ser un gran peso movido de pequeña fuerça y esto con mas peso añadido, pues lo que sin palanca uno no puede mover, aquello mismo mueve con mayor presteza la pesadumbre de la palanca teniendo su mismo peso de mas, el principio de la causa en todo esto contiene el çirculo y con derecha razon, porque no es nada estraño seguirse una cosa maravillosa de otra mas admirable, maravillosissima cosa es hazerse juntas entre si dos contrariedades y el çirculo es compuesto de tales, porque en un instante se haze de lo que esta quedo y se mueve la natura de lo qual es contraria entre si, de donde a los que esto consideran menos son de maravillar las contrariedades que se offreçen en el.

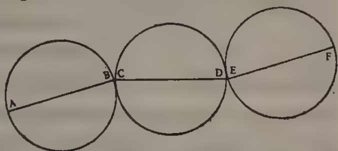
I

Primeramente en la linea que rodea el çirculo, la qual en ninguna parte tiene anchura, se muestran en cierta manera dos contrarios entre si que son lo concavo i lo corvo, estos differen entre si, como lo grande y lo chico, porque el medio entre lo grande y lo chico es lo ygual, y entre la concavo y corvo lo derecho, Ansi que trocados entre si es neçessario hazerse las lineas grande i chica yguales antes que qualquiera de los estremos o grande o chico y la linea hazerse derecha quando de corva en concava o de concava torna otra vez en corva o çircular. En esto pues consiste la estrañeza quanto al çirculo, otra estrañeza demas que iuntamente se mueve en contrarios movimientos el circulo porque se mueve juntamente hazia el lugar de adelante y hazia el de atras y ase desta manera la linea que descrive el circulo que en el lugar donde el primero comiença : en aquel mismo

comiença otra vez el fin della que moviendose esta continamente lo que era en ella postrero viene a ser otra vez primero, ansi que pareçe claro haverse mudado de alli y por esto (como primero se dixo) no es estraño ser el circulo de todas estas maravillas el prinçipio.

Lo que se haze pues en el peso se refiere al çirculo, y lo que con la palanca al peso y ansi todo lo otro que por movimientos de ingenios se haze a la palanca. Demas desto por el ser una la linea que sale del centro, y ningun puncto que se de en ella ser llevado con ygüal presteza que el otro punto : antes siempre mas presto aquel que mas lexos esta del çentro se offreçen en los movimientos de los circulos muchas cosas de maravilla, de que en las questiones que se han de tratar se hara manifiesto.

Y porque el çirculo se mueve juntamente en movimientos contrarios que el uno de los cabos de la linea que passa por medio a que llamamos diametro que es donde esta A se mueve adelante, y el otro que es donde esta B atras conçiertan algunos como muchos çirculos contrarios entre si se muevan juntamente por un movimiento,

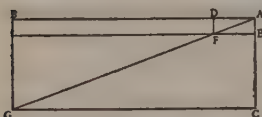


como son los que ponen en lugares sagrados haziendo bolas de cobre y de hierro porque si al çirculo en que esta AB fuere iuntado otro çirculo en que este CD movido hazia delante el diametro del çirculo AB moverse a hazia tras el de CD moviendose iuntamente con el diametro del çirçulo A luego muevese al contrario el çirculo en que es C D al en que es A B y tanbien el mismo C D movera al contrario de si al en que fuere EF estando junto, por esta causa si fueren muchos haranlo de la misma manera movido el uno solamente, Ansi que considerando ser está naturaleza en el circulo los maestros fabrican instrumentos i cubren el prinçipio para que este descubierto solamente lo que màravilla del ingenio y la causa dello secreta.

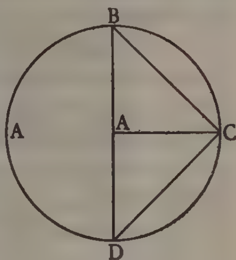
Lo primero pues se duda en las cosas que se offreçen en el

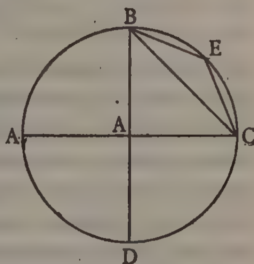
peso por que causa son mas justos los grandes pesos que los pequeños, El prinçipio desto es porque en el çirculo la linea que va mas larga del çentro es traida con mas presteza que la menor que esta mas çerca, movidas entramas con una misma fuerça, En dos maneras se dize presto, si en menos tiempo passa ygual espaçio dezimos ser presto, o si en ygual tiempo mayor espaçio, mas la mayor linea en ygual tiempo descrive mayor çirculo, porque lo que passa a fuera es mayor que lo que queda dentro, la causa es que la linea que descrive el çirculo es traida por dos movimientos; pues quando lo que es traido por dos movimientos lo es en alguna proporçion, neçessario es ser traido por linea recta y esta hazerse diametro de la figura que hazen las lineas juntadas en aquella proporcion.

Sea la proporcion en que es llevado lo que se moviere la que tiene AB a AC y A sea llevado a B y A B por debaxo sea llevada hasta G C. Traigase tanbien A hasta D por donde fuere la linea AB y AD sea traido por abaxo hasta E y porque la proporçion del movimiento era la que AB tiene con AC es neçessario que AD tenga con AE la misma proporçion. Luego sera el pequeño quadrado semeiante en proporcion al mayor y ansi un mismo diametro es de entramos que sera AFG. Desta manera se podra demostrar adonde quiera que se hallare este movimiento, porque siempre sera sobre diametro, Luego esta claro que lo que es llevado sobre diametro por dos movimientos sera en proporcion de lados, porque si en alguna otra no se mueve çerca del diametro; pues si en ninguna proporcion en ningun tiempo y por dos movimientos es llevado, impossible sera el movimiento ser por derecho, sea por linea recta, puesta esta por diametro y henchidos en torno los lados, necessario es que lo que es llevado lo sea en proporçion de lados y esto se mostro primero ansi que no hara linea recta, lo que en ninguna proporcion en ningun tiempo fuere llevado, mas si en alguna proporcion o tiempo fuere llevado,



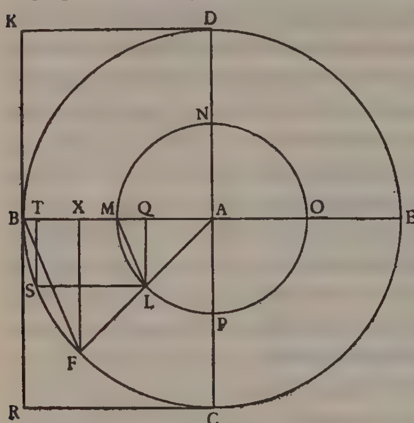
conviene este tiempo ser movimiento por derecho por lo que atras esta dicho. Luego sera çircular lo que es llevado por dos movimientos en ninguna proporcion en ningun tiempo, Que la linea o diametro que descrive el çirculo sea llevada por dos movimientos iuntamente esta claro por esto, y porque aquello que no es llevado por linea recta viene al perpendiculo de manera que se halla otra vez perpendicular despues del çentro. Sea el circulo ABCD y el cabo donde es B sea llevado a D algun tiempo vendra a C pues si fuesse llevado en la proporcion que tienen BD con DC serialo por el diametro donde es BC mas aqui, porque en ninguna proporcion es llevado por la çircunferencia seralo por BCD.





Si de dos cosas llevadas con una misma fuerça, una fuere rempuxada mas y otra menos, razonable es ser movida mas despaçio la que fuere rempuxada mas que la que lo fuere menos, lo que pareçe aconteçer en la mayor y menor linea que saliendo de un mismo çentro descriven los çirculos que por ser mas çerca de lo que esta quedo (que es el çentro), el cabo de la menor se mueve mas tarde que el de la mayor como quien esta traido al contrario hazia el medio que es ansi mismo el centro, Pues a toda linea que descrive çirculo aviene esto la que es llevada segun natura por la çircunferençia y la que fuera de natura al traves y al çentro, mas la menor es llevada por el movimiento fuera de natura mas porque por el estar mas çerca del çentro que tira asi es mas soiuzgada Que fuera de natura se mueva mas la menor que la mayor de las que descrive el çirculo sera manifiesto por esto. Sea el çirculo BCDE y otro en este menor donde es NOMP sobre un

mismo çentro A y tirense diametros en el grande CDBE en el pequeño MO y NP y cumplase un quadrado que sea mas luengo de la una parte DKRC y porque AB que descrive el çirculo ha de tornar alli adonde salio; claro esta que ha de ser llevada hazia si misma AB por el semejante AM vendra asi misma AM luego mas tarde sera llevada AM que no AB como dicho es, por el hazerse mas desviamiento y ser mas retraida AM pues tirese ALF y del puncto L una perpendicular a la linea AB que sea LQ en el menor çirculo despues dende el mismo puncto L tirese una linea hasta el çirculo grande en frente de AB que sea LS y otra perpendicular en el mayor çirculo a AB que sea ST y otra dende el puncto F que sea FX las lineas ST y LQ son yguales : luego BT sera menor que MQ porque las lineas rectas yguales tiradas sobre çirculos desiguales perpendicularmente al diametro cortan menor parte del en el mayor çirculo y porque ST es ygual a LQ en quanto tiempo AL fuere llevada por LM en tanto tiempo el cabo de BA sera llevado con movimiento mayor que es B S en el mayor çirculo, Ansi que el movimiento que es segun natura es ygual, y el que fuera de natura menor, es a dezir menor es BT que MQ mas conviene haverse proporcionalmente que como lo que es segun natura sea a lo que es segun natura : ansi lo que es fuera de natura, a lo que es fuera de natura. luego passo mayor buelta que es S B pues de necessidad ha de haver passado en este tiempo a FB sera esto quando a entramos viniera lo que es

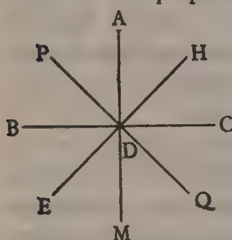


fuera de natura haverse con lo que es segun natura proporcionalmente si es mayor lo que es segun natura en el mayor y lo que es fuera de natura tanbien lo sea y esto acontecera solamente quando B sea llevado por BF en tanto tiempo como el punto M por ML y en esto XF se haze çentro al punto B porque va perpendicularmente dende F y fuera de natura a XB pues de la manera que F X sea con XB ansi LQ con MQ lo que es claro si se juntan por BM con FL ni mas si fuere o mayor o menor que es FB aquella linea por donde es llevado el punto B no se havra en entramos de una manera, ni proporcionalmente lo que es segun natura, con lo que es fuera de natura. Luego por lo que esta dicho es claro por que causa de una misma fuerça sera llevado mas presto el punto que mas apartado esta del çentro y descrive el mayor çirculo.

Por esto los pesos mayores son mas justos que los menores, lo que es claro por lo precedente, y porque el fiel que esta quedo se haze çentro y la una y otra parte del peso la linea que va fuera del çentro, luego es neçessario moverse por una misma fuerça mas presto el cabo del peso quanto mas se apartare del fiel y algo ser dudoso al sentido puesta en los pesos cortos la carga, y puesta en los grandes manifiesto, porque nada estorva moverse una cantidad menos que lo que puede ser claro a la vista; mas en los grandes pesos la grandeza haze sensible la misma carga y algunas cosas son en ambos claras aunque mucho mas en los mayores, por el hazerse el tamaño de la caida con una misma carga muy mayor en los grandes : luego por esto los que venden la purpura procuran pesar tranpeando sin poner el fiel en medio y encaxando plomo al un braço del peso o haziendo caer adonde quieren aquella parte del madero que fuere de hazia la raiz o el ñudo, si lo toviere por ser lo mas pesado del palo adonde cae la raiz y el ñudo ser raiz.

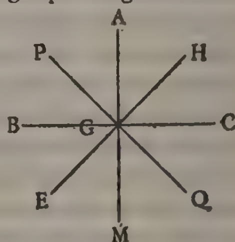
II

Porque si el fiel estoviere arriba quando la carga que esta abaxo se quita, el peso torna a subir en alto; y si esta abaxo no sube sino quedase? Porque estando el fiel arriba, lo mas del peso esta fuera del perpendiculo o raya que va derecha de alto abaxo

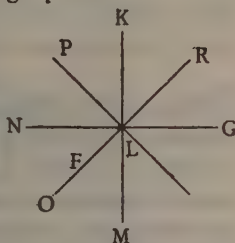


mas el fiel es esta raya o perpendiculo, luego es necessario venir hazia baxo lo mas hasta que la raya que parte el peso en dos partes yguales torne al mismo lugar perpendicularmente.

Sea el peso derecho donde esta BC el fiel AD alargando abaxo este sera el perpendiculo o linea derecha que parte el peso ADM pues si sobre B se pone algo que cargue B sera adonde es E y C adonde es H de donde la linea que primero partia el peso que era DM que abaxa va del mismo perpendiculo cargando el peso sera DG. y por esto la parte del peso donde es EH que esta fuera de la linea perpendicular AM sera mayor que la mitad donde es PQ pues si se quitare la carga de E necessario es H venir abaxo por ser E menor, luego teniendo arriba el fiel la balança torna a subir por esto, mas si estoviere abaxo hara al contrario, porque la parte que esta abaxo viene a ser mas que la mitad, aquello que parte el perpendiculo o raya que va de alto abaxo luego no torna a arriba, porque lo que esta alto es lo mas liviano, Sea el pesso derecho donde es NG y el perpendiculo o raya que lo parte por medio KLM assi que

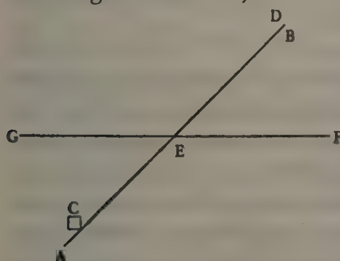


NG se divide en dos partes, pues la carga puesta en N sera N adonde O y G donde R y KL donde LP. Ansi que sera mayor KO que MR lo que tiene mas PKL y por esto quitado el peso es neçessario quedarse porque se pone ençima donde esta F como carga la demasia que tiene KO que es la mitad de MG.



III

Porque pequeña fuerza mueve con la palanca o pie de cabra grandes pesos, como ya es dicho en el prinçipio, añadiendose demas el peso de la misma palanca, pues es mas facil de mover la menor carga y la carga es menor sin la palanca? Porque la palanca es la causa que esta como peso y tiene debaxo el fiel que la parte por desigual pues el sosten sirve de fiel y ambos fiel i sosten sirven por centro ansi que porque la mayor linea de las que salen del çentro es movida mas presto de una misma fuerça y concurren en la palanca tres cosas sosten, fiel, y çentro y dos pesos lo que es movido y lo que mueve como se a el peso movido con el que mueve, assi al respecto por el contrario se ha una longeza con otra, mas siempre el movedor movera luego facilmente quanto mas se apartare del sosten por la causa dicha que la linea quanto mas apartada del çentro mayor circulo descrivira y por esto mas espaçio passara con una misma fuerça el movedor que mas apartado fuere del sosten. Sea la palanca donde AB, el peso donde C, el movedor donde D, el sosten donde E, muevase el movedor a F y lo que es movido, que es el peso, a G.



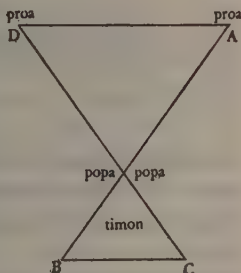
IV

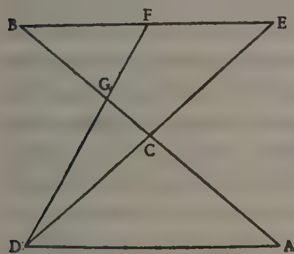
Porque los que bogan en medio mueven mas el navio? Porque el remo es la palanca y el escalmo se haze sosten que esta firme y el peso es el mar a quien el remo echa adelante y lo que mueve la palanca es el remero, mas siempre el movedor movera mas peso quanto mas se apartare del sosten : hazese pues desta manera mayor la linea que sale del çentro que el escalmo es sosten y çentro y la mayor parte del remo esta en medio de la nave y la nave es por alli mas ancha. Luego es claro que mas parte del remo estara en el uno y otro cabo de la nave de entramos bordes adentro, mas la nave se mueve, porque tocando en la mar el remo, el cabo del remo que esta dentro va hazia delante y la nave por estar atada al remo ha de seguir el cabo del remo; luego quanto mas mar apartare la pala del remo mas adelante es neçessario que vaya la nave, pues mas mar apartara quanto mayor parte del remo fuere del escalmo adentro de manera que los remeros de en medio mueven mucho mas porque mucha mas parte del remo esta del escalmo adentro en medio de la nave.

V

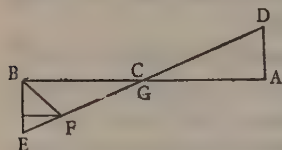
Porque siendo el tiempo pequeño y al cabo de la nave tiene tal poder como es mover el tamaño tan grande de un navio con la fuerça de un solo hombre, y esta quietamente puesta, y poco a poco? Porque el timon es la palanca, y el peso el mar y el movedor el timonero; pero el timon no toma al mar con lo ancho como el remo porque no mueve hazia delante el navio sino tomando el mar ya movido guialo al traves y porque el mar es peso tuerçe al navio cargando al contrario, mas en el sosten

que es el ojo donde el timon se pone, vuelve al contrario del mar, el mar adentro, i el afuera, luego la nave los sigue como atada a el, Ansi que el remo empuxa el mar que es la carga por el ancho, y siendo resistido della lleva la nave adelante por derecho, mas el timon como cae al traves haze al traves su movimiento a una parte o a otra, ponese en el cabo y no en el medio, porque es mas façil al que mueve mover la cosa movida por el cabo, siendo la primera parte en qualquier cosa prestissimo movida y por esto como en las cosas que son arrojadas el movimiento falta en el fin, ansi el movimiento de las que son enteras y continuas es mucho mas debil en la ultima parte dellas, mas lo que es mas debil es mas façil de desviar. Luego por esta causa el timon esta en la popa que es la ultima parte del navio, demas desto haziendose en ella qualquier pequeño movimiento se haze al otro cabo mucho mayor espaçio de entrevallo, porque el angulo ygual siempre mira hazia mayor linea y tanto mas quanto fueren mayores las lineas que lo contienen. De aqui es manifiesto por que causa el navio passa mas adelante que la pala del remo, porque una misma grandeza o cantidad movida de una misma fuerça va mas en el ayre que en el agua. Sea el remo AB, y C el escalmo, y A sea el principio del remo que esta en el navio, y B la pala que va en el mar, pues si A se passare donde esta D, no sera B donde esta E, porque BE es ygual con AD y seria ygual lo que se passasse; mas era menor : sera luego donde esta F assi que en el punto G se cruzaran las lineas y no en el punto C como en lugar que esta algo mas baxo y mas





çerca de la pala del remo, pues BF es menor que AD. Luego tanbien sera menor GF que DG, porque los triangulos son de una proporcion semeiante mas no se moviendo sera el medio donde es C porque el cabo B que entra en el agua va contrario del cabo A que esta en el navio, mas A se muda donde es D, luego el navio tanbien se mudara y passara a aquel lugar donde estoviere el prinçipio del remo. Lo mismo haze el timon sino que (como atras esta dicho) no ayuda nada al navio a moverse para delante sino rempuxa solamente al traves, la popa o a una parte o a otra y desta manera la proa se revuelve al contrario, ansi que donde el timon fuere puesto, alli conviene entenderse como un medio de la cosa movida al modo que el escalmo en el remo, mas el medio da lugar de la manera que el timon se buelve, porque si va hazia dentro la popa passa alli, y la proa vuelve al contrario y por ser en el navio la proa todo el se rebuelve con ella.



VI

Porque quanto mas altas van las entenas, tanto mas corre el navio con una misma vela y un mismo viento? Porque el arbol se haze palanca, y el sosten es la palomera o lugar donde el arbol se pone, y el peso que ha de ser movido es el navio, y el movedor el viento que hinche la vela; pues si una misma fuerça movera mas ligeramente el peso quanto mas lexos estoviere el sosten del cabo de la palanca, y las entenas tiradas en mas alto hazen mas lexos la vela del lugar donde el arbol se pone que es el sosten, luego, etc.

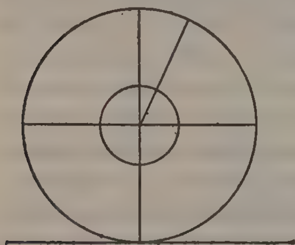
VII

Porque quando quieren correr derecho, si no es el viento largo entran la parte de la vela que va hazia el timonero, y largan la que esta a la proa yendo a popa? Porque el timon tuerçe, i aunque no pueda hazerlo siendo el viento mucho, siendo poco recogenlo, pues el viento de suyo lleva adelante i el timon torciendo el navio i moviendo el mar como palanca tira el viento a popa y hazelo largo, juntamente con esto los marineros contrastan al viento, porque se cargan a la parte contraria del.

VIII

Porquė de las figuras la que es globosa y redonda se mueve mejor? En tres maneras aconteçe moverse el circulo : o sobre la rueda moviendo juntamente el çentro, como se rebuelven las ruedas de los carros sobre las piñuelas, o sobre el çentro solamente como se rebuelven las ruedas de las garruchas estando el çentro quedo, o sobre la haz estando el çentro quedo, como se rebuelve la rueda del ollero. Son pues estas figuras mas ligeras, porque tocan la haz con poco, como el çirculo con un punto y por el nunca tropeçar, porque el angulo se va siempre apartando de la tierra. Demas desto si topa en alguna cosa de cuerpo tocala tanbien en una minima parte de ella que si fuesse una figura quadrada de lineas rectas tocaria la haz en mucho con la derechura dellas, tanbien el movedor rempuxa hazia la parte donde carga el peso, porque quando el diametro del çirculo que toca a lo llano estoviere por derecho de alto abaxo, y el çirculo tocare lo llano solamente en un punto, ygualmente reparte el diametro el peso a una y otra parte y mas quando se mueve carga un instante mas hazia la parte donde se mueve, ansi que es mas

facilmente movida de aquello que la echava adelante, como cosa que de si se inclinava adelante porque todo se mueve bien hazia donde va inclinado como mal q̃n va al contrario de su caida o inclinacion. Dizen tanbien algunos que la linea que rodea la rueda que es la circunferencia esta siempre en movimiento como las cosas que estan quedas lo estan por causa de la contrariedad que mas haze a otras entre si como acaeçe a los mayores circulos con los menores, que los mayores por igual fuerça son movidos y mueven mas ligeramente el peso por el tener el angulo del mayor çirculo sobre el menor una cierta caida y fuerça de inclinarlo y hauerse el maior circulo con el menor como el diametro del maior con el diametro del menor. Mas los circulos en la rueda son infinitos : luego si los menores son inclinados de los maiores, teniendo el uno caida sobre el otro, façilmente lo podra mover de la manera dicha. Otra manera de caida y inclinaçion dizen tanbien algunos que tiene demas desta el circulo y las cosas que en el circulo son movidas, que aunque ne toquen al suelo



el canto o buelta de la rueda sino con la haz, haz con haz, o como la rueda de la garrucha sobre el fiel aviendose de esta manera mas façilmente mueven el peso, no porque con la menor parte de si se junten y topen con la haz, sino por la causa que primero fue dicha, que es el çirculo ser compuesto de dos movimientos : que el uno dellos siempre tiene caida o inclinacion de si mismo, de manera que los que mueven quando lo hazen çircularmente a la redonda como quiera que lo hagan mueven este çirculo como cosa que siempre es llevada de si, porque mueven la çircunferencia que se trae assi mesma, ansi que lo uno el movedor rempuxa y echa al çirculo en el movimiento que es al traves y el çirculo mueve assi mismo segun el movimiento de diametro.

IX

Porque las cosas traidas o levantadas por mayores çirculos se mueven mas presto i facil, como en las garruchas mayores que son mas abiles que las menores, y por el semejante las ruedas que se mueven sin exe sobre fiel a que llaman scytalas? Es porque quanto mayor fuere la linea que sale del çentro en ygual tiempo se movera mayor espaçio, luego puesta ygual carga hara lo mismo, como los pesos que son mas justos los mayores que los menores, por ser el fiel el çentro y lo que esta de la linea a un cabo y a otro del fiel la linea que sale del çentro.

X

Porque se mueve mas facilmente el peso quando no tiene carga que quando la tiene, y de la misma manera la rueda o otra cosa semejante, como seria a dezir lo que es maior i mas pesado mas pesadamente que lo que es menor y mas liviano? Porque lo que es grave no solamente es trabajoso de moverse al contrario, mas aun al traves, pues mover algo al contrario de donde va su inclinaçion o cayda es difficultoso, y a la parte donde cae y se inclina facil; pero quando va al traves ni se inclina ni cae. Pues si de dos pesos el uno fuere de hierro y el otro de palo, mas presto se movera por ygual peso el de palo, porque las cosas pesadas no se levantan sin difficultad, en quanto lo que va muy alto no conçierta con lo pesado, mas la carga quanto mayor, tanto mas difficilmente se levanta, luego el peso que es de hierro se movera mas tarde que el de palo como mas pesado, porque la una de las balanças que esta sin carga es levantada diffiçilmente y haze que la otra baxe mas tarde, mas el de palo no es desta manera. Lo mismo tanbien aconteçe a las ruedas porque la que es de hierro

con su mismo peso es mas cargada hazia baxo y se mueve diffiçilmente al traves, mas la de palo da mas lugar al que mueve, porque como no es tan pesada ansi no es cargada tanto hazia baxo.

XI

Porque las cargas son traidas mas façilmente en las scytalas o machinas redondas sin exe que en los carros, teniendo ellos grandes ruedas y las scytalas pequeñas? Porque las scytalas no tienen ningun tropieço y en los carros ay el exe en que se trompieza, que el peso los carga por ençima y por el traves, lo que se trae en scytalas muevese solamente en estas dos cosas en el espaçio o superfiçie que queda debaxo y con el peso que esta puesto ençima, porque el çirculo se rebuelve por entramos estos lugares y traido o revuelto es rempuxado.

XII

Porque lo que se tira es echado mas lexos con la honda que con la mano; pues el que tira govierna mejor el peso con la mano que colgandolo y demas desto mueve tirando dos pesos, el de la honda y el de la piedra, o lo que es tirado con la mano mueve solamente lo que es tirado? Porque el que tira arroja lo que es tirado despues de movido en la honda, pues lo arroja rodeandolo muchas vezes en çirculo, mas en la mano el prinçipio del tirar es del estar quedo; y todas las cosas se mueven mejor despues de movidas que estando quedas, o es por esto y porque la mano se haze çentro de la honda y la honda la linea que parte del çentro; luego quanto fuere mayor la raya que parte del çentro se mueve mas rezio y presto, el tiro que se haze con la mano respeto al de la honda sera mas corto.

XIII

Porque en una misma argana se mueven mas façilmente con igual o la misma fuerça las traveseras o manuelas que son mayores que las menores, y tanbien los cabestrantes o cogedores de las telas quando son mas delgados que quando son mas gruessos? Porque el argana y cabestrante son el çentro, y los tamaños que se apartan fuera que son las travesseras o braços son las lineas que salen del çentro; pues mas ligero y mas se mueven por una misma fuerça las lineas que descriven mayores çirculos que las que menores, porque con una misma fuerça mas passa el cabo que mas lexos esta del çentro, y por esto hazen a las arganas brazos o travessanos con que las rebuelven mas façilmente. Tanbien en los cabestrantes mas delgados viene a ser mas lo que esta salido afuera del madero que son las manuelas y estas se hazen la linea que sale del çentro.

XIV

Porque en dos leños de un mismo tamaño se quiebra mas façilmente con la rodilla el uno si alguien lo tiene ygualmente apartando las manos al uno y otro cabo del que juntando las rodillas, y si lo juntan a la tierra y lo soiuzgan con el pie rompiendolo con la mano de mas lexos del pie que de mas çerca? Porque aqui es el çentro el pie y alli la rodilla, pues quanto mas lexos estoviere del çentro lo que se mueve, mas façilmente se mueve y lo que se rompe se mueve.

XV

Porque las que llaman havas de la mar en la marina son redondas, haviendo sido antes conchas prolongadas? Porque en

los movimientos lo que mas se aparta del medio es llevado mas ligeramente, pues si el medio es el çentro y lo de afuera la linea que sale del y siempre con ygual movimiento lo que es mayor descrive mayor çirculo, lo que es mayor si passa en ygual tiempo sera llevado mas presto, mas las cosas que son llevadas mas presto hieren mas, luego son heridas mas, ansi que neçessariamente a de quebrar lo que mas se apartare del medio y lo que esto padeçera de neçessidad tornara redondo. Pues las havas por el movimiento del mar y por el moverse ellas con el mar aconteze estar en movimiento continuo y rebolviendose topar en algo de numero que es neçessario los cabos dellas venir a esto.

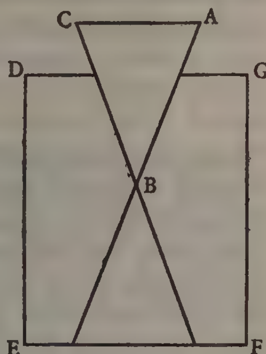
XVI

Porque quanto mas luengos fueron los maderos, tanto mas flacos se hazen, y levantados se doblan mas aunque de dosco dos sea delgado y el otro de cien codos sea gruesso, y porque la longueza del madero viene a ser en el alçar sosten, palanca y carga? La primera parte del, por donde la mano levanta es como sosten y el cabo la carga, ansi que quanto fuere mas, luengo lo que va fuera del sosten, tanto es neçessario doblarse mas, pues forçado se han de levantar los cabos de la palanca, luego si la palanca fuere blanda y façil de doblar, por fuerça es neçessario doblarse mas, como aconteçe en los maderos luengos, mas en los cortos el cabo dellos se halla mas çercano al sosten que esta firme por centro.

XVII

Porque con la cuña, siendo pequeña, se hienden grandes pesos y tamaños de cuerpos y se haze tan fuerte impression? Porque la cuña es dos palancas contrarias entre si, cada una por si tiene peso y sosten que aprieta y hiende. Demas desto el movimiento

del abertura haze grande el peso o martillo que hiere y mueve, el qual porque mueve lo que esta movido toma por la mayor parte mas fuerça con la misma presteza, de manera que acompañan grandes fuerças a la cuña, puesto que sea pequeña, y por estas causas el movedor que es mayor de lo conveniente a su tamaño se encubre. Sea la cuña ABC y lo que ha de ser hendido DEFG; la palanca es AB; el peso B hazia baxo el sosten DG, la palanca contraria a esta BC, pues siendo herida AC sirvese de la una y otra palanca y hiende donde es B.



XVIII

Porque si alguno puniendo dos garruchas en dos maderos juntados entre si al contrario rodeare una cuerda a la rueda de las garruchas que tenga el un cabo dado a uno de los maderos y el otro atado con la garrucha, y tirare del prinçipio de la cuerda, traera gran peso, puesto que el sea de pequeñas fuerças? Porque un mismo peso si es movido con la palanca, aunque con poca fuerça, mas façilmente se trae con la mano : la garrucha haze lo mismo que la palanca, luego si una tira mas façilmente y con un tiron trae mas rezio que con la mano, dos garruchas alçaran el mismo peso con mas presteza que doblada, pues que tirara menos peso la una quando la cuerda estoviere echada en la otra que si tirasse sola por si, porque aquella haze tanbien menor el peso, y por el semejante si la cuerda se echare a muchas con pocas que se crezcan se haze gran differençia, ansi que tirando la primera peso de quatro minas a quatrocientas libras, la postrera lo tirara

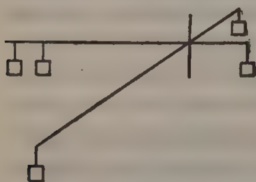
mucho menor, quiero dezir tendra menos que tirar; y en el arte de edificar façilmente mueven grandes pesos, porque passan de una garrucha a otra y della a los cabestrantes y palancas, que es lo mismo que si hiziessen muchas garruchas.

XIX

Porque si alguno pone un gran destral sobre un leño, y sobre el destral carga gran peso no partira el leño (lo qual pareçe razonable), mas si alçando el destral hiriesse lo partiria, pues tiene aquello que hiere mucho menos peso, y mucho mas lo puesto ençima y que carga? Porque todas las cosas son obradas con algun movimiento, pues lo que es pesado reçibe mas peso siendo movido que estando sosegado, mas lo que esta cargado encima quedo no se mueve segun el movimiento de lo que es pesado, y siendo movido muevese con este tal movimiento, y con el de aquel que hiere o mueve, etc. Demas desto el destral se haze cuña y siendo pequeña la cuña parte grandes cosas por ser de dos palancas puestas entre si al contrario.

XX

Porque la Romana con que se pesa la carne pesa gran carga con poco contrapesso siendo toda entera la mitad de un peso comun o de balanças, pues a la parte donde se pone la carga

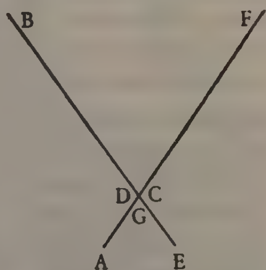


cuelga la balança sola y en lo demas esta solamente la Romana? Porque aconteçe ser la romana peso y palanca todo junto, peso en quanto cada fiel se haze çentro de la romana, porque en la una parte tiene la balança y en la otra contra la balança la pesa que se pone en el peso como si uno pusiesse otra balança, y en el fin della las pesas en filo, claro

esta que puesta carga en la otra parte alçara esta en alto, mas para que un peso se aya como muchos pesos se ponen en la Romana muchos fieles desta manera, y el que de cada uno dellos esta en torno debaxo de la pesa, es la mitad de la Romana que mudando los fieles vienen a estar por ygual y ansi se mide quanto peso alça de donde quando estoviere la Romana derecha, por cada fiel se puede conoçer quanta carga tiene la balança, como se ha dicho, Ansi que por comprehendello todo sera este peso, el que tiene una balança donde se pesa la carga y otra en la misma Romana donde estan las pesas y filo y por esto la romana al otro cabo es pesa, luego siendo tal es muchos pesos, y tantos quantos son los fieles, mas siempre el fiel y pesa que esta mas çerca della abaxa y haze pesar mas esta carga por el hazerze toda la romana una palanca buelta arriba y cada fiel un sosten que esta hazia rriba, y la carga lo que esta en la balança, pues quanto mas lexos estoviere del sosten el tamaño de la palanca, tanto mas façilmente ha de mover aquella parte y a esta haze contrapeso y pesa la carga que se pone en la balança al otro cabo de las pesas.

XXI

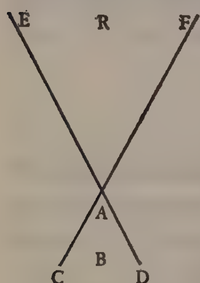
Porque los medicos o sacamuelas sacan mas façilmente los dientes añadido el peso del gatillo o instrumento de sacar dientes que con sola la mano vazia? Por ventura por deslizar el diente mas de la mano que del gatillo? Antes el hierro desliza mas que la mano, y no abarca el diente en torno, porque siendo blanda la carne de los dedos abraçase y pegase mas, o es porque el gatillo si de dos palancas puestas al contrario una de otra que tienen un sosten que es la junta del fiel, ansi usan este



instrumento para el sacar por mover mas façilmente. Sea el un cabo del gatillo A, el otro B que saca el diente, la palanca donde es AGF, la otra palanca donde EDB, el sosten DGC donde es la junta : y el diente el peso, pues tomando juntamente con BF mueve y haviendo movido saca mas façilmente con la mano que con el instrumento.

XXII

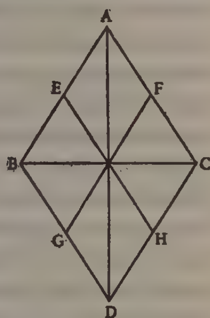
Porque las nuezes se quiebran façilmente sin golpe con los instrumentos que hazen para romperlas, pues se quita mucha reziura y fuerça con el movimiento, y demas desto mas ligeramente romperas hiriendo con un instrumento duro y pesado que no con uno blando y de madera ? Porque desta manera la nuez es apretada por dos palancas, mas el peso se parte mas façilmente con la palanca y este instrumento es compuesto de dos palancas que tienen la junta donde A por sosten, pues como siendo CD movidas en los cabos apartaran EF : ansi se juntaran mas façilmente con pequeña fuerça, luego lo que el pesso haria con golpe hazen mejor las palancas ED y FC que son mas puiantes que el, porque abriendolas quedan como levantadas, y apretando quiebran donde es R, y por esto quanto mas çerca estoviere A mas presto sera quebrada B, porque quanto mas se aparta la palanca del sosten, tanto mas façilmente y mas movera con una misma fuerça. Sea pues A el sosten y la una palanca DAE y la otra CAF : quanto mas çerca estara B del angulo A, tanto mas çerca estara de la junta A que es el sosten, luego es neçessario que ayudadas juntamente EF de una misma fuerça se alzen o aparten mas, de donde porque el levantarse se haze en la parte



contraria, la nuez es forçado ser mas apretada y lo que es mas apretado romperse mas presto.

XXIII

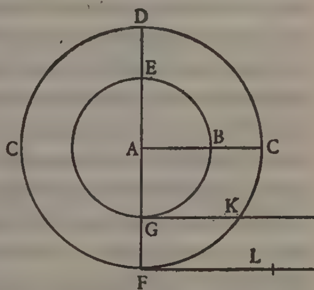
Porque siendo entramos los dos postreros puntos en el Rombo llevados por dos movimientos, no passa cada uno dellos ygual linea recta sino el uno la que es mucho mayor? Tanbien porque el punto que es llevado con el lado passa menos que el mismo lado, es a dezir al punto menor diametro y la linea mayor lado siendo el punto es llevado por dos movimientos, y la linea por uno. Sea llevado por el lado AB el punto A hazia B, y B sea llevado hazia D con la misma presteza, y sea tanbien llevado todo el lado AB por el lado AC igual i equidistantemente hasta CD con la misma presteza que los puntos, es neçessario que el punto A sea llevado por el diametro AD y el punto B por el diametro BC y juntamente hayan passado entramas lineas y tanbien que el lado AB aya passado el lado AC porque A punto passo la linea AE y la linea AB passo AF; tirese FG equidistante de AB y hinchase dende E, ansi que sera semejante lo lleno al todo, luego yguales son las lineas AF y AE y el punto A por AE en proporcion de lados, AB sera passada por AF, luego eslo por el diametro K y siempre es forçado que este punto sea llevado segun diametro, y tambien que juntamente como el lado AB passare el lado AC, el punto A passe el diametro AD. De la misma manera se mostrara que B punto es llevado por el diametro BC, porque la linea BE es ygual a la linea BG : luego henchido dende B semejante sera lo de dentro al todo, y B punto estara en el diametro por junta de lados y en ygual tiempo passara el lado A B por el lado AC y B



punto por el diametro B C, ansi que juntamente y en un mismo tiempo passa A punto mucho mayor linea que AB, y juntamente el lado AB es llevado con la misma presteza menor lado que es el diametro AD, y el lado que es llevado por un movimiento passa mayor lado que passa el punto en el diametro BC, porque quanto mas agudo el rombo se haze el diametro AD viene maior y menor el diametro BC; y porque, como es dicho, seria estraño lo que es llevado por dos movimientos serlo alguna vez mas tarde que lo que por uno, y dados dos puntos de ygual presteza en los angulos, passar el uno maior linea, la causa es que A y el punto que es llevado dende el angulo obtuso o romo entramos movimientos casi le son contrarios y el movimiento en que el mismo se lleva, y el por donde es llevado en el lado, mas el punto que es llevado dende el angulo agudo aconteçe ser llevado a un mismo lugar, porque el movimiento que va con el lado ayuda al que se haze por el diametro, y quanto hizieres este angulo mas agudo i aquel mas boto, el movimiento del punto del mas boto sera mas tardo y el de mas agudo mas presto, ansi que estos movimientos son mas contrarios porque el angulo es boto o obtuso y aquellos se hazen mas a una parte o son mas conformes por el estrecharse las lineas: luego A quasi por entramos movimientos es llevada a un mismo lugar, porque cada una se junta con la otra y tanto mas quanto mas agudo fuere el angulo; pero B lo haze al contrario, que en quanto se mueve por si va hazia D, mas el lado la lleva forçada hazia C porque, como se a dicho, quanto mas boto fuere el angulo, mas contrarios se haran los movimientos entre si, pues la linea se haze mas derecha, y si del todo se hiziesse derecha, del todo serian contrarios, pero el lado no siendo estorvado de ninguno es llevado por un solo y simple movimiento; luego es razonable que passe mayor linea que el diametro.

XXIV-XXV

Dudase porque quando dos çirculos son puestos en un mismo çentro, el mayor çirculo se rebuelve en ygual linea con el menor, y rebolviendose cada uno por si como sea el tamaño del uno con el del otro, ansi sean las lineas dellos entre si. Demas desto siendo uno y el mismo el çentro de entramos, tamaña se haze alguna vez la linea en que entramos se rebuelven quamaña la en que el menor çirculo por si apartadamente se rebuelve y algunas vezes como la en que el mayor, que el mayor de si ruede mayor linea es manifiesto porque pareçe claro al sentido ser la buelta de cada uno de los çirculos al angulo que haze el proprio diametro, mas el diametro del mayor es mayor, luego la misma proporcion ternan entre si al sentido las lineas por donde fueren rebueltos, que se rebuelvan por ygual linea quando fueren puestos en un mismo çentro, es manifiesto, y hazese desta manera alguna vez la linea del menor ygual a la linea en que se rebuelve el circulo mayor y alguna vez la del menor igual a la en que el menor. Sea el mayor çirculo donde DFC, y el menor donde EGB, y el centro de entramos A, y la linea en que el grande se rebuelve por si la en que esta FL, y la en que el pequeño por si la en que esta GK ygual con AF : pues si moviere el menor, movera



el mesmo çentro suyo que es A, mas el grande esta travado del, luego etc. Luego quando AB, estoviere derecha sobre GK, juntamente estara derecha AC sobre FL, ansi que siempre se havran passado yguales lineas. Pues si la quarta parte se rebuelve en ygual linea, esta claro que todo el çirculo se rebolvera en ygual

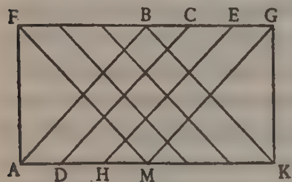
linea con todo el çirculo. De manera que quando la linea BG llegare a K, la çircunferençia FC estara en FL y ansi quando todo el çirculo fuere rebuelto. Desta misma manera, si yo moviere el gran circulo estando travado a el el pequeño, y siendo un mismo çentro, juntamente AC estara derecha y perpendicular con AB, y esta caera sobre GM y aquella FI que son iguales. Ansi que quando la una çircunferencia oviere passado una linea ygual a GM y la otra una linea ygual a FI y se hizieren otra vez perpendiculares y cayeren derechas AF como al principio estava derecha sobre LK y AC derecha o equidistante tambien como estava al principio AFMI y esto no se haziendo detenençia del mayor al menor, por algun tiempo en un mismo punto, ni saltando el menor algun puncto, ni estorvando al mayor passar algun punto sino que junto se muevan entramos continuamente el uno i el otro a su manera siguiendo el grande al pequeño y por el contrario, digo que es estraño el mayor passar ygual linea con el menor, y el menor con el mayor. Demas desto siendo uno el movimiento moviendo siempre el çentro, es de maravillar que agora se rebuelva y vaya en grande aora en pequeña linea porque una misma cosa llevada con una misma presteza es aparejada a pasar ygual linea y con la misma presteza se puede mover de entramas maneras. Para dar la causa de todo esto, devemos presuponer un principio o fundamento y es que una misma y ygual fuerça puede mover este tamaño mas tarde, y aquel mas presto, ansi que si oviesse algo que de si mismo no fuesse aparejado a moverse y moviesse a esto consigo, mas tarde seria movido esto que es aparejado de si a moverse, que si ello mismo por si se moviesse, y si fuere aparejado a moverse no se moviendo juntamente no se havra de la misma manera. Otro fundamento y es que sera impossible moverse mas que quien lo mueve, porque no se mueve por su movimiento sino por el de quien le mueve, luego si el mayor çirculo fuere A y el menor donde B, si el menor rempuxare al mayor no se rebolviendo el, es claro que el mayor passara tanto de una linea recta quanto

fuere rempuxado, mas fue empuxado tanto quanto el menor se movio, luego ygual espaçio de una linea recta passaron; Ansi que es neçessario si el menor rebolviendose rempuxa al mayor rebolverse tanto entramos juntamente con el envion quanto el menor se rebolviere, si el maior por su movimiento no se mueve nada, porque de la manera y quanto movio el menor ansi es neçessario moverse el que es movido del: mas el çirculo pequeño movio assi mismo en torno quanto un pie (sea tanto lo que se oviere movido), luego el grande se avra movido otrotanto y de la misma manera, si el grande moviere al pequeño sera el pequeño movido como el mayor, ansi que en el movimiento por si cada uno de ellos se avra o tarde o presto segun su natura, mas si con una misma presteza en quanta linea el mayor puede rebolverse de su natura, en tanta se revolvera el menor. Luego juntamente se rebuelven que fue lo que haze la duda, pero quando se travan no hazen esto de una misma manera, digo quando el uno es movido del otro no por el movimiento suyo proprio o por el que es aparejado de su natura, porque no ay differençia o en rodear o en travar o en juntar qualquiera dellos al otro que por la misma forma quando aquel mueve y este es movido del quanto se moviere el uno tanto se movera el otro. Ansi que quando un çirculo puesto ençima o juntado moviere no siempre se rebolvera, mas quando se ponen en un mismo çentro es neçessario el uno ser siempre rebuelto del otro, pero no por eso el uno se movera en su movimiento proprio, antes como si ningun movimiento tuviesse y ya que lo tenga si no usa del sera lo mismo. Ansi que quando el mayor moviere al pequeño travado asi, el pequeño es movido en tanta linea como el, y quando el pequeño tanbien el grande en tanta como el y apartados cada uno dellos mueve assi mismo, mas fuera sera razon y cavilosamente dudaria el que dixera que siendo en un mismo çentro y moviendose con una misma presteza, acontezca a estos circulos passar desigual linea, es verdad que entramos tienen un mismo çentro mas accidentalmente y por acaeçimiento como al musico ser blanco,

porque este ser çentro de cada uno de los çirculos no sirve siempre a un mismo çentro, luego quando el pequeño fuere el que mueve, sera el çentro como çentro y prinçipio suyo y quando el grande como suyo. De manera que una misma cosa no movera simplemente y por una via sino estara en el como conviene.

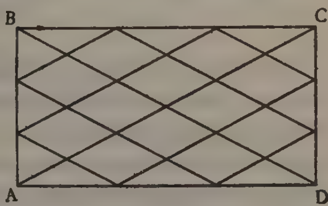
XXVI

Porque hazen las camas en doblada proporcion de lados, un lado de seys pies o poco mas y otro de tres, y porque no las atessan con las cuerdas por diametro? Por ventura hazenlos desta grandeza tal para que sean de una medida con los cuerpos porque ansi vendran a hazerse en doblada proporcion de lados. La longeza de quatro codos y la anchura de dos y estiranse no por el diametro sino por el contrario del, porque los braços o maderos no se desmientan, y porque se abran menos que las cosas que estan desmentidas ligerissimamente se abran de su naturaleza y asi trabajan mas quando son juntadas. Tanbien es menester que las cuerdas puedan sofrir el peso; pues menos trabajaran puesto el peso sobre ellas atravessadas que no en viaje; demas desto gastaranse menos cuerdas desta manera. Sea el lecho AFGK y partase en dos partes el lado FG por B: los agujeros seran yguales en FB que en FA porque los lados son yguales, que todo FG es doblado a FA; estiendanse luego



como esta figurado dende A hasta B, y de ay donde esta C, de alli donde esta D, de alli donde esta H, de alli a donde esta E, y ansi siempre hasta que se da la buelta al otro angulo; y porque son dos angulos los que tienen atados los prinçipios de la cuerda y las cuerdas con las bueltas son yguales la una a la

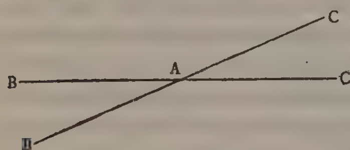
otra, AB y BC con CD y DH, y todas las otras son tales como esta en esta demonstraçion, mas AB y FH son yguales y equidistantes porque los lados de la haz o superfiçie BG y MK son yguales y equidistantes : luego con yguales y equidistantes agujeros estaran divididos, mas el lado BG es ygual al lado MA porque el angulo G es ygual al angulo B por estar el uno de dentro y el otro de fuera en lineas equidistantes, y B es la mitad de un recto porque BF es ygual a FA, y el angulo F recto, y el angulo B es ygual al angulo donde esta G; el angulo G es recto y porque el quadrado mas luengo de una parte tiene un lado otro tanto mayor que el otro, y la buelta esta en el medio, luego sera AD ygual a EG y esta ygual a MH; y de la misma manera se demostrara en las otras que son yguales ellas con las bueltas las dos a las dos, de donde sera manifiesto que en el lecho entraran quatro cuerdas tales como AB y quanto es el numero de los agujeros que ay en el lado FG la mitad avra dende B hasta F que es la mitad del lado, ansi que tal sera la grandeza de las cuerdas que estovieren en la mitad del lecho como fuere AB y tantos agujeros en BF en numero como BG; y no ay differençia en dezir esto a dezir como en AF y FB entramas juntas : mas si las cuerdas se estendiessen por el diametro como esta en el lecho ABCD, las meitades no seran tantas quantas fueren en entramos lados FGFA mayores AF y FB siendo dos que AB sola; luego la cuerda sera tanto mayor quanto los dos lados fueren mayores que el diametro.



XXVII

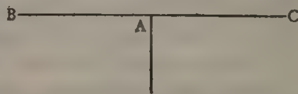
Porque los leños luengos son mas diffiçiles de traer sobre el hombro por el cabo que por el medio siendo la carga ygual?

Porque doblandose el madero el cabo estorva al llevar desviando el llevamiento con el doblarse y tanbien puesto que ni se doble ni sea de mucha longueza, es mas diffiçil de llevar por el cabo, porque mas façilmente se levanta por medio que por el cabo, y por esto es mas façil de llevar, la causa que alçado por medio siempre los cabos se sostienen y ayudan entre si. Ansi que la una parte levanta la otra porque el medio por donde tiene el que levanta o lleva se haze como çentro, ansi que cada uno de los cabos ayuda y levanta al otro cabo hazia rriba cayendo hazia baxo, mas lo que es alçado o llevado por el cabo no haze esto, antes todo el peso va sobre un medio por donde es levantado o llevado. Sea el medio donde es A yendo B hazia baxo C sera levantada hazia rriba y yendo C hazia baxo B sera levantada hazia rriba; mas estos dos cabos alçados juntamente hazen esto que se sostienen altos el uno al otro, luego, etc.



XXVIII

Porque si un mismo peso toviere demasiada longueza, se lleva sobre el hombro mas diffiçilmente que el menor o mas corto, puesto que alguno los lleve por medio? Poco ha que dixe no ser la causa el doblegarse, mas aqui es agora el doblarse la causa porque quanto fuere mas luengo, mas se doblan los cabos, ansi al que lo llevare el llevarlo sera mas diffiçil : la causa del doblarse mas es que siendo un mismo movimiento quanto el madero fuere mas luengo, mas espaçio se mudaran los cabos del. Sea el ombro el çentro donde es A y este quedo el, y sean AB y AC las lineas que parten del çentro, quanto mayor fuere lo que parte del çentro



que son AB y AC mayor espaçio y tamaño se muda y esto se demostro primero.

XXIX

Porque en los pozos hazen las cigueñas o instrumentos de sacar agua desta manera que ponen un peso de plomo en el madero puesto que el mismo vaso y estando vazio y lleno sea tanbien peso? Porque partida la obra en dos tiempos (que es neçessario çumir abaxo y sacar en alto) la misma vendra a baxar façilmente el vaso vazio y sacarlo diffiçilmente lleno, Ansi que es conveniente ser el abaxar un poco mas pesado para alivianar mucho la carga al que alça, y esto haze el plomo o piedra puesta debaxo al cabo del instrumento, pues al que abaxa se haze mayor el peso que si se deviesse abaxar solamente el vaso (sin la piedra o plomo) vazio, mas quando fuere lleno, el plomo o aquello que fuere puesto por peso, levanta en alto ansi que entramas cosas son mas façiles desta manera que de aquella.



XXX

Porque quando dos hombres llevan una carga por ygual sobre un madero o otra cosa semejante, si el peso no fuere en medio no seran cargados de una misma manera, antes mas quanto el que de los que lo llevan estoviere mas çerca? Porque lo menos del madero se haze palanca a los que lo tienen ansi, y la carga sosten, y el que de los que la llevan esta mas çerca della se haze la carga que es movida y el otro de los que la llevan el movedor que quanto mas se apartare del peso tanto mas façilmente movera y cargara mas al otro hazia baxo como resistiendole y contrariando la carga que esta puesta ençima del madero y hecha sosten, pero

puesto el peso en medio nada haze, ni mueve mas al uno que al otro, antes de una manera les esta el peso a entramos.

XXXI

Porque los que se levantan ponen la pierna por angulo agudo con el muslo y el muslo con el pecho, y sino no se podrian levantar? Por ventura, porque aquello que es ygual es causa de reposo en toda parte, mas el angulo recto es ygual ansi que el que estoviere sentado se ha con la circunferençia de la tierra a angulos semejantes rectos y por esto estara en sosiego y cessamiento no se ha a angulos rectos porque este derecho y caiga perpendicularmente sobre la haz haziendo un angulo recto de un cabo y otro de otro, sino porque esta en lineas igualmente distantes y se puede echar una linea de la cabeça recta que hara dos angulos rectos de un cabo y otro, y otra por la rodilla y los pies que hara otros dos con la haz de la tierra, y otra por los muslos a las rodillas, y ansi atravessadas quantas quisieremos, ansi que hara asiento y detenimiento y se avra por semejantes angulos con la çircunferençia; mas el que esta en pie es necessario estar perpendicular y derecho a la tierra, luego si ha de estar por derecho, y esto es tener la cabeça en derecho de los pies, hase de hazer con el ponerse en pie; mas quando esta assentado, tiene la cabeça y los pies por lineas ygualmente apartadas entre si y no por una sola linea recta, luego, etc. Sea la cabeça A, el pecho AB, el muslo BC, la pierna CD; mas el pecho que es AB haze un angulo recto con el muslo y el muslo con la pierna, ansi que el que desta manera se hallare es impossible levantarse, luego es neçessario inclinar las piernas y tener los pies debaxo de la cabeça : esto sera quando CD se hiziere adonde esta CF, y juntamente el que esta sentado aconteçiere levantarse y tener los pies y la cabeça por esta derechura, mas la linea CF haze un angulo agudo con la linea BC, etc.



XXXII

Porque se mueve mas façilmente lo que ya esta movido que lo que esta quedo, como los carros que mas façilmente se hazen correr despues de movidos que quando comiençan? Porque es muy diffiçil mover un peso que es movido al contrario, pues quita algo de la fuerça del que mueve por mucho que sea ligero, que la fuerça de yr adelante de aquello que es resistido es neçessario ser mas tardia y grave. Despues si cessare tanbien resiste lo que cessa, mas lo que es movido haze de si lo mismo que el que mueve porque mueve o rempuxa hazia un mismo lugar, como si alguno acreçentasse la fuerça y presteza del que mueve, pues lo que havia de passar y sufrir del movedor, aquello mismo haze de si movido en el yr por el camino, luego, etc.

XXXIII

Porque lo que es arrojado en alto çesa del movimiento? Por ventura quando çessa la fuerça, o por el resistir y desviar, o por la caida quando la cosa fuere mas fuerte que la fuerça que la arroja, o es estraño dexados los prinçipios dudar en esto.

XXXIV

Porque no siguiendo ni rempuxando el que arroja, es llevada la cosa no por su proprio movimiento? Porque claramente el primero hizo esto tal por rempuxar lo uno, y esto lo otro, mas çessa quando no puede mas hazer aquel primer enviamiento o fuerça de echar adelante, para que lo que es llevado rempuxe, y quando el peso de lo que es llevado cae mas que la fuerça del que rempuxa hazia delante, entonces, etc.

XXXV

Porque en las cosas demasiado de chicas ni las demasiado de grandes van lexos siendo arrojadas, mas es menester que tengan una cierta medida y respecto al que las arroja? Por ventura porque es de neçessidad lo que es arrojado contrastar y contravenir a la parte donde fuere echado, mas lo que por su grandeza no se vençe ni da lugar, o por su livianeza no resiste no haze impetu o fuerça de arrojar ni de rempuxar, luego lo que exçede mucho a la fuerça que rempuxa no se dexa vençer, y lo que es mucho mas liviano no resiste; o por ventura porque tanto es llevado lo que es llevado quanto ayre moviere hazia baxo, mas lo que no es movido no mueve nada, pues si aconteçe tener qualquiera destas cosas o demasiada grandeza o demasiada pequeñeza, sera como cosa immovible, porque ni esto mueve nada ni aquello es movido nada.

XXXVI

Porque todas las cosas traidas en el remolino que se haze en el agua son llevadas al medio en el acabar? Por ventura porque aquello que es traido tiene tamaño, y por esto los cabos dello se rodean en dos çirculos, en uno pequeño y otro grande, de manera que el mayor çirculo por el ser traido ligeramente desvia y echa por fuerça el cabo hazia el menor çirculo; mas porque lo que es traido tiene anchura, el menor torna a hazer esto mismo y rempuxa a otro menor que el hazia dentro hasta que viene al medio, entonçes por el haverse en todos los çirculos de una misma manera lo que es traido con el medio, y el çentro de cada çirculo ygualmente distar o estar apartado de la çircunferençia, o porque quando el movimiento del remolino del agua no vençe por la

grandeza de la cosa, antes ella exçede con el peso a la presteza del remolino, neçessario es esta cosa ser dexada en el çirculo que haze el remolino y moverse mas pesadamente; mas el çirculo menor es traido mas pesadamente porque siendo entramos en un mismo medio, el mayor se rebuelve con el menor de una manera en ygual tiempo, y por esto es neçessario ir siempre quedandose en el menor çirculo hasta que venga al medio; y quanto mas vençiere el movimiento que es dexado, mas presto hara esto, pues conviene vençer con la presteza del peso, el un çirculo luego y el otro tras el; ansi que siempre se dexara en el çirculo de mas adentro toda cosa que fuere traida porque es neçessario que lo que no es sojuzgado se mueva a si mismo o adentro o afuera : luego es impossible lo que no es sojuzgado ser traido en un mismo çirculo en que esta, y mucho menos en el de fuera, pues que es mas ligero el movimiento : luego quedara que lo que no puede ser sojuzgado se passe siempre mas adentro, mas toda cosa se esfuerça a no ser soiuzgada, pues que el venir al medio es el fin de no moverse, y solo el çentro esta quedo; necessario es luego recogerse todas las cosas a este.

COMPTES RENDUS

El P. Arolas. Su vida y sus versos. Estudio crítico por José R. Lomba y Pedraja. *Madrid : Est. tip. « Sucesores de Rivadeneyra »*, 1898, in-8, 247 pp.

« Todo el mundo conoce de oídas al P. Arolas; muchos han leído algún verso suyo; pocos han visto todas sus obras, y es muy raro el que se ha detenido á formar sobre él un juicio reposado é imparcial. Para algunos no fué sino un fraile libertino; para otros fué una víctima de la intemperancia religiosa de sus parientes, que, niño todavía, le encerraron en un claustro contra toda su inclinación; para otros (y son los más) es una incógnita : saben apenas que fué escolapio, que fué poeta y que habitó las márgenes del Turia. » C'est par ces réflexions fort justes que commence l'étude de M. Lomba.

Arolas a été jusqu'ici peu étudié : c'est à peine si l'on peut citer quatre notices dues, les deux premières à deux de ses amis, Rafael de Carvajal (1850) et Antonio Ribot y Fontseré (1857), et les deux autres à deux *escolapios*, le P. Carlos Lasalde et le P. Hermenegildo Torres. Le livre de M. L. n'ajoute pas grand'chose à ce que nous connaissions déjà de la biographie du poète; les éléments d'information étaient, paraît-il, fort rares, et l'on regrette d'autant plus qu'ils n'aient pas été mis plus sérieusement à contribution. Un grand ami de l'auteur, le P. Juan Bautista Marqués vit encore à Alcira : « Nos han dicho que está ciego y que ya no escribe : ésta ha sido la causa de que no le hayamos importunado desde Madrid á fin de que nos informara de lo que muchos amantes de las letras tendrían gusto en saber. » Un biographe antérieur, le P. Hermenegildo Torres, ne répondit pas à la lettre que M. L. lui adressa : « Es de suponer, por otra parte, que todo lo nuevo que él supiera acerca de este asunto lo incluiría en su citado artículo. » Comme enquête auprès de ceux qui connurent le poète, c'est bien sommaire. Ce que nous en savons se borne, en somme, à peu de chose. Juan Arolas naquit à Barcelone en juin 1805, de commerçants aisés. En 1814, il devient élève des Escuelas Pías à Valence et se sent attiré vers le cloître par une inclination impétueuse — une vocation, si l'on préfère — à laquelle sa famille essaya tout d'abord de s'opposer. En 1819, il devient novice à Peralta de la Sal et c'est pendant ce noviciat que, selon Rafael de Carvajal, il aurait composé les *Cartas amatorias*. Le 23 août 1821, à seize ans, il prononce ses vœux, va à Saragosse étudier la philosophie, puis à

Valence la théologie. De 1825 à 1842, il enseigne le latin au Colegio Andresiano : c'est l'époque de sa grande production et de sa célébrité ; sur le milieu littéraire dans lequel il vécut alors, M. L. donne d'intéressants et de pittoresques détails : il fait revivre les cénacles de Valence, qui était, avec Madrid et Barcelone, un des grands foyers du romantisme espagnol. Arolas fut romantique à outrance et — comme d'ailleurs nombre de ses compatriotes — d'une déplorable fécondité. *Il versifiait, versifiait, versifiait* sans souci de la forme, souvent aussi, hélas, sans souci de la pensée. « Tanto componía, que hacer versos vino á ser para él una labor automática. Las frases hechas, los consonantes repetidos, los ripios, la inútil palabrería, prodigábalos en aquellas composiciones escritas al volar de la pluma, para llenar huecos en los diarios, para satisfacer pedidos, para ganar, en fin, dinero. Los más míseros plagios se honraron con su nombre en las publicaciones de la prensa local... » L'anecdote suivante montre à la fois sa facilité à rimer et le bas prix auquel il taxait ses vers. Un de ses collègues, nommé Fuster, que son oncle, curé de Vilanesa, avait chargé de lui procurer quelques pieuses poésies pour une solennité religieuse, va trouver le poète et lui dit : « Aquí traigo cinco duros que me ha dado mi tío para pagarle sus versos. — ¿ Cuántos quieres ? le preguntó el poeta ; pide, porque los he de hacer en un momento. » En efecto, sacó del bolsillo muchos pliegos de papel de barba, que siempre llevaba consigo, y se puso á escribir aprisa. En unos pocos minutos quedaron llenos tres pliegos, y todos eran versos relativos á la fiesta y á la procesión de Vilanesa. Fuster estaba atónito. Le pareció bastante lo escrito y le indicó que cesara ; mas Arolas, á quien poco costaba componer otro tanto, le puso en un dilema : « O faltan dos pliegos — le dijo, — ó sobran dos duros. »

Assailli par les directeurs de journaux, très goûté par les Valenciens, Arolas en vint assez rapidement à négliger la pédagogie, et à prendre en aversion l'habit qu'il portait. Il plaisantait les vœux de chasteté des religieuses, traitait de *funestes* les solitudes du cloître, aimait à chanter le conflit de l'amour profane et de la conscience religieuse, en se gardant bien de se ranger du côté de cette dernière. C'est à cette époque qu'il écrivit *La Silfida del Acueducto*, qui fut publiée en 1837. Pourtant la fatigue cérébrale ne tarda pas à se manifester ; il lui devint de plus en plus difficile de composer des vers : à la prodigieuse facilité de jadis avait succédé l'impuissance presque absolue d'écrire. En 1844, la folie s'empara de lui : il n'eut que de très rares moments de lucidité et mourut le 23 novembre 1849. Il n'avait que quarante-quatre ans.

La seconde partie du livre est consacrée à l'étude critique des œuvres du poète : elle est divisée en cinq chapitres : poesía narrativa — lírica religiosa — lírica amorosa — las Orientales — poesía festiva. Cette seconde partie est, à notre avis, bien supérieure à la première. Si nous ne pouvons l'analyser ici en détail, nous résumerons du moins, dans ses traits essentiels, la conclusion de

M. L. : c'est un jugement qui sera unanimement ratifié. Arolas ne saurait être comparé aux grands poètes de ce siècle ; Espronceda, le duc de Rivas, Zorrilla lui sont infiniment supérieurs : il n'a ni leur variété, ni leur complexité, ni leur profondeur. C'est un poète romantique de second ordre, d'une originalité qui ne brille ni par l'élévation, ni par la vigueur ; il est essentiellement et avant tout « poeta lírico y descriptivo, colorista brillante y apasionado cantor de la belleza femenina. »

R. Foulché-Delbosc.

Emilio Cotarelo y Mori. Iriarte y su época. Obra premiada en público certamen por la Real Academia Española é impresa á sus expensas, *Madrid : Est. tip. « Sucesores de Rivadeneyra*, 1897, gr. in-8, VIII-588 pp., portrait.

M. Emilio Cotarelo y Mori est un des érudits espagnols les plus passionnés pour l'étude de l'histoire littéraire de son pays : la liste, déjà longue, de ses publications, prouve son activité, son zèle, une puissance de travail peu commune et une louable suite dans les idées. Depuis 1886, il a successivement publié : *El Conde de Villamediana*, étude biographique et critique accompagnée de poésies inédites ; *Tirso de Molina* (1893) ; *Vida y obras de D. Enrique de Villena* (1896) ; des *Estudios sobre la historia del arte escénico en España*, dont deux volumes ont paru, consacrés l'un (1896) à Maria Ladvenant, l'autre (1897) à Maria del Rosario Fernández, la célèbre *Tirana*, tous deux intéressants, abondamment documentés, où l'on regrettera peut-être que l'intimité des héroïnes ne soit laissée dans une ombre un peu trop discrète. Tout récemment enfin, a été publié un énorme volume sur *Iriarte y su época*, couronné par l'Académie espagnole et imprimé aux frais de cette compagnie, et il y a quelques semaines à peine, deux nouvelles études sont venues s'ajouter aux précédentes : *El supuesto libro de Las querellas del rey don Alfonso el Sabio* et *Lope de Rueda y el teatro español de su tiempo*. Nous n'avons pas à parler des œuvres en préparation qui témoigneront — avec quelle abondance ! — que l'auteur des volumes précités est aussi un chercheur adroit, un fureteur émérite et heureux.

Iriarte y su época nous présente l'histoire littéraire espagnole de la seconde moitié du XVIIIe siècle, de ce siècle où l'on a tant écrit et que chaque année contribue à faire connaître plus exactement soit par la publication de textes inédits, soit par la rédaction d'études critiques ou biographiques. L'excellente *Historia crítica de la poesía castellana en el siglo XVIII* de D. Leopoldo Augusto de Cueto pourrait dès maintenant être notablement augmentée. Le titre de l'ouvrage de M. Cotarelo indique qu'il ne s'est pas borné à une simple biographie de l'auteur des *Fábulas literarias* : il a étendu ses investigations à la famille et aux contemporains du personnage principal devenu ainsi, en quelque sorte, une figure centrale, un pivot autour duquel évolue le monde littéraire

d'alors. Peut-être aurait-il été plus conforme à la réalité des faits d'adopter un groupement quelque peu différent : les incursions de l'auteur sur des terrains contigus au sien propre lui ont fait faire d'heureuses trouvailles[1], et l'on regrette qu'élargissant son cadre il n'ait pas entrepris une étude d'ensemble sur le monde littéraire du XVIIIe siècle. C'est là un travail que nous souhaiterions vivement voir mener à bien par l'auteur de *Iriarte y su época* : les qualités dont ce livre fait preuve, l'intérêt qui se dégage de la lecture de chaque chapitre, la masse énorme de faits qu'il contient (l'index alphabétique placé à la fin du volume contient plus de quatre cents noms) montrent clairement que nul n'est plus qualifié pour devenir l'historien des lettres castillanes au siècle illustré par les Iriarte, Cadalso, Samaniego, Moratin, Meléndez, Forner, Ramon de la Cruz et tant d'autres écrivains.

Le livre de M. C. est congrument pourvu de notes et de références. Il aurait eu le droit d'être cru sur parole, ses ouvrages antérieurs nous étant un sûr garant de ses procédés de travail et de sa probité littéraire : il ne l'a pas voulu et a sagement préféré tantôt appuyer et soutenir son texte, tantôt l'alléger par des renvois au bas des pages et par de nombreux appendices qui occupent à eux seuls près du tiers du volume. Ces appendices contiennent des documents relatifs aux Iriarte et quelques lettres de leurs correspondants ; ils contiennent aussi une trentaine de poésies, dont quelques-unes ont déjà été publiées en 1895 par la *Revue Hispanique*, ainsi que l'indique M. C. L'amour de l'inédit a probablement été moins fort que la crainte de déplaire à la pruderie des juges du *público certamen* et l'on ne trouve pas parmi ces poésies inédites *Perico y Juana*, composition mentionnée dans une note et dont quelques curieux conservent des copies. Mais ce petit poème de vingt-trois *octavas* ne constitue pas à lui seul l'œuvre badine du bon Iriarte : M. C. ignorerait-il que l'on connaît de son héros des sonnets, des séguedilles, des *letrillas* et quelques autres

1. « Afortunadas investigaciones en diversos archivos y bibliotecas han puesto al autor de esta obra en el caso de poder esmaltarla con no pocas noticias nuevas y curiosas. Así aparecen ahora por primera vez reveladas las causas de la prisión y destierro de D. Vicente García de la Huerta, el autor de la *Raquel*, enigma biográfico que tanto dió que pensar á algunos críticos ; se dan noticias exactas y precisas del célebre sainetero D. Ramón de la Cruz, el poeta más popular del pasado siglo, de quien nada de positivo se sabía hasta ahora, y se añaden multitud de especies tan interesantes como desconocidas acerca de otros autores de aquel tiempo como Cadalso, los Moratines, Ayala, Sedano, Ríos, Olavide, Jovellanos, Forner, el italiano Conti, Trigueros, Meléndez, Samaniego, Comella, Navarrete, etc., y de otros personajes famosos. La historia del Teatro, aun en su parte material (más desconocida que la del siglo XVII por no haber tenido cronistas) recibe alguna ilustración y se dan noticias, cuando la oportunidad lo exige, de varios de los más nombrados artistas » (pp. VI-VII).

poésies au moins aussi légères que *Perico y Juana*? En tout cas il n'en souffle mot : si je mentionne ici cette lacune, c'est simplement pour constater qu'Iriarte excella en ce genre où il sut être moins grossier que tel ou tel de ses contemporains, Samaniego pour n'en citer qu'un.

R. Foulché-Delbosc.

Victor Balaguer. Las guerras de Granada. *Madrid : Imprenta de la Viuda de M. Minuesa de los Rios*, 1898, in-8, 459 pp. (obras de D. Víctor Balaguer, tomo XXXIII de la colección y único de esta obra).

Ce volume est un fragment de *Los reyes católicos*, œuvre écrite par M. Balaguer pour cette collection hétérogène publiée par l'Académie de l'Histoire sous le titre de *Historia de España*. L'auteur est avant tout un poète, et l'on pense, malgré soi, en le lisant, à la remarque célèbre : « El poeta puede contar ó cantar las cosas, no como fueron, sino como debian ser ; y el historiador las ha de escribir, no como debian ser, sino como fueron. » M. B., qui écrivit jadis les légendes du Montserrat, aurait été plus à l'aise en nous narrant celles de la conquête de Grenade qu'en nous décrivant les événements qui amenèrent la chute de la capitale de Boabdil. Il est évident que la tradition le tente toujours infiniment plus que l'histoire pure, sans doute trop aride à ses yeux, et il ne peut s'empêcher (p. 7) d'exhaler à cet égard des regrets, d'ailleurs superflus et peu à leur place dans un livre de ce genre. Les étymologies du nom de la ville de Grenade auraient ravi un philologue du XVIe siècle ; le chapitre II est un hors-d'œuvre d'une parfaite inutilité qui gagnerait sans doute à être en vers. Que M. B. croie que chacune des hirondelles de l'Alhambra porte en soit l'âme d'un Gomer, d'un Zegri ou d'un Abencerraje, quel rapport cela peut-il avoir avec le sujet de son ouvrage ? A chaque page, nous le répétons, il semble que l'auteur confonde ces deux choses, la poésie et l'histoire ; le style est boursouflé et plein de redondances : l'abus des épithètes alourdit la phrase, les lieux communs abondent. N'était-ce donc pas assez d'avoir *El suspiro del Moro* de M. Castelar ? M. B. nous déclare (p. 365) : « Todas aquellas guerras y toda aquella Granada son así : una maravilla, un primor de tradiciones, de historias, de anécdotas y de cuentos, de aventuras amorosas y lances caballerescos que dan gozo oir, encanto recordar y deleite referir... En mucho entra la fantasía, en algo la pasión, en todo la poesía, pero descansan estos relatos sobre una base cierta y positiva. » Nous aurions mauvaise grâce à n'en pas convenir et à ne pas répéter l'exclamation finale de l'avant-dernier chapitre : « ¡ Bendita sea, pues, y glorificada para siempre más, en los siglos de los siglos, la ciudad ingente de Granada ! » — *Amen*.

J. Chastenay.

Auto sacramental nuebo de Las pruebas del linaje umano y Encomienda del honbre (1605) publicado por Léo Rouanet. *Paris : H. Welter ; Madrid : M. Murillo,* 1897, in-12, XI-95 pp.

Le ms. publié par M. Rouanet a appartenu à Salvá qui le décrit sommairement sous le nº 1364 de son *Catálogo*. Medel, qui ne mentionne d'ordinaire que des pièces imprimées, cite cet *auto* ; La Barrera semble n'en avoir connu que la mention faite par Medel ; ni Salvá, ni aucun bibliographe n'en ont jamais vu une copie imprimée. Ainsi que le fait remarquer l'éditeur, cette pièce, sans être de premier ordre, ne manque pas de certaines qualités littéraires et plusieurs passages ont une valeur documentaire. On n'y trouve ni la profusion de détails, ni la magnificence d'images et la pompe que l'on remarquera plus tard chez Calderon : l'action est simple, claire, brièvement exposée. Mais c'est à sa charpente rudimentaire et à son développement un tant soit peu monotone que cet *auto* doit d'échapper aux controverses arides et interminables de tant d'autres. La langue est ferme et concise. M. R. rapproche avec beaucoup de raison son texte de *Los hijos de Maria del Rosario* de Lope et de trois *autos* de Calderon.

L'orthographe du manuscrit a été un peu trop scrupuleusement respectée : en outre, l'éditeur a pris sur lui de ponctuer (en quoi nous l'approuvons) et d'ajouter les accents « les plus indispensables » ; quelques-uns sont, à notre avis, inutiles. Cette légère critique est la seule qui semble devoir être formulée.

J. CHASTENAY.

Mosen Jacinto Verdaguer. Canigó, leyenda pirenaica del tiempo de la reconquista. Versión castellana seguida de notas y un apéndice por el conde de Cedillo, vizconde de Palazuelos. Dibujos de los Sres. Santa María y López de Ayala. Fototipias de Hauser y Menet. Fotograbados de Laporta. *Madrid : Imprenta de Fortanet,* 1898, gr. in-8, XX-305 pp.

« *L'Atlantide* et *Canigou*, ces deux livres écrits en catalan, sont incontestablement les œuvres les plus remarquables que l'Espagne ait produites depuis bien longtemps. » Ce jugement est de M. de Puymaigre (1886) et il n'est guère possible d'être d'un avis opposé. On connaît le prodigieux succès du premier de ces deux poèmes, tant dans la Péninsule même qu'à l'étranger ; le second vient d'être traduit en castillan par M. de Cedillo et luxueusement édité. « Sobre que el problema de una buena traducción es siempre arduo, nous dit-il, el de una traducción del catalán de Verdaguer quizá entraña aún mayores dificultades. La novedad y brillantez de las imágenes, la magnificencia en las descripciones, el nervio y riqueza de la lengua, la concisión y rapidez en ciertas narraciones, el vigor y grandeza de unos pasajes, la ternura y el sentimiento

de otros, marcan con sello tan peculiar y propio las creaciones de Verdaguer como embarazan la acción de quien echó sobre sí la tarea de trasladarlas á distinto idioma. » M. de C. a adopté un système mixte de traduction : il a traduit en vers quelques parties de l'œuvre originale, certaines autres en prose, ainsi que l'avait fait précédemment M. Melchor de Palau dans sa version castillane de l'*Atlantide*. C'est avec grand plaisir que nous signalons cet ouvrage « testimonio de afecto y simpatía de un escritor castellano, hacia la literatura catalana, literarura gloriosa, hermana de la nuestra y genuinamente española, de cuyo feliz renacimiento... 'sólo bienandanzas puede prometerse esta amada patria común que se llama España. » De nombreuses notes (pp. 207-247) et trois appendices (Una excursión al Canigó y á los valles del Conflent — Traducciones del poema *Canigó* — Bibliografía rosellonesa) seront consultés avec intérêt.

S. Guasch.

Poesias ineditas de P. de Andrade Caminha, publicadas pelo Dr. J. Priebsch. *Halle a. S. : Max Niemeyer*, 1898, in-8, XLIII-562 pp.

La vie de Pero de Andrade Caminha est peu connue : il naquit probablement à Porto, vers 1520. On suppose qu'il habita Lisbonne jusqu'en 1537, puis Coïmbre. Les relations de son père avec quelques dignitaires et l'influence de quelques parents haut placés le firent admettre dans la maison de D. Duarte, fils de l'infant D. Duarte, en qualité de « camareiro menor » : il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort (Villaviçosa, 9 septembre 1589), consacrant ses heures de loisir à la poésie. En possession de l'entière confiance de son maître, Caminha se trouva en rapports avec toute la noblesse du royaume, aimé, apprécié et honoré par les uns et les autres. Les jeunes courtisans lui soumettaient leurs premiers essais poétiques ; les auteurs les plus distingués applaudissaient ses compositions, pleins d'une admiration respectueuse. Francisco de Sá e Miranda, son prédécesseur et ami, le couvrit d'éloges ; il en fut de même de Diogó Bernardes et d'Antonio Ferreira, quoique ce dernier blamât Caminha de sa prédilection pour la langue castillane[1].

Les poésies de Caminha ne nous étaient connues jusqu'ici que par l'édition publiée en 1791 par les soins de l'Académie de Lisbonne, d'après deux manuscrits se complétant l'un l'autre et appartenant le premier à la bibliothèque du couvent de Graça, le second à l'Archivo du duc de Cadaval. Cette édition contenait 454 pièces. M. J. Priebsch publie, dans le volume tout récemment imprimé à Halle, 545 pièces, dont 452 inédites, doublant ainsi l'œuvre de Caminha. Elles lui ont été fournies par deux manuscrits, l'un découvert, à la

1. Sur les 545 pièces publiées par M. P., 138 sont en langue castillane.

fin de 1894, à la Bibliotheca nacional de Lisbonne par M. Sousa Viterbo, l'autre existant au British Museum. Il faut aussi mentionner un sonnet (*Na morte do Conde da Feira*) emprunté au *cancioneiro* Annibal Fernandes Thomaz que publiera prochainement l'éminente hispanisante Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos. Le ms. de Lisbonne se compose de deux volumes que M. P. suppose autographes; le premier a été reproduit en entier; du second, l'éditeur n'a conservé que les pièces ne figurant pas dans l'édition de 1791. Le ms. de Londres provient de la bibliothèque de Sir Thomas Grenville : il a été décrit quatre fois déjà, mais aucun de ceux qui le virent ne reconnut qu'il contenait des poésies de Caminha; tous le prirent pour un de ces *cancioneiros* si nombreux. M. P. voit dans ce ms. une sorte de recueil de poésies de Caminha, choisies par l'auteur lui-même et copiées sous ses yeux pour être offertes à la célèbre Da Francisca de Aragão, dont le nom se retrouve dans les épigrammes de dédicace.

L'édition actuelle est faite avec un soin méticuleux; peut-être regrettera-t-on que l'orthographe et l'accentuation n'aient été parfois un peu rudement assujetties à un système dont certains points seraient discutables.

R. Foulché-Delbosc.

CHRONIQUE

Le grand auteur dramatique Manuel Tamayo y Baus, secrétaire perpétuel de l'Académie Espagnole et directeur de la Bibliothèque Nationale de Madrid, est mort le 20 juin. Par une triste coïncidence, la nouvelle de sa mort arriva à Paris le soir même où l'acteur italien Novelli faisait connaître au public parisien la plus célèbre de ses pièces, *Un drama nuevo*. M. Tamayo est un des écrivains de l'Espagne contemporaine dont les œuvres auraient mérité de franchir plus tôt les Pyrénées. Il a peu produit ; mais trois au moins de ses drames, *Locura de amor*, *Lances de honor*, *Un drama nuevo*, sont d'un maître et ont leur place marquée dans le répertoire européen de ce siècle. La critique espagnole, qui encense si volontiers la médiocrité et l'extravagance, ne lui a pas toujours rendu entière justice (V. Yxart, *Arte escénico en España*, pp. 41 à 47. Leopoldo Alas, dans ses *Solos de Clarín*, si enthousiaste d'Echegaray, semble ne louer Tamayo qu'à regret). M. Tamayo était né en 1829, de parents acteurs. Il débuta comme auteur dramatique à l'âge de dix ans par une *Genoveva de Brabante*, imitée du français. Il tomba d'abord dans les excès du pire romantisme, avec un drame assez extravagant, *El cinco de Agosto* (1849) ; vient ensuite *Angela*, qui est une imitation du drame de Schiller, *Kabbale und Liebe*. Sa première œuvre importante fut une tragédie, *Virginia* (1853), par laquelle il inaugurait en Espagne la réaction contre le romantisme par une tentative analogue à la *Lucrèce* de Ponsard. *La Ricahembra* (1854), en collaboration avec A. Fernández Guerra, est une évocation de l'Espagne du moyen âge et rappelle plus qu'aucune autre pièce de ce siècle la manière brillante de Lope et de Tirso. Avec *Locura de Amor* (1855), le chef-d'œuvre du drame historique espagnol (le personnage principal est Jeanne la Folle), M. Tamayo abandonne pour la prose la forme traditionnelle de la *comedia*, le vers lyrique de huit pieds, qui se prête mal, par sa concision extrême, à l'expression de mille nuances de caractères. *Hija y Madre* (1855) est un drame bourgeois dont il n'y a pas grand bien à dire. *La Bola de Nieve* (1856) rappelle la manière de Breton de los Herreros par la virtuosité de la facture poétique. Ici se place un intervalle de six années (1856-1862), qui divise en deux parties la carrière littéraire de M. Tamayo. Il fut élu en 1858 de l'Académie Espagnole.

Les pièces de sa seconde période nous montrent sous un jour nouveau son talent mûri par la réflexion et l'étude. Il ne les signe plus de son nom, mais de pseudonymes divers (Don Fulano de Tal, Don Joaquín Estébanez). Le dramaturge est devenu un moraliste, qui ne considère plus guère le théâtre que comme un moyen de résistance contre les mauvaises doctrines. Au nom de sa foi religieuse, il fait son procès à la société moderne. Une seule fois il écrira un drame de pure passion, sans portée actuelle, mais remarquable encore par son élévation morale (*Un drama nuevo*). Son art devient plus sobre ; la trame de ses pièces est plus serrée, le nombre des personnages réduit au minimum. Il abandonne définitivement le vers pour la prose. Voici la liste des œuvres de sa seconde manière : *Lo positivo* (1862), imitation excellente du *Duc Job* de Léo Laya ; *Lances de honor* (1863), drame pour lequel la critique espagnole a été très injuste et qui est une des plus fortes pièces à thèse de notre temps ; *Del dicho al hecho, proverbio* (1863), imitation de la *Pierre de touche* d'Augier et Sandeau ; *Más vale maña que fuerza, proverbio* (1866), imité du français ; *Un drama nuevo* (1867), qui passe pour le chef-d'œuvre de l'écrivain ; *No hay mal que por bien no venga* (1868), imitation, tournée au mélodrame, du *Feu au Couvent* de Barrière ; *Los hombres de bien* (1870), éloquente satire contre l'indifférentisme [1].

Boris de TANNENBERG.



La célèbre actrice Mme Maria Guerrero vient de venir à Paris avec son excellente troupe du Théâtre Espagnol, et pendant la première moitié d'octobra a donné douze représentations au théâtre de la Renaissance. En voici le liste :

Mardi 4 : *La niña boba. — Pepa la frescachona.*
Mercredi 5 : *Mancha que limpia. — Los dos habladores.*
Jeudi 6 : *Tierra baja. — Los valientes.*
Vendredi 7 : *El desden con el desden. — Los dos habladores.*
Samedi 8 : *La niña boba. — El muñuelo.*
Dimanche 9 : *El desden con el desden. — Los dos habladores.*
Lundi 10 : *Ultramarinos. — La Dolores.*
Mardi 11 : *El estigma. — Las olivas.*
Mercredi 12 : *Los dos habladores. — La Dolores.*

1. Pour de plus amples détails, voir mon petit volume : *Un dramaturge espagnol, M. Tamayo y Baus* (Paris : Perrin, 1898) et la notice de M. Emilio Cotarelo publiée tout récemment dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.*

Jeudi 13 : *Don Juan Tenorio.*
Vendredi 14 : *Don Juan Tenorio.*
Samedi 15 : *Los dos habladores. — El vergonzoso en palacio.*

C'est, on le voit, un programme très mélangé : le théâtre classique y voisine avec le *genero chico*. Cette tentative intéressante à tous égards, eût mérité un plus grand succès : le nombre de Parisiens comprenant le castillan est encore fort restreint et parmi ces derniers peut-être en est-il qui ont hésité à payer vingt-cinq francs un fauteuil d'orchestre. Il serait à souhaiter, si ces représentations sont reprises quelque jour, que des conférences précédassent le lever du rideau, et que ces conférences fussent faites par des gens compétents, les critiques de la presse quotidienne ayant montré une fois de plus leur ignorance totale de la littérature d'outre-Pyrénées.

Le Gérant, Aug. PICARD,
Archiviste-Paléographe.

NOTAS PHILOLOGICAS

II

8. -acho.

Na minha *Revista Lusitana*, II, 271-272, mostrei que o suffixo português e espanhol *-acho* não podia vir, como queria Diez, *Gr. des l. rom.*, II, 290 sqq., do lat. aceus, e propus como etymo o suffixo composto -asculus, i. é, -asc'lu-. Por a *Revista Lusitana* ter poucos leitores, vejo que da minha explicação não tomaram conhecimento alguns romanistas, que ultimamente se tem occupado d'este suffixo. O meu artigo na *Rev. Lusit.* data de 1891. O Sr. Meyer-Lübke, *Gramm. der. roman. Sprachen*, II, § 420 (1894), ao tratar de *-acho*, *-ucho*; *-ocho*, diz : « Lautlich würde -asclu, ŭsclu, -ūsclu passen, aber man sieht sich vergebens nach einem lateinischen Vorbilde um. » E o Sr. Emilio Gorra, *Lingua e letterat. spagnuola*, p. 64, nota (1898), fallando dos substantivos hespanhoes acabados em *-acho*, alguns dos quaes julga provenientes de -aculu, e outros de origem estranha, accrescenta tambem : « se pure non fanno presupporre basi con -*asclu che però non si documentano. »

Como, por um lado, existe em português e em hesp. o suffixo *-asco*, do ligur (?) -ascu-, por ex. : *verdasca* ou *vardasca* (port. e hesp.), *penhasco* (port.), *peñasco* (hesp.), *nevasca* (port. e hesp.), *verdasco* (port.), *verrasco* (port.); e, como, por outro lado, o suffixo lat. -culus, i. é, -c'lu-, está representado em port. por *-lho*, e em hesp. principalmente por *-jo* : que dúvida póde haver de que um suffixo se agglutinasse ao outro, originando-se o suf-

fixo composto -asculus, i. é, -asc'lu- ? Ora -asc'lu explica perfeitamente *-acho*, tanto em português, como em hespanhol, o que não vale a pena documentar, por ser sabido. Igualmente escuso de justificar a existencia de suffixos compostos, — tão vulgarmente se encontram!

Admittindo se -asc'lu- no latim vulgar iberico, facilmente se admitte tambem -esc'lu-, -īsc'lu-, -osc'lu-, ūsc'lu-, d'onde *-echo*, *-icho*, *-ocho*, *-ucho* : cfr. *-esco*, *-isco*, *-usco*, a par de *-elho*, *-ilho*, *-olho*, *-ulho*.

9. **Almatica.**

Num ms. do sec. xv, *Visitação do mosteiro de Cárquere*, existente na Universidade de Coimbra, achei escrito : « duas *almaticas* cõ seus capellos ».

Deve *almatica* estar por *dalmatica*. Em *dalmatica* tomou-se o *d* inicial por *d'* = *de* (« d'almatica »), e separou-se o pseudo-substantivo *almatica*.

Ha outros exemplos de confusão da syllaba *de* com a preposição da mesma fórma : assim explico *Mem* por *Mendo* = *Mem* + *do*, *Fernão* por *Fernando* = *Fernam* + *do*.

Passando d'este exemplo a outros, encontramos ainda *Tiago*, de *Santiago* (Sanct' Iácobus) = *S. Tiago*, etc.

O etymo de *dalmatica* (veste ecclesiastica, que se usa em certos actos religiosos) é conhecidamente o lat. dalmatica-.

10. **Assaz.**

Com quanto eu já indicasse o etymo de *assaz* na *Revista Lusitana*, II, 267, repito-o aqui, por isso que aquella *Revista* não é conhecida de todos os romanistas, e já depois que escrevi o meu artigo tenho visto tirar o hesp. e port. *assaz* de *satis* ou *ad satis*, o que não póde ser phoneticamente.

Assaz vem de ad satiem. Cfr. *az* < aciem, *haz* < faciem, *-ez* < -ĭtiem.

11. Rebelde

Não póde vir de *rebellis*, porque fica sem explicação o *d*. Tem de se admittir o verbo *rebellitare > *rebeldar, d'onde se deduziu *rebelde*. Cfr. *igualdança* nos *Ineditos de Hist. Port.*, IV, 29, que faz presuppor *igualdar* < *aequalitare; *humilde*, tirado de *humildar* <*humilitare (D. Carolina Michaëlis); e o hesp. *avecindar* < > *avecinar*, tirado de *vecindad* (Gorra, *Ling. e letterat. spagn.*, p. 82, n.).

12. Envés, Revés.

O Sr. Adolpho Coelho, no *Dicc. Etym.*, deduz *envés* de *inversus*, e *revés* de *reversus*; mas taes deducções são phoneticamente impossiveis, pois -rsus deu *-sso*. *Envés* vem de inverse; e *revés* de reverse.

13. Avos.

Propriamente *-avos*. O traductor dos *Elementos de arithmetica* de Bezout, Lisboa, 1842, § 81, nota, explicou judiciosamente *avos* por *oit- avos*.

E' um exemplo de um suffixo se tornar palavra independente. A escolha recahiu em *oitavo* porque para o ouvido esta palavra parecia composta de *oit(o) -avo* : não havia outra nas mesmas condições. Em *terço*, *quarto*, *quinto*, *sexto*, *setimo*, *nono*, *decimo* a palavra fundamental está obscurecida, excepto em *sexto* = *seis-to*, e *sétimo* = *set-imo*; mas nestas não podia prestar-se attenção nem a *-to*, nem a *-timo*; por taes terminações serem atonas, o que não succede com *oitavo* = *oit-ávo*. — Cfr. sobe o assunto F. Adolpho Coelho, *Diccionario manual etymologico*, s. v. *avo*.

Phenomeno que póde comparar-se com este é o que se observa em *quiáltera*, *tresquiálteras* e *seisquiálteras*, lucidamente estudado

pelo Sr. Julio Moreira in *Revista Lusitana*, IV, 288-289 : em *sesquiáltera* imaginou-se entrar na primeira syllaba o numeral *seis*, d'onde *seis-quiálteras*, e por analogia *tres-quiálteras*, palavras de que se separou, como palavra independente, o elemento *quiáltera*.

14. **Berimbau.**

Diz-me o Rev. Conego M. Márques de Barros que no crioulo português da Guiné se usa o vocabulo *balimbó*, correspondente ao mandinga balimbaño, nome de certo instrumento musico, muito maior que o berimbau, mas parece que semelhante a este na fórma.

Na lingoa portuguesa existem várias palavras provenientes das lingoas de Africa : a propria palavra *mandinga* é uma! Talvez pois *berimbau* se relacione com balimbaño. O *r* póde explicar-se ou por certa pronúncia especial do *l* originario, ou pela correspondencia que muitas vezes se dá na Africa entre *r* e *l*. O *ñ* estará ainda representado no gallego *birimban*, que existe a par de *birimbau*.

Como illustração do assunto, notarei que outra fórma portuguesa de *berimbau* é *birimbau*, igual á gallega já mencionada, e quasi igual á hespanhola *birimbao*.

15. **Centeio.**

As fórmas intermedias entre o lat. centenum e o port. moderno *centeio* estão representadas pelo hesp. *centeno* e pelo port. arc. *centẽo*, que, orthographado *çentẽo*, se encontra ainda no seculo XIV nos *Ineditos da Academia*, IV, 594; *centeo* encontra-se por ex. no sec. XVII no *Fidalgo Aprendiz*, pag. 18, da ed. do Dr. Mendes dos Remedios, Coimbra, 1898; mas, como está a rimar com *meio*, devia pronunciar-se já *centeio*.

Temos pois : centenu- > *centeno* > *centẽo* > *centeo* > *centeio*.

Esta fórmula applica-se a todas as palavras em *-eio* (*-eia*), vindas de palavras latinas em -enu- (-ena-), como *veio*, *veia*, *areia*, etc. — De *veio* conserva-se ainda a fórma antiga *vẽo* representada no Minho por um ditongo, *vẽu*, que tem como fórma parallela em várias regiões *vêue* e *bêu*.

16. Cossoiro.

Este termo usa-se pelo menos no Alemtejo e Algarve. Applica-se á rodella ou volante do fuso, e corresponde á *fusaïole* dos archeologos (it. *fusajuola*, lat. *verticillus*). O etymo é evidentemente o lat. cursorius > cursoriu- > *cossoiro*. O *r* assimilou-se ao *s*, como em *pêssego* < l. Persicu-, *pessoa* < l. persona-, *avesso* < l. aversu-; á terminação -oriu- corresponde *-oiro* (-ôiro-), como em *-doiro* < l. -toriu-.

Alguns diccionarios trazem *cassoiro* (cassouro) e *coçoiro* (coçouro); a segunda fórma é errada; a primeira nunca a ouvi.

17. Çujo.

Actualmente escreve-se este vocabulo com *s*, pois que se adoptou como regra a substituição do *ç* inicial por *s*; todavia a pronúncia dialectal e a antiga orthographia requerem *ç*. Nos *In editos de Alcobaça* de Fr. Fortunato de S. Boaventura, lê-se, por exemplo, I, 150, « çuja », e 158 « çujamente ». Madureira Feijó, que era trasmontano, manda na sua *Orthographia*, 2ª ed., p. 41, escrever « çuja », segundo a pronúncia. Em mirandês pronuncia-se *çujo,-a*. O *ç* inicial mostra que a evolução da palavra não foi exactamente a mesma que a da hesp. *sucio*, com quanto o etymo de ambas esteja no lat. sucidus.

O Sr. Schuchardt, *Romanische Etymologieen*, I, 41, aproxima *sujo* de *sudio, mas o *ç-* oppoẽ-se a esta aproximação.

Creio que de sucidus se passou para **sucio* = **suçio*, e por metathese para *çusio, d'onde *çujo*, com *-sio* > *-jo*, como em

ecclesia > *igreja*. A fórma intermedia **sucio* está representada pela hespanhola.

18. ***Fīrmis.**

A par de *fĭrmus, que explica o port. arc. *fermo*, o ital. *fermo*, o catal. *ferm*, e o fr. arc. *ferm* e mod. *ferme*, parece que existia no lat. vulg. da Iberia *fīrmis, que explica o port. e hesp. *firme*. A existencia de *fīrmis é confirmada pelo adverbio classico *firmiter*. O adj. *fīrmis podia ter-se formado de *firmitas*, pois que o suffixo -tat- (*firmitatem*) tanto se junta a th. em *-o* (*firmitas*, de *firmus*; *aequitas*, de *aequus*), como a th. em *-i* (*crudelitas*, de *crudelis*; *similitas*, de *similis*). Temos pois **fīrmis* : *firmitas* :: *crudelis* : *crudelitas*. Outra prova da existencia de *fīrmis está em *infirmis*, archivado por H. Rönsch, *Itala und Vulgata*, Marburg, 1875, p. 274.

19. **Fiuza.**

Nos *Ineditos de Alcobaça*, de Fr. Fortunato de S. Boaventura, I, 155, lê-se *feuza*. Do lat. fiducia. A fórma *fiuza*, que provém directamente de *feuza*, vive ainda na Extremadura, pelo menos no concelho do Cádaval e vizinhos; mas só a tenho ouvido a gente velha, d'onde se vê que está a desapparecer. Como appellido conheço no Norte do reino tambem *Fiuza*.

A evolução phonetica foi : fiducia- > *feducia > *feuza* > *fiuza*. O *i* atono da syllaba inicial mudou-se em *e*, como em *vertude* (arc.), *meudo* (arc.), *meor* (arc., < menore-); modernamente o *e* mudou-se em *i*, por ser atono e estar antes de vogal. São leis bem conhecidas.

20. **Fópa.**

Na Beira-Alta *fópa* tem a mesma significação que na lingoa commum *fona*, « a cinza das faiscas que sobírão ao ar, e descem apagadas » (Moraes).

O etymo está no lat. faluppa, palavra restituida ao lexico latino por Horning, que a encontrou num antigo glossario com a significação de « quisquilias, paleas minutissimas vel surculi minuti », o que convém com a significação da palavra portuguesa. Faço a citação, segundo a nota da *Romania*, XXVI, 582.

A evolução phonetica foi : faluppa- > *faloppa > **faopa* > *fópa*. A syncope do *l* intervocalico é phenomeno regular e vulgar. O dissyllabo *ao* condensou-se em *o* como em *mór* < *maor*, *molho* < **maolho*. Incidentemente notarei que *maor* se usa ainda hoje no Minho; no *Poema de Alexandre* ha tambem *maor*, vid. Gessner, *Das Altleonesische*, 1867, p. 16. Com *molho* < **maolho* <* *mãolho*, cfr. mirandes *manolho*, catal. *manoll*.

21. Maluta.

Em algunas localidades da Beira-Alta diz-se *maluta* por *luta*, ex. « jogar uma *maluta* » (brinquedo de rapazes que lutam, braço a braço, uns com os outros para verem qual é o mais valente).

Deu-se aqui evidentemente coalescencia da segunda syllaba do artigo *uma* : (*u*)*ma luta*.

São muito conhecidos os exemplos d'esta especie em todas ou quasi todas as lingoas romanicas, e os inversos, i. é, da confusão de uma syllaba inicial com o artigo, e a suppressão consecutiva d'ella.

Na *Darstellung der romagnolischen Mundart*, Wien, 1871, cita o Sr. Mussafia *êpis* < > *lêpis*, e inversamente *lardör* < > *ardor* (fesca), *linzen* < > *inzen* (uncino), *lödar* (otre), *nuvla* = *luvla* = *l'uvula* (Diez, II^3, 364) : vid. §§ 168 e 169. — O Sr. C. Salvioni, *Noterelle di toponomastica lombarda*, Bellinzona, 1898, p. 10, explica o nome de lugar *Lurengo* por *óro* = *ör*, « poggio, ciglio di monte », com o suffixo -*éngo* e a prefixação do artigo *l'*; cfr. *ibidem*, p. 11, o nome tambem geographico *Lugaggia* a par de *Ogaggia*.

O fr. *lierre* explica-se por *l'ierre*, pois que em fr. arc. ha *ierre* < l. hedera; igualmente fr. *lendemain*, prov. *lendema-s* <ille in de mane; fr. *luette* = **l'uette* <illa *uvetta; no crioulo francês da Guyana, a respeito do qual escrevi umas notas in *Revista Scientifica*, do Porto, p. 588 sqq., ha *zaffairs* (« les affaires ») e *zoreiees* (« les oreilles »); no crioulo da ilha Mauricio *lacaze* (a casa), *dilo* (« de l'eau »), *dipin* (« du pain »), *divin* (« du vin »); no da Trinidad *zoreis*, *zozo* (« les oiseaux ») : sobre estes dois ultimos crioulos vid. F. Adolpho Coelho, *Os dialectos romanicos na Africa, Asia e America*, 1° artigo, 1881, p. 52. No dialecto de Bagnes (Suiça) diz-se *juey* por oculu-: « le *j* appartient proprement à l'article, mais l'analogie l'a introduit au singulier. C'est une faute toute semblable à celle sanctionnée dans le dictionnaire de l'Académie, *entre quatre-z-yeux* au lieu de *entre quatre yeux* » : vid. J. Cornu, *Phonologie du bagnard*, p. 14 (extr. da *Romania*, vol. VI, 1877.)

Em nomes geographicos da Catalunha encontra-se *Sacosta*, *Sapera*, *Saroca*, onde *Sa-* representa (ip)sa, que no catalão antigo valia de artigo; e tambem *Despuig*, *Desclot*, onde *Des-* corresponde a de(ip)s(e) : cfr. A. Morel-Fatio, « Das Catalanische », in *Grundriss der roman. Philologie*, I, 682.

Em andaluz temos *er lombro* < er = el l'hombro, *er lejio* < er *l'ejido*, *er landén* < *er l'andén*, *la Torre 'r Loro* < *la Torre* (de)r *l'Oro* : Marin, *Cantos pop. esp.*, I, 179 n. O Sr. R. J. Cuervo nas suas valiosas *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, 4ª ed., Chartres, 1885, cita varios exs. nos §§ 485 e 677 : *sopalandas* < *las hopalandas*; e inversamente : *'amarros* < *los zamarros*, tendo-se tomado o *r* como parte do artigo, *imbo* < *limbo*, *amedor* < *lamedor*, *andalias* < (las) *sandalias*, *antejuela* < *lantejuela*; vid. um artigo do mesmo auctor in *Romania*, XII, 108-109. Sobre o hesp., cfr. ainda P. de Mugica, *Gramática del castellano antiguo*, I, Leipzig, 1891, p. 26. — O hesp. *atril*, de *latril* < *letril*, deve explicar-se por dissimilação de *l-l*.

Diez, como é sabido, tratou summariamente d'este assunto

na *Grammaire des langues romanes*, I, 189-160, e Meyer-Lübke na *Grammatik der romanischen Sprachen*, I, § 429. Vid. tambem D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, « Studien zur hispan. Wortdentung », in *Miscellanea di Filologia Caix-Canello*, Firenze, 1885, §§ 17, 22 et 45.

Alem da citada fórma portuguesa *maluta*, que constitue o pretexto d'esta nota, a lingoa popular, o onomastico e os dialectos offerecem exemplos congeneres.

E' bastante usual no Norte e Centro do reino a palavra *azoratado*, por « atordoado », e até, se bem me lembro, o romancista Camillo Castello-Branco a empréga. Outra expressão frequente é « a casa dos *zorates* », por « a casa dos *doidos* ». *Zorates* está por *os orates* =*ozorates* (pois que o *s* intervocalico é sonoro), tendo-se considerado o *s* = *r* como elemento constitutivo da palavra; na Beira, etc., -*s* + *z* = *z*. De *zorates*, supposto plural de *zorate*, fez-se o verbo *azoratar*, d'onde o participio *azoratado*. Este exemplo é muito semelhante ao do crioulo fr., já citado : *zozo*.

O onomastico offerece-nos *Saes*, nome d'uma quinta e casa em Resende, de cujos antigos senhores eu descendo; a fórma mais antiga que conheço da palavra é *Ossaes*, que deriva do arc. *osso* < l. ŭrsus, ŭrsu- : quanto á formação cfr. *Lobaes*, de *lobo*, *Raposal*, de *raposa*, *Golpilhal*, de *golpelha* < l. vulpecula. Como na Beira -*s*+-*s*=*s*, facilmente se viu em *Ossaes* a agglutinação do artigo *os* com o nome *Saes*, i. é, *os-Saes*, e separou-se aquelle: *Saes* já se encontra num ms. do sec. XVI. Ainda quanto a *osso*, nome antigo do *urso*, que existiu outr'ora em Portugal, temos no onomastico *Ossa* e *Ossella* ou *Ossela* (deminutivo); é porém duvidoso se *Ossos* é o plural de *osso* < ursus, se de *osso* < ossum (*os*). Na Galliza tambem ha *Oseira* e *Oseiro*, de *oso*, « urso ». Noutros pontos da Hespanha ha *Osera*, *Oseja* (deminut.) e *El Oso*. Na Lombardia o Sr. C. Salvioni, *op. cit.*, p. 11, lembra *Ossasco* e *Orsera*. — Cfr. tambem *Ozeive*, que encontrei num mappa antigo, por *Zeive*, nome de uma aldeia em Tras-os-

Montes. Os estrangeiros escrevem frequentemente *Oporto* em vez de *Porto*, por isso que se diz *o Porto*, com o artigo. Em *Oporto* houve agglutinação do artigo; e em *Ozeive* tambem, se *Zeive* é a fórma primitiva.

Nos dialectos crioulos portugueses encontra-se, por exemplo, o seguinte : na Ilha do Principe *ubóca*, *océ*, *udédu*, *ofôgo*, *uman*, *umué*, *upan*, *upanu*, *opé*, *usan*; na ilha de Anno-Bom *ucé*, *omá*; na Ilha de S. Thomé *opó*, *opé*. Vid. sobre isto H. Schuchardt, « Beiträge zur Kenntnis des kreolischen Romanisch », IV, in *Zs. für rom. Philologie*, XIII, 474; e *Kreolische Studien*, VII, 18.

Fica pois plenamente justificada a explicação que dei de *maluta* (= [*u*]*ma luta*).

22. Mangualde.

Este nome geographico representa, como outros muitos, o genetivo de um nome proprio. Nos *Portugaliae Monumenta Historica*, « Diplomata et chartae », p. 25, vem um documento do sec. x, em latim barbaro, em que se lê *Manualdus presbiter*. Ora, de Manualdi veiu *Mangualde*; quanto ao *g* intercalado entre o *n* e a semi-vogal *u* cfr. *mangual* < l. manuale, *minguar* < l. *minuare.

A etymologia de *minguar* é attestada por outros vocabulos romanicos, como it. *menovare*, catal. *minvar*, etc. : vid. Körting, *Lateinisch-romanisches Wb.*, nº 5311; rejeito pois como etymo o phantastico *minuicare* proposto por alguns.

23. Pari passu.

E' latinismo introduzido na nossa lingoa, como muitos outros : vid. uma lista d'elles en João Pinheiro Freire da Cunha, *Generos portugueses conhecidos pela terminação*, Lisboa, 1798, « Appendice dos termos puramente latinos admittidos pelos doutos da nossa linguagem como frase portuguesa », pag. 60 sqq.; lá vem tam-

bem *pari passu*, p. 71, com a seguinte traducção : com igual passo, igualdade e proporção.

As pessoas que não sabem latim, ou as que, sabendo-o, não attentam no facto, confundem esta expressão com uma portuguesa de valor phonetico igual : *par e passo*; onde ha duas palavras latinas, viram tres portuguesas !

O mais grave é que se acha escrito : *a par e passo*, *de par e passo*, — phrases que não fazem sentido nenhum, e que são inteiramente absurdas.

São casos de *teratologia glottologica*, para me servir da feliz expressão já empregada pelo Sr. Julio Moreira in *Revista Lusitana*, IV, 386, e V, 55 sqq., a proposito do malfadado *ledino*, que nasceu do verso de Christovam Fulcão

Cantar cantou *d'elle dino*

(ed. de Epiphanio Dias, Porto, 1893, p. 45), dado por um antigo editor sob a fórma de

Cantar canto *de ledino*,

pois tomou *d'elle* ou *d'ele dino* por *de ledino*. Por curiosidade, notarei mais o seguinte. Inventou-se em consequencia d'isto um genero poetico denominado *canto de lino*, genero cuja paternidade pertence, parece, ao Sr. Adolpho Coelho (vid. *Bibliographia Critica*, p. 319), mas que foi adoptado com todo o fervor de verdadeiro padrinho pelo Sr. Theophilo Braga, como elle mesmo diz no seu livro *Bernardim Ribeiro*, 1897, p. 413 : « a mim cabe toda a responsabilidade de ter entrado em circulação o nome d'este genero poetico ». Depois do que sobre a materia escreveu a Sra. D. Carolina Michaëlis, e os Srs. Epiphanio Dias e Julio Moreira, torna-se ocioso discuti-la mais : ficou assente que é *d'elle dino* e não *de ledino*; e só alguem, por amor proprio offendido, pretenderá insistir no êrro. Não é ao historiador da litteratura que pertence agora occupar-se de *ledino* : é ao glottologo, porque d'esse exemplo, do citado a cima, e de outros

muitos, infere leis psychologicas que o habilitam a penetrar no sentido de outras expressões, mais obscuras e mais antigas que estas.

24. Um hora.

E' frequente ouvir-se em varios pontos da Beira-Alta : « é *um hora* », « já deu *um hora* » ; mas creio que a expressão *um hora* só se usa quando se trata de *hora* no sentido de *Uhr* em allemão, e não no sentido de *Stunde* : assim supponho que se diz « estive lá *uma hora* », e não « um hora ». E' ponto que depois averiguarei ; por agora desejo só explicar a apparente contradicção que existe na concordancia de *hora*, do genero feminino, com *um*, do genero masculino.

Em português archaico, e ainda hoje em grande parte do país, dizia-se *ũa* e não *uma*. D'aqui *ũa hora*, d'onde, por syncope do *a* de *ũa*, por estar antes de vogal, *ũ'hora* = *um hora*.

Por tanto, em *um hora* o numeral *um* não é masculino, mas *ũa* sem *a*. O melhor meio de representar esta expressão será : *ũ'hora*.

Temos aqui um phenomeno muito semelhante ao que succede em hespanhol com *el alma*, *el agua*, onde *el* não é o artigo masculino, mas está por *ela*, fórma antiga : em *ela alma*, *ela agua* syncopou-se tambem o *a*, e ficou *el'alma*, *el'agua*, ou, como se escreve, *el alma*, *el agua*. Cfr. sobre o assunto Andrés Bello, *Gramática de la lengua castellana*, Paris 1898, § 271, na magnifica edição do Sr. D. Rufino José Cuervo. A boa doutrina não penetrou ainda em todos os espiritos, pois ha em Hespanha grammaticas, que o Sr. D. Miguel de Unamuno chama *flamantes* (apud Mugica, *Gram. del. cast. ant.*, I, 26 n.), que explicam *el* pelo masculino !

A' mesma categoria de phenomenos pertence o antigo artigo português *el* em *el-rei*, segundo mostrei no meu opusculo *As « Lições de linguagem » do Sr. Candido de Figueiredo* (anályse

crítica). 2ª ed., p. 65-66. Assim explico tambem : *Belmonte* < *Bel(o)-monte* = *Bello Monte*; *Castelbranco* (appellido) < *Castel(o)-branco* = *Castello-Branco*; *a seu bel-prazer* < *a seu bel(o)-prazer* = *a seu bello-prazer*; *Monsanto* < **Mont'-santo* < *Monte Santo*; *Monsul* < **Mont'-sul* < *Monte (do) Sul*; *Fonseca* < **Font'-sêcca* < *Fonte Sêcca*.

Em todos estes casos as palavras *uma*, *ela*, *elo*, *bello*, *castello*, *monte*, *fonte*, perderam a independencia por se tornarem procliticas; deixaram de se considerar como taes : e experimentaram por isso modificações phoneticas *como quaesquer syllabas de uma palavra unica*.

25. Xêxo.

Na *Rev. Lusit.*, IV, 77, expliquei *xêxo*, de *sêxo* < *seixo*, por assimilação do *s* inicial ao *x* medial, phenomeno que confirmei por *Chanches* < *Sanches*. Ultimamente ouvi no Algarve *Xancho*, i. é, *Xanxo*, por *Sancho*. O catalão offerece-nos um exemplo analogo em *xeixanta*, fórma citada a par de *seixanta* pelo Sr. Morel-Fatio, in *Grundriss der romanischen Philologie*, I, 680. Tambem no crioulo português de Cabo-Verde temos *xuxo* (« diabo », de *porco çujo*, como se diz no continente), a par de *xujo* : cfr. H. Schuchardt, in *Literaturblatt für german. und roman. Philologie*, 1887, col. 135.

J. LEITE DE VASCONCELLOS.

ÉTYMOLOGIES PORTUGAISES

1. Mistiforio.

Ce mot signifie « mélange de choses ou de personnes en confusion ». En général, on l'emploie comme terme familier et avec un sens péjoratif. Les auteurs du DICCIONARIO CONTEMPORANEO écrivent, en le définissant : « Salsada, confusão, mistura de coisas ou pessoas : Viva o nosso Camões e o seu maravilhoso mistiforio (Garrett). » Les autres dictionnaires portugais le définissent à peu près de la même manière.

Quant à l'étymologie ils se bornent à dire que le *radical* de ce mot est *misto* (mixte).

En effet, si l'on considère la forme et le sens de *mistiforio*, il n'est pas difficile d'y trouver quelque rapport avec le portugais *misto* ou avec le latin *mixtus*. Mais comment expliquer le reste du mot ? De *misto* à *mistiforio* il y a encore une grande distance. Nous n'avons pas, en portugais, un suffixe *-forio* ou chose semblable, qui ait pu donner lieu à la dérivation, et les dictionnaires dont nous venons de parler ne nous disent rien à ce sujet.

Voici mon explication :

Mistiforio provient de la formule latine *mixti fori*, génitif de *mixtum forum*, qui devait être d'un usage fréquent dans le langage juridique, pour désigner qu'un certain fait était à la fois de la juridiction séculière et de l'ecclésiastique. C'était un génitif de qualité, comme *sui generis*, par exemple, qui, par son emploi réitéré, s'est, pour ainsi dire, stéréotypé dans cette forme, de telle manière que dans la traduction portugaise, que les

dictionnaires nous ont conservée, l'ordre des mots est resté le même qu'en latin. Ainsi Moraes et d'autres nous offrent l'expression *casos de misto foro*, en mettant l'adjectif avant le substantif, au contraire de ce qu'on devrait attendre.

La formule *mixti fori* nous a donné *mistiforio*, comme de l'expression liturgique *quod ore* s'est formé le mot populaire *còdório*, qui désigne une boisson quelconque, du vin, du bouillon, etc. A la rigueur, de *mixtifori* ne résulterait que *mistifore*, mais le développement de la partie finale du mot s'explique comme le populaire *clubio* au lieu de *club(e)*, *Isidorio* au lieu de *Isidoro*, et surtout par l'influence de l'analogie avec le suffixe *-orio* formant des collectifs ou augmentatifs qui se prennent presque toujours en mauvaise part, comme mots péjoratifs ou satyriques, par exemple : *escadorio*, *cebolorio*, *farelorio*, *foguetorio*, *latinorio*, *palanfrorio*, *typorio*, *vivorio*, *capazorio*, *finorio*, *patiforio*, etc.[1].

Dans le PORTUGAL ANTIGO E MODERNO de Pinho Leal, article *Arouca*, on lit : « Quando o convento se ampliou en 1220, foi esta igreja demolida e ficou sendo a igreja do convento *mixti fori*, isto é, servindo tambem de matriz.

J'ajouterai encore que l'espagnol a l'expression *mistifori*, que les dictionnaires expliquent de cette manière : « Locucion latina que se usa en nuestro castellano, aplicándola á los delitos de que pueden conocer el tribunal eclesiástico y el seglar. » (NOVISIMO DICCIONARIO DE LA LENGUA CASTELLANA); « Locution latine que l'on applique en Espagne aux délits justifiables des tribunaux laïques et ecclésiastiques » (Salvá).

Nous avons donc en *mistiforio* un mot correspondant à un

1. Ce suffixe n'a encore été étudié ni dans les grammaires portugaises, ni dans les grammaires comparées. Dans la ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE, XXVI, p. 72, Mme C. Michaelis de Vasconcellos a remarqué que le suffixe *-eca* a aussi une valeur satyrique ou péjorative, comme *padreca*, *soneca*, etc.

génitif latin, quoique immobilisé et non transmis directement, et l'on sait que les mots issus de génitifs latins sont en très petit nombre en portugais.

2. Rol.

A Porto et dans les environs, le peuple emploie très souvent les phrases suivantes : *o rol da noite* (la rosée de la nuit); — *o campo está coberto de rol* (le champ est couvert de rosée); — *a rua está cheia de rol* (la rue est pleine de rosée), etc. Dans ces phrases, *rol* est le représentant du latin *rore(m)* [accusatif de *ros* = roşée]. L'*r* s'est changée en *l* par dissimilation.

Nous trouvons donc représenté en portugais le *mot* simple *ros*, dont on ne connaissait jusqu'à présent que des composés ou dérivés, comme *rosmaninho* < ROSMARINUS; *rociar*, couvrir de rosée, *rocio* et *orvalho*, rosée, < **roraliu(m)*. Voyez la belle étude de Jules Cornu, DIE PORTUGIESISCHE SPRACHE, § 144 et 251 [1]. Quant aux autres langues romanes, à *ros* correspond *rouă*, *roă* en roumain, *rosu*, *rose* en sarde, et *ros* en provençal.

Il y a ici encore un exemple de ce qu'on a appelé FORMES CONVERGENTES [2] : *rol* résultant du latin *ros* et signifiant *rosée*, et *rol* issu du latin *rotulus*, et qui a la signification de *liste*. (Comp. le français *louer* < LAUDARE et *louer* < LOCARE.)

Le langage populaire a conservé le mot simple, tandis que celui-ci a disparu de la langue littéraire pour être remplacé par le dérivé *orvalho*. Il y eut un temps où les deux mots vivaient à côté l'un de l'autre, mais *orvalho* a fini par l'emporter sur *rol*, peut-être par l'influence de l'homonyme *rol* = liste. C'est ce qui est arrivé aussi au mot *logo* = lieu, endroit, qui s'employait à côté de

1. L'éminent dialectologue, M. Leite de Vasconcellos, m'apprend qu'à Obidos on dit *rovalho*.

2. Sur ces formes, voir un article du savant phonéticien M. Gonçalves Vianna, dans la REVISTA LUSITANA, II, p. 316.

logar (du dérivé **locaris*, dissimilation de *localis*) et qui s'est tout à fait perdu, *logo* n'étant employé aujourd'hui que comme adverbe pour signifier *sur le champ* (comp. aussi l'allemand *auf der Stelle*) *aussitôt*, *bientôt*[1].

3. Cervum.

Il y a à Serra da Estrella, des pâturages dont l'herbe s'appelle *cervum*. C'est un dérivé de *cervus* = cerf, formé avec le suffixe *unus* et désignant par conséquent des « pâturages pour les cerfs ».

On sait qu'il y a en portugais et en espagnol des mots formés par le suffixe *unus* et dérivés presque toujours de noms qui désignaient des animaux (comme déjà en latin *aprunus* de *aper*). Ainsi le portugais a *gado ovelhum*, *cabrum*, *vaccum*, etc., et l'espagnol *asnuno*, *caballuno*, *cervuno*, etc. Comp. Meyer-Lübke, GRAMM. DES LANG. ROM., II, § 455.

4. Pervage[2].

Ce mot représente le latin *propaginem* (nominatif *propago*) avec le même sens qu'il avait dans le langage de l'agriculture. Virgile, par exemple, dit, *G.*, II, 26 :

> Silvarumque aliae pressos propaginis arcus
> Expectant et viva sua plantaria terra.

Id., *ibid.*, 63 :

> ...truncis oleae melius, propagine vites
> Respondent.

Le français *provin* a, comme on le sait, la même origine. Pour

1. Ce fait est fréquent dans la vie des langues. Ainsi en français, le latin *verus* a donné l'adjectif *voire*, qui a disparu, *voire* n'étant employé aujourd'hui que comme adverbe, et qui a été remplacé par *vrai*, autrefois *verai*, du dérivé *veracus*, formé comme *ebriacus* de *ebrius*.

2. Mot employé à Melgaço, au nord de la province de Minho, selon M. A. S. Barata, NOITES DE EVORA, nº 1.

la phonétique de *pervage*, comparez les vieilles formes portugaises *provinco* et *pervinco*, du latin *propinquus*.

5. Valpedre.

Valpedre est un nom de lieu près de Penafiel. Son étymologie doit être *Valle(m) Petri*, la vallée de Pierre. Il y a plusieurs noms de lieux, en Portugal, formés avec *vallis*, suivi d'un substantif ou d'un adjectif. La transformation phonétique de Valpedre est trop claire pour qu'il faille l'expliquer : *Petri* a donné *-pedre*, comme de *Petru(m)* est venu *Pedro*.

Un composé pareil en français, mais avec inversion d'éléments, c'est le nom de lieu *Bréval*, du latin *Berheri vallis*. V. Darmesteter, Traité de la formation des mots composés dans la langue française, 2e éd., p. 47.

Julio Moreira.

EL POEMA DEL CID

Y LAS

CRÓNICAS GENERALES DE ESPAÑA[1]

Cuantos se han ocupado en la crítica del texto del Poema del Cid han comprendido lo mucho que la auxiliaba el estudio atento de las Crónicas que tratan de ese héroe y por esta razón las citan á menudo en sus trabajos Bello[2], Lidforss[3] y Cornu[4]. Pero hasta ahora no se ha hecho un examen detenido de ellas, para fijar el número de sus variedades y declarar las relaciones en que cada una está respecto al famoso Poema, de modo que la crítica no ha podido ejercerse con la necesaria seguridad.

A salvar este defecto en la medida de mis fuerzas tienden las siguientes páginas, en las cuales apunto también aquellos resultados á mi modo de ver más interesantes, que se desprenden de la comparación de la prosa de dos diversas Crónicas con los versos del Poema.

---

1. El presente trabajo es solo una parte de otro que tengo en prensa, titulado : *Poema del Cid, texto, gramática y vocabulario*; por esto resulta á veces más conciso de lo que fuera de desear para la fácil inteligencia de las correcciones que propongo al texto del Poema.

2. *Obras completas de don Andres Bello, edicion hecha bajo la direccion del Consejo de Instruccion pública. Volumen II. Poema del Cid*. Santiago de Chile, 1881.

3. *Los Cantares de myo Cid*. Lund, 1895.

4. *Beiträge zur einer künftigen Ausgabe des Poema del Cid*, en el tomo XXI de la *Zeitschrift für romanische Philologie*. Véanse también las otras muchas publicaciones de este autor acerca del Poema.

La parte de nuestras antiguas crónicas referente al Cid fue siempre la más leida y la que primero se ofreció á los eruditos como tema de estudio. Así, en el siglo pasado, Sánchez pudo ya afirmar que la Crónica publicada por Fray Juan de Velorado « tuvo presente el Poema siguiéndole puntualmente en mucha parte de los hechos y muchas veces copiando las mismas expresiones y frases y aun guardando los mismos asonantes ». Esta observación se viene repitiendo desde entonces por cuantos trataron esta materia.

Pero todos saben que, contrastando con la general escasez de manuscritos de nuestros monumentos literarios de la Edad Media, las copias de las crónicas son numerosas; se cuentan por centenares. Y quien haya tenido que cotejar algunas de ellas habrá repetido lo que decía Gonzalo Fernández de Oviedo á este propósito : « en todas las que andan por España, que General Historia se llaman, no hallo una que conforme con otra y en muchas cosas son diferentes. » De modo que si queremos decir de una manera concreta y precisa cual de esas tan diversas crónicas se inspiró directamente en el Poema del Cid y cuales lo reflejan más de lejos, la cuestión se complica de tal modo que aun no ha podido resolverse. Como interesa tanto á la crítica del texto del Poema, intentaré dar aquí en las menos palabras posibles una opinión.

En otro estudio[1] traté de desembrollar la enmarañada genealogía de nuestras Crónicas, apartando en el revuelto montón los tipos más notables que de ellas existieron y exponiendo sus caracteres y algo de su contenido. Refiriéndome á este trabajo, puedo sentar que los tipos que ahora nos interesan proceden todos unos de otros : La *Primera Crónica General* castellana sea la Cró nica General de Alfonso X fue ampliamente refundida en la *Crónica de 1344*, y de una abreviación perdida del texto de la Primera

1. *Crónicas generales de España*; *Catálogo de la Real Biblioteca, Manuscritos.* Madrid, Rivadeneyra, 1898.

Crónica á la cual se mezclaban varios elementos tomados de la Crónica de 1344, salieron otras tres compilaciones : la de *Veinte Reyes*, la *Tercera General* y la *Crónica de Castilla*; en fin, la *Crónica Particular del Cid* es sólo un trozo de ésta última aunque no sé si anterior ó posterior á ella.

Parece natural que la más antigua de todas estas compilaciones fuera la que nos diese un trasunto más fiel del Poema del Cid, el cual luego se hubiera ido desfigurando en las sucesivas. Rios [1] afirma, en efecto, que la Crónica de Alfonso el Sabio copia *casi á la letra* el Poema y Milá [2] aunque no ve tan clara la coincidencia de ambas obras conviene en que « á pesar de adiciones y variantes » la General « no apartaba la vista del Poema, en una redaccion sin duda algo ampliada, y aun á veces transcribe fielmente el texto ». Yo creo que los redactores de la Primera Crónica General tuvieron á la vista una refundición del Poema que difería en mucho de la redacción actualmente conservada [3].

1. *Historia crítica de la lit.*, t. III, p. 587.

2. *De la poesia heroico-popular castellana*, p. 265. Parece imposible que no se haya reparado en las grandes diferencias que existen entre el Poema y la Crónica : Lidforss, por ejemplo, que tan excelentes correcciones críticas ha hecho en el texto del Poema, se funda en la Crónica impresa (que es *Tercera Crónica General*) para suprimir el verso 2645, porque en ella no se menciona á *Albarracin* y no tiene en cuenta, que la Crónica en vez de ese verso trae una larga parrafada en que se nombran 8 pueblos por donde pasan los Infantes ; el itinerario en los dos textos es completamente distinto ; en cambio, la *Cronica de veinte reyes* que, como despues diremos, es la única que sigue al primitivo poema dice aqui : « los ynfantes fueron por Santa Maria de Albarrazin e por Medina. . »

3. No cabe duda que la refundición representada por la Crónica era versificada pues abundan los asonantes. Por ejemplo las palabras del Poema v. 1633, que la Refundición supone dichas por el Cid á sus vasallos, se ven así en la Crónica : « Et el quando esto sopo mando allegar toda la gente en el alcaçar (l. *alcaçer*) et començo a dezir loado sea al padre *espirital*, quanto bien a en el mundo todo lo tengo en Valençia Pues doy mas non auemos que *dubdar*, salgamos *lidiar* con aquellos moros, ca Dios que me fizo merçed fasta aqui el nos ayudara daqui en *adelante* (Escur.).

A sólo comparar el comienzo, hasta la conquista de Valencia y derrota del rey de Sevilla, no se notaran estas diferencias : la Crónica coincide en todo con el Poema hasta el verso 1094, salvo muy ligeras variantes[1] ; los versos que siguen hasta el 1220 faltan en la Crónica pues se les sustituye por otra narración distinta ; en fin hasta el verso 1251 no empieza la divergencia bien perceptible de ambos textos. La primera señal que la Crónica da de este alejamiento es el asociar el nombre de Pero Bermudez al de Minaya en el pasage que corresponde á dicho verso 1251 : « et luego otro dia el Çid ouo su conseio et su acuerdo con Aluar Fañez Minaya et con Pero Bermudez et con aquella compaña en que el mas fiaua por acordar et por parar sus faziendas en guisa que la gente que el auie de los christianos que non se les fuessen (ESCUR. ; comp. ed. Ocampo, fol. 338 *b*) ; luego en vez del verso 1265 nos dice la Crónica que ambos vasallos del Cid hicieron el recuento de la gente de éste : « et fallaron y mill caualleros de linage, et de otros quinientos a cauallo, et quatro mill omnes a pie ». (ESCUR.) ; el obispo don Jerónimo llega á Valencia antes que el Cid piense en enviar por su muger á Burgos y la Crónica nos habla de una visita que hace el Cid al clérigo en su posada, de lo cual nada dice el Poema ; tampoco es solo Minaya el que va por las dueñas que estaban en Cardeña, sino que recibe también el encargo Martin Antolinez, y la razón de esta novedad se descubre bien claramente al ver cómo la Crónica amplia los versos 1285-86 : « Desi mando les dar mill marcos de plata que leuassen al monesterio de Sant Pero de Cardeña et que los diesse al abbat don Sancho, et

1. Para las citas de la Primera Cronica me sirvo según las circunstancias de dos códices : B. R. es el de la Bibl. Real, signatura 2-E-4, cuyo tejuelo dice CRONICA DE LOS REYES DE CASTILLA, y ESCUR. que es el de la Bibl. Escurialense X-j-4. Por medio de la comparación de los dos se puede llegar á un conocimiento bastante exacto del texto de la Crónica que representan, pues cada uno de ellos pertenece á uno de los dos grupos principales en que se dividen todos los manuscritos que conozco.

mandoles dar otrossi treynta marcos de oro para su muger et sus fijas con que se guysassen con que las troxiessen bien et onrrada mientre, et otrossi les mando dar seyscientos marcos, los trezientos de oro et los trezientos de plata que diessen a Rachel et a Uidas, los mercadores de Burgos, los quales el auie tomados quando se sallio dela tierra, et dixo a Martin Antolinez : esso bien lo sabedes uos, ca uos los ouiestes sacados sobre el mio omenaie, et dezit les que me perdonen ca el engaño delas arcas con cuyta lo fiz. » (ESCUR. ; comp. Ocampo, fol. 338 *c*). Estos dos mandaderos del Cid no hallan al Rey en Carrion, como dice el Poema, sino en Palencia, donde no aparecen los Infantes de Carrion y sus parientes como aseguran los versos 1345, 1372. Pero ¿ á qué seguir en esta comparación ? las divergencias de ambos textos que hasta aquí no son muy considerables, van cada vez en aumento, y son ya continuas á partir del episodio del león. ¿ Cómo no se han de advertir las que existen en todo el episodio del rey Bucar ? Bastaría atender á su final : según el Poema el Cid hiende de un tajo al moro, á orillas del mar (v. 2420), mientras en la Crónica no logra alcanzarle y sólo puede arrojarle su espada cuando le ve refugiarse en las naves. En esta batalla figura un escudero, sobrino del Cid, llamado Ordoño, desconocido al Poema, y que remplaza á Pero Bermuez acompañando al infante Fernando (verso 2340) y en consecuencia le remplaza también en las cortes de Toledo (v. 3313), y no contento con esto usurpa el papel de Felez Muñoz en el verso 2618 y en el Robredo de Corpes (v. 2776 etc). En el episodio de Corpes las diferencias son continuas ; la Crónica es en todo más prolija y recargada de incidentes, el Poema no conoce aquellos cien caballeros del Cid que acompañan á los Infantes ; ni aquel Pero Sanchez que denuesta á los traidores, ni aquel Martin Fernandez de Burgos que lleva á los caballeros á quejarse al Rey de la deshonra sufrida, etc., etc. En las Cortes de Toledo hay también multitud de personajes advenedizos y por no citar sino un ejemplo, recuérdese aquel « escudero muy fidalgo, mancebiello » que guarda el escaño del

Cid como buen criado suyo; la escena de las cortes conserva sólo un lejano parecido con la del Poema, pues todo se vuelve allí desmanes, alborotos, voces y golpes entre los dos bandos litigantes, con grave desacato de la persona del Rey que tan magestuosamente preside la breve sesión que nos pinta el Poema viejo.

Creo que basta la dicho[1] no sólo para probar que el Poema que hoy conocemos y el que sirvió de guía á la Crónica eran dos obras diferentes, sino también que el Poema hoy conocido tiene por su mayor sencillez y concisión un carácter bien marcado de más ancianidad, mientras el poema perdido es, á todas luces, una amplificación posterior, que ofrece ya los caraçteres de la poesía épica decadente; todo en ella se complica y enreda sin motivo, la narración comienza á tomar los giros de la de un libro de caballerías y va perdiendo el tono de un verdadero poema heroico. Por todas partes se ve en la Crónica la huella de una refundición completa y sistemática del texto antiguo; un verso de éste se encuentra remplazado por una larga frase[2]; en lugar de un personaje se introducen dos ó tres; las cifras de hombres ó de riquezas se exageran[3]; la acción camina más lentamente, embarazada por continuos pormenores nuevos.

1. Aun me pareciera que sobra, por tratarse de cosa tan evidente, si no hubiera visto que esta afirmación, hecha por mí con otro motivo, es contradicha por R. Beer, *Zur Ueberlieferung altspanischer Literaturdenkmäler. Separatabdruck aus der « Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien »*, 1898 Wien, p. 24.

2. Ya apuntamos ejemplos en los pocos párrafos citados; pondré aquí otro, aunque de los menos notables, por ser de la parte en que la divergencia de los textos aun no es muy grande : en vez del verso 1313 dice la crónica : « e fallaron al Rey en Palençia e quando ellos y llegaron salya el Rey de missa *e estaua enel portal dela yglesia.* »

3. Uno de los primeros ejemplos de estas multiplicaciones se refiere al verso 1265 y 1285 que ya hemos copiado. En vez de los cien caballeros, de que habla el v. 1284 y 3072, la Crónica pone doscientos y novecientos (edic. Ocampo, fol. 338 *c*, y 350 *b*), etc., etc.

No creo que haya nadie que dude de esta relación que he establecido entre los dos textos; pero si lo hubiera, se convencerá de fijo reparando en una curiosidad muy significativa : el poema representado por la Crónica salva escrupulosamente los olvidos y descuidos más notables en que incurrió el autor del Poema hoy conservado, prueba de que éste es el modelo y aquél la refundición. Por ejemplo, según el poema existente el Cid se olvida de pagar á los judíos á quienes estafó, y aunque en el verso 1431 ellos lloran por su dinero á los pies de Alvar Fañez y éste les promete reparación, luego, tanto Alvar, como el Cid, como el autor, no vuelven á acordarse del asunto; esto no era ciertamente portarse bien y el refundidor pensó en una corrección desde el comienzo de su obra y añadió así las palabras del Cid en el verso 95 : « E bien sabe Dios que esto que lo fago amidos, *mas si Dios me diere consejo, yo gelo emendare e pechargelo he todo* » (B. R.; comp. Ocampo, fol. 302 *d*), luego cuando el Cid despacha para Burgos á Minaya manda con él también á Martin Antolinez, según arriba pudo verse, para pagar á los judíos por mano del mismo que les engañó. Citemos otro ejemplo; el primer autor solía juntar en un solo verso los nombres de Alvar Alvarez y Alvar Salvadorez y aunque una vez se le ocurrió hacer á este último prisionero (verso 1681), luego se olvida y sigue hablándonos de él cada vez que nombra á Alvar Alvarez (v. 1719 [1], 1994, etc.); el refundidor para salvar esta distracción escribió un pequeño episodio en que cuenta detenidamente la prisión del caballero del Cid y cómo, después de vencida la batalla, al robar las tiendas de los moros, se le hallan aherrojado dentro de la de Yucef.

1. El manuscrito del Poema dice : *Aluar Aluarez e Aluar Saluadorez e Minaya Aluarfanez*, pero con una rayita de tinta negra posterior, fue tachado *e Alu. Salu.* por uno que recordaba el v. 1681; por esto las ediciones no incluyeron el nombre borrado. Yo lo he restablecido en la mía, impresa en Madrid, 1898, pero aun no puesta en circulación.

Dando, pues, por seguro que el Poema prosificado en la Primera Crónica General no es el que hoy se conoce, sino otro posterior perdido, concluiremos que no nos sirve la Crónica para corregir el texto existente, fuera de muy contados casos. Yo no creo útil la comparación más que hasta el verso 1250, y eso con bastantes reservas, ya que si la Crónica difiere del texto actual no podremos adivinar en muchos casos si la diferencia es producto de la refundición, ó no. Júzguese de estas dificultades en vista de los pasages de la Crónica que voy á transcribir, á mi juicio los más curiosos para corregir el texto.

En la parte correspondiente al verso 135, la Crónica parece que supone otro verso : « e puso conellos quele diesen .DC. marcos, *los .ccc. de plata e los .ccc. de oro.* » (B. R.)

verso 398, aunque la Crónica abrevia mucho, parece indicar que este verso no se hallaba aquí, en el texto que prosificaba, sino después del 415 donde la Crónica dice : « et fue posar ala sierra de Miedes et yazel (yazíele, B. R). de siniestro Atiença, que era estonçes de moros. Et ante que se pusiesse el sol... » (ESCUR.)

v. 404 y 406, la Crónica aboga por las correcciones que habríamos de hacer si atendiésemos á las asonancias : « et fue posar a la Figueruela, et pues que *fue de noche* et se adormeçio, ueno a ell *en uision* como en figura de angel e dixol assi » (ESCUR.); « angel que dixo ansy » (B. R.). Leeremos, pues, en el Poema : *despues que fue de noch* y *a el vino en vision.* Todos los críticos corrigen el v. 404 leyendo *cenado fue*, pero creo que el *cenado* del manuscrito no es más que una corrupción paleográfica del *denoch.* En el v. 406 Bello corrige *en sueño le apareció*, y Restori *el en sueño vio*, ambos suprimiendo el perfecto *vino* asegurado por la Crónica; yo suprimo *sueño*, pues no es más que una reminiscencia del verso anterior : *Vn suenol priso dulce.*

v. 472, la Crónica suprime el *Quinze* : « el espada sacada enla mano, matando enlos que (m. quantos, ESCUR.) ante sy fallaua, de guisa que gano luego el castillo » (B. R.).

v. 479, la Crónica parece que impide toda corrección : « Et cogieronse Fenares a arriba por Guadalfaiara » (ESCUR.).

v. 520, ¿ iba colocado en el original de la Crónica después del 522? « et enuio mandado a los moros de Fita et de Guadalfaiara que gelo comprassen, et ellos uinieron et uieron la prea et apreciaron la en tres mill marcos de plata, et aun los qui la tomassen que leuassen (tom. avrian, B. R.) ende grand ganancia, et dieron le ellos los tres mill marcos de plata por ella, et el fue pagado de todo a tercer dia (ESCUR.).

v. 525, comienza aqui el discurso directo : « amigos, eneste castillo non me semeja que mas pudiesemos auer morada, que maguer que le pudiesemos (ca m. quel quisiessemos, ESCUR.) retener de otra guisa non avriamos y agua, demas que el rey don Alfon ha pazes con los moros e se yo que escriptas son las cartas delo (son ya de los moros las c. delo ESCUR.) que nos por aqui començamos a fazer para enbiargelas » (B. R.)

v. 534, la Crónica añade versos despues de este : « e quiero dexar çient moros e çient moras, ca paresçeria mal de leuar moros nin moras en nuestro rastro, lo que nos non conbiene agora, mas andar lo mas aforreches (-chos ESCUR.) que pudieremos, como omes que andan en guerra e en lides e an a guarir por sus manos e por sus armas ; e vos todos avedes agora asaz derechos, e non ay ninguno por pagar. » (B. R.) Escuso decir que la mayoria de los casos en que la Crónica es más extensa que el Poema, los creo debidos á amplificaciones de la refundición.

v. 538, léase *yo non querria lidiar*; la Crónica « ca yo non querria lidiar con el Rey don Alffonso mio sennor » (ESCUR.).

v. 549, el gerundio mejora la medida del verso : « non sabiendo los moros ell ardiment con que ellos yuan » (ESCUR.) « el ardimente con que yuan » (B. R.).

v. 568-69, en el Poema prosificado por la Crónica se explicaban estos versos así : « e que en la su vezindad non les caye pro ninguna, segund lo que yua ya faziendo. El Çid desque ouo fecha alli la bastida, caualgo e fue luego con su caualleria contra

Alcoçer, por beer si la podria tomar, e los dela villa, con miedo que ouieron del, fablaron le como en razon de pechar le parias e el que les dexase beuir en paz; mas el Çid non lo quisso fazer, e cogiose a su bastida. Quando esto oyeron los de Calatayud e de las otras villas en derredor, pesoles mucho... » (B. R.).

v. 581, el segundo hemistiquio es igual en la Crónica : « Fallido les es el pan et la ceuada » (Escur.).

v. 584, coincide la Crónica : « Demos salto en el e desbaratarlemos e faremos y grand ganancia » (Escur.).

v. 585, quizá deba desdoblarse este verso en dos, terminando el primero con las palabras « Terrer [la casa] » : « ante que le prendan los de Tiruel; ca si ellos le prenden (ca si los de Tixruel le p. Escur.) non nos daran ende nada » (B. R.).

v. 586, acaso : *La paria quel nos a presa*; la Crónica : « Et las parias que de nos a leuadas dobladas nos las tornara. » (Escur.)

v. 615. La Crónica da otra versión del segundo hemistiquio, pero impide corregir el primero : « ya meioraremos las posadas los duennos e los cauallos » (Escur.).

v. 617, acaso *Cuedo que en este castiello*; la Crónica : « et de como yo cuedo, en este castiello a grand auer » (Escur.).

v. 628 : « que uno a que dizien Mio Çid Roy Diaz de Vivar quel ayrara el Rey don Alffonso de Castiella e quel echara de tierra » (Escur.).

v. 634 : « Et otrossi las Riberas de Salon de amas partes. » (Escur.)

v. 652, el refundidor añadió aquí el pregón : « enuiaron sus mandaderos por toda essa tierra que se ayuntassen luego todos los que de armas eran et que uiniessen alli, pora yr con ellos sobre Alcaçar, como mandaua el Rey de Valençia, a prender aquellos christianos, que eran pocos e andauan confondiendo la tierra; et ayuntaronse alli grandes gentes de moros con estos dos Reys. » (Escur.).

v. 668. La Crónica coincide con el Poema : « Et que nos que

ramos yr de noche a furto nin lo podremos fazer nin nos lo consintrien ellos » (ESCUR.)

v. 670-671. Invierte su orden la Crónica : « otrossi con ellos non podriemos lidiar, ca son los moros muchos ademas. Dixo estonçes Aluar Hannez Minnaya contra las conpañas : caualleros, como queredes vos fazer? sallidos somos de Castiella, la noble e la loçana. » (ESCUR.)

v. 673 : « Si con moros non lidiaremos sabed que los moros *non nos querran dar del pan*. » (ESCUR.)

v. 685 : « Et todos salgamos aora fuera *assi que* non finque aqui ninguno. » (ESCUR.); leyendo en el Poema : *assi que nadi non raste*, se mejora el metro.

v. 694, acaso encierre dos : « las athalayas et guardas de los moros quando lo uieron, *dieron grandes uozes* e tornaronse a sus compannas a fazer gelo saber... » (ESCUR.)

v. 699, léase : *E los pendones mezclados qui los podrie contar?* pues la Crónica dice : « et auie y dos señas cabdales daquellos dos Reys moros, et los otros pendones daquellos pueblos ayuntados alli eran tantos que serien muchos de contar. Et mouieron sus azes paradas contral Çid » (ESCUR.); « e delos otros pendones de aquellas pueblas que ally eran ayuntados eran tantos que non auian cuenta » (B. R.). Lidforss leyó ya en el Poema *Ependones*.

v. 708 : « los que debdo auedes en bien, agora uere como acorredes ala senna (ESCUR. B. R.).

v. 725, léase : *otros tantos* [*muertos*] *son*; la Crónica dice : « e de la (a la ESCUR.) tornada mataron altantos » (B. R.).

v. 732, apoya la leccion de su final : « que en poca de ora mataron mill e trezientos. »

v. 737-38, aunque la corrección que al v. 737 podría hacerse en vista de las asonancias parece la más sencilla (*so criado fue*. según Bello, Restori y Lidforss), quizá pudiera leerse : *Muño Gustioz so criado del buen Cid Campeador*; la Crónica : « Munno Gustioz criado del Çid, Martin Munnoz que touo Mont Mayor » (ESCUR.).

v. 747, la Crónica añade después otro verso : « et estando el de pie metió mano á la espada et lidiaua tan de rezio con ella et tales colpes fazie en los que alcançaua que los otros quelo veyen non se osauan acostar a ellos. Quando el Çid uio » (Escur.).

v. 750 : « et diol *tan grand* colpe con la espada por la centura que todo le taio de parte en parte. » (Escur.)

v. 753, la Crónica coincide con el Poema más de lo que fuera de desear para corregir éste : « caualgat Minnaya ca uos sodes el mio diestro braço » (Escur.).

v. 755, la Crónica añade un verso ó dos después : « firmes ueo estar los moros, et non nos dexan aun el campo, *onde a mester que los cometamos de cabo* ; et si dela primera uez los firiemos de rezio, desta otra si fuere aun mas, non sea menos (Escur.); e si dela primera ves los firiemos de resio non sea menos desta. (B. R.)

v. 763 : « boluio la Rienda *al cauallo* pora foyr e yuasse saliendo del campo » (Escur.).

v. 767 : « et diol con la espada por ell yelmo, *et tantol corto del fierro* que llego a la carne » (Escur.) Pudiera leerse el segundo hemistiquio *fata que lego a la carne?*

v. 805, léase : *caen çiento e dos cauallos*; la Crónica : « e cayeron a el enel su quinto .c. et. II. cauallos » (Escur.); recuérdese que el total de caballos que se quinta es de 510, según el verso 796.

v. 824, acaso : *les fare ser dueñas ricas*. La Crónica : « et que si les yo uiuo que les fare seer Ricas duennas » (Escur.).

v. 834, á pesar del diverso orden en que la Crónica pone los versos de este discurso del Cid, parece darnos pie para suponer que después del verso 834 debe colocarse otro, que complete el sentido del 835 : Aluar Hañez, esta tierra es angosta e non podremos enella fincar, e nos por armas abemos a guarir, *e como yo cuydo, a yr nos abemos de aqui*; e si por abentura non (por uentura de uuestro torno non, Escur.) nos fallaredes aqui, do quier que supierdes que somos yd vos para nos (B. R.).

v. 837, léase : [*finco alli*] *con su mesnada*; la Crónica : « et el Çid finco alli conlas otras sus compannas » (Escur. B. R.).

v. 850, coincide la Crónica con el Poema en el primer hemistiquio « Qui a buen sennor sirue esse uiue en bien andança » (Escur.).

v. 865 : « que se non *temie* alli *el Çid de guerra* de ninguna parte » (Escur.).

v. 875, he aquí como la Crónica nos das razón de los versos que faltan en el Poema, pero téngase en cuenta que en éste la relación sería más breve : « Sennor, mio Çid Roy Diaz el Campeador ; et pues quel uos ayrastes yl echastes de tierra gano el de moros el castiello de Alcaçar (*l.* Alcoçer), et teniendol ya el, fizieron lo los moros saber al Rey de Valencia, et el Rey de Valencia enuio y sus poderes con dos Reys moros contra el, et çercaron le alli, et tollieronle ell agua, assi quelo non pudiemos ya soffrir ; estonces el Çid touo por bien de salir a ellos e morir ante por buenos lidiando, quepor malos yaziendo encerrados; et salimos et lidiamos con ellos en campo, et uenciolos el Çid, et fueron y mal feridos amos los Reys moros et de los otros murieron y muchos et furon presos muchos et fue muy grand la ganancia. » (Escur.)

v. 896, en la Crónica se descubre otro verso : « et mejor nos la faredes adelante; et con la merced de Dios nos guisaremos como nos la fagades » (Escur.)

v. 935, faltan versos antes de éste : « Et [en] tod esto tomo el Çid de sus compannas dozientos caualleros escollechos a mano e trasnocho con ellos e fue correr tierras de Alcanniz » (Escur.).

v. 947, la Crónica añade un verso ? : « amigos, bien sabedes uos que *todos los que por armas an de guarir*, *como nos*, que si en un lugar quisieren siempre morar.... » (Escur.)

v. 961. La Crónica asegura la lección del ms. de Per Abbat : « Grandes tuertos me tiene el Çid de Viuar » (Escur.).

v. 963 : « *Firio me mio sobrino* dentro en mi corte e nunqua despues me lo emendo » (Escur.).

v. 964 : « Agora corre me las tierras que yo tenia en guarda » (Escur.).

v. 965, léase *amistad*; la Crónica dice bien : « e yo nunqual por esto desafie *nin le torne amiztat* » (Escur.).

v. 972, quizá : *Asi vienen esforçados que a manos cuydan tomarle*; la Crónica : « et alcançaron le en el Pinar de Touar (en Teuar del Pinar B. R.) et assi uinien esforçados que a manos se le cuedaron tomar « (Escur.) « que sele cuydaron tomar a manos » (B. R.).

v. 1002, la Crónica mejora el metro : « uieron uenir la cuesta ayuso *los poderes delos francos* » (Escur.).

v. 1012, léase *pora su tiendal leuaua*; la Crónica : « e leuo al Conde preso pora su tienda et mandol guardar muy bien. » (Escur).

v. 1021, léase *non combre ende vn bocado*; la Crónica : « que por quanto avia en España que non conbria ende vn bocado » (B. R.).

v. 1029, léase *comer [al]* por causa de la asonancia; la Crónica : « ca yo non combre nin fare al si non dexarme morir. » (Escur.)

v. 1035, falta algo aquí; la Crónica puede sugerir varias correcciones : « Et si comieredes por que podades ueuir, *fazer uos e yo tanto* : *Daruos e dos caualleros* destos uuestros que aqui tengo presos et que uos aguarden, et quitar uos e los cuerpos a uos et a ellos, et soltar uos e e dar uos e de mano que uos uayades. » (Escur.)

v. 1037, la Crónica asegura la lección del Poema para el primer hemistiquio : « Quando esto oyo el Cuende fuesse alegrando et dixo » (Escur.).

v. 1044-45, la Crónica apoya la corrección : « Huebos melo he pora estos que comigo andan lazrados, » supriniendo *myos vassallos* : « Demas elo yo mester pora estos que lo an lazrado comigo. » (Escur.)

v. 1061, el primer hemistiquio aparece igual en la Crónica : « mandad uos dar las bestias si uos ploguiere et yr nos emos » (Escur.).

v. 1068, el segundo hemistiquio es igual en la Crónica : « ydes uos Conde a guisa de muy franco et gradesco uos yo mucho quanto me dexades » (ESCUR.).

v. 1073, ¿es posible leer *Om dexaredes de vuestro* ?; la Crónica impide suprimir el *de*, mientras *lo* puede mejor ser adición común al ms. de Per Abad y á la Crónica[1] : « et o me dexaredes delo uuestro, o leuaredes algo delo mio » (ESCUR.).

v. 1075, la Crónica corrige así « *et yo pagado uos e* por tod este anno » (ESCUR.).

v. 1225, la Crónica da el nombre de la huerta : « ovieron la fazienda çerca dela huerta que dizen de Villa Nueua e arrancolos el Çid (B. R.).

v. 1230, la Crónica coloca el v. 1230 después del 1226 : « et vençiolos el Çid et aquel Rey de Seuilla escapo ende con tres colpes e duro el alcançe fasta en Xatiua (ESCUR.) v. adelante la nota al verso 1229 según la Crónica de Veinte Reyes.

A partir de aquí, los casos en que la Crónica de Alfonso X puede servir para ilustrar el texto del Poema se hacen mucho más escasos. Sin embargo la refundición del Cantar representada por la Crónica conservaba todavía muchos versos de la antigua redacción hasta el 2278, y aun parece que contenía algunos en la misma forma estropeada que hoy nos ofrece la copia de Per Abbat, según decimos en la nota al verso 1073.

He aquí los pocos casos en que, á primera vista, me parece que es útil tener presente la Crónica del Rey Sabio :

v. 1342 : « *si me vala sant Esidro* mucho me plaze dela bien andança del Çid et resçebio el su don muy de grado. » (ESCUR.)

v. 1352 : « Sennor, el Çid uos pide merçed *por su muger*

1. Quizá la refundición del Poema se hizo sobre un ms. corrompido ya, del que se sacó también la copia de Perabat. De otra manera habría que explicar por remozamientos de lenguaje verificados independientemente en las copias del viejo Poema y en la refundición las muchas coincidencias que se observan entre el ms. actual del Poema y la Crónica en las cuales no queda á salvo el metro, v. g. 479, 581, 584, 668, 753, 850, 1352, 1356, 2050, 2053.

Doña Ximena et por sus fijas doña Eluira e doña Sol. » (Escur.) Véase la nota á este verso segun la Crónica de Veinte Reyes, pues parece que viene á invalidar la coincidencia que aqui presentan la Crónica de Alfonso X y el Poema.

v. 1356 : « et *yo les mandare dar conducho de mientre que por mi tierra fueren.* » (Escur.)

v. 1419. Per Abbat escribio Lxv por Lxx, léase : *Setaenta caualleros*. La Crónica dice : « Et vinieron a Sant Pero de Cardenna bien setenta caualleros (Escur.).

v. 1695, la Crónica pone *trezientos* : « Et uos mandat me dar .ccc. caualleros e yo saldre de Valençia quando cantare el primer gallo » (Escur.).

v. 1938, el segundo hemistiquio está igual en la Crónica : « Los infantes de Carrion son muy alta sangre et orgullosos et an parte en la corte » (Escur.).

v. 1940 : « Mas pues que el Rey nos lo conseia que vale mas que nos » (Escur.).

v. 2046, la Crónica corrige asi el primer hemistiquio : « señor, si a uos ploguyesse *fuessedes oy mio huesped* » (Escur.).

v. 2048 : pudiera leerse el primer hemistiquio como la Crónica « et el Rey dixo non es guysado *ca uos legastes agora* et nos llegamos ayer ».

v. 2050, coinciden la Crónica y el Poema : « et cras faremos lo que quisierdes » (Escur.).

v. 2053, la Crónica conviene con el Poema : « *omillamos nos Çid* Ruy Diaz et quanto nos pudieremos seremos en uuestra pro » (Escur.).

v. 2086, acaso *criastes las uos, señor*; la Crónica : « yo las engendre, señor, e uos las criastes » (Escur.).

v. 2089, léase como en la Crónica : « et *uos dat las a quien quisierdes* que yo pagado so *ende* » (Escur.).

A partir de aquí, desde el episodio del león (v. 2278, etc.) la Crónica difiere tanto del Poema hoy conservado que creo tiempo perdido el cotejo de la una con el otro.



Cesando, pues, en el examen de la Primera Crónica General, pasemos á la segunda ó sea á la *Crónica de 1344*. Copia en gran parte á la anterior, pero donde difiere muestra que tampoco conocía el Poema viejo sino otra refundición aun posterior á la que circulaba en tiempo de Alfonso el Sabio. Los juglares poniendo en tortura la imaginación para renovar el antiguo asunto, modificaron también el comienzo del Poema, que, según hemos dicho, en la Primera Crónica difiere aun apenas del texto que hoy conocemos. Véase ya como se aparta de él la relación de la Crónica de 1344 : antes de salir de Bivar, Martin Antolinez va á ver á los judíos y no desde Burgos mismo, como dice el Poema; nótese luego que la salida de Bivar forma un episodio más extenso en la Crónica de 1344 que en el Poema : « e quando salio de los palaçios suyos e vido como fincauan yermos e todos sus labradores desamparados, tornose a oriente e finco los inojos e fiso su oraçion enesta guisa... [1] », etc. hecha la piadosa oración mandó á Alvar Fañez « que castigase sus gentes que non fiziesen mal enla tierra que non han culpa los pueblos del mal que faze el Rey; e entonçe caualgo, e en caualgando dixo vna vieja : ve en tal ora que quantos fallares ante ti todos estrages; e el Çid con este anunçio caualgo, quese non detuuo mas, e salieron de Biuar... » Tampoco se parece en nada á los versos 213-236 del Poema la salida del Cid de Burgos para San Pedro : « mando el Çid alçar sus tiendas e mando tomar quanto fallaron fuera de la çibdat e las anseres e ansi llegaron a Sant Pedro de Cardeña... e quando vido que non salio ninguno en pos dellos, mando tornar todo lo que avian tomado e robado a Burgos; e doña Ximena e sus fijas e el abad don Sancho salieron lo resçibir... » Véase otro ejemplo de la

1. Me sirvo para estas citas del ms. de la B. Nacional Ii-74.

divergencia entre la Primera Crónica y la de 1344 en una espolonada que en la batalla de Alcocer los cristianos hacen contra los moros antes que éstos se aperciban á pelear; es una adición hecha entre los versos 693-94 : « E despues que los touo bien enseñados e castigados e ordenados como deuian de fazer, entraron enla batalla, llamando Santiago e Vivar; e como salieron sin sospecha dela villa, fezieron grant daño enla hueste ante que se podiesen aperçebir, e espaçieron los atodas partes. Pero los moros cobraron coraçones e ayuntaronse e posieron sus azes, e tan grande era el roydo delas tronpetas o delos atanbores que se non oyan.... »

En fin, citaré aun tres pormenores : se nombra un personaje nuevo al hablar del alcance del rey de Sevilla (v. 1227), asi como entre los que van á recibir á doña Jimena (v. 1458) y entre los que guardan á Valencia mientras el Cid va á las cortes de Toledo; este personaje es aquel famoso Martin Pelaez, el Asturiano de Santa Juliana, á quien el Cid, de cobarde que era, convirtió en gran caballero ante los muros de Valencia; es desconocido de los manuscritos de la Primera Crónica. En el lugar correspondiente á los versos 1911, 1944 y 1973 se fija el lugar de las vistas entre el Cid y el Rey en Requena, contradiciendo al Poema que nos dice que fueron sobre el Tajo y apartándose de la Primera Crónica que no nombra el lugar. Cuando en las Cortes de Toledo Diego Gonzalez menosprecia el linage del Cid, la Crónica de 1344 hace que el mismo Rey salga á la defensa y trace la genealogía del héroe (comp. verso 3354 y edic. Ocampo, fol. 353 *a*).

Basta lo dicho para hacer compender que la Crónica de 1344 se aparta mucho más que la de Alfonso X del texto del Poema y que de nada nos sirve para corregirle. Lo mismo decimos de la *Crónica de Castilla* y de la *Particular del Cid* ya que presentan los mismos caracteres que la de 1344, aunque no son copia de ella; á lo menos no lo son del texto que ofrecen los tres manuscritos que de ella conozco, pues la Crónica de Castilla y la Particular del

Cid ofrecen á veces más pormerores y asonancias [1], lo cual no es explicable á menos que ó se deriven de una redacción de la Crónica de 1344 más perfecta que la que se conserva en los tres manuscritos dichos, ó que hayan revisado de nuevo los Cantares de Gesta.

Compárese sólo la escena de la salida de Bivar tal como se lee en la Crónica de Castilla, con la que hemos transcrito de la Crónica de 1344 : « e desquel Çyd tomo el auer, mouio con sus amigos de Biuar, e mando que se fuesen camino de Burgos e quando el Çyd uio los sus palaçios desheredados e syn gentes, e las perchas syn açores, e los portales syn estrados, tornose contra oriente e finco los finojos e dixo... etc... e demando por Aluar Fañes e dixole : primo, que culpa an los pobres por el mal que anos fase el rrey ? mandad castigar estas gentes que non fagan mal por onde fueremos. E diçen que demando la bestia para caualgar, e entonce que dixo vna uieja ala su puerta : ve en tal punto que todo estragues quanto fallares. E saliendo de Biuar el Çid con este prouerbio, non se quiso detener, e vio vna corneja diestra e dixo [2]... »

El que compare este párrafo con los versos 1-11 del Poema conservado y el que tenga en cuenta todo lo que vengo diciendo sobre las fuentes de las Crónicas anteriores, no podrá menos de rechazar la afirmación de Cornu : que el autor de la Crónica particular del Cid, cuando la escribía, tenía en su memoria ó

1. Es buena prueba el conocido discurso de Albar Fañez al Cid, cuando éste pregunta á sus parientes si le quieren acompañar en el destierro : la Crónica de 1344 dice sólo : « E entonçe don Aluar Fañez dixo : quanto por mi, vos digo que convusco me quiero yr ; e ansi como el dixo, ansi dixieron todos los otros. » La Crónica de Castilla dice : « Entonçe fablo don Aluar fañes, su primo cormano : convusco yremos, Çid, por hiermos e por poblados, ca nunca vos fallesçeremos en quanto seamos biuos e sanos ; conbusco despenderemos las mulas en los cauallos, e los aueres e los paños ; sienpre vos syruiremos como leales amigos e vasallos. E entonçe otorgaron todos quanto dixo Aluar Fañes. »

2. Me sirvo del ms. de la B. Nacional Vv-440.

ante los ojos una versión del Poema menos alterada que la que Per Abbat nos ha escrito [1]. Esta opinión no tiene apoyo ninguno por más que haya sido también la de Bello; y si la quisiéramos juzgar sólo por sus desastradas consecuencias no tendríamos más que recordar las correcciones que á este último autor sugirió la lectura del breve párrafo antes transcrito; en el verso 3 enmendaba: « Vio puertas abiertas e uzos *sin estrados*! » y en el 40 en vez de *Vna niña de nuef años*, leía *Una naña de sesenta años*, pues la Crónica no habla de una *niña*, sino de una *vieja* (repárese, sin enbargo, que la vieja de la Crónica es de Bivar, y no de Burgos como la niña del Poema) y Bello creía que muy bien un copista pudo convertir la *naña* y los *LX años* que debía de tener, en una *niña de IX años*!! [2].

Descartadas pues estas dos Crónicas hermanas, como inútiles para la corrección del texto del Poema, lo quedará también la *Tercera Crónica General*, que es el texto que imprimió Ocampo en Zamora 1541, atribuyéndolo á Alfonso X. La razón de desecharla es que en la parte del Cid se limita á copiar la Primera Crónica añadiendo alguna cosa de la de 1344.

Con esto, sólo queda ya por examinar la que al principio he llamado *Crónica de veinte reyes*, la cual merece una particular atención. En el comienzo del Poema nada de interesante ofrece,

1. *Études romanes dédiées à Gaston Paris*. Paris, 1891, p. 422.

2. En el discurso de Minaya v. 672, etc., añade tres versos tomados de la Cr. particular; tanta confianza le inspiraba. Sin embargo, en abono de Bello debemos decir que ya él advirtió la refundición; en la página 289 del tomo II de sus *Obras* dice tratando de las palabras del Cid á Garci Ordoñez (v. 3287): « el cronista siguió aquí otra jesta, distinta de la que conocemos y en que se describia con algunas diferencias la escena de las cortes, siendo Pero Bermuez quien echaba en cara a Garcí Ordoñez la aventura del castillo de Cabra. » Bello no conocia la Crónica editada por Ocampo sino gracias á unos apuntes que de ella había tomado en el Museo Británico; no existía ningún ejemplar en Chile, v. *Obras* de BELLO, t. II, p. VIII, IX y la Carta de Bello á Bretón de los Herreros, de Junio 1863, en la vida de Bello por Amunátegui, Santiago de Chile, 1882, pág. 168.

pues se limita á seguir á la Primera Crónica General abreviando bastante la forma de expresión; pero lo notable es que cuando la crónica de don Alfonso se aparta del Poema hoy conservado, el autor de la de Veinte Reyes, que al parecer era gran admirador del viejo cantar, y rechazaba como mentirosas las refundiciones posteriores que le contradecían, le toma por guía, rehaciendo toda la narración de la obra del Rey Sabio. Queda ya dicho que la Primera Crónica omite los versos 1094-1220 del Poema; pues bien, el autor de la Crónica de veinte Reyes, atento á no dejar olvidado nada del cantar que él tenía por el más verdadero documento, los incluyó en su obra : « Desi acabo de pocos dias salio de ally y fue cercar Murviedro (Monuiedro *J*) y tan de rezio lo conbatio que le priso a pocos dias. Los de Valençia quando lo oyeron temieronse mucho del Çid y ovieron su acuerdo de lo yr a cercar [y] trasnocharon... etc. » [1]. La fe que en el antiguo Poema tenía el autor de la Crónica de Veinte Reyes era bien grande cuando le prefiere á la relación del Rey Sabio precisamente desde el lugar en que refiere la toma de Murviedro, que, como es sabido, aparece en el Poema contada, con grave atropello de la cronología, antes de la conquista de Valencia. A partir de estas palabras, ya no vuelve á hacer caso de la Crónica de Alfonso X, porque cada vez la hallaba más diferente del texto que se había propuesto seguir puntualmente.

Esta es, pues, la única Crónica que prosifica todo nuestro antiguo Poema desde el verso 1094 en adelante. Verdad es que no suele trascribir tan larga y detenidamente las palabras del original como lo hacía la Crónica del Rey Sabio, sino que abrevia

1. Me sirvo generalmente del ms. B. Nac. F-132 (*Ll*), que tengo cotejado totalmente con el ms. B. Real 2-M-1 (*K*), con otro de la Biblioteca del Sr. Menéndez y Pelayo (*Ñ*) y con los de la Bibl. Escurialense X-j-6 (*J*) y Y-j-12 (*N*). Cuando *Ll* es incorrecto, cito el ms. de que hago uso. Conviene tener presente, para poder apreciar las variantes que apunto, que todos estos ms. se dividen en dos grupos bien marcados : de un lado *K*, *Ll*, *Ñ* y de otro *J*, *N*.

bastante; pero aun así, su valor es para nosotros mucho, pues se sirvió de un manuscrito del Poema diferente del que hoy conocemos; no cabrá duda acerca de este punto de tanta importancia, leyendo las observaciones que á continuación haremos acerca de algunos versos y en especial de 1371, 1475, 1495, 1854, 1947, 1952, 2124, 3004. De este manuscrito que acaso fuera más antiguo que el de Per Abbat (v. nota al v. 3004), nos da la Crónica de Veinte Reyes una noticia bastante completa, pues nos ofrece correcciones utilísimas á la copia que actualmente existe, le añade algunos versos y colma sus vacíos y omisiones.

v. 1146-47, la Crónica invierte su orden: « fueron ferir en los de Valençia, llamando Dios ayuda y Santiago, y mataron y muchos dellos; los otros que escaparon desanpararon (desmanpar. *J*) el canpo e fuxeron; el Çid fue enpos dellos en el alcançe bien fasta Valençia y mato y dos Reyes moros y gano grandes aueres dellos. Desi tornose para Murviedro con su conpaña muy Rico y muy onRado. » Parece además desprenderse del *fuxeron* que el v. 1151 iba después del 1145. En cuanto á la colocación del v. 1150 no nos ilustra esta Crónica, pues para la toma de Cebolla sigue á la Historia latina del Cid, y no al Poema.

v. 1182, léase *auye guerra tan grand*; la Crónica de Veinte Reyes garantiza esta corrección: « e no vino el rrey de los almoravides a socorrer los porque avie guerra con el señor de los Montes Claros. » La puntuación que sigo en mi edición es: v. 1181 *enbiar*; , v. 1182 *grand*,.

v. 1199: Parece que el original de la Crónica tenía aquí una variante: « vinieronse para el muy grandes conpanas *de cavalleros y peones* » (e de p. *J*).

v. 1229: « e fue el Çid en pos dellos e alcanço (en alcançe, *K J*) bien fasta Xativa, e pasando por Xucar ovo y conellos vn torneo e murieron y muchos e fuxo el rrey de Sevilla con tres golpes. » Esta Crónica desmiente el testimonio de la de Alfonso X respecto á la colocación del v. 1230.

v. 1239, acaso habrá que leer: *Ca dixiera myo Çid*, atendiendo

á los imperfectos de subjuntivo que siguen en el verso 1241, que parecen pedir en el 1240 la corrección : *que de tierra le avie echado*; la Crónica : « Yva ya creciendo mucho la barba al Çid e alongandosele el cabello, ca el Çid avie jurado que nunca rrayese la barba ni tajase della nada por que el rrey don Alfonso lo avie echado de la tierra sin cosa quel mereciese. »

v. 1274; dada la habitual tendencia de esta Crónica á abreviar el relato, creo toda adición digna de tenerse en cuenta : « e que le leuedes çient (cinquenta *Ll K*) cauallos destos que gane, *ensellados e enfrenados*, e que le besedes las manos... » (*J*).

v. 1286 : « e mil marcos de plata que diese al abad don Sancho de San Pedro e ellos enesto estando vino de partes de oriente... » Esto parece oponerse á la corrección de Bello : « e que los [quinientos] diesse... »

v. 1312 : « Despues que Alvar Fañez llego a Castilla e sopo como el rrey don Alfonso era en San Fagund, *e fazie* (f. y *J N*) *sus cortes*, fues para el e luego (para alla l., Ñ) que entro finco los hinojos... » las palabras *e fazie sus cortes* aunque se hallan en todos los códices, serán acaso errata por *fuera a Carrion*??

v. 1336 : « enbiavos estos cien cavallos que y gano en servicio *quel cayeron en su* (en el su *J*) *quynto*; el rrey don alfonso quando lo oyo... »

v. 1339, lo pone la Crónica después del v. 1324 y en esta forma : « ca el vuestro vasallo es e a vos cata por señor. »

v. 1352, léase : *Su mugier doña Ximena*; la Crónica : « Aluar Fañez dixo al Rey : señor, el Cid vos enbia pedir merçed que le (enbia a pedir por m. le, *Ñ*, *Ll*) dexedes leuar para (a *Ll*, *Ñ*) Valençia su (a su *J*) muger doña Ximena e sus fijas amas » (*N*). Véase la nota á este verso según la Crónica de Alfonso X.

v. 1364 : « no quiero que pierda el Çid nin ninguno de quantos le siruen ninguna cosa *de quantas han en Castilla* asi en heredades *e en donadios como en todo lo al* e lo que les yo tome quiero gelo entregar quelo ayan suelto e quito e se sirvan dello e atregoles los cuerpos... » (*N*).

v. 1369 : « *todos* los que quisieren yr seruir al Çid canpeador... » (*N*).

v. 1371, léase *que en otra desamor*; la Crónica : « ca mas ganaremos en esto que en aver y otro desamor. »

v. 1385, desdóblese en dos, supliendo un hemistiquio : *Yffantes de Carrion* [*so conseio preso han*]; la Crónica : « y ovieron su aquerdo de salir con Alvar Fañez quando se fuese. »

v. 1400-1 : « saludolas de parte del Çid e *contoles como ganara Valençia* e era señor della e como el Rey don Alfonso le *auie perdonado a el e a todos los que con el andauan*, e que guisassen ellas todas sus cosas... » (*N*).

v. 1462 : « e ydevos a Albarrazin e despues (desy *J*, dende *N*) a Molina » (*K*). »

v. 1466 : « ydevos para Medina. »

v. 1475, este verso al que trataron de dar sentido los comentadores y traductores del Poema que se inclinaban á leer su final « fronta él », tiene su verdadera explicación en la Crónica : « e pasaron (possaron *K*, posaron *N*) ese dia en Fronchales, e otro dia llegaron a Molina. » El pueblo de que aqui se trata es *Bronchales*, pueblo de la provincia de Teruel, limítrofe con la de Guadalajara, entre Ródenas y Orihuela del Tremedal.

v. 1495; desdóblese, formando con el nombre de Minaya un verso, que pudiera ser una cosa así : *Violos venir armados, temios Minaya Albarfanez*; la Crónica : « Alvar fañez quando los vio venir armados temiose e enbio a ellos dos cavalleros a saber quien heran o como vinien. »

v. 1565 : « mando a dozientos caualleros que los fuesen a reçebir *bien a tres leguas*, e quando fueron llegados ala villa dexo el Çid quien guardase el alcaçar... » (*J*).

v. 1573 : « e cavalgo en su (en vn *NJ*) cavallo que dizien bavieca que ganara el *del rrey de Sevilla*. » Esta noticia falta en el Poema.

v. 1615 : « e la guerta e la mar *e todas las otras cosas que eran de solaz*. » Es un verso más que tenía el original de la Crónica.

v. 1631; aquí como en 1676 y 1711 la Crónica fija el lugar de la batalla en el *Quarto*; pero esta indicación parece tomada de la crónica latina (en Risco, *la Castilla*, pág. L). Esto es seguro para el primer verso, pues dice « en el Quarto que es a quatro migeros de Valencia » (in loco qui dicitur Quarto, ab urbe Valentia IV miliarios habenti); sin embargo en el v. 1711 da una muy buena corrección, y es de notar que el nombre del Quarto se vuelve á mencionar como lugar de la derrota de Bucar, donde no se puede apoyar en el texto latino; véase adelante versos 1711 y 2313.

v. 1639 : « pues que tan gran *Riqueza* me viene de allen mar e de todas las partes. »

v. 1648 : « es Riqueza que nos viene de allen mar. »

v. 1711, daria muy buena corrección leer *por las torres del Quarto* (hoy dia « torres de Cuarte », trozo de muralla antigua bien conocido); la Crónica dice : « salio a ellos, e ovo su batalla con ellos en aquel lugar que dizen el Quarto e venciolos... » Véase arriba nota al v. 1631. La Primera Crónica y la Tercera, etc. dicen : « e desque todos fueron armados e ouieron caualgado, ayuntaronse ala puerta dela Culebra ca era de aquella parte el mayor poder de los moros... » (edic. Ocampo, fol. 340 *d*; Malo de Molina, *Rodrigo el Campeador*, pág. 165 del apéndice cree serán una misma las puertas de la Culebra y del Cuarte).

v. 1723 : « e vençiolos *e murieron y siete Reyes e todos los otros fueron los vnos presos e los otros muertos* e el rrey yucaf fuyo del canpo con tres lançadas... » quizá procedan las palabras escritas en cursiva de un texto interpolado de la Crónica latina.

v. 1728 : « e fue el Çid enpos del en el alcançe bien fasta alli; *en aquel alcançe murio Pero Salvadores*. El Cid tornose... » Quizá esta noticia de la muerte de Pero Salvadorez sea nada más que un recuerdo de la espolonada en que quedo preso Alvar Salvadorez (v. 1681), suceso que antes pasó por alto la Crónica.

v. 1810-16, parece que el Poema seguido por la Crónica tenía más por extenso estos versos; el Cid recuerda de nuevo la tienda de Yuçef, de que habló en el v. 1789, etc. : « que quirie

enbyar al rrey don alfonso dozientos cavallos de aquellos quel cayeran a el en la su parte e la tienda que fuera del rrey yucaf. *Alvar Fañez loogelo e tovoselo* (touolo *N J*) *por bien* e el Çid dixo (le dixo pues *N J*) quiero que los levedes vos e Pero Bermudes *e que me encomendedes en la graçia del rrey e ellos dixeron queles plazie* e cavalgaron luego... »

v. 1854 y 1856. En su lugar contenía varios versos el Poema que sirvió para la Crónica : « *e delo que a el cayo en la su parte* enbiavos estos dozientos cavallos, *con sillas e con frenos e con sus espadas alos arzones e esta tienda que fue del rrey* (f. de Yuçef Rei *N J*) *de Marruecos*. El rrey don Alfonso dixo estonces *a Alvar Fañez e a Pero Bermudez* : gradezco yo mucho al Çid *los cavallos e la tienda* quel me enbia, e a vos que me lo traedes; e entonçes fizolos el rrey mucha onrra e dioles de sus dones muchos. El conde don Garçia con mucho pesar... » La Crónica, como se ve, coloca los versos 1859-65 después del 1878, pero aun asi dudo que su original contuviera esta innovación. Por lo que hace al v. 1854 nótese la mención de la tienda á que aludió el Cid en el verso 1789; según el ms. de Per Abbat no se vuelve ya á acordar más de esa tienda, y pudiera creerse que éste es un olvido del autor del Poema (comp. otros apuntados en la p. 441) salvado luego por un cualquiera; pero las palabras *con sillas e con frenos e con sus espadas a los arzones* (comp. v. 1810 y 1337), que no pueden ir encaminadas á salvar esta omisión de la tienda, favorecen la creencia de que el olvido es sólo de Per Abbat; además en la refundición representada por la Crónica de Alfonso X se habla también de la tienda : Minaya después de ofrecer al rey los 200 caballos hace armar la tienda marroquí, y el rey entra en ella para admirar su nobleza y hermosura.

v. 1893, « mas pues que vos sabor avedes del casamiento *digamoslo a Alvar fañez e a Pero Bermudo* e el rrey llamo estonçes a Alvar Fañez e a Pero Bermudez ». Creo que aquí la Crónica no hizo más que interpretar el *entremos en la razon* del Poema.

v. 1944 : « e vos que vos vayades ver conel *a Toledo.* » Antes,

en el v. 1911 no se fija el lugar de las vistas. V. variante del v. 1962.

v. 1947 : « e el Çid le dixo quel plazie muy de coraçon. *Desi preguntoles quele consejavan en tal fecho como aquel, e ellos dixeron que no le aconsejarien ninguna cosa, sino que fiziese lo que por bien toviese.* E el çid dixo : los ynfantes de Carrion son onbres fidalgos (muy fid. *N J*) e muy loçanos e avn mucho parientes (e an muchos par. *Ñ J N*) e por en de me (no me *K*, me non *N J*) plazera deste casamiento; mas pues quel rrey quyere, vayamos a el, demos le onRa *como a rrey e a señor*; que a esso (ca eso *K J N*) quiero yo lo quel toviere por bien. E esto dicho enbio sus cartas al rrey... » Nótese el desorden con que la Crónica coloca los v. 1938-40 inmediatamente antes de 1951 : Adviértase como más interesante lo que añade después del v. 1947 y la buena corrección del segundo hemistiquio de 1952 : *como a Rey e a señor*.

v. 1962, la Crónica ofrece buena corrección : « que fuese a Toledo *acabo de tres semanas* »; el nombre de Toledo debe proceder del Cronista, como en la variante del v. 1944, y en el v. 2012 « e fuese para Toledo. » También la Crónica del Rey Sabio contiene aquí el hemistiquio « acabo de tres sedmanas » (ESCUR.).

v. 2029 : « e si lo asi no fazedes no avredes mi amor. »

v. 2032, léase : *De tal guisa que lo oyan todos quantos aqui son* « que me otorguedes vuestro amor en guisa que lo ayan (*así también N*, oyan *Ñ J*, oygan *K*) todos quantos aquy estan ».

v. 2042, léase : *Mas mucho peso a Albardiaz e a conde Garciordoñez*; la Crónica : « a muchos delos que alli estavan plugo mucho, mas peso Alvardiaz e al conde don Garçia Ordonez. »

v. 2055 : « el Çid les dixo : asi lo mande Dios. »

v. 2124, el original de la Crónica tenía un verso más : « e de aquy adelante fazed dellos como lo (*falta en N J K*) tovierdes por bien e mando *que vos sirvan como apadre e vos aguarden como a señor*. E el Çid le dixo : señor, muchas graçias... »

v. 2126, léase : *devos dent buen galardon*; la Crónica : « e Dios vos de por ende buen galardon. »

v. 2128-30, los coloca la Crónica después del 2155.

v. 2144 : « señor, traygovos aqui treynta cavallos e treynta palafrenes de silla (palafr. muy buenos e bien guisados de frenos e de sillas *NJ*). Ruegovos que los mandedes ʀeçibir. »

v. 2289, léase : *nunca vere Carrion*? La Crónica : « salio (s. fuera *NJ*) por la puerta dando bozes que nunca verie a Carrion. »

v. 2303 : « e metiolo en la ʀed. El Çid asentosse estonçes en vn escaño e demando por sus yernos » (*NJK*).

v. 2306 : « que non osavan ʀesponder e asi avien la color perdida como si fueran (fuesen *JKN*) enfermos ; e quando los fallaron e supieron que por el miedo del leon se ascondieran asi començaron a porfazer (profazar *JKN*) dellos. »

v. 2313 : « e fue a cercar valençia *e poso en vn lugar que dizien* (dizen *JNÑ*) *el Quarto* y el Çid quando los vio plogol mucho. » V. atrás nota á los versos 1631 y 1711.

v. 2320 : « nos *catauamos* ala ganançia que aueriemos con las fijas del Çid, mas non ala perdida que nos ende vernie » (*NJ*).

v. 2337, véase el contenido de la hoja que falta en este lugar al Poema : « e estad en Valençia a vuestro sabor. | Ellos enesto fablando, enbio el rrey Bucar a dezir al Çid que le dexase a Valençia e se fuese en paz, sino quele pecharie quanto ay avie fecho. E el Çid dixo a aquel que trajera el mensaje : y (yde *ÑK*, yd *NJ*) dezir a Bucar, a aquel fi de enemigo (henemiga *NJK*) que ante de (destos *NJ*) tres dias le dare yo lo quel demanda. Otro dia mando el Çid armar todos los suyos e salio alos moros ; los ynfantes de Carrion pidieronle estonces la delantera, e pues quel Çid ovo paradas sus hazes, don Fernando, el vno de los ynfantes, adelontose por yr ferir vn moro que dizien Aladraf (aladrafa *K*). El moro quando lo vio fue contra el otrosi ; el ynfante, con el gran miedo que ovo del, bolvio la rrienda e fuyo, que solamente nole oso esperar. Pero Bermudes, que yva cerca del, quando aquello vio, fue ferir enel moro e lidio conel e matolo ; desi tomo

el cavallo del moro e fue en pos del ynfante, que yva fuyendo e dixol : don Hernando, toma este cavallo e dezid a todos que vos matastes el moro quyo era, e yo otorgarlo e conbusco. E el ynfante le dixo : don Pero Bermudes, | mucho vos agradezco lo que dezides... ».

v. 2370 : « *don Rodrigo, por que yo oy dezir que sienpre guerreavades con moros*, por eso me vin yo de mi tierra.. »

v. 2373 : « por honrrar mis manos e *mis ordenes* » mejora el metro.

v. 2407 : « e fue en pos ellos en alcançe bien *ocho* mijeros. »

v. 2410, parece impedir corrección en el Poema : « verte (veer te *NJ*) as con el Çid dela barva luenga. »

v. 2478, léase : *Quando me dexo veer todo lo que auia sabor*; la Crónica : « señor Ihesu Cristo, a ti do loor, ca me dexaste ver todaslas (*sic, falta* cosas *en LIKN*) que yo cobdiçiava. » Los ms. *NJ* son más completos : « a ti do loor e graçias por quanto bien me as fecho ca me dexaste veer todas las cosas que yo cobdiçiaua. »

v. 2556, léase : *lo que cuntio del leon*, como en 2548; en la Crónica : « antes que nos rretrayan lo que *acaeçio* (nos acaesçio *NJ*) del leon. » Esto además impide cualquier corrección del primer hemistiquio de ambos versos, como no sea : *enante que nos rretrayan*.

v. 2616 : « e yendo (yendo avn *NJK*) por entre las huertas cato el Çid por aguero (ag. e vio *NJ*) que non avie[n] mucho de durar aquellos casamientos, mas no pudo y al fazer... »

v. 2687, léase *Teniendo yua armas*; la Crónica : « estonçes se despidio de doña Elvira e de doña Sol *e paso Salon* e fue se para Molina denosta[n]do alos ynfantes e diziendo dellos que eran falsos e malos ».

v. 2691 : « e dexaron Atiença a su siniestro. »

v. 2781 : « e dixolas : par Dios, *muy mal fecho ensayaron* los Infantes de Carrion » (*J*).

v. 2796, ca mucho ayna tornarien (tornaran *N*) aca los

ynfantes quando me hallaren menos e matarnos yen *e ellas dixeron que esforçadas estavan pues que a el veyen*. Estonçes las cavalgo en su cavallo... »

v. 2825 : « *estas nuevas fueron sabidas por toda la tierra* e el rrey don alfonso quando lo oyo pesol mucho de coraçon e no tardo mucho que lo ovo de saber otrosi el Çid. »

v. 2832, léase : *Par aquesta* [*mia*] *barba, que ninguno non messo* ó *que nadi nunqua messo*; la Crónica : « para esta mi barva que nunca meso ninguno; » comp. 3186.

v. 2915, acaso deba leerse *Como pueda aver derecho*; la Crónica « e quel Rogaua que gelos fiziese venir a vistas o a su corte, porque pudiese auer derecho dellos » (*J*)

v. 3004 : « e fueron y conel muchos altos onbres, e fueron estos el conde don Enrrique e el conde don Remon (Remondo *NJ*) e el conde don Fruela e el conde don Birvon e el conde don Garçia Ordoñez e don Alvar Diaz e los ynfantes de Carrion e Ansier (Ansur *KJ*, Ansuer *N*) Gonçalez e Gonçalvo Ansuarez (Ansuerez *Ñ*, Ansurez *KJ*) e don Pero Ansuarez (Ansurez *KÑ*) e otros muchos altos onbres. » Este pasage es muy digno de atención. Las variantes que los ms. ofrecen al nombre *Birvon* son muy difíciles de explicar; la forma *Gonçalvo* (en *LIKÑ*) es un indicio para creer que el manuscrito del poema que servía al autor de la Crónica era más antiguo que el de Per Abbat, pues éste solo emplea la forma posterior *Gonçalo*; hay también dos nombres entre los del bando de Carrion que no copió Per Abbat, y son Albar Diaz (v. 2042) y Pero Ansurez, este último no vuelve á aparecer nunca, pero ofrece buena asonancia en *ó*[1] Respecto al

1. Comp verso 3008. La presencia del nombre del famoso conde Peransurez en el ms. del Poema que sirvió para la Crónica de Veinte Reyes tiene importancia para el estudio del elemento histórico del cantar. Peransurez, tio probablemente de los infantes de Carrión, era hermano del Gonzalo Asurez que cita el juglar en los versos 3008 y 3689; según el Arzobispo don Rodrigo (lib. VI, cap 16) y don Lucas de Tuy (p. 98, 23 de la edic. de Schotto) los tres hermanos Pedro, Gonzalo y Fernando Ansurez acompañaron á Alfonso VI en su destierro á Toledo.

verso 3004 la Crónica confirma la lección del ms.[1] en cuanto al nombre de *Fruela* y me parece evidente que se debe corregir el de *Beltran*, en *Birbon* ó *Brebon*. No he de ocultar, sin embargo, una dificultad : los mss. de la Crónica de Veinte Reyes difieren acerca de este punto. En otro lugar[2] los clasifiqué en dos grupos : de un lado *X* (B Real 2-c-2), *J* (B. Escur. X-i-6) y *N* (B. Escur. Y-i-12) y de otro *K* (B Real 2-M-1), *Ll* (B. Nac. F 132), *Ñ* (del Sr. Menéndez y Pelayo) y *L* (B. Escur. X-ij-24) ; pues bien, mientras estos últimos dicen *Brebon* (*KL*) ó *Birbon NLl*, los tres primeros dicen *Beltran*. Esto no obstante, creo buena la lección de *KLNLl*, ya que sería inexplicable la intromisión del nombre inusitado *Brebon* en vez del conocido de *Beltran*, y más en un texto en prosa donde no había la exigencia de la rima ; en tanto que la variante de *XJN* me la explico por una corrección hecha en su original común, en vista del códice de Per Abbat ó de otro semejante[3] para sustituir el extraño nombre del conde.

v. 3007, léase : *El conde Garcia Ordoñez* ; véase la nota anterior y la puesta al verso 2042.

1. He leido con reactivos en el ms. el nombre *Fruela* y lo he acogido en mi edición.

2. *La leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid 1896, pág. 411-12.

3. Una corrección semejante parecerá extraña, pero no faltan otros ejemplos de este cuidado que se tomaban los copistas ; por ejemplo, véase en la *Leyenda de los Inf. de Lara*, la pág. 235 línea 16, en cuyo lugar todos los manuscritos de la *Crónica de Veinte Reyes*, *Traduccion del toledano* (= Cuarta Crónica), y *Tercera Crónica*, que remontan á un original común (total unos 14 ó 15 comp. id. p. 404-8) dicen *Biluren* y sólo uno, el *C*, corrige acertadamente en *Biluestre*. Otro ejemplo notable ofrecen los mismos ms. de la Cr. de Veinte Reyes que yo supongo que hicieron la corrección *Beltran* ; en la parte correspondiente á la p. 236, lin. 4, de la *Ley. de los Inf. de Lara*, el original que sirvió al autor de la Crónica traía errado el nombre de *Viara*, pues también se ve errado en los ms. de la Traducción ampliada del Toledano, que dicen *Aliara* y proceden del mismo original ; pues bien, mientras *K* y *Ll* dicen *Para*, en *X* y *J* se corrigió *Viara*, así como en *L* que es más pariente de *Ll*, que de todos los demás, incluso *K* ; la corrección aquí era más fácil pues el nombre se repite bastante.

v. 3015, falta algún verso antes? La Crónica comienza así un capítulo: « El Çid quando sopo por Muño Gustios que el Rey don Alfonso le enbiaua dezir que fuesse conel en Toledo asus cortes, guiso muy bien assi e a toda su conpaña e fuesse para el. El Rey quando sopo que venie fuelo resçibir con grand caualleria... » (*N*).

v. 3114, probablemente encierra dos versos, y un hemistiquio será *venid aca ser comigo*: la Crónica: « Çid, en este escaño que me vos (vos me *K*) distes quiero que vos asentes comigo. »

v. 3135, si el segundo hemistiquio ha de reducirse, como quieren Milá, Restori y Cornu, á: *don Anrrich e don Remond*, hay que suponer que la Crónica añadió independientemente los títulos de *conde*: « e quiero que sean alcaldes desto el conde don Enrique e el conde don Remon » (Remonte *K* -ondo *ÑJ*, -ont *N*).

v. 3147, léase *Por quanto* [*vos*] *esta cort*; la Crónica « mucho vos agradesco por que vos esta corte hezistes por mi amor » (*K*).

v. 3186, léase como 2832; la Crónica dice como allí: « par aquesta mi barua que nunca meso ninguno » (*J*).

v. 3188, léase *Myo Çid a so sobrino Pero Vermuez lamo*; la Crónica « el Çid dio entonces a su sobrino Pero Bermudez la espada Tizona ».

v. 3204. Cornu lee [*E*] *en oro e en plata tres mill marcos les di yo*; la corrección del segundo hemistiquio ya fue hecha por Milá y es evidente; la Crónica: « di les en oro y en plata tres mill marcos. »

v. 3231, léase [*Ca*] *d*[*aqu*]*estos tres mill marcos*; la Crónica: « dixo estonces a los ynfantes: derecho demanda el Çid, ca destos tres mil marcos los dozientos tengo yo que me distes vos. »

v. 3236, debe desdoblarse en dos, por ejemplo: *Fablaua Ferran Gonçalez* [*delante toda la cort*]: *aueres* [*a*]*monedados non* [*los*] *tenemos nos*, [*non*]. La Crónica: « Ferrand Gonçalez dixo: auer monedado non tenemos nos onde le entreguemos » (*N*) lo cual impide la supresión del adjetivo *monedado* para hacer de todo un solo verso.

v. 3271: « señor Rey don Alfonso, *en lo que fizieron los ynfantes alas hijas del Çid no herraron y nada*, ca no las quirien (devien querer *KJN*) solamente para ser sus barraganas; el Çid es avezado a venir a cortes pregonadas e por eso trae la barba luenga; e por quanto el diz non damos nos nada. » Lo escrito en cursiva más que un verso omitido por Per Abbat me parece recuerdo del 3278.

v. 3290, la Crónica añade un verso: « como yo la mese a vos, conde, en el castillo de Cabra, e vos saque della mas que una pulgada grande; e bien cuydo que la no tenedes aun bien cumplida, *ca yo la tengo* (traygo *ÑJ*, trayo *KN*) *aqui en mi bolsa* ».

v. 3304, léase: *A mi lo dizen* [*aquesto*]; la Crónica: « e como quier que ellos a mi digan esto a ti dan las orejadas » (*J*).

v. 3327, la Crónica coincide con el ms. de Per Abbat más de lo que fuera de desear para poder proponer alguna corrección que llenara el metro octosilábico: « tu eres fermoso mas mal barragan; pues como osas fablar lengua sin manos? »

v. 3359, léase: *esto lidiare en campo*; la Crónica « e ssi alguno quisiere dezir por ende alguna cosa, yo gelo lidiare en canpo » (*N*).

v. 3362, coincidencia total de la Crónica con el ms. de Per Abbat « calla alevoso, boca sin verdad no te acuerdas de lo que te acaecio (conteşçio *NJ*) quando viste el leon... » (*K*).

v. 3365, acaso sea: *Fustete meter con miedo tras la viga del lagar*; la Crónica dice « e fuiste te a meter so la viga de lagar » (*LlÑ*), « e fustete meter con miedo del (*falta en J*) tras la viga del lagar » (*NJK*).

v. 3366, quizá *Non vestiste nunca mas*; la Crónica: « e paraste tales los paños (los bestidos *KÑ*) que nunca los despues (los mas *LlÑ*) vestiste » (*J*).

v. 3379, léase *Fue*[*ra*]*se a Rio d'Ouirna*, quitando la interrogación del verso siguiente; la Crónica: « varones, quien vio nunca tan grand mal como este, que avemos nos de ver con Ruy Diaz Çid; baratarie el mejor de yr picar los molinos a Rio douierna e

tomar sus maquilas como solie fazer, e no de contender (entender *LlKÑ*) con nusco ca non conuiene a los del nuestro linage de estar casados con sus fijas » (*J*).

v. 3384, coinciden la Crónica y el ms. de Per Abbat: « calla, aleuoso traydor, ca antes armuezas que vayas a oraçion fazer e nunca dizes verdat a señor nin amigo que ayas ca eres falso a Dios e a todos los omnes » (*J*). El verso 3386 pudiera leerse: *E nunca dizes verdad.*

v. 3387, léase *falso a todos los onbres*; v. nota anterior.

v. 3394: « entraron por el palacio dos cavalleros, *queran mandaderos el uno del ynfante* de Navarra *e el otro del ynfante* de Aragon, e avien nonbre estos mandaderos el uno Ojarran (Oxarra *Ñ*, Ojarra *KN*), e el otro Yenego Yemenes (Ymenes *K*, Ximenez *JN*). E luego que entraron, besaron las manos al Rey. » Es preciso con una corrección hacer entrar las palabras impresas en cursiva dentro del texto del Poema y por lo tanto cae por tierra la enmienda aceptada por Bello, por Milá y todos los demás críticos que leen en 3395 *El vno es de Navarra e el otro de Aragon*, y la de Milá que suprime el apellido *Simenez*, el cual es buen asonante en *ó*, pues ha de leerse *Semenoz* ó *Semenones*.

v. 3421: « que las tomen por sus mujeres a ley e a bendicion, asi como es derecho » (*LlKÑ*) « que las t. a bendiçiones assi c. es d. » (*NJ*).

v. 3455: « si ay *alguno* que Responda *a esto* e diga que no es asi... »

v. 3472, aunque no creo que deban hacerse correcciones muy libres, este verso podía ser: *Don Rodrigo, sea esta lid o tovierdes por bien vos*, o menos violenta: *Don Rodrigo, esta lid sea o mandaredes vos*; la Crónica: « don Rodrigo, sea esta lid o vos tovierdes por bien » (*KN*).

v. 3479: « señor, non fare yo al, *synon lo que vos mandaredes, e esto en vos lo dexo yo de oy* (doy *Ñ*, oy *K*) *mas*, ca mas quiero yo *yrme* para Valençia que para Carrion » (*N*).

v. 3507, he aquí el contenido de la hoja que en este lugar falta al códice de Per Abbat[1] : quiero me yo ir para Valençia. | Entonçes mando dar el Çid a los mandaderos de los infantes de Nauarra e de Aragon bestias e todo lo al que menester ouieron, e enbiolos. El Rey don Alfon caualgo entonçes con todos los altos omnes de su corte, para salir con el Çid, que se yua, fuera de la villa, e quando llegaron a Çocadouer (Socodober *K*), el Çid yendo en su cauallo que dizen Bauieca, dixol el Rey : don Rodrigo, fe que deuedes, que Remetades agora ese cauallo, que tanto bien oy dezir. El Çid tomose a sonReyr e dixo : señor, aqui en vuestra corte a muchos altos omnes e guisados para fazer esto; e a esos mandat que trebejen con sus cauallos. E el Rey le dixo : [Çid, *en N etc*], pagome yo de lo que vos dezides, mas quiero todavia que corrades ese cauallo por mi amor. El Çid Remetio entonçes el cauallo, e tan de Rezio lo corrio que todos se marauillaron del correr que fizo | Entonçes vino el Çid al Rey e dixole que tomase aquell cauallo... » (*J*)

Claro es que en las anteriores páginas no he podido aprovechar todo lo útil que las Crónicas ofrecen para corregir el texto del Poema del Cid, ni creo que esto sea hoy posible ; la edición crítica del Poema debe ir precedida de la de las Crónicas, y espero, cuando haya hecho la de éstas, poder trabajar con mayor fruto en la de aquél.

Ramón Menéndez Pidal.

1. Aunque ninguna edición advierte esta falta entre los versos 3507-8, en el códice se echa de menos evidentemente una hoja que ha sido cortada con tijeras.

LES

TRADUCTIONS TURQUES

DE *DON QUICHOTTE*

La *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra* [1] de feu D. Leopoldo Rius mentionne sommairement, sous le nº 874, une traduction turque de *Don Quichotte*, imprimée à Constantinople vers 1860. De cette traduction quatre feuilles seulement furent publiées, contenant, paraît-il, les quatre premiers chapitres de l'œuvre fameuse. Ces quatre feuilles manquaient à la riche collection du célèbre cervantiste, réunie aujourd'hui à celle de D. Isidro Bonsoms; elles sont, jusqu'à présent, restées introuvables aux bibliophiles qui, depuis quelques années, n'ont rien épargné pour en acquérir un exemplaire.

Il existe une seconde traduction turque de *Don Quichotte* que personne n'a encore mentionnée. D'une très grande rareté [2], elle est moins incomplète que la précédente, puisqu'elle comprend toute la première partie, à l'exception d'une quinzaine de chapitres, et présente la particularité d'être imprimée en caractères arméniens. Le volume est un in-octavo de IV-503 pages,

---

1. Tomo I. *Madrid* : *M. Murillo*, 1895, in-4, VIII-404 pp.
2. J'en possède un exemplaire; je n'ai jamais réussi à en voir un second.

ՏՕՆ ՔԻՇԵՕԴ

ՃԱՒՈՒՇ

ԹԻՒՃՄԷ ՀԻՔԷԱՅԷԼԷՐ ՕԳՈՒՄԱՂԸՆ ՃԱՀԻԼԼԷՐ ԱԳԼԸՆԱ
ՕԼԱՆ ԹԷՍԻՐԻ

[illegible]
[illegible]

ՊՈՒ ՏԷՖԱ ԼԻՍԱՆԻ ԹԻՒՐՔԻՒ ԹԷՐՃԻՒՄԷ ՕԼՈՒՆՈՒՊ՝
ԷՐՄԷՆԻ ՀՈՒՐՈՒՖԱԹԸՅԼԱ ԹԱՊ ՕԼՈՒՆՏՈՒ

[illegible]



ԻՍԹԱՆՊՕԼՏԱ
ՎԷՃԻՀ ԽԷՃՃԵԱՆ ՏԻՐՈՑԵԱՆՑ ԹԱՊԽԱՆԷՍԻՆՏԷ
1868

imprimé à Constantinople en 1868. Le titre, dont on a vu ci-contre le fac-simile, est ainsi conçu :

Don Quichotte ou L'influence exercée sur l'esprit des jeunes gens par la lecture des récits imaginaires. Œuvre de l'auteur espagnol nommé Manuel (*sic*) Cervantes. Traduction en langue turque et imprimée en caractères arméniens. Première partie. Constantinople, Vizir Han : Imprimerie Déroyentz, 1868.

Je ne suppose pas qu'il faille attacher une signification quelconque à la présence inattendue d'un zèbre sur ce titre ; plus fâcheuse est la répétition dans la préface de l'erreur qui donne à Cervantes le prénom de *Manuel*. Cette préface est assez curieuse à connaître : elle nous laisse deviner, entre autres choses, que le traducteur, dont le nom ne figure nulle part, est Arménien. Je me suis efforcé de donner une version aussi littérale que possible de ce préambule.

PRÉFACE

Ceux qui, de tout temps, ont considéré comme un devoir d'entreprendre l'éducation des jeunes gens, ont jugé à propos, ne voulant pas faillir à ce devoir vis-à-vis de ceux-ci, de revêtir de la forme de roman leurs conseils et enseignements, ayant acquis la preuve que les conseils tout nus seraient trop pénibles pour plusieurs, et que tout le monde, ne voulant pas avouer son ignorance, ne reconnaît pas le besoin de prendre conseil.

Les récits des faits qui ont réellement eu lieu n'étant pas dans tous leurs détails des choses dont on puisse prendre exemple, ou encore n'étant que des récits trop secs, on a parfois composé des livres de conseils en ornant des événements authentiques de détails purement imaginaires mais conformes au but proposé, et même on a souvent inventé de toutes pièces tous les faits racontés, évitant ainsi que les conseils tout nus, difficiles à écouter, ne produisent que peu d'effet.

L'art de faire des récits ou de les enjoliver dans le but d'éduquer les gens en leur donnant de bons exemples ayant acquis de la renommée dans les nations de l'Orient, ont été écrits les livres nommés *Gulistan* en persan, et les *Mille et une nuits* en arabe. Afin de faire comprendre que les faits racontés dans ces livres sont imaginaires, et ne voulant pas que des ignorants tiennent ces faits pour réels, les auteurs ont jugé nécessaire de montrer comme vrais des

faits incroyables et inconcevables, et ont dit que ceux qui les avaient exécutés étaient des génies ou des fées.

Quant aux ignorants qui ont lu ces contes, s'il y a eu parmi eux des hommes peu sensés qui, ayant l'intelligence de Don Quichotte raconté par ce livre, ont cru chaque récit mot à mot comme ayant eu lieu vraiment, le fait que des hommes de cette catégorie se soient abusés ainsi se trouvait en dehors du but et de la pensée des susdits auteurs.

De nos jours encore, les livres nommés *Gil Blas*, le *Juif Errant*, *Monte-Cristo* et d'autres dans ce genre, traduits et imprimés en notre langue ou en langue turque qui est comme la nôtre, sont du nombre de ceux que nous citions plus haut. Cependant tous ne pouvant atteindre le but poursuivi d'éducation et de moralisation nuisent aux lecteurs, tandis que d'autres racontant sous forme de roman les moyens par lesquels s'exécutent les crimes (bien que la lecture et l'étude des romans faits pour l'éducation ne soit pas sans profit), on ne peut cependant nier le préjudice causé par certains livres qui enseignent, sous forme de roman, à tromper son prochain et à le corrompre, ou qui font penser aux moyens adroits de se venger ou de s'approprier indûment les biens d'autrui, soit ouvertement, au vu de tout le monde, par fraude; soit subrepticement, par vol.

En France, de temps en temps, des romans encourageant et poussant l'homme à la révolte ayant été cause de mauvaises actions parce qu'ils ont tourné les esprits, il a été attribué aux employés de la police le soin de surveiller ces livres; quelques auteurs même ont été bannis à cause des livres qu'ils ont publiés, et sont morts en exil.

Le récit de Don Quichotte a été jugé propre à empêcher de lire les premières fables venues, à montrer le danger de se remplir l'esprit de pareils récits et à dissuader de lire indistinctement toutes sortes de romans ceux qui, dépourvus de discernement, se croient capables de bien comprendre un livre quelconque.

Don Quichotte, en effet, est un personnage dont le nom existe, mais dont la personne n'existe pas; il sort de l'imagination du célèbre auteur espagnol nommé Manuel Cervantes. Il est devenu fou à force de lire des livres traitant des chevaliers. Étant intrépide, il s'est imaginé être un de ces chevaliers, se lançant dans tous les dangers, tout en se croyant sage et capable de distinguer et de se défendre jusqu'au bout.

De même que Don Quichotte lisant des romans de chevalerie s'est persuadé être lui-même un chevalier et est devenu fou en agissant comme tel, de même ceux qui lisent d'autres romans, encouragés par la physionomie d'un personnage conforme à leur caractère, ou se nuisent à eux-mêmes, dans le désir de lui ressembler, ou nuisent à leur entourage, souvent même à leur patrie et à leur nation.

La traduction et la publication de ce livre ont été entreprises dans le but de préserver ceux-ci d'un tel état et de réveiller l'esprit des autres.

Cette traduction turque de *Don Quichotte* est en général bien faite, que le traducteur arménien se soit servi de l'original espagnol ou plus simplement d'une traduction française, question que je ne me hasarde pas à trancher. Les notes sont rares et ne portent que sur quelques mots qui seraient peut-être restés obscurs pour certains lecteurs [1].

Ainsi que je l'ai dit plus haut, certains chapitres du texte espagnol n'ont pas été traduits. Ce sont les chapitres 6, 9, 12, 13, 14, 33, 34, 36, 38 à 43, et 48.

Les chapitres 39, 40 et 41 sont, on le sait, ceux consacrés au récit du *Cautivo* : le lieu d'édition (Constantinople) expliquera aisément qu'ils aient été supprimés.

La seconde partie n'a jamais paru.

J'ai pensé que les cervantistes ne verraient pas sans quelque intérêt un spécimen de cette traduction rarissime, et j'en reproduis ici le premier chapitre.

R. FOULCHÉ-DELBOSC.

---

1. Voici les deux premières (pp. 6 et 7; voir ci-après, pp. 480 et 481):

Rosinante, en langue espagnole, est tiré d'un mot qui signifie une couleur semblable au rouge. Ce n'est pas un mot usuel. Il est employé comme un nom propre désignant le cheval de Don Quichotte.

Gaule est le nom ancien donné à une partie de la France.

ՏՕՆ ՔԻՇԵՕԹ

ՆԱՄ ԱՃԱՅԻՊ ԶԸՈԹԸՆ

ՀԻՔԷԱՅԷՍԻ

ԳԸՍՄԸ ԷՎՎԷԼ

ՊԷՊ. 1.

Մէշհուր Տօն Քիշեօթուն հալի վէ Թաւրըմըւ.

Պունտան ազ վագըթ էվվէլ Սպանիանըն Մանչ նամ վիլայէթինտէ , էքսէրի էլինտէ պիր մըզրագ վէ պիր էսքի գալգան վէ զայիֆ պիր պարկիր վէ պիր գաչ թանէ տախի դազը թաշըյան թագըմտան պիր քիպար զատէ վար ըտը ։ Իրատընըն իւչ բուպունու սարֆ էթտիյի էշեա՝ թէնճիրէսինտէ չօգ վագըթ գօյուն էթի եէրինէ պիր փարչա եօքիւզ էթինտէն , վէ աքշամ Իչին-կիւնտիւզտէն էթ բարչասընտան թէրթիպ օլունմա պիր ծիւզիւ թէնճիրէ քէպապընտան իպարէթ իտի , վէ ծումաա կիւնլէրի նօխուտ վէ մէրճիմէկ միսիլլիւ զախիրէլէր իտի . շաբաթ կիւնլէրի տախի Սպանիա ատէթի միւծիւպինճէ սօմուզ եաղընա բիշմիշ եումուրթա եէր իտի ։ Իրատընըն արթանը բուպայը սարֆ էտէր , վէ կէյինտիյի կիւզէլ չուգատան պիր Փիսդանէլլա . գատիֆէտէն Հարվանի , վէ պէօյիւք կիւնլէրտէ կիյինմէք իչիւն քէզա գատիֆէտէն Փիլար . անճագ պայաղը կիւնլէր՝ եէրլի էյիճէ չուհա իտի կի՛յտիյի ։ Էվինտէ քէնտիսի հէր նէ աէր իսէ տէսին , ղալիպա գըրգ եաշընը կէչմիշճէ պիր եըԱԸդճը գարը , վէ տահա եիրմի եաշընա էրմէմիշ պիր գըզ եէկէնիս վէ պա-

զէն էվտէ պաղէն գըլըտա խըզմէթ եաէրցիր սարայ-
տար միսիլլիւ տաէմի պարկիրի թիմար եթմէյէ վէ օ-
տուանա կիլթմէյէ մէշղուլ ուլուր։ Պիզիմ քիպարզատէ-
նըն տէսինինի էլլէյէ եազըն ըտըր. Սինիրսէք վէ գուվ-
վէթլի, յէհշէտի զայիֆ վէ վիճուտի գաւրու՝ վէ տէ-
րի քէմիկէ եափըշմըշ թամիրիյէ աննաշըլըանլարտան
ըտըր, սապահլարը չօք էրքէն գալգար՝ վէ մէշհուր ավ-
ճը ըտըր. Պաղըլարը պուլուտ Պուլէխատա եախուտ
Պուլէատրա թէսմիյէ էթմիշլէր իտի. Պիզիմ քիպար-
զատէ՝ տէնէնին տէօրտտէ խաչ թայընընէ եաքտաճաղընը
պիլմէյիզ գավալլըէր հիքեայէլէրի օգուճաղը քէնտինէ
էյլէնճէ խաէրքէն օլ տէրէճէ խօշլանըրտը վէ օ միսիլլիւ
հիքեայէլէրէ գաբըլտը. քի ավա կիթմէյի վէ քէնտի
իչինի կիւճիւնիւ պիւթիւն պիւթիւնէ ունուտաճաղ՝ եէ-
տինտէ օլան արգատաշէն տաքի, պիր գաչ թարըշա չէյ
տաթըրտ ագաճէսիյլէ պու միսիլլիւ ասլան տէնիլէն հի-
քեայէ չիթտաըլարըյըլա էվինի տոլտուրուր։ Պու գըր-
տար քիթապ գալապալըզըննա՝ Զիէլքիտան տէ Սիլվա-
նամ մէշհուր միւէլլիֆիին թէլիֆքերտէլէրինէ զիատէ
միւշթագ օլուր. ըտըլըանըընըն թէմիզլիյինէ միայըլ
օլմուշ ուլուր, վէ պիր շէյ աննաշըլմազ պալաշըգ խաթ-
չալարընը հիքմէթ նէվինտէն տար եախաք օլէլ խու-
սուս աշգըյա մէթթուպլարընը օգումագտան զօրլագ
ըտըր. վէ պունտա զիատէ պէյէնտիկի վէ հէյրան
օլտուղու թարչալարըն պիրիսի շու տուր. « պէնիմ
« հագգըմա էթտիյինիզ հագսըզլըզըն հագգըյլա
« հագգըմ օլ տէրէճէ զայիֆ պուլուր քի սիզին կիւ-
« զէլլիյինիզտէն իշիքեա էթմէյիմ հաքօըզ տէյիլ
« տիր »։ Պէզալիք շու պիհէմթա սէօյլէյիշէ տախի
գայէթ պէյէնմիշ իտի. « կլահիանէ սիզին կլահիէթի-
« նիզտէն եիւքսէք կէօքլէր եըլտըզլարըլա՝ սիզի գուվ-
« վէթլէնտիրիր, վէ սիզին աղամէթինիզին լայըգ օլ-

„տուզու լիյագաթէ լայըգ էյլէյէ „․ Քէնտինէ կիւզէլ կէօրիւնէն պու միսիլլիւ ըսթըլլահաթը օգուլյա օգուլյա պիզիմ քիտաբդան ագլընը գաչըրմագա իւզ թութմուշ․ վէ պունլարըն ֆիքրինի աննամաք իչիւն գիճէնինի եօրար ըտը․ վէ աննայըշը քէնտինէ նէ գատար սարֆ էյլսէ՝ օլ գատար զիյատէ պէյէնիր իտի․ Պէլիանիսին եարաալընը սարան ճէռռահլար նէ գըտար ուստատ ըտըլար իսէ տէ՝ պագը չիրքին պէրէլէրինի մահվ էթմէօի էլլէրինտէն կէլմէտիյի իչիւն օնլարտան տախի խօշնուտ տէյիլ իտի․ Անճագ պու հիքեայէնին միւէլլիֆինէ զիատէ իթիպար էտէր իտի․ վէ չօք տէֆա՝ հէյրան օլունաճագ պիր հիքեայէնին իւզէրինտէ գալըպ՝ օգուամասընը պաշա չըգարմագա մէրամ էտէր իտի․ Վէ էյէր գաֆասընտա պաշգա հէյալլարը օլմայա ըտը՝ պաշա չըգարաճաղընտա, վէ օլ տախի լայըգընտա կէօրէ օլմագ գաբիլիյէ: ասլա շիւպհէ եօգ տուրու․ Քէօյիւնիւն բաբազը օգումուշ պիր քիմսէ՝ Սիկուէնցա մէքթէպինտէ բայէլէրէ էրմիշ, չօգ տէֆա պիրլիքտէ պուլունտուգլարընտա, Պալմէրինօ տ'Օլիվի՞ մի եօխսա Ամատիճիօ տը Կօլա՞ մու իւստ թութմալը օլմասը իւզէրինէ Տօն Քիշօտ միւնազաալէյէ կիրիշիր իտի․ անճագ օլ քէօյիւն պէրպէրի ուստա Նիքօլա՝ Ֆէպօ նամ քավալիէրին այաղընտա չըգաճագ հիչ քիմսէ պուլունմատըղընը խատիա էտէր իտի․ վէ էյէր օնա տէնկ պիրիսինի արանսա՝ Ամատիճիօնուն պիրատէրի Կալաօրտան մաատէմ օլամագ խասիասընտա օլուպ՝ սէօզիւնիւ թասաւիգ էթմէք զըմնընտա տէր իտի քի հէր խուսուստա միւքէմմէլ պիր զաթ ըտը․ Ամատիճիօ կիպի կէօզիւ եաշլը վէ գալպը նազիք տէյիլ իտի․ անճագ պու տախի քավալիէրլիք խուսուսունտա օնտան կէրի գալմազ ըտը․ Խուլասայի քէլամ, պիզիմ քիտաբդան պու կիպի հիքեայէլէր օգումագա օլ

տէրէճէ միւշգիւլ օլտու քի կիճէ կիւնտիւզ օնլարը օգումագա մէշղուլ օլուպ ույումագա վագըթ պուլամատըղընտան պէյնի գուրուտու վէ քէնտիսինէ չըլտըրտը։ Օգուտուղու թաթսըզ թուզսուզ հիքեայէլէր իլէ գաֆասը տօլտու․ վէ տէյէ պիլիրիզ քի զիհնի վէ աքլը ֆիքրի ինհիրաֆըզըլըգլար վէ ղավղալար վէ մէյտան օգումալար վէ տէօյիւշմէլէր վէ սէֆէր վէ եարա վէ աշըգլըգ վէ աշգ իշթիքեալէրի վէ տըքընթը վէ էզիյէթ վէ պունլար կիպի տէլի տօլու շէյլէր իլէ տօլտու։ Վէ պու հիքեայէլէրտէ օգուտուգլարընը օլ տէրէճէ զիհնինտէ հըֆզ էտէր իտի քի՝ զաննն էտէրսին տիւնեատա օնլարտան մաատէ սահիհ հիքեայէ եօգ տըտու։ Տէր իտի քի Սիտ Ռուի Տիազ չօք էյի պիր քավալիէր իտի իսէ տէ՝ Գըլըճը պարլաք նամ քավալիէրէ չըգամազ ըտը, չիւնքիւ պու՝ պիւյիւքլիւքտէ հիյպէթլի իքի գահրամանը պիրէր վուրուշտա պէլլէրինտէն իքի պարչա էթմիշ․ վէ Պէրնարտօ տէ Գօրբիօ պունունուլա չօգ էյի իտի, չիւնքիւ Ռօլանտօ հէր նէ գըտար Թըլըսըմլը ըտը ըսա տա՝ զիւբիւէթի զէմին տէնիլէն Ընթէի գուճագլամաղըլա պօզան Հէրքիւլէսին ուսդալըղընա պէյլթէնէրէք օնունլա պաշա չըգտը։ Մօրկան նամ գահրամանըն հագգընտա տախի էյի սէօյլէր իտի քի, հէր նէ գըտար մաղրուր վէ խօրխամա տիլիլէտէն իտի իսէ տէ՝ քէնտիսի շէհրի վէ լաթիֆ պիր զաթ ըտը։ Լաքին Ռէնալտօ տը Մօնթօպան կիպի սէվտիյի քիմսէ եօգ ուտու ալէլ խուսուս՝ օնուն քէնտի գալէսինտէն չըգըպ րաստ կէլտիյինի սօյմասընը, վէ հիքեայէնին եազարըղընա կէօրէ՝ Մահըրըպա ալթունտան տէօքմէ պիր պութ չալմասընը օգուտուգտա հէյրան օլուր ուտու։ Խայըն Գանէլօնուն գարնընա եիւզ թէքմէ վուրմա պիլմէ՝ եըլլըգտը գարըյը ֆէտա էթմիքտէն մաատէ եէկէնի օլան կըզը տախի իւստէ

վէրմէյի կէօզիւնէ ալմըշ ըտը: Նիհայէթ ագլընը գաչըրըրըպ էօյլէ պիր շէյ տիւշիւնտիւ՝ քի հիչ պիր քիմսէնին ֆիքրինէ գըտար չըղըրտան չըգմըշ օլա տախի էօյլէ պիր շէյ հէյալ էտէմէզ իտի. Մէթանընըն խայրը վէ քէնտի շէրէֆի իչիւն քավալիէր օլմագտան ղայրը պիր թարիք պուլունմազ, վէ պու թարիքիլէ ճիհանը տօլաշըրպ պէլա արամագ վէ հագսըզլըգլարը հագ էթմէք վէ պին տիւրլիւ թէհլիքէլէրէ օղրայըպ պիր էպէտի շան ու շէօհրէթ գազանմագ հէյալ էյլէտի. Զավալլը քիպարզատէ՝ քէնտի պազուսու գուվվէթի սայէսինտէ պաշընտա թաճ իտինմիշ կիպի կէլիպ՝ Տրապուզտան փատիշահլըղը քէնտի լիագաթընա նազարէն ուֆագ պիր շէյ կէօրիւնիւր իտի.

Պու թուհաֆ հէյալլարա գափըլըպ զիյատէ իւմիտ վար սըլահըլընըն արասընտա օլ գըտար աչգ ըլա գուրտուզունումուն իճրասընա պիր ան էվվէլ աքսըրէս օլմագլըղա մէրամ էյլէտի. Տէտէսինին պապասընտան գալմա վէ էվլին պիր քէօշէսինտէ պասլանմըշ սիլահլարընը պիչէյիպ թէմիզլէմէսի իլք իշի օլտու. էլինտէն կէլտիյի գըտար թէմիզլէտի. վէ պաշլըղըն թէքէսի գըրըլմըշ վէ թէլէֆ օլմուշ օլտուղունտան՝ ագըլ էթտի, օլ էքսիքլէն պարչանըն եէրինէ մուգավվա քեաղըտ ըլա թամիր էյլէտի. վէ հէր պարչալարընը պու մինվալ ուզրէ պիր եէրէ կէթիրիպ պաշլըղա պէնզէր պիր շէյ եապտը. Անճագ գըլըճա տայանաճագ գըտար գուվվէթի վար օլտուղունու աննէմէք մէրամըյըլա գըլըճը չէքիպ՝ աքսիզ կիւն զահմէթիլէ կիւճ պէլա եափա պիլտիյինի պիր վուրուշտա պարչա պարչա էթտի. Ալլահընըն պէօյլէ պիր իգթիզալը պարչասընըն պու միսիլլիւ գօլայճա գըրըլմասընտան չօք խօշլանմատը վէ պունա չարէ գըրըգլարընը թօփլայըպ եէնիտէն թամիր էթմէսինի պուլտու. վէ իչ թարաֆընտան տէմիր

պէնտլէր գօյուպ՝ պու տէֆա խօշլանտը ըստա տա՝ պու տէֆա տէնէմէսինի մինասիպ սայմայըպ՝ բէք ալեա վէ սաղլամ պիր պաշլըղը մալիք օլմուշ սայար քէնտիսինի ։ Սըրա պարկիրինէ պագմաղա կէլտի ․ Հայվանըն տէօրտ այաղընտա տա սըրաճասը օլուպ՝ քէնտիսի տախի խալը-նըզ էթ իլէ քէմիք գալմըշ ըտը ըստա տա՝ քավալիէրէ օլ տէրէճէ ալեա կէօրիւնտիւ , քի Իսքէնտէր Զիւլ-գարնէյնին պուղապաշ թապիր օլունան , վէ Սիտ գահրամանըն պապիէսա տէնիլէն քէօհլան աթլարընա տէյիշտիրմէզ իտի ․ Պու հայվանա մինասիպ պիր իսիմ գօմագ իչիւն տէօրտ կիւն տիւշիւնտիւ , զիրա քէնտինէ տէր իտի քի՝ մէշհուր պիր քավալիէրին պարկիրի ծինհա-նէ մալիւմ պիր իսմէ մալիք օլմասը մինասիպ վէ հագ տէյիլ տիր ․ Վէ էօյլէ պիր իսիմ գօմագ իստէր իտի քի՝ կէզկինճի պիր քավալիէր էլինէ կէչտիքտէն սոնրա հալի հաղըրըյլա՝ պէրապէր օնտան էվվէլքի հալի տա-խի անլաշըլսըն ․ Պիր էյամ տիւշիւնիւպ , էվիրիպ չէ-վիրիպ՝ պազը պիր հարֆ զամմ պազը պիր հարֆ գալտը-րարագ՝ Նիհայէթ Ռօսինանթէ իսմի պուլտու , քի քէնտի հէյալընճա ալիմ վէ միւշէրրէֆ վէ լաթիֆ վէ ֆիքըր աննասըր , վէ ճիհանտէ պուլունանլարըն իլք տէրէ-ճէսինտէ օլան պարկիրէ նագըշըր պուլունան պաշգա ի-սիմ պուլունամազ ըտը * ։ Պարկիրինէ պէօյլէ պիր կիւ-զէլ իսիմ պուլտուգտան սոնրա քէնտիսի իչիւն տախի պիր իսիմ արամաղա գալգըշտը ․ վէ սէքիզ կիւն տա-խի պունուն իչիւն տիւշիւնէրէք-Տօն Քիշօթ իսմինի պուլտու ․ վէ պու սահիհ հիքեայէնին պազը միւէլ-

* Ռօսինանթէ՝ Սպանեօլ լիսանընճա՝ գըրմըզըյա մա-յիլ րէնկէ մէնսուպ պիր լուղէթտէն ալընմա օլուպ՝ ա-տէթա գօպուլմըշլըր պիր լուղէթ տէյիլ տիր , անճագ Տօն Քիշօթուն պարկիրինէ իսմի խաս կիպի գալմըշ ըտը ։

ըՖիլէրի պունտան օլարագ տէրլէր քի էվվէլքի խամի տէյիլ Վ՝ուէզատա , իլլա Վ՝ ուէխատա օլմուշ օլմալը ·
Պու արալըգ պիզիմ պէՀլիվանըն խաթըրընա կէլտի քի Ամատիձիօ եօլլընըզ քէնտինին պիր խաճէ մալիք օլմասընա զանաաթ էթմէյիպ քէնտի մէմալիքինէ վէ վէթանընա տախի շէրէֆ գազանտըրմագ իչիւն օնուն տա խամինի քէնտի խամինէ իլավէ էտէրէք Ամատիձիօ տը Կօլ տէնմիշ իտի* . պունա պագարագ քէնտիսի տախի քէնտի վէթանը օլան Մանշ քէօյիւնիւն խամինի քէնտի խամինէ իլավէ էտիպ՝ Տօն Կիշօթ տը լա Մանշ տէնմէքլիկլի քէնտիյէ մախսուս էյլէտի · Զանն էտէր իտի քի պունունլա քէնտինին կէրէք Ֆամիլեասը վէ կէրէք տօղտուղու քէօյ՝ ճէմի ճիՀանա մալիւմ վէ շէրէֆեապ օլաճագլար ·

Պէօյլէճէ սիլաՀլարընը նիզամլայըպ՝ գըլըգ գըլըգ պարչալարտան թէքմիլ պիր պաշլըգ թէտարիք էտիպ՝ պարկիրինէ վէ քէնտի զաթընա տախի մինասիպ պիրէր կիւզէլ իսիմ իթլագ էթտիքտէն սօնրա քէնտինէ էօյլէ կէլտի քի էտէճէք պաշգա պիր շէյ գալմատը · իլլա պիր մաշուգէ գըզ պուլմագ · զիւնքիւ մաշուգէսիզ պիր գավալիէր եափրագսըզ վէ մէյվէսիզ պիր աղաճ վէ ճանսըզ պիր վիճուտէ պէնզէր տայըր ըտը · վէ քէնտի քէնտիսինէ տէր իտի · էյէր պէտպախտլըղըմտան նախօսւա էյի թալէՀիմ Էզթիզասընտան՝ պազէն կէզկիննձի քավալիէրլէրէ վագը օլտուղու կիպի պիր վուրուշտա օնու նէրէ տէվիրիր նախուս եարը պէլինտէն պիչէր իսէմ ; նիՀայէթ՝ օնու էնէնէր իսէմ , օնու Հիտայէ էտէճէք պիր նէվճիվան մաշուգէյէ մալիք օլուպ ; մաղլուպուն օնու պուլմաղա կիթմէսի , վէ տիզ

* Կօլ Ֆրանսա մէմալիքինին պիր գըթասընըն էսքի խամի տիր ·

խուզուրունէ կէլիփ մահճուպանէ վէ թէքրիմ իլէ , " հանըմ , պէն Սալինտորանիա տարաֆընըն մալիքի Պորթուգուլեամպրօ գահրաման ըմ , քի ասլա եէնիլմէզ պիրմէզ՝ վէ հիչ պիր վագըթ լայըգընձա մէտհ օլունամազ Տօն Քիշօտ տը լա Մանչ՝ պիր սավաշճը եէնտի ; վէ օնուն էմրիիլէ խաքի բայը ալիլէրինէ կէլտիմ քի պէնի քէնտինիզէ թայա վէ գուլ տատ էտէրէք մէրամընըզձա իտարէ պույուրասընըզ ,, քէլամընը խիթամ էթմէսի վաձիպ պիր հանըմ պուլմազ էյի օլմազ մը ․ Պիմ պիլիր պիզիմ քավալիէր քէնտի քէնտինէ պու միւլհազալարը էթմէսինտէ նէ՝ գըտար խօշլանըր , վէ քէնտի դալպինէ սահիպ պիր մաշուքէ պուլա պիլմէսի նէ՝ գըտար սէվինճինի միւճիպ օլաձագ ըտը ․ Սէ պու մաշուքէսի՝ քէօյլիւ րէնչպէրլէրինտէն պիրինին օլտուգնա չիրքին սիֆաթ պիր գըզը ըտը ․ քի վագթըյլա օնա աշըգ օլմուշ ուտու , անձագ գըզ՝ քէնտինէ պէօյլէ պիր աշըգ վար օլտուղունու պիլմէզ ․ վէ Ֆիքրինտէն պիլէ կէչիրմիշ տէյիլ-իտի ․ Գըզըն իսմի՝ Ալտոնցա Լօրէնսօ տէնիր իտի ․ վէ օ կիւնտէն պու գըզը քէնտիսինէ մաշուքէ վէ քէնտի հէյալաթընա հէտէֆ թային էյլէտիքտէն մատէ՝ պունա տա ասըլզատէկեան. մաշուքէսինէ եագըշըր կիւզէլ պիր իսիմ գօյմագ իսթէտի , քիի իչինտէն օնու պիր սուլթան կիպի էթսին ․ վէ Տուլչինէա տը Թօպօզօ իսմինի գօյտու ․ չիւն Ֆիլ վագը Թօպօզօ քէօյիւնտէն իտի ․ վէ քէնտի իչիւն վէ պաշքալարը իչիւն իճատ էթտիյի իսիմլէրտէն նէ՝ գըտար խօշլանմըշ ըտը ըսէ՝ պու պուլուշունտա օնտան էքսիք խօշլանմատը ․

ANGEL GANIVET

I

Lorsque, ces jours derniers, je lisais les œuvres d'Angel Ganivet avec la joie de rencontrer à chaque page une pensée ingénieuse ou virile, une théorie philosophique discutable parfois mais toujours exempte de banalité, un trait d'ironie ému et cruel à la fois, j'étais loin de soupçonner que les premières lignes de cette étude seraient consacrées à déplorer la mort du jeune écrivain. Son livre le plus récent — le premier auquel le public semble avoir fait accueil — était à peine sous les yeux des lecteurs que le bruit de cette mort se répandait dans les journaux madrilègnes. Ses amis n'avaient pas reçu encore sa dernière lettre, datée du 29 novembre 1898, que déjà, à cette même date, il avait cessé de vivre. L'Espagne n'aura connu que pour la regretter plus vivement cette intelligence ouverte aux idées les plus nobles et les plus justes, ce cœur débordant d'humanité. Fin lamentable d'une vie sans éclat, adonnée entièrement à la retraite et à l'étude, digne en tout point de l'homme qui disait : « Los grandes místicos se forman en la soledad, y los grandes filósofos en el silencio. »

Je n'ai jamais vu Ganivet, mais je l'ai aimé tout de suite à travers son œuvre. Sa parole, quoique figée en caractères d'imprimerie, a exercé sur moi la même influence à laquelle semble n'avoir échappé aucun de ceux qui l'approchèrent. Car il posséda le don de convaincre. Il n'était pas beau, a-t-on répété. Je l'imagine un peu gauche, mais animé d'un regard qui scrutait à fond

les consciences pour s'épanouir parfois en un bon sourire ingénu. Son nom indique une origine catalane. « Tengo, écrivait-il, sangre de lemosín, árabe, castellano y murciano. » En réalité, il naquit à Grenade, habita Madrid où il passa ses doctorats en droit et en philosophie-et-lettres, subit même ses *oposiciones* pour être admis dans le *Cuerpo facultativo de Archiveros*, dont il fit partie quelque temps. S'étant fixé enfin à la carrière consulaire, il fut nommé d'abord à Anvers, plus tard à Helsingfors (Finlande), en tout dernier lieu à Riga où il vient de mourir, âgé de trente-quatre ans environ.

Son premier livre est daté du 27 février 1896. En moins de trois ans il a publié six volumes : *Granada la bella*, Helsingfors, 1896; *La conquista del reino de Maya por el último conquistador español Pío Cid*, Madrid, 1897; *Idearium español*, Granada, 1897; *Cartas finlandesas*, Granada, 1898; *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid*, 2 vol. Madrid, 1898. Peu de temps avant sa mort, il avait envoyé à ses amis de Grenade le manuscrit d'une comédie de mœurs andalouses : *La casa eterna*. Ganivet, malgré son éloignement, resta toujours en relations intellectuelles avec sa ville natale et collabora jusqu'à ses derniers instants au journal *El defensor de Granada*. C'est dans cette feuille que parurent, sans parler de *Granada la bella* et des *Cartas finlandesas*, *El porvenir de España*, sorte d'appendice à l'*Idearium español*, et un certain nombre d'articles qui devaient être consacrés à l'étude de littérateurs scandinaves, tels que Lie, Ibsen, Björnstjerne-Björnson, Strindberg, Brandès, etc. Cette série sera sans doute réunie en un volume sous le titre de *Hombres del norte, semblanzas críticas de literatos noruegos, dinamarqueses, suecos y finlandeses*. Un quatrième volume de roman, *La tragedia, testamento místico de Pío Cid*, est annoncé comme devant paraître. Ajoutons encore que l'on connaît de Ganivet diverses poésies écrites en français. On se demande, en interrogeant une liste d'œuvres aussi considérable, si l'auteur, poussé par le pressentiment d'une fin prochaine, ne se hâta pas à dessein de donner une forme à sa pensée.

Ces deux années de production fiévreuse avaient été précédées d'une longue période d'incubation et de recueillement. Ganivet fut, paraît-il, un liseur insatiable. M. Nicolás María López, dans sa préface aux *Cartas finlandesas*, nous apprend que son ami « no ha tenido propiamente juventud. Creo que desde que tiene uso de razón ha pasado los días peregrinando por los libros y por mundos imaginarios ». Et ailleurs : « Siguió su soledad en Amberes, donde, aparte de las horas de oficina, hacía una vida cenobítica, encerrado siempre en su casa, y dándose unos tártagos de estudiar como para él solo; con decir que obtuvo permiso para ir sacando á su domicilio los libros de la Biblioteca de la ciudad, y se la leyó entera, está dicho todo. » Il ne faudrait pas, cependant, prendre ces phrases à la lettre. On trouve dans les œuvres de Ganivet une connaissance du cœur humain traduite en appréciations trop personnelles pour qu'il ait pu l'acquérir uniquement dans les livres. L'homme qui a écrit ces paroles : « Deja que se acerquen á ti cuantos quieran acercarse, y vive con ellos » n'était ni un misanthrope, ni un spéculatif fermé à la vie expansive. Sans doute, sa culture fut des plus étendues et sa mémoire prodigieuse. Rien de ce qui touche au domaine de l'entendement ne lui demeura étranger. Il parle avec une compétence égale des sciences, des lettres et des arts, cite Verlaine à côté de Sénèque, Platon à côté de Mæterlink. Et cela, naturellement, sans pédantisme ni affectation, en critique qui sait faire la part de chacun et distingue avec une netteté impeccable la distance qui sépare le talent du génie, l'auteur célébré par ses contemporains du penseur accrédité par les siècles.

J'ai lu je ne sais où que les marchands de Malaga font passer les oranges à travers un anneau, réservant celles qui remplissent exactement ce calibre et vendant à un prix moindre les fruits d'une mesure inférieure. Ganivet dut soumettre ses idées à une expérience analogue. Il ne se borna pas à les emmagasiner pêle-mêle; il eut soin, au contraire, de les trier sur le volet et de jeter impitoyablement au rebut toutes celles qui lui parurent de qua-

lité douteuse. Ses opinions — qu'on s'y range ou qu'on les combatte — n'ont jamais rien de vulgaire. Cela vient peut-être aussi de ce qu'il sut résister à cette redoutable impulsion de la vingtième année qui nous induit à mettre au jour, sans contrôle, les conceptions imparfaites encore de notre esprit.

C'est à Helsingfors seulement que, « enfermé dans un poêle » où il avait, comme Descartes, « tout le loisir de s'entretenir de ses pensées » déjà mûres, il éprouva le besoin de les manifester en public. Ici se pose une question particulièrement intéressante pour tels lecteurs férus, comme il sied, de littérature scandinave. Quelle a été l'influence exercée sur Ganivet par son long séjour en Finlande? On peut répondre hardiment, je crois, que s'il y a eu entre lui et les écrivains septentrionaux certaine conformité philosophique, ces derniers n'ont présidé nullement à son orientation intellectuelle. Certes, il les a connus comme nous, mieux que nous sans doute, mais sans que sa personnalité intime en ait été effectivement altérée. Les mœurs finlandaises, qu'il put observer et décrire sur le vif, furent pour lui une source de comparaisons, mais de comparaisons presque toujours favorables à l'Espagne. Ganivet a eu le courage — c'en est un bien rare en notre siècle aux volontés irrésolues — de rester de son pays, de penser par lui-même, de ne pas travestir son esprit sous une défroque exotique. « Hay muchos modos de servir al ideal, y á cada hombre se le debe de pedir sólo que lo sirva según su natural comprensión; y á cada pueblo que lo entienda según su propio genio. »

Aussi le petit livre de *Granada la bella*, imprimé dans les neiges de Russie pour quelques amis de Grenade et pénétré d'un amour quelquefois sévère pour la lointaine patrie andalouse, m'apparaît-il, au seuil de son œuvre, comme le symbole même de l'auteur. Et quiconque sait déchiffrer le secret des apparences matérielles sentira palpiter sous cette livrée finlandaise l'âme espagnole de Ganivet.

II

Je me suis essayé, dans les pages précédentes, à faire comprendre l'écrivain tel que je crois l'avoir compris moi-même. Interrogeons maintenant l'œuvre, afin d'en dégager les théories éparses çà et là. Et notons tout d'abord que, comme celle de Montaigne, cette œuvre est de bonne foi, qu'il règne dans tous ces écrits un accent de probité et de franchise auquel on ne saurait se méprendre.

La tournure d'esprit de Ganivet était évidemment philosophique. Le mode d'expression qu'il aurait sans aucun doute préféré tôt ou tard eût été la forme concise de l'*Idearium español*, où une foule d'idées, condensées sous un petit volume, laissent au lecteur beaucoup à imaginer. Mais il craignit que trop d'abstraction ne rebutât la nonchalance du public et adopta pour y couler sa doctrine le moule du roman, dont la matière malléable se prête à toutes les transformations, ou celui des lettres familières, qu'il sut composer avec un charme infini. Et si l'autobiographie partout apparente dans les deux derniers volumes de *Pío Cid* peut passer pour le testament formel de sa pensée, c'est dans *Granada la bella* et dans les *Cartas finlandesas* qu'il faut en chercher le commentaire privé.

Dans les romans de Ganivet l'intrigue occupe peu de place. L'intérêt, quoique toujours soutenu, n'est point déterminé par une combinaison laborieuse d'événements qui s'enchevêtrent pour se dénouer. Grâce à son style souple et coloré, quelques épisodes des plus simples lui suffisent à mettre en relief les sentiments de personnages bien vivants, doués de cette « respiration » qu'il considère comme l'idéal suprême de l'art. « Sin duda, dit-il plaisamment, tengo atrofiada la circonvolución cerebral donde habita el genio de las descripciones, porque de otro modo no me explico que teniendo dos ojos perfectamente sanos, una

memoria fiel y una voluntad decidida, no me sea posible dar cuenta de lo que veo. » Cette boutade a attiré mon attention, et c'est seulement après l'avoir lue que j'ai remarqué combien les descriptions sont rares sous la plume de Ganivet. Son regard effleure le contour des choses sans s'y arrêter. Mais son esprit en pénètre le sens intime avec une perspicacité si sûre que l'on ne songe guère à lui reprocher cette atrophie dont il s'accuse. Un seul mot qu'il a le talent de choisir et de mettre à sa vraie place nous en apprend souvent plus long qu'une page entière écrite par d'autres d'après tel ou tel procédé de convention.

Dès les premières lignes de son premier ouvrage, l'auteur de *Granada la bella* déclare qu'il va traiter d'un art nouveau, « un arte que se propone el embellecimiento de las ciudades por medio de la vida bella, culta y noble de los seres que las habitan ». Son programme philosophique se trouve résumé en ces mots. De la beauté de l'homme dépend celle de la ville; de la beauté de la ville, celle de la nation. La beauté physique est la conséquence nécessaire de la beauté morale. On comprendra sans peine la grandeur de cette théorie d'après laquelle chaque individu devient responsable de la destinée universelle, comme une pierre jetée au centre d'un étang produit des ondes qui s'élargissent jusqu'à son extrême circonférence.

L'homme, envisagé selon cet idéal, doit prendre pour règle de conduite la dignité ou respect de soi-même, pour but le bien de tous, pour moyen le développement des facultés intellectuelles en son propre esprit autant qu'en celui du prochain. Il gagnera par le travail de ses mains sa subsistance quotidienne, sans se préoccuper d'un avenir qui, peut-être, n'arrivera jamais. « La propiedad, lejos de ser un estímulo, es la expresión de la fuerza que domina hoy con no menor suavidad que la de las armas. El arte de trabajar no tiene nada que ver con el de enriquecerse; el que aprende á trabajar ha aprendido á ser eternamente pobre. » A chacun de nous incombe le devoir d'aider son prochain, de l'instruire, d'en faire « un hombre verdadero ». Car « mejor que la

observación de la vida es la acción sobre la vida. Lo bello sería obrar sobre el espíritu de los hombres ». Quant à l'artiste, il n'acceptera point de salaire, sous peine de voir son art ravalé au niveau d'un métier.

La situation de la femme dans la société contemporaine est peut-être le problème dont Ganivet a poursuivi la solution avec le plus d'ardeur, avec le plus d'amour. Il y revient fréquemment, l'examine sous tous ses aspects, tenant compte des latitudes, des conditions spéciales à chaque race, à chaque pays. Nul n'a été à même de parler en connaissance de cause mieux que lui qui put étudier dans leurs milieux respectifs ces antipodes : la finlandaise émancipée, s'efforçant à supplanter l'homme dont elle exerce les charges et jalouse les droits, et l'espagnole qui lui donne, en échange de sa protection, le bien-être et la douceur du foyer.

Voici des pages que pourront méditer les partisans quand même de l'émancipation féminine. Je les cite tout au long parce qu'elles sont d'une importance capitale dans l'œuvre de Ganivet et démontrent à merveille quels furent sa clairvoyance, sa justice et son bon sens :

« Yo comprendo las ventajas de la familia intelectual á estilo finlandés y prefiero la familia sentimental á la española. En España, un hombre de ciencia ó de arte encuentra con dificultad una mujer que se interese por su trabajo; tiene que pensar solo ; pero el pensar no es toda la vida. Hay muchos hombres que no piensan casi nunca, y de los que piensan hay tambien muchos que lo hacen de tarde en tarde ; así, pues, lo intelectual en la mujer es secundario, si se atiende al papel que ésta representa en la vida del hombre. Muy bello sería que la mujer, sin abandonar sus naturales funciones, se instruyera con discreción ; pero si ha de instruirse con miras emancipadoras ó revolucionarias, preferible es que no salga de la cocina. La mujer finlandesa no está conforme aún con su situación ; envidia á la rusa y á la norteamericana, y cree que á fuerza de estudios ha de lograr nivelarse con el hombre ; más al casarse, y á veces antes, nota que la tiranía no viene del hombre sino de la naturaleza femenina, y particularmente de la maternidad, y procura descargarse de este fatigoso deber. Hay quien cree que á las señoras inteligentes se les seca la matriz ; yo opino que lo que se les seca es la voluntad. En cuanto una mujer adquiere

conciencia exacta de sus obligaciones y obra, no por instinto, sino por reflexión y cálculo, se insubordina contra su propia naturaleza, donde está la causa de sus penalidades, y se convierte en un hombre estrecho de hombros y corto de piernas, en una calamidad estética y social. »

On voit les terribles conséquences de cette civilisation mal entendue : crainte et dégoût de la maternité, l'égoïsme se substituant aux idées de devoir et de solidarité sociales. Élevées selon cette doctrine, les femmes cessent bientôt d'avoir les grâces de leur sexe et n'arrivent que rarement à acquérir une beauté intellectuelle supérieure. Si elles échappent à la tutelle de l'homme, c'est uniquement en ce qui concerne les besoins matériels de l'existence. Elles ont beau couper leurs cheveux et monter à bicyclette, leurs aspirations sentimentales restent les mêmes. « Debajo de apariencias adustas, masculinas, se conserva la idea madre, la idea constitutiva de la naturaleza de la mujer, la de rendirse y someterse, de mejor ó peor gana, á la autoridad natural del hombre. » A la famille finlandaise où, aussitôt après le repas, le père court au club, la mère à la comédie et la fille à l'opéra-comique, Ganivet oppose la vieille famille espagnole dont tous les membres se serrent sous la clarté restreinte du *velón*, à la chaleur limitée du *brasero*. Mesonero Romanos, dans ses *Escenas matritenses*, avait déjà constaté l'influence moralisatrice de ces ustensiles insignifiants en apparence, et je ne suis pas loin de croire, en effet, que les calorifères et l'éclairage électrique sont, dans une famille, des éléments redoutables de dissolution.

Ganivet est donc un partisan convaincu du mariage. Il va même, dans cette voie, jusqu'à admettre l'union libre ; et c'est là, de toutes ses théories, celle qui prête le plus à la controverse. Se proposant sans doute de revenir longuement sur ce sujet, il n'a pas développé pleinement sa pensée et ne l'indique guère que d'une manière incidente. Je crois comprendre toutefois que, s'il tolère cette union, c'est seulement dans le cas où un homme d'intelligence et de volonté, « un hombre verdadero », se sent assez sûr de lui pour ne jamais abandonner celle dont il aura fait

sa compagne. Et voilà, je l'avoue, qui ne me satisfait qu'à demi. Quel homme, même digne de ce nom, est assez sûr de lui pour répondre de ses résolutions futures? En cas de séparation, que deviendra l'enfant né de ce commerce illégitime? Questions qui restent en suspens et auxquelles Ganivet aurait eu seul, je crois, la hardiesse de répondre.

Passant de l'organisation de la famille à celle de l'État, l'auteur développe tout un plan de progrès politique, difficile à réaliser, il est vrai, mais d'une conception généreuse et fière. De même que l'Espagne est allée s'affaiblissant depuis Charles-Quint et Philippe II, elle doit tendre à se relever d'un effort patient et continu, et non d'une brusque secousse. De même que sa position géographique l'isole du reste de l'Europe, elle ne doit compter que sur elle-même et sur la concentration de ses propres ressources. C'est à quoi conclut ce beau livre de l'*Idearium español*, dont la substance, comme l'a fort justement observé M. López, se trouve contenue dans les passages suivants :

« Una restauración de la vida entera de España no puede tener otro punto de arranque que la concentración de todas nuestras energías dentro de nuestro territorio. Hay que cerrar con cerrojos, llaves y candados todas las puertas por donde el espíritu español se escapó de España para derramarse por los cuatro puntos del horizonte, y por donde hoy espera que ha de venir la salvación..... Puesto que hemos agotado nuestras fuerzas de expansión material, hoy tenemos que cambiar de táctica y sacar á luz las fuerzas que no se agotan nunca, las de la inteligencia, las cuales existen latentes en España y pueden cuando se desarrollen levantarnos á grandes creaciones que satisfaciendo nuestras aspiraciones á la vida noble y gloriosa, nos sirvan como instrumento político, reclamado por la obra que hemos de realizar. »

Cette œuvre est-elle, en effet, réalisable par de semblables moyens? Elle pourrait le devenir si beaucoup d'hommes, en Espagne, possédaient l'intelligence et la volonté de Ganivet.

III

Telles sont les idées fondamentales exposées dans ses œuvres. Je n'en ai donné ci-dessus qu'une sèche anatomie, réservant au lecteur le plaisir de les apprécier sous leur forme vivante et originale. Car — il convient d'y insister — la philosophie de Ganivet n'est dogmatique que par occasion et se mêle le plus souvent à des récits alertes, à des conversations enjouées, à moins qu'elle ne se dissimule sous une ironie infiniment subtile.

On s'étonnera peut-être que l'auteur de *Pío Cid* n'ait pas poussé jusqu'au bout ses inductions et conclu de la nation à l'humanité, comme il l'avait fait de l'individu à la nation. N'oublions pas que pendant les tristes années où furent écrites ses œuvres, un Espagnol avait bien le droit de douter de l'humanité tout entière et de chaque peuple en particulier, — spectateurs indifférents de la guerre la plus inégale. Certes, Ganivet ne rêva jamais l'utopie idyllique d'un désarmement universel, le retour de l'âge d'or. Son opinion à cet égard ne saurait laisser aucun doute. « Un pueblo, dit-il, no puede y si puede no debe vivir sin gloria; pero tiene muchos medios de conquistarla, y además la gloria se muestra en formas varias; hay la gloria ideal, la más noble, á la que se llega por el esfuerzo de la inteligencia; hay la gloria de la lucha por el triunfo de los ideales de un pueblo contra los de otro pueblo; hay la gloria del combate feroz por la simple dominación material... » Mais du moins devait-il avoir espéré, lui qui se faisait de la dignité humaine un idéal si haut, que les guerres futures, à défaut d'une justice absolue, auraient pour excuse leur franchise.

Sur bien des points, sans compter ceux que j'ai déjà signalés, la pensée de Ganivet reste pour nous incomplète. Si, comme nous l'avons noté, la tournure de son esprit fut éminemment philosophique, il ne s'érige point en maître et n'édifie pas de

système. Il donne l'essor à ses idées à mesure qu'elles naissent, laissant aujourd'hui dans l'ombre bien des problèmes que, plus tard, il eût à leur tour mis en lumière. Comment expliquer, par exemple, le silence qu'il a gardé au sujet de ses convictions religieuses ? Faut-il en inférer qu'il professa telle ou telle forme de l'athéisme? Je ne le crois guère. Sa conscience me semble avoir hésité entre le mysticisme militant et organisateur d'une sainte Thérèse et un ascétisme voisin de la doctrine stoïque de Sénèque; participant de l'un et de l'autre.

Ici se pose une dernière question. Dans quelle mesure les conceptions de Ganivet lui appartiennent-elles en propre? Il est de toute évidence qu'il fut impressionné diversement par la lecture de plusieurs philosophes étrangers. On reconnaît dans ses œuvres l'influence de Rousseau, de Proudhon, de Tolstoï et de bien d'autres. Mais, les idées qu'ils lui suggérèrent, il a su les coordonner avec tant de discernement, les adapter avec tant de justesse, qu'il en a fait sa chose personnelle. Les idées sont du domaine commun, mais il n'est donné qu'à un petit nombre de les discipliner et de les rendre fécondes. La meilleure preuve que Ganivet conserva intègres sa personnalité et sa nationalité c'est que, malgré son long séjour hors d'Espagne, sa connaissance approfondie de plusieurs langues et de plusieurs littératures, il ne versa jamais ni dans le socialisme pleurnicheur ou déclamatoire, ni — quoi qu'on ait voulu dire — dans le pessimisme. Et je me demande comment l'on a pu voir un disciple de Schopenhauer en lui qui affirma constamment sa foi en la perfectibilité humaine.

Je crains, à ce propos, que certains critiques espagnols n'aient parfois interprété à contre-sens la pensée de leur compatriote. Plusieurs lui reprochent notamment d'avoir usé de paradoxes. Non seulement je n'ai rien trouvé de tel dans son œuvre, mais, qui plus est, je ne crois pas aux paradoxes. On nomme ainsi, dans les salons, une opinion systématiquement contraire à l'opinion générale, aussi banale qu'elle, et que de beaux messieurs à

cerveau étroit clament très haut pour se faire valoir. Misérable jeu de plaisantin, digne à peine d'un sourire de mépris. Sérieusement parlant, ce que l'on appelle paradoxe est souvent une vérité, indiscutable pour celui qui l'exprime, et qui, prenant au dépourvu celui qui l'entend pour la première fois, lui paraît d'abord absurde, sauf à s'imposer à lui par la réflexion. Paradoxe d'aujourd'hui, axiome de demain. N'est-ce pas le cas de Ganivet?

Quelque excellente que soit l'étude déjà citée de M. López, je ne saurais pourtant admettre avec lui que Pío Cid conquistador soit « una especie de Schopenhauer andaluz, para el cual la vida es una comedia sin interés, y los hombres animales, que no tienen de bueno más que la facilidad con que se dejan engañar por otros más hábiles y bribones,.... un tipo sombrío é indescifrable dominado por ideas irreligiosas y antihumanitarias,.... un loco criminal ó un criminal loco. » Sans doute *La conquista* est une satire violente de la civilisation coloniale; mais je ne vois rien d'aussi délibérément pervers dans le caractère de Pío Cid, qui me semble un conquérant animé des meilleures intentions mais entraîné par sa conquête, désireux d'étendre chez son peuple les limites du bien mais forcé d'augmenter le mal en d'égales proportions. L'homme est bon et sincère; c'est la cause seule qui est mauvaise.

En résumé, quoique son œuvre reste inachevée et sa pensée incomplète, le nom d'Angel Ganivet mérite d'être pris en considération, d'être tenu en haute estime. Chacun devra s'incliner devant son indiscutable probité intellectuelle. Il aura été le premier à naturaliser en Espagne certaines idées qui bientôt peut-être porteront leurs fruits. Sa tâche, toute d'amour et de désintéressement, ne saurait rester stérile. Lui-même semble l'avoir prévu lorsqu'il écrivait ces belles et simples paroles : « Condúcete humanamente mientras vivas, y deja que otros, con el temor y el pretexto de lo que ocurrirá después de su muerte, continúen viviendo tan mal que los juzguemos indignos de haber nacido. Aunque no dejes recursos, dejas jirones de tu per-

sonalidad adheridos á cuantos cerca de ti vivieron, y dejas el ejemplo de tu vida, que es el único testamento que debe dejar un hombre honrado.»

Léo Rouanet.

COMPTES RENDUS

A History of Spanish Literature by James Fitzmaurice-Kelly. *London : William Heinemann*, 1898, in-8, XII-423 pp. (Short Histories of the Literatures of the World, V.)

Readers of the *Revue Hispanique* need no introduction to an author whose critical and bibliographical studies have long since gained for him a leading place amid foreign students of things Spanish. His writings are always distinguished by thoroughness, first-hand scholarship, and manly originality and independence of view. When, therefore, it became known that, along with his gigantic task with the text of Don Quixote, he was writing a History of Spanish Literature for Mr Heinemann's series, his friends looked forward to the result with confidence. It would be warm praise to say that their expectations have not been disappointed, but it is safe to go even further and declare that nowhere has so huge a mass of material been handled in more masterly fashion within the narrow limits of four-hundred pages.

To have read and studied all the works of all Spanish writers of the first and second classes is, of course, impossible, but Mr Fitzmaurice-Kelly seems to have come almost as near it as the bounds of human life and energy allow. He has always more than sufficiently studied his authors to enable him to reach a well-grounded and independent view of their merits, shortcomings, and relative importance; and still unsatisfied, has sought out through a host of periodicals and pamphlets in many languages the splendid series of monographs by which his subject has since Ticknor's time been illuminated. Confronted, as he tells us, at every page by the need of compression, he never writes an adjective, and thus fulfils his modestly expressed hope that " no really representative figure is wanting ". And, with all this, some of the passages of his book which we could least afford to sacrifice are the brief, pithy and epigrammatical sentences in which he sums up his judgment on writers for whom only a few lines can be spared. Thus Alfonso Alvarez de Villasandino is " a copious, foul-mouthed ruffian, with gusts of inspiration, and an abiding mastery of technique ". Castillejo is " a brilliant, impenitent futile tory ". Juan de Mena, " a poet by flashes, at intervals far apart, does himself injustice by too close a devotion to aesthetic principles that made failure a certainty.

Careful, conscientious, aspiring, he had done far more if he had attempted much less ". Arias Montano " gave up to scholarship and theology what was meant for poetry ". Padre Coloma, the author of the once famous *Pequeñeces*, is wittily if somewhat severely rallied " had he wit and gaiety and distinction he might hope to develope into a clerical Gyp ". It is impossible to get more into so short a sentence. — Enthusiast as he is, Mr Fitzmaurice-Kelly never allows his love for the things of Spain to blind his judgment, nor have we detected any passage in which he has been misled by the facility with which a barbed epigram springs to the tip of his pen. He must have passed some weary moments with the stilted rhymers of the *cancioneros* and the arid lyrics of the eighteenth century, but he never wearies his reader; he hides in the background the scholar's apparatus, the furnace, retort and alembic of the literary alchemist, and offers with a smile the clear and sparkling essence won drop by drop after laborious process of distillation.

There runs through his pages without being intruded a brilliant defence of Spanish writers from the charge of lack of originality so often and so unjustly brought against them by those who have not dug deeply into the question of literary origins. " In the capital qualities of originality, force, truth and humour the Castilian literature finds no superior ". Such is the thesis maintained with a range of knowledge and a wealth of illustration that leaves nothing to be desired. The treatment, even of lesser folk, gives the conviction that they too have been the object of special and loving study, but proportion is everywhere carefully observed, and each greater or less figure falls into proper perspective with colouring that is never tame, and very seldom harsh. For Mr Fitzmaurice-Kelly at his best we would cite specially the sections on Lope de Vega and the Archipreste de Hita, both, seemingly, special favourites. The review of the latter and his writings ought certainly to be included in the preface of the critical edition for which all scholars long, and which nobody dares to undertake, though several, and Señor Menéndez Pidal specially, are eminently fitted for so noble a task.

Mr Fitzmaurice-Kelly has been accused of belittling Cervantes. To formulate so absurd a charge is to refute it; so that it is unnecessary to refer to the many years of unpaid labour of love that he has devoted to the text of the masterpiece of his so-called butt and victim. The object of his well deserved derision is not the wandering soldier and adventurer, though as a critic he would need no excuse for distinguishing between the man and his writings, still less is it the author of Don Quixote, or even of the unsuccessful plays and poems. But we can hand over without compunction to his scathing comments the colourless conglomeration of contradictory virtues, created by the uncritical admiration of the self-styled Cervantophiles, together with the cold flat legend that has been offered to us instead of the warm reality of life. In

seeking to prove their hero's divinity the Cervantophiles of a certain school have succeeded only in robbing him of his humanity, the very quality which above all others has endeared him to mankind. It has been the fashion to carry beyond the grave the rivalry that is supposed to have existed in life between Cervantes and Lope de Vega, depressing the one with a view to raise the other, as though it were inadmissible that two men of commanding genius should have existed in one country and at the same time. Mr Fitzmaurice-Kelly drops the profiters part of this comparison, and in his pages the two gigantic figures stand out side by side, complementary rather than antagonistic, and realizing between them the whole spirit of a nation and an age of unequalled splendour.

Calderon again is another instance in which exaggerated adoration has defeated its own ends, and made its object, as far as in the adorers lies, ridiculous. The true greatness of the noble poet demanded that he should be rescued from the hands of the German Romantics. To declare with Schlegel that in this great and divine master the enigma of life is not only expressed but solved "is to contract performance, godlike indeed, but still human, with aspirations beyond the reach of man, to attempt to sow discord between the sisters, art and nature, and to quit the earth in search of an impossible and fantastic heaven".

But it would be absurd to pretend to bow conjecture to the judgment of a critic however good, nor is such an attitude demanded of the reader of this History of Spanish Literature. It has been said that every man is either a Platonist or an Aristotelian. Mr Fitzmaurice-Kelly, we imagine, inclines rather to the latter school, but he never assumes pontifical airs, he carries toleration so far as it is consistent with definite view and real criticism, and cleverly steers a middle course between rigid eclecticism and colourless catholicity. At times and on certain questions he is content to see with other eyes than his own, and he wisely admits that "time and unanimity settle many questions; and, after all, on a matter concerning Castilian poetry the unbroken verdict of the Castilian-speaking race must be accepted as weighty, if not final".

For the illustration of his subject Mr Fitzmaurice-Kelly appeals to his wide knowledge of literatures ancient and modern, giving, of course, the preference to English when the right matter comes ready to his hand. This as well as the excellent habit of quoting from translations of repute, whenever such exist, adds point to a study undertaken primarily for the benefit of English readers. But in the forthcoming Spanish edition a good deal of this 'localization' will have to be got rid of.

References, for instance to "the metrical audacities of Mr Dobson, Mr Gosse and Mr Henley" would be meaningless to all but a very few

Spaniards. So too such phrases as "the local Dogberry" and "the spirit of a Clapham Evangelical". The best possible translator would be the author himself, but, failing him, it is to be hoped that the work will be undertaken by one of the native Spanish scholars whose names are cited, with acknowledgments of help, in the preface.

To attempt anything like analysis of such highly compressed matter is hopeless. What has already been said may be taken as some account of the critical methods of the book. Looked at from another point of view it is unequalled, as a bibliography of its subject, by any book of its size. We have no hesitation in saying that text and appendices will reveal, even to very advanced students, a number of valuable monographs, critical editions, and studies, of which no succinct account is to be found elsewhere. It is, in fact, a guide-book of the best kind, neither presupposing too much knowledge in the reader, nor yet treating him as an incapable ignoramus. But, above all, it is a student's book; a miniature treasure suggestive where lack of space forbids it to be explicit. The present writer has had several occasions to consult it, and has always done so with profit; if it does not answer a fair question, it will almost always show where the answer is to be found. The last chapter is a sufficient guide to contemporary literature in Spain.

Mere general commendation, however, is somewhat profitless, if not impertinent when it refers to a writer of established reputation; we will therefore turn to the few special points on which we venture to question Mr Fitzmaurice-Kelly's judgment or the accuracy of his printers. We cannot but regret the definition of literature which excludes popular songs, folk poetry, — "the halting *coplas*" as they are harshly and unjustly called, — the *seguidillas* and other traditional forms of verse in which Spain has chosen to express her heart. Surely it is difficult to defend the decree which admits the formless proverbs, while excluding the only *living* form of poetry, simple it is true in structure; at times, but by no means always, uncouth; ever racy of the soil and everywhere intensely idiomatic and graphic. As well, in our opinion, might botany exclude the grasses, mosses and lichens to treat only of more showy growths.

It is true that the exclusiveness of the Goths long forbade amalgamation with the subject race, but such evidence as exists will not, we think, bear out the statement that Witiza and Roderic (the last Gothic kings) "were regarded by Spaniards as men in Italy and Africa regarded Totila and Galimar". Again, it is difficult to believe that "when Boabdil surrendered in 1492, not a thousand Arabs in Granada could speak their native language". If this is so, why did Talavera, the saintly bishop of the newly-founded sect, endeavour to learn Arabic, found schools for its study and cause Christian books to be translated? Was Cisneros a fool as well as a philistine when he burnt the great heap of Arabic literature and religious books? The late Arabic chronicles edited

by Eguilaz and Müller convey a very different impression. The Arabic language was certainly becoming more corrupt but it must have lived at least as long as Islam in Spain, and it must not be forgotten that the decree which forbade its use to a later generation was considered a harsh one. On the whole, Mr Fitzmaurice-Kelly has perhaps been driven by the exaggeration of some of his predecessors to underrate the influence of Arabic. While granting the absurdity of the theory that the elaborate and complicated forms of Arabic verse have influenced a poetry the ground work of which is the combination of octosyllabic lines, we may believe that, in bequeathing to the language of every-day life a multitude of current phrases and a large vocabulary, Arabic has left unmistakable traces on the methods of thought and expression of the nation a large part of which were once bilingual.

The line *Que auc fos de neguna lei* is somewhat feebly and as we think, inaccurately translated " that ever any rule beheld ". " Of Christian or of Paynim faith " would perhaps be better. " Sem Tom " for Sem Tob, is a mistake of the printer; it is afterwards set right.

Not so with *remendador* (*remedador*) misquoted from the Partidas and repeated. Can it be accounted for by a false analogy with ῥαψῳδός? The printers are again at fault in Silas (Silos), aparscerán (aparescerán) p. 57, and in the strange jumble " dum cælum considerat terra amissit. "

We are not aware that the story, that King Juan II kept the Trescientas of Juan de Mena by his bed, rests on any authority better than that of the Centon Epistolario which Mr Fitzmaurice-Kelly, like all other critics, admits to be a forgery.

Of Lazarillo we are told that he " describes his adventures as ... servant to ... a signboard painter. " This is scarcely the sense of *maestro de pintar panderos*; the adventure, moreover, is comprized in the words *tambien sufri mil males*. As to whether the first and best of pícaro books is written in " most debonair idiomatic Castilian " we share the doubts of Mr Morel-Fatio.

Vast is the productiveness of Spanish writers, and their numbers, it is startling to read (p. 203) that " at least three thousand [Spanish mystics] exist in print ". The riddle is only made more difficult by the statement of the appendix (p. 408) " the text of the remaining mystics will, with few exceptions, be found in Rivadeneyra ".

We fail to see more than a superficial and utterly unconvincing chance resemblance between the characters of Preciosa and Tarsina.

We must therefore be pardoned for utterly rejecting the statement that " despite assertions to the contrary his (Cervantes') Gitanilla is no original conception, for the character of his gipsy, Preciosa, is developed from that of Tarsina ". The *Libro de Apolonio* is a chance survival, hidden away in the Escorial until nearly the middle of the present century; it is not likely to have

been at any time a popular book, and it is improbable (we speak under correction) that Cervantes had read it. Even if he has, the fact would not come near proving so important a matter of literary parentage; the parallel is, at the most, slightly interesting.

As to whether the forged second part of Don Quixote is amusing or the reverse, a critic has, of course, a right to judge, but the statement that it was written "in good faith" is unjustifiable.

Mr Fitzmaurice-Kelly however is always ready in a humourous way to make himself the advocate of lost causes. He would probably smile if taken severely to task on such a matter, but here, we cannot help thinking, he somewhat overdoes the part.

A sentence on page 267 might lead to the supposition that Alemán out of delicacy of feeling, which would have been, to say the least, exaggerated, refrained from giving the full name of the forger of the spurious second part of Guzmán de Alfarache. This is not the case. Sayavedra, who eventually meets his death in a fit of frenzy believing himself to be the real Guzmán, is declared to be the brother of Juan Marti.

The above observations are made in no carping spirit, against some of them the author is probably well able to defend himself; even if they are all justified they amount to a small matter indeed to set against the debt due to him from all who share his studies.

Mr Fitzmaurice-Kelly is the last man to scamp his work or to accept another's opinion in order to save himself the trouble of forming one of his own. He does not sit down to write a History of Spanish Literature until he has made himself familiar even with Orosius and Prudentius.

But there is some reason to believe that when he has carried his task unwearyingly to the end he washes his hands of the matter and leaves the printers to work their will upon his manuscript. Hence the many misprints that blemish his Don Quixote, and the ten important but annoying ones which might give the ungodly an excuse for triumphing over the present book. When he can form his judgment uninterrupted nothing can be cooler or more judicial, but platitude, pedantry and party spirit he hates to such a degree that they ruffle his literary temper and drive him to the opposite extreme of overstating his own good cause. For him even academic questions are intensely real and living. If he did not love Spanish letters he would not study them, still less would he write about them. A "perfervidum ingenium" casts a warm but not ungenerous nor unkindly glow over his pages. He makes no pretence of disarming criticism by affected modesty when he is sure of his position; he does not go out of his way to seek a fight but certainly he will never go out of it to avoid one.

We would not willingly belitlle Mr Fitzmaurice-Kelly's performance by

indiscriminating praise, but we have no hesitation in saying that the capital qualities of force, truth, and humour, in which he recognises the keynote of Spanish literature, echo with no feeble resonance in his account of that literature.

H. Butler Clarke.

Since the appearance, in 1895, of Gustave Lanson's *Histoire de la littérature française*, which satisfied the need of a manual of French Literature that should be thoroughly scientific, those interested in Spanish Literature have been wishing for a similar work in that field. When the announcement of the present work appeared, it seemed, in view of Mr Fitzmaurice-Kelly's wide acquaintance with matters Spanish, that at last they were likely to have such a book available. Ticknor's great work, the best of its kind at the time of its appearance, is now much out of date and in order to be used most profitably should be read in the Spanish translation of Gayangos and Vedia. The recent publication of Mr H. Butler Clarke (*Spanish Literature*, 1893) is very satisfactory as a popular work but does not meet the need mentioned above. The present work, however, instead of being constructed on the same plan as that of Gustave Lanson, conforms to one which Mr Fitzmaurice-Kelly clearly outlines in the last paragraph of his preface, by saying :

If I have sometimes dissented from him [Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo], I have done so with much hesitation, *believing that any independent view is better than the mechanical repetition of authoritative verdicts.*

(The italics are due to the present writer.)

This declaration gives us the keynote to the faulty nature of the book. The author prefers giving personal impressions, even when they are not borne out by the results of the most recent investigations, rather than statements scientifically exact. Why Mr Fitzmaurice-Kelly should have preferred so to do must remain a mystery, for the book itself shows, even despite its defects, that he could have produced a scientific work had he been so minded. The following examples will show more concisely the sort of defects which the reviewer has in mind.

On page 40 we read .

In considering early Spanish verse it behoves us to denote facts and to be chary in drawing inferences. Thus, while we admit that the *Poema del Cid* and the *Chanson de Roland* belong to the same *genre*, we can go no further. It is not to be assumed that similarity of incident necessarily implies direct imitation.

With this compare page 49 :

In the *Poema* the treatment is obviously modelled upon the *Chanson de Roland*... The machinery in both cases is very similar... Roland and Ruy Diaz are absolved and exhort-

ed to the same effect, and the resemblance of the epithet *curunez* applied to the French bishop is too close to the *coronado* of the Spaniard to be accidental.

It would be interesting to know just what is Mr Fitzmaurice-Kelly's own final opinion on this subject.

On page 125, we read the following :

This remarkable book [*Tragicomedia de Calisto y Melibea* or *La Celestina*], first published (as it seems) at Burgos, in 1499, has been classed as a play, or as a novel in dialogue... On the authority of Rojas... the first and longest act has been attributed to Mena and to Cota... There is small doubt but that the whole is the work of the lawyer Fernando de Rojas, etc.

Concerning the date of the so-called edition of Burgos, 1499, let us turn to Brunet's *Manuel* (edition of 1860) under *Celestina*, where he gives minute descriptions of several editions, among which is the one in question. Here we read :

L'exemplaire de cette dernière, ici décrit, est celui de la *Biblioth. heber.*, IX, 650 : il a été acquis au prix de 2 liv. 2 sh. pour M. de Soleinne, et depuis payé 409 fr. à la vente de cet amatenr. Toutefois il fut constaté alors que le dernier feuillet, portant la marque (reportée) de l'imprimeur, avec la date 1499, était d'une impression moderne imitant d'anciens caractères, mais sur un papier dont les vergeures laissaient apercevoir la date de 1795, preuve trop certaine d'une fraude qui probablement avait déjà été reconnue à la vente Heber, ce qui aura empêché les enchères de s'élever.

Late in 1896 or early in 1897, Mr Quaritch sold this copy, and while the book was in his possession several experts decided that the last page was a falsification, and the authorities of the British Museum considered the authenticity of the copy so doubtful that they refused to buy it. It would seem, then, that there is considerable doubt as to the Celestina's having first appeared in 1499.

As for the authorship of the work, it appears that there is likewise considerable doubt that Fernando de Rojas wrote the whole of it. To come to any conclusion on this subject one must have made a minute study of the language of the first act as compared with the others, and, so far as the present writer has been able to learn, no such study has yet been made. A cursory reading and comparison is sufficient to disprove the theory of Mena's or Cota's authorship of the first act, but it could scarcely prove that Rojas had written the entire work. The external circumstances make such a theory tempting, but frequently the easiest theory is least likely to be the correct one.

On page 406, in the bibliography of this chapter, we read :

Manuel Cañete... included a single volume of Torrez Naharro's *Propaladia* among his *Libros de Antaño* so long ago as 1880 : the second is still to come [the editor is dead], and those who would read this dramatist must turn to the rare sixteenth-century editions.

A work entitled *Teatro español anterior á Lope de Vega*, edited by J. N. B[öhl] de F[aber] at Hamburg, in 1832 is easily obtainable (as is also that of Cañete mentioned above), and contains selections from Encina, Gil Vicente, Torres Naharro, and Lope de Rueda. It is interesting to note that the works of Torres Naharro as herein contained represent all of his works, so far as is known, which are not already in the above-mentioned edition of Cañete.

The poet Miguel Sanchez, unless we mistake, is mentioned but once in the whole work under discussion (page 184), and that reference in no way indicates the importance of the writer. The Spanish dramatists had been accustomed to producing plays whose *dénoûment* in no wise corresponded to the premisses of the first two acts. According to Lope de Vega himself, Sanchez was the first to write plays whose conclusion should be logical. The whole question of Sanchez's place and importance in Spanish Literature has been discussed by Professor Baist (in his review of Schaeffer's *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, which appeared in the *Deutsche Litteraturzeitung* for January 9, 1892), and still more recently and more thoroughly by Professor Hugo A. Rennert in the Introduction to his edition of two of Sanchez's plays, which appeared in 1896 in the Publications of the University of Pennsylvania, Series in Philology, Literature, and Archeology, vol. V. If Mr Fitzmaurice-Kelly did not wish to go into details concerning Miguel Sanchez, he might at least have included him in the list of men to whose ideas or reforms Lope de Vega was indebted, as enumerated at the top of page 257.

He might have added, too, on page 184, that Miguel Sanchez was the probable author of the famous *Cancion á Christo crucificado*, since Professor Rennert, in the aforementioned edition (page XIII), seems satisfactorily to have settled the dispute on that subject[1].

The few citations and remarks here given will suffice to show in what directions the book errs. From cover to cover there is not a dull page and it will undoubtedly be widely read, a consideration which only intensifies the regret, expressed at the outset of this notice, that theauthor should have chosen not to make it more exact.

John D. Fitz-Gerald.

1. This *Cancion á Christo crucificado* is not to be confused with the *Soneto á Christ crucificado* referred to on pages 192 and 193. Both were written in the same epoch, both are exquisite, both are mystic in tone and feeling, both are usually referred to simply as poems *á Christo crucificado*, and concerning the authorship of both there bas been some doubt and discussion.

Blancos y negros (Guerra en la paz), por Arturo Campión. *Pamplona : Imprenta de Erice y García*, 1898, in-8, 383 pp.

Les écrivains régionaux sont nombreux en Espagne : par suite de raisons historiques et géographiques connues de tous, ils ont une importance exceptionnelle. En France, si l'on n'est pas né à Paris — ce qui est déjà une sorte de tare originelle — on s'efforce de le faire croire, et le moindre provincialisme d'un écrivain le couvrirait de ridicule. Il n'en est heureusement pas de même chez nos voisins. Alors même que le sujet traité ne se rapporte pas directement à la région où l'auteur est né, il n'est pas difficile de reconnaître si tel ou tel ouvrage a été écrit par un Galicien, un Aragonais ou un Andalou, et c'est un charme de plus que cette diversité de tempérament, et parfois d'expression, dans l'unité de la littérature espagnole. Mais dans ces apports au patrimoine commun des lettres nationales, toutes les provinces ne sont pas représentées également. Celles même qu'on appelle *las Provincias* tout court et qui sont certes une des contrées les plus intéressantes non seulement de l'Espagne mais de l'Europe, se trouvent parmi les moins bien partagées. A qui ne connaît l'Espagne que par des lectures, le pays basque est loin d'être aussi familier que l'Andalousie, par exemple, qui a fourni un si fort contingent d'écrivains de talent. C'est pourquoi il faut savoir gré aux hommes qui, comme M. Arturo Campión, se sont voués à la tâche de faire connaître cette contrée magnifique et cette population si profondément honnête, laborieuse et énergique, dont l'origine et le langage sont encore un mystère.

M. C. est un savant et un littérateur. Il a publié, sur la langue euskara, des travaux très connus. C'est de son dernier roman, *Blancos y negros*, qu'il s'agit ici. Comme l'indique le titre, c'est un roman politique, ou plutôt un roman contre la politique, un épisode de la lutte acharnée entre carlistes et libéraux, entre *blancs* et *noirs*. L'auteur paraît appartenir par ses opinions aux premiers, mais il sait très bien se dégager de toute partialité et de tout parti pris. La scène se passe dans un bourg de Navarre. D. Juan Miguel Osambela, homme de très basse extraction, est arrivé, par des moyens peu recommandables, à une aisance inespérée : il est notaire à Urgain, et agent électoral influent du parti libéral. Dévoré d'ambition, il porte une haine farouche à la famille de Doña María de Ugarte y Axpe-Salazar, qui, de très vieille noblesse, mais réduite à la gêne par un désintéressement d'un autre âge, n'en est pas moins vénérée par les braves gens d'Urgain comme au temps de sa splendeur. Le notaire est jaloux de cette considération que l'argent n'a pu lui donner, et médite la ruine de ces aristocrates qui l'humilient. Justement on apprend la mort d'un de leurs créanciers hypothécaires qu'une longue amitié avec la famille avait toujours empêché d'exercer ses droits. Juan Miguel intrigue auprès de l'héritier du défunt et lui rachète sa créance. Maître maintenant de la situation, il ne rêve à rien moins qu'à demander, pour son fils Perico, médecin sans malades, la main de

Doña María Isabel, fille de Doña María de Axpe-Salazar. D'ailleurs les deux jeunes gens, à la suite de relations de voisinage, se sont épris l'un de l'autre, et le notaire compte bien réussir dans ses démarches. Malheureusement il se heurte à un refus très net de la mère de la jeune fille. Celle-ci, contrariée dans son amour, ne veut pas se soumettre à cette décision, et jure d'épouser, malgré tout, celui qu'elle a choisi. Là-dessus, on découvre que le testament par lequel son père avait laissé à sa femme toute sa fortune, est nul, et que les biens de la famille de Ugarte appartiennent en réalité aux enfants, c'est-à-dire à la fiancée et à son frère Mario. La mère, dépouillée et ne pouvant légalement s'opposer au mariage de sa fille, laisse les choses suivre leur cours ; la nouvelle du mariage se répand dans tout le pays, mais le notaire qui ne peut oublier le refus hautain de Doña María et qui, si cette union s'effectue, n'aura plus de raisons pour exercer sa créance contre les Ugarte, préfère la vengeance à l'honneur de voir son fils entrer dans une famille noble. Il agit sur l'esprit de celui-ci et le décide à renoncer à sa fiancée. Cette fois, le coup est rude pour Doña María : si elle s'était opposée de toutes ses forces à ce mariage, maintenant qu'il devait se faire même contre sa volonté, que tout le pays le savait, elle ne pouvait souffrir l'idée qu'un Osambela retirât sa parole à une Ugarte. Prise d'une maladie nerveuse, la malheureuse assiste à l'expropriation de la vieille demeure seigneuriale faite sur les ordres du notaire, et quitte misérablement le pays après avoir vu, pour qu'aucune amertume ne lui fût épargnée, son fils Mario périr assassiné dans une bagarre pendant les élections qui divisent le pays en deux factions ennemies.

Les développements que M. C. donne à ce thème touchant décèlent des qualités plus sérieuses que brillantes. On sent l'esprit solide et le jugement sain, bien qu'un peu lourd, d'un montagnard, le travail opiniâtre d'un homme qui, par ses travaux scientifiques, a acquis de la méthode et du fond. C'est un roman consciencieusement écrit. Nous sommes loin de la légèreté de touche et de l'aimable inconsistance des écrivains méridionaux. La manière de M. C. rappelle celle de Pereda, et cela n'a rien d'étonnant si l'on songe que les pays basques et la *Montaña* sont voisins ; si les populations en sont toutes différentes par la langue et les mœurs, la nature y est, pour ainsi dire, la même et le tempérament ne doit pas être très opposé. D'ailleurs, en dehors de cette ressemblance fortuite dans les facultés des deux écrivains, on note, je ne dirai pas une imitation, mais un certain penchant à s'inspirer des procédés et de la technique de l'illustre romancier *montañés*. Les descriptions, en particulier, rappellent celles de l'auteur de *Peñas arriba* ; le peu de place que tient l'amour, le langage rustique et incorrect des paysans transcrit tel quel d'un bout à l'autre de l'œuvre — ce qui, entre parenthèses, est bien fatiguant même chez Pereda — les nombreux *badajo* ! *porreta* ! et autres euphémismes transparents dont elle est parsemée, suffisent à marquer cette tendance. Ce n'est pas d'ail-

leurs que nous voulions en faire un crime à M. C.; si original qu'on soit on suit toujours un modèle, et celui qui guide M. C. ne risque pas de l'égarer. Ajoutons, bien que toute comparaison soit épineuse, que parfois le modèle est égalé. Le tableau des moissons que l'on trouve à la fin du livre a quelque chose de grandiose et de classique, et peut être mis, sans infériorité marquée, à côté des meilleures pages de Pereda. Peut-être parce que M. C. n'est pas castillan et qu'il se surveille davantage, sa langue est d'une pureté et d'une correction remarquables. En un mot le livre est à lire et à méditer. Puisse-t-il contribuer à assainir les mœurs politiques dans un pays où le système parlementaire est profondément vicié et où, comme le montre si bien l'auteur dans une scène saisissante, libéraux et carlistes, blancs et noirs, représentés par quelques paysans qui viennent d'ensemencer leurs champs, dans une mêlée furieuse, se renversent dans l'engrais dont les sillons sont pleins, et se relèvent enfin ni blancs ni noirs, mais de la couleur du fumier politique où ils se sont vautrés.

H. Peseux-Richard.

TABLES

DE LA CINQUIÈME ANNÉE

1898

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉROS 13 ET 14. — PREMIER ET DEUXIÈME TRIMESTRES 1898.

NUMÉRO 15. — TROISIÈME TRIMESTRE 1898.

NUMÉRO 16. — QUATRIÈME TRIMESTRE 1898.

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Le Gérant, Aug. Picard,
Archiviste-Paléographe.